This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

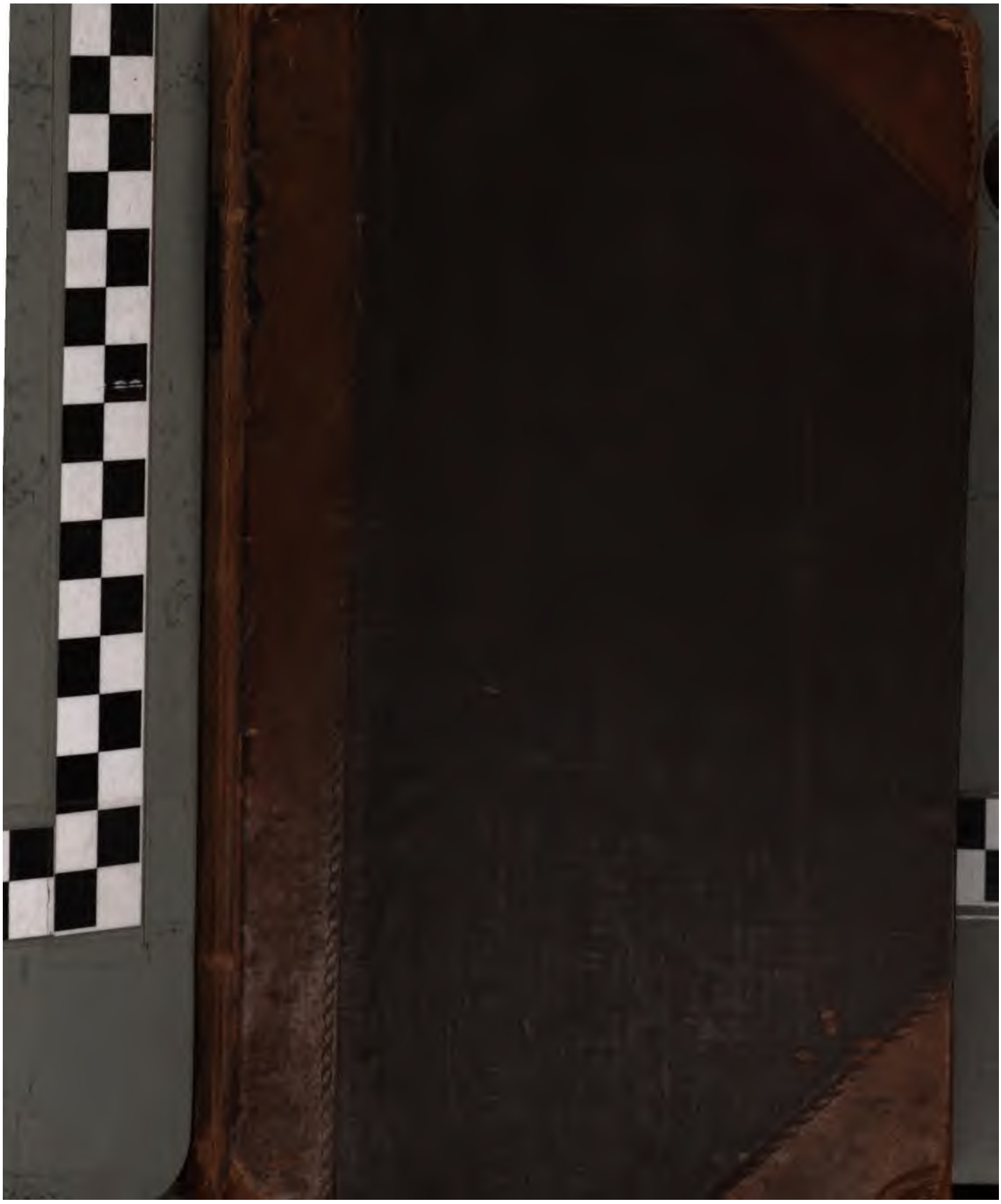
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



600017364R

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT

DUC DE DALMATIE

PUBLIÉS PAR SON FILS

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT

DUC DE DALMATIE

PUBLIÉS PAR SON FILS

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT

DUC DE DALMATIE

PUBLIÉS PAR SON FILS

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT

DUC DE DALMATIE

PUBLIÉS PAR SON FILS

PREMIÈRE PARTIE

Histoire des Guerres de la Révolution

TOME PREMIER

BIBLIOTHÈQUE

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

8, rue de la Paix

MDCCCLIV

210. f. 325.

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS.

Mon père m'a chargé de publier ses mémoires, après sa mort, et je commence l'accomplissement de ce devoir.

D'après le plan que mon père a tracé, ses mémoires sont divisés en cinq périodes :

La première comprenant les guerres de la révolution ;

La seconde, les guerres de l'Empire, en Allemagne et en Pologne, jusqu'à la paix de Tilsitt ;

La troisième, la guerre d'Espagne ;

La quatrième, la fin de l'Empire, le premier et le second retour des Bourbons, jusqu'en 1815 ;

La cinquième période, enfin, comprendra

la dernière partie de la carrière de mon père, qui a été occupée par la vie politique, et par les fonctions de ministre du roi, qu'il a exercées pendant plusieurs années.

Mon père avait commencé, dès 1816, à s'occuper de ses mémoires, et pendant son exil, il en avait rédigé, de sa main, la première partie, celle que je publie aujourd'hui. Il n'avait laissé qu'une lacune, la fin de la campagne d'Allemagne, en 1800, campagne que la victoire de Hohenlinden a si glorieusement terminée. Il interrompit ce travail, qu'il comptait reprendre plus tard, pour s'occuper du classement des volumineux matériaux qu'il destinait à la suite de ses mémoires, pour les faire entrer dans le cadre qu'il avait tracé, et préparer ainsi les éléments de sa rédaction future. Il reprit enfin cette rédaction ; mais, au lieu de continuer ce qu'il avait commencé et interrompu depuis plusieurs années, il préféra passer de suite à la troisième partie de ses mémoires, à la guerre d'Espagne, comme à la partie de notre his-

toire militaire qui est encore la moins connue, qui a été la moins décrite, où il a joué un des premiers rôles, et sur laquelle il possédait les documents les plus étendus. Il se croyait en droit, plus que personne, de raconter cette guerre.

La rédaction de cette partie était commencée, et mon père la poursuivait, lorsque les événements de 1830 vinrent lui donner une tout autre occupation. Appelé dans la vie politique et dans les conseils du roi; chargé, pendant plusieurs années, du ministère de la guerre, de l'organisation de l'armée et de notre nouvelle conquête, en Algérie; du ministère des affaires étrangères, pendant quelques mois, enfin de la présidence du conseil; obligé par-dessus tout, de supporter les excessives et stériles fatigues de la vie parlementaire, mon père s'est livré à des travaux qu'on n'a pas encore oubliés, quoiqu'on oublie tant, et qui étaient tels, qu'après en avoir été le témoin assidu, j'ai encore peine à m'expliquer comment les forces humaines ont pu y résister; et il les a continués, jus-

qu'à l'âge de soixante et dix-huit ans. Alors seulement il a senti que ses forces trahissaient son zèle, et qu'avant d'arriver au terme de sa vie, il avait besoin de clore sa carrière active, et de *se recueillir*.

Pendant ces seize années, de 1830 à 1846, mon père ne pouvait guère songer à continuer le travail de ses mémoires. Les quelques intervalles de repos qu'il a pu trouver, lui étaient nécessaires, pour reprendre des forces, et pour se préparer à de nouvelles fatigues. Ainsi ce travail en est resté au point, où les événements de 1830 l'avaient trouvé.

Au moins, le travail préparatoire, celui de la classification, de l'ordonnancement et de l'analyse des pièces, qui devaient servir de base aux mémoires, était-il fait alors. Mon père m'y avait employé, pendant plusieurs années, sous sa direction et sous ses yeux, et il y avait joint des notes recueillies dans ses souvenirs. Il regardait ce premier travail comme le plus important, car il n'admettait pas que ses souvenirs pussent lui suffire,

pour écrire l'histoire même où il avait cependant été témoin et acteur. Ces souvenirs n'étaient pour lui qu'un accessoire. Il s'était imposé deux règles : l'une, d'établir rigoureusement les faits, par les recherches les plus scrupuleuses; l'autre, de se dépouiller de toute passion, et quand il avait à porter un jugement sur certaines actions ou sur certains hommes, d'y apporter la plus grande réserve. Il n'écrivait pas pour la circonstance du moment.

Ce scrupule allait plus loin encore ; il tenait au fond de son caractère, qui était la bienveillance. Il le dit lui-même : « Ce motif seul (l'intelligence de l'histoire) a pu surmonter ma répugnance à dire mon opinion, quand elle était sévère, sur le compte de certains hommes, et à censurer quelques-uns de leurs actes. Mon respect pour les réputations bien acquises, et la crainte d'être injuste, m'ont longtemps fait hésiter. J'ai cependant réfléchi que je pouvais encore, sans offenser personne et sans nuire à aucune renommée, dire, avec liberté, mon sentiment. »

volontaires à relever, des faits à rétablir, des vérités enfin à faire connaître. Elle accomplira cette tâche.

Je n'ai plus que quelques mots à ajouter, sur la partie des mémoires de mon père, que je publie maintenant. Elle commence, avec son entrée au service, sept ans avant le commencement de la guerre de la révolution. Pendant les premières campagnes, mon père était encore dans les grades inférieurs. Ses mémoires sont alors assez brefs; il raconte succinctement ce qui se passait à l'armée, dans laquelle il servait; cependant il ne perd pas de vue les armées voisines, dont les opérations se liaient à celles de la première, ou exerçaient de l'influence sur elles, et il en suit les principaux mouvements. A mesure qu'il s'élève en grade, son horizon s'élargit, et il entre dans des développements de plus en plus étendus. Cependant, comme il n'avait pas entrepris d'écrire l'histoire complète de la guerre, les opérations des armées qui n'étaient pas sous ses yeux, ou n'étaient pas voi-

sines, restaient en dehors de son cadre : telles sont les premières campagnes sur les Alpes, celles sur les Pyrénées, la guerre de Vendée, la première campagne d'Italie, l'expédition d'Égypte. La première campagne d'Italie a exercé, il est vrai, la principale influence sur l'ensemble des événements, et c'est elle qui a dicté à l'Autriche la première paix ; mais dans l'histoire militaire, elle est un magnifique épisode, qui a sa place à part. Quant à la campagne de Marengo, et à celle de l'armée du Rhin, en 1800, la première se passait sous les yeux de mon père ; la seconde était voisine, sur un théâtre qu'il connaissait déjà, et il la suivait attentivement. Aussi est-il entré dans de plus grands développements sur ces deux campagnes, que sur toutes les autres. On regrettera, sans doute, qu'il n'ait pas terminé la dernière, comme il l'avait commencée, et qu'il ait laissé cette lacune, dans laquelle se trouve comprise une des plus belles pages de notre histoire militaire.

Mon père a commencé ses mémoires,

les leçons que j'avais reçues, et confiant dans mes forces.

Je ne parlerai point ici de la révolution, il appartient à d'autres d'en écrire l'histoire. Toujours étranger aux factions et aux intrigues des partis, je n'ai jamais su qu'obéir, remplir mes devoirs envers ma patrie, la servir de tous mes moyens et la défendre contre ses ennemis. Je ne toucherai par conséquent, dans le cours de ces mémoires, aux questions politiques, qu'autant qu'elles se lieront aux opérations de la guerre et qu'elles seront nécessaires pour leur intelligence.

Le régiment où je servais était en garnison à Schelestad, en Alsace, lorsqu'en 1791, les bataillons de garde nationale, destinés à entrer dans les cadres de l'armée, furent formés. Le premier du Haut-Rhin vint dans cette place. Ce corps était nombreux, animé d'un bon esprit, mais composé d'officiers dont fort peu étaient capables d'être employés; la plupart, ainsi que tous les soldats, n'avaient jamais servi et ne connaissaient rien à l'état militaire. Un ancien capitaine du régiment de Diesbach-Suisse, M. Salomon, en était colonel; il désirait que sa troupe pût bientôt paraître à côté des troupes de ligne, mais il n'était pas secondé. On lui parla de moi; il me fit proposer d'entrer dans son bataillon, et il me demanda au maréchal Lückner. Je fus envoyé dans ce nouveau corps,

avec le grade de sous-lieutenant. C'était une irrégularité, car, d'après la loi sur la formation de ces bataillons, les volontaires avaient le droit de nommer leurs officiers. Les grenadiers y pourvurent, en me désignant pour leur compagnie; quelques mois après, le bataillon me nomma, par acclamation, à l'emploi vacant d'adjudant-major. Ensuite, je fus promu capitaine et je pris le commandement d'une compagnie.

Commencem de la guerre

Le 20 avril 1792, la guerre fut déclarée à l'empereur François II, comme roi de Hongrie et de Bohême. La Prusse et tous les États de l'empire germanique étaient ses alliés, et la déclaration de Pilnitz venait de consacrer cette alliance; la guerre fut donc étendue à la Prusse et à l'Empire. Au même moment, la Sardaigne et l'Espagne faisaient aussi leurs armements. Ainsi, de tous côtés, sur les Pyrénées, sur les Alpes, sur le Rhin et sur la frontière de Belgique, la France dut rassembler des armées.

Le général Montesquiou eut le commandement de l'armée, dite des Alpes et des Pyrénées; il devait observer les armements de l'Espagne et de la Sardaigne. Le maréchal Lückner fut destiné à commander, en Alsace, l'armée du Rhin. Le général Lafayette eut l'armée des Ardennes et le maréchal Rochambeau l'armée du Nord. Les troupes ennemies, les plus rapprochées de nos

frontières, étaient en Belgique, dont le duc Albert de Saxe-Teschen était gouverneur. On forma le projet de prévenir leur rassemblement, et de marcher sur Bruxelles.

Les premières hostilités eurent lieu, en avant de Lille, sur la fin d'avril; elles furent suivies de la déroute des colonnes des généraux Dillon et Biron. Le général Lafayette fit aussi des démonstrations vers Namur; mais, de ce côté, il n'y eut point encore d'engagement. Le maréchal Rochambeau fut, immédiatement après, remplacé, dans le commandement de l'armée du Nord, par le maréchal Lückner. Celui-ci fit aussi des démonstrations, pour entrer en Belgique, mais elles n'eurent d'autre résultat que de ramener ses troupes sur Lille; le général Lafayette éprouva, en même temps, la perte d'un détachement, à Gliswille, près de Maubeuge.

Ce début de campagne n'était point favorable à la France; on fit une nouvelle répartition des armées, et les commandements furent encore changés. Le commandement du général Lafayette s'étendit, depuis la mer du Nord jusqu'à la Meuse; à sa droite, celui du maréchal Lückner comprit les frontières des Vosges et du Rhin, depuis Longwy jusqu'au Jura; mais ce dernier commandement dura peu, et ne fut guère que nominal. Le maréchal parut un instant sur le Rhin, mais n'y fit

rien, et les généraux qui étaient sous ses ordres se rendirent bientôt indépendants de sa direction. Ces généraux étaient le général Custine qui, avec une division, devait prendre possession de l'évêché de Bâle, le général Biron, qui avait la ligne du Rhin, jusqu'à Landau, et le général Kellermann, qui avait le commandement du camp de Sarreguemines.

Dès le mois de mai, le bataillon, dans lequel je servais, fut envoyé au corps d'armée du général Kellermann, et fit partie de la brigade de Bourbonnais. Tous les matins, des corps entiers devaient aller à la découverte, ou occuper, avant le jour, des positions sur la frontière. C'était une fort bonne pratique, qui avait pour but d'entretenir la vigilance, et d'instruire les troupes des détails du service. Lorsque c'était le tour de mon bataillon de marcher, le nouveau chef, qui avait été nommé en remplacement de M. Salomon, passé à une autre destination, me chargeait ordinairement de le suppléer dans le commandement, et les officiers obéissaient, sans difficulté, à mes ordres, quoique je ne fusse qu'adjudant-major, ou le dernier capitaine. Le chef avait cependant du mérite, mais il manquait encore d'habitude pour conduire des troupes, et il craignait de se compromettre. Je n'étais pas plus expérimenté que lui, mais j'avais plus de confiance, de sorte

que le service ne souffrait en rien. Les ennemis venaient à nous. Le général Kellermann se rapprocha de Sarrelouis, pour être plus à portée de couvrir le débouché de Trèves, et peu après il alla garder les lignes de la Queich, entre Landau et le Rhin; le général Biron se plaça à Wissembourg pour le soutenir. En partant de Sarreguemines, le général Kellermann détacha la brigade de Bourbonnais pour garder le débouché de Lembach, entre Bitche et Wissembourg; elle y établit son camp et y resta quelques mois. Diverses affaires de postes eurent lieu; mon bataillon s'y distingua. Un jour, il fut détaché avec un autre bataillon de volontaires, qui avait pour colonel un ancien officier fort âgé, peu propre à le diriger. Les ennemis étaient devant nous, il fallait faire des dispositions; les deux chefs également embarrassés me proposèrent de m'en charger. J'eus confiance, j'acceptai et je réussis; les ennemis furent repoussés. Notre mission remplie, nous rentrâmes dans le camp, où ce petit succès me fit honneur.

10 août. A Paris, les événements marchaient avec une effrayante rapidité; le 10 août avait eu lieu. Cet attentat avait renversé le trône et fait passer le pouvoir aux mains des factions qui divisaient l'Assemblée nationale. Les armées se ressentirent de la commotion; le général Lafayette se compromit par une tentative qui échoua, et il dut pourvoir à

sa sûreté. Arrêté aux avant-postes autrichiens, il fut traité avec rigueur et conduit comme prisonnier à Olmütz. Le commandement fut retiré au maréchal Lückner, et Dumouriez vint les remplacer l'un et l'autre.

Campagne des Prussiens Champagne

Dans la seconde quinzaine du mois d'août, l'armée prussienne, commandée par le duc de Brunswick, entra en Champagne. Elle avait commencé cette entreprise avec ardeur; ses chefs la firent manquer par leur légèreté. On leur avait persuadé qu'à leur approche la France entière se soumettrait, et la France, irritée du langage qui lui était adressé, se leva, au contraire, avec enthousiasme pour repousser l'ennemi. Après avoir répandu beaucoup de proclamations menaçantes, occupé un instant quelques villes, repoussé nos troupes jusque près de Châlons, les Prussiens se laissèrent intimider par les bonnes dispositions du général Dumouriez et par la contenance énergique du général Kellermann, à Valmy. Les pluies qui survinrent, et la dyssenterie qui gagna l'armée prussienne, achevèrent de la démoraliser; bientôt, éprouvant des pertes considérables, elle ne songea plus qu'à s'éloigner. A la fin de septembre, elle était en pleine retraite et nos généraux à sa poursuite; ils pouvaient lui faire un très-grand mal, peut-être même l'anéantir. Ils se contentèrent de reprendre les places de Verdun et de Longwy,

laissant les Prussiens, dont la plupart tombaient de misère sur les routes, continuer leur mouvement au delà de la Meuse. Sur la fin d'octobre, chacun des généraux, qui avaient participé à cette campagne, reçut une autre destination; Dumouriez retourna à Paris, et Kellermann mit ses troupes en cantonnement, entre la Sarre et la Moselle.

Le général Custine s'empare de Spire et de Mayence.

Pendant ces opérations en Champagne, le général Custine avait rassemblé, sous Landau, dix-huit mille hommes, et le général Biron, qui commandait en Alsace, en avait vingt-sept mille, répandus dans cette province jusque devant Baden. En réunissant ces deux corps, on aurait pu entrer dans le Palatinat et se porter sur les derrières de l'armée prussienne, pour l'empêcher de repasser le Rhin; mais il n'y avait pas d'accord entre les généraux français, ou peut-être manquaient-ils de direction. Quoi qu'il en soit, Custine s'empara de Spire, le 30 septembre, et y fit deux mille cinq cents prisonniers. Ce premier succès devait le porter sur les traces des Prussiens; il préféra se rendre maître du Palatinat, et il eut l'espoir d'entrer dans Mayence par négociation. En effet, cette place lui fut remise le 21 octobre, et aussitôt il fit occuper Francfort-sur-le-Mein.

Il ne poursuit pas ses succès.

On a reproché au général Custine de s'être détourné du but qu'il devait poursuivre, d'avoir inutilement occupé Francfort et d'avoir répandu

ses troupes sur la rive droite du Rhin. Ce reproche est d'autant plus fondé, que les ennemis étaient encore aux environs de Longwy, au moment où le général Custine entrait dans Mayence, et que, de cette forteresse, il pouvait se porter sur Coblentz, par le Hundsruck, pour forcer les Prussiens à rentrer dans leur pays par Wesel. Dès lors, la première coalition eût été infailliblement dissoute en peu de temps, car il est indubitable que la Prusse, ayant perdu la plus grande partie de son armée dans une retraite désastreuse, se serait immédiatement retirée de la lutte, tandis que l'armée autrichienne, qui était en Belgique, eût été gravement compromise avant de pouvoir repasser le Rhin. C'eût été au moins une heureuse diversion en faveur de l'armée du Nord. En l'absence de Dumouriez, cette armée avait passé, en peu de jours, sous divers commandements, et elle se trouvait rejetée sur les places de Lille, de Condé et de Valenciennes, après avoir perdu le camp de Maulde et avoir eu divers engagements malheureux. Le bombardement de Lille eut lieu à la suite de ces revers ; les habitants déployèrent dans leur défense une vigueur et un courage qui produisirent le meilleur effet sur le moral de l'armée.

Cependant, le général Custine avait demandé des renforts, et il avait proposé d'envahir l'électorat de Trèves. L'armée dite du centre, que le

général Kellermann retenait cantonnée, entre la Sarre et la Moselle, devait prendre part à cette opération; dans le courant de novembre, douze mille hommes furent, en effet, détachés du Haut-Rhin, pour joindre le général Custine. C'était beaucoup trop tard pour agir selon le plan que ce général avait proposé, et lui-même aussi s'en écartait, en continuant à s'étendre sur la rive droite du Rhin, et en poussant inconsidérément ses troupes jusqu'à Limbourg, sur la Lahn.

Les Prussiens s'étaient remis de leurs pertes, et les contingents de quelques princes de l'Allemagne les avaient rejoints. Une partie de leur armée avait passé le Rhin, à Coblentz. Vers la fin de novembre, ils rentrèrent en campagne, et poussèrent facilement, devant eux, les détachements que Custine avait à la droite du Rhin; celui qui occupait Francfort fut en partie détruit, et celui que, quelques semaines après, le général Custine reporta sur Hocheim, y perdit son canon et la moitié de son monde. De ce côté, la rigueur de la saison fit suspendre, pendant quelque temps, les opérations. Custine en profita pour faire fortifier Cassel, vis-à-vis Mayence; mais il négligea de nettoyer d'ennemis la rive gauche du Rhin, jusqu'à Coblentz. Il le pouvait, d'autant mieux qu'il avait reçu le renfort de douze mille hommes, venu du Haut-Rhin, et que le général

Beurnonville, qui avait remplacé le général Kellermann dans le commandement de l'armée de la Moselle, marchait sur Trèves. Mais Custine ne fit rien, et l'opération de l'armée de la Moselle fut si mal conduite qu'elle échoua.

Bataille de Jemmap

Dumouriez avait rejoint l'armée du nord vers la mi-octobre, et aussitôt, il la fit entrer en Belgique. La bataille de Jemmapes fut livrée le 6 novembre; elle nous ouvrit les portes de Bruxelles, de Namur, d'Anvers, de Liége et d'Aix-la-Chapelle; tout le pays, jusqu'à la Roer, fut occupé. Dumouriez devait pousser jusqu'au Rhin, et il en avait l'ordre formel; l'armée autrichienne ne lui eût probablement opposé qu'une résistance insuffisante, et Beurnonville, qui devait pénétrer par l'électorat de Trèves, aurait pu communiquer avec lui, en même temps qu'il aurait facilité les opérations du général Custine. Dès lors les Prussiens et les Autrichiens étaient rejetés sur la droite du Rhin, et, à la fin de la campagne, les Français restaient maîtres de la rive gauche. Mais, cédant à des vues ambitieuses, Dumouriez s'engagea dans des débats politiques et administratifs, soit avec le gouvernement, soit avec les autorités des pays conquis. Tout à coup il interrompt ses opérations, met ses troupes en cantonnement, et va à Paris pour justifier son inconcevable inaction.

général Kellermann retenait cantonnée, entre la Sarre et la Moselle, devait prendre part à cette opération; dans le courant de novembre, douze mille hommes furent, en effet, détachés du Haut-Rhin, pour joindre le général Custine. C'était beaucoup trop tard pour agir selon le plan que ce général avait proposé, et lui-même aussi s'en écartait, en continuant à s'étendre sur la rive droite du Rhin, et en poussant inconsidérément ses troupes jusqu'à Limbourg, sur la Lahn.

Les Prussiens s'étaient remis de leurs pertes, et les contingents de quelques princes de l'Allemagne les avaient rejoints. Une partie de leur armée avait passé le Rhin, à Coblentz. Vers la fin de novembre, ils rentrèrent en campagne, et poussèrent facilement, devant eux, les détachements que Custine avait à la droite du Rhin; celui qui occupait Francfort fut en partie détruit, et celui que, quelques semaines après, le général Custine reporta sur Hocheim, y perdit son canon et la moitié de son monde. De ce côté, la rigueur de la saison fit suspendre, pendant quelque temps, les opérations. Custine en profita pour faire fortifier Cassel, vis-à-vis Mayence; mais il négligea de nettoyer d'ennemis la rive gauche du Rhin, jusqu'à Coblentz. Il le pouvait, d'autant mieux qu'il avait reçu le renfort de douze mille hommes, venu du Haut-Rhin, et que le général

[illegible]

Conquête comté de Nice de la Savoie.

D'un autre côté, le général Anselme s'était emparé du comté de Nice. Le général Montesquiou avait fait son entrée à Chambéry, il occupait toute la Savoie et il tenait des postes sur les sommets des Alpes. Il devait chercher à amener la réunion de Genève à la France par la voie des négociations; il fit quelques démarches, en conséquence, mais avec sagesse; sa prudence fut blâmée : on le destitua, et il fut obligé, pour sa sûreté, de se réfugier en Suisse. Vers la fin de l'année, on prépara l'inutile expédition de Sardaigne, qui eut lieu sous les ordres de l'amiral Truguet, en janvier suivant. Le résultat en fut malheureux.

Cette analyse donne une idée générale des opérations militaires des armées françaises, dans l'année 1792. La campagne commença près de Lille, sous de funestes auspices; elle se termina par des conquêtes. On pouvait la rendre profitable, peut-être même décisive, si, comme je l'ai fait voir, Kellermann à la poursuite des Prussiens, Custine sur le Rhin, Beurnonville dans sa marche sur Trèves, et Dumouriez, en poussant devant lui les Autrichiens, avaient, chacun dans sa direction, rempli les ordres du gouvernement, et justifié les espérances que leurs projets avaient fait concevoir.

CHAPITRE II

SOMMAIRE DU CHAPITRE II.

Campagne de 1793. — Revers éprouvés par les armées du Nord et du Rhin.

CHAPITRE II.

L'année 1793 commença par un abominable crime. Dix jours après cet attentat, la Convention nationale déclara la guerre à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne. La diète germanique s'était déclarée contre la France ; les princes qui n'avaient pas fourni leurs contingents dans l'année précédente se hâtèrent de les faire arriver sur le Rhin. Deux armées espagnoles menaçaient la frontière des Pyrénées, le Portugal lui-même suivait l'impulsion de l'Angleterre. L'Italie entière était notre ennemie ; à Rome, l'envoyé de France, Basseville, fut assassiné. Il n'y eut que la Russie, la Suède, le Danemark et la Turquie, qui gardèrent la neutralité. La première de ces puissances procédait alors, avec l'Autriche et la Prusse, au partage de la Pologne. Le même sort était réservé à la France, si les engagements pris à Pilnitz avaient pu se réaliser. 21 janvier

Levée de 300 hommes. Composition des armées.

Pour faire face à tant d'ennemis, la Convention décréta une levée de trois cent mille hommes, destinés à porter les armées à l'effectif de cinq cent mille, dont cinquante mille de cavalerie et vingt mille d'artillerie. Mais une partie de ces troupes resta employée dans l'intérieur, où la guerre civile éclatait alors de toutes parts. C'est tout au plus si les diverses armées, qui étaient sur les frontières ou dans les pays conquis, réunissaient trois cent mille hommes, répartis à peu près de la manière suivante :

	Hommes.
En Belgique, sous le général Dumouriez.....	100 000
A l'armée de la Moselle, sous le général Beurnonville.....	30 000
Depuis Landau jusqu'au-dessous de Mayence, sous Custine.....	45 000
En Alsace, sous Biron.....	30 000
Sur les Alpes et à Nice.....	45 000
Sur les Pyrénées, en deux armées.....	35 000
TOTAL.....	285 000

Mais plusieurs mois s'écoulèrent avant que la levée extraordinaire qui venait d'être ordonnée eût produit quelque résultat; en attendant, les cadres tendaient sans cesse à s'affaiblir, par l'effet de la guerre et du dénûment dans lequel on laissait les troupes. Lorsque la nouvelle levée arriva dans les rangs, elle fut employée, pour la plus grande partie, à remplacer les pertes.

Les ennemis étaient dans une situation beaucoup meilleure, pour la formation, la tenue, l'instruction et l'administration des troupes; leur nombre excédait aussi, de beaucoup, celui des armées françaises.

	Hommes.
Sur le Rhin, depuis Bâle jusqu'au-dessous de Mayence, les Prussiens, les Autrichiens et les troupes de l'Empire, auxquelles étaient joints les émigrés français, s'élevaient à.....	135 000
Dans le pays de Luxembourg et en Belgique, les Autrichiens, qui, plus tard, furent joints par les Anglais, les Hanovriens et les Hessois, ensemble	140 000
Sur les Alpes et les Apennins, les troupes sardes et autrichiennes.....	50 000
Sur les Pyrénées, les Espagnols.....	55 000
Les Napolitains et les Portugais ne figuraient pas encore.....	»
TOTAL.....	380 000

Mais les soldats français ne comptaient pas le nombre des ennemis; ils avaient foi en leur propre valeur. Malgré les revers qu'ils éprouvèrent au commencement, les privations qu'ils eurent à supporter, le fréquent remplacement de leurs généraux, la profonde impression que devaient produire sur eux les cris des factions et les déchirements de l'intérieur, toujours au-dessus de leur fortune et de leur situation, ils ne virent que des devoirs à remplir; et en attirant sur eux les

dangers, ils détournèrent les regards du monde des scènes de désolation qui couvraient la surface de la France. Ce fut dans l'année 1793 que les armées essuyèrent les plus grands revers, et que l'intérieur du pays fut en proie aux plus grands déchirements. On vit à la fois l'insurrection de la Vendée, où, pendant plusieurs années, des Français s'entr'égorgèrent avec un acharnement inconcevable; d'autres insurrections dans la Bretagne, à Marseille, dans la Provence et dans la Lozère, la trahison qui livra Toulon aux Anglais, le siége de Lyon, dont les habitants déployèrent tant d'héroïsme, puis enfin les victimes du tribunal révolutionnaire! et toujours une impulsion irrésistible qui précipitait les événements et renversait tous les obstacles... L'histoire est condamnée à enregistrer ces pages sanglantes. Revenons aux armées pour les voir passer par les plus fortes épreuves, avant de parvenir à ressaisir la victoire.

Armée du Nord. Dumouriez rejoignit l'armée du Nord au commencement de février; cette armée avait alors reçu des renforts qui l'élevaient à cent vingt mille hommes, forces plus que suffisantes pour rejeter au delà du Rhin l'armée autrichienne, qui ne comptait que quatre-vingt mille hommes, et dont le prince de Cobourg était venu prendre le commandement. Mais Dumouriez, qui avait

d'autres desseins, veut entreprendre la conquête de la Hollande, sous prétexte qu'une insurrection, qui n'attendait que son approche pour éclater, allait la lui livrer. C'était bien plutôt son armée qu'il allait entreprendre de livrer aux ennemis; car en même temps qu'il disposait d'une partie de ses troupes, sous les ordres du général Miranda, pour faire le siége de Maëstricht, une autre partie, qu'il dirigeait en personne, partait d'Anvers pour se porter sur Bréda, Gertruidenberg, Klundert, Wilhelmstadt et Berg-op-zoom. Les trois premières de ces places furent prises; mais les deux dernières résistèrent, et Dumouriez en avait commencé le siége, qui, selon ses plans, devait être suivi du passage du Moerdyk et d'une entreprise sur Dordrecht, lorsqu'il apprit que son aile droite, commandée par le général Valence, et qu'il avait laissée cantonnée aux environs d'Aix-la-Chapelle et sur la Roer, avait été surprise par l'armée autrichienne et mise dans le plus grand désordre; que le siége de Maëstricht était levé, et que les ennemis, après s'être emparés de Liége, avaient passé la Meuse. De grandes pertes en étaient résultées, mais Dumouriez persistait encore à pénétrer, par sa gauche, dans la Hollande; des ordres du gouvernement lui enjoignirent d'y renoncer et de revenir à Louvain, où son aile droite, que les Autrichiens

poursuivaient mollement, avait eu le temps de se rallier. L'armée était encore supérieure en nombre aux ennemis; elle se trouva en leur présence le 18 mars, dans les plaines de Neerwinden.

Défaite Neerwinden.

Dumouriez fit de mauvaises dispositions et perdit la bataille. Ce revers fut suivi de l'évacuation de la Belgique et de la retraite des troupes de l'aile gauche, qui s'étaient avancées en Hollande. Namur fut aussi abandonné; bientôt après Dumouriez lui-même trahit. Il essaya de livrer à l'ennemi Condé, ainsi que d'autres places fortes, et de faire soulever son armée, mais il ne parvint à entraîner personne dans sa trahison. Poursuivi jusque dans sa propre armée, il fut heureux de pouvoir s'échapper; il emmena avec lui le général Beurnonville et quatre commissaires de la Convention, qu'il avait fait arrêter, et qu'il livra aux Autrichiens. L'armée continua cependant à faire tête à l'ennemi; mais elle ne put se maintenir dans le camp de Famars, ni empêcher les Autrichiens de s'emparer de Condé et de Valenciennes; plusieurs tentatives qu'elle fit pour dégager ces places furent infructueuses.

Trahison Dumouriez.

La trahison de Dumouriez eut une influence considérable sur les événements qui suivirent, et elle fournit un nouvel aliment aux soupçons et aux cruautés des représentants en mission. Le

commandement de l'armée du Nord passa de main en main : Miaczinski avait péri sur l'échafaud; Dampierre était mort au champ d'honneur, devant Valenciennes; Custine, qui lui succéda, et qui trouvait une armée désorganisée, voulut commencer par y rétablir l'ordre et opérer avec prudence contre un ennemi victorieux : on ne tarda pas à lui en faire un crime, et il fut aussi envoyé à l'échafaud.

Avant de prendre le commandement de l'armée du Nord, qui lui fut si fatal, le général Custine avait fait une campagne assez malheureuse sur le Rhin. Pendant l'hiver, son armée était restée cantonnée dans le Palatinat, depuis Landau jusqu'à la Nahe, occupant Mayence et fortifiant Cassel. Elle était forte de quarante-cinq mille hommes; mais la garnison de Mayence, les postes d'observation qu'elle avait à fournir sur le Rhin, jusqu'à l'embouchure de la Queich, en absorbaient une grande partie : l'armée était toute disséminée sur la ligne du Rhin jusqu'à Bâle, et n'était par conséquent en force nulle part. La présence des représentants du peuple Rewbell, Merlin et Hausmann, qui étaient en mission auprès de l'armée, paralysait toutes les opérations du général, qui n'osait se dégarnir sur aucun point. Sur la Sarre, l'armée de la Moselle, forte de vingt-cinq mille hommes, gardait les débou-

chés de l'électorat de Trèves et du pays de Deux-Ponts; nommé ministre de la guerre, Beurnonville en avait laissé le commandement au général Ligneville : celui-ci était incapable et voulait, comme son prédécesseur, rester indépendant.

Ainsi, les deux armées, qui devaient agir dans le même système d'opérations, fournissaient à peine au général Custine trente mille hommes pour faire face à une armée ennemie de quatre-vingt mille hommes, que conduisait le roi de Prusse en personne; encore, ces trente mille hommes étaient-ils divisés par détachements, depuis Worms jusqu'au-dessous de Bingen. Une division était du côté de Saint-Wendel, dans le pays de Deux-Ponts, pour lier les communications avec l'armée de la Moselle.

Cependant l'armée prussienne avait passé, sans obstacle, le Rhin à Bacharach, et son avant-garde venait de repousser de Stromberg les avant-postes du général Houchard. Le 20 mars, Custine fit reprendre Stromberg, mais il négligea de faire reconnaître au delà les mouvements de l'ennemi, et comptant sur la diversion qu'il avait demandée au général Ligneville, il ramena ses troupes sur la rive droite de la Nahe, où il passa huit jours dans la plus grande sécurité, et sans faire d'autres dispositions. De son côté, le général Ligneville n'avait pas fait le mouvement qui

lui avait été demandé. Le 27 mars, le général Neuwinger fut attaqué, battu et pris à Waldalgesheim, en avant de Bingen; cet échec, où nous perdîmes quatre à cinq cents hommes, fit renoncer Custine à défendre la Nahe. Il abandonna les magasins de Bingen et de Kreutznach, et alla se concentrer à Alzey, pour favoriser le passage d'un convoi qu'il avait fait sortir de Mayence. Les Prussiens marchent à lui et donnent, le 29 mars, près de Ginsheim, sur la tête du convoi, qui, après avoir perdu un millier d'hommes et du canon, rentre en désordre dans Mayence.

Retraite de l'armée Rhin.

Le lendemain, le duc de Brunswick déboucha sur les hauteurs de Pferdesheim. Custine était déjà débordé, et ses divisions restaient tranquilles aux environs d'Alzey. Son irrésolution cessa lorsqu'il vit le danger; jusque-là Houchard l'avait vainement pressé de faire des dispositions. Ses ordres furent bientôt donnés, et les troupes se formèrent, au pas de course, en arrière d'Oberflersheim. Je m'y trouvais avec mon bataillon. A mesure que nous arrivions, nous étions engagés; bientôt l'affaire devint sérieuse et menaçante pour nos communications. Je craignais que mon bataillon, qui allait au feu pour la première fois, ne fît mauvaise contenance; cependant il tint bon ainsi que toute la brigade, et il vit tomber par la mi-

traille la moitié de son monde. A la faveur de cette résistance, Custine manœuvra avec habileté; au plus fort de l'action, il fit un changement de front par sa gauche, l'aile droite en avant, et à son tour il déborda l'ennemi. La communication fut alors assurée avec Landau. La nuit survint, et nous fîmes notre retraite sur Franckenthal, où nous eûmes ordre d'incendier les magasins; ceux de Worms avaient été abandonnés la veille. Les troupes ne prirent que quelques heures de repos. Sans s'arrêter, Custine les amena sur la Lauter, pour garnir les lignes de Wissembourg, abandonnant au pouvoir de l'ennemi les magasins qu'il avait à Spire, et laissant Landau à découvert.

Il pouvait disposer d'au moins trente-six mille hommes de l'armée du Rhin en se faisant rejoindre par les renforts qu'il était libre de tirer de la haute Alsace; il pouvait aussi appeler à lui l'armée de la Moselle, qui venait d'être réunie sous son commandement. Cette armée, forte de vingt-cinq mille hommes, avait à sa tête le général Daboville, qui avait remplacé le général Ligneville, destitué pour avoir fait manquer par son inaction les opérations de la campagne. N'ayant que peu d'ennemis devant elle, il lui était facile, sans rien compromettre, de venir appuyer la gauche de l'armée du Rhin. Ces forces réunies eussent fait une masse de plus de soixante mille hommes,

qui, bien dirigée, eût facilement pu reprendre le Palatinat et dégager Mayence, où Custine avait laissé vingt-deux mille hommes. Mais ce général ne prit aucune disposition; il laissa un faible corps prussien, commandé par le prince de Hohenlohe, s'établir devant lui, tandis que le général Wurmser, à la tête de dix mille Autrichiens, passait le Rhin et était, quelques jours après, rejoint par le corps du prince de Condé, fort de cinq à six mille hommes. En même temps le roi de Prusse, avec le gros de l'armée prussienne, investissait Mayence.

Le général Houchard alla remplacer le général Daboville dans le commandement de l'armée de la Moselle. Il s'établit aux environs de Deux-Ponts, occupant Bitche, Forbach et Hombourg. Une division de l'armée du Rhin s'établit à Lauterbourg. Le centre de cette armée prit son camp à Wissembourg et sur les hauteurs de Roth, ayant une avant-garde à Frekenfeld. Une brigade, commandée par le général Falk, fut détachée à Lembach, d'où elle occupait le Bobenthal et gardait, dans cette partie, les débouchés des Vosges. Mon bataillon dépendait de cette brigade. L'ensemble de troupes formait trente mille hommes; mais le général Custine laissa sans aucune nécessité d'autres troupes dans le Haut-Rhin jusque vers Porentrui; et, pendant six semaines que les ennemis nous

laissèrent tranquilles, il n'eut d'autres soins que de parcourir le pays, de passer quelques revues et de chercher à se populariser parmi les soldats, souvent même aux dépens des officiers, sur lesquels il faisait retomber ses fautes d'imprévoyance ou celles de l'administration.

Tentatives ructueuses du néral Custine.

Le meilleur accord régnait entre Custine et les nouveaux représentants du peuple, qui étaient arrivés à l'armée. Cette bonne intelligence et le bon esprit qui ne cessait d'animer les troupes, lui rendirent quelque confiance et le firent malheureusement désigner pour le commandement de l'armée du Nord. Il voulut cependant, avant de quitter l'armée du Rhin, faire une dernière tentative en faveur de Mayence. Deux divisions de l'armée de la Moselle, sous les ordres du général Houchard, durent se diriger, de Hombourg, vers les gorges d'Anweiler, pour se mettre en communication avec l'armée du Rhin; elles se montrèrent sur le plateau de Carlsberg; à leur approche, le prince de Hohenlohe se retira sur Landstuhl; mais Houchard s'arrêta, et il n'y eut point d'engagement. Ainsi de ce côté tout se passa en démonstrations.

L'armée du Rhin avait eu ordre de se porter sur la Queich et Landau. La division de droite, commandée par le général Ferrière, marcha de Lauterbourg sur Rilsheim, et une division du cen-

tre, aux ordres du général Landremont, qui commandait aussi l'avant-garde, s'avança du camp de Wissembourg vers Impflingen; ces deux divisions allaient pour se réunir à Ottersheim. Elles étaient près de se joindre; déjà le général Ferrière avait dépassé Hert et Rilsheim, et Landremont débouchait des bois qui sont en avant de Herxheim, lorsque des deux côtés on donne sur le corps autrichien, commandé par le général Hotze, et sur l'armée de Condé. Aucune disposition ne se fait; l'ennemi montre beaucoup de cavalerie, le désordre se met dans nos rangs, on ne songe plus qu'à la retraite. Quelques bataillons, qui furent heureusement placés en arrière d'Herxheim, arrêtèrent la poursuite; cependant on perdit quatre à cinq cents hommes et deux pièces de canon. Ensuite les troupes rentrèrent dans leur camp, et le général Chambarlhac, qui avait été chargé de faire une démonstration insignifiante à Fort-Louis, sur le Rhin, y renonça également. Après cette vaine démonstration si mal conçue, Custine remit le commandement de l'armée du Rhin au général Beauharnais, et il partit pour l'armée du Nord.

Siége de Mayen

Deux mois se passèrent sans qu'il y eût d'engagement sur la ligne. Pendant ce temps, l'armée du roi de Prusse, forte de cinquante mille hommes, se livra au siége de Mayence. La garnison de cette forteresse, au nombre de vingt-deux mille

hommes, avait avec elle les représentants du peuple Rewbell et Merlin, et pour la commander des généraux de mérite, Meunier, Doyré, Aubert-Dubayet et Kléber. Elle livra plusieurs combats brillants pour retarder les approches; cependant la résistance ne fut point poussée jusqu'au terme où elle pouvait arriver. Le corps de place n'était point attaqué ni la troisième parallèle entièrement ouverte; on manquait à la vérité de viande, mais il y avait encore du pain pour plusieurs jours, et les munitions ne manquaient pas, lorsque les représentants, sous prétexte que la ville n'était point française, et que la garnison, alors réduite à dix-huit mille hommes, pouvait être employée plus utilement dans l'intérieur de la république, firent décider, le 22 juillet, par un conseil de guerre, qu'on devait capituler. Les conditions furent que la troupe ne serait point prisonnière de guerre, et qu'elle aurait la liberté de rentrer en France avec armes et bagages, sans pouvoir toutefois pendant un an être employée contre les alliés.

Le comité de salut public sentait néanmoins qu'il était de la plus haute importance de conserver Mayence et de secourir la vaillante garnison renfermée dans cette place; des renforts avaient été dirigés sur l'armée du Rhin et sur celle de la Moselle. Les généraux Beauharnais et Houchard avaient même reçu, à ce sujet, des instructions

très-pressantes; mais le délai qu'ils mirent à leur exécution, les dispositions décousues qu'ils prirent, et la capitulation de Mayence, arrivée beaucoup plus tôt qu'on ne s'y attendait, les rendirent inutiles. Le 7 juin, l'armée de la Moselle livra un combat, à Arlon, contre le corps autrichien du général Schrœder, qui couvrait Luxembourg, et remporta l'avantage. Houchard n'en tira aucun profit pour l'ensemble des opérations; au lieu de se rapprocher de l'armée du Rhin, il s'étendit à gauche, et resta un mois dans l'inaction; ce ne fut que dans les premiers jours de juillet, et après bien des pourparlers avec le général Beauharnais, qu'il parvint à s'entendre avec lui pour reprendre le mouvement. Le général Pully, commandant le corps des Vosges, partit de Deux-Ponts et de Hornbach; voulant déboucher par Auerbach, il fut repoussé et opéra son mouvement par Mühlbach jusqu'à Clausen; il devait lier sa droite par Leimen avec la brigade du général Darlande, qui faisait la gauche de l'armée du Rhin. Deux divisions de l'armée de la Moselle, commandées par Houchard, campèrent, le 18 juillet, à Neukirchen; le 19, elles se portèrent sur Waldmohr, poussant leur avant-garde jusqu'à la Glan et Cusel. Elles ne trouvèrent point d'ennemi; le duc de Brunswick avait déjà replié sur la Lauter le corps prussien qui défendait la Glan, en même

Faux mouvements armées de la Moselle e Rhin.

nous vit dans la consternation, et reçut de nous des marques du plus vif intérêt. Continuant ensuite sa route, cette héroïque colonne fut s'engloutir dans la Vendée.

Si du moins la fortune avait balancé les revers éprouvés sur le Rhin et au nord, par des succès obtenus sur les autres points, où la guerre était aussi engagée! Mais partout, cette année, elle fut contraire aux Français, qui payèrent leurs essais par des défaites, et subirent les effets inévitables de l'inexpérience de leurs généraux, de l'indiscipline des troupes, des vices de leur organisation, de l'imprévoyance ou de la cupidité de l'administration, et de l'influence souvent malheureuse des représentants sur les armées. Ce fut un temps d'épreuve difficile à passer, mais quand l'armée en sortit, elle s'y était retrempée; les nouveaux chefs, qui étaient destinés à fixer la victoire, sentaient, sous le coup de ces revers, leur intelligence se développer, méditaient sur les fautes qu'ils voyaient commettre, et se formaient au milieu des rangs.

Deux armées, celle des Alpes et celle du Var, étaient sur la ligne des Alpes françaises, depuis la Suisse jusqu'à la mer. La première, forte de trente mille hommes, sous les ordres du général Kellermann, gardait la Savoie et les divers passages des Alpes jusqu'au col de l'Argentière, où

elle se liait à l'armée du Var. Celle-ci, qui fut portée à trente mille hommes, passa successivement sous les ordres des généraux Biron et Brunet. L'une et l'autre armée eurent plusieurs affaires de détail dans les passages des Alpes; mais ces diverses tentatives se ressemblèrent toutes par le décousu des dispositions et par la contrainte qui, pesant constamment sur les généraux, les empêchait de faire des plans de quelque étendue; la présence des représentants et la peur de se compromettre les paralysaient là comme ailleurs. Il ne se passa rien de remarquable de ce côté. A l'époque du siége de Lyon, l'armée des Alpes y fut appelée. Enfin, il en fut de même aux armées des Pyrénées orientales et des Pyrénées occidentales. Nous y éprouvâmes des revers, mais les généraux espagnols ne surent pas en profiter malgré leur supériorité, et le territoire français fut à peu près préservé.

CHAPITRE III

SOMMAIRE DU CHAPITRE III.

Suite de la campagne de 1793. — Succès obtenus par l'armée du Nord à Hondschoote, à Menin et à Vattignies. — Opérations malheureuses des armées du Rhin et de la Moselle. — Perte des lignes de Wissembourg. — Siége de Landau.

CHAPITRE III.

Vers le milieu de 1793, l'ordre commença peu à peu à se rétablir dans les armées; nous essuyâmes encore des revers, mais il y eut un peu plus de régularité et de conduite dans les opérations de la guerre. En même temps, le sentiment de l'indépendance nationale enfanta des prodiges dans tous les rangs de la population. Sous l'impulsion terrible que donnait la Convention, tout le monde devint soldat; partout s'organisèrent des ateliers pour la fabrication des armes et des munitions; des retranchements s'élevèrent sur tous les points accessibles; la France ne fut plus qu'un vaste camp. Les proclamations imprudentes des généraux étrangers, qui dévoilèrent trop tôt les vues de leur gouvernement, contribuèrent plus que toute autre cause à développer ce grand mouvement national qui anima les armées, les soutint dans leurs revers et les prépara aux succès qui devaient

sur Dunkerque, en passant par Orchies et Tourcoing. Les renforts hessois et autrichiens, qu'il reçut dans ce mouvement, portèrent son armée à près de quarante mille hommes; en outre, l'armée hollandaise était campée à Menin. Le prince de Cobourg alla investir le Quesnoi et occuper la forêt de Mormal. De faibles détachements français observaient ses mouvements; ils ne purent l'empêcher de déployer les immenses moyens qu'il avait préparés pour réduire le Quesnoi; la place capitula le 11 septembre, après avoir soutenu 15 jours de tranchée ouverte. Dans le temps qu'elle succombait, des efforts tardifs étaient faits pour la dégager : à Avesne, par une division sortie de Cambrai; à Fontaine, par une autre division sortie de Landrecies; à l'entrée de la forêt de Mormal, par une colonne partie du camp de Maubeuge. Ces tentatives décousues et mal conduites restèrent sans résultat, et ne firent qu'ajouter aux pertes de la campagne.

Ce succès, que les ennemis remportèrent à leur gauche, fut compensé par des revers essuyés à leur droite. En partant de Turcoing, le 20 août, le duc d'York divisa son armée en deux colonnes : l'une, commandée par le maréchal Freitag, marcha sur Poperingue et Rousbrugge, comme corps d'observation; l'autre, destinée à former le siége de Dunkerque, et conduite par le prince en personne,

alla, par Menin, Ypres et Yverdingen, camper devant Furnes.

Les Français avaient, à Gyvelde, entre Furnes et Dunkerque, un camp de quatre mille hommes, et à Bergues, une bonne garnison. Deux autres camps, placés à Cassel et à Bailleul, communiquaient avec une division qui était aussi campée en avant d'Armentières; et, dès son arrivée à l'armée, Houchard avait détaché de sa droite une autre forte division, pour renforcer sa gauche. Ainsi l'ensemble des forces disponibles pouvait s'élever, sur ce point, à vingt-huit mille hommes, sous les ordres du général Jourdan. Il ravitailla Dunkerque, y fit passer de nouvelles troupes et en donna le commandement supérieur au général Souham. La place était en mauvais état de défense et mal armée. Si les ennemis en avaient complété l'investissement, et s'ils avaient été secondés par la flottille de bombardement qu'ils attendaient des ports de l'Angleterre, ils auraient pu réussir; mais l'escadre anglaise n'avait point encore paru, et une flottille de canonnières françaises restait libre d'inquiéter, par son feu, la droite de la ligne du duc d'York; tandis que l'adjudant général Hoche, qui se trouvait à Dunkerque, communiquait à la garnison son énergie, et exerçait déjà de l'influence sur les opérations. Après un vif engagement à Rosendal, le 28 août, les Anglais ouvrirent la tranchée.

Cependant des dispositions étaient faites pour marcher au secours de Dunkerque. Le comité de salut public venait de faire partir en poste des renforts tirés des armées du Rhin et de la Moselle; et de son côté, Houchard, en dégarnissant sa droite, pouvait rendre cinquante à soixante mille hommes disponibles. Son premier plan était de se porter, de Lille, par Menin, sur Dixmude, pour couper les communications de l'armée anglaise, et de l'attaquer par sa gauche. Dans cette vue, le 27 août, il fit avancer quinze mille hommes du camp de la Madeleine, près de Lille, sur Turcoing, Roncq, Moucron et Lannoy, contre les brigades hollandaises, détachées du camp de Menin, qui occupaient ces postes. On s'y battit tout le jour, avec une grande perte d'hommes des deux côtés; à la nuit, les Français rentrèrent dans leur camp.

Ce résultat porta le général Houchard à faire d'autres combinaisons, et fit juger qu'il ne s'était engagé à des démonstrations éloignées, que pour attirer de ce côté l'attention des ennemis; car, peu de jours après, il se rendit à Cassel, et se disposa à attaquer directement le corps d'observation du maréchal Freitag, en même temps qu'il fit prévenir le général Souham, à Dunkerque, de préparer la garnison à une vigoureuse sortie. Elle eut lieu les 5 et 6 septembre; les Anglais y perdirent beaucoup de monde et des officiers de marque; ils

furent ainsi empêchés de renforcer le maréchal Freitag.

Le 6, Houchard mit son armée en mouvement ; le général Jourdan marcha sur Houtkerke et en délogea les ennemis ; le général Hédouville s'avança, par Steenwoorde, sur Poperingue, et contint la garnison d'Ypres. Houchard, avec une troisième colonne, se présenta devant Herzeele, et le général Landrin alla attaquer, à Wormhout, le général hanovrien Walmoden. Après ce premier mouvement, Jourdan porta à Proven la brigade du général Collaud, pour aider le général Hédouville, qui devait attaquer Rousbrugge, et il ramena cette brigade sur Herzeele. Ce poste était barricadé ; néanmoins Jourdan l'enlève, passe l'Yzer, et chasse encore de Bambecke les ennemis qu'il pousse sur Killem ; à Rexpoede, il se met en communication avec l'avant-garde du général Hédouville.

Combat de Rexpoede.

La rapidité de cette disposition déconcerta le maréchal Freitag dans sa défense. Sa droite était encore à Wilder et à West-Capelle, que Jourdan la dépassait à Rexpoede ; tous ses corps étaient désunis. Pour gagner le temps de les rallier et de rétablir sa ligne, il veut reprendre Rexpoede ; Jourdan lance sur lui sa cavalerie et le fait prisonnier ainsi que le duc de Cambridge. C'était un immense avantage ; Houchard pouvait le rendre

décisif en concentrant ses divisions à Rexpoede. La nuit approchait et allait couvrir ses mouvements ; mais, au lieu de prendre ce parti, il craignit de s'exposer, et il ramena le gros de ses troupes vers Bambecke, en ne laissant que trois bataillons à Rexpoede. Il laissa ainsi échapper la victoire. Plus audacieux, le général Walmoden n'hésita pas à relever cette faute. Il s'était mis en marche à la faveur de la nuit pour conduire sa division à Hondtschoote, en faisant un grand détour qui l'obligeait à passer près de Bergues, lorsqu'il apprend la perte de Rexpoede et la prise du maréchal Freitag. Sur-le-champ il change de direction et va droit à Rexpoede ; il y engage l'action la plus vive, en chasse les Français et délivre Freitag. Au jour, il évacue ce poste, passe à Killem et se rend à Hondtschoote, où l'armée hanovrienne opère son ralliement. Cette action vigoureuse fit le plus grand honneur au général Walmoden.

Pendant la journée du 7, Houchard se borna à faire des reconnaissances et à rétablir sa ligne, que l'accident de la nuit précédente avait un peu dérangée ; il fit aussi partir pour Dunkerque la division du général Landrin, et compromit, par cette seconde faute, le succès de l'attaque générale qu'il se proposait de diriger le lendemain sur l'armée ennemie, à Hondtschoote. Néanmoins,

le 8 au matin il se mit en marche sur trois colonnes. Le général Jourdan commandait celle du centre et déboucha par Killem. En même temps la garnison de Dunkerque devait faire une nouvelle sortie, pour reprendre Rosendal et empêcher que l'ennemi ne fît passer de renforts à Hondtschoote.

Bataille de Hondtschoote.

Le général Walmoden avait remplacé, dans le commandement, le maréchal Freitag, blessé à Rexpoede. Sa position, en avant de Hondtschoote, était couverte par des abatis et des retranchements; Jourdan les force à leur droite et détruit presque en entier les troupes qui les défendaient. A la suite de cette défaite, Walmoden opéra sa retraite sur Furnes, où il établit son nouveau camp. Le duc d'York ne pouvait plus se maintenir; sa gauche était battue et repoussée, il était menacé sur ses communications, et sa droite venait d'être également battue à Rosendal par la colonne sortie de Dunkerque, avec laquelle se trouvait l'adjudant général Hoche. La retraite fut donc ordonnée et s'opéra pendant la nuit. Le duc d'York envoya à Dixmude le corps du général Walmoden, qu'il chargea de veiller sur Ypres, et réunit sa droite dans le camp de Furnes, en abandonnant devant Dunkerque son parc de siége et ses bagages.

Jusque-là, les opérations du général Houchard avaient été couronnées de succès, quoiqu'il n'eût

pas tiré avantage de son brillant début à Rexpoede ; mais le siége de Dunkerque était levé, l'armée anglaise éloignée, et les Hollandais campés à Menin, sous les ordres du prince d'Orange, étaient exposés à l'attaque de l'armée française, qui pouvait être renforcée par la division campée à la Madeleine, en avant de Lille. En effet, Houchard se décida à marcher sur Menin ; mais des mouvements sans ensemble firent encore perdre du temps; on se battit avec beaucoup de vivacité à Werwicke et sur les bords de la Lys ; enfin, le général Béru entra de vive force dans Menin, où il prit trois mille hommes et quarante pièces de canon. Le prince d'Orange se retira en désordre sur Courtrai ; son armée se trouvait toute dispersée, et, si la poursuite eût été aussi prompte et aussi vigoureuse que l'attaque, une partie au moins de l'armée hollandaise eût été fort compromise. Mais Houchard ne prit aucune disposition pour profiter de l'avantage obtenu, et au lieu de manœuvrer avec l'ensemble de ses troupes, qu'il pouvait réunir au nombre de plus de quarante-cinq mille hommes, il les laissa dispersées dans divers camps. Le 15, il donna, près de Courtrai, sur le corps autrichien du général Beaulieu ; l'engagement fut long et se termina par la déroute complète des Français, qui ne purent être ralliés qu'à Turcoing.

Cette triste affaire ne tint qu'à l'incapacité du

général Houchard. Il avait entrepris une grande opération; il se plaçait entre les armées autrichienne et anglaise, pour agir successivement sur l'une et sur l'autre, et il pouvait le faire après le succès remporté à Menin; mais il fallait, pour conduire une pareille opération, des talents que Houchard n'avait jamais eus. Il fut accusé de trahison, arrêté par ordre des représentants du peuple, et conduit à Paris; peu de jours après, le tribunal révolutionnaire le fit monter sur l'échafaud. S'il méritait un reproche, c'était celui d'avoir accepté un commandement au-dessus de ses forces et de n'être point resté à la tête d'une division qu'il eût conduite avec bravoure, et où il eût continué à rendre de bons services.

Défaite de Courtray.

Le général Jourdan s'était distingué à Hondtschoote; il n'avait point pris part à la déroute de Courtrai; il fixa le choix du comité de salut public pour commander l'armée en remplacement du général Houchard. Cette tâche dut l'effrayer: l'exemple de son prédécesseur était sous ses yeux. Depuis quelques mois seulement il avait quitté le bataillon qu'il commandait, et l'expérience n'avait pas encore pu mûrir ses talents comme général; mais un refus était impossible, et pour sa propre sûreté, Jourdan était forcé d'accepter. Il obéit, soutenu d'ailleurs par le sentiment de ses devoirs et par un vif dévouement à son pays. Bientôt

Le général Jourdan remplace Houchard.

Carnot vint concerter avec lui le plan des nouvelles opérations.

Les alliés assiégent Maubeuge.

Les circonstances devenaient pressantes, et l'événement de Courtrai rendait les ennemis audacieux; leurs généraux, disposant de cent vingt mille hommes, depuis Namur jusqu'à la mer, étaient en plein mouvement, et ils menaçaient déjà Maubeuge. Cette place, avec son camp retranché, occupait une position trop offensive pour que les alliés pussent se dispenser de s'en rendre maîtres, avant de donner suite à leurs opérations. Il fallait la défendre. Le comité de salut public venait de prendre l'engagement de purger le sol français d'ennemis avant la fin de la campagne; en même temps il avait étendu jusqu'aux Ardennes le commandement du général Jourdan. Ce commandement comprenait un nombre de troupes nominalement supérieur à celui de l'ennemi; mais il y avait à garder une foule de places, de camps ou de postes, et les nouvelles levées, qui arrivaient tous les jours, n'étaient armées que de piques. Ainsi, Jourdan n'avait tout au plus à mettre en ligne que soixante mille hommes, et il ne pouvait même pas les réunir en une seule masse, par l'obligation qui lui était imposée d'être partout à couvert, et de n'exposer aucune partie de la frontière à tomber au pouvoir de l'ennemi sans être défendue.

La place de Maubeuge est couverte, sur la rive droite de la Sambre, par un camp retranché bien assis. Le général Ferrand y commandait les deux divisions Mayer et Desjardins, s'élevant ensemble à vingt mille hommes. Elles étaient toutes deux en avant du camp retranché, observant les débouchés depuis Bavay jusqu'à Beaumont, lorsque le prince de Cobourg passa la Sambre, le 29 septembre, au-dessus et au-dessous de Maubeuge, avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Les divisions françaises furent surprises, et ne parvinrent à rentrer dans le camp retranché qu'après avoir éprouvé certaines pertes. L'investissement fut fait aussitôt sur les deux rives de la Sambre, et l'armée ennemie, qui reçut un nouveau renfort de douze mille hommes, commença le siége de la place.

Cependant le général Jourdan n'avait pas perdu de temps pour faire venir des différents camps, ainsi que des Ardennes, toutes les troupes dont il pouvait disposer, et, le 18 octobre, il réunit, en avant d'Avesnes, où était son quartier général, quarante-cinq mille hommes, dont il forma trois colonnes principales, avec deux divisions en réserve. De leur côté, les Autrichiens, instruits des préparatifs du général Jourdan, s'étaient mis en mesure de le recevoir; mais ils se crurent assez forts pour ne pas interrompre le siége de Mau-

beuge. Ils attendaient à chaque instant le duc d'York, qui précipitait la marche de l'armée anglo-hanovrienne, pour la porter, de la Lys, sur la Sambre; mais cette armée n'avait pas encore dépassé le Quesnoi. Ils opposèrent à l'armée française leur corps d'observation, également réparti en trois divisions, sous les ordres du général Clairfayt. C'était une faute; ils pouvaient se dispenser de laisser autant de monde pour contenir le général Ferrand, et s'ils avaient porté le gros de leurs forces sur la direction où ils étaient menacés, la supériorité leur était assurée; tandis qu'en se partageant, comme ils le firent, entre le corps d'observation et le siége, ils compromirent l'un et l'autre.

Bataille Vatignies.

Le général Jourdan ne tira pas lui-même, au début, le meilleur parti de ses forces. Son armée, réunie à la garnison de Maubeuge, égalait à peu près en nombre l'armée autrichienne; en tenant ses troupes ensemble, et en profitant de la faute commise par l'ennemi, il pouvait attaquer la division autrichienne placée sur le plateau de Vatignies, le point principal de la position, puis forcer cette division, et, d'un trait, pousser jusqu'au camp retranché de Maubeuge, d'où le général Ferrand devait déboucher pour venir à lui. Mais le premier jour, 15 octobre, il voulut tout embrasser, et il engagea ses corps séparé-

ment; ces diverses attaques furent repoussées avec perte, excepté celle de la division Duquesroy, qui s'avança, jusque près de Vatignies, sans trouver grande résistance; aussi indiqua-t-elle que c'était la direction à suivre pour atteindre Maubeuge. Le général Jourdan en profita; et ayant amené des renforts sur ce point, il y renouvela l'attaque le lendemain matin. Vatignies fut enlevé du premier choc et maintenu, malgré tous les efforts que firent les Autrichiens pour le reprendre, et quoique le général Ferrand, qu'on s'attendait à tout moment à voir déboucher de Maubeuge, n'eût fait aucun mouvement. Les attaques des autres colonnes françaises échouèrent comme la veille; mais la ligne des Autrichiens était coupée à Vatignies, et le prince de Cobourg y attacha une telle importance que, sans égard aux avantages qu'il avait obtenus sur tous les autres points, il ne voulut point s'exposer à être placé, le lendemain, entre deux feux, celui du général Jourdan, qui n'eût point manqué d'attirer toutes ses forces sur ce point, et celui du général Ferrand, qui se fût, à la fin, décidé à sortir du camp retranché. Aussi, pendant la nuit, il ordonna la retraite; ses troupes repassèrent la Sambre et se dirigèrent sur Bavay.

Ainsi, Maubeuge se trouva délivrée. En y entrant, les représentants du peuple et le général

Jourdan mirent leurs premiers soins à se faire rendre compte des motifs qui avaient empêché le général Ferrand de seconder, par des sorties, les attaques des journées précédentes, et lors de la retraite des Autrichiens, de les inquiéter au moment où ils repassaient la Sambre. La faute retomba sur le général Chancel qui, dit-on, en sa qualité de commandant de la place, s'y était opposé; conduit à Paris, il l'expia sur l'échafaud. Le général Ferrand, qui avait le commandement supérieur des troupes, et qui seul devait être responsable de leur inaction, ne fut que blâmé; il s'était mis à couvert par la décision d'un conseil de guerre.

On avait manqué une belle occasion, et l'on s'était attendu à de plus grands résultats; il fallut se contenter d'avoir sauvé Maubeuge et du bon effet que produisit la nouvelle de ce succès sur les armées. Les autres entreprises qui furent faites jusqu'à l'entrée de l'hiver, ayant été décousues, mal conduites, et n'ayant point eu de but déterminé, échouèrent. On compromit ainsi les divisions de la gauche de l'armée par des mouvements isolés, qui n'amenèrent que des pertes, entre autres à Marchiennes, où une division fut presque détruite. On ne comprenait pas encore qu'une masse réunie de cinquante mille hommes aurait beaucoup mieux atteint le but

qu'on se proposait, de délivrer le territoire, en se portant successivement sur les parties faibles de la ligne ennemie. Mais il y a aussi lieu de croire que les dispositions du général Jourdan lui furent souvent dictées, que son autorité dut s'effacer devant celle des représentants, dont la volonté était toute-puissante, qu'il avait enfin à lutter contre des rivalités de commandement, et qu'il n'obtenait pas toujours d'être obéi.

Cependant, le comité de salut public voulait tirer parti du succès de Vatignies, et, par un arrêté du 22 octobre, il prescrivait au général Jourdan de faire agir sa droite. Il y était dit : « Il passera la Sambre, soit au-dessus, soit au-dessous de Maubeuge, soit à Maubeuge même; il cernera l'ennemi, il l'enveloppera, il l'enfermera dans la portion du territoire qu'il a envahi, lui coupera les communications avec son propre pays et le séparera de ses magasins, qu'il brûlera s'il ne peut s'en emparer. Il devait aussi tenter un coup de main sur Namur, tâcher d'enlever le Quesnoi; en même temps qu'une division de l'armée agirait du côté de Mons, l'autre presserait l'ennemi du côté de Cysoing, Maulde et Tournay, et tâcherait d'opérer sa jonction avec la première, soit en enveloppant Mons et Tournay, soit en passant entre ces villes et la frontière. » Comment remplir de pareilles instructions ! En les recevant,

Jourdan dut être effrayé des conséquences qui pouvaient en résulter; mais il n'y avait point à hésiter; Robespierre était l'un des signataires de l'arrêté.

L'anxiété présida donc aux dispositions que fit le général Jourdan pour obéir; et on put croire qu'en gagnant du temps, il cherchait à se prémunir contre l'issue d'une entreprise aussi hasardeuse. Cependant, ayant réuni cinq divisions, le 3 novembre, il les mit en mouvement pour se porter sur la basse Sambre et sur Charleroi. Les chemins étaient affreux, la pluie, qui tombait par torrents, les avait entièrement dégradés; les troupes souffraient et ne pouvaient avancer. Si l'on avait continué, l'armée se fût entièrement fondue. Le représentant Duquesnoi fut alarmé des rapports qui parvinrent au quartier général, et partit aussitôt pour aller faire révoquer l'arrêté du comité de salut public. Il l'obtint, à cause de la rigueur de la saison, et on permit aux troupes de prendre des quartiers d'hiver. Déjà les ennemis, qui s'étaient bornés à des démonstrations, du côté de Landrecies et du Cateau, pour inquiéter le général Jourdan sur sa gauche, prenaient eux-mêmes des cantonnements. Tout en cédant à l'évidence, le comité de salut public n'en voulut pas moins faire porter sur quelqu'un la responsabilité des fautes qu'il avait commises; le géné-

ral Jourdan fut mandé à Paris, blâmé et destitué. Il eût été perdu, s'il n'avait mis en compte Hondschoote et Vatignies.

Opérations de l'armée du Rhin.

Armée du Rh

Nous allons retrouver, à l'armée du Rhin, le même système, les mêmes fautes, et les mêmes conséquences que nous venons de voir à l'armée du Nord. Dans le mois de juin, après la perte de Mayence, le général Landremont avait remplacé Beauharnais dans le commandement de l'armée du Rhin, qui était rentrée dans les lignes de Wissembourg. Landau se trouvait à découvert, et l'on s'attendait à voir les alliés pousser leurs masses en Lorraine ou se rendre maîtres de l'Alsace, en renversant les faibles barrières qu'on leur opposait. Les forces qu'ils pouvaient réunir, pour l'une ou l'autre de ces opérations, se seraient élevées à cent vingt mille hommes. Les Français n'en comptaient que quarante-cinq mille, depuis Strasbourg jusqu'à Wissembourg, entre le Rhin et les Vosges; trente-six mille hommes étaient fixés dans le Haut-Rhin ou dans les places; l'armée de la Moselle n'avait que vingt mille hommes, divisés en deux corps, pour garder le pays entre la Sarre et la Moselle, couvrir le débouché de Trèves et occuper le camp de Hornbach; le surplus des troupes était

passé, avec Houchard, à l'armée du Nord, lorsque les dangers étaient devenus si pressants de ce côté.

Au lieu d'agir, les ennemis, dont les chefs étaient heureusement divisés entre eux et ne pouvaient s'entendre sur leurs projets, restèrent, pendant deux mois, dans l'inaction. Les Prussiens établirent des camps à Lautereck, à Kaiserslautern, à Turckeim et à Édickhofen, couverts par des avant-gardes; les Autrichiens, les Bavarois et l'armée de Condé gardèrent les lignes de la Queich, en s'étendant jusqu'à Spire. Cependant, au mois d'août, le général prussien Kalkreuth s'avança, par Saint-Wendel, sur la Sarre, et s'empara de Neu-Kirch; le corps autrichien du prince de Hohenlohe livra un combat à Alt-Stadt, près de Hombourg, et poussa aussi ses postes jusqu'à la Blies et la Sarre; le duc de Brunswick prit un camp en avant de Pirmasens, et occupa Kitterich par où passait auparavant la communication entre les armées du Rhin et de la Moselle; le prince de Prusse investit Landau, et l'armée autrichienne, conduite par Wurmser, se présenta devant les lignes de Wissembourg. Ainsi, des deux côtés, on suivait le même système d'agir par détachements.

vers combats
s les Vosges.

Wurmser voulait pourtant faire des progrès en Alsace, où il conservait des rapports de famille. Le 20 août, il commença un mouvement pour

forcer notre gauche, sur les hauteurs de Bergzabern; on s'y battit jusqu'au 27, et ce poste important, qui couvrait Wissembourg, resta encore aux Français. L'armée de Condé, qui était à Hagenbach, près du Rhin, fut en même temps attaquée par une division sortie de Lauterbourg, et repoussée jusqu'à Pfortz; mais secourue à propos par Wurmser, elle reprit son poste et ramena même les Français à Lauterbourg. A la suite de ces engagements, Wurmser renforça sa droite et porta le corps de Condé vers Bergzabern, toujours dans l'intention de forcer notre gauche. Il confia un détachement de quatre mille hommes au général Piaczewitz, qu'il fit partir d'Anweiller, et le dirigea, par Dahn, sur Bodenthal et Nothweiler, pour y attaquer un camp de trois bataillons qui gardait, sur ce point, la vallée de la Lauter, et couvrait Wissembourg. Ces trois bataillons faisaient partie de la brigade du général Darlande, qui depuis quelques jours avait déserté. Comme il connaissait les localités, on lui attribua l'odieux mérite d'avoir conseillé et dirigé lui-même cette expédition; aussi elle réussit complétement; le camp fut surpris pendant la nuit; la troupe se sauva, sans éprouver une trop grande perte, laissant cinq pièces de canon dans les retranchements. Le reste de la brigade était campé sur les hauteurs de Lembach,

où je me trouvais avec mon bataillon. Le général Ferette, qui avait remplacé Darlande, nous fit partir à l'instant pour reprendre Nothweiler et Bodenthal; nous échouâmes dans la première tentative. Le 14 septembre, l'attaque recommença, et nous fûmes plus heureux; elle précéda, cette fois, un mouvement en avant de toute l'armée, depuis les Vosges jusqu'au Rhin.

Le général Ferette reçut des renforts, qui portèrent sa brigade à sept mille hommes; il en forma trois colonnes; celle de gauche, composée de six bataillons, fut chargée de tourner la droite des ennemis, après avoir passé Bodenthal; à droite, quatre bataillons devaient attaquer, en face, la gauche des Autrichiens, et la colonne du centre, formée de deux autres bataillons, avait ordre d'escalader les retranchements. Les troupes étaient animées d'une grande ardeur; les dispositions furent si bien prises qu'il s'en fallut de très-peu que tout le corps du général Piaczewitz n'eût sa retraite coupée au delà de Bodenthal. Les hauteurs furent enlevées au pas de course, et la droite aborda les ennemis si franchement qu'ils plièrent au premier choc. Le général Piaczewitz fut tué, avec un grand nombre des siens; on fit aussi quelques centaines de prisonniers, et la poursuite se continua jusque vers Dahn. Ainsi, les communications de Wissembourg avec

la droite de l'armée de la Moselle, qui était toujours campée à Hornbach, se trouvèrent rétablies. J'eus le bonheur d'être chargé de diriger deux bataillons à cette dernière attaque.

Nous obtînmes ce succès le jour même où l'armée de la Moselle éprouvait un revers. Le général Moreaux, dit le Vieux, avait remplacé le général Pully dans le commandement du corps qui était campé à Hornbach. Les représentants du peuple lui enjoignirent de marcher sur Pirmasens pour occuper ce poste et se placer entre les armées autrichienne et prussienne. Si trente mille hommes avaient entrepris cette opération, elle pouvait réussir et être utile; mais douze mille hommes seulement partirent de Hornbach, pendant la nuit, et arrivèrent, le 14, au point du jour, à Fehrbach, devant Pirmasens. On fut étonné de trouver les Prussiens, qu'on croyait surprendre, prêts à soutenir le combat : il s'engagea et fut poussé avec vigueur jusqu'au pied des retranchements qui couvraient la ville, lorsque le duc de Brunswick amena une réserve sur la droite des Français, et la fit plier. Le désordre se communiqua aux trois colonnes d'attaque; elles reculèrent et abandonnèrent vingt-deux pièces de canon, avant de rentrer au camp de Hornbach, avec une perte de trois mille hommes.

Depuis les premiers revers des armées, des

organisation de l'armée.

soupçons injurieux poursuivaient les généraux et les officiers qui avaient porté des titres avant la révolution, ou qui seulement avaient une origine noble. Malheureusement, il s'en était trouvé quelques-uns dont la conduite avait donné lieu à ces préventions, tandis que le plus grand nombre, cherchait, au contraire, à les faire oublier, en donnant l'exemple du dévouement, et en continuant, au milieu des rangs, les traditions de l'honneur. La trahison du général Darlande vint augmenter la méfiance, et fit éclater, du sein de toutes les sociétés populaires qui couvraient la France, un cri général contre les anciens nobles; on exigea du gouvernement leur exclusion des armées; il fallut remplacer ceux dont le commandement était en évidence. Ce fut un moment de crise pour les armées. Pichegru, depuis peu général, se trouvait employé dans le corps du Haut-Rhin; il fut désigné pour commander l'armée, en remplacement du général Landremont, renvoyé comme noble; mais comme il différait à se rendre à son poste, le général Carlen fut nommé provisoirement. Ce nouveau général n'avait aucun talent, ni les moindres connaissances; il n'avait que de la bravoure. L'ayant vu à la tête de la compagnie de dragons, qu'il commandait un mois auparavant, l'armée se demandait pourquoi les représentants du peuple ne l'y avaient

pas laissé; sa nomination au commandement porta le découragement dans les rangs, et eut des conséquences fâcheuses. Les principaux commandements de l'armée étaient ainsi donnés : la droite au général Dubois, à Lauterbourg; le centre au général Michaud, dans la forêt de Bienwald; la gauche au général Ferette, derrière Bergzabern et sur les hauteurs de Dorrenbach; l'avant-garde au général Meynier, à Nieder-Otterbach et à Steinfeld.

Jamais l'armée n'avait été dans un plus fâcheux état de désorganisation; les chefs que l'on venait de placer à sa tête n'inspiraient aucune confiance. L'état-major était aussi bouleversé; le général Clarke, qui auparavant en avait fait les détails, venait d'être destitué. Les troupes, insuffisantes pour garder la ligne des retranchements qu'elles devaient défendre, s'y voyaient, sans appui, menacées par un ennemi très-supérieur, pendant que trente mille hommes restaient sur le Haut-Rhin, où ils n'étaient d'aucune utilité. Cependant, comme il était probable que les alliés reprendraient bientôt l'offensive, on fit, au mois de septembre, pour les prévenir, diverses tentatives sur le front de l'armée, entre le Rhin et Bergzabern : la droite à Berg, l'avant-garde à Barbelroth, et le centre dans la forêt de Bienwald, qu'on voulut incendier, pour en faire un obstacle; mais il n'en

résulta que des pertes, et les ennemis en devinrent plus entreprenants.

Déjà le duc de Brunswick, qui venait d'être renforcé par une division tirée de Flandre, avait mis l'armée prussienne en mouvement. Le prince de Hohenlohe et le général Kalkreuth s'étaient portés, le 26 septembre, sur Blies-Castel, d'où ils devaient passer à Backweiler, pour prendre à revers le camp de Hornbach, en même temps que le duc, avec une autre colonne, s'y présenterait de front. A leur approche, le général Moreaux évacua le camp, et se retira sur Bitche; suivi jusqu'à Eschweiler, il voulut, le 28, se reporter en avant et fut repoussé; la crainte d'être compromis le porta même à évacuer le camp retranché de Bitche, dont la position était cependant si forte, et qui était aussi un point des plus importants.

Plus à gauche, les généraux Guillaume et Schauenbourg ne purent défendre les positions qu'ils gardaient sur la droite de la Sarre, et se mirent à couvert, par cette rivière, devant les généraux Kalkreuth et Knobelsdorf, qui s'établirent à Dutweiler et aux environs. L'armée de la Moselle cessa alors d'être inquiétée, et elle put même détacher une de ses divisions, sous les ordres du général Burcy, sur Saverne, pour joindre l'armée du Rhin. Le duc de Brunswick fit aussi un mouvement dans son armée; il envoya un corps de-

vant Landau, et en prépara un autre, qu'il devait porter sur Bodenthal et Lembach, pour déboucher ensuite, par Werd, lorsque Wurmser aurait pénétré dans les lignes de Wissembourg et se porterait en avant. Ces deux généraux étaient enfin parvenus à concerter leurs opérations.

Le duc de Brunswick et Wurmser avaient un si grand avantage, par la masse des troupes dont ils disposaient, que, s'ils se fussent mieux entendus, pour rapprocher leurs mouvements, l'armée française eût été infailliblement écrasée. Les Prussiens pouvaient tourner sa gauche, en descendant dans la vallée du Rhin par Lembach ou par Neunhoffen, par Niederbronn ou par la route de Bitche, et déboucher entre Werd et Bouxweiler sur Haguenau, tandis que les Autrichiens, attaquant de front les Français, depuis les hauteurs de Berg-Zabern et celles de Geisberg, en arrière de Wissembourg, jusqu'à Lauterbourg, n'eussent rencontré, des deux côtés, qu'une faible résistance, tant notre nombre était réduit et tant il y avait de postes fortifiés, de redoutes, de coupures et d'abatis à défendre. Mais heureusement, au moment de l'exécution, les ennemis rompirent leur accord. Les Prussiens avancèrent une tête de colonne jusqu'à Lembach, et s'arrêtèrent, trois jours avant que Wurmser eût commencé à s'ébranler.

Cependant, le 13 octobre, l'armée autrichienne

Perte
s lignes de
issembourg.

se présenta sur tout le front de la ligne française, en même temps que le prince de Waldeck passa le Rhin à Seltz, et s'établit sur la rive gauche. Cette diversion eût compromis la division du général Dubois, qui était à Lauterbourg, si le général Jellachich, qui marchait de Neubourg sur elle, eût poussé son attaque avec plus de vigueur; mais Jellachich, après avoir passé la Lauter et les lignes entre Scheibenhard et Lauterbourg, s'arrêta au milieu de ses succès, et donna le temps au général Dubois d'opérer sa retraite, par Nieder-Rœderen et Forsfeld, sur Ropenheim, où il reprit la route de Drusenheim. En commençant ce mouvement, le général Dubois eut le bonheur d'engager une charge, qui contint le corps du général Jellachich, et ensuite, passant devant celui du prince de Waldeck, qui avait poussé jusqu'à Mothern, il lui imposa assez pour l'obliger à repasser le Rhin; mais les Autrichiens gardèrent Selta qui fut incendié, et le pont sur le Rhin qu'ils jetèrent dans la journée.

Au centre, où le général en chef Carlen commandait en personne, le général Hotze, repoussé d'abord au moulin de Bienwald, parvint cependant à se rendre maître du terrain, et à forcer les lignes sur ce point. Réuni au général Jellachich, il pouvait se porter sur la route de Wissembourg; mais, de même que Jellachich, il s'arrêta vers

midi, croyant sa tâche remplie. Ainsi les généraux autrichiens compensaient, par leurs fautes, l'incurie de plusieurs de nos généraux, et, la moitié du temps, ils n'employaient pas les forces dont ils disposaient.

Le général Hotze obtenait ce succès dans la forêt de Bienwald, en même temps que les généraux autrichiens Mezaros et Kavanach attaquaient l'avant-garde du général Meynier, à Nieder-Otterbach et à Steinfeld, où ils s'étaient fait précéder pendant la nuit par un grand nombre de faux déserteurs, qui devaient porter le trouble dans les rangs français, après que l'affaire serait engagée. Cette ruse fut heureusement découverte, et les retranchements n'en furent pas moins défendus à toute extrémité; nos troupes s'y seraient peut-être maintenues jusqu'à l'arrivée de secours, si le général Meynier n'avait été blessé et forcé de s'éloigner, ce qui détermina la retraite. Déjà le corps de Condé avait emporté, à gauche, les hauteurs de Dorenbach et d'Ober-Otterbach; et sa colonne se formait sur le plateau de Schweingen. Le général Combes, qui ralliait l'avant-garde à Schweighoffen, dut, en conséquence, précipiter son mouvement pour traverser les lignes à Alstadt, et venir joindre, au Geisberg, les troupes du centre et de la gauche que le général Carlen ralliait.

Carlen était revenu à la hâte au Geisberg, en

entendant le canon se rapprocher de Wissembourg. Il se trouvait alors engagé, pour la seconde fois, contre le général Hotze, en avant de la forêt de Bienwald, et il l'aurait arrêté si sa gauche et son avant-garde s'étaient maintenues, et si, à sa droite, la division Dubois, en se retirant également, ne l'eût pas laissé à découvert. Ainsi, désuni et menacé d'être débordé, craignant même de voir les Prussiens déboucher de Lembach sur ses derrières, il ordonna la retraite. Le soir, il s'arrêta à Sultz pour donner le temps aux équipages et à l'artillerie de s'écouler; le lendemain, il plaça l'armée derrière les lignes de la Moder, où le général Dubois l'avait déjà devancé; l'avant-garde resta dans la forêt de Haguenau. Quelques compagnies, commandées par le capitaine Fririon et laissées à Wissembourg, pour ralentir la marche des ennemis, firent assez de résistance pour protéger l'évacuation, et sauver tout ce qui pouvait être emporté.

Dans cette journée, les ennemis perdirent beaucoup plus de monde que les Français; mais ils avaient forcé les lignes de Wissembourg et ils s'avançaient en Alsace. Cette province, que l'Autriche voulait garder, était alors travaillée par les influences allemandes, que Wurmser avait le plus grand soin d'entretenir, ainsi que par celles qu'encourageait la présence de l'armée de Condé.

Quoique toute la partie raisonnable de la popnlation restât fidèle au sentiment de l'indépendance nationale, malgré les excès révolutionnaires, un pareil état d'agitation favorisait les opérations militaires de Wurmser. Maître de Wissembourg, il se crut assuré de toute la province et ne douta point que Strasbourg ne lui ouvrît ses portes, comme on le lui faisait espérer tous les jours. Mais il hésita au moment décisif et voulut avoir des ordres plus précis de sa cour. En attendant, il souffrit que des violences fussent exercées en son nom contre les habitants de Wissembourg, et il commit l'indiscrétion de laisser pénétrer, qu'en vertu d'anciens droits, il prendrait possession du pays au nom de l'empire. Il en fallait moins pour exciter l'énergie de nos troupes qui trouvèrent un appui dans la population, et pour éveiller la rivalité des Prussiens, qui n'entendaient point favoriser de leurs armes l'agrandissement d'un allié aussi ambitieux.

En effet, le duc de Brunswick s'était arrêté à Lembach et à Malenthal. Il pouvait très-bien se porter vers Wissembourg, pendant que les Autrichiens forçaient les lignes, ou déboucher sur Werd et menacer Haguenau, mouvement qui eût amené la déroute des Français, ou du moins les eût fortement compromis. Mais ce ne fut que le 14 qu'il s'avança jusqu'à Werd; alors l'armée

française avait passé, et elle se trouvait en sûreté derrière la Moder.

Wurmser voulait que les Prussiens manœuvrassent pour tourner notre gauche, et pour nous enlever l'importante communication de Saverne, afin de mettre Strasbourg à découvert. Le duc de Brunswick s'y refusa, et demanda que les Autrichiens restassent derrière la Moder, pendant qu'un de leurs corps chercherait à prendre le Fort-Louis du Rhin, et qu'un détachement de l'armée prussienne ferait le siége de Landau. Wurmser consentit à ces deux dernières opérations, mais il insista sur le projet de forcer notre gauche. Le 14 octobre, il campait sur les hauteurs de Sultz, et il marcha, le lendemain, sur Haguenau; son aile droite, conduite par le général Hotze, poussa, le 17, jusqu'à Ingweiler et Neuviller; à sa gauche, le prince de Waldeck s'avança jusqu'à Wantzenau. Le général Dubois y commandait notre division de droite et ne put s'y maintenir; l'adjudant général Desaix le remplaça. S'appuyant aux bois de Reichstadt, il sut résister aux efforts réitérés des ennemis trois fois plus nombreux que lui, et donna le temps au général Carlen, qui s'était retiré derrière la Zorn et avait perdu un combat de cavalerie sur les hauteurs de Brumpt, de se mettre à couvert par la Suffel, en se rapprochant de Strasbourg et en conservant sa communi-

cation avec Saverne, où notre aile gauche s'était retirée.

Après la reprise du camp de Bodenthal, la brigade dont mon bataillon faisait partie avait continué à tenir l'extrême gauche de l'armée et à éclairer le mouvement des ennemis dans les gorges des Vosges. Trop faible pour livrer des combats de quelque utilité, elle ne pouvait faire qu'une guerre de postes, ou garder des communications. Le poste de Lembach avait de l'importance; la brigade le garda jusqu'à l'arrivée du duc de Brunswick; ensuite, réglant ses mouvements sur ceux de l'armée et se tenant à sa hauteur, elle arriva à Saverne en même temps que la droite s'établit derrière la Suffel en avant de Strasbourg. Dans ces marches nous eûmes plusieurs engagements auxquels je pris part; mais comme ils ne se liaient à aucune opération, ils ne pouvaient être que très-insignifiants; aussi je ne les rappelle que comme preuve d'existence.

Combat de Saverne

Il n'en fut pas de même de ceux qui eurent lieu autour de la Saverne. Le général Sauter y avait pris le commandement de notre brigade, le général Ferino était à notre droite avec sa division, et l'on attendait de l'armée de la Moselle la division du général Burcy, forte de six mille hommes. Celle-ci arriva heureusement, le 18, au moment où notre brigade éprouvait du désavan-

tage et était repoussée par le corps autrichien du général Hotze, venu de Bouxweiler et de Neuwiller pour nous attaquer. Les Autrichiens avaient passé la Zorn, et déjà ils pénétraient en force dans le parc de Saverne, lorsque le général Burcy les arrêta par un feu de mitraille des mieux nourris, et déboucha immédiatement sur eux, en colonne serrée. L'action fut très-vive ; nous parvînmes à rejeter l'ennemi au delà de la Zorn et à regagner, le même jour, Dettweiler sur la route de Haguenau, et Hattmatt sur celle de Bouxweiler. Le lendemain, la poursuite se continua ; le général Ferino fit des démonstrations sur Hochfelden, et le général Burcy marcha sur Bouxweiler, en même temps qu'à la droite, le général Desaix se porta sur Wantzenau, et que le général Michaud, au centre, menaça Brumpt.

Pendant le combat qui eut lieu, le 18, à Saverne, au moment où la division du général Burcy se mit en ligne à nos côtés, j'eus un moment de joie, bientôt suivi d'une vive douleur. J'avais un frère et un cousin dans cette division ; nous ne nous étions pas vus depuis plusieurs années, et nous profitions d'un instant de repos pour nous embrasser, lorsque nos bataillons se portèrent de nouveau en avant ; nous courûmes à nos postes en nous promettant de nous revoir après l'affaire. Mais nous comptions sans les chances de la

guerre; mon cousin fut tué, mon frère fut blessé, seul je ne fus pas atteint. Je fus assez heureux pour secourir mon frère, mais je ne pus que rendre les derniers devoirs à un parent avec lequel j'étais intimement uni.

CHAPITRE IV

SOMMAIRE DU CHAPITRE IV.

Fin de la campagne de 1793. — Succès obtenus par les armées de la Moselle et du Rhin. — Déblocus de Landau.

CHAPITRE IV.

Nous touchons à l'époque où les armées françaises vont prendre un nouvel essor. Les revers venaient de nous accabler ; au lieu de plier devant ces désastres, la Convention redoubla d'énergie pour faire face à tous les dangers et délivrer le territoire. Un commandant, traître ou incapable, avait remis le Fort-Louis du Rhin aux Autrichiens après un simulacre de siége ; Landau était bombardé ; un complot, heureusement découvert, avait manqué de leur liver aussi Strasbourg ; et il s'en était peu fallu que les Prussiens, conduits par un officier du génie, transfuge français, n'enlevassent Bitche par surprise. Les pertes de la campagne avaient réduit les cadres, et les généraux étaient encore renouvelés ; mais, cette fois, les choix étaient plus heureux que les précédents : Hoche, qui s'était distingué devant Dunkerque, était nommé au commandement en

chef de l'armée de la Moselle, et Pichegru recevait l'ordre itératif de prendre celui de l'armée du Rhin; Saint-Just et Lebas, Lacoste et Baudot partaient du comité de salut public pour aller porter aux deux armées l'ordre de vaincre sous peine de mort; et la levée en masse qui s'opérait allait être régularisée.

général Hoche commande armée de la Moselle.

En prenant le commandement de l'armée de la Moselle, le général Hoche reçut ordre de sauver Landau, en dirigeant ses opérations de manière à forcer la gauche des Prussiens et à menacer la droite de l'armée autrichienne. Il devait profiter du peu de soin que les chefs de ces deux armées paraissaient mettre à rester réunis, pour manœuvrer successivement sur l'une et sur l'autre, et se servir avantageusement des occasions qu'elles pourraient lui offrir.

Les renforts amenés par le général Burcy à l'armée du Rhin avaient été pris dans les Ardennes, à la droite de l'armée du Nord, qui en avait aussi fourni à l'armée de la Moselle; lorsque la droite des Autrichiens fut repoussée de devant Saverne, on détacha d'autres bataillons de la gauche de l'armée du Rhin pour les envoyer également à l'armée de la Moselle. Ces mutations de troupes pouvaient s'éviter, du moins en partie; mais les projets se succédaient tous les jours, et, à défaut de plan bien arrêté, on multipliait les

mouvements. Il résulta cependant de ces derniers changements que le général Hoche eut à disposer d'au moins trente-cinq mille hommes. Il lui fut d'abord prescrit de les réunir à Bouquenom pour marcher, par Ritche, sur Pirmasens. Peu après, cette disposition fut changée; on voulut auparavant qu'il éloignât les ennemis des bords de la Sarre, et qu'il portât sa gauche sur la Blies. En conséquence de ces ordres, il attaqua les Prussiens, le 17 novembre, à Selbach et sur les hauteurs de Wolfersheim, tandis qu'une brigade détachée manœuvra vers Tholey. Il fut repoussé comme cela devait être, ses corps étant trop dispersés; mais la leçon lui profita; il réunit ses troupes et reprit ainsi le mouvement. Les Prussiens repassèrent la Blies et l'Erbach et allèrent se concentrer à Kaiserslautern, ne laissant que de faibles avant-gardes à Pirmasens et à Deux-Ponts pour éclairer nos opérations.

Mon bataillon était du nombre de ceux qui furent détachés de la gauche de l'armée du Rhin après les combats de Saverne. A notre arrivée à Bouquenom, le premier ordre du jour de l'armée de la Moselle qui nous fut communiqué portait : « Que, vu l'insuffisance des officiers d'état-major, le général en chef invitait les officiers de troupe, qui se sentaient les moyens d'en remplir les fonctions, à se faire connaître pour être appelés à

l'état-major général. » J'écrivis de suite au général Hoche que je me mettais à sa disposition ; le lendemain, je reçus l'ordre de me rendre à la division Taponier, où je fus chargé de l'état-major. Je rejoignis la division à Deux-Ponts, le 22 novembre ; elle revenait de Blies-Castel. Le même jour, deux autres divisions, commandées par les généraux Huet et Ambert, se réunirent à la première, ainsi qu'à l'avant-garde du général Dubois, venu de l'armée du Rhin. La division Vincent alla occuper Pirmasens.

Échecs sauvés par le général Hoche à la Lauter.

Les troupes réunies à Deux-Ponts pouvaient s'élever à trente mille hommes. Si le général Hoche les avait tenues ensemble sur une seule direction, il est probable qu'il eût forcé les ennemis, qui, malgré la concentration de leur centre à Kaiserslautern, étaient encore très-divisés depuis Lantereck jusque devant Pirmasens, dans les gorges d'Anweiler, dans celles de Lembach, vers Wissembourg, et devant Landau. Mais déjà Hoche avait oublié qu'il devait le succès du passage de la Blies à la marche concentrique de ses divisions, et il commit ici la faute de les séparer. Le 25 novembre, nous partîmes formés en trois colonnes ; la division du général Taponier bivouaqua en avant de Martinshohe, sur la route de Landstuhl ; le centre, conduit par le général en chef en personne, passa par Hombourg et s'arrêta le pre-

mier jour à Hübelberg; la gauche, aux ordres du général Ambert, était plus loin dans la direction de Cussel. Le lendemain, cette dernière division s'établit à Reichenbach pour passer la Lauter, à Hirschhorn; le centre arriva à Rodenbach; la droite, ayant traversé Landstuhl, gagna les bois de Hohenecken et s'y logea à la suite d'un engagement insignifiant contre les avant-postes prussiens.

Après une longue marche, le général Ambert était parvenu à surmonter toutes les difficultés et à passer la Lauter entre Hirschhorn et Katzweiler; il devait ensuite se porter sur Otterberg pour tourner la droite des Prussiens. Ce mouvement était extrêmement hasardé, il ne pouvait que compromettre la bataille qu'on allait livrer, et exposer la division qui était ainsi aventurée à une entière destruction. Le duc de Brunswick plaça devant elle le général Kalkreuth avec des forces doubles, et fit revenir de Lautereck le général Kospoth pour l'envelopper. Il fallut toute la valeur des troupes et la bonne contenance du général Ambert pour tirer la division de ce mauvais pas; à la nuit, Ambert se rapprocha de la Lauter entre Sambech et Katzweiler, où il se trouva protégé par une batterie que le général Hoche avait placée sur les hauteurs d'Erfenbach. De son côté, le général Hoche s'était égaré avec

la colonne du centre pendant une partie de la journée, dans les bois de Woog ; cependant, malgré toutes ces contrariétés, il se trouvait encore, s'il persistait dans son entreprise, à portée de soutenir la division du général Ambert. En effet, il fit passer, pendant la nuit, la Lauter sur le pont de Sambach aux divisions Dubois et Huet pour se porter sur Erfenbach. Suivant la disposition de la veille, Ambert dut de nouveau attaquer la droite des Prussiens vers Otterberg ; tandis qu'à la droite, le général Taponier reçut ordre d'aborder les retranchements du Galgenschantz, devant Kaiserslautern.

Le combat s'engagea de grand matin et se soutint tout le jour avec acharnement, sans faire de progrès. A droite, nous ne pûmes déloger les Prussiens des redoutes du Galgenschantz ; au centre, les généraux Dubois et Huet eurent un commencement de succès sur la ligne prussienne, qui était placée entre la Lauter et le village de Morlantern. Mais, en cherchant à tourner la droite de cette ligne par les hauteurs d'Otterberg, le général Ambert s'égara avec sa division, et il passa toute la journée à la rallier. Pendant la nuit suivante, le général en chef lui fit rejoindre les divisions du centre, que ce contre-temps avait empêchées d'avancer.

Nouveau combat le 30, et cette fois le général

Hoche, qui était parvenu à mettre ensemble les divisions du centre et de la gauche qui s'étaient tour à tour égarées dans les deux journées précédentes, voulut les porter réunies sur la droite des Prussiens, au-dessus d'Erfenbach. Les efforts qu'il fit pour forcer cette position n'aboutirent qu'à augmenter ses pertes; prévenu que le corps prussien du général Kospoth, qui revenait de Lantereck, se portait sur ses derrières, il n'eut que le temps de replier toute sa gauche pour éviter qu'elle ne fût compromise, et à la nuit il fit repasser la Lauter. La division Taponier renouvela aussi, le 30, ses attaques sur les redoutes de Galgenschantz, mais toujours sans succès; elle perdit même du terrain du côté de Hohenecken. Cependant elle put s'arrêter devant Landstuhl, pour donner le temps aux divisions du centre et de la gauche, qui étaient en retraite, d'arriver à sa hauteur. La poursuite ne fut pas très-vive de la part des Prussiens, et l'armée reprit ses positions de Deux-Ponts, de Hornbach et de Pirmasens, sans être trop inquiétée; quelques bagages seulement qui n'avaient pu être retirés à temps de Landstuhl furent pris par l'ennemi; mais la perte que nous fîmes dans cette expédition dépassa trois mille hommes.

Nouveau mouvement général Hoc

L'échec éprouvé devant Kaiserslautern fit reconnaître au général Hoche qu'il s'était trompé en

prenant cette direction; en effet, ce n'était pas par Neustadt qu'il pouvait passer pour aller débloquer Landau; ce mouvement était trop éloigné. Eût-il réussi à battre les Prussiens sur la Lauter, il ne pouvait se dispenser de les poursuivre jusqu'au Rhin, pour ne pas être exposé à les voir revenir sur sa gauche ou sur ses derrières, lorsqu'il se serait retourné vers Landau. C'était perdre bien du temps et courir bien des chances avant d'atteindre son but. Pendant ces opérations compliquées, Landau pouvait succomber, et les Autrichiens, qui n'étaient pas menacés, restaient en Alsace. Il était beaucoup plus simple et d'un résultat plus sûr d'agir de concert avec l'armée du Rhin, et de seconder ses opérations en portant au revers oriental des Vosges une partie de l'armée de la Moselle; Hoche n'hésita pas à reconnaître que c'était la véritable direction; il y engagea aussitôt deux de ses divisions et s'y porta lui-même. Il n'avait pas de temps à perdre, car si la garnison de Landau eût succombé par défaut de vivres, la responsabilité de ce malheur eût pesé sur la tête de Hoche. Le comité de salut public excusa pour cette fois les fautes commises à Kaiserslautern, et il fournit même au général Hoche l'occasion de les réparer, en approuvant le mouvement de ses deux divisions sur la vallée du Rhin, et en lui annonçant que de nouveaux renforts allaient lui être

envoyés des Ardennes. Il autorisa même les représentants Lacoste et Baudot, qui étaient à l'armée de la Moselle, à prendre au besoin un arrêté pour charger le général en chef de l'exécution d'un plan ayant pour but le déblocus de Landau et la délivrance de l'Alsace, avec le concours de l'armée du Rhin.

Les deux divisions destinées à ouvrir le mouvement étaient celle du général Jacob, que Hoche avait fait réunir à Bitche, et celle du général Taponier, qui vint joindre la première par Deux-Ponts et Hornbach; une brigade de cavalerie et une batterie de pièces de position y furent ajoutées. Le général Hoche ordonna en outre qu'à mesure que les renforts des Ardennes arriveraient, trois autres divisions suivraient le mouvement par Niederbronn et Reichshoffen, vers Werd. La division du général Grangeret fut détachée sur la Sur, à hauteur de Fischbach, pour observer le camp prussien, aux ordres du prince de Hohenlohe, qui était à Nothweiler.

Nous eûmes plusieurs petits combats pour nous débarrasser des avant-postes d'observation, qui étaient dans les Vosges, jusqu'à notre arrivée à Niederbronn. J'eus le bonheur d'en livrer un à deux bataillons autrichiens qui étaient campés sur les hauteurs de Jägerthal, entre Niederbronn et Dambach. Le général Hoche, qui m'avait remar-

qué dans l'expédition de Kaiserslautern, me confia le troisième bataillon du Haut-Rhin, avec cinquante hommes de cavalerie, pour aller déloger l'ennemi. Je n'avais que la moitié de leurs forces, mais c'était mon début. Que n'aurais je pas fait pour réussir? Nous donnâmes en masse sur la droite des Autrichiens; elle fut mise en déroute avant que la gauche pût arriver à son secours, et à son tour cette gauche fut aussi culbutée. Le camp resta en notre pouvoir avec trois cents prisonniers, deux drapeaux et tous les bagages. Je n'eus de perte que quelques blessés, et je ramenai mes prisonniers à Niederbronn. Cette petite expédition m'assura la confiance du général en chef, qui m'en donna fréquemment des marques en m'employant à des commandements détachés.

Nous touchions à l'armée du Rhin, et les échos des montagnes pouvaient porter jusqu'à Landau le bruit de notre canon. Toutes les nuits j'étais chargé de faire exécuter une salve d'artillerie pour annoncer notre approche. Ce moyen réussit; il pouvait aussi avertir les ennemis, mais il ne changea rien à leurs dispositions. Les Prussiens se bornèrent à renforcer le camp de Nothweiler, et à tenir concentrée la plus forte partie de leur armée autour de Kaiserslautern, laissant les Autrichiens se débattre et sortir, comme ils le pourraient, de leur position. Elle commençait cependant à deve-

nir critique. Le général Hoche fut rejoint, à Niederbronn, par les trois divisions, dont une partie venait des Ardennes. Avant leur arrivée, il y eut à décider quel serait le plan d'opérations, et sous quel commandement il s'exécuterait, puisqu'il y avait à choisir entre deux généraux en chef. Interpellé par les représentants Lacoste et Baudot, pour déclarer s'il répondait, sur sa tête, de sauver Landau, dans le cas où la direction des deux armées lui serait confiée, Hoche n'hésita pas à répondre affirmativement; et le jour même, il fut nommé. Cette mesure fut la cause de nos succès; mais elle fit naître dans l'esprit de Pichegru des sentiments de rivalité, que Saint-Just, Hermann et Lebas partagèrent. Ces trois représentants affectèrent, de plus en plus, d'accorder à Pichegru une protection marquée, et de témoigner leur inimitié au général Hoche, ainsi qu'aux troupes venues de la Moselle.

Depuis les combats de Saverne, du 18 novembre, l'armée du Rhin n'avait cessé d'être aux prises avec les Autrichiens. Une série d'attaques partielles avait été livrée, de notre côté, avec des chances diverses. Le 9 décembre, un effort général, qui fut fait sur toute la ligne, détermina la retraite des Autrichiens derrière la Moder. Sur ces entrefaites, le général Hoche arrivait à Niederbronn, avec la tête de l'armée de la Moselle.

Une diversion si puissante devait produire un prompt effet; Wurmser en fut intimidé, et continua aussitôt sa retraite, pour se placer derrière la Surbach, sa gauche appuyée au fort-Louis du Rhin, et sa droite au delà de Werd, occupant encore Reichshofen.

Telle était la position de Wurmser, le 10 décembre, lorsque nous parûmes pour forcer sa droite au débouché de Niederbronn. Hoche cependant différa son attaque pour donner le temps à la division Grangeret, qui était devant le camp de Nothweiler, de tourner les hauteurs de Lembach, où se tenait en réserve une division prussienne, et de descendre par Glashütte à Mattstadt. Elle y arriva, le 14, et chassa les ennemis. Notre gauche étant ainsi couverte, le 15, le général Hoche donna ordre aux divisions Taponier et Jacob de marcher sur Reichshofen, en même temps que le général Hatry, en partant d'Uttenhofen, devait attaquer, à Guntershofen, les redoutes autrichiennes. Cette double entreprise ne réussit pas la première fois; on l'attribua à l'inaction du général Jacob; il fut destitué et conduit à Strasbourg. Le 18, on recommença, et l'on fut plus heureux.

Du camp de Jägerthal, je descendis avec mon corps d'éclaireurs par Hamer-Jägerthal, pour prendre part à l'affaire de Reichshofen; lors-

qu'elle fut terminée, je me portai au-dessus de Langensultzbach, pour communiquer avec la brigade du général Grangeret, qui était à Mattstadt.

Repoussé de Reichshofen, le général Hotze, commandant la droite de l'armée autrichienne, s'établit à Freschweiler et à Werd, où sa position était retranchée. Le 22, Hoche marcha sur lui et l'écrasa, en lui enlevant ses redoutes et vingt pièces de canon. Si la gauche de l'armée du Rhin avait pu arriver à temps, pour se trouver à l'engagement, le corps de Hotze était détruit, et le centre de l'armée autrichienne fortement compromis. Néanmoins, leurs pertes furent si considérables à Werd, qu'ils ne crurent pas pouvoir défendre les hauteurs de Lieb-Frauenberg, et ils se retirèrent sur Wissembourg, direction que Wurmser fit prendre à toute son armée, en recevant les nouvelles du désastre de sa droite. Ainsi, les Autrichiens se trouvaient ramenés dans les lignes de Wissembourg. Ils avaient disposé la montagne du Geisberg, pour s'y défendre en cas de revers; ils y prirent position. Leur gauche, s'étendant jusqu'à Ober-Lauterbach, était couverte par les têtes de pont qu'ils avaient au Fort-Louis et à Seltz; leur droite se liait à la division prussienne, qui, de Lembach, était venue occuper le Pigeonnier et les hauteurs de Roth; et du camp de Nothweiler,

le prince de Hohenlohe faisait garder la gorge de Bobenthal.

nction mées de la oselle lu Rhin.

Les armées de la Moselle et du Rhin se trouvèrent réunies, le 24, entre Beinheim, près du Rhin, où le général Desaix commandait la droite, et Lembach, où se porta notre gauche en partant de Mattstadt; le centre, formé par les divisions Taponier, Ferino et Hatry, était en avant de Sultz; la division Michaud arrivait à Rittershofen et sur Seltzbach, et deux divisions de la Moselle, parties du Lieb-Frauenberg, étaient en marche pour gagner les hauteurs de Klembach et de Roth, entre les deux grandes routes qui aboutissent à Wissembourg, sur la droite du Geisberg. L'une de ces divisions était commandée par le colonel Championnet, et l'autre par l'adjudant général Jacopin; l'adjudant général Grenier, qui n'avait, comme ce dernier, que le grade de chef de bataillon, vint, en outre, se réunir à la droite de Championnet, avec une autre division, et je reçus le commandement d'une brigade détachée, quoique je ne fusse que capitaine. En appelant des officiers d'un grade inférieur à des commandements supérieurs, Hoche se permettait une innovation qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses; mais elle lui était imposée par l'insuffisance des généraux. Il était forcé de vaincre pour sauver sa tête, et il prenait, pour le seconder, tous ceux, quel que fût leur

rang, qu'il croyait capables de justifier sa confiance. On obéit, et personne ne murmura; telle était alors l'abnégation qu'on trouvait dans les rangs où l'on ne demandait qu'à être bien conduit, pour assurer la victoire. Toutefois, en s'écartant des règles de la hiérarchie militaire, Hoche donnait un mauvais exemple, qui ne doit point être imité.

Voici l'ordre que je reçus du général Hoche :

« Tieffenbach, le 5 nivôse.

« Il est ordonné au citoyen Soult de partir avec les bataillons du 55e régiment, 1er du Cher, 17e d'infanterie légère, le 2e de la Haute-Saône, pour aller éclairer les hauteurs de la gauche de Klebourg, en joignant sa gauche à la droite des troupes du général Jacopin, et sa droite à la gauche du général Championnet.

« Le citoyen commandant les armées de la Moselle et du Rhin.

Signé : « L. Hoche. »

En prononçant ce mouvement, Hoche manifesta l'intention de forcer les ennemis sur les hauteurs, entre Roth, Klembach et le Pigeonnier, pour séparer les armées autrichienne et prussienne, qui s'y appuyaient toutes deux, et pour se rendre ainsi plus aisément maître du Geisberg, où

flexions suivantes : nos bataillons sont-ils assez instruits pour une attaque de nuit? Si malheureusement ils étaient repoussés, comment pourraient-ils se rallier, eux qui, ce matin, ont pu à peine effectuer leur ralliement? En finissant, un subordonné ne peut-il pas se pénétrer de ce sentiment? Qu'il est souvent très-prudent, très-avantageux pour la chose publique, de peser, avec les circonstances, les ordres qu'il reçoit. Rends-toi cette nuit, auprès de moi, à l'effet de nous concerter pour l'attaque de demain, si tu te décides à ne pas attaquer cette nuit.

« L'adjudant général commandant de division,

« JACOPIN.

« Je te prie de me mander tes intentions définitives et celles du citoyen Championnet. »

Rentré fort tard, je ne pus envoyer au général en chef les prisonniers que j'avais faits et mon rapport, que très-avant dans la nuit. Pendant ce temps, j'étais desservi près de lui par mon voisin de droite, qui sans doute ignorait les résultats que j'obtenais sans son appui. En me répondant, Hoche m'apprit le mauvais service qu'on m'avait rendu, et sa prompte justice. La lettre que je transcris ici m'indiquait en outre d'où était parti le coup.

« Au quartier général à Riedsels, le 6 nivôse, an II.

Le citoyen Hoche, commandant les armées de la Moselle et du Rhin, à l'adjoint Soult.

« D'après certains rapports, j'avais ordonné que tu rejoignes ton état-major, et que tu sois remplacé à ton commandement. Garde-le, à condition que tu tiendras parole, bats-toi bien, et envoie au général Championnet copie de la présente. Au surplus, entendez-vous pour frapper comme de vrais sans-culottes.

Signé : « HOCHE. »

Il se rencontra que, des deux côtés, on avait fait des dispositions pour le 26 décembre au matin; cette détermination des ennemis était une conséquence de la mauvaise position qu'ils avaient prise, en restant en avant des lignes de Wissembourg, d'où ils ne pouvaient sortir que par des défilés. A la gauche, nous étions en présence, sur les hauteurs de Roth et devant le Pigeonnier; notre tâche était d'en chasser les Prussiens et de les empêcher de regagner les montagnes. Après un engagement des plus vifs, qui commença avec le jour, nous réussîmes complétement. Le duc de Brunswich, voyant sa droite tournée et sa retraite près de lui être coupée, fit avancer une réserve

autrichienne, pour donner le temps à ses troupes de s'écouler dans Wissembourg; elles y parvinrent, mais la réserve fut à peu près détruite par les divisions Taponier, Hatry, Ferino et Lefebvre, conduites par Hoche en personne.

Reprise des lignes de Wissembourg. Déblocus de Landau.

Ces quatre divisions avaient auparavant renversé l'avant-garde autrichienne qui venait à elles et la ligne qu'elles trouvèrent formée sur le Geisberg; leur impulsion était irrésistible. Le général Donadieu, commandant la cavalerie, devait les seconder. Hoche lui ordonna une charge au moment où les ennemis commençaient à s'ébranler; Donadieu ne sut pas l'engager, et il laissa échapper l'occasion de prendre peut-être vingt mille hommes. La victoire, cependant, couronna nos efforts; partout, sur le front de la bataille, les ennemis furent défaits. Le général Michaud rentra dans les lignes par Langen-Schleithal, et le général Desaix emporta, de vive force, Lauterbourg.

Adjudant de dragons, quelques semaines auparavant, le général Donadieu n'était coupable que d'incapacité; on l'accusa de désobéissance. Les représentants prirent immédiatement un arrêté pour ordonner son arrestation. Il fut conduit à Paris, jugé et mis à mort; cette sévérité épouvanta.

Les trophées qu'on recueillit de la victoire de

Wissembourg, outre la délivrance de Landau, furent très-considérables, en prisonniers, canons, caissons, drapeaux et bagages; on aurait pu les augmenter, en poursuivant les ennemis avec plus de vigueur qu'on n'y mit, car ils se sauvaient dans le plus grand désordre; les Autrichiens, par Freckenfeld et Germersheim, pour repasser le Rhin, vis-à-vis Philipsbourg, et les Prussiens, en partie, par Bergzabern; ceux qui étaient autour de Landau se retirèrent sur Neustadt et Turckheim, où le corps du général Kalckstein, qui se retirait de Kaiserslautern, vint joindre celui du prince de Hohenlohe. Les deux armées alliées se trouvèrent ainsi séparées. Wurmser établit les Autrichiens sur la rive droite du Rhin, en conservant Fort-Louis (alors nommé Fort-Vauban), comme tête de pont; le duc de Brunswick amena les Prussiens autour de Mayence, et les mit en cantonnement. Il n'y eut dans le Palatinat qu'une légère affaire d'avant-garde, à Frankenthal, le 3 janvier; de notre côté, on ne demandait aussi que du repos.

Par un ordre du jour daté de Landau, trois jours après la victoire de Wissembourg, Hoche annonça à l'armée que sa demande allait être satisfaite. « Encore un peu de patience, disait-il, et vos maux seront finis; votre valeur a délivré un département; votre constance vous obtiendra des quartiers d'hiver; votre repos est assuré si vous

supportez la fatigue encore douze jours. » Cette promesse, que Hoche eut beaucoup de peine à tenir ensuite, et à ses risques et périls, était bien motivée par la rigueur de la saison et l'état de délabrement des troupes, qui toutes manquaient de chaussures et d'habillements. Il fallait bien douze jours pour débrouiller les armées du Rhin et de la Moselle, qui étaient confondues, et pour les remettre chacune à leur place. En attendant, des dispositions furent faites pour que les divisions de la Moselle suivissent les ennemis; celles du Rhin s'arrêtèrent, sous prétexte de se mettre en mesure contre les Autrichiens; mais beaucoup plus probablement, par l'effet de la mésintelligence entre les généraux en chef, qui avait son origine dans la rivalité de Pichegru. Elle n'éclata cependant qu'au sujet des récompenses à décerner. Saint-Just, Hermann et Lebas, tout-puissants au comité de salut public, et spécialement délégués à l'armée du Rhin, prirent parti pour elle et lui firent obtenir les faveurs. Ils poussèrent même la partialité jusqu'à attribuer l'honneur du succès à Pichegru, qui pendant le mouvement, s'était tenu à l'écart et n'avait voulu concerter aucun plan; il était bien évident que Hoche avait dirigé toutes les opérations, depuis son départ de Niederbronn. Sa nomination au commandement en chef des deux armées, par arrêté des représentants, avait été of-

ntelligence les généHoche et ichegru.

ficiellement connue, et tout le monde savait que, par devoir autant que par caractère, Hoche n'avait jamais admis Pichegru au partage de sa responsabilité. Hoche avait donc exercé, dans toute sa plénitude, le commandement en chef des armées du Rhin et de la Moselle réunies, pendant cette fin de campagne. Le lendemain de la bataille, Hoche me donna ordre de commander le camp de Roth, et de nettoyer d'ennemis la vallée de la Lauter jusqu'au delà de Bobenthal; à cet effet, il augmenta ma brigade d'un autre bataillon, de deux escadrons de carabiniers et d'une compagnie d'artillerie à cheval. Je ramassai plusieurs centaines de prisonniers. Aussitôt après, j'eus ordre de conduire mes troupes devant le Fort-Vauban (Fort-Louis), où je passai sous les ordres du général Lefebvre. Hoche vint nous y voir; il me témoigna d'abord son entière satisfaction sur ma conduite, ensuite il nous dit : « Je viens de chez Pichegru; croiriez-vous que je n'ai pu en tirer ni un oui ni un non, sur aucune des propositions que je lui ai faites; il a été impassible sur tout. Je l'ai apostrophé de manière à faire bouillir le sang d'un autre dans ses veines. Ses joues ne se sont pas seulement colorées! Quel homme!... Et pourtant Saint-Just le protége!... » En effet, Hoche ne tarda pas à reconnaître qu'il avait là un rival redoutable et un ennemi, qui ferait tomber sa tête,

s'il restait au pouvoir. Heureusement il en fut quitte pour des injustices, et l'infâme Saint-Just trouva plus tard sa punition.

Nous ne restâmes que quelques jours devant le Fort-Vauban; des troupes de l'armée du Rhin vinrent nous y remplacer pour en faire le siége. Elles en furent dispensées; le 19 janvier, les Autrichiens évacuèrent le fort et firent sauter ses fortifications. Alors les divisions de la Moselle, qui étaient dans le Haut-Palatinat, en avant et à gauche de Frankenthal, étaient occupées de leur nouvelle organisation, et elles se disposaient à retourner sur la Moselle, après avoir été relevées par les divisions de l'armée du Rhin. Cette nouvelle organisation comprenait quatre divisions, dont une d'avant-garde, beaucoup plus forte que les trois autres. Le général Lefebvre en fut nommé commandant, et il me demanda pour son chef d'état-major; en même temps je reçus ma nomination au grade d'adjudant général chef de bataillon. Notre mouvement eut lieu vers la fin de janvier 1794, sur deux colonnes : l'une passa par Turckheim, Kaiserslautern, Hombourg et Sarrebruck; l'autre, dont l'avant-garde faisait partie, par Neustadt, Anweiler, Pirmasens, Deux-Ponts, Saarbrück, Saarlouis, Bouzonville et Metzerwisse, près Thionville. A leur arrivée, les quatre divisions furent mises en quartier d'hiver

pour se rétablir; elles étaient dans le plus grand délabrement. Ce repos était devenu indispensable; il fallait pourvoir au remplacement des objets d'habillement, de chaussure, d'équipement, d'armement et de harnachement, dont les troupes éprouvaient le plus urgent besoin; il fallait aussi rétablir la discipline; enfin, les représentants qui étaient à l'armée, allaient commencer l'embrigadement, en fondant des bataillons de volontaires et de garde nationale dans les anciens bataillons de ligne. Malgré toutes ces considérations, et sans avoir égard aux rigueurs de l'hiver, le comité de salut public voulait que la campagne fût continuée, pour repousser jusqu'au Rhin les corps ennemis qui étaient encore sur la Moselle, dans le pays de Trèves ou dans le Luxembourg. Hoche s'y refusa obstinément, en rappelant les promesses qu'il avait faites à Landau, en faisant voir la situation dans laquelle étaient les troupes, et en démontrant ce qu'elles gagneraient en valeur après avoir été remises en bon état. Le comité céda; mais deux mois après il nomma Hoche au commandement de l'armée du Var : à son arrivée à Nice, il le fit arrêter et conduire à Paris. Hoche y resta détenu jusqu'au 9 thermidor. Tel fut le prix d'une noble résistance et de la campagne glorieuse qui avait rappelé la victoire sous les drapeaux français. Jourdan,

Fermeté du génér Hoche.

destitué après Vatignies, fut nommé pour remplacer Hoche à l'armée de la Moselle. Son commandement était destiné à étendre de plus en plus nos opérations.

Dans cette campagne, dont les résultats définitifs furent avantageux pour la France, il était inévitable que l'inexpérience de nos généraux ne leur fît commettre de nombreuses fautes, et j'en ai signalé quelques-unes. Je pourrais examiner de la même manière la conduite des généraux ennemis que nous eûmes à combattre, mais je préfère laisser parler celui d'entre eux que sa réputation plaçait alors au premier rang. Après la bataille de Wissembourg et la séparation des deux armées alliées, le duc de Brunswick, découragé, demanda au roi de Prusse de le remplacer dans le commandement de l'armée prussienne, et il accompagna cette demande d'un mémoire qui est une pièce importante pour l'histoire.

Mémoire envoyé par le duc de Brunswick au roi de Prusse, sur la cause des revers de la coalition.

« D'Oppenheim, le 6 janvier 1794.

Mémoire du duc de Brunswick.

« Les motifs, sire, qui me forcent à demander mon rappel de l'armée, sont fondés sur l'expérience malheureuse que j'ai faite, que le manque d'ensemble, la méfiance, l'égoïsme et l'esprit de

cabale ont détruit, durant deux campagnes de suite, toutes les mesures prises et fait échouer les projets concertés des armées combinées.

« Accablé du malheur d'être enveloppé dans les fautes d'autrui, dans la situation très-fâcheuse où je me trouve, je sens vivement que le monde juge les militaires d'après les succès, sans en examiner la cause.

« La levée du blocus de Landau fera époque dans l'histoire de cette malheureuse guerre, et j'ai la douleur d'être cruellement compromis. Je ne m'aveugle pas pour me faire illusion, que j'échapperai à la critique; je sens, au contraire, qu'elle tombera sur moi, et que l'innocent sera confondu avec le coupable.

« Malgré toutes ces adversités, je ne me serais point laissé aller à mettre à vos pieds, sire, mon désir pour quitter une carrière qui a fait la principale occupation de mes jours; mais quand on a perdu ses peines, son travail, ses efforts; quand, à Mayence près, les fruits de toute la campagne sont perdus, et qu'il n'y a aucun espoir qu'une troisième campagne offrira des résultats plus avantageux, quel parti reste-t-il à prendre à l'homme le plus zélé et le plus attaché à Votre Majesté et à sa cause, que celui d'éviter de nouveaux malheurs.

« Les mêmes raisons diviseront les puissances

coalisées, qui les ont divisées jusqu'ici; les mouvements des armées souffriront, comme ils en ont souffert; leur marche en sera ralentie, embarrassée, et le retard du rétablissement de l'armée prussienne, politiquement nécessaire peut-être, deviendra la cause, d'un autre côté, d'une suite de malheurs pour la campagne prochaine, dont les conséquences sont incalculables. Ce n'est point la guerre qui me répugne, ce n'est point elle que je cherche à éviter; mais c'est le déshonneur que je redoute, dans une position où les fautes des autres généraux tombent et retourneront toutes sur moi, et où je ne pourrais jamais agir, ni d'après mes principes, ni d'après mes propres vues.

« Votre Majesté se rappellera peut-être ce que j'ai eu l'honneur de lui représenter le jour de son départ d'Eschweiler. J'ai prévu mes embarras, mes peines et mes malheurs; j'ai employé tous mes efforts à remédier aux inconvénients : malheureusement pour moi, l'effet en a prouvé l'insuffisance. Ce n'est donc que la persuasion intime que j'ai de l'impossibilité d'opérer le bien, qui me dicte la démarche de supplier très-humblement Votre Majesté de me nommer un successeur le plus tôt possible. Cette démarche, très-affligeante pour moi, est cependant une suite des tristes réflexions que j'ai faites sur mon sort. La

prudence exige ma retraite, et l'honneur la conseille. Lorsqu'une grande nation, telle que la nation française, est conduite aux grandes actions par la terreur des supplices et l'enthousiasme, une même volonté, le même principe devraient présider à la démarche des puissances coalisées. Mais lorsqu'au lieu de cela chaque armée agit seule, pour elle-même, sans aucun plan fixe, sans unité, sans principe et sans méthode, les résultats en sont tels que nous les avons vus à Dunkerque, à la levée du blocus de Maubeuge, au sac de Lyon, à la destruction de Toulon et à la levée du blocus de Landau.

« Veuille le ciel préserver surtout Votre Majesté et ses armées de plus grands malheurs; mais tout est à craindre si la confiance, l'harmonie, l'unité de principe et d'action ne prennent la place des sentiments opposés, qui, depuis deux ans, sont la cause de tous nos malheurs.

« Mes vœux accompagneront sans cesse toutes les démarches de Votre Majesté, et votre gloire, sire, fera mon bonheur.

« CHARLES, duc de Brunswick. »

CHAPITRE V

SOMMAIRE DU CHAPITRE V.

Campagne de 1794. — Succès remportés par l'armée du Nord en Flandre. — Bataille de Tourcoing. — Opérations décousues et revers sur la Sambre.

CHAPITRE V.

L'année d'épreuve était terminée. Malgré ses déchirements intérieurs et la désorganisation de son gouvernement, la France était parvenue, jusque-là, à défendre son territoire contre toute l'Europe coalisée. Maintenant les rôles étaient changés, l'impulsion était donnée. Bientôt douze cent mille Français, répartis dans onze armées, allaient s'élancer au delà de leurs frontières, et répondre à la coalition, en portant la guerre sur son propre territoire. Toutefois les alliés, dont les armées avaient toujours une grande supériorité sur les armées françaises, par leur composition, continuaient encore, au commencement de la campagne de 1794, à poursuivre leur plan d'invasion de la France, et ils avaient profité du repos de l'hiver pour en arrêter les nouvelles combinaisons.

Plan des alliés.

Le général autrichien Mack, qui jouissait alors d'une célébrité peu méritée, remplissait

les fonctions de chef de l'état-major général de l'armée autrichienne, pour en diriger les opérations sous les ordres de l'empereur, qui s'était mis lui-même à la tête de son armée. Il s'était rendu à Londres pour se concerter avec le duc d'York et le cabinet anglais. Leur projet était d'ouvrir la campagne par la prise de Landrecies et de marcher ensuite sur Paris. Quatre-vingt-dix mille hommes auraient été employés à cette expédition; vingt-cinq mille Autrichiens, commandés par le général Clairfayt, seraient restés devant Lille, entre Moucron et Tournay, pour couvrir la West-Flandre; une division hanovrienne se plaçait à Menin, le corps hessois à Denain, et le prince de Kaunitz, avec dix-huit mille Autrichiens, observait, en avant de Mons, le cours de la Sambre, Maubeuge et Philippeville. L'ensemble de toutes ces forces dépassait cent cinquante mille hommes de vieilles troupes; mais, par les dispositions prises, près de la moitié se trouvait presque paralysée. Si cette armée eût, au contraire, été tenue et dirigée vers un même but, elle eût eu d'autant plus de chances pour réussir, qu'à l'ouverture de la campagne, dans le mois d'avril, l'armée française du Nord, à peu près d'égale force, non compris les garnisons des places, était en grande partie composée de nouvelles levées, et que les généraux n'avaient point encore acquis une grande expé-

rience. Pichegru lui-même, nouvellement arrivé pour prendre le commandement en chef, semblait être au-dessous de sa tâche, malgré la réputation de capacité que le représentant Saint-Just, venu avec lui, s'efforçait de lui donner.

A côté de l'armée autrichienne, le maréchal de Mœllendorff devait se porter, avec cinquante mille Prussiens, en avant de Trèves, pour couvrir la Meuse; le surplus de l'armée prussienne restait autour de Mayence. Vingt-cinq mille Autrichiens, sous les généraux Beaulieu et Blankenstein, étaient dans le pays du Luxembourg, entre Arlon et Bouillon. Enfin le duc de Saxe-Teschen commandait sur le Rhin, depuis Bâle jusque vers Manheim, l'armée impériale dont l'effectif dépassait soixante mille hommes; les émigrés français y étaient réunis.

Malgré ses plus pressantes invitations, l'état-major général autrichien ne put pas faire adopter son plan par le maréchal Mœllendorff, qui refusa de partager l'armée prussienne et de mener à Trèves les cinquante mille hommes qui lui étaient demandés; il se refusa même plus tard aux injonctions de l'envoyé anglais pour un plan analogue. Cependant en Flandre, sous les yeux de l'empereur, on persista dans le projet, jusqu'aux premières dispositions du général français; ensuite on se laissa guider par les événements de la guerre.

Armée du Nord. Il paraît que Pichegru n'avait pas non plus de but bien déterminé; son armée, formée en douze corps ou divisions inégales en forces, était placée, depuis Maubeuge jusqu'à Dunkerque, sur les débouchés de toutes les routes qui traversent cette longue ligne. Quatre divisions de la droite, fortes de trente-six mille hommes, gardaient, entre Avesne et Maubeuge, les bords de la Sambre, d'où elles communiquaient avec Landrecies. Au centre, deux divisions occupaient Étreux et Bohain; une autre se tenait sur l'Escaut, entre Bouchain et Cambrai; et la quatrième campait à Arleux, près de Douai. Les quatre divisions de gauche, qui comprenaient soixante-dix mille hommes, se trouvaient réparties : celle du général Osten, à Pont-à-Marque; celle du général Souham, de trente mille hommes, à Lille; celle du général Moreau, de vingt mille hommes, à Cassel; et enfin, celle du général Michaud, de douze mille hommes, à Dunkerque. On ne voyait dans un pareil éparpillement aucune trace de disposition; les douze divisions formaient autant de têtes de colonne isolées, et comme un long réseau destiné à éclairer le pays, mais non à manœuvrer. Il était de toute impossibilité que le général en chef pût les suivre dans leurs opérations et les surveiller; et ses instructions, quelque prévoyantes qu'elles fussent, devaient toujours placer les gé-

néraux dans la nécessité d'y suppléer. Les fautes et les revers étaient dès lors inévitables, surtout s'il est vrai encore que Pichegru, indolent de caractère et d'une capacité médiocre, se tint tranquille à son quartier général, tandis que ses lieutenants éloignés de lui se battaient comme ils le pouvaient, et que chacun se dirigeait d'une manière indépendante.

Cependant, ce fut Pichegru qui ouvrit la campagne. Le 29 mars, des divisions de la droite et du centre firent une reconnaissance générale sur le Cateau. Elles partaient de points divergents et elles furent repoussées partout; ce début coûta à l'armée huit cents hommes et du canon. Pichegru n'en fut pas mieux instruit, ni plus empressé de prévenir la réunion des troupes ennemies qui s'opérait au Cateau. Pendant quinze jours, on fut dans le repos du côté des Français, et les Autrichiens pressaient leur concentration; elle était terminée le 15 avril. L'empereur François se trouvait à la tête de l'armée avec le prince de Cobourg, le duc d'York et le prince d'Orange. On devait croire qu'ayant en main quatre-vingt-dix mille hommes réunis, les alliés allaient diriger cette masse sur les divisions françaises isolées, et les écraser successivement; il n'en fut rien. Le conseil des généraux alliés imagina d'ouvrir, en partant du Cateau, autant de rayons que l'armée

formait de divisions; ainsi l'on vit huit colonnes se porter simultanément sur huit directions divergentes, et n'obtenir d'autre résultat que d'agrandir le cercle dans l'intérieur duquel elles avaient opéré.

Les alliés assiégent Landrecies.

Les généraux Fromentin, Balland et Goguet s'étaient retirés sans perte : le premier, des bords de la Sambre, au-dessus de Landrecies, et les deux autres, d'Étreux et de Bohain. Le prince d'Orange investit Landrecies et fit emporter par une division hollandaise le camp retranché de Preux-aux-Bois; le prince de Cobourg porta quarante mille hommes en observation, entre Nouvion et la Capelle, et le duc d'York alla devant Cambrai avec trente mille hommes, pour contenir la division Chapuis. Il devenait évident que les ennemis allaient se livrer au siége de Landrecies, et garder la défensive sur les deux points où ils plaçaient des corps d'observation; ainsi ils découvraient leur projet. Il était facile à Pichegru d'en profiter. Le corps du prince de Cobourg s'était avancé à Nouvion et à la Capelle; Pichegru pouvait aisément agir contre lui, avec les trente mille hommes de son aile droite, qui étaient répandus sur la Sambre jusqu'à Maubeuge, ainsi que les divisions Balland et Goguet qui, en se retirant d'Étreux et de Bohain, avaient été occuper le camp retranché de Guise; il aurait menacé les deux flancs des Autrichiens

avec une supériorité de force très-décidée, et les eût au moins obligés à repasser la haute Sambre. Landrecies était ainsi débloqué. Mais Pichegru ne fit aucune disposition; il ne se rendit même pas sur les lieux, pour aviser aux moyens de rétablir les communications avec son aile droite, que les avant-postes ennemis interceptaient à la Capelle, et il laissa à ses généraux le soin d'y pourvoir. Ceux-ci, ne recevant point d'instructions du général en chef, se bornèrent à détacher deux brigades pour reprendre la Capelle : celle du général Duvigneau, partie du camp de Guise, et celle du géneral Duchesne, des bords de la Helpe. Non-seulement elles réussirent à rétablir la communication, mais elles reprirent la forêt de Nouvion au général autrichien Alvinzy, et le poussèrent jusqu'à Barzy, d'où il se replia sur les hauteurs de Bergues, en arrière de la Sambre. Qu'aurait-ce été, si toute l'aile droite et les deux divisions du centre, qui étaient à Guise, eussent manœuvré de concert vers Landrecies? L'aile droite occupait les villages de Fay et de Maroilles sur la Helpe; elle en fut délogée. Les Autrichiens rentrèrent aussi à Nouvion, et en même temps ils mirent dans un grand désordre la division Goguet, qui s'était avancée du camp du Guise jusqu'à Grand-Blocus, sur la route du Cateau, et qui y perdit son général.

Le défaut d'ensemble dans les opérations assu-

Faux mouvements sur la Sambre.

rait les succès de l'ennemi, et Pichegru persistait dans son fatal système d'isolement, sans être éclairé par les échecs qu'il éprouvait. Il avait à ses ordres l'armée des Ardennes, où se trouvaient Kléber et Marceau. Le général Charbonnier, qui la commandait, pouvait réunir trente mille hommes aux environs de Philippeville, et se porter, en même temps que la droite de l'armée du Nord, devant Landrecies. Le prince de Kaunitz n'avait que dix-huit mille hommes à lui opposer entre Thuin et Beaumont. On crut que Pichegru s'était déterminé à ce mouvement, lorsque, le 26 avril, on vit partir de Maubeuge la division Desjardins, pour aller vers Beaumont. Le même jour, le général Charbonnier, ayant repoussé de Walcourt et de Bossu les avant-postes ennemis, arriva à Beaumont, où, n'ayant trouvé aucune résistance, il communiqua avec le général Desjardins. Encore une marche vers Maubeuge ou Landrecies, et la concentration était faite. Au lieu de cette disposition si simple, Pichegru envoya le lendemain ces deux divisions devant Charleroi, pour y passer la Sambre. Cette diversion s'éloignait beaucoup trop. Landrecies touchait au terme de sa résistance, et cependant le général Pichegru, qui s'était enfin décidé à renouveler ses attaques contre le centre de l'armée ennemie et qui dégarnissait sa droite, portait en même temps toute sa gauche sur Cour-

tray, dans l'espoir d'y attirer les forces ennemies.

Le général Ferrand avait pris le commandement de l'aile droite. Le 27 avril, il attaqua les Autrichiens à Maroilles, tandis que les deux divisions du camp de Guise marchaient sur Barzy, et que le général Chapuis s'avançait de Cambrai sur Troisville. Les deux premières colonnes n'obtinrent aucun résultat, et reprirent le soir leur position sans avoir éprouvé de trop grandes pertes. Les pertes portèrent sur la colonne de gauche, qui parvint au pied des retranchements de Troisville; la cavalerie autrichienne pénétra sur ses derrières et la mit dans un désordre complet; quatre mille hommes restèrent sur le champ de bataille ou furent faits prisonniers avec le général Chapuis lui-même. Le reste de la division, ayant aussi perdu son artillerie, regagna Cambrai.

Cependant, depuis le 23, cinquante mille hommes de la gauche, aux ordres des généraux Souham et Moreau, étaient en opération sur Courtrai. Le général Clairfayt y commandait le corps destiné à couvrir la West-Flandre. Trompé par une fausse attaque dirigée sur Denain, il s'y était porté, avec une partie de ses troupes, tandis que Souham entrait à Courtrai, et que Moreau investissait les Hanovriens dans Menin. Revenu en toute hâte à Moucron, Clairfayt y avait été

attaqué, le 28 et le 29 avril, et il n'avait évité une défaite qu'en se retirant précipitamment sur Tournai et en laissant douze cents prisonniers et trente pièces de canon au pouvoir des Français. Cette opération bien conduite ne compensa pourtant point les échecs que nous éprouvâmes, le même jour, autour de Landrecies. On voulut faire un dernier effort pour sauver cette place; mais l'attaque fut aussi mal dirigée que les précédentes, et dans le même système, par des colonnes isolées qui furent repoussées sur tous les points. Le lendemain, Landrecies capitula; la garnison, qui comptait sept mille hommes au commencement du siége et qui était réduite aux trois quarts, fut prisonnière de guerre. On s'attendait à ce que les Autrichiens profiteraient de ce double succès; mais leurs généraux paraissaient lutter de fautes avec le général en chef français. Il ne s'agissait plus pour le prince de Cobourg de marcher sur Paris; ce plan, dont l'exécution n'avait jamais été possible, même à l'aide des mauvaises dispositions du général français, était remplacé par des projets de défensive renouvelés à tout moment; mais jamais avec l'à-propos ni l'ensemble que les circonstances auraient exigés. Après avoir échoué dans toutes ses tentatives pour sauver Landrecies, Pichegru avait renoncé à attaquer de nouveau l'armée autrichienne que le prince de Cobourg

avait concentrée; et, séparant sa propre armée, il en avait formé deux grands corps qui devaient agir séparément sur des directions opposées, sans garder aucune liaison entre eux.

Nous avons vu que, même avant la prise de Landrecies, Pichegru avait porté ses divisions de gauche sur Courtray, et une division de sa droite avec une division de l'armée des Ardennes devant Charleroi. Depuis il s'était affermi dans cette disposition par le succès obtenu le 29 avril sur le corps isolé du général Clairfayt. Il porta ainsi sur Lille et Tournay les divisions du centre, pour entrer dans le système d'opérations de l'armée rassemblée sur Courtray, et il dirigea deux divisions de la droite, celles des généraux Despeaux et Fromentin, sur la basse Sambre, pour les réunir à celles qui s'y trouvaient déjà. Le général Ferrand resta en observation à Guise avec vingt mille hommes, et la division Favereau, forte de sept à huit mille hommes, garda le camp retranché de Maubeuge.

Pichegru partage son armée.

L'énorme faute que commettait Pichegru en partageant son armée offrait à un général entreprenant la plus belle occasion qu'il pût souhaiter. Le prince de Cobourg avait quatre-vingt-dix mille hommes réunis autour de Landrecies; sa ligne d'opérations était assurée par la possession de cette place, du Quesnoy, de Valenciennes et de

Condé ; il n'avait pas d'armée ennemie devant lui ; des corps détachés sur la Lys, l'Escaut et la Sambre couvraient ses flancs suffisamment ; il était libre de se porter sur l'une ou sur l'autre des armées françaises qui se formaient imprudemment à ses côtés et de l'écraser. Si, par exemple, le prince de Cobourg eût marché avec toutes ses forces réunies, pour forcer la droite de Pichegru entre Lille et Menin, il n'est pas douteux que Pichegru n'eût eu les plus grandes peines à sortir d'embarras et à gagner Cassel ou Dunkerque, afin de ne pas être acculé à la mer. Mais le prince de Cobourg manquait de décision, et il ne savait que suivre tous les mouvements de son adversaire. Ainsi, après avoir pris Landrecies, il y resta pendant plusieurs jours ; il se borna à détacher le duc d'York sur Tournay, pour soutenir le général Clairfayt. Si les deux corps s'étaient réunis, l'appui eût été efficace ; mais le prince anglais s'arrêta à Lamain, où il prit son camp, et à son approche Clairfayt alla passer la Lys, au-dessous de Harlebecke, pour couvrir la West-Flandre, à la rive gauche de cette rivière.

Une avant-garde française, commandée par le général Vandamme, campait sur la Heule au village de ce nom ; la ville de Courtray était occupée par la gauche des divisions Souham et Moreau, dont la droite se prolongeait vers Aelbeck ;

Tourcoing, Roubaix et Pont-à-Marque étaient gardés pour lier les communications sur Lille, et le général Bonnaud, avec les divisions du centre, venait d'arriver à Sanghien, entre Lille et Tournay.

Telle était la position de l'armée française quand, le 10 mai, Pichegru ordonna une attaque générale. On avait appris que les troupes de Clairfayt s'étaient montrées à Wichte; on crut qu'elles s'y étaient arrêtées, et l'on marcha sur trois colonnes, pour attaquer leur gauche à Coeghem et à Dottignies; on n'y trouva personne. Clairfayt était alors sur la rive gauche de la Lys; il repoussait des bords de la Heule l'avant-garde du général Vandamme, qui ne put empêcher les Autrichiens d'entrer dans les faubourgs de Courtray. En attendant, les colonnes qu'on avait inutilement envoyées à Coeghem et à Dottignies, revenaient sur leurs pas. Pendant la nuit, Souham conduisit des renforts à Courtray. Une division fut aussi dirigée sur Menin, pour y passer la Lys et se porter ensuite, par Moorseele, contre la droite des Autrichiens. Ce dernier mouvement était beaucoup trop long; il ne pouvait être fini à temps, et l'on était pressé d'agir. Dans l'après-midi du 11, Souham, Vandamme et Daendels débouchèrent de Courtray sur plusieurs colonnes; ils emportèrent aussitôt les positions ennemies

entre la ville et la Heule. L'engagement se prolongea dans la nuit; Clairfayt l'entretint pour menager sa retraite, et il l'opéra, en effet, par Ingelmünster sur Thielt, mais non sans perte. Il s'était attiré ce revers en se présentant isolément.

Pendant que la droite de l'armée alliée était ainsi et de nouveau battue à Courtray, le général Bonnaud partait du camp de Sanghien, pour aller attaquer le corps du duc d'York à Lamain. Les divisions étaient formées en cinq colonnes, qui ne pouvaient se prêter mutuellement aucun secours. C'était ainsi qu'elles allaient attaquer un ennemi en position et supérieur en nombre; elles ne pouvaient pas manquer d'être battues l'une après l'autre. La cavalerie ennemie entra dans les intervalles des colonnes, et, les débordant successivement, les força à la retraite.

Tous ces combats multipliaient les pertes des deux côtés; mais ils ne faisaient point avancer la guerre, de part ni d'autre; chaque armée était tour à tour battue ou victorieuse sur des points différents et souvent sur le même théâtre. Cependant le prince de Cobourg sortit de l'inaction où il était resté autour de Landrecies. Ce fut pour démembrer son armée. Il en envoya une partie sur Charleroi, détacha un corps aux ordres de l'archiduc Charles, sur Saint-Amand, et vint

avec le reste à Tournay. Il se retrouvait avec quatre-vingt-dix mille hommes, entre la Lys et Tournay, et il en avait soixante mille sur la Sambre. Les Français mettaient en ligne des forces à peu près égales sur ces deux points. Ainsi, les deux généraux en chef, en se séparant d'une partie de leur armée, s'imitaient l'un l'autre pour scinder leur commandement, comme s'ils n'étaient pas capables d'en embrasser l'ensemble. Nous verrons plus loin par quelle effusion de sang il fallut racheter cet oubli des principes, et comment, de notre côté, nous parvînmes à le réparer.

Dès son arrivée à Tournay, le 15 mai, le plan du prince de Cobourg était de rompre la ligne de l'armée française, dont la gauche était élevée vers Courtray, en forçant le centre, à Tourcoing, pour la séparer de Lille et lui enlever ses communications; l'armée alliée était assez forte pour l'exécution de ce plan. Dans cette vue, le prince ordonna un mouvement général pour le 17; l'exécution était trop rapprochée; il ne restait pas assez de temps pour que tous les corps qui devaient y concourir pussent franchir la distance qui les séparait du rendez-vous indiqué et y arriver, à point nommé, en combattant. Le général Clairfayt devait partir de Thielt et se rendre par Ingelmünster et Werwicke à Linselles. Le corps

de l'archiduc Charles, partant de Saint-Amand, devait passer par Pont-à-Marque, attaquer la division Bonnaud campée à Sanghien, la rejeter dans Lille, ensuite contenir cette place avec une partie de ses troupes, et diriger le restant sur Tourcoing, pour y joindre le gros de l'armée. Trois autres colonnes, et entre autres celle du duc d'York, suivaient des lignes différentes, pour se porter sur Mouvaux, sur Tourcoing et sur Moucron. Il fallait une combinaison bien parfaite pour que ces cinq colonnes, parties de points opposés, arrivassent presque à heure fixe, sans donner l'éveil aux Français, qu'on voulait surprendre. Si les Français étaient prévenus, si l'une des colonnes éprouvait un échec en attaquant trop tôt, si elle n'était pas soutenue, on courait risque d'être surpris au lieu de surprendre l'ennemi. Les alliés n'eurent point cette prévoyance, et ils furent au-devant de leur défaite.

Bataille de Tourcoing.

Par événement, le général Pichegru s'était rendu aux divisions de droite sur la Sambre, et pendant son absence l'armée fut sans direction. Sous un autre chef, cette circonstance eût pu devenir fatale; ici, au contraire, elle fut une cause de salut. Les généraux tinrent conseil et réglèrent entre eux le plan qu'ils devaient suivre, beaucoup mieux que s'il leur avait été tracé. Souham, Moreau, Reynier et Macdonald s'étaient

rendus à Menin, sur l'avis que le corps du général Clairfayt, venant de Thielt, avait passé à Rousselaer, se dirigeant sur la haute Lys ; leurs dispositions étaient faites pour l'attaquer pendant son mouvement. L'avant-garde du général Vandamme allait en reconnaissance sur la route d'Ingelmünster ; la division Souham garnissait les bords de la Heule jusqu'à Ledeghem, et la division Moreau se portait à Dadizeele. La supériorité des forces qui étaient réunies sur ce point donnait l'espoir d'en finir avec Clairfayt, car on ignorait encore qu'on eût affaire à toute l'armée alliée et que ses autres colonnes allaient se mettre en ligne entre Lille et Moucron.

Les généraux français reçurent cette dernière nouvelle, le 17, en apprenant que la brigade du général Thierry, qui était à Moucron, et celle du général Compère, qui était venue l'y joindre en quittant Tourcoing, avaient, le même jour, repoussé jusqu'à Dottignies la colonne du général Busch, composée d'Autrichiens et de Hanovriens ; que le général autrichien Otto était arrivé à Tourcoing, et le duc d'York à Mouvaux. Il n'y avait pas un moment à perdre ; on était presque environné d'ennemis, les communications avec Lille étaient menacées et la division Bonnaud s'était retirée sur cette place, après s'être vaillamment défendue à Bouvines et à Gruson contre la co-

lonne du général Kinsky, et à Pont-à-Marque contre celle de l'archiduc Charles, qui, à la suite du combat, s'était avancée jusqu'à Lesquin.

La résolution fut prompte, quoique délibérée. Les ennemis étaient persuadés que le gros de l'armée française se trouvait sur la rive gauche de la Lys, entre Dadizeele et Moorseele, et, malgré l'échec de la colonne du général Busch à Moucron, ils étaient aussi confiants qu'auparavant. Le 18 au matin, ils virent trente mille Français conduits par le général Souham attaquer le général Otto à Tourcoing, tandis que la division Daendels, venue pendant la nuit par Aelbeck et Loinge pour se réunir aux brigades Thierry et Compère, se portait sur Watrelos, pour couper la retraite aux Autrichiens. Otto avait laissé son corps en colonnes depuis Leers jusqu'à Tourcoing; il fut aisé de l'enfoncer et de lui faire éprouver de grandes pertes, en le rejetant au delà de Leers.

Se croyant couvert du côté de Lille, le duc d'York avait aussi tenu ses troupes divisées entre Lanoy, Croix, Roubaix et Mouvaux; mais le général Kinsky était resté en arrière, et l'archiduc Charles n'avait pas dépassé Lesquin. Cependant il allait être attaqué par le général Bonnaud, qui, pendant la nuit, était sorti de Lille avec vingt mille hommes et s'avançait sur Croix par Was-

quehal, et sur Lanoy par Hem, en même temps que le général Souham, après avoir dispersé les Autrichiens du général Otto, venait à lui par Watrelos. Le désordre se mit aussitôt parmi les Anglais et les Hanovriens ; près d'être environnés et pris, ils se sauvèrent précipitamment sur Nechin, où ils parvinrent à se rallier un peu ; ils regagnèrent ensuite Tournay, fort affaiblis. L'archiduc Charles et le général Kinsky s'étaient tenus trop éloignés pour secourir le duc d'York ; ils allèrent seulement à Marquain le protéger, comme il rentrait à Tournay. On ne peut s'expliquer cette inaction, ni se rendre compte non plus de l'hésitation du général Clairfayt, pendant que le centre de l'armée alliée était presque détruit. Arrivé à Werwicke, le 17 au soir, il y avait passé la nuit avec vingt-cinq bataillons et vingt-huit escadrons, n'ayant devant lui que la brigade du général Vandamme, que Moreau avait gardée. Le 18, au matin, il se porta sur Linselles, où il s'arrêta et prit position ; s'il était parti quelques heures plus tôt, il prévenait infailliblement la défaite du général Otto à Tourcoing, et celle du duc d'York à Roubaix ; il eût pu embarrasser les généraux français, et faire, dans tous les cas, une diversion utile, tandis qu'il ne prit, à peu près, aucune part aux opérations. A la nuit, il repassa la Lys ; il eut un léger engagement à Bousbeck

avec le général Moreau, et il retourna à Thielt, pour couvrir la West-Flandre.

A la bataille de Tourcoing, l'armée française ne s'élevait qu'à soixante-dix mille hommes, et celle des alliés dépassait quatre-vingt-dix mille. La première n'éprouva que des pertes insignifiantes, en raison des dangers qu'elle avait courus; le général Clairfayt nous prit trois cents hommes et sept pièces de canon; mais sur les autres points, les ennemis, qui avaient une grande supériorité et qui étaient les agresseurs, furent au contraire très-maltraités; ils perdirent beaucoup de monde et de matériel; soixante pièces de canon restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Le général Pichegru n'arriva que le lendemain, pour applaudir au triomphe de ses lieutenants et se faire un mérite de leur victoire; c'était le cas de réfléchir sur les causes qui avaient amené ce succès; nous verrons plus tard si la leçon lui profita. Il est temps de passer sur la Sambre, et d'examiner les opérations qui donnèrent lieu au grand événement de la campagne.

Opérations sur la Sambre.

J'ai fait remarquer que le général Pichegru avait renforcé la droite de l'armée du Nord, sur la Sambre, à mesure que les efforts de son centre étaient devenus impuissants devant Landrecies, et qu'il avait en même temps dirigé, vers Courtray, la plus grande partie de ses forces, pour

agir simultanément, par les deux ailes, en faisant de sa gauche le corps principal. Il se présentait ainsi aux ennemis sous la forme d'un arc, dont il leur faisait tenir la corde, et dans le milieu qu'il avait dégarni, à peine laissait-il quelques postes. Ces dispositions annonçaient évidemment le projet de tourner la droite en descendant l'Escaut. Mais que devenait-il au premier échec? Il lui était d'une difficulté extrême de conserver ses communications avec Lille, et il se mettait la mer à dos. Il décrivait un cercle et il laissait l'aile droite, qui était son pivot, exposée à être écrasée. Ce n'est pas tout. On voulut encore faire resserrer le cercle par cette aile et la faire marcher sur Mons; Pichegru en avait donné l'ordre, et les deux représentants, Saint-Just et Lebas, restèrent près d'elle pour suivre l'exécution de ce plan. Mais le commandement y était divisé; le général Charbonnier commandait aux divisions des Ardennes, et le général Desjardins aux divisions de l'armée du Nord. Ces deux chefs devaient concerter toutes leurs opérations, et en cas de dissidence, en référer aux représentants, qui, dans ce cas, prenaient un arrêté. On pouvait, à la rigueur, se servir pour une fois de cet expédient, comme le firent les généraux de l'aile gauche, lorsqu'ils tinrent conseil à Menin; mais il était impossible d'y recourir tous les jours, surtout quand les troupes

étaient en mouvement ; c'était les livrer à l'anarchie du commandement, sans que les exemples ni les bons avis que donnaient alors Scherer, Kléber et Marceau, pussent atténuer les vices d'une pareille organisation. Il eût fallu que le général en chef Pichegru portât, sur ce point, ses principales forces, et qu'il les commandât en personne. Il n'avait besoin en West-Flandre que d'un corps d'observation. Il n'y a pas d'autre direction pour pénétrer en Belgique que la Sambre et la Meuse ; quand on l'eut compris, les succès marchèrent rapidement ; jusque-là on ne fit que des sacrifices inutiles.

Par la réunion de la droite de l'armée du Nord aux divisions des Ardennes, on était, sur la Sambre, supérieur en forces aux ennemis. Le prince de Kaunitz y avait moins de trente mille hommes, avant que le prince d'Orange l'eût rejoint et qu'il eût reçu les corps des généraux Werneck et Latour ; il y avait suppléé par des retranchements. Deux de ses divisions étaient campées à Hantes et à Merbes-le-Château, sur les deux rives de la Sambre ; une autre division occupait les hauteurs de Grandreng, où de nombreuses redoutes étaient élevées ; des fortifications de campagne tracées autour de Thuin en faisaient un bon poste, et la garnison de Charleroi s'éclairait, en avant de Marchienne, par des détachements.

Premier passage de la Sambre.

Les ordres de Pichegru prescrivaient de passer la Sambre et de marcher sur Mons. Les divisions Desjardins étaient rassemblées à Thirimont, et celles de Charbonnier à Strée et à Clermont; Duhesme et Marceau commandaient les deux avant-gardes. Le 10 mai, on marcha aux ennemis; le poste retranché de Thuin fut emporté, la Sambre passée, et Duhesme s'établit sur les hauteurs de Lobbes. Le 11, Marceau passa aussi la Sambre, à l'abbaye d'Alnes, et occupa les hauteurs de Lernes. La division Vezù, du corps des Ardennes, campa à Montigny-les-Tigneux, pour contenir la garnison de Charleroi. Le lendemain, 12, Marceau s'empara de Fontaine-l'Évêque, le général Duhesme gagna Bouverinnes, le général Mayer s'établit à Mont-Sainte-Geneviève, le général Fromentin, parti de Lobbes, se dirigea sur Sart-la-Bussière, et les généraux Müller et Despeaux se portèrent sur le camp de Hantes. On réussit, malgré la faute commise d'avoir développé les divisions sur un aussi grand espace. Ce mouvement détermina les ennemis à évacuer le camp de Hantes et à se concentrer à Merbes-le-Château; ils y furent immédiatement attaqués et repoussés avec perte sur Grandreng.

Le prince de Kaunitz ne reçut que le lendemain de cette affaire le renfort que lui amena le général Verneck; auparavant, il était dans une

telle infériorité de forces, qu'il dépendait des généraux français de lui faire éprouver une défaite presque totale, en marchant réunis sur Rouvroy, tandis que la division Favereau se serait portée de Maubeuge sur Glisnelle. Le prince s'y était exposé, en prolongeant son séjour au camp de Hantes et à Merbes-le-Château. Il sortit de ce danger en se concentrant entre Grandreng et Haulchin, ayant son centre à Rouvroy.

Rien n'est plus pernicieux, à la guerre, que d'obtenir l'apparence d'un succès par de mauvaises dispositions, car on y persiste, et très-souvent on en est cruellement puni. C'est ce qui arriva, le 13 mai, quand les généraux Desjardins et Charbonnier voulurent renouveler leur attaque. Ils laissèrent la division Vezu à Montigny-les-Tigneux; le général Marceau eut ordre de faire des démonstrations sur Marchienne-au-Pont et Charleroi; le général Mayer fut dirigé de Mont-Sainte-Geneviève, sur la gauche du camp ennemi, qui s'appuyait à Haulchin; l'avant-garde du général Duhesme, soutenue par la division Fromentin, se porta sur le centre des Autrichiens, entre Croix et Rouvroy; le général Desjardins se chargea, avec deux divisions, de l'attaque de la droite à Grandreng, et la division de Maubeuge dut aussi inquiéter cette droite, en s'y présentant au-dessus de Boussois.

La colonne du centre fut la première à s'engager devant Croix. Arrêtée par une forte canonnade, la division Fromentin se mit en désordre, en voyant son général démonté et un bataillon écharpé par la cavalerie autrichienne. Cependant, Duhesme la rallia à Péchant, et la maintint en ligne, en tête du bois de Saliermont. L'échec éprouvé par la colonne du centre rendit inutile le mouvement du général Mayer sur Haulchin, et permit au prince de Kaunitz de marcher au soutien de sa droite, à Grandreng, en dégarnissant sa gauche. Le général Desjardins avait déjà enlevé quelques redoutes, et il pénétrait dans le village, quand tout à coup ses deux divisions sont elles-mêmes assaillies et débordées par la cavalerie autrichienne. Elles font, avec l'appui de la brigade Duhesme, un dernier effort pour rentrer à Grandreng; mais elles échouent de nouveau, et sont obligées de précipiter leur retraite pour repasser la Sambre, malgré l'appui qu'elles reçoivent de la réserve de cavalerie.

Le général autrichien acquit l'honneur de cette journée, en rendant ses forces mobiles, de la gauche au centre, et du centre à la droite, où il prit successivement la supériorité. Ses pertes furent beaucoup moindres que celles des Français, qui sacrifièrent plus de quatre mille hommes et douze pièces de canon. Mais il nous aurait fait un

plus grand mal, s'il eût poursuivi les divisions Desjardins, qui étaient dans la plus horrible confusion en repassant la Sambre. Elles brûlèrent même les ponts, avant que la division Fromentin et l'avant-garde eussent défilé. Heureusement cette dernière colonne ne fut point inquiétée; elle put se former sur les hauteurs de Lobbes et y passer la nuit. Le lendemain, Duhesme fit rétablir les ponts et la colonne passa sur la rive droite.

Second passage de la Sambre.

On passa les huit jours suivants à remplacer les pertes : les Français couverts par la Sambre, et les Autrichiens conservant leur position entre Grandreng et Haulchin. Les revers du 13 avaient irrité les représentants, sans les éclairer; le 20, ils ordonnèrent un nouveau passage; mais les opérations, encore plus mal dirigées que la première fois, eurent pour résultat des pertes beaucoup plus grandes. Après deux jours de combats sanglants et infructueux, on imagina, le 24 mai, d'envoyer les généraux Kléber et Marceau, avec un corps d'élite que l'on composa tout exprès, faire un fourrage du côté de Frasne, entre Charleroi et Nivelles. On ne conçoit pas l'esprit de vertige qui put dicter cette position; on allait éloigner, de huit à dix lieues du champ de bataille, les meilleurs généraux et les meilleures troupes, au moment où les ennemis jusque-là victorieux se disposaient à une attaque générale facile à pré-

voir; mais il fallut obéir. Heureusement Kléber était assez peu éloigné pour pouvoir revenir et sauver l'armée.

Combat de Sainte-Geneviève.

On avait formé le corps de Kléber de trois brigades d'infanterie et de la cavalerie légère du général d'Hautpoul; ainsi, le centre se trouvait réduit, en avant de Péchant, à la seconde brigade de la division Fromentin; le général Mayer était à Bonne-Espérance, et la gauche attendait en avant d'Erquelinne. Sur toute la ligne, on était dans la plus parfaite sécurité; elle ne fut point de longue durée. Au point du jour, le prince de Kaunitz fit déboucher ses colonnes sur la brigade qui formait le centre à Péchant, la tourna et la mit en désordre, en un instant. Les fuyards se jettent sur les divisions Mûller et Despeaux, qui sont aussi attaquées en même temps; toute cette masse prend la fuite et va encombrer les ponts sur la Sambre.

Le général Mayer résistait encore à Bonne-Espérance; Kléber, qui jugeait le vice des dispositions prises, et qui avait l'éveil, entend le canon du général Mayer; il rétrograde aussitôt en forçant de marche, et vient appuyer la droite à Mont-Sainte-Geneviève. Tout était perdu quelques moments plus tard; mais Kléber n'avait jamais de plus grandes inspirations que lorsque tout semblait désespéré. Déjà les ennemis étaient répandus dans les bois qui sont entre Lobbes et Sainte-Geneviève.

Il ordonne au général Duhesme de les chasser, d'y prendre position et d'y tenir, jusqu'à toute extrémité, pour attendre la division Mayer. Le combat se soutient de part et d'autre avec vigueur. Kléber, voulant en finir, détache le colonel Bernadotte, pour tourner la droite des Autrichiens, en longeant la Sambre, et les rejeter sur Bienne-le-Hapart, tandis que trois bataillons de grenadiers les chargeront de front. Le mouvement était hardi; il étonne l'ennemi qui est enfoncé, mis en déroute, et rejeté au delà de Bienne, avec perte de beaucoup de monde et de deux pièces de canon. La division Mayer put faire alors sa retraite tranquillement, et Marceau repassa également la Sambre.

On s'arrête avec plaisir sur un fait d'armes aussi éclatant. Mais Kléber n'avait pu être partout, ni empêcher que, ce jour-là, les pertes de l'armée ne dépassassent encore quatre mille hommes. Il faut aussi admirer la docilité des troupes, qu'aucun revers ne put abattre, et déplorer que, soumises à la tyrannique autorité des représentants, elles n'aient point eu à leur tête des chefs dignes de les diriger. Depuis quinze jours, les corps qui étaient sur la Sambre avaient perdu plus de quinze mille hommes et la moitié de leur matériel; les soldats manquaient de vivres et avaient le plus grand besoin de repos. Les généraux en firent la demande à Saint-Just; dans le

conseil, Kléber fit observer qu'on allait voir arriver, avant dix jours, l'armée de la Moselle, dont nous parlerons bientôt, et qu'il n'y avait qu'à l'attendre, en s'occupant de réparer les pertes de l'armée, pour reprendre alors les opérations avec d'autant plus de vigueur. Mais l'implacable Saint-Just ne voulut rien accorder; à peine daigna-t-il répondre : « Il faut demain une victoire à la république, choisissez entre un siége ou une bataille. » Il fallait choisir, on marcha, le 26 mai, sur Charleroi.

Malgré les succès qu'il venait de remporter, le prince de Kaunitz avait été remplacé par le prince d'Orange dans le commandement. Les troupes alliées étaient sur la Sambre, pour en défendre le passage; elles occupaient, en outre, au-dessus de Marchiennes-au-Pont, le camp retranché de la Tombe, qui couvrait Charleroi. Kléber et Marceau étaient chargés de l'attaquer, et le général Fromentin d'emporter le pont de Lernes. Ces deux attaques manquèrent par l'excessive fatigue des troupes, qui montrèrent de l'hésitation et restèrent exposées au feu le plus vif, plutôt que d'avancer. A la nuit, les ennemis évacuèrent cependant le camp, en ne laissant dans Marchienne qu'un poste fortifié.

Troisième passage de la Sambre.

Ce nouvel échec fit sentir la nécessité de faire des préparatifs : les deux jours suivants y furent

employés. Le 29 mai, le général Dubesme, qui était chargé de l'attaque de Marchienne, fit raser, par son canon, les retranchements, et obligea les Autrichiens à lui abandonner le pont. L'avant-garde du général Marceau et la division Fromentin passèrent immédiatement : la première alla prendre position entre Fontaine-l'Évêque et Courcelles, occupant Forchies; la seconde se plaça en arrière de Gosselies, sur la route de Charleroi à Bruxelles. Les divisions Vezu et Mayer franchirent la Sambre à Châtelet.

Premier siége de Charleroi.

Cette dernière division investit le lendemain Charleroi. Le général Vezu porta la sienne en arrière de Ransart, d'où elle observait Fleurus et liait sa gauche à la division Fromentin, qui était à Gosselies. La réserve de cavalerie s'établit à Jumet; l'avant-garde conserva la ligne étendue qu'elle avait prise la veille, et les divisions Despaux et Müller restèrent sur la rive droite de la Sambre, au-dessus de Thuin.

Les plus simples notions de la guerre prescrivaient de ne rien précipiter. D'une part, les Autrichiens étaient en pleine marche, pour attaquer la faible armée française; de l'autre, on n'était plus séparé que par deux jours de la jonction avec l'armée de la Moselle. Mais il y avait un tel entraînement à mal faire, qu'aucune considération n'était écoutée. A cette première faute, on

ajouta encore celle de disséminer les troupes sous des commandements séparés. C'était s'exposer de nouveau à une défaite certaine.

Tant de combats livrés sur la Sambre, ainsi que le mouvement de l'armée de la Moselle qui était déjà connu, avaient à la fin attiré l'attention du généralissime prince de Cobourg, et déterminé l'empereur François à se rendre sur les lieux. Quoique les Autrichiens n'eussent remporté jusqu'alors que des succès sur la Sambre, c'était pour eux un point trop vulnérable pour ne pas éveiller leur sollicitude, et la guerre y devenait de jour en jour plus sérieuse. L'empereur arriva avec un renfort, le 1^er^ juin. Sa présence devait provoquer un nouvel engagement; il eut lieu le 3. Les alliés se présentèrent sur cinq colonnes, pour embrasser tout le développement de la ligne française, et ils la forcèrent avec la plus grande facilité. En se retirant de Gosselies et de Ransart, les généraux Fromentin et Vezu découvrirent la division Mayer, qui investissait Charleroi et l'obligèrent à lever précipitamment le siége. Toutes les troupes repassèrent la Sambre; il y eut du désordre et perte de deux mille hommes. Le soir même, l'armée de la Moselle fit sa jonction.

Ici commence un autre ordre d'événements. Une grande pensée va donner à la guerre une

direction toute nouvelle, la rendre régulière et féconde en résultats décisifs. Nous sortons enfin de ce chaos d'opérations dépourvues d'ensemble, où tant de fautes furent commises, où tant de sang fut inutilement versé. Nous passons à la seconde partie de la mémorable campagne de 1794, qui a servi de point de départ à toute la suite de la guerre.

CHAPITRE VI

SOMMAIRE DU CHAPITRE VI.

Suite de la campagne de 1794. — Mouvement de l'armée de la Moselle. — Combats sur la Sambre. — Bataille de Fleurus. — Conquête de la Belgique. — Désunion des armées coalisées.

CHAPITRE VI.

Mouvement de l'armée de la Moselle.

Nous avons laissé, à la fin de janvier, l'armée de la Moselle rentrée dans ses cantonnements sur la Sarre et la Moselle. Trois mois de repos et de soins assidus l'avaient mise dans un parfait état; au mois d'avril, ses forces s'élevaient à près de soixante mille hommes. L'embrigadement des bataillons de volontaires avec ceux des anciens régiments de ligne, qui s'opérait, donnait plus de consistance et un meilleur esprit aux nouveaux corps. Hoche, sacrifié à l'inimitié de Saint-Just et de Pichegru, avait quitté le commandement de l'armée et emporté ses regrets. Mais Jourdan, relevé de sa disgrâce, était venu le remplacer; il était connu par un grand dévouement à ses devoirs et par les brillants services qu'il venait de rendre; ses lieutenants rivalisaient de zèle pour le seconder. La confiance que les troupes avaient dans leurs chefs les rendait sou-

mises, et modérait leur impatience de prendre une plus grande part à la guerre, car elles n'avaient que peu d'ennemis devant elles : les généraux Beaulieu et Blankenstein, chargés de couvrir, avec trente mille hommes, la forteresse de Luxembourg et l'électorat de Trèves. La guerre de postes et de positions, comme on pouvait la faire sur la Sarre et la Moselle, n'amenait que de faibles résultats. Il en fallait de prompts et de décisifs sur la ligne du nord; il fallait y opérer une diversion puissante. Les meilleures divisions de l'armée de la Moselle y furent destinées; elles furent chargées de faire avec l'armée du Nord ce qu'elles avaient fait, quelques mois auparavant, avec l'armée du Rhin, lorsqu'elles avaient remis la victoire entre ses mains.

Dans le mois de mars, le représentant Carnot en avait arrêté le plan. Cette conception, qui honore sa mémoire, ne fut connue de l'armée qu'au moment où l'exécution commença. L'armée l'avait presque devinée au nom de son nouveau général, qui lui rappelait Houdschoote et Vatignies. Jusque-là cependant, tous les mouvements durent faire croire à l'armée, comme à l'ennemi, que sa seule destination était de prendre Luxembourg ou d'en couvrir le siége. En effet, le 15 mars, l'avant-garde de l'armée, commandée par le général Lefebvre dont j'étais chef

d'état-major, et l'aile gauche, composée des divisions Morlot et Championnet, aux ordres du général Hatry, levèrent leurs quartiers et se dirigèrent, par Thionville et Fontoy, sur Longwy. L'avant-garde s'arrêta à Tiercelet, où elle établit son camp; les deux autres divisions se placèrent en arrière; la droite de l'armée des Ardennes, sous les ordres du général Vincent, qui s'appuyait à Montmédy, devait communiquer avec notre aile gauche. Le 21, un mouvement combiné sur Virton en chassa les ennemis et fit opérer la jonction.

A notre approche, le général Beaulieu avait appelé à lui une partie de la garnison de Luxembourg, et il concentrait son corps d'armée en avant d'Arlon, la droite à Tornich, la gauche vers Nieder-Elter, ayant une avant-garde à Buvange. Le 7 avril, Jourdan nous fit marcher pour l'attaquer; ce jour-là on se borna à pousser les postes ennemis et à prendre position entre Tirpingen et Bébange. On ne fit rien les dix jours suivants. L'attaque fut ordonnée pour le 18. L'avant-garde suivit la grande route de Longwy à Arlon, et força le centre des Autrichiens à Weyler et à Sesselig; la division Championnet gagna leur droite au-dessus de Tornich, par Habergy et Udange, tandis que le général Morlot se détachait sur leur gauche, par Houdelange et Ober-Elter;

la réserve de cavalerie suivait au centre le mouvement de l'avant-garde. Beaulieu n'attendit point d'être entièrement compromis; il se retira sur Luxembourg, après avoir perdu un millier d'hommes. Mais il revint dix jours après, par le côté opposé, surprendre au milieu de la nuit, dans Arlon, la réserve de cavalerie qui se gardait négligemment. L'infanterie était campée en arrière d'Arlon, et ne put qu'au jour remédier à cette échauffourée. La leçon fut utile, et on fit mieux le service à l'avenir.

Le corps d'armée reprit le lendemain ses positions autour de Longwy, et y resta sans rien entreprendre jusqu'au 21 mai, pendant que les divisions de droite, commandées par le général Moreaux dit le Vieux, et échelonnées le long de la Sarre et de la Moselle, entretenaient une guerre d'avant-postes, en avant de Rodemacker, avec ceux que l'ennemi détachait de Luxembourg, et au-dessous de Sierck ainsi que vers Mertzig, avec ceux qui couvraient Trèves. Ces démonstrations, insignifiantes en apparence, fixaient l'attention de l'ennemi, et servaient à affermir le général autrichien dans la sécurité que lui inspiraient la surprise d'Arlon et l'inactivité de notre gauche. Aussi, confiant dans l'appui que lui donnait la forteresse de Luxembourg, et persuadé qu'il n'avait rien à craindre de ce côté, le

général Beaulieu s'éloigna, le 17 mai, avec une partie de ses forces, pour chercher à surprendre le château de Bouillon; il ne réussit point, et son armée ne se distingua que par les excès qu'elle commit. Cependant, des renforts tirés de l'armée du Rhin rejoignaient l'armée de la Moselle, et Jourdan préparait sur la Chiers, au-dessous de Longwy, l'exécution des ordres du comité de salut public, par lesquels il lui était prescrit d'aller, avec cinquante mille hommes, se réunir sur la Sambre aux divisions Charbonnier et Desjardins, en traversant les Ardennes.

Complètes dans leur organisation et campées, les quatre divisions d'infanterie du corps de gauche de Lefebvre, Hatry, Morlot et Championnet, la réserve de cavalerie du général Dubois, et un train d'artillerie de soixante-douze pièces de canon, formant l'armée d'opération, n'attendaient qu'un dernier ordre pour partir. Déjà le général Moreaux, qui devait rester pour commander sur la Moselle, avait reçu ses instructions; le 21 mai, Jourdan nous fit marcher sur Arlon. Le lendemain, et les jours suivants, nous continuâmes le mouvement par Habay, Neufchâteau, Saint-Hubert, Nassogne, Marche-en-Famenne, Ciney, Dinan, où l'armée passa la Meuse, et Saint-Gérard. A notre approche, Beaulieu se retira précipitamment de devant Bouillon. Ne

pouvant revenir sur Luxembourg, il alla passer la Meuse à Namur, et, remontant la Sambre, il fut se réunir à l'armée autrichienne, vers Charleroi. Nous joignîmes deux fois l'arrière-garde, qui couvrait sa retraite à Neufchâteau, et à son départ de Saint-Hubert; chaque fois elle fut très-maltraitée.

Nous arrivâmes à Saint-Gérard, le 3 juin. Le même jour, les divisions des Ardennes, commandées par le général Charbonnier, et celles du général Desjardins, qui, pour la troisième fois, avaient passé la Sambre et investi Charleroi, étaient attaquées et repoussées avec perte, sur la rive droite de la rivière, comme nous l'avons vu. Ce fâcheux événement fit opérer la jonction des deux armées un jour plus tôt qu'elle ne devait avoir lieu. Par la réunion des divisions venues de la Moselle, de celles de l'armée des Ardennes, et des trois divisions de la droite de l'armée du Nord, une armée de quatre-vingt-dix mille hommes se trouvait rassemblée, le 3 juin, entre la Meuse et la Sambre, sous les ordres de trois généraux en chef. Cette division de l'autorité ne pouvait subsister; avant notre arrivée, et lorsque l'armée était partagée entre deux commandements, elle avait eu de fâcheuses conséquences; un troisième pouvoir devait aggraver ses dangers. Les représentants sentirent enfin qu'il était temps d'y remédier et, par un arrêté, ils investirent Jourdan

du commandement supérieur. Plus tard, après la victoire, le comité de salut public confirma cette disposition et donna à toute l'armée la dénomination de Sambre-et-Meuse.

On était pressé d'agir, et, pour la quatrième fois, de passer la Sambre; mais il entrait dans le projet de prendre Charleroi; l'équipage de siége n'était point arrivé; il fallait d'ailleurs donner quelques jours à l'organisation de la nouvelle armée et à établir son administration. Appuyé de l'autorité des représentants, Jourdan prit toutes ces dispositions, jusqu'au 12 juin, et, de son quartier de Nalinnes, autour duquel l'armée fut concentrée, il en régla ainsi la distribution : Marceau, avec deux divisions des Ardennes, eut la droite de l'armée et fut devant Pont-à-Loup; les quatre divisions de la Moselle prirent le centre, entre Chastelet et Marchienne; Kléber passa au commandement des divisions de gauche, que le général Desjardins avait si mal dirigées auparavant; le général Scherer, qu'on destinait au siége des quatre places françaises occupées par les ennemis, s'établit depuis Thuin jusqu'à Maubeuge; enfin, le général Hatry fut destiné, avec sa division, au siége de Charleroi. En même temps les rapports s'établirent avec Pichegru, à l'armée du Nord, et l'on connut les mouvements des alliés.

Depuis la bataille de Tourcoing, leurs princi-

pales forces étaient restées concentrées entre Tournay, Saint-Amand et Orchies, excepté le corps de Clairfayt, qui était toujours séparé sur la rive gauche de la Lys. Plusieurs affaires sanglantes avaient encore eu lieu, mais avec des résultats balancés. Ainsi, le 22 mai, une attaque, faite par les divisions du général Souham, sur la ligne de l'Escaut, au-dessous de Tournay, avait échoué malgré toute la valeur déployée par le général Macdonald à Pont-à-Chin, et nous y avions encore perdu cinq à six mille hommes. Le 13 juin, nous fûmes plus heureux devant le corps de Clairfayt, qui fut battu à Hooglède, en avant d'Ypres. Ce succès fut principalement dû à la vigueur avec laquelle la brigade Macdonald, qui formait le centre de l'armée, résista à toutes les attaques dirigées sur elle, et il eut pour résultat la reddition d'Ypres. Cette place était assez insignifiante par elle-même, mais les opérations, sur cette partie de la frontière, avaient au moins, cette fois, l'avantage d'y attirer l'attention des alliés et de faire une diversion utile aux autres opérations qui se préparaient sur la Sambre. Aussi le prince d'Orange n'avait-il, à cette même époque, que quarante à quarante-cinq mille hommes en avant de Charleroi, lorsque nous en avions quatre-vingt-dix mille. Nous y aurions eu un succès assuré, si notre ligne n'eût encore eu

un développement beaucoup trop grand; il permit au général ennemi, qui tenait ses troupes plus réunies, et qui prit l'initiative de l'attaque, de se procurer, malgré l'infériorité de son armée, une supériorité relative sur tous les points d'attaque.

Quatrième passage de Sambre.

Le 12 juin, Jourdan nous fit porter en avant[1]. Les divisions Marceau passèrent la Sambre aux ponts de Tamines et de Ternier, d'où elles furent prendre position, en tête du bois de Lambusart, occupant les villages de Velaine et de Wanfersée. L'avant-garde du général Lefebvre et la division Championnet effectuèrent leur passage à Pont-à-Loup et à Chastelet; la première alla se former sur les hauteurs de Campinaire, sa droite appuyée à Lambusart, d'où elle occupa Fleurus par ses troupes légères; la seconde prit position en avant de Ransart, et mit des postes à Wagnée et à Heppignies. Les divisions Morlot et Hatry passèrent à Marchienne-au-Pont; la dernière investit Charleroi, l'autre campa en avant de Gosselies. L'aile gauche du général Kléber, qui avait précédé ce mouvement par la même direction, s'établit sur la rive droite du Piéton, au-dessus de Courcelles, gardant Forchies et Frazegnies.

Il est aisé de voir que, sur quelque point de cet immense développement que les ennemis se

1. Voy., dans l'*Atlas*, la carte des environs de Charleroi.

présentassent, ils pouvaient forcer la ligne française d'autant plus facilement, qu'entre le centre et l'aile gauche, les défilés du Piéton tenaient les corps séparés, et qu'en cas de revers les divisions devaient encore se séparer, pour aller aux extrémités chercher les passages; la place de Charleroi étant, en outre, au milieu de la circonférence et sa garnison étant toujours prête à inquiéter le côté sur lequel elle cesserait d'être contenue.

Il y avait deux moyens de remédier à cet inconvénient de position : le premier, de se retrancher; le second, d'aller aux ennemis. Jourdan les adopta tous les deux à la fois. On commença à travailler, et le 16 une reconnaissance générale fut ordonnée. Il se rencontra que, le même jour, le prince d'Orange venait à nous dans la direction des Trois-Bras, que l'avant-garde et les divisions du centre devaient prendre. Le brouillard était très-épais, on allait en tâtonnant; à chaque instant il fallait s'arrêter pour se reconnaître et se rallier. On se trouve tout à coup en présence; une vive canonnade s'engage; Fleurus est dégarni; les Autrichiens y pénètrent. Forcé d'évacuer Wanfersée, Velaine et le bois de Lambusart, Marceau laisse notre droite à découvert. L'avant-garde et le centre, qui ont dépassé Villers et Frasne, reviennent sur leurs pas; le général Werneck veut nous poursuivre; Jourdan

engage sur lui, à Pont-à-Migneloup, sa réserve de cavalerie et lui enlève une batterie avec six à sept cents prisonniers. Kléber obtient aussi des succès en avant de Trazegnies, et il se dispose à tourner la droite des ennemis. Lefebvre ayant repris sa position de Campinaire, fait rentrer ses troupes légères à Fleurus, lorsque vers midi, le brouillard s'étant dissipé, nous laisse voir les divisions de droite en pleine retraite, pour repasser la Sambre, et Beaulieu qui les pousse avec vingt bataillons et une nombreuse cavalerie, faisant effort pour gagner Charleroi.

Combat de Campinai

Il n'était plus possible de rétablir la bataille, ni même de se maintenir. La division Championnet s'est retirée des hauteurs de Ransart, celle du général Hatry lève l'investissement de Charleroi. Il ne restait qu'à aller se reformer derrière la Sambre, pour revenir ensuite. Jourdan ordonne le mouvement, mais l'avant-garde doit rester en position pour le protéger. Tous les corps qui la composent, environnés d'ennemis, sont successivement obligés de se faire jour; notre infanterie, après avoir repoussé plusieurs charges, va jusqu'à charger elle-même la cavalerie autrichienne à la baïonnette. Le rapport du général Lefebvre [1] décrit exactement cette action remarquable et

1. Voir, à la fin du chapitre, pièce n° 1.

donne une idée de ce qu'étaient nos soldats. Les caissons volaient en éclats; mais tant que les munitions durèrent, personne ne songea à quitter ce théâtre de carnage : elles manquèrent cependant à la fin, et il fallut nous retirer. Le soir, Lefebvre, après qu'il eut fait repasser la Sambre à son avant-garde, écrivit au général Jourdan : « J'avais tout consommé; j'occuperais encore la position de Campinaire si les munitions ne m'avaient manqué. Je suis revenu avec trente coups à tirer pour mon artillerie légère; celle de bataillon et celle de douze avaient tout brûlé. » Kléber, sur la gauche, eut constamment l'avantage sur l'ennemi; mais le mouvement général l'obligea aussi à la retraite, et il la fit, en fort bon ordre, sur les hauteurs de Lernes, où il s'arrêta.

Des deux côtés, les pertes furent à peu près égales; il y eut trois mille hommes hors de combat dans chaque armée, mais l'honneur de la journée resta aux ennemis, qui, avec des forces de moitié inférieures, étaient parvenus à nous repousser. Le prince de Cobourg en fut tellement ébloui qu'il crut que le prince d'Orange nous avait mis pour longtemps hors de combat; s'en rapportant ainsi à son lieutenant pour arrêter nos tentatives ultérieures, il crut pouvoir aller au secours d'Ypres et du général Clairfayt, mais il

arriva trop tard, et revint à Tournay sans avoir rien fait.

L'affaire du 16 était pour nous un mauvais début, mais personne, dans l'armée, ne tint compte de l'échec que nous venions d'éprouver; on l'attribua au brouillard et à l'épuisement des munitions. Il valait mieux donner cette raison que laisser les représentants Saint-Just et Lebas, qui étaient avec nous, informer sur les véritables causes; ils eussent, à tort ou à raison, exigé des victimes. Jourdan leur promit la victoire, et qu'il irait la chercher dès le lendemain. En effet, ayant pourvu au remplacement des pertes, et fait venir de Maubeuge l'équipage de siége qui devait servir contre Charleroi, il donna ordre que l'armée passât la Sambre, le 18 juin, pour la cinquième fois, afin de reprendre les positions qu'elle avait quittées deux jours auparavant.

Cinquième passage de Sambre.

Nous opérâmes le mouvement presque sans voir d'ennemis; à notre approche leurs postes s'éloignèrent, et ils furent huit jours sans revenir. Ce temps fut mis à profit pour nous fortifier; les lignes, les redoutes s'élevèrent; le jour, la nuit, les troupes se remplaçaient successivement sur les travaux, et elles ne prirent du repos que quand elles se trouvèrent à couvert. Il n'était pas nécessaire de les exciter; l'utilité des fortifications de campagne leur était démontrée, elles reconnais-

saient que c'était un moyen de sécurité et de victoire, et elles rivalisaient entre elles pour faire mieux et plus vite. Le front de l'avant-garde, en tête du bois de Campinaire, fut particulièrement retranché; sa droite s'appuyait au village de Lambusart, dont les approches étaient défendues par des redans et des coupures; sa gauche se prolongeait dans la direction d'Heppignies, où la division Championnet s'était environnée de redoutes armées d'une forte artillerie. Plus à gauche, la division Morlot et les divisions Kléber, à la droite, les divisions Marceau, travaillaient toutes également.

Prise de Charleroi.

Ce fut surtout la division du siége qui déploya son activité devant Charleroi. Le colonel Marescot dirigeait les opérations du génie, sous les yeux des généraux Jourdan et Hatry; on avait un équipage d'artillerie suffisant, et les représentans Saint-Just et Lebas se tenaient au pied de la tranchée pour presser les travaux. Un jour, ils visitaient l'emplacement d'une batterie que l'on venait de tracer : « A quelle heure sera-t-elle finie? demanda Saint-Just au capitaine chargé de la faire exécuter. — Cela dépend du nombre d'ouvriers qu'on me donnera; mais on y travaillera sans relâche, répond l'officier. — Si demain, à six heures, elle n'est pas en état de faire feu, ta tête tombera!... » Dans ce court délai, il était impossible que l'ou-

vrage fût terminé ; on y mit cependant autant d'hommes que l'espace pouvait en contenir. Il n'était pas entièrement fini, lorsque l'heure fatale sonna ; Saint-Just tint son horrible promesse : le capitaine d'artillerie fut immédiatement arrêté et envoyé à la mort, car l'échafaud marchait à la suite des féroces représentants. Si nous n'avions pas remporté la victoire, la plupart de nos chefs auraient subi le même sort. Nous apprîmes, plus tard, que Saint-Just avait porté sur une liste de proscription plusieurs généraux de l'armée, et qu'il m'y avait compris, quoique je ne fusse encore que colonel. Jourdan devait être sacrifié le premier ; il avait remplacé Hoche dans le commandement, et il avait, comme lui, encouru la haine du représentant, par la courageuse résistance qu'il opposait à ses volontés, lorsque la présomptueuse ignorance de Saint-Just prétendait diriger les opérations militaires.

L'ennemi ne se montrait pas depuis cinq jours, le feu était ouvert contre Charleroi, et tout faisait espérer que la place serait bientôt réduite à capituler. S'en tenant aux apparences et voulant satisfaire Pichegru, qui demandait des renforts, sans aucune nécessité, Saint-Just ordonna à Jourdan de lui envoyer trente mille hommes, par Douai ; c'était nous mettre à la merci des ennemis, dont les forces allaient, deux jours après, être considé-

rablement augmentées par l'arrivée du corps que le prince de Cobourg amenait de Tournay. Jourdan refusa d'obéir; ni la prière ni la menace ne purent le déterminer à mutiler et à perdre ainsi son armée; il répondait du succès si on la lui laissait entière.

Grâce à ce refus, qui eut une importance décisive sur les succès de la campagne, l'armée ne fut point divisée, et elle se tint prête à recevoir l'ennemi. Le siége de Charleroi était poussé avec vigueur; le 25 juin, six jours après l'ouverture de la tranchée, le feu de la place était éteint. On fit avancer, à dix toises du chemin couvert, les apprêts d'un assaut, en même temps qu'un parlementaire alla sommer la garnison de capituler. La sommation contenait l'ordre suivant, adressé par Saint-Just au général Jourdan : « Il est ordonné au général en chef de l'armée sur la Sambre de faire donner l'assaut à la ville de Charleroi et de passer la garnison au fil de l'épée, si cette place n'est pas rendue à discrétion dans une heure. » Le parlementaire revint aussitôt, et amena un major autrichien, porteur d'une lettre contenant des articles de capitulation. Saint-Just refusa de l'ouvrir et dit au major : « Vous avez connaissance de l'ordre que j'ai donné au général en chef; j'avais la puissance de le donner, mais je n'ai pas celle de le rétracter. Il me reste pour son exécution

le courage de l'armée et le mien. Portez cette réponse à votre général, et dites-lui de s'en rapporter à la générosité française. » Si le commandant de Charleroi eût eu quelque énergie, son devoir lui était tracé par cette réponse; heureusement pour nous, il perdit la tête, signa la capitulation qui lui était dictée, et se rendit prisonnier de guerre avec deux mille sept cents hommes, au moment où le prince de Cobourg portait une forte reconnaissance sur notre front, devant Fleurus et à la Chapelle d'Herlaymont, pour faire entendre son canon à la garnison et lui annoncer l'approche du secours. Il était trop tard, nos troupes entraient dans Charleroi. Nous profitâmes de l'avis, et nous nous attendîmes à être attaqués le lendemain.

Bataille de Fleurus

En effet, le 26, à trois heures du matin, la bataille commença, et elle se développa successivement, devant le front de nos divisions, dont chacun défendait la position où elle s'était retranchée. La prise de Charleroi avait rendu la division Hatry disponible. Jourdan en porta une brigade au soutien de la droite, en arrière de Lambusart, et une autre brigade, en seconde ligne du centre, à Ransart, avec la réserve de la cavalerie. Pour mieux concentrer l'armée, il aurait voulu retirer toute sa gauche derrière le Piéton; mais n'ayant pu changer à temps le grand parc qui était à

Montigny-les-Tigneux, ni lever les ponts de Marchienne, il dut maintenir Kléber sur la ligne de Trazegnies à la Sambre, par Forchies. Il attendit ensuite l'événement avec confiance.

Par la réunion des corps venus de Tournay, l'armée alliée se trouvait forte de soixante-quinze mille hommes. Le prince de Cobourg en forma trois corps principaux. Le prince d'Orange resta à la droite, qui fut opposée à Kléber, et se divisa en trois colonnes. Trois autres colonnes, commandées par les généraux Quasdanowich, prince de Kaunitz et archiduc Charles, et dirigées par le prince de Cobourg en personne, formèrent le centre destiné à se porter sur les divisions Lefebvre, Championnet et Morlot, entre Fleurus et la grande route de Bruxelles à Charleroi. A la gauche, le général Beaulieu fut chargé d'attaquer les divisions Marceau, depuis Fleurus jusqu'à la Sambre.

Devenue générale dès son début, la bataille nous fut désavantageuse pendant douze heures, sans que personne pût prévoir quelle en serait la fin. Marceau, repoussé de Wanfersée et de Velaine, fait de vains efforts pour retenir ses troupes, en tête du bois de Copiaux; elles l'abandonnent. Les troupes légères de l'avant-garde sont forcées, dans Fleurus, par l'archiduc Charles, et poussées jusqu'à demi-portée de Lambusart. Le prince de

Kaunitz refoule, dans les retranchements d'Heppignies et de Wagnée, les avant-postes de la division Championnet. Le prince d'Orange se rend maître du Calvaire d'Anderlues et de Fontaine-l'Évêque, d'où sa colonne de droite doit s'avancer sur Monceaux; mais elle est heureusement arrêtée par la brigade Daurier, entre Rus et le château de Wespe. Le général autrichien Latour dirige les deux autres colonnes de droite sur la division Montaigu, et lui enlève Forchies et Trazegnies. Ces trois colonnes s'avancent ensuite jusqu'à la Sance-de-Judonsart, elles menacent Marchienne et y causent du désordre, tandis que Kléber, pour arrêter le mouvement, place ses réserves sur les hauteurs du Piéton, et fait garder, à la rive gauche, le bois du Monceaux, les passages de Roux, et celui qui conduit de Gosselies à Courcelles.

Avant six heures du matin, les alliés avaient fait ces progrès, et les divisions des Ardennes repassaient la Sambre, dans un complet désordre, aux ponts de Tamine et Ternier, laissant leur général garder seul, avec ses officiers, et quelques ordonnances, la position qu'elles venaient de quitter. J'avais été envoyé par le général Lefebvre, pour m'assurer de l'état de notre droite, et pourvoir aux dispositions que les circonstances exigeraient. Je joignis Marceau entre le bois de Lepinoy et le

hameau de Baulet, au moment où les ennemis allaient l'entourer. Il les défiait, et dans son désespoir, il voulait se faire tuer, pour effacer la honte de ses troupes. Je l'arrêtai : « Tu veux mourir, lui dis-je, et tes soldats se déshonorent; va les chercher, et reviens vaincre avec eux; en attendant, nous garderons ta position à droite de Lambusart. — Oui, je t'entends, s'écrie Marceau, c'est le chemin de l'honneur! j'y cours; avant peu je serai à vos côtés. » Deux heures après, il avait ramené les plus braves, et il prenait part à nos succès.

Cependant notre droite restait compromise; Beaulieu dirigeait ses colonnes à l'attaque de Lambusart; les troupes légères de l'avant-garde, qui s'étaient retirées à Fleurus, défendaient les jardins et l'entrée du village, et, d'après les ordres du général Lefebvre, je venais de placer trois bataillons soutenus par le 11e de dragons, en potence, pour remplir la trouée, depuis Lambusart, jusqu'au bois de ce nom qui donne sur la Sambre; douze pièces de canon, qu'on avait pu sauver de l'artillerie de Marceau, s'y étaient aussi ralliées. D'un autre côté, l'archiduc Charles se présentait devant nos retranchements de Campinaire; le prince de Kaunitz enlevait à Championnet la grande redoute d'Heppignies, et le général Quasdanowich, qui avait repoussé la division Morlot,

de Frasne, de Mellet et de Thumeon, la poursuivait sur Gosselies, où elle s'était repliée. A chaque instant, l'action devenait plus vive et le danger plus pressant. Mais Lefebvre se maintenait sur sa ligne, comme un rocher inébranlable. Des hauteurs de Ransart, Jourdan devait lancer sa réserve contre le centre des ennemis, et Kléber, rassuré sur Marchienne, dont le pont venait d'être coupé, répondait de notre gauche, et se disposait à tourner la droite de l'ennemi, au delà du Piéton, en rentrant dans le bois de Monceaux.

Les troupes, pleines de confiance dans leurs chefs, continuaient à se battre avec la plus grande ardeur. Néanmoins, avant midi, d'autres progrès des alliés rendirent notre situation encore plus critique. Sur la gauche, la division Montaigu, obligée de repasser la Sambre, ne put empêcher qu'une reconnaissance du prince d'Orange ne passât aussi cette rivière, et ne menaçât Montigny-les-Tigneux, où était le grand parc de l'armée. Marchienne fut aussi canonnée, et un parti ennemi parvint même à pénétrer jusque devant Charleroi, dont la capitulation lui était encore ignorée; aussi fut-il très-étonné d'y être reçu à coups de canon.

A notre droite, Beaulieu, après avoir dispersé les divisions des Ardennes, avait aussi envoyé un détachement, le long de la Sambre, pour commu-

abîmés par la mitraille, et, à deux reprises, dix escadrons ennemis eurent l'audace de franchir les haies qui nous couvraient, pour enlever notre artillerie et nous envelopper. Mais ils ne purent réussir à emmener une seule pièce, ni à nous ébranler, et toujours ils furent repoussés en désordre. Le deuxième bataillon du 54e de ligne et le 11e de dragons, commandé par le brave colonel Neuilly, y firent des merveilles de bravoure. Ce vaillant officier, démonté pour la cinquième fois, donnait toujours l'exemple.

A la faveur de toutes ces attaques, Beaulieu était cependant parvenu à s'établir dans Lambusart, et nous n'avions pu conserver les maisons qui étaient les plus rapprochées de nos retranchements, qu'en mettant le feu à des granges du milieu du village. L'incendie, qui ne se communiquait point aux maisons où nous étions restés, arrêta les progrès de l'ennemi sur ce point. Ce fut pour nous l'incident le plus critique de la journée; on crut, au centre, que nous avions quitté la position, et que toute l'avant-garde était en retraite sur Charleroi. Ce bruit répandu à la division Championnet, au moment où le prince de Kaunitz pénétrait dans la grande redoute d'Heppignies, faillit avoir les plus fâcheuses conséquences. On crut, un instant, que tout était perdu, et qu'il fallait aussi se retirer. Déjà le mou-

« Point de retraite aujourd'hui, point de retraite! » Aussi, tout ce qui vint se heurter contre elle fut-il brisé. Environnée de sanglants débris, son camp en flammes, la plupart de ses canons démontés, ses caissons faisant explosion à tout moment, des monceaux de cadavres comblant les retranchements, les attaques les plus vives sans cesse renouvelées, rien n'était capable de l'intimider, pas même l'incendie de la campagne, qui nous environnait de toutes parts. Les champs couverts de blés en maturité, avaient été enflammés par notre feu et par celui de l'ennemi; on ne savait où se placer pour l'éviter; mais nous étions bien déterminés à ne sortir que victorieux de ce volcan.

Lefebvre se tenait aux retranchements de Campinaire; il avait ordonné qu'on laissât approcher l'ennemi à petite portée, sans tirer; alors il donnait le signal d'une décharge générale, et aussitôt la cavalerie légère du général d'Hautpoul, débouchant par une ouverture qu'on avait laissée libre au milieu des retranchements, chargeait sur les Autrichiens en désordre. C'est ainsi que, trois fois dans la matinée, fut reçue la colonne de l'archiduc Charles; les colonnes de Beaulieu eurent aussi peu de succès devant Lambusart et contre la ligne placée en équerre, entre le village et le bois où Lefebvre m'avait ordonné de rester. Nous étions

Quinze heures de combat le plus acharné que j'aie vu de ma vie avait considérablement affaibli la force physique des troupes; mais leur énergie était toujours la même; elles voulaient en finir, et demandaient qu'on les menât aux ennemis, pour fixer la victoire. Lefebvre saisit le moment où les colonnes de Beaulieu et de l'archiduc Charles confondues, venaient d'échouer, pour la quatrième fois, à l'attaque de nos retranchements. Elles avaient avec elles beaucoup de cavalerie, entre autres, le régiment de Royal-Allemand, autrefois au service de France. Cette cavalerie encombrait les colonnes et y produisait quelque confusion. Lefebvre en profite pour faire marcher de front sa réserve sur Lambusart, tandis que la ligne, placée à droite en potence, se ploie en colonnes d'attaque, et va prendre en flanc les Autrichiens, sur la droite du village. Les bataillons que Marceau a ramenés au combat, participent à ce dernier mouvement, qui est soutenu par une brigade du général Hatry. Le choc fut rude et la résistance opiniâtre. Jusque-là Beaulieu s'était cru vainqueur; son illusion se dissipe, il lui est impossible de résister, et il commence sa retraite. En route, il reçut l'ordre du prince de Cobourg de la diriger sur Sombref et Gembloux. Ce prince, après avoir appris la reddition de Charleroi, avait expédié cet ordre, sur toute sa ligne, mais Beau-

lieu ne le reçut qu'à six heures du soir, et lorsqu'il était déjà en pleine retraite.

Notre aile droite n'avait plus d'ennemis devant elle, et la victoire lui était assurée comme à l'aile gauche. Pour la compléter, Jourdan prononça son mouvement au centre; il avait pris des troupes dans les divisions Championnet et Morlot pour former une bonne réserve d'infanterie, qu'il tenait réunie sur les hauteurs de Ransart. Le prince de Kaunitz était encore maître des jardins et du village d'Heppignies; le général Quasdanowich, placé à sa droite pour le soutenir, se maintenait sur la grande route de Bruxelles, en avant de Mellet; l'un et l'autre restaient en position pour donner aux ailes le temps de se dégager, lorsque la grande redoute d'Heppignies ouvre son feu sur eux et commence à les ébranler. Le général Dubois reçoit l'ordre de s'élancer avec la réserve de cavalerie, et Jourdan produit en personne la réserve d'infanterie. La première ligne des Autrichiens est enfoncée; cinquante pièces de canon tombent au pouvoir des Français. La seconde ligne est aussi abordée; mieux protégée par les cuirassiers et les carabiniers impériaux que le prince de Lambesc commande, elle parvient à reprendre l'artillerie, et elle soutient l'engagement en se retirant. Bientôt, cependant, une nouvelle charge la met en désordre, et lui fait précipiter sa

retraite pour gagner les Trois-Bras et ensuite Nivelles.

Il était sept heures du soir. Depuis quelques moments le combat avait cessé aux ailes ; on le laissa finir au centre sans poursuivre les ennemis. Épuisés de fatigue et de besoin, les soldats pouvaient à peine se tenir debout, et ils manquaient aussi de munitions. Il n'y avait aucune possibilité de continuer la poursuite, quelques avantages qu'on eût pu recueillir ; officiers et soldats, tous s'écriaient : « Un pont d'or à l'ennemi qui s'en va ! » et l'on donna aux troupes un repos absolument indispensable.

Le lendemain il n'y eut point de mouvement ; il fallait se remettre d'une pareille journée et ramasser les débris qui couvraient le champ de bataille. On compta les pertes : les nôtres s'élevèrent à près de cinq mille hommes hors de combat, et par le nombre des morts, on évalua celles de l'ennemi à plus de sept mille hommes ; de part et d'autre il n'y eut que peu de prisonniers. Parmi ceux que nous fîmes, il se trouva des Français, faisant partie du régiment Royal-Allemand et de celui de Berchiny hussards, auxquels la loi rendue contre les émigrés pris les armes à la main était applicable. Pas un sodat n'eut la pensée qu'il fût possible de livrer à l'échafaud ceux que nous venions de combattre face à face. Pendant la nuit,

nous leur facilitâmes les moyens de s'échapper, en nous bornant à leur dire qu'ils fussent ailleurs expier l'erreur de s'être armés contre leur patrie; plusieurs revinrent plus tard se placer dans nos rangs. On a sauvé ainsi, dans le cours de la guerre, un grand nombre de Français qui étaient dans le même cas, et ils ont reçu parmi nous protection et avancement; beaucoup d'entre eux ont ainsi obtenu d'être éliminés de la liste fatale et de rentrer dans leurs biens confisqués. Nous devons croire qu'ils en ont conservé de la reconnaissance.

Je ne dirai rien de l'aérostat qu'on fit planer pendant la bataille sur la tête des combattants, et cette ridicule innovation ne mériterait même pas d'être citée si on ne lui avait fait jouer un rôle important. La vérité est que ce ballon fut tout simplement embarrassant. Une compagnie d'aérostiers, placée en arrière de nos lignes, était chargée de le diriger; au commencement de l'action, un général et un officier du génie montèrent dans la nacelle pour observer, disait-on, les mouvements des alliés; ils devaient en rendre compte en faisant descendre des bulletins le long de la corde qui les dirigeait; mais à la hauteur où on les laissa monter, les détails échappaient à leur vue et tout se confondait. On n'en fut pas mieux instruit, et personne n'y fit attention, pas plus les ennemis que nous-mêmes. Les seules causes de

notre victoire furent la valeur de nos troupes, les bonnes dispositions du général en chef pendant la bataille et l'inébranlable fermeté des autres généraux, surtout lorsque le malheur arrivé à notre droite nous eut mis dans une situation si critique. Parmi ceux dont l'attitude indomptable contribua le plus au succès de la journée, j'aime à citer le général Lefebvre.

Quant à moi, j'eus le bonheur de rendre des services à la droite de la division, devant Lambusart, où je me tins toute la journée, et où j'eus cinq chevaux tués sous moi. Ma conduite y fut remarquée ; je n'étais alors colonel adjudant général que depuis six semaines.

Livrée sur les mêmes champs que le maréchal de Luxembourg avait déjà illustrés, plus d'un siècle auparavant (en 1690), cette seconde bataille de Fleurus sembla associer les gloires de la monarchie et de la république, et elle fut célébrée dans toute la France. La Convention nationale proclama que l'armée avait bien mérité de la patrie, et lui fit prendre la dénomination de Sambre-et-Meuse. Ce n'est cependant pas que la bataille eut une influence immédiate sur les événements qui suivirent, ni qu'elle fut décisive ; elle ne le devint que par degrés et par ses conséquences ultérieures.

Nous avons vu qu'en engageant la bataille, le

prince de Cobourg avait formé trois attaques sans liaison entre elles; qu'au lieu de les rapprocher pour se soutenir réciproquement, il laissa les commandants de ses colonnes opérer isolément, et qu'il leur donna l'ordre de retraite aussitôt que l'avis de la prise de Charleroi lui fut parvenu, quoiqu'à ce moment les progrès de son centre et de ses deux ailes dussent lui donner l'espoir de remporter la victoire. Nous avons encore vu que cet ordre arriva sur la ligne lorsque les affaires y avaient déjà changé de face et que la retraite était déjà commencée. Dans tous les cas, au moment où le prince de Cobourg donnait cet ordre, il avouait qu'il était seulement venu pour s'assurer de l'état de la place, et qu'après un long combat qui pouvait lui donner l'espoir de la reprendre, il y renonçait : c'était déclarer qu'il se tenait pour battu et prouver qu'il sacrifiait tous ses avantages passés à la crainte de se compromettre. A cette marque de timidité, le prince de Cobourg ajoutait encore une faute.

Retraite de l'armée autrichienne.

Partant du Rhin, la base d'opérations de l'armée autrichienne était couverte par la ligne de la Meuse, qui s'appuyait sur Namur. Le prince de Cobourg ne pouvait s'éloigner de cette place sans exposer cette base d'opérations. Jourdan pouvait s'y porter, menacer ses communications, et lui faire abandonner le Brabant presque sans com-

battre. Le prince devait craindre ce mouvement, que son adversaire avait intérêt à faire et qu'il eût entrepris si les représentants ne lui eussent imposé une autre direction. Le prince avait donc un motif très-pressant de concentrer ses masses vers le confluent de la Sambre, et de tirer avantage du triple débouché que lui offrait la forteresse de Namur, soit pour repousser notre attaque si nous marchions sur lui, soit pour nous prendre en flanc si nous le dépassions.

Ces dispositions étaient clairement indiquées; mais on fit absolument le contraire des deux côtés. L'aile droite du prince d'Orange se porta à Rœulx pour couvrir Mons; le prince de Cobourg, avec le centre, se plaça entre Nivelles et Genappe; l'aile gauche du général Beaulieu resta aux environs de Gembloux et de Sombref. Ce n'était ni une ligne ni une position; Jourdan, victorieux, pouvait, à son choix, écraser l'un ou l'autre de ces corps avant que les deux autres arrivassent à son secours. Le restant de l'armée alliée, qui était opposé à l'armée du Nord, continuait à se tenir éloigné, sans s'occuper de ce qui se passait au delà de son horizon.

Après la prise d'Ypres, l'armée du Nord s'était portée sur la Mindel. Pichegru avait détaché Moreau, avec l'aile gauche, pour occuper Bruges et Ostende, et Souham, avec l'aile droite, sur Ou-

denarde, pour y passer l'Escaut. A l'approche de ce mouvement, Clairfayt s'était porté sur Gand, où il avait été joint par six mille Anglais, débarqués depuis peu à Ostende sous les ordres du général Moira; le duc d'York, ayant laissé une brigade à Tournay, campait à Renaix, et le général Kray ramenait d'Orchies à Maulde son corps d'observation.

Les deux armées françaises restent séparées.

On voit, par ces détails, que dans cette grande occasion les alliés donnaient à nos généraux toute facilité de rendre décisifs les derniers succès obtenus, et de pousser, d'un trait, la victoire jusqu'au Rhin; mais, il fallait pour cela que les deux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse reçussent une direction concentrée, afin de porter des forces prépondérantes sur le point de leur ligne qui était le plus près des communications ennemies. Ainsi, Jourdan devait s'appuyer à la Meuse et faire en sorte de gagner Liége avant que le prince de Cobourg eût ramassé ses corps épars, pendant que Pichegru, passant sur ceux du duc d'York et du prince d'Orange, restés seuls pour lui barrer le passage, se serait élevé à la hauteur de la droite par Oudenarde, Bruxelles et Louvain. A eux deux ils disposaient de deux cent mille hommes, et on ne peut concevoir qu'ils eussent trouvé une résistance capable de les arrêter, s'ils avaient mis de l'accord dans leurs opérations.

Il paraît, toutefois, qu'en cette circonstance, les deux généraux en chef ne méritèrent point de reproches, car Jourdan avait l'intention de marcher immédiatement contre le corps de Beaulieu, qui se tenait entre Sombref et Gembloux, d'où il l'eût poussé sur Liége, lorsque les représentants lui ordonnèrent de s'étendre par sa gauche et d'attaquer le prince d'Orange à Mons. Il devait même, s'il eût obéi complétement, détacher seize mille hommes pour renforcer l'armée du Nord, tandis que Pichegru, qui s'était présenté avec sa droite devant Oudenarde, reçut ordre de changer de direction et de se relever par Deynse, pour conquérir la West-Flandre, occuper Ostende, couvrir les siéges de Nieuport et de l'Écluse, qu'on voulait entreprendre, enfin pour préparer une expédition contre l'île de Walcheren, dans le but de soulever la Hollande.

Le motif de cette double combinaison que le comité de salut public avait arrêtée, était de séparer les Anglais de la mer et d'assurer la prompte reprise de nos quatre places frontières, que les Autrichiens occupaient, résultat que l'on pouvait obtenir beaucoup plus sûrement par le mouvement inverse. Si le prince de Cobourg eût été plus entreprenant, il lui eût été facile de se porter de nouveau, avec toutes ses forces réunies, sur le général Jourdan, pendant notre mouvement sur

Mons et pendant que Pichegru s'éloignait dans la direction de la mer. Il n'en fallut pas moins se conformer au plan du comité. Jourdan laissa quatre divisions de sa droite sous le général Hatry, pour observer Beaulieu devant Sombref, et, marchant avec sa gauche, il se porta, le 1^er^ juillet, à l'attaque de Rœulx, où les généraux autrichiens prince de Waldeck et Latour paraissaient être en force, ainsi qu'à celle de Mons, où le prince d'Orange s'était arrêté.

Combat de Braquignies.

Kléber dirigea cette opération. Il avait sous ses ordres l'avant-garde du général Lefebvre, qu'il laissa sur les hauteurs de la Chapelle d'Herlaymont, pour couvrir la trouée entre les deux moitiés de l'armée, la division Duhesme et la réserve de cavalerie du général Dubois, qu'il porta sur Rœulx, les divisions Montaigu et Schérer, qui furent chargées de l'attaque des bois d'Havré, et les troupes du camp de Maubeuge, conduites par le général Ferrand, qui s'avancèrent sur Mons et le Mont-Palisel. Le combat fut assez vif sur les hauteurs de Braquignies. Les généraux prince de Waldeck et Latour, voyant leur gauche près d'être débordée vers Rœulx par la cavaleie du général Dubois, abandonnèrent du canon ainsi que des prisonniers, et se retirèrent en toute hâte sur Braine-le-Comte. Schérer et Montaigu, après avoir nettoyé les bords de la Haine et les bois d'Havré,

enlevèrent le Mont-Palisel. Le prince d'Orange, qui avait paru vouloir s'y défendre, prit la route de Soignies, et le général Ferrand entra dans Mons sans coup férir.

La veille de ce mouvement, le 30 juin, Pichegru, partant de devant Oudenarde pour aller, par Deynse, à Bruges, où Moreau était entré depuis deux jours, recevait le rapport de l'occupation d'Ostende. N'ayant point trouvé d'ennemis à combattre dans cette direction, il s'était décidé à y laisser Moreau avec deux fortes divisions et à se rapprocher de la Dender avec le surplus de l'armée du Nord. Gand étant sur sa route, il devait le prendre en passant. Cette manœuvre était fort bonne; elle tendait à une concentration dont l'opportunité était clairement démontrée par les mouvements de l'armée ennemie, et il faut en savoir gré à Pichegru. Jourdan en attendait l'avis avec une extrême impatience. Dès qu'il l'eut reçu, il releva sa gauche, et, portant sur Nivelles les divisions Kléber, l'avant-garde du général Lefebvre et la cavalerie Dubois, il se remit en ligne avec sa droite, qui, pendant notre mouvement sur Mons, avait soutenu divers engagements devant Sombref.

Déjà les généraux Schérer et Ferrand s'étaient détachés de l'armée pour conduire leurs divisions devant les quatre places de Condé, Valenciennes,

le Quesnoy et Landrecies, occupées par l'ennemi, et en faire l'investissement, de concert avec la division Osten, détachée de l'armée du Nord pour le même objet. L'accord entre nos chefs était donc un peu mieux établi qu'auparavant, et cette fois ils tendirent au même but, quoique leur mouvement à droite ne fût pas encore assez prononcé pour forcer la gauche des ennemis à Sombref, les prévenir sur la Meuse et marcher snr leurs communications. Cette manœuvre eût mis le prince de Cobourg dans la nécessité de se faire jour à travers toute l'armée de Jourdan, pendant que Pichegru l'eût pressé de front, ou bien il était rejeté vers la Hollande, et il ne pouvait plus en sortir. De leur côté, les généraux alliés prenaient leurs dispositions pour se dégager du mauvais pas où ils se trouvaient; mais ils faisaient encore, dans cette occasion, tout ce qu'il fallait pour compléter nos succès.

Ils s'étaient réunis en conseil, le 1er juillet, à Braine-la-Leud, pour régler leur nouveau plan de défense : Beaulieu, avec son corps, devait rester entre Gembloux et Sombref, pour garder Namur; l'armée principale autrichienne, sous le prince de Cobourg, avait son camp au Mont-Saint-Jean, en avant de la forêt de Soignies; le prince d'Orange, en quittant Mons, amena les Hollandais à Turbise, près de Hall; les Anglais et les Hessois, aux ordres

du duc d'York, prirent successivement leur camp à Grammont, à Ninove et à Assche. En sortant de Gand, Clairfayt fut alors sur la Dender, et le général Walmoden, qui formait l'extrême droite, plaça les Hanovriens à Termonde, où ils s'appuyaient à l'Escaut. Cette ligne, beaucoup trop étendue, était en prise de tous côtés, et nous marchions pour l'attaquer. Le prince de Cobourg, voyant sa gauche plus directement menacée, fit replier, sur Braine-la-Leud et le Mont-Saint-Jean, les Hollandais du prince d'Orange, et porta le corps principal, qu'il dirigeait en personne, sur Corbaix, pour se rapprocher de la Meuse et appuyer Beaulieu. Ce n'était encore qu'une demi-mesure.

Combats de Mont-Saint-Jean et de Sombref.

Le 6 juillet, ce mouvement s'opérait, lorsque l'armée de Sambre-et-Meuse attaqua. A la droite, les divisions Hatry et Mayer, qui n'étaient pas assez fortes, renouvelèrent leurs attaques sur le corps de Beaulieu, devant Sombref, et elles ne firent que de faibles progrès. Le général Championnet combattit toute la journée pour s'établir à Marbais. La division Morlot s'avança par la route de Genappe, et Kléber, conduisant l'aile gauche, avec l'avant-garde de Lefebvre, la division Duhesme et la réserve de cavalerie du général Dubois, se porta, après avoir forcé les ennemis, à Nivelles, sur Braine-la-Leud et le Mont-Saint-Jean. Un corps autrichien s'y était réuni aux Hollandais du prince

d'Orange. Ces deux troupes firent bonne contenance pendant quelques heures; elles repoussèrent même une charge de la cavalerie de Dubois, ainsi que l'attaque du général Morlot, qui se portait sur leur gauche. Mais Lefebvre étant arrivé avec sa vaillante avant-garde, culbuta tout en un instant; la position fut enlevée, et le prince d'Orange forcé de se retirer par Waterloo, pour gagner Bruxelles, après avoir éprouvé beaucoup de pertes.

Ainsi forcés au centre, les ennemis ne pouvaient plus tenir nulle part; cependant le lendemain Beaulieu fit encore résistance devant Sombref; ce ne pouvait être que pour donner à la droite le temps de prendre une nouvelle ligne de défense; aussi il entretint vaillamment le combat. Mais débordé par sa gauche et coupé de Namur, il se replia, à la nuit, sur Gembloux, ensuite sur Hotomont, et le 8, il alla camper à Judoigne, où il se trouva en ligne avec la grande armée autrichienne que le prince de Cobourg avait fait replier sur la Dyle.

Les armées alliées se séparent.

Depuis Fleurus et la perte de Mons, l'accord avait cessé entre les généraux de la coalition. En dépassant Bruxelles, ils tendirent à se séparer, et chaque armée se rapprocha respectivement de sa base d'opérations. Pour les Autrichiens, cette base était sur le Rhin; ils se concentrèrent, en se rap-

duc d'York, tandis que Jourdan, resté libre de ses dispositions, se prépara à attaquer les Autrichiens à Louvain.

L'armée du Nord entre à Malines.

En partant de Gand, sans rencontrer d'ennemi, l'armée du Nord s'était dirigée, par Alost et Assche, sur le canal de Wilworde. Elle y arriva, le 11 juillet, étendant sa droite jusqu'à Bruxelles. Le 13, elle passa le canal et marcha sur Malines. Elle comptait un effectif de soixante mille hommes. Le prince d'Orange n'avait que quinze mille Hollandais ; intimidé de voir des forces aussi considérables marcher sur lui, il se retira sans combattre sur Bewel et Nylen, derrière la petite Neethe, laissant à découvert le général Dalwig, qui défendait Malines avec la division hessoise. Tourné par sa gauche, celui-ci fit une retraite honorable et fut se réunir aux Anglais en passant la grande Neethe à Waelhem.

Pichegru pouvait enlever la division hessoise à Malines. Une fois entré dans cette ville, le 15 juillet, il pouvait bien mieux encore. La retraite des Hollandais sur Breda avait laissé le duc d'York en l'air, entre la Neethe et l'Escaut. La supériorité de forces, dont Pichegru disposait, lui rendait très-facile de marcher sur Lier et de jeter l'armée anglaise dans l'Escaut : cette armée eût été infailliblement perdue. Au lieu de faire un mouvement si évidemment indiqué, Pichegru

resta huit jours dans une inaction complète, et ce fut seulement le 23, sur l'avis que les Anglais étaient en pleine retraite pour gagner Berg-op-Zoom, qu'il se décida à porter sa gauche à Anvers. Il trouva la ville et la citadelle évacuées, et il s'arrêta de nouveau. Toute cette conduite de Pichegru est inexplicable.

Il n'en avait pas été de même à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le 13, en même temps que l'armée du Nord marchait sur Malines, Jourdan s'était mis en mouvement et il avait fait prendre à Kléber, qui commandait l'aile gauche, la direction de Louvain. L'avant-garde de Lefebvre et la réserve de cavalerie, en quittant la forêt de Soignies, passèrent par Wavre pour se porter sur Judoigne, où les divisions Morlot et Championnet, également destinées à former le centre, devaient les joindre et les soutenir. Marceau, avec sa division et celle du général Mayer, s'avança vers Huy, sur la Meuse, et le général Hatry alla investir Namur.

Ce mouvement était bien ordonné, il portait plus directement que les précédents sur la gauche des Autrichiens, et il menaçait de les prévenir sur leurs communications avec Liége. Beaulieu venait d'être appelé, comme chef de l'état-major général, près du prince de Cobourg; il lui fit sentir le danger de sa position, et il le décida à

concentrer le gros de son armée devant Tirlemont, laissant deux avant-gardes, l'une à Louvain, pour couvrir sa droite, et l'autre à Judoigne, pour communiquer avec la Meuse. Celle-ci était sous les ordres du général Latour, qui avait remplacé Beaulieu dans le commandement de l'aile gauche.

Combat de Tirlemont.

Le 15, le général Kléber attaqua les ennemis à la montagne de Fer. Après un vif engagement, il les força dans leur position et les poussa sur Tirlemont. Notre avant-garde rencontra celle du général Latour à Judoigne et trouva moins de résistance. Quand nous parûmes, les Autrichiens commençaient à évacuer leur camp et prenaient la direction d'Orp-le-Grand, pour se couvrir de la petite Geete. Le prince de Cobourg ne fit avancer aucune troupe pour soutenir ses deux ailes. Cette inaction rendit probable qu'ayant pris son parti de se séparer entièrement des autres corps de l'armée alliée, il ne songeait plus qu'à s'éloigner. En effet, il marcha par Saint-Trond et Tongres, pour aller passer la Meuse au-dessous de Maëstricht. Le général Latour conduisit l'aile gauche par Warem sur Liége.

Dans la poursuite, il n'y eut que des affaires d'avant-garde contre la cavalerie autrichienne qui couvrait le mouvement, particulièrement du côté de Tongres et sur la Jaar. Le prince de Co-

bourg fit camper pendant quelques jours son centre devant Maëstricht; il l'étendit ensuite, sous la protection de la forteresse, jusqu'à Viset; son aile droite passa la Meuse à Reckem et à Stockem pour se prolonger vers Ruremonde, et l'aile gauche occupa le camp retranché de la Chartreuse de Liége, d'où elle détacha un corps pour garder les bords de l'Ourthe et de l'Aywaille.

La rive gauche de la Meuse nous était abandonnée, ainsi que la ville de Liége, moins le faubourg d'Amercœur, que les Autrichiens continuaient à occuper. Jourdan fit avancer son armée et la plaça dans l'ordre suivant :

L'aile gauche, aux ordres de Kléber, formée par les divisions Montaigu, Duhesme et Friant, en avant de Rixighem, à gauche de Tongres, d'où elle éclairait Bilsen, et communiquait par des partis avec la droite de l'armée du Nord, placée à Diest; la division Morlot, dépendante du centre, en arrière de Tongres et occupant cette ville; l'avant-garde de Lefebvre, à Villers-Saint-Siméon, occupant Houtain et Heur-le-Romain, entre la Jaar et la Meuse; la réserve de cavalerie du général Dubois en seconde ligne, pour soutenir l'avant-garde, s'appuyant à Tongres; la division Championnet à Voteme, occupant le champ de bataille de Rocour, sur la gauche de Liége; la division Hatry, qui revenait de Namur, à Hans, au-dessus

de Liége, occupant cette ville; les divisions Marceau et Mayer à Huy et le long de la Meuse jusqu'à Namur. Le quartier général de l'armée et le grand parc d'artillerie étaient à Warem.

Reprise des quatre places frontières.

Nous devions attendre dans cette position que les quatre places frontières de France occupées par les Autrichiens fussent reprises. Les généraux Schérer, Ferrand et Osten avaient été, comme nous l'avons dit, en faire l'investissement. Le comité de salut public voulait délivrer le territoire, avant de nous permettre de pousser plus loin nos conquêtes, et il prescrivait itérativement aux généraux en chef des deux armées de s'arrêter : la gauche appuyée à Anvers et la droite à la Meuse, vers Namur. C'était mal comprendre la guerre, car le siége des quatre places eût été beaucoup mieux assuré si l'on avait repoussé les ennemis au delà du Rhin, sans leur donner le temps de se reconnaître ; l'ascendant de la victoire nous en donnait le moyen. Mais il fallut obéir et laisser écouler les deux mois qui suivirent, pour voir revenir les divisions Schérer, qu'on destinait à seconder les nouvelles opérations. Si cette perte de temps fut une faute, nous verrons plus tard qu'elle eut pourtant son utilité. Rappelons auparavant ce qui se passa sur nos derrières, dans la même période.

Nos succès avaient continué. Tandis que l'armée du Nord s'emparait de Malines et que Kléber bat-

tait les Autrichiens à Louvain, le même jour Hatry prenait par capitulation le château de Namur, dont la garnison se rendait prisonnière de guerre. Schérer, dirigé sur Landrecies, intimidait par ses préparatifs de tranchée la garnison autrichienne, qui se rendait à l'armée du Nord. Le 18 juillet, Moreau terminait de la même manière le siége de Nieu-Port. Il marcha aussitôt après sur l'Écluse; mais il ne pouvait l'investir qu'en occupant l'île de Cadzant. Il manquait de moyens pour établir un pont; ses soldats suppléent à cet inconvénient en se jetant les uns à la nage, les autres dans des nacelles; ils passent sous le feu des batteries et se rendent maîtres de l'île. Un mois après, le 25 août, le siége de l'Écluse était terminé, et la garnison était prisonnière de guerre.

Des quatre places françaises dont les alliés s'étaient emparés, Landrecies s'était déjà soumise. Le siége du Quesnoy fut plus long, et l'on usa habilement de ménagements envers la garnison, en ne lui communiquant qu'au dernier moment un décret de la Convention qui portait que les garnisons des quatre places seraient tenues de se soumettre vingt-quatre heures après la signification, sous peine d'être passées par les armes. L'effet de ce décret devait être de déterminer une garnison composée de gens d'honneur à se défendre à toute extrémité. Aussi nos généraux, qui le compre-

naient ainsi, éludèrent le décret avec adresse, et l'on fit seulement remplir à la garnison la formalité d'attendre sur les glacis de la place qu'on fût autorisé à la recevoir prisonnière de guerre; on usa envers elle des meilleurs traitements. Le Quesnoy s'étant ainsi rendu le 15 août, Valenciennes se soumit le 29, Condé dans les premiers jours de septembre, et le sol de la France se trouva enfin délivré.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE VI.

N° 1.

Rapport du général Lefebvre au général en chef Jourdan.

Je te dois des détails sur les opérations de l'avant-garde, dans la journée du 28 prairial.

A quatre heures et demie du matin, l'ennemi était en bataille, à une bonne portée de fusil, en arrière de Fleurus, quand j'ai été à sa rencontre avec l'avant-garde. La canonnade a commencé, et en un moment elle devint si vive, et l'affaire si générale, que tous les corps se trouvèrent engagés. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ma droite était beaucoup exposée, et que je courais le risque d'être tourné de ce côté. La division des Ardennes, qui devait protéger ma droite, s'était repliée, et avait abandonné la position du Moulin-à-Vent, que son artillerie occupait; de sorte que les batteries qui

faisaient feu sur cette division me prirent alors par le flanc, et il me fut très-difficile de me couvrir de ce côté, étant obligé de dégarnir un autre point.

Ma gauche devint dans un instant aussi exposée ; la division Championnet ayant abandonné la position en avant de Ransart, l'ennemi en profita pour y placer ses batteries, et je fus, dans le moment, enveloppé par une artillerie nombreuse, qui me fit un tort considérable. Mais voici des traits dont l'histoire fournit peu d'exemples d'une bravoure aussi constante et si distinguée :

Par la retraite précipitée de la division des Ardennes, ma droite s'étant trouvée totalement à découvert, le bataillon des grenadiers qui la protégeait, fut chargé deux fois par la cavalerie ennemie, et surtout par celle de Berchiny émigré. Eh bien ! deux fois ce brave bataillon fut au-devant de l'ennemi, chargea lui-même la cavalerie, fit mordre la poussière à tout ce qui s'opposa à son passage, et se fit jour, à travers plusieurs escadrons qui l'entouraient. — Un bataillon de la 13e demi-brigade d'infanterie légère était entouré et chargé par dix escadrons de hussards de Berchiny émigré ; ce bataillon, sans se déconcerter, se forma sur-le-champ en bataillon carré, et soutint vigoureusement la charge de la cavalerie, se fit jour à travers elle, et en fit un carnage terrible. — Le brouillard était si épais, qu'à peine pouvait-on se distinguer à dix pas. La 19e compagnie d'artillerie légère fut chargée par la cavalerie ennemie, sans qu'elle pût re-

connaître son ennemi, si ce n'est quand elle vit les hussards de Wurmser et de Berchiny emmener les pièces et les caissons. Les canonniers étaient en batterie; sans perdre de temps, ils montent à cheval, se battent comme des républicains qui veulent vaincre, et, conjointement avec deux escadrons du 1er régiment de chasseurs à cheval, ils dégagent leurs pièces et continuent un feu terrible. Dans cette charge, l'adjudant-général Debelle a été blessé de plusieurs coups de sabre sur la tête. — Le 2e bataillon du 54e régiment était entouré par la cavalerie ennemie; il s'est fait jour à travers, au pas de charge, mais il a été forcé d'abandonner ses pièces et deux caissons : l'ennemi avait coupé les traits des chevaux et les avait emmenés. — Le feu prit à un caisson de cartouches d'infanterie, et il y en avait encore de bonnes. Les soldats s'empressèrent d'en retirer celles qui pouvaient servir et qui n'avaient pas été consumées, quoique le feu fût dans les rouages et après le caisson.

Je devrais te citer en particulier tous les corps qui composent l'avant-garde; tous se sont battus avec ce sang-froid qui caractérise le soldat français; tout le monde était à son poste, et tout le monde a donné. Je le dis avec plaisir, pas un n'a lâché pied; et, pendant sept heures et demie qu'a duré le combat le plus opiniâtre et le plus vif, personne n'a fait de mouvement pour se retirer.

Enfin j'occuperais encore la position de Campinaire, si j'avais eu des munitions. J'avais tout con-

sommé, et je suis revenu avec trente coups à tirer dans mon artillerie légère; l'artillerie de batailllon et de douze avait tout brûlé. Notre perte est grande, car nous avons à regretter de bons soldats; je t'en rendrai compte aussitôt que les rapports des différents corps me seront parvenus. Nous avons aussi perdu beaucoup de chevaux d'artillerie et de cavalerie.

L'ennemi a eu beaucoup de monde de tué, surtout en cavalerie; nous lui avons fait quelques prisonniers, dont un chef d'escadron, deux autres officiers et trois hussards de Berchiny émigré, que je t'enverrai. Donne des ordres pour que désormais les munitions ne manquent pas; car rien de plus désolant que de se voir obligé d'abandonner le combat, n'ayant plus rien pour répondre au feu de l'ennemi. Je dois te dire que, hier soir, j'ai fait demander au grand parc des munitions, pour remplacer celles qui avaient été employées; on n'en a envoyé que la moitié de ce que j'avais demandé, et qui même n'auraient suffi que pour soutenir le feu pendant trois heures. Donne des ordres pour qu'on m'envoie des munitions de tout calibre, et pour que le petit parc, qui doit m'être affecté, soit plus considérable, afin de ne plus être exposé au même inconvénient.

Je te prie de donner des ordres aux divisions qui, dans les mouvements qui se feront désormais, devront protéger mes flancs, pour qu'elles aient à suivre mes mouvements, et à s'entendre avec moi sur les opérations qui devront se faire. LEFEBVRE.

CHAPITRE VII

SOMMAIRE DU CHAPITRE VII.

Fin de la campagne de 1794. — Réorganisation des armées. — Bataille de la Roer. — Les Autrichiens se retirent derrière le Rhin. — Conquête de la Hollande par l'armée du Nord. — Succès remporté, dans les Vosges, par les armées de la Moselle et du Rhin réunies. — Après leur séparation, l'armée du Rhin éprouve des revers. — La Prusse se retire de la coalition. — Traité de Bâle. — Reddition de Luxembourg. — Investissement de Mayence.

CHAPITRE VII.

Réorganisation des armées. Embrigadement

Pendant les deux mois qui s'écoulèrent jusqu'à la reprise des quatre places frontières, le général Jourdan, comme je l'ai dit plus haut, fit camper son armée en face de Maëstricht, entre Tongres et Namur, et tint ses divisions assez rapprochées pour que, dans le cas d'attaque, elles fussent à portée de se protéger réciproquement. Tant que l'armée conserva cette position, il n'y eut que des combats partiels qui se passèrent à l'avant-garde et qui nous furent tous avantageux ; ils entretenaient utilement le service, et ces deux mois de camp[1] mirentles chefs à même d'améliorer la discipline et de donner des soins à l'instruction. Le service d'avant-garde, les reconnaissances, les fourrages, les surprises de postes, tenaient les troupes en activité et servaient d'école. On perfectionnait aussi

1. Je renvoie, à la fin de ce chapitre, une note sur le système de campement (N° 2).

l'administration intérieure et on avançait l'embrigadement. Cette opération si importante se faisait avec la plus grande rigidité ; les généraux devaient choisir, sous leur responsabilité, parmi les chefs de bataillon, les plus capables, pour les désigner comme chefs de brigade. Les instructions des représentants du peuple portaient : « Les grades ne sont pas la propriété des individus ; ils appartiennent à la république, qui a droit de n'en disposer qu'en faveur de ceux qui sont en état de lui rendre des services. » Trois fois plus forts qu'avant leur réunion, les nouveaux corps présentaient plus de régularité dans leur ensemble et plus de confiance en eux-mêmes. Les officiers donnaient l'exemple du dévouement : le sac sur le dos, privés de solde, car ce fut plus tard seulement, et lorsque les assignats eurent perdu toute leur valeur, qu'ils reçurent en argent, ainsi que les généraux, huit francs par mois, ils prenaient part aux distributions comme les soldats et recevaient des magasins les effets d'habillement qui leur étaient indispensables. On leur donnait un bon pour toucher un habit ou une paire de bottes. Cependant aucun ne songeait à se plaindre de cette détresse ni à détourner ses regards du service, qui était la seule étude et l'unique sujet d'émulation. Dans tous les rangs, le même zèle, le même empressement à aller au delà du devoir ;

si l'un se distinguait, l'autre cherchait à le surpasser par son courage, ses talents, ses actions; c'était le seul moyen de parvenir; la médiocrité ne trouvait point à se faire recommander. Dans les états-majors, c'étaient des travaux incessants embrassant toutes les branches du service, et encore ils ne suffisaient pas; on voulait prendre part à tout ce qui se faisait. Je puis le dire, c'est l'époque de ma carrière où j'ai le plus travaillé et où les chefs m'ont paru le plus exigeants. Aussi, quoiqu'ils n'aient pas tous mérité d'être pris pour modèles, beaucoup d'officiers généraux, qui plus tard ont pu les surpasser, sont sortis de leur école. Dans les rangs des soldats, c'était le même dévouement, la même abnégation. Les conquérants de la Hollande traversaient par dix-sept degrés de froid les fleuves et les bras de mer gelés, et ils étaient presque nus; cependant ils se trouvaient dans le pays le plus riche de l'Europe; ils avaient devant les yeux toutes les séductions; mais la discipline ne souffrait pas la plus légère atteinte. Jamais les armées n'ont été plus obéissantes ni animées de plus d'ardeur; c'est l'époque des guerres où il y a eu le plus de vertu parmi les troupes. J'ai souvent vu les soldats refuser avant le combat les distributions qu'on allait leur faire, et s'écrier : « Après la victoire, on nous les donnera ! »

L'histoire doit consigner ces faits et dire quelles étaient alors ces armées françaises qui délivraient leur pays de l'invasion étrangère, qui conquéraient les plus belles provinces et qui faisaient trembler les vieilles monarchies.

Tout entière à ses devoirs, l'armée ne voyait que la tâche qui lui était confiée; elle n'obéissait qu'au sentiment national, qui repoussait l'ennemi étranger; elle ne pensait pas aux factions de l'intérieur, et elle les laissait s'entredéchirer. C'est ce qui explique comment l'horrible joug de la terreur a pu si longtemps peser sur la France [1]. Mais quand le 9 thermidor, produit de la guerre intestine entre ceux qui se disputaient le pouvoir, eut brisé ce joug, il ne fut plus possible de le relever; l'allégresse publique avait salué, au neuf thermidor, de trop d'acclamations la chute de l'infâme Robespierre et des suppôts de sa tyrannie, Saint-Just, Lebas, Couthon, Duquesnoy et autres. Dans les armées, la joie fut peut-être encore plus vive; on se sentait relevé de la plus grande humiliation, qu'on n'avait supportée que par le plus profond sentiment des devoirs militaires et par le dévouement le plus entier à la défense et à la gloire du

1. Une circulaire que le général Jourdan adresse aux généraux de division, à la nouvelle des événements du 1er prairial, résume complètement ces dispositions de l'armée. (Voir, à la fin du chapitre, pièce N° 3.)

pays. Cependant nous savions que l'échafaud n'épargnait pas même ceux qui remplissaient le mieux leur devoir; nous y avions vu traîner des généraux, des officiers de tout grade, qui n'étaient coupables que d'avoir déplu à des proconsuls. Hoche, qui venait de sauver l'Alsace et la France, y avait échappé presque par miracle; il devait être sacrifié à Pichegru; Jourdan, Lefebvre étaient sur la liste de proscription de Saint-Just. J'ai déjà dit que je m'y trouvais aussi. Aucun de nous cependant n'était coupable. Il est vrai qu'à la vue de tant de crimes et à l'horreur qu'ils nous inspiraient, quelques expressions imprudentes avaient pu parfois nous échapper, et il n'en fallait pas tant pour nous exposer à une vengeance implacable. Aussi, quand nous nous sentîmes délivrés, nos rangs tressaillirent de joie et d'enthousiasme, et nous oubliâmes le passé pour ne penser qu'à la patrie. « Elle est tout, disions-nous, c'est pour elle que nous combattons; qu'on nous mène aux ennemis, et nous répondons de la victoire! »

Passage de l'Ourthe.

Le signal qui devait nous appeler à tenir parole allait être donné. Les divisions Marceau, Hacquin et Mayer, avec la brigade Bonnet, sous les ordres du général Schérer, ayant enfin rejoint à Huy, le 13 septembre, furent dirigées sur la gauche de l'armée autrichienne, qui était établie à Esneux sur l'Ourthe, et derrière l'Ayvaille. Le passage de

l'Ourthe fut bientôt forcé, mais la ligne de l'Ayvaille, encaissée dans une vallée profonde, était très-forte, et le terrain y fut plus vivement disputé. Cependant, le 18 septembre, les trois divisions débouchèrent sur les points qui leur avaient été assignés. Elles purent se former aussitôt et charger résolûment la ligne autrichienne, qui les attendait sur le plateau en arrière, et qui fut enfoncée après un engagement assez court, mais très-vif. Le général Latour, qui la commandait, se retira en désordre dans la direction de Verviers et d'Aix-la-Chapelle, se séparant ainsi du gros de l'armée impériale.

Pendant ce temps, le général Kléber avait fait, à notre aile gauche, de fortes démonstrations sur la Meuse; elles avaient attiré sur ce point les réserves autrichiennes et fait une utile diversion. La défaite de l'aile gauche autrichienne détermina immédiatement le maréchal Clairfayt à abandonner la ligne de la Meuse, au lieu de reprendre l'offensive; la forte position de la Chartreuse fut évacuée pendant la nuit, et l'armée autrichienne fut s'établir derrière la ligne de la Roer. L'armée française la suivit aussitôt, et le général Kléber fit l'investissement de Maëstricht, en attendant que le siége pût en être commencé.

Bataille de la Roer.

La ligne de la Roer était forte; la rivière est rapide, encaissée, n'ayant que peu de gués, der-

rière lesquels de bons retranchements avaient été élevés. Une nombreuse artillerie garnissait les points principaux et balayait toute la rive opposée; enfin le centre était couvert par la place de Juliers. En avant d'elle, sur Aldenhoven, était un corps considérable, ainsi que la plus grande partie de la cavalerie. Néanmoins, le général Jourdan, comptant sur la valeur de ses troupes, résolut l'attaque, pour éloigner l'armée impériale de Maëstricht. Le 2 octobre, le général Schérer, avec ses trois divisions, dut attaquer Dueren, et passer la rivière au-dessus et au-dessous de cette ville, pour se lier, par la division Hatry, au centre commandé par Championnet, qui devait repousser le corps établi à Aldenhoven jusque sous le canon de Juliers, et contenir les retours offensifs qui pourraient se faire par cette place. A la gauche, le général Lefebvre, et plus loin le général Kléber, devaient forcer les passages de Linnich et de Rattem. Un corps d'observation avait été laissé devant Maëstricht. La principale attaque, qui se faisait sur notre droite, fut très-longue, parce que la division Hacquin, chargée de tourner l'extrême gauche des Autrichiens, avait un fort long circuit à faire, et que, retardée par les difficultés du terrain, ainsi que par les combats contre les avant-postes ennemis, elle ne put arriver en ligne qu'à la nuit. Pendant ce temps, la

division Marceau, soutenue par la division Mayer, avait enlevé Dueren, quoiqu'il fût défendu par des retranchements d'un fort relief et des fossés pleins d'eau. Le corps de Latour, qui était placé en arrière et qui était beaucoup plus fort que ces divisions, les empêcha de déboucher; il fit même plusieurs attaques très-vives contre Dueren, mais le général Marceau réussit à s'y maintenir. Au centre eut lieu un beau combat de cavalerie, et les Autrichiens furent refoulés dans Juliers. La division Lefebvre avait à emporter Linnich, et elle le fit avec succès; mais, comme le pont avait été brûlé, que la rivière n'offrait pas de gué, et que Linnich même était incendié par l'artillerie autrichienne qui, très-forte sur ce point, foudroyait toutes les approches, elle ne put que s'établir sur la rivière, et réparer le pont pendant la nuit. A la gauche, Kléber trouva aussi le pont de Rattem détruit, et il y fut accueilli par un feu des plus violents, auquel il ne put répondre qu'avec infériorité. Cependant, vers la fin de la journée, quelques compagnies, se jetant dans l'eau, parvinrent, sous la protection d'un mouvement hardi d'artillerie, à passer la Roer. Nous allions achever le lendemain de forcer la ligne; l'ennemi étonné de tant d'audace déployée par nos troupes, et, voyant que sa gauche allait être débordée, prit son parti dans la nuit même : il

se retira sur Cologne sans que sa retraite offrit d'autres incidents, et il passa aussitôt le Rhin. La place de Juliers aurait pu tenir quelque temps, mais c'eût été en sacrifier la garnison sans utilité; elle fut aussi évacuée et se rendit sans résistance.

Cette bataille, quoique prolongée par un retard dans le mouvement de l'aile droite, qui n'avait pas été assez renforcée, fut très-belle; elle fit le plus grand honneur au général Jourdan, dont les dispositions furent fort bien prises[1] et elle témoigna de toute la valeur de nos troupes, dont l'ardeur pouvait à peine être contenue. Elle acheva de nettoyer d'ennemis toute la Belgique, car le siége régulier de Maëstricht fut commencé, aussitôt après, avec un équipage qu'on avait fait venir de l'intérieur par la Meuse. Les opérations étaient conduites par le général Marescot, sous les ordres de Kléber, qui y apporta sa vigueur accoutumée; nos corps du génie et de l'artillerie y firent des merveilles. Après onze jours de tranchée ouverte, la garnison, qui s'était comportée vaillamment, voyant qu'elle ne serait pas secourue, remit la place où nous trouvâmes trois cent cinquante bouches à feu et les plus grands approvisionnements en matériel.

1. Voir, à la fin du chapitre, pièce N° 4.

L'armée de Sambre-et-Meuse arrive sur le Rhin.

Pendant cette opération, l'armée s'était portée sur le Rhin, et elle étendit ses ailes, d'un côté jusqu'aux frontières de la Hollande, de l'autre jusqu'au Hundsruck, vers Mayence, où elle se lia avec la gauche des armées de la Moselle et du Rhin, commandées, la première par le général Moreau, et la seconde par le général Michaud. Les Autrichiens qui étaient à Coblentz, repassèrent également le Rhin, et il ne leur resta plus, sur la rive gauche, que Mayence et la place forte de Luxembourg.

Pendant toute la campagne, j'avais continué à être chef d'état-major de la division Lefebvre. Comme tel, je n'avais pas de commandement direct sur les troupes; mes devoirs se bornaient à faire exécuter les dispositions de mon général, à transmettre ses ordres, diriger les marches, tracer les camps, veiller à la régularité du service, m'occuper des besoins des troupes, et faire des rapports; mais dans les affaires, j'étais toujours à la tête des troupes, les animant par mon exemple, cherchant à faciliter leurs succès et à aplanir les difficultés, faisant rétablir les communications, en ouvrant de nouvelles, étudiant le terrain, recueillant tous les renseignements, et observant les ennemis, pour prévenir leurs entreprises. J'avais la plus haute idée des fonctions d'un chef d'état-major : il n'y en avait point d'au-

tres qui me parussent exiger autant d'application, autant de connaissances, et, après celles de commandant supérieur, avoir autant d'importance. Je considérais que pour un officier qui veut s'instruire, il n'y a pas de meilleure école, surtout s'il a le bonheur d'être sous les ordres d'un bon chef. Aussi, j'ai souvent regretté, par la suite, qu'on ait négligé et quelque fois même déconsidéré un emploi aussi utile, qu'on l'ait donné à l'incapacité ou regardé comme une marque de défaveur. J'ai toujours attaché une grande importance à ce que, dans les corps sous mes ordres, ces emplois fussent bien remplis.

Cantonnemen

Après la bataille de la Roer, je fus nommé général de brigade (le 11 novembre 1794). J'en reçus la nouvelle presque en même temps que le général Hoche, qui commandait dans la Vendée, me faisait proposer d'aller servir sous ses ordres, me donnant l'assurance que je ne tarderais pas à devenir général de division. Je devais au général Hoche de la reconnaissance pour les bontés qu'il avait eues pour moi, et j'aurais pu, même sans accepter un avancement trop rapide, participer au mérite qu'il eut de pacifier ce malheureux pays; cependant je refusai l'avantage qu'il m'offrait. Je ne pouvais surmonter ma répugnance pour un service où les succès et les revers font également gémir, et où le devoir étouffe le senti-

ment. Il m'en eût trop coûté de servir d'instrument aux vengeances et de prendre part à la destruction de mon pays. A toutes les époques de ma vie, j'ai reculé devant la pensée de combattre contre mes concitoyens, quelque traitement qu'ils m'eussent fait éprouver, ou quelque avantage qu'on pût m'offrir. Je fus employé dans mon nouveau grade sous les ordres du général Hatry, et après avoir passé l'hiver dans les cantonnements aux environs de Creveld, je partis, au mois d'avril suivant, avec les trois divisions dont ce général avait le commandement, pour aller relever l'armée de Rhin-et-Moselle, au blocus de Luxembourg.

Blocus de Luxembourg.

Cette place, où toutes les combinaisons de l'art ont été épuisées pour tirer parti de son heureuse position, était regardée comme inexpugnable. Elle avait pour gouverneur un guerrier célèbre, le maréchal Bender, douze mille hommes de garnison, une artillerie formidable et d'abondantes provisions. Il n'était pourtant pas impossible de l'attaquer ; mais un siége de vive force eût coûté trop de dépenses et trop de troupes; il valait mieux attendre, surtout lorsqu'on savait que les Autrichiens allaient être seuls à supporter le poids de la guerre sur le continent, qu'ils avaient éprouvé des pertes récentes, et qu'en présence de nos armées victorieuses, ils seraient

hors d'état de se porter au secours de la place. On espéra donc du temps cette conquête; on éleva des ouvrages de contrevallation pour empêcher les sorties; le service fut fait avec la plus grande rigidité, pour se mettre en garde contre les surprises. De loin en loin, quelques coups incertains rappelaient seuls aux troupes qu'elles étaient en présence de l'ennemi, mais sans provoquer d'engagement. Enfin, le 5 juin 1795, ayant consommé toutes ses subsistances, et se trouvant réduite à son dernier jour de pain, la garnison capitula; elle reçut les honneurs de la guerre, que sa constance lui avait mérités, et elle fut, sur la rive droite du Rhin, rejoindre l'armée autrichienne. La division Poncet, dont je faisais partie, fut, aussitôt après, dirigée sur Coblentz, où elle prit ses cantonnements, jusqu'au moment du passage du Rhin, au mois de septembre suivant. Nous y souffrîmes beaucoup par le manque de subsistances, au point qu'on fut obligé de réduire la ration d'un tiers, et de dispenser les soldats des travaux trop fatigants.

Pendant tout ce temps, l'armée de Sambre-et-Meuse resta inactive sur la rive gauche du Rhin, attendant, d'une part, la reddition de Luxembourg, et de l'autre, la conquête entière de la Hollande par l'armée du Nord.

Conquête de la Hollande.

e du Nord. L'Écluse, comme je l'ai déjà dit, s'était rendue au général Moreau, le 25 août, et la Flandre avait été occupée. L'armée du Nord s'était ensuite portée vers la Meuse, entre Bréda et Bois-le-Duc, et l'armée anglo-hollandaise s'était établie derrière ce fleuve, dans la position la plus forte, où elle se trouvait entourée des grandes places dont cette partie de la Hollande est couverte. Mais cette armée était tellement démoralisée que le fort Crève-Cœur, qui commande la Meuse, se rendit presque sans combattre, au commencement d'octobre; et peu de jours après, la place si forte de Bois-le-Duc, où l'on n'avait, il est vrai, laissé qu'une garnison insuffisante, en faisait autant. La bataille de la Roer ayant, à cette même époque, rejeté l'armée autrichienne derrière le Rhin, la gauche de l'armée anglaise, formée des Hanovriens, se replia aussi dans la direction de Clèves et de Nimègue. L'armée ennemie était établie sur les deux rives du Waal, ayant un camp retranché sous le canon de Nimègue, et devant elle la place de Grave, qui tenait encore. On pouvait aisément juger combien peu cette armée était capable de résistance, et une opération qui, dans toute autre circonstance, eût été plus que téméraire, réussit

avec la plus grande facilité. Le 19 octobre, la Meuse fut passée au-dessous de Grave par la division Souham ; le terrain était de la nature la plus difficile ; les Polders, qui constituent la langue de terre entre la Meuse et le Waal, étaient inondés et coupés par des canaux profonds ; on ne pouvait passer que sur des digues étroites, et des obstacles, tels que retranchements et abattis, y avaient encore été ajoutés. Rien de tout cela n'arrêta nos soldats ; ils se jetèrent dans l'eau, emportèrent tout, et n'eurent plus qu'à poursuivre la droite anglaise, qui fut refoulée dans Nimègue. Presque dans le même temps la place de Venloo capitulait devant l'artillerie de campagne, et les deux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse pouvaient dès-lors se relier entre elles.

Prise de Nimègue

Quoique le passage de la Meuse eût réussi, ce n'était encore qu'une pointe audacieuse. Grave, mieux commandée que les autres places, tenait bon. La partie de l'armée française qui avait passé la Meuse, était fort exposée entre cette place et Nimègue, par où l'armée combinée des ennemis pouvait à chaque instant déboucher sur elle, car elle ne s'appuyait à rien et elle avait la Meuse à dos. On comptait cependant, et l'espérance ne fut pas vaine, tellement sur la fortune, que l'investissement de Nimègue fut commencé sur la rive gauche du Waal avant qu'on eût passé le fleuve,

et pendant que la communication entre les deux rives restait parfaitement libre pour la garnison de la place. Un léger accident de guerre suffit pour nous assurer le succès : une batterie française établie à l'extrémité de la ligne avait endommagé quelques-uns des bateaux qui formaient le pont ; le général anglais, dont les troupes composaient la plus grande partie de la garnison, prend peur et se hâte d'abandonner la place, en n'y laissant qu'une très-faible garnison hollandaise. Celle-ci, suivant l'exemple que le gouverneur est le premier à lui donner, en fait alors autant, et sort avec une précipitation telle, que deux régiments sont oubliés dans la ville et pris par les Français, qui y entrent, au même instant, sans coup férir.

Cet événement extraordinaire se passait le 27 octobre, et il était probable qu'à cette époque de l'année, où toutes les rivières étaient débordées, il allait terminer la campagne. En effet, le mois de novembre se passa sans autre opération qu'une tentative infructueuse sur l'île de Bommel, et la défaite d'une avant-garde autrichienne, qui avait jeté un pont sur le Rhin, à Buderich, au-dessus de Wesel, pour communiquer avec l'armée anglo-hollandaise, et pour faire passer une division autrichienne destinée à aller appuyer la gauche de cette armée. Ce détachement fut culbuté

dans le Rhin par le général Vandamme, avant qu'il eût pu s'établir.

Conquête de la Hollan

Mais au commencement de décembre débuta cet hiver de 1794 à 1795, qui a laissé tant de souvenirs. Les fleuves se couvrirent d'énormes glaçons ; bientôt la Meuse fut prise et put livrer passage. Le général Pichegru, qui venait de reprendre le commandement de l'armée, profite de cette circonstance, le 28 décembre, pour surprendre l'île de Bommel. Toutes les troupes hollandaises qui s'y trouvaient sont prises sans combattre au milieu de leurs retranchements, et nous laissent maîtres d'une nombreuse artillerie. On passa de la même manière le Waal, pour se mettre à la suite des fuyards. Avec plus d'audace, le général Pichegru aurait pu les poursuivre jusqu'au Rhin, et c'en était fait alors de l'armée anglaise. Il se contenta de laisser une avant-garde sur la rive droite du Waal ; mais bientôt les Anglais, voyant qu'ils n'étaient pas plus vivement poursuivis, vinrent l'attaquer, et elle fut obligée de repasser sur la rive gauche. Dans ce même temps, Grave, après un long siége qui avait épuisé toutes ses ressources, capitulait, et sa défense, qui fut des plus honorables, est un fait remarquable au milieu de cette campagne, où les généraux ennemis paraissaient n'agir que sous l'impression de la terreur. En effet, toutes leurs dispositions étaient prises

pour abandonner définitivement la ligne du Waal dès que les Français feraient mine de passer ce fleuve, et pour se retirer derrière le Rhin. Le mouvement qu'ils craignaient ne se fit pas attendre. Le 10 janvier 1795, l'armée française passa le Waal sur plusieurs colonnes, depuis Bommel jusqu'au-dessus de Nimègue, et après un court engagement avec une division anglaise qui fut compromise en avant de Kuilemberg, elle rejeta les dernières troupes ennemies derrière le Rhin. Cette barrière ne leur parut pas encore suffisante, et le général Walmoden, qui commandait les troupes anglaises et hanovriennes, se hâta de se replier sur la ligne de l'Yssel, se séparant ainsi du restant des troupes hollandaises qui fuyaient vers Dordrecht. L'armée anglaise fut désormais hors de cause, et rien n'arrêta plus les vainqueurs dans leur marche jusqu'à Amsterdam, où le général Pichegru fit son entrée le 20 janvier. Le stathouder s'était démis de son autorité trois jours auparavant, et un mouvement populaire avait éclaté. L'armée française fut reçue aux acclamations de la foule, et la Hollande fut déclarée alliée de la république française. Les jours suivants, les autres provinces furent occupées. Dans toutes les places, et notamment à Dordrecht, on trouva d'immenses approvisionnements en matériel et en munitions de tout genre. On vit enfin ce qui sera à jamais

célèbre dans l'histoire, la cavalerie française traverser le Texel sur la glace et s'emparer de la flotte hollandaise qui y était retenue, dernier prodige qui termina cette campagne si extraordinaire.

De son côté, l'armée anglaise ne tint pas longtemps derrière l'Yssel. La première apparition de l'avant-garde française, que soutenaient deux divisions détachées de l'armée de Sambre-et-Meuse, suffit pour lui faire précipiter sa fuite, qui ne s'arrêta que derrière l'Ems, et peu après ce qui restait de cette armée quitta le continent.

Armées de la Moselle du Rhin

Lorsque le général Jourdan, avec la plus grande partie de l'armée de la Moselle, s'était porté sur la Sambre, il n'avait laissé derrière lui que deux divisions sous les ordres du général Moreau, subordonné lui-même au général Michaud, qui commandait l'armée du Rhin. Les deux armées furent plus tard renforcées : l'armée de la Moselle par une division de l'armée des Alpes et par des troupes venues de l'intérieur, celle du Rhin par des troupes tirées des garnisons du Haut-Rhin, qui toutes ensemble les portèrent à environ soixante-dix mille hommes. Mais, dans les premiers moments, elles étaient trop faibles pour être en présence de la gauche de l'armée autrichienne, qui garnissait la rive gauche du Rhin avec une forte tête de pont devant Mannheim, et

de l'armée prussienne, qui était en avant de Mayence. Aussi elles durent rester sur la défensive pendant que les grands coups allaient se porter sur un autre théâtre. Par une convention conclue entre les alliés, l'armée prussienne aurait dû se porter sur la Sambre. Si elle avait exécuté ce mouvement, elle eût apporté un grand poids dans la balance; mais elle ne le fit pas et les alliés s'en plaignirent avec une grande amertume[1]. Elle aurait pu se porter résolûment en avant, culbuter les faibles divisions de la Moselle et déboucher en Lorraine, ce qui aurait apporté une grande perturbation dans toutes nos opérations. Elle se borna à de molles attaques qui ne furent pas suivies. Nous venions à peine de commencer notre marche sur la Sambre, qu'une attaque simultanée eut lieu, le 23 mai, sur toute la ligne des armées du Rhin et de la Moselle. A notre droite, près du Rhin, un corps autrichien attaqua le général Desaix sur toute la ligne de la Reehutte; il fut repoussé avec la plus grande vigueur et éprouva des

1. Lord Malmesbury, plénipotentiaire anglais, avait fait les plus grands efforts auprès du maréchal de Moellendorf pour déterminer l'armée prussienne à se porter sur la Belgique, mais il y avait échoué, quoiqu'il rappelât les stipulations du traité des subsides conclu à La Haye. Ses Mémoires, publiés en 1844, s'expriment dans les termes les plus violents sur le gouvernement prussien. (*Note ajoutée par le duc de Dalmatie.*)

pertes. Une autre attaque sur la division Ferino se borna à des démonstrations. Enfin, les Prussiens, sur plusieurs colonnes, se portèrent contre la division Ambert, qui occupait une position beaucoup trop étendue, autour de Kayserslautern. Elle y fut aisément forcée; elle put cependant se retirer sans trop de perte à Pirmasens, continuant à se lier avec l'armée du Rhin. Le général Michaud, qui voyait sa gauche menacée, se replia alors sous la protection de Landau et des lignes de la Queich, se prolongeant par les montagnes, par Anvreiler, Pirmasens et Bliescastel, jusqu'à la Sarre, où s'appuyaient les divisions de la Moselle. Les alliés suivirent ce mouvement; ils s'établirent en face de la ligne française et s'y retranchèrent; mais ils ne firent pas d'autre tentative. Six semaines se passèrent ainsi sans autre incident qu'une jolie affaire de cavalerie qu'eut le général Desaix, mais elles furent mises à profit pour renforcer les deux armées du Rhin et de la Moselle. Enfin, le 2 juillet, le général Michaud, vivement pressé par le comité de salut public de reprendre l'offensive, s'y décida, mais avec de mauvaises dispositions. Il attaqua à la fois sur toute la ligne, depuis le Rhin jusqu'à la Sarre, et partout il fut battu, parce que partout il fut inférieur à l'ennemi qui occupait de fortes positions, et qu'il ne sut pas, par une habile manœuvre, se donner sur

un point la supériorité du nombre. Cependant il y avait une attaque principale à l'extrême droite et le long du Rhin, point le plus mal choisi; quoique conduite par le général Desaix, elle échoua complétement. Cet insuccès empêcha le général Saint-Cyr de pousser à fond l'attaque au centre où il trouva aussi des forces supérieures. Enfin, à l'extrême gauche, les divisions de la Moselle ne furent pas plus heureuses; elles avaient à faire à beaucoup trop forte partie, à presque toute l'armée prussienne, qui occupait les positions devant lesquelles, l'année précédente, le général Hoche avait échoué. Elles se battirent pendant deux jours, avec la plus grande valeur, sous les ordres du général Ambert; au commencement elles obtinrent quelques succès, mais survinrent les réserves prussiennes au moment où la nouvelle de ce qui s'était passé à l'armée du Rhin commandait déjà la retraite. Nos divisions se retirèrent, non sans faire quelques pertes qu'éprouva la division Taponier, avant de rentrer à Pirmasens.

Les fautes commises dans cette opération manquée servirent à rectifier les dispositions qu'on prit pour un nouveau mouvement. Cette fois, la droite devait être refusée, et le général Desaix n'avait qu'à contenir, par de fausses attaques, le corps autrichien qu'il avait devant lui et qui avait

été renforcé. La principale attaque devait se faire par les divisions de la Moselle sur la crête des Vosges, qui était le centre de la ligne ennemie. Des positions formidables, bien retranchées et défendues par l'élite de l'armée prussienne, s'y trouvaient; la principale était le Schaenzel, célèbre depuis la guerre de Trente ans; elle est le nœud de plusieurs vallées qui débouchent sur les deux versants. Malgré la difficulté d'emporter de pareilles positions, on pensa qu'il valait mieux y employer nos soldats jeunes et entreprenants, mais inexpérimentés encore et peu rompus aux grandes manœuvres, que de les engager en ligne contre des armées instruites, surtout contre une cavalerie fort supérieure à la nôtre. D'ailleurs, ils étaient, avec leur degré d'instruction, mieux faits pour la guerre des montagnes que pour celle de plaine. Cette opinion, émise par le général Saint-Cyr, était fort juste, et, en outre, le mouvement sur le centre, qui tendait à séparer les deux armées prussienne et autrichienne, était évidemment le plus stratégique. L'impatience des représentants, qui étaient à l'armée du Rhin et qui dictaient des lois aux généraux, ne permit pas d'attendre, comme on aurait dû le faire, deux jours de plus, pour recevoir dix bataillons de l'armée des Alpes qui venaient rejoindre l'armée; le 13 juillet fut fixé pour l'attaque générale, et la

veille de cette journée se passa en mouvements préparatoires à la gauche.

Bataille du 13 juillet sur la crête des Vosges.

La gauche de l'armée de la Moselle devait faire une attaque vigoureuse sur la droite prussienne, pour aider au mouvement sur le centre; elle s'en acquitta parfaitement. Le général prussien Kalkreuth, attaqué avec la plus grande vigueur par le général Reneauld, autour de Deux-Ponts, fut mené battant et rejeté dans Kayserslautern. Au centre, la division Taponier attaqua de nouveau Trippstadt, où elle avait échoué dix jours auparavant, attaque d'autant plus difficile qu'on ne pouvait pas y amener de canon, tandis que les Prussiens étaient derrière de bons retranchements, bien munis d'artillerie. L'affaire fut très-vive et resta indécise jusqu'à la nuit, pendant laquelle les Prussiens se retirèrent. A la droite de la division Taponier, était l'attaque de la 4e division, sur les fortes positions de Hochstadt, du Sand, du Saukopf et du Schaenzel; on s'y battit aussi avec acharnement. Les Prussiens firent la plus belle résistance, et le général Pfau, qui commandait au Schaenzel, finit par s'y faire tuer. Vers la fin de la journée, cette position formidable n'avait pas encore pu être enlevée, lorsque le général Saint-Cyr, qui commandait plus à droite, s'aperçut que l'attaque avait besoin d'être soutenue. Il y dirigea aussitôt une demi-brigade pour prendre la posi-

tion à revers, pendant que, de leur côté, les Prussiens y conduisaient aussi du renfort. Mais l'arrivée du chef de brigade Gazan, concourant avec un nouveau mouvement que fit le général Siscé, pour prendre le Schaenzel à revers, en détermina le succès; ses défenseurs furent, pour la plupart, tués ou pris. La 2e division de l'armée du Rhin, placée sur le revers oriental et au pied des Vosges, était opposée au corps du prince de Hohenlohe; elle commença par le repousser; mais elle dut ensuite attendre le résultat des attaques de la 4e division, qui devait, si elle avait emporté les positions prussiennes de bonne heure, déboucher par les vallées sur le flanc du prince de Hohenlohe. Malheureusement cette opération difficile demanda plus de temps qu'on ne l'avait cru d'abord, et la 2e division ne fit pas d'autre progrès dans la journée. Le prince de Hohenlohe n'attendit pas ce mouvement, qui certainement aurait eu lieu le lendemain; il se retira pendant la nuit. La gauche autrichienne, qui avait passé la journée du 13 à des affaires d'avant-postes avec Desaix, fit de même, et ces deux corps, se retirant en bon ordre, furent prendre la ligne de la Reehutte au-dessous de Spire, qui fut occupé par le général Desaix. Ils n'y restèrent qu'un jour, tout en repoussant une attaque du général Desaix. Le corps autrichien fut

rappelé sur la rive droite du Rhin, qu'il passa à Mannheim, et le prince de Hohenlohe fut rejoindre l'armée prussienne qui s'était retirée sur Mayence.

Cette opération des deux armées du Rhin et de la Moselle, contre un ennemi très-supérieur en nombre, ayant de bonnes troupes et des positions réputées inexpugnables, fut parfaitement conçue et très-brillamment exécutée. Elle eût encore eu plus de résultats, si l'attaque sur le centre eût été faite avec plus de forces, de manière à être plus rapide; des corps prussiens, soit sur un revers, soit sur l'autre, eussent pu alors se trouver fort compromis. Cependant elle n'en procura pas moins cet avantage important de séparer les Prussiens des Autrichiens, et de laisser les premiers seuls sur la rive gauche du Rhin. Il eût fallu profiter de ce succès et porter les deux armées ensemble sur l'armée prussienne, pour la refouler dans Mayence avec perte; mais le comité de salut public pressait vivement d'aller occuper Trèves : il craignait pour cette trouée. Cependant l'ennemi n'y avait que des forces insignifiantes. Les instructions du comité, appuyées par les représentants aux armées, étaient trop précises pour souffrir du retard; la réunion des deux armées fut donc disloquée, et l'armée de la Moselle se dirigea sur Trèves, où elle entra le 9 août, après de légers combats, avec un renfort de quinze mille hommes

qu'elle reçut de la Vendée ; elle comptait alors quarante mille hommes.

Après son départ, l'armée du Rhin resta dans une position défensive et sur une ligne éparpillée, depuis Kayserslautern jusqu'à la Reehutte, sur le Rhin. En présence du tiers de l'armée prussienne, commandée par le prince de Hohenlohe, et de la facilité qu'avaient les Autrichiens de déboucher par la tête de pont de Mannheim, cette position était imprudente. Aussi, après deux mois d'inaction de part et d'autre, elle tenta le prince de Hohenlohe. Renforcé par deux divisions autrichiennes, il conçut le projet d'accabler, avec vingt-cinq mille hommes, la gauche de l'armée française dans les montagnes, et il n'y réussit que trop bien. Dans la nuit du 16 au 17 septembre, la brigade Sibaud, de la division Meynier, fut surprise à Hochspeyer et Alsenborn, et culbutée malgré la plus honorable résistance. Le lendemain se passa sans aucun incident. On aurait au moins dû en profiter pour concentrer les divisions et combiner un mouvement offensif d'ensemble. Le temps, au contraire, se perdit à des tâtonnements et à des attaques partielles, et l'autre partie de la division Meynier n'en resta pas moins disséminée, comme auparavant, autour de Kayserslautern. Le 20, l'attaque fut renouvelée avec plus de forces encore sur la brigade Sibaud, qui ne

put se retirer à Trippstadt qu'en éprouvant de grandes pertes; en même temps et de la même manière, la brigade Cavrois était attaquée près de Kayserslautern et rejetée aussi sur Trippstadt, où elle parvint avec les plus grandes peines. Mais une colonne de trois bataillons qui, sous les ordres de l'adjudant général Jordi, était entre ces deux brigades, fut moins heureuse; enveloppée dans la plaine de Kayserslautern par la nombreuse cavalerie prussienne, elle refusa de se rendre, et, après la plus héroïque résistance, elle fut en entier sabrée et détruite. Le restant de la ligne française fut à peine inquiété, mais ce malheureux événement nous coûta près de quatre mille hommes et de bons soldats. Il aurait pu avoir des conséquences beaucoup plus étendues si l'ennemi avait poussé son mouvement plus loin et avec plus de forces, car rien n'empêchait la totalité de l'armée prussienne avec une partie des corps autrichiens qui étaient restés sur la rive droite du Rhin, de s'établir entre les deux armées du Rhin et de la Moselle, séparées l'une de l'autre par une trop grande distance, et de manœuvrer successivement sur chacune d'elles. On fut très-étonné de voir le prince de Hohenlohe, satisfait de son succès et d'avoir donné une leçon à l'armée française, rétrograder pour aller reprendre ses anciennes positions.

A cette même époque, l'armée de la Moselle, qui était restée jusqu'alors assez tranquille à Trèves, et qui n'avait que des affaires d'avant-postes avec la garnison de Luxembourg, s'attendait à être attaquée. Les Autrichiens s'étaient renforcés à Veltlich et à Kilburg, sur la rive gauche de la Moselle; ils avaient reçu des renforts de l'armée de Clairfayt. De son côté, le maréchal de Mœllendorff s'était avancé dans le Hundsruck avec les deux tiers de son armée, et avait fait passer la Moselle à l'une de ses divisions, pour se joindre aux Autrichiens. Tous les mouvements de l'ennemi annonçaient une attaque, lorsque, tout à coup, on le vit aussi rétrograder. L'armée prussienne rappela sa division détachée et se replia sur Kreuznach, près du Rhin, et les corps autrichiens poursuivirent leur retraite jusqu'à Blankenheim et Kaisersesch, sur la route de Cologne. Il est probable que des mouvements aussi extraordinaires auront été motivés par la nouvelle de ce qui se passait à l'armée de Clairfayt, qui, dans le même moment, venait d'être forcée sur la ligne de la Meuse, et se retirait alors sur la Roer.

La Prusse se retire de la coalition.

Bientôt après eut lieu la bataille de la Roer. Les armées du Rhin et de la Moselle se portèrent alors devant Mayence, et l'armée prussienne tout entière passa le Rhin [1]. Le général Taponier avait été

1. Lorsque l'armée prussienne repassa le Rhin, à la fin

détaché de l'armée de la Moselle pour marcher sur Coblentz; il y arriva presque en même temps que le général Marceau, détaché de l'armée de Sambre-et-Meuse. Le général Ambert, avec trois divisions de cette dernière armée, fut alors envoyé pour faire le blocus de Luxembourg; peu de temps après, il fut rejoint par la division Taponier, qui porta le corps de blocus à vingt-cinq mille hommes. Il ne s'y passa rien de remarquable; la garnison ne fit qu'une sortie dans le courant de l'hiver, mais le corps de blocus souffrit beaucoup à cause de la rigueur du froid et de la rareté des subsistances. Nous vînmes de l'armée de Sambre-et-Meuse, comme je l'ai dit plus haut, le relever dans le courant d'avril 1795.

Lignes devant Mayence.

Cependant dès leur arrivée devant Mayence à la fin d'octobre, les deux armées en avaient fait l'investissement sur la rive gauche, et des lignes de contrevallation avaient été élevées. Trop rapprochées de la place, ce qui ne permettait pas de voir l'en-

d'octobre, le cabinet de Berlin notifia à celui de Londres qu'il considérait la convention de La Haye comme ayant pris fin. Il paraît, cependant, que quelques semaines auparavant, les agents prussiens avaient fait quelques ouvertures pour le renouvellement de cette convention; mais elles avaient été repoussées. Le gouvernement anglais n'oubliait pas qu'il venait, tout récemment, d'avoir à se plaindre de la Prusse pour l'inexécution de la convention existante. (*Note ajoutée par le duc de Dalmatie.*)

nemi et ne laissait pas de terrain pour manœuvrer, et n'ayant pas d'ouvrages fermés, elles avaient le défaut de toutes ces lignes continues qui sont toujours tombées devant une attaque vigoureusement faite sur un point faible; la suite des événements ne l'a que trop prouvé. Le général Kléber fut appelé ensuite pour commander le corps de blocus; mais ce commandement, qui lui donnait une position désagréable vis-à-vis des généraux en chef des armées, lui déplaisait; au bout de quelque temps il obtint d'en être déchargé, pour rejoindre l'armée de Sambre-et-Meuse. D'ailleurs les opérations ne présentèrent rien de remarquable; on s'observait des deux côtés avec une égale vigilance, et de temps à autre il se faisait quelques sorties pour contrarier les travaux. Le plus redoutable ennemi que nos troupes eurent à combattre fut l'hiver, pendant lequel elles souffrirent beaucoup et peut-être plus que partout ailleurs : la difficulté de se procurer des subsistances augmenta encore leurs souffrances. Les environs étaient complétement épuisés; les approvisionnements ne pouvaient venir que de fort loin; les chevaux avaient péri pour la plupart, et l'armée fut en proie à la famine en même temps qu'à l'inclémence de la saison. Les maladies vinrent ensuite, et toutes ces causes, jointes à la désertion à l'intérieur, qui avait commencé lorsqu'on avait cessé

de se battre, éclaircirent beaucoup les rangs. Il en fut à peu près de même dans toutes les armées, et si l'ennemi eût su ou voulu profiter de ce moment favorable, il eût obtenu de grands avantages. Il laissa au contraire prendre la tête de pont de Mannheim, que sa garnison évacua le 27 décembre. Sur ces entrefaites, la Prusse se retirait de la coalition et signait, le 5 avril 1795, le traité de Bâle, suivi, le 27 mai, d'une convention pour la neutralité de l'Allemagne. L'Autriche, restée seule, était alors plus occupée de négociations que d'opérations offensives, et les armées républicaines en profitaient pour se remettre de leurs fatigues ainsi que pour compléter leur organisation. D'ailleurs le terrible comité de salut public et ses représentants, qui sans cesse poussaient les armées en avant, avaient fait place à un gouvernement plus modéré. C'est ainsi que se passa la plus grande partie de l'année 1795.

Traité de Bâle.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE VII.

N° 2.

Autrefois les armées campaient, en ordre de bataille, avec des tentes qu'on distribuait : une pour douze hommes, et deux par compagnie pour les officiers. On donnait aussi deux chevaux ou mulets de bat par compagnie, pour les porter ; ainsi il fallait vingt-quatre ou vingt-cinq chevaux pour toutes les tentes d'un bataillon, y compris celles des états-majors. La cavalerie en recevait également, et, en outre, elle avait des piquets pour attacher les chevaux. Cet usage était généralement suivi par toutes les puissances de l'Europe. Les Français l'observèrent dans les deux premières campagnes de la guerre de la révolution; mais ils furent les premiers à l'abandonner. Les pertes réitérées d'effets de campement qu'ils éprouvèrent, les dépenses excessives qu'il eût fallu faire pour les remplacer, l'épuisement

des finances et l'embarras que donnait ce surcroît d'équipages, dans les marches des armées considérables que la France tenait sur pied, motivèrent cette suppression, que, par les mêmes motifs, les autres puissances imitèrent successivement, excepté les Anglais, dont les armées sont beaucoup moins fortes.

Le baraquement, fait avec de la paille et des branchages, fut substitué aux tentes ; par ce moyen, les dépenses d'entretien des armées se trouvèrent beaucoup diminuées, et il y eut moins d'équipages à la suite des armées, qui devinrent ainsi plus mobiles. Des militaires ont prétendu que la consommation d'hommes est plus considérable, depuis qu'on a abandonné l'usage de camper avec des tentes, parce que, étant exposés dans les marches aux intempéries, et arrivant souvent, au milieu de la nuit, sur un terrain détrempé d'eau, qui ne leur offre aucun abri, les soldats n'ont ni le temps ni les matériaux nécessaires pour se faire des baraques : passant la nuit, sous un ciel froid et pluvieux, sans pouvoir fermer l'œil, et après avoir traîné, pendant quelque temps, une existence pénible, dont tous les instants sont marqués par la souffrance que leur fait éprouver une humidité continuelle, leur corps s'affaiblit, ils tombent malades et ils périssent misérablement. Ce raisonnement est plus spécieux qu'exact ; car, si la troupe arrive, pendant la nuit, sur un terrain détrempé où elle devra camper, il n'est pas vraisemblable qu'elle puisse y dresser ses tentes, les faire

tenir et rester couchée dans l'eau. D'ailleurs, si la marche a été longue et s'est prolongée pendant une partie de la nuit, les équipages où sont les tentes, retenus par les embarras et les difficultés de la route, ne peuvent arriver avant le jour, et dans ce cas, le soldat, qui n'aura pas l'habitude ni la permission de suppléer aux tentes par le baraquement, souffrira bien plus en les attendant, au lieu que, dans deux heures, il aura fait son abri et séché ses vêtements, s'il sait d'avance qu'il doit lui-même y pourvoir.

Je ne dissimule pas que le système de camper par baraquement donne quelquefois lieu à l'indiscipline, favorise le pillage, et qu'il est surtout ruineux pour le pays ; car les soldats gâtent et détruisent ainsi une quantité beaucoup plus considérable de bois et de paille qu'ils ne feraient, s'ils avaient des tentes. Mais les généraux, les chefs et les officiers qui prennent la peine de les maintenir dans l'ordre, les empêchent de se livrer à des dégâts inutiles. Je connais des généraux qui n'ont jamais toléré de semblables excès, et qui ont toujours sévèrement réprimé ceux que leurs troupes ont pu commettre. Pour eux, le système de camper par baraquement a, malgré ses inconvénients, la préférence; ils sont persuadés qu'il a sur l'autre système l'inappréciable avantage de mieux garantir les troupes, par conséquent de leur éviter des maladies, et de rendre les armées plus lestes qu'elles n'étaient auparavant. Les tentes peuvent être utiles et préférables dans un pays, comme l'Espagne, où le bois est rare, la paille

courte et le sol presque toujours sec, où, d'ailleurs, les armées sont rarement aussi fortes qu'en Allemagne. Mais dans ce dernier pays, où les matériaux sont communs, les pluies fréquentes, et où les armées ressemblent à des populations en mouvement, il ne serait plus possible de faire usage des tentes, pour ces énormes masses, sans prolonger à l'infini les colonnes, déjà surchargées d'une artillerie formidable, d'approvisionnements indispensables, et de bagages dont la troupe ne peut non plus se passer. Qu'aurait-ce été d'une de ces armées de deux à trois cent mille hommes, que nous avons vues manœuvrer sur une même direction ? Il lui eût fallu plus de dix mille bêtes de somme, seulement pour porter ses tentes, et plus de quinze cents hommes pour les conduire. Si elle avait placé cet attirail en tête de l'artillerie, on eût manqué de canons, quand on aurait dû se battre; si elle l'avait placé à la suite, elle eût déjà changé de camp avant que les tentes fussent arrivées. Personne n'a proposé d'entremêler les équipages de campement avec l'artillerie.

Ces considérations me font penser que les tentes peuvent être employées utilement, et qu'elles sont mêmes nécessaires à une armée qui prolonge son séjour dans un camp, qui est chargée d'assiéger une place, et généralement aux armées de vingt-cinq à trente mille hommes, qui font la guerre dans les pays méridionaux, mais que le baraquement est préférable pour les grandes armées, qui font la guerre dans le Nord, et qui sont toujours en mouvement.

N° 3.

Le général en chef Jourdan au général de division Hatry.

Andernach, le 7 prairial an III.

Je suis instruit, mon camarade, qu'il y a eu, le premier de ce mois, une insurrection à Paris, et que le peuple a occupé la salle de la Convention jusqu'à onze heures du soir. Il paraît cependant qu'à cette heure la Convention a repris le cours de ses séances. Il faut que l'armée agisse, dans cette circonstance, comme elle a agi toutes les fois que de pareils événements ont eu lieu; c'est-à-dire, qu'étant placée sur la frontière pour combattre les ennemis du dehors, elle ne s'occupe point de ce qui se passe dans l'intérieur, et qu'elle ait toujours la confiance de croire que les bons citoyens, qui y sont, parviendront à faire taire les royalistes et les anarchistes.

Nous avons juré de vivre libres et républicains, et nous maintiendrons notre serment, ou nous mourrons les armes à la main. Nous avons juré de combattre les ennemis du dehors, tant que la paix ne sera pas faite. Nous tiendrons pareillement notre serment; nous resterons à notre poste, et nous combattrons avec autant de valeur que la campagne dernière. Je suis persuadé que tels sont vos sentiments et ceux des troupes que vous commandez. Mais

comme il est essentiel d'empêcher que des malintentionnés viennent répandre de fâcheuses nouvelles dans l'armée, comme il est essentiel de redoubler de surveillance, afin que l'ennemi ne puisse pas profiter du malheur de nos querelles intestines, il faut redoubler de zèle et d'activité ; il faut que les militaires de tout grade soient toujours à leur poste, que le service des avant-postes se fasse avec plus de surveillance que jamais, et que vous veilliez à ce que les convois qui passeront dans l'arrondissement que vous commandez, soient bien escortés. J'espère que l'attitude de l'armée en imposera à tous les ennemis de la république.

Je vous communiquerai journellement les suites des événements, et vous invite à me faire part exactement des observations que vous ferez sur ce qui se passera dans les troupes que vous commandez.

Salut et fraternité.

JOURDAN.

Le général en chef Jourdan au général de division Hatry.

Andernach, le 7 prairial an III.

Dans ma lettre de ce matin, je vous ai prévenu que je vous communiquerais les suites de l'événement qui a eu lieu à Paris ; il est certain que la tranquillité paraît régner dans cette commune, et que la Convention nationale est rétablie dans la plé-

nitude de ses fonctions ; je crois cependant devoir vous en faire part ; vous n'en continuerez pas moins la surveillance que je vous ai recommandée, et au moyen d'efforts et de l'harmonie de tous les bons citoyens, il faut espérer que ces fâcheux événements tourneront à l'avantage de la chose publique.

JOURDAN.

N° 4.

Au quartier général à Haren, le 10 vendémiaire an III.

Jourdan, commandant en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Ordre général pour l'attaque de demain.

Les généraux s'assureront aujourd'hui, par eux-mêmes, si les soldats sont approvisionnés de cartouches, et si les munitions, qui sont en réserve dans chaque division, sont en état.

L'armée de Sambre-et-Meuse se mettra en marche demain matin, à cinq heures précises ; cette heure est de rigueur.

L'aile droite, aux ordres de Schérer, marchera sur Dueren, dont elle s'emparera, en forçant les passages de la Roer, aux gués et aux ponts qui se trouvent depuis Nieder-Plombach jusqu'à Mirviller. Lorsque le général Schérer aura forcé le passage de la Roer, il fera poursuivre l'ennemi par sa cavalerie,

et se dirigera sur Ellen et Honkisdum, où il recevra de nouveaux ordres, et correspondra avec le général Hatry, et il me donnera de ses nouvelles toutes les heures.

La division du général Hatry se dirigera sur Inden et Gevenich, afin de passer la rivière entre Lammerstorp et Altorp, pour se diriger ensuite sur Hambach, après avoir passé la Roer au-dessus de Juliers; il attendra là de nouveaux ordres et correspondra avec le général Schérer et le général Championnet. Il n'exécutera le passage de la rivière que lorsque le général Championnet se sera emparé d'Aldenhoven. Pour lui faciliter cette attaque, le général Hatry jettera quelques corps de cavalerie du côté de Juliers, laissant Aldenhoven à sa gauche, afin de couper la retraite à tout ce qui se trouve dans ce poste. Le général Hatry me donnera de ses nouvelles toutes les heures.

Le général Championnet se dirigera entre Aldenhoven et Sierstorp, afin de chasser tout ce qui se trouvera en avant de Juliers. Il viendra ensuite se former en bataille, le plus près possible de cette place, afin de s'opposer à tout ce que l'ennemi pourrait en faire sortir. Il correspondra avec le général Hatry et le général Morlot, et il attendra, devant Juliers, de nouveaux ordres.

Le général Morlot se dirigera sur la Roer, entre Juliers et Linnich; dans sa marche, il laissera Herstorp à sa droite, et se tiendra à hauteur du général Championnet. Étant arrivé sur les bords de la Roer,

il fera reconnaître les passages de cette rivière et tâchera de l'effectuer. S'il y parvient, il se dirigera sur Grudpoel; il fera poursuivre l'ennemi par sa cavalerie et attendra de nouveaux ordres. Il me donnera de ses nouvelles toutes les heures, et il correspondra avec le général Lefebvre et le général Championnet.

Le général Lefebvre se dirigera sur Linnich, pour s'emparer de ce poste, où il passera la Roer, de même qu'à tous les gués qui se trouveront sur sa gauche, jusqu'à Brakel. Lorsqu'il aura passé la Roer, il se dirigera sur Gevenich, et fera poursuivre l'ennemi par sa cavalerie; il y attendra de nouveaux ordres. Il correspondra avec le général Morlot et le général Kléber, et il me donnera toutes les heures de ses nouvelles.

Le général Kléber tâchera d'effectuer le passage de la Roer, en se dirigeant sur cette rivière, par Heinsberg, prolongeant sa droite vers Pranderath, et sa gauche vers Orsbeck. Lorsque le général Kléber aura forcé le passage de la rivière, il fera poursuivre l'ennemi par sa cavalerie et se dirigera sur Huckelhoven. Il aura un corps d'observation sur sa gauche, pour s'opposer à ce qui pourrait venir de Ruremonde. Il correspondra avec le général Lefebvre, et il me donnera de ses nouvelles toutes les heures.

La division du général Dubois marchera, en deuxième ligne, derrière celle du général Championnet et celle du général Morlot, jusqu'à ce que l'ennemi, qui est en avant de Juliers, soit repoussé

derrière la Roer. Il recevra ensuite de nouveaux ordres.

Le général en chef et l'état-major général se tiendront à la division du général Championnet, afin d'être au centre de l'armée.

Le général Bollemont fera traîner, demain matin, à sept heures, sur la grande route d'Aix-la-Chapelle à Juliers, en avant de Neuhausen, les pontons qui sont au parc, dix pièces de canons, pour servir de remplacement, et un approvisionnement de munitions pour remplacer celles des divisions. Le restant du parc restera à la position qu'il occupe aujourd'hui, en arrière de Haren.

Le général Hatry laissera un détachement de trois cents hommes au petit bois qui se trouve à la gauche de sa position, sur la grande route d'Aix-la-Chapelle à Juliers. Ce détachement sera destiné pour la garde du parc qui viendra s'y établir.

Les généraux donneront les ordres les plus précis pour que demain, au fur et à mesure que les caissons se videront, on vienne les échanger au parc, en avant de Neuhausen, et le général Bollemont aura soin de faire remplacer successivement, par le grand parc, les caissons qui partiront de ce dépôt.

Les équipages et les cantinières ne suivront pas l'armée ; il leur sera envoyé des ordres, dès que l'armée aura pris une nouvelle position. En attendant, ils seront réunis derrière les positions qu'occupent aujourd'hui les divisions. Il leur sera laissé une garde suffisante.

Les généraux de division marcheront avec précaution, en se faisant bien éclairer; ils marcheront en colonne serrée par division. Les colonnes ne seront jamais plus profondes que d'une demi-brigade. La cavalerie couvrira les ailes. Ils rendront compte exactement au général en chef de tous les obstacles qu'ils rencontreront.

Si quelques divisions avaient besoin de pontons pour effectuer le passage de la Roer, on s'adressera au général en chef, qui donnera les ordres nécessaires. Les généraux de division se protégeront réciproquement, dans leurs attaques respectives. Le chef de l'état-major donnera les ordres les plus précis au commissaire général, afin que le service des ambulances se fasse avec la plus grande activité.

La journée de demain doit décider du sort de la campagne. Le général en chef compte sur le courage des troupes et sur l'intelligence des généraux. Il espère que l'armée de Sambre-et-Meuse, qui ne compte que des succès, sera encore victorieuse demain.

JOURDAN.

CHAPITRE VIII

SOMMAIRE DU CHAPITRE VIII.

Campagne de 1795. — Premier passage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse. — Elle arrive sur le Mein. — Elle est forcée de repasser le Rhin. — Trahison de Pichegru. — Les lignes de Mayence sont forcées. — L'armée de Rhin-et-Moselle est battue. — L'armée de Sambre-et-Meuse s'avance pour la secourir. — Armistice. — Quartiers d'hiver. — Mon mariage à Solingen.

CHAPITRE VIII.

Le comité de salut public était trop impatient de posséder la ligne du Rhin pour différer plus longtemps l'attaque de Mayence, qui en était la clef. Tant que cette forteresse était entre les mains des Autrichiens, ils avaient un passage pour déboucher sur les frontières de France. Avant la guerre, la forteresse de Mayence était regardée comme une des premières de l'Europe. Depuis les hostilités, le général Custine avait fait élever les fortifications de Cassel, et lié la défense des deux rives du Rhin, en occupant, par de bons ouvrages, l'île Saint-Pierre, située au-dessous de Mayence; le village de Kostheim, placé au-dessus, au confluent du Mein, avait été retranché. Les Français, les Prussiens et les Autrichiens n'avaient point cessé de travailler; aussi cette place était alors dans un état formidable, ayant de l'artillerie à profusion, des approvisionnements considéra-

se tiendra toujours prêt à attaquer l'ennemi, qui lui aurait surpris ou forcé un passage, avant que celui-ci ait eu le temps d'être joint par toutes ses troupes et de s'établir. De son côté, ce dernier aura soin, s'il fait la guerre avec méthode, de se retrancher sur la rive où il sera descendu, pour se donner un appui, en attendant que toutes ses dispositions soient faites pour marcher à l'ennemi.

Premier passage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse.

Le passage du Rhin fut effectué d'après ces principes. Trois points furent déterminés à cet effet; le premier, en commençant par la gauche, était à Urdingen, avec une fausse attaque un peu au-dessous, et sur un point où la ligne de neutralité était interrompue; la division Lefebvre y passa. Le second était entre Dusseldorf et l'embouchure de l'Erst, vis-à-vis Hamm; et le troisième entre Andernach et le confluent de la Trembs, en face de la plaine de Neuwied. Les deux rives du Rhin se rapprochent en cet endroit, et la rive gauche a un petit commandement sur la rive droite; on y établit de fortes batteries dans le but de protéger le passage. Pour effectuer le passage de gauche, on fit remonter des bateaux de la Hollande, et il y eut de ce côté abondance de moyens. Pour le passage du centre, on réunit sur l'Erst tout ce qu'on put se procurer; la plupart des bateaux furent tirés de la Meuse et trans-

portés par terre. Pour exécuter le passage de droite, on rassembla également sur la Trembs les bateaux qu'on fit descendre de la Moselle, entre autres deux ponts volants qui passèrent heureusement sous le feu de la forteresse d'Ehrenbreitstein. Toutes les mesures furent pareillement prises pour assurer, après le passage des troupes, l'établissement de deux ponts : l'un au-dessus d'Andernach et l'autre à Oerdingen.

Le général Kléber devait commencer le mouvement avec l'aile gauche de l'armée qu'il commandait. Afin de détourner l'attention de l'ennemi, il fit faire de grandes démonstrations devant Dusseldorf et bombarder cette ville, dans l'espoir que les habitants, intimidés, détourneraient la garnison de la défendre. Cette mesure rigoureuse n'était pas nécessaire; la place ne pouvait soutenir un siége ni arrêter nos opérations; elle était mal armée, ses fortifications étaient en mauvais état, elle manquait d'approvisionnements, et les Autrichiens n'y avaient laissé que quelques troupes de l'Électeur de Bavière qui capitulèrent à la première sommation. La fausse attaque du général Lefebvre réussit la première et jeta du désordre dans la ligne des postes autrichiens. Le général Kléber en profita pour les deux passages principaux d'Oerdingen et de Hamm, qui s'effectuèrent sans difficulté dans les journées des 6 et 7 sep-

tembre. La division autrichienne d'Erbach chercha d'abord à se rallier devant Düsseldorf, pour donner aux troupes disséminées le temps de la rejoindre; mais elle ne put y parvenir, et elle fut rejetée sur la Sieg. Poursuivie et battue encore à Siegburg, elle fut rejetée sur la Lahn.

La droite de l'armée, où je commandais une brigade de la division Poncet, n'éprouva aucune difficulté pour effectuer son passage; les succès de notre gauche avaient déterminé la retraite des ennemis qui nous étaient opposés, et rien n'arrêta l'établissement du pont. Aussitôt qu'il fut fait, les troupes débouchèrent dans la plaine de Neuwied et se portèrent sur Montabauer, Limbourg et Dietz, où elles opérèrent leur jonction avec celles de l'aile gauche. La division Marceau fut laissée sur le Rhin, pour contenir la garnison d'Ehrenbreitstein et pour travailler aux ouvrages du pont, qui fut immédiatement entrepris.

Passage de la Lahn.

Les rives de la Lahn sont généralement escarpées et offrent des positions d'autant plus difficiles à attaquer que, pour y arriver, il faut suivre de longs défilés et emporter de vive force des passages où aboutissent les débouchés. Profitant de ces avantages, l'armée autrichienne s'était arrêtée sur la rive gauche de cette rivière; elle avait détruit tous les ponts, obstrué les gués, élevé des redoutes et multiplié tous les obstacles; son centre,

campé sur les hauteurs en arrière de Dietz, occupait cette ville par une forte avant-garde. La division du général Poncet eut ordre de forcer le passage et d'attaquer l'ennemi dans sa position; d'autres divisions faisaient des attaques pareilles. Ma brigade fut la première à s'engager, à la faveur d'un gué jugé impraticable par les ennemis et que le hasard m'avait fait découvrir. On ne pouvait y parvenir qu'à travers les plus grandes difficultés. Mon frère, qui était mon aide de camp, accompagné de quelques braves, donne l'exemple, s'élance le premier dans la rivière, rallie son petit peloton sur la rive opposée, et, sous un feu terrible, se précipite à l'arme blanche sur les premiers postes autrichiens, les culbute, en prend une partie et soutient un combat d'une inégalité effrayante, jusqu'à l'arrivée du restant de la brigade, qui se porta avec enthousiasme à son secours. Cette précipitation occasionna même un instant de confusion, parce que le gué était si étroit qu'on ne pouvait s'en écarter sans être entraîné par le courant ou tomber dans des gouffres; nous perdîmes ainsi quelques hommes. La cavalerie fut surtout exposée en prenant une fausse direction. Mon frère s'en aperçut, accourut pour la redresser, et arriva au moment où le général Klein, qui la commandait, était en danger de périr; son cheval s'était renversé dans l'eau

en s'élançant pour prendre terre. Mon frère se jette à la nage après lui, le saisit d'une main ferme et le met hors de péril. Le président du Directoire écrivit à mon frère une lettre flatteuse, pour lui témoigner la satisfaction du gouvernement.

Ce début devait être suivi de succès. Aussitôt que ma brigade fut entièrement formée, et que la seconde brigade de la division se trouva à portée de la soutenir, je fis battre la charge et nous marchâmes sur Dietz à la baïonnette. Les ennemis entreprirent vainement de s'y défendre; ils furent forcés, perdirent beaucoup de monde et durent se retirer en nous laissant un grand nombre de prisonniers, leurs établissements et des magasins considérables. Alors la division, suivie de toute la cavalerie, déboucha sur la hauteur et se forma en bataille à la tête du bois qui est au-dessus de Dietz.

L'armée rive sur le Mein.

Plusieurs passages furent aussi emportés avec des avantages variés par les autres divisions de l'armée, et les ennemis durent précipiter leur retraite sur le Mein, pour se couvrir de cette rivière et s'appuyer sur Mayence. Nous suivîmes leur mouvement, et les trois divisions Bernadotte, Championnet et Poncet, s'établirent, le 26 septembre, sur le plateau entre Hocheim et Kostheim, en faisant replier les vedettes ennemies jusque sur les glacis

de Cassel. Trois jours après, la division Poncet fut portée sur le Mein, pour en observer le cours et le gué important de Flersheim, se liant à gauche avec la division Grenier. La garnison de Cassel ne pouvait nous laisser occuper le plateau de Hocheim, sans essayer de nous en déloger; les divisions Championnet et Bernadotte furent en effet attaquées, le 3 octobre. L'ennemi enleva d'abord Kostheim, mais il le reperdit ensuite, et le général Championnet y fit beaucoup de prisonniers. C'est dans cette position que l'armée de Sambre-et-Meuse attendit pendant quinze jours la diversion que celle de Rhin-et-Moselle devait faire pour mettre la première à même d'avancer et de continuer ses opérations.

Prise de Mannhe par l'armée Rhin-et-Mos Faux mouvements cette armé

Il n'en fut rien. Cependant au moment même où nous remportions nos succès sur la Lahn, le 20 septembre, l'armée de Rhin-et-Moselle en remportait un autre tout à fait inespéré. Quelques obus jetés dans Mannheim firent perdre la tête à la régence palatine, et, pour éviter des malheurs à la ville, elle ouvrit ses portes aux Français. Cet événement avait une portée immense. L'armée de Rhin-et-Moselle pouvait déboucher sur la rive droite du Rhin, et, en pénétrant entre les deux armées autrichiennes, celle de Clairfayt, qui était opposée à l'armée de Sambre-et-Meuse, et celle de Wurmser, qui occupait le cours supérieur du

Rhin, empêcher leur jonction et mettre la première de ces armées dans la position la plus critique. Le maréchal Clairfayt le sentit si bien, qu'il replia son quartier général à Heidelberg, au pied des montagnes; c'était sa seule ressource pour faire sa jonction, et c'était par conséquent aussi un point tout indiqué pour l'attaque de l'armée de Rhin-et-Moselle. Le général Pichegru fit tout le contraire et beaucoup plus mal que s'il n'eût rien fait. Le 23 septembre, le jour même de notre arrivée sur le Mein, il lança les divisions Ambert et Dufour, faibles toutes deux, en avant de Mannheim, et encore en les séparant par le Necker, quoique Mannheim et Heidelberg soient sur la même rive, la rive gauche. Le général autrichien Quasdanovich en profita habilement, pour tomber avec des forces supérieures sur la division Dufour, qui suivait la rive droite; il la culbuta dans le Necker et lui fit beaucoup de prisonniers, parmi lesquels était le général Dufour lui-même. Toute la division eût eu le même sort, si une partie n'avait réussi à trouver un gué et n'avait été recueillie par la division Ambert; celle-ci eut affaire aussi à un ennemi supérieur en nombre, et ses attaques échouèrent; cependant elle effectua sa retraite en bon ordre. Ce malheureux événement permit aux deux armées autrichiennes de faire leur jonction, et au maréchal Clairfayt de se por-

Défaite devant Mannheim.

ter sur le Mein à la rencontre de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Néanmoins, quoique la situation fût devenue beaucoup moins favorable, la possession de Mannheim conservait sa valeur. Le général Pichegru pouvait encore réparer sa faute, et déboucher avec la plus grande partie de son armée; mais il avait laissé dans le Haut-Rhin beaucoup de troupes complétement inutiles et quatre divisions dans les lignes devant Mayence. Ayant ainsi éparpillé ses forces, il ne fit rien, malgré les instances du général Jourdan. Le temps se perdit, et le maréchal Clairfayt, voyant qu'il n'avait rien à redouter de l'une des deux armées françaises, eut toute facilité pour porter ses forces contre la seconde. Il est même probable qu'il avait dès cette époque le secret de ce qui nous parut alors incompréhensible.

Nous ne pouvions en effet pas comprendre ni cette inaction de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui, en possession d'une forteresse sur le flanc et sur les derrières de l'ennemi, paraissait rester impassible, ni l'audace de l'ennemi, qui ne semblait pas tenir compte de cette position dangereuse pour lui, ni l'échauffourée du 23 septembre, où les règles les plus élémentaires de la guerre avaient été méconnues. Ce n'est que longtemps après que nous en avons eu l'explication, lorsque la trahison

de Pichegru a été connue. Nous savons aujourd'hui que, depuis le mois d'août, il était en relation avec le prince de Condé pour trahir la cause qu'il avait servie jusqu'alors, et à laquelle il devait tout ce qu'il était, pour livrer son armée et son pays à l'ennemi.

Quelques voix, entraînées par l'esprit de parti, se sont trouvées pour prendre la défense de Pichegru; elles ont voulu faire croire que ce général avait seulement été déterminé par le spectacle des maux que l'anarchie causait à la France, qu'il avait été consciencieusement convaincu qu'un seul remède était possible à ces maux, la restauration de la maison de Bourbon, qui seule pouvait mettre un terme à cette anarchie, qu'il avait en conséquence traité avec le prince de Condé, mais que les Autrichiens avaient été en dehors de cette négociation, et qu'on la leur avait même cachée. Ces excuses ont peu de solidité. Sans discuter, ce qui serait assez inutile, la pureté des motifs qui ont pu déterminer Pichegru, sans rappeler, ce qui a été assez notoire, qu'on avait agi sur lui par des influences beaucoup moins honorables que celles qui ont été imaginées plus tard, il suffit de faire remarquer la complète invraisemblance de la dernière assertion. Comment pourrait-on croire à la possibilité d'une entente entre Pichegru et les émigrés, sans que les Autrichiens en eussent été in-

struits, sans qu'ils y eussent pris part? Comment Pichegru lui-même pouvait-il y croire, lorsque les émigrés étaient au milieu des Autrichiens, sous leurs ordres, ne pouvant pas faire un mouvement sans leur permission? Comment aurait-il pu leur livrer Huningue, en présence des Autrichiens, sans que ceux-ci intervinssent? Comment l'armée de Pichegru se serait-elle réunie aux émigrés, pour marcher sur Paris (car cette idée absurde a été produite)? On suppose que les Autrichiens l'auraient laissée faire et seraient restés paisibles spectateurs d'un pareil événement! Il fallait avoir une bien grande foi dans leur désintéressement; il fallait oublier bien vite ce qu'ils avaient cependant proclamé assez haut, qu'ils entendaient bien s'indemniser, aux dépens du territoire français, de tout ce que cette guerre leur avait coûté.

Je me borne à ces simples questions, et je crois qu'elles suffisent pour répondre, non-seulement à ceux qui ont cherché à excuser Pichegru, mais encore à ceux qui ne l'excusent pas, qui détestent au contraire sa trahison, mais qui croient qu'elle a joué dans sa conduite militaire un moins grand rôle que son incapacité, et que ses mauvaises opérations sont plutôt des fautes que des trahisons. Je suis aussi de ceux qui tiennent Pichegru pour un général médiocre, prodigieusement servi par le hasard des circonstances, et qui n'a fait, le

plus souvent, que recueillir des succès auxquels il n'avait pris aucune part. Mais l'incapacité elle-même a des bornes, et au point où nous sommes de cette campagne, aux opérations devant Mannheim, ces bornes me semblent dépassées; l'incapacité du général ne me paraît pas suffire pour expliquer ce qui a été fait du côté des Français, encore moins pour expliquer la conduite des Autrichiens. Le maréchal Clairfayt, qui était la prudence même, ne se serait pas avancé contre l'armée de Sambre-et-Meuse, comme il l'a fait, avec son flanc gauche et ses derrières menacés de si près par l'armée de Rhin-et-Moselle, s'il n'avait pas eu de bonnes raisons pour être en sécurité sur ce point.

Au surplus, la déplorable fin de Pichegru a été d'accord avec toute sa conduite, depuis l'origine de sa carrière. Au déblocus de Landau, nous l'avons vu se jeter dans les bras de l'horrible Saint-Just, pour s'attribuer les honneurs de la campagne et perdre le général Hoche, qui fut en effet suspendu et mis en prison après sa victoire. J'ai dit plus haut ce que le général Hoche me raconta de son entrevue avec Pichegru, à cette époque; il ne tint pas à ce dernier, qui était profondément jaloux de ses compagnons d'armes et de ceux qui lui paraissaient être des rivaux, que le général Jourdan ne fût perdudans sa réputa-

tion de général, car il avait sur Jourdan comme sur Hoche un avantage marqué, celui que la duplicité et la fausseté peuvent quelquefois remporter sur la droiture et la bonne foi.

Ce serait trop dire cependant que d'attribuer à toutes les actions de Pichegru, sans distinction, depuis le commencement de ses liaisons avec le prince de Condé, le caractère de la trahison. Il n'a pas toujours et systématiquement trahi, et quand, plus tard, il a été battu devant Mayence et sur la Pfrim, on n'a pas besoin d'expliquer ces revers par une intention préméditée de livrer son armée. Au contraire, il a dû avoir l'intention de faire bonne résistance, car il n'avait aucun intérêt à se faire battre et à diminuer ainsi la position qu'il avait en France et l'influence qu'il pouvait exercer, influence qui ne se maintient qu'avec le succès. Sa conduite dans son ensemble a dû offrir beaucoup de tergiversations, comme celle de tout homme qui s'est placé dans une pareille situation, et qui est entré dans la voie du crime. Il a dû même s'en repentir, mais trop tard, et chercher peut-être à revenir sur ses pas : quant à sa conduite devant Mannheim, toutes les circonstances me paraissent indiquer qu'il y a eu de sa part préméditation coupable. Quoi qu'il en soit, l'armée de Sambre-et-Meuse, privée du concours de l'armée de Rhin-et-Moselle, était dans une position

dangereuse, ayant sur son front l'armée du maréchal Clairfayt, toute disponible, et sur son flanc droit la garnison de Mayence, forte de vingt mille hommes. En outre, elle était resserrée dans un espace fort étroit, entre la ligne de neutralité et le Rhin, espace qui était loin de suffire à sa subsistance; elle souffrait beaucoup, et les ordres les plus sévères, avec tous les efforts des officiers, ne pouvaient pas empêcher les soldats de se livrer à la maraude, qui détruit la discipline et qui affaiblit rapidement une armée. Néanmoins, le général Jourdan persistait à tenir jusqu'au bout, pour ne pas compromettre l'armée de Rhin-et-Moselle, et dans l'espoir qu'elle ferait enfin un mouvement. Il était lui-même dans l'impossibilité de manœuvrer sur la droite de l'armée autrichienne, parce qu'il était arrêté par la ligne de neutralité, et qu'il n'osait pas la violer, dans la crainte de créer des embarras politiques sérieux au gouvernement de la république. Dès son arrivée sur le Mein, il avait pris les précautions les plus minutieuses, pour ne donner aucun sujet de plainte au gouvernement prussien et pour prouver la bonne foi avec laquelle la république tenait ses engagements. La correspondance du général Hatry avec le prince de Hohenlohe, qui commandait la garnison prussienne à Francfort, et le témoignage du prince lui-même, en donnent la preuve. Le ma-

réchal Clairfayt ne fit de son côté, comme on le remarque dans cette correspondance, qu'une réponse ambiguë qui pouvait faire pressentir ses intentions ultérieures [1].

Aussi, soit qu'ils eussent un consentement tacite, soit qu'ils pensassent que la Prusse n'oserait pas se plaindre trop haut, les Autrichiens franchirent, le 12 octobre, la ligne de neutralité, pour tourner la gauche de l'armée française. Le général Jourdan voyait venir ce mouvement depuis quelques jours, sans pouvoir l'empêcher, et, dès le 9 octobre, il avait donné ses instructions en conséquence à ses généraux [2].

Retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse.

La ligne de neutralité était tout au désavantage de l'armée française, dont elle avait paralysé les mouvements, et la ligne du Mein n'était plus tenable. Le premier mouvement des Autrichiens dut, par conséquent, déterminer la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse ; elle quitta le Mein, le 12. On renvoya à son armée une division de l'armée de Rhin-et-Moselle, appelée, quelques jours auparavant, devant Cassel, par le général Kléber, qui avait pris momentanément le commandement du blocus. On eut même la précaution de faire passer toutes les barques du Rhin sur la rive gauche, et

1. Voir, à la fin du chapitre, N° 5.
2. Voir, à la fin du chapitre, N° 6.

l'armée se replia sur la Lahn, sans qu'il y eût d'engagement. Le premier projet du général Jourdan était de s'y arrêter, et les ordres généraux du 9 et du 12 l'indiquaient; mais l'armée ne pouvait s'établir dans ce pays de montagnes stériles, où il n'y a aucune ressource, et le général Jourdan s'attendait bien à ce que l'armée autrichienne suivrait son mouvement; il se décida donc à le continuer, pour aller reprendre ses anciennes positions de la rive gauche, en conservant toujours, par l'occupation de Dusseldorf, la facilité de passer de nouveau le Rhin, quand il le voudrait. La division d'avant-garde, toujours commandée par le général Lefebvre, fut même laissée, pour éclairer le pays, sur la rive droite en avant de Dusseldorf.

Un seul incident, mais qui n'eut même pas de suite, signala cette retraite. Le général Kléber allait passer le pont de Neuwied avec ses divisions d'arrière-garde, lorsque le général Marceau, qui levait en ce moment le blocus d'Ehrenbreitstein, et qui avait reçu l'ordre de faire passer les bateaux sur la rive gauche, commit, par un malentendu, l'imprudence de les faire détruire en y mettant le feu. Ces bateaux, dont plusieurs étaient amarrés ensemble, allèrent à la dérive, tombèrent sur le pont de Neuwied, le rompirent et l'embrasèrent. On crut, dans le premier moment, que c'était la

garnison d'Ehrenhreitstein qui avait employé ce moyen. Les divisions d'arrière-garde couraient le plus grand danger; si l'ennemi eût connu cette circonstance, il pouvait tomber sur elles avec des forces supérieures et les écraser. La fermeté du général Kléber et celle qu'il communiqua aux troupes par sa contenance eussent suffi pour leur assurer la victoire, si elles eussent été attaquées; mais elles ne le furent même pas; elles n'étaient suivies que par une faible avant-garde; le général Clairfayt avait arrêté la marche du gros de son armée pour une autre opération où il eut un plein succès. Cependant le pont fut réparé, et l'arrière-garde, après avoir attendu deux jours, put enfin passer; ensuite on leva le pont. On aurait certainement prévenu cet accident, en établissant, comme on doit toujours le faire, au-dessus du pont, une chaîne de plusieurs bateaux de garde, pour arrêter ou détourner les corps flottants que le courant du Rhin pouvait amener, et cette précaution devait être d'autant moins négligée ici qu'on devait prévoir que l'ennemi ferait cette tentative. A la guerre, les fautes d'imprévoyance sont le plus souvent punies, et quelquefois sans retour.

Depuis que j'avais quitté la division d'avant-garde, le général Lefebvre ne cessait de demander que je lui fusse rendu; je le désirais moi-même, tout à la fois par reconnaissance pour ce digne

chef et pour me retrouver avec des troupes parmi lesquelles j'avais fait mon plus grand avancement. L'activité de ces troupes me convenait aussi parfaitement : les premières à s'engager, les dernières à quitter le champ de bataille, toujours en présence de l'ennemi, souvent seules au combat, par leur vigilance, elles assuraient la sécurité de l'armée, et je trouvais avec elles les plus fréquentes occasions de servir activement. Je rentrai, le 23 octobre, au moment où l'armée repassait le Rhin, dans la division Lefebvre, et j'y eus le commandement de la brigade de troupes légères. Je fus envoyé sur le cours de la Wupper, poussant des reconnaissances dans les montagnes qui forment cette partie de la vallée du Rhin, entre Cologne et Dusseldorf, et je fus chargé de couvrir la route de la rive droite du Rhin entre ces deux villes, par laquelle des convois arrivaient à Dusseldorf.

Les lignes devant Mayence sont forcées.

Cependant le maréchal Clairfayt, après nous avoir éloignés du Mein, avait manœuvré avec une grande habileté. Il ne nous avait fait suivre que par une forte avant-garde qui masquait ses mouvements, et il n'avait pas perdu de temps pour porter toutes ses forces sur l'armée de Rhin-et-Moselle. Dans la nuit du 20 octobre, il déboucha sur les lignes construites devant Mayence, et qui n'étaient gardées, sur une longueur de quatre lieues, que par quatre divisions formant environ

vingt-cinq mille hommes, car le général Pichegru avait éparpillé son armée partout : dans le haut Rhin, où elle n'avait pas d'ennemi devant elle, à Mannheim et devant Mayence. Les lignes avaient, comme je l'ai déjà dit, le défaut d'être continues, sans ouvrages fermés pour rallier les troupes en cas d'attaque, et celui d'être aussi tracées beaucoup trop près de la place, ce qui ne permettait pas même de voir venir l'ennemi. En outre, on avait, par un calcul difficile à expliquer, laissé une trouée entre le village de Laubenheim, où finissait l'extrême droite de la ligne, et le Rhin. Les Autrichiens dirigèrent leur principal effort sur cette trouée, en même temps qu'ils faisaient débarquer un corps de troupes légères un peu plus haut, pour inquiéter les derrières de la division Courtot, qui formait la droite de la ligne française, et qu'ils lançaient aussi une fausse attaque sur notre gauche. Cette disposition du général autrichien était fort bonne ; il attaquait à la fois le point le plus faible de l'armée française et sa ligne d'opérations, qui était sur la tête de pont de Mannheim, et la vallée du Rhin, où le restant de l'armée était échelonné. La division Courtot, quoique surprise, fit d'abord bonne contenance ; mais bientôt, écrasée par des forces supérieures, elle se mit en déroute, et, dans sa précipitation, elle ne chercha même pas à se replier sur les autres divisions ; elle fut

poussée droit devant elle par la route d'Alzey et de Kirchheimpoland, et, dans la même journée, on vit des fuyards arriver jusqu'à plusieurs lieues du champ de bataille. Les autres divisions, se trouvant ainsi découvertes et prises en flanc, furent très-compromises et eurent beaucoup de peine à se dégager. La division Saint-Cyr soutint cependant la retraite, et, grâce à ce que les Autrichiens ne poussèrent pas leur succès avec une grande vigueur, les trois divisions restantes parvinrent enfin dans la soirée, et après avoir essuyé des pertes, à se remettre en ligne derrière la petite rivière de la Selz. Le lendemain, elles se replièrent sur la Pfrim; mais elles étaient affaiblies; le moral du soldat était ébranlé; beaucoup de matériel avait été abandonné dans les lignes. On avait mis plusieurs mois et on avait eu des peines infinies à y rassembler pour le siége d'immenses approvisionnements de toute sorte. Comme on n'avait pas pris la précaution de les faire enlever, non-seulement ils tombèrent entre les mains de l'ennemi, mais une grande partie de l'artillerie de campagne, que les divisions ne purent emmener, faute de temps et de chevaux, eut le même sort.

Retraite de l'armée de Rhin et-Moselle.

La ligne de la Pfrim, sur laquelle l'armée s'était retirée, s'étendait du mont Tonnerre à Worms, ayant Kirchheimpoland en avant de la gauche. Cette position était très-bonne si on avait eu des

forces pour l'occuper; mais elle avait trop d'étendue pour quatre divisions qui ne comptaient pas quarante mille hommes. La lenteur que le maréchal Clairfayt mit dans ses mouvements aurait parfaitement laissé au général Pichegru le temps de se renforcer, en appelant à lui vingt mille hommes qu'il avait dans le haut Rhin; on ne sait par quelle raison il ne le fit pas. Le 10 novembre, les Autrichiens, en nombre presque double de celui des Français, vinrent les attaquer; leur principal effort porta sur la division Saint-Cyr, qui formait la gauche française. Cette division soutint de la manière la plus honorable un combat inégal; elle finit pourtant par être débordée, et se retira en bon ordre sur la route de Kayserslautern. Les autres divisions se replièrent de même, sans que le général Pichegru essayât de retour offensif; c'eût été le seul moyen de disputer le terrain. Une armée disséminée sur une aussi longue ligne et restant sur la défensive ne pouvait pas tenir. La place de Mannheim fut dès lors abandonnée à elle-même.

Le même jour, la division Marceau, de l'armée de Sambre-et-Meuse, arrivait sur la Nahe. Le général Jourdan, à la première nouvelle de la prise des lignes de Mayence, l'avait détachée, pour communiquer avec l'armée de Rhin-et-Moselle. Il eût fallu que ce mouvement fût fait avec de beau-

coup plus grandes forces; mais le général Jourdan ne pouvait pas disposer de toute son armée sans un ordre du comité, et celui-ci, qui n'était plus dirigé par Carnot, donnait des ordres opposés. Il craignait de trop éloigner l'armée de Sambre-et-Meuse de celle du Nord, qui cependant n'avait aucun besoin d'elle, et il ne prescrivait que des opérations détachées. C'était pour obéir à ces instructions que, dans le même temps, le 6 octobre, la division Lefebvre et celle de cavalerie d'Harville étaient envoyées sur la Sieg, pour faire, disait-on, une diversion aux mouvements de l'ennemi, qui avait fait une pointe vis-à-vis Mayence. Ce n'est pas à de pareilles distances qu'on fait des diversions, et celle-ci prouvait, pour le moins, qu'on était dans une profonde ignorance de ce qui se passait. Nous arrivâmes sur la Sieg; nous n'eûmes connaissance que de quelques rassemblements de paysans, et nous rentrâmes dans nos positions. Pendant que nous faisions ces mouvements inutiles sur la Sieg, la division Marceau arrivait sur la Nahe, devant Kreuznach; mais le général autrichien avait une supériorité de forces qui lui permettait de faire des détachements, et il avait placé sur ce point un corps d'observation. Le général Marceau l'attaqua; mais, malgré toute sa vigueur, il ne put l'enfoncer et il fut repoussé.

Après l'affaire sur la Pfrim, les Autrichiens

poursuivirent leurs succès ; mais cette fois ils attaquèrent principalement la droite de l'armée de Rhin-et-Moselle dans la vallée du Rhin. Leurs attaques furent néanmoins contenues par les généraux Desaix et Beaupuy, et le mouvement de retraite put se continuer sur la ligne du Speyerbach, sans autre événement. Mais cette ligne, quoique bonne et connue de l'armée, ne suffisait pas encore à Pichegru ; il continua son mouvement rétrograde qui l'éloignait de plus en plus de Mannheim et de l'armée de Sambre-et-Meuse, dont on devait cependant attendre les opérations, et sur laquelle il allait encore une fois rejeter les Autrichiens. Il ne se crut en sûreté que sous les canons de Landau et sur la ligne de la Queich, avec sa gauche, sous les ordres du général Saint-Cyr à Pirmasens. Ce mouvement se fit, le 16 novembre ; le 26, Mannheim se rendait. Il y avait dans cette place neuf mille hommes. Une aussi prompte reddition, après dix jours à peine d'investissement, jointe à ce que la garnison fut prisonnière de guerre, causa un grand étonnement dans l'armée, où tout le monde savait qu'il y avait à Mannheim des vivres pour quinze jours ; on l'avait même dit à l'armée de Sambre-et-Meuse. On commença alors à concevoir des soupçons, mais d'une manière vague. Plus tard, quand la trahison de Pichegru a été dévoilée, ils ont pris

Reddition de Mannhei

plus de consistance; cependant ils n'ont jamais été éclaircis, et cette affaire de Mannheim est toujours restée fort obscure.

La chute de Mannheim fut un très-fâcheux événement de plus. L'armée autrichienne, qui en faisait le siége, put passer le Rhin et se réunir à celle du maréchal Clairfayt. Cette réunion était d'autant plus fâcheuse pour nous, que le général Jourdan arrivait, en ce même moment, sur la Nahe. En effet, après les inutiles tentatives du général Lefebvre, sur la Sieg, et celles du général Marceau, sur Kreuznach, les nouvelles des revers de l'armée de Rhin-et-Moselle se succédaient, et on avait enfin compris qu'il ne s'agissait plus de faire de ces pointes dépourvues d'ensemble. Le général Jourdan avait été autorisé à disposer de la plus forte partie de son armée, pour le mouvement sur la Nahe, qui devait, on l'espérait du moins, sauver Mannheim. Cependant on ne voulut pas compromettre la possession de Düsseldorf et du cours inférieur du Rhin; on laissa à cette place sa garnison; mais les troupes qui étaient encore sur la rive droite furent rappelées, pour remplacer celles qui allaient faire l'expédition de la Nahe, et pour garder le cours du Rhin. La division Lefebvre fut employée à ce service, et ma brigade fut répartie entre Bonn et Andernach. Je m'y établis le 26 novembre. Le général Jourdan

se portait avec cinq divisions sur la Nahe. Le 28, elles étaient en ligne, de Baccarach à Kirn; la division Marceau s'étendait à droite jusqu'à Birkenfeld. On établit un pont sur la Moselle à Cell, au-dessous de Frarbach, et on se mit à fortifier ce dernier point; le général Jourdan prévoyait, avec sagesse, que les chances de la guerre pourraient le rejeter sur la Moselle. Le 1^er^ décembre, la division Bernadotte enleva Kreuznach après un combat opiniâtre; mais ce premier succès ne put être suivi : on était en présence de toute l'armée du maréchal Clairfayt, et l'on venait d'apprendre au même moment la reddition de Mannheim. Le but principal de l'expédition était de secourir cette place; une fois qu'il était manqué, il y aurait eu plus que de la témérité à s'engager plus avant avec une armée fort inférieure en nombre à celle de l'ennemi. Les troupes venaient de parcourir un pays sans ressources, par des chemins affreux; la saison était aussi très-mauvaise. Le général Jourdan essaya cependant de se maintenir dans sa position; mais la division Marceau, attaquée, le 8 décembre, à Lautereken, par des forces supérieures, fut battue, et l'ennemi tournant la droite de l'armée menaçait de la prévenir à Frarbach. Le général Jourdan dut, en conséquence, se retirer sur Simmern, pour se rapprocher de la Moselle. On s'attendait même à être obligé de la passer.

Mouvemen de l'armée Sambre-et-M sur la Nahe

De son côté le général Kléber, resté à Coblentz, s'attendait aussi à être attaqué, et l'ennemi paraissait même faire des démonstrations de passage vis-à-vis Namendy[1]. Tout nous annonçait une suite de campagne très-pénible et dont les résultats étaient incertains. Heureusement les Autrichiens, tout en remportant leurs derniers succès, avaient aussi, de leur côté, beaucoup souffert. L'hiver où nous entrions, et le pays pauvre qui allait être le théâtre de la guerre, menaçaient également les deux armées d'une campagne désastreuse; ces armées y auraient éprouvé plus de pertes que dans les combats. Les Autrichiens surtout, quoique vainqueurs, voyaient la difficulté de continuer leurs opérations offensives dans ces conditions; ils devaient d'ailleurs être satisfaits de la fin de la campagne qui leur avait rendu la ligne du Rhin. Le 10 décembre, ils nous proposèrent un armistice, en s'adressant à la fois aux généraux Jourdan et Pichegru. Le premier répondit qu'il y donnait son consentement, pourvu que son collègue donnât également le sien. Pichegru n'osa pas le refuser, et l'armistice fut conclu pour les deux armées; il devait durer jusqu'à ce qu'il fût dénoncé par l'une des parties, dix jours avant la reprise des hostilités.

1. Voir, à la fin du chapitre, N° 7.

Cet armistice vint fort à propos pour nous. L'armée de Rhin-et-Moselle était réfugiée sous le canon de Landau, fortement réduite en nombre, et elle avait perdu presque tout son matériel et ses chevaux. L'armée de Sambre-et-Meuse allait être rejetée derrière la Moselle, pendant que son aile gauche était encore à Düsseldorf. La jonction des deux armées, séparées par une telle distance et par une armée autrichienne fort supérieure en nombre à leurs forces réunies, était devenue impossible; rien ne s'opposait à la marche des Autrichiens sur Metz et sur la Lorraine. On peut comparer cette situation à celle où nous nous étions trouvés, au printemps de l'année précédente

Armistice.

D'après la convention qui réglait l'armistice, chaque armée conservait ses positions. Le général Jourdan ramena la sienne dans ses anciens cantonnements, pour rétablir les troupes. La division Lefebvre fut renvoyée sur la rive droite du Rhin, et une convention particulière, conclue par le général Hatry, traça la ligne de démarcation. Cette ligne pour les Français suivait le cours de la Wupper, et pour les Autrichiens le cours de l'Acher et de la Sieg; l'espace intermédiaire devait rester neutre.

Cet événement détermina l'acte le plus important et le plus heureux de ma vie. Ma brigade

Mon mariage.

était cantonnée dans les montagnes de Solingen et j'établis mon quartier général dans cette petite ville. Je logeai chez Mme Berg. Elle me vit entrer dans sa maison avec indifférence. Trois mois après, le 26 avril 1796, elle m'accordait la main de sa fille et elle fondait un bonheur qui n'a fait qu'augmenter avec les années.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE VIII.

N° 5.

Hatry, général de division, commandant l'aile gauche de l'armée, au prince de Hohenlohe, commandant l'armée de Sa Majesté prussienne.

Au quartier général à Obervitstadt, le 2 vendémiaire, l'an IV de la république.

Monsieur le général,

J'ai l'honneur de vous prévenir que, conformément à la convention additionnelle arrêtée à la suite du traité de paix de Bâle, en date du 5 avril 1795, entre les plénipotentiaires respectifs du roi de Prusse et de la République française, dans laquelle il est dit que le passage des troupes, soit de la République française, soit de l'Empire ou de l'Autriche, restera libre par les routes conduisant de Francfort sur

Koënigstein, Friedberg, sur Haidersheim, Wiesbaden, et enfin sur Hoddersheim, une autre colonne a suivi la route de Koënigstein et a ordre de se réunir à moi pour prendre aussi la route de Hoddersheim. Je pense, monsieur le général, qu'il est inutile de faire passer les troupes de la République par Francfort. Je vous prie de me faire connaître les endroits par où vous jugerez convenable de faire passer les troupes que je commande, pour se rendre, demain 3, à Rodelheim, sur la rive droite de la Nidda, où j'ai ordre de prendre position, afin de faire ma jonction avec la colonne qui vient de Koënigstein. L'officier que vous m'avez envoyé hier à Friedberg m'a dit que vous aviez donné des ordres pour qu'un officier de votre état major dirige la colonne.

Je dois aussi vous prévenir, monsieur le général, que la totalité des forces que je commande ne peut quitter les environs de Francfort, pour se porter sur la route de Haddersheim, que lorsque vous m'aurez donné votre parole d'honneur, que nos ennemis n'ont point de troupes sur la rive droite du Mein, au-dessus de Francfort, au mépris de la neutralité, et que vous ne souffrirez pas que l'ennemi passe de la rive gauche à la rive droite du Mein depuis Höchst, dans toute la partie comprise dans la ligne de neutralité. Dans le cas où vous ne pourriez pas me donner une assurance positive sur cet objet, je ne puis me dispenser de laisser un corps d'observation près de Francfort.

Soyez assuré que tous les moyens sont employés pour maintenir le bon ordre dans les différentes parties où les troupes de la République sont dans le cas de passer, et pour que rien ne puisse porter atteinte à la bonne harmonie qui existe entre les deux puissances.

HATRY.

Le prince de Hohenlohe au général Hatry.

Francfort, le 24 septembre 1795.

Monsieur le général,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre que l'adjudant général m'a apportée. Je ne saurais mieux répondre qu'en vous communiquant la réponse que j'ai faite au général en chef Jourdan, et laquelle doit vous satisfaire, en vous prouvant quels sont mes procédés. Je tâcherai de vous rencontrer demain dans votre marche, tant pour avoir l'honneur de faire votre connaissance, que pour voir vos troupes ; c'est de quoi je vous demande la permission.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le général, etc.

Le prince DE HOHENLOHE.

Le prince de Hohenlohe au général en chef Jourdan.

Francfort, le 24 septembre 1795.

Monsieur le général,

J'ai regretté véritablement de ne pas vous rencontrer aux environs de Weilbourg; mais je me propose bien de me procurer l'honneur de votre connaissance le plus tôt qu'il me sera possible. Je suis très-reconnaissant de la stricte observation de tous les points de la neutralité établie par la convention additionnelle au traité de Bâle, et je dois rendre justice à tous les généraux sous vos ordres, qu'ils se sont conduits à cet égard avec de la loyauté et même avec de la prévenance pour moi.

M. le maréchal Clairfayt a, de son côté, eu les mêmes égards, et aucune troupe de son armée, dont l'aile droite longeait notre cordon, n'y est entrée sur aucun point. Son passage du Mein, lors de sa retraite, s'est fait sur six ponts établis à Russelsheim et Singlingen, au-dessous de Höchst; aucune troupe armée n'a passé par Francfort, et je puis par conséquent bien donner ma parole qu'aucun corps autrichien ait remonté le Mein sur la rive droite. Ainsi je ne crois pas que l'on ait des vues de revenir de ce côté-là sur vous. Pour vous donner, monsieur le général, une preuve non équivoque de ma manière de procéder, j'ai l'honneur de vous communi-

quer ci-joint, en original, la réponse que M. de Clairfayt vient de me faire; quoiqu'elle ne soit pas comme je l'aurais désiré, il me paraît que ce qui a pu empêcher le général de se déclarer, conformément à mes vues, est qu'il ne veut pas faire l'aveu du peu de moyens qui lui restent pour pouvoir secourir Mayence. Quoique je trouve bien juste, monsieur le général, que vous preniez vos précautions pour tous les cas, il me paraît cependant que je dois attendre de vos procédés que vous préférerez choisir une position hors de la ligne de mon cordon, où d'ailleurs, militairement considéré, le local sera plus propre que dans les environs de Francfort. Je me crois en droit d'être encore plus exigeant à l'égard de l'observation de la neutralité, vis-à-vis des généraux français qu'envers les autres, comme c'est entre la France et la Prusse que le traité a été conclu. D'ailleurs, mon général, la confiance que votre ton m'inspire m'autorise à me promettre cette complaisance de votre part; je profite de votre permission de pouvoir faire indiquer au général Hatry, commandant votre aile gauche, la meilleure route de Wilbel à Höchst, et la note ci-jointe lui en donne le détail. Je m'adresserai à vous, toujours avec confiance, pour les plaintes et les réclamations qu'il y aura à faire, et je me persuade de votre justice, monsieur le général, que vous voudrez toujours y faire droit. J'avertis le gouverneur de Sayn-Altenkirchen qu'il n'a qu'à vous adresser sa requête, en l'assurant pleinement que les dommages y faits se-

raient bonifiés par votre protection. Je suis surpris que les officiers prussiens aient trouvé à redire aux campements nécessaires à prendre aux corps de vos troupes en marche de Wetzlar sur la Nidda, et vous sentirez fort bien que je dois convenir avec vous qu'il est impossible de faire séjour sur la grande route, sans se déployer.

Veuillez agréer mes remercîments des soins que vous me promettez de faire prendre des endroits et possessions que j'ai eu l'honneur de vous recommander, particulièrement situés hors de la ligne de démarcation, et auxquels même le roi prend un intérêt particulier. Je profiterai, mon général, de votre permission, pour placer des sauvegardes là où je croirai nécessaire, et l'égard qu'on aura pour elles me prouvera toujours le désir que vous avez de nous obliger. Au reste, toutes mes actions vous prouveront combien je désire de pouvoir contribuer au maintien de la bonne harmonie rétablie entre les deux puissances.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le général, etc.

Prince DE HOHENLOHE.

Le général Clairfayt au prince de Hohenlohe.

Acheilgen, ce 23 septembre 1795.

Monseigneur,

Votre Altesse est, j'espère, convaincue que je n'ai pas négligé l'occasion de faire ce qui pourrait

lui être agréable lorsque je l'ai pu, sans préjudice à mon devoir; mais il est des règles auxquelles je suis assujetti par les circonstances. Elle sentira sans doute l'impossibilité où je suis de prendre un engagement qui contiendrait formellement celui de renoncer à secourir Mayence et de laisser à l'ennemi la facilité d'en faire paisiblement le siége. Votre Altesse est trop juste pour ne pas approuver les motifs qui m'empêchent de faire ce que vous désirez dans cette occasion, et être persuadée que, dans toute autre, je serai fort empressé de reconnaître les attentions que vous voulez bien me témoigner et vous convaincre de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honnneur d'être, etc.

CLAIRFAYT.

N° 6.

Instruction pour les généraux de division.

Au quartier général à Hofheim, le 17 vendémiaire, l'an IV de la république.

Dans le cas où l'ennemi tenterait le passage du Mein, entre Höchst et Francfort, le premier général de division qui en sera prévenu par les avant-postes fera tirer trois coups de canon. Les trois coups seront de suite et successivement répétés par les six divisions de l'armée. A ce signal, toutes les troupes prendront les armes et feront les dispositions suivantes :

La division Bernadotte tiendra un régiment de cavalerie de la deuxième ligne prêt à marcher au premier ordre.

La division Championnet observera bien le Mein, depuis Erstheim jusqu'à Flersheim exclusivement. Ces deux divisions observeront la garnison de Mayence et se tiendront prêtes à exécuter les ordres qui leur seront envoyés ; les équipages de ces deux divisions se réuniront sur les hauteurs de Wiesbaden.

La division Grenier enverra trois bataillons et le 4e de hussards sur les bords du Mein, pour observer les gués de Flersheim et de Russelheim. Le restant de la division restera sous les armes, sur son front de bandière, ayant à sa gauche l'autre régiment de dragons.

La division Tilly enverra trois bataillons et le 12e régiment de chasseurs, pour défendre le gué de Singlingen, et restera en bataille sur son front de bandière.

La division du général Lefebvre enverra trois bataillons et un régiment de chasseurs sur les bords du Mein, pour défendre le passage de cette rivière entre Höchst et Singlingen. Le restant de la division restera en bataille sur son front de bandière, ayant un régiment de chasseurs à sa droite et un à sa gauche.

La division de cavalerie, aux ordres du général Harville, se réunira, la gauche à Addersheim, et la droite se prolongeant vers la gauche du général Grenier.

Les généraux défendront autant que possible le passage du Mein et communiqueront avec les généraux qui seront à leur droite et à leur gauche, afin de se soutenir réciproquement.

Les équipages de la division Poncet se réuniront à Brukenheim, ceux de la division Grenier à Marxheim, pour se réunir ensuite, en cas de besoin, sur les hauteurs de Wiesbaden, avec ceux des divisions Championnet et Bernadotte. En cas de retraite, ces équipages se réuniront avec ceux de l'état major général et se dirigeront sur Kirberg. Les équipages de la division Lefebvre se réuniront à Koënigstein, et, en cas de retraite, se dirigeront sur Limbourg; ceux de la division Tilly se réuniront à Hofheim, et, en cas de retraite, se dirigeront sur Kirberg, en suivant la route de Epstein, Idstein et Kirberg.

En cas où l'ennemi passerait le Mein, entre Höchst et Francfort ou au-dessus de Francfort, le général Lefebvre s'emparerait de Höchst et porterait six bataillons et un régiment de cavalerie en arrière du ruisseau qui prend sa source vers Kronembourg, qui passe à Hansen, à Jossenheim, et se jette dans la Nidda entre Höchst et Rödelheim.

Dans le cas où l'ennemi, après avoir passé le Mein au-dessus d'Höchst ou de Francfort, dirigerait ses principales forces sur notre flanc gauche, le général Lefebvre prendrait position, avec la totalité de sa division, derrière le ruisseau dont il est parlé plus haut et ferait garder Kronembourg. Pour lors, la division du général Tilly, qui serait prévenue par

CHAPITRE IX

SOMMAIRE DU CHAPITRE IX.

Campagne de 1796. — Situation déplorable de l'armée de Rhin-et-Moselle. — L'armée de Sambre-et-Meuse passe le Rhin, pour la seconde fois, et se porte sur la Lahn. — Elle est obligée de se retirer. — L'armée de Rhin-et-Moselle passe le Rhin à Strasbourg. — L'armée autrichienne se retire sur le Danube, et est suivie par les deux armées françaises. — Manœuvre habile de l'archiduc Charles. — Il force l'armée de Sambre-et-Meuse à se retirer. — Combat de Mockendorf. — Bataille de Würzburg. — L'armée se retire de nouveau sur la Lahn et la Sieg. — Mort du général Marceau. — Retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle. — Batailles de Biberach et de Schlingen. — Siéges de Kehl et de la tête de pont de Huningue par les Autrichiens. — Première campagne de l'armée d'Italie.

CHAPITRE IX.

L'hiver et le printemps de 1796 se passèrent dans le repos. Le général Jourdan mit ce temps à profit, pour l'organisation de son armée et pour la remettre dans le meilleur état possible, malgré l'extrême pénurie d'argent dont nous souffrions. Il n'en fut pas de même à l'armée de Rhin-et-Moselle, où le général Pichegru, non-seulement laissa ses troupes à l'abandon, négligées et en proie à toutes sortes de privations pendant l'hiver, mais où il calculait sur cette détresse, pour favoriser l'exécution du plan de trahison qu'il poursuivait avec persévérance. S'il était permis de faire un choix parmi les actes criminels dont s'est composée cette trahison, celui-ci serait peut-être le plus odieux. Un général, à qui des milliers d'hommes ont été confiés, et qui doit, pour ainsi dire, en être le père, commet, en spéculant sur la misère et la ruine de ses propres soldats, une action

vraiment infernale. Nous connaissons aujourd'hui tout le plan de Pichegru. Il n'avait accepté l'armistice qu'avec répugnance, parce qu'il arrêtait les progrès des Autrichiens. Pendant l'hiver et le printemps, il insista, au contraire, pour qu'on le fît durer, parce qu'il calculait que le gouvernement du nouveau Directoire allait en s'affaiblissant de plus en plus, que les ressources manquaient, et que les armées abandonnées se désorganiseraient plus vite que si elles étaient en campagne. Dans le courant d'avril, il fut cependant remplacé dans le commandement qu'il avait si mal exercé; mais il eut encore assez d'influence pour faire mettre à sa place un général qui avait servi sous ses ordres en Hollande, qui lui avait succédé dans le commandement de l'armée de ce nom, et qu'il croyait pouvoir continuer à diriger. Le général Moreau fut ce successeur. Alors Pichegru manda aux Autrichiens de se hâter de reprendre les hostilités et d'ouvrir la campagne, de la manière la plus vigoureuse. Il leur donnait l'assurance que les armées françaises étaient hors d'état de résister, et que s'ils débutaient par un succès éclatant, le trouble se mettrait dans le gouvernement directorial et dans les conseils. A la faveur de ce trouble, les amis d'ancienne date qu'il avait conservés parmi les républicains, et la grande réputation dont il se croyait encore entouré, lui feraient décerner le

commandement supérieur. Devenu ainsi maître de la situation, il lui serait facile de faire du gouvernement ce qu'il voudrait.

Cette abominable trame, dont nous étions bien loin de nous douter alors, mais qui, depuis, a été mise au jour dans son entier, fut déjouée par les événements de la guerre, qui prirent une tournure toute différente de celle sur laquelle Pichegru et les Autrichiens avaient compté. Elle décida cependant la rupture de l'armistice, que les Autrichiens, sur les instances de Pichegru, nous dénoncèrent pour le 1^er^ juin 1796. Voici quelles étaient alors les forces et les positions des armées :

L'armée de Sambre-et-Meuse, forte de soixante-dix-huit mille hommes, s'étendait, depuis les montagnes de Solingen, par Dusseldorf, Cologne, Bonn et Coblentz, sur la rive gauche du Rhin. Elle occupait le Hundsruck, Zimmern, Kirn et Birhenfeld, d'où l'extrême droite, sous les ordres du général Marceau, se rattachait à la Moselle, et se reliait par des postes avec la gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle, sous les ordres du général Saint-Cyr. Cette armée, d'égale force, se rattachait à la Sarre et se prolongeait dans les montagnes par Bliecastel, Pirmasens et Anweiler, jusqu'aux lignes de la Queich et jusqu'à Landau; la droite remontait la rive gauche du Rhin jusqu'à Bâle. L'armée autrichienne était sous les ordres directs de

l'archiduc Charles, qui avait succédé au maréchal Clairfayt, et qui commençait sa brillante réputation militaire; elle comptait plus de cent quatre-vingt mille hommes, et elle était composée de l'ancienne armée de Clairfayt, réunie à celle de Wurmser. Ses masses étaient concentrées entre les deux armées françaises, occupant Kreuznach, Kayserslautern, Neustadt, et aboutissant au Rhin, d'une part par la Nahe, de l'autre par la ligne du Speyerbach. Elle avait son aile droite commandée par le duc de Wurtemberg, sur la Sieg, vis-à-vis la division Lefebvre, et son aile gauche répartie sur la rive droite du Rhin supérieur. Outre sa supériorité numérique sur les deux armées françaises, elle avait l'avantage d'occuper une position centrale, d'être à cheval sur le Rhin au moyen des deux forteresses de Mayence et de Mannheim, ce qui lui permettait d'opérer à volonté sur les deux rives, et d'être enfin réunie dans la main d'un seul chef, tandis que les Français avaient deux armées et deux généraux en chef. Il faut ajouter que si nos troupes étaient excellentes et animées du meilleur esprit, elles manquaient de beaucoup de choses, sous le rapport du matériel et des chevaux, à cause de la pénurie d'argent où nous nous trouvions. Notre artillerie était très-mal attelée, notre cavalerie n'équivalait pas à la moitié de la cavalerie autrichienne. Nous man-

quions de tout, et l'armée ennemie avait tout en abondance.

La reprise des hostilités ne nous prit cependant pas au dépourvu. Dans le courant du printemps, le Directoire voyant le danger de la position de nos armées, avait senti qu'il n'y avait pas d'autres moyens d'y remédier, qu'en prenant l'initiative des opérations et l'offensive. Il avait rédigé, en conséquence, un plan qui reçut les observations des généraux Jourdan et Moreau, et qui fut modifié d'après elles. Il voulait même le faire mettre immédiatement à exécution ; mais les généraux lui firent comprendre que leurs armées étaient encore trop dépourvues sous le rapport des subsistances, et qu'il valait mieux attendre que la rupture de l'armistice fût dénoncée par les Autrichiens, puisqu'on avait toujours dix jours pour se préparer. Le plan resta pour être exécuté, quand il en serait temps. Il consistait à faire d'abord passer le Rhin à l'armée de Sambre-et-Meuse, comme l'année précédente ; elle devait, en se portant sur la Lahn, y attirer l'armée autrichienne. L'armée de Rhin-et-Moselle profiterait de ce moment pour passer le Rhin dans les environs de Strasbourg, descendre ce fleuve par sa rive droite, et chercher à gagner le haut Necker et les communications de l'armée autrichienne, qui se trouverait ainsi resserrée entre les deux armées françaises. Il y avait même

lieu d'espérer qu'elle serait forcée de se retirer, et que nos deux armées feraient leur jonction sur la rive droite du Rhin. Ce plan avait des chances contre lui si l'armée autrichienne eût manœuvré avec plus d'audace ; mais on calculait avec raison sur la prudence avec laquelle les armées ennemies manœuvraient alors.

Passage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse.

Le 31 mai nous marchâmes aux ennemis ; le passage de l'Acher, qu'ils voulurent défendre, fut forcé, le 1^er^ juin, en avant de Troisdorff, à Lohnort et à Lohnrath ; ensuite, l'avant-garde s'élevant vers la haute Sieg, alla passer cette dernière rivière au-dessous de Blankenberg, et se dirigea sur la position retranchée que les Autrichiens avaient à Mekerath. Battus à leur droite par nos colonnes, et voyant leur gauche entamée par une charge de notre cavalerie qui avait passé la Sieg à gué, au-dessous du confluent de l'Acher, ils se retirèrent précipitamment sur Altenkirchen, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts, et cinq cents prisonniers en notre pouvoir. La colonne de gauche, que je commandais, fut plusieurs fois engagée contre des forces supérieures, et eut constamment sur elles l'avantage. L'ardeur était telle, que quatre soldats emmenés par dix-sept Autrichiens, eurent l'audace de les attaquer, les blessèrent pour la plupart, leur arrachèrent leurs armes et me les amenèrent prisonniers. Le gé-

néral en chef fit récompenser la valeur de ces braves.

L'action fut beaucoup plus vive à Altenkirchen, où le prince de Wurtemberg, commandant la droite de l'armée autrichienne, avait réuni toutes ses forces. Sur cette position, qui est couverte par le cours marécageux de la Wiedbach, les Autrichiens opposèrent une opiniâtre résistance; mais elle ne servit qu'à augmenter leurs pertes. Trois colonnes que forma la division d'avant-garde, soutenues en seconde ligne par la division Collaud déployée, passèrent simultanément la Wiedbach, les marais et les bois qui la bordent, se rallièrent au pied de la position ennemie, gravirent la hauteur au pas de charge, et emportèrent tout à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil. La colonne du centre, que le général Lefebvre conduisait en personne, favorisa, par la vigueur de son attaque, une charge de notre cavalerie que le général Kléber ordonna au moment décisif et qui eut un plein succès. La colonne de droite en fit autant; celle de gauche, que je commandais, soutint les derniers efforts que firent les ennemis pour rétablir le combat, et détermina leur déroute. J'avais tourné Altenkirchen, j'étais parvenu sur la route qui conduit de cette ville à Hachenburg, où, en débordant la droite des Autrichiens, j'interceptais une de leurs principales communica-

tions. Les lieutenants généraux de Miljus et prince de Wurtemberg se portèrent trois fois sur moi avec toute leur cavalerie, une grosse masse d'infanterie et une forte artillerie ; toutes ces attaques échouèrent devant la fermeté de mes braves soldats. Enfin les ennemis se sauvèrent du champ de bataille dans le plus grand désordre, nous abandonnant presque toute leur artillerie, plusieurs milliers de fusils et trois mille prisonniers, parmi lesquels était le régiment de Jordis-infanterie en son entier ; ils perdirent encore plus d'hommes, tant morts que blessés. Pour obtenir ce résultat, notre perte fut insignifiante.

La division continua le lendemain sa marche sur Hachenburg, où nous prîmes des magasins considérables, et elle s'avança dans la direction de Limburg. Je fus détaché, avec deux bataillons et deux cents chevaux, en camp volant, sur Herborn, pour éclairer, à l'extrême gauche de l'armée, les routes de Giessen, Wetzlar et Weilburg. Nous n'avancions qu'avec lenteur, pour donner le temps au centre et à la droite de l'armée, qui étaient sur la Nahe, de venir passer le Rhin à Neuwied, et de nous rejoindre. Mais ce retard, en même temps qu'il nous privait de tirer de la victoire d'Altenkirchen tout le fruit que nous devions en espérer, donnait aussi le temps à l'archiduc Charles d'arriver sur la Lahn avec des

renforts. Le 13, le chef d'escadron Gardanne, qui commandait un parti de cent chasseurs en avant de mon camp, m'informa que le général autrichien Wemeck venait d'arriver à Wetzlar avec sept bataillons et deux régiments de cavalerie, et que l'ennemi se renforçait sur toute la ligne de la Lahn. En effet, à la première nouvelle reçue de notre attaque, l'archiduc Charles s'était hâté de faire passer le Rhin à quarante mille hommes de son armée, et de les conduire lui-même sur la Lahn. Le général Jourdan, de son côté, avait attendu que ce mouvement fût prononcé pour retirer les divisions qu'il avait sur la Nahe. Le 14, les divisions Bernadotte et Championnet, avec la cavalerie, entraient en ligne. En déduisant les divisions Marceau et Poncet, qui étaient restées en corps d'observation sur la rive gauche du Rhin, et les troupes employées au blocus d'Ehrenbreistein, le général Jourdan n'avait qu'environ cinquante mille hommes sur la Lahn; il était toujours inférieur en force à l'ennemi; cependant, il aurait encore pu remporter des succès, s'il avait tenu son armée concentrée, en la faisant manœuvrer dans une seule direction, et si, par la hardiesse de ses entreprises, il avait entretenu l'ardeur des troupes, que les premiers avantages obtenus avaient excitée. Il faut profiter de l'élan du soldat français pour l'attaque, tandis que cet élan s'affai-

blit quand des opérations, qu'il ne comprend pas, lui font croire qu'il y a de l'hésitation dans la direction, et qu'il va se défendre au lieu d'attaquer. Néanmoins, cet inconvénient eût disparu, si, comme je viens de le dire, le général Jourdan eût tenu ses divisions à portée de se secourir, et surtout s'il s'était souvenu de la manœuvre que l'ennemi avait employée, dans la campagne précédente, pour lui faire quitter la ligne du Mein, en violant la ligne de neutralité. Nous nous retrouvions ici dans le même cas. Je donnai des avis réitérés à ce sujet; je demandai à plusieurs reprises du renfort, surtout de la cavalerie, parce que je voyais, à chaque instant, grossir la droite des Autrichiens; sur le point de Wetzlar, les généraux Wemeck et Kienmayer venaient d'y amener vingt et un bataillons et quatre régiments de cavalerie, et déjà quatorze mille hommes y étaient réunis. Le projet de nous attaquer par notre gauche était annoncé. Enfin, mes rapports signalaient un corps de dix mille hommes d'infanterie, deux régiments de cavalerie et vingt pièces de canon, qui était dirigé, à travers la Hesse, de Giessen par Gladbach, sur Siegen, pour se porter sur nos communications.

Combat de Wetzlar.

Malgré tous ces avis, on ne crut pas le danger si pressant, car la division Lefebvre fut seule dirigée, dans la journée du 15, sur Wetzlar, et elle

arriva sur la petite rivière de la Dille, où elle occupa le village d'Altstetten et l'abbaye d'Altenburg. Mais elle y était à peine qu'elle se vit attaquée par tout le corps autrichien et saxon, qui était à Wetzlar en force très-supérieure. Elle le repoussa d'abord, mais accablée par le nombre, il lui fallut des prodiges de valeur, et toute la fermeté de son digne chef, pour se faire jour au travers des ennemis; elle parvint enfin à se retirer sur Hachenburg, sans avoir fait de trop grandes pertes. Ce combat, glorieux pour le général Lefebvre et pour ses braves soldats, détermina la retraite de toute l'armée, qui se voyant débordée à sa gauche, se replia sur Neuwied et sur la Sieg.

Combat d'Herborn.

Pendant que le combat de Wetzlar se livrait, j'étais à huit lieues de là, cherchant à multiplier mes faibles moyens par une grande vigilance et par des mouvements continuels. Je m'attendais à être incessamment attaqué, car près de moi une rumeur sourde, qui régnait parmi les habitants, annonçait l'approche des ennemis; mes émissaires et mes coureurs la confirmèrent. Ces derniers me rendaient compte qu'ils n'avaient pu faire passer un de mes rapports, les communications étant déjà interceptées; ils m'instruisirent aussi de l'engagement qui avait eu lieu la veille, en arrière de Wetzlar, et de la retraite de l'avant-garde. J'avais à peine fini de recueillir ces renseignements, que

tout à coup, vers midi, le 16 juin, je fus assailli par une nuée de cavaliers autrichiens, qui précédaient une longue colonne d'infanterie. S'ils l'avaient attendue, il m'eût été difficile de me tirer du danger. Mais, confiants dans leur nombre (ils étaient plus de quatre mille), ils voulurent avoir la gloire de me prendre sans son secours, et ils me l'annoncèrent même. Quand ils me joignirent, j'avais rallié tous mes détachements et je prenais la précaution de former ma troupe par échelons, espaçant les carrés de telle façon, qu'en se protégeant réciproquement, ils pussent, au besoin, recevoir ma petite cavalerie. Je me mis en marche dans cet ordre, que j'eus soin de conserver pendant le trajet de deux lieues que j'avais à faire à travers un pays découvert. D'abord les Autrichiens me sommèrent de mettre bas les armes. Je leur répondis par des coups de fusil. Alors ils m'assaillirent par une charge générale, qui leur réussit tout aussi peu; ils renouvelèrent ensuite et presque à tout instant, leurs attaques pour me prendre par épuisement; ils me tinrent enveloppé pendant près de six heures. Je ne pouvais avancer qu'en les repoussant; aussi j'allais fort lentement. Enfin, je me débarrassais de la septième charge, lorsque l'adjudant général Ney, envoyé par le général Kléber pour avoir de mes nouvelles, arriva à moi avec vingt-cinq hussards

qui l'accompagnaient. Il avait traversé toute la cavalerie autrichienne pour m'apporter l'ordre de la retraite. Son apparition, qui pouvait faire croire qu'il était suivi par d'autres renforts, l'attitude de mes troupes, que rien n'avait abattues, l'approche de la nuit et les pertes considérables que les ennemis avaient faites, déterminèrent ces derniers à cesser leur poursuite. Alors, continuant ma marche sur Altenkirchen, je rejoignis l'armée, qui depuis deux jours était en mouvement pour reprendre ses positions sur le Rhin. Je n'avais éprouvé aucune perte, et j'avais empêché les Autrichiens de déborder notre gauche pour se porter sur nos derrières. Mon retour, dont on avait désespéré, fut célébré comme un succès.

L'échec éprouvé était par lui-même insignifiant, et, comme je l'ai fait remarquer, on l'aurait évité en tenant les divisions plus rapprochées, tandis qu'en leur faisant embrasser une trop grande étendue de terrain, le moindre désavantage éprouvé sur une aile devait les obliger toutes à se retirer. En pareil cas, on ne peut se remettre en ligne qu'en reculant à une distance plus ou moins éloignée, distance qui dépend du plus ou moins d'ordre qui a présidé au premier mouvement de retraite, ou de la vivacité que l'ennemi a mise à la poursuite. La retraite du Mein et celle de la Lahn, nous en offrent deux exemples; il s'en

présentera un troisième dans le cours de cette campagne. Les mêmes effets suivent ordinairement les mêmes causes, à moins qu'ils ne soient arrêtés par des incidents étrangers et imprévus.

Le général Jourdan fit repasser le pont de Neuwied aux trois divisions qui étaient venues de ce côté, quelques jours auparavant. Les trois autres, formant l'aile gauche sous les ordres du général Kléber, eurent ordre de se replier sur la Sieg, et, si elles étaient suivies par des forces supérieures, jusqu'au camp retranché de Düsseldorf. J'avais rejoint la division à Uckerath; le général Kléber m'en fit repartir aussitôt avec une colonne comme la précédente, et avec la même mission, celle d'éclairer l'extrême gauche de l'armée. Je devais observer tout le cours de la haute Sieg, m'établir sur la route de Siegen à Siegberg, puis, si je me trouvais pressé par des forces trop supérieures, me retirer sur Lohmar, pour y passer l'Acher, et rejoindre enfin le corps d'armée qui serait probablement alors derrière la Sieg. L'ordre du général Kléber se terminait ainsi: « Le général Soult maintiendra la discipline la plus sévère parmi ses troupes et multipliera ses forces par son activité; il prendra ses subsistances dans le pays. Le général Soult a donné trop de preuves de son intelligence et de son courage, dans sa retraite d'Herborn, pour que le général Kléber croie nécessaire

d'entrer dans de plus grands détails. » De son côté, le général Kléber, qui n'aimait pas les retraites, et qui ne voulait céder le terrain que pied à pied, avait tenu peut-être un peu trop longtemps la bonne position d'Uckerath. Attaqué, le 19 au matin, il voulut prendre l'initiative; il dirigea sur l'ennemi trois colonnes d'attaque, mais il fut reçu par des forces trop supérieures. L'affaire fut des plus vives, les troupes comme le général se couvrirent de gloire; mais elles éprouvèrent des pertes. Toutefois elles purent rentrer dans leur position où l'ennemi ne vint plus les attaquer; le général Kléber l'évacua, dans la nuit, pour continuer sa retraite. J'avais encore à opérer la mienne séparément et j'en reçus l'ordre du général Kléber. Cet ordre était ainsi conçu :

« Sitôt la présente reçue, veuillez, mon cher général, faire rentrer tous vos détachements et partis, et vous retirer ensuite sur Siegberg, vous éclairant principalement sur la Sieg, où l'ennemi pourrait jeter quelques troupes pour empêcher ou troubler notre retraite. J'espère qu'elle sera aussi brillante que celle que vous avez faite à Herborn.

« Du champ de bataille à Uckerath, le 1^er^ messidor an IV. »

Ma retraite se fit sans incident, et je rejoignis le corps d'armée, le lendemain, à Reinsberg. Nous rentrâmes dans le camp retranché de Düsseldorf.

L'armée se retire sur la Sieg.

L'armée de Sambre-et-Meuse aurait pu avoir des chances favorables, si elle eût poursuivi, plus loin qu'elle ne le fit, les premiers succès que son aile gauche avait remportés sur la rive droite du Rhin. Quoi qu'il en soit, le général Jourdan avait atteint son but principal : celui d'attirer sur lui le gros de l'armée autrichienne, et de faire une puissante diversion en faveur de l'armée de Rhin-et-Moselle. Une autre diversion, à laquelle on s'attendait moins, venait en même temps favoriser les opérations de cette armée. Le général Bonaparte avait ouvert cette merveilleuse campagne d'Italie qui allait, pour son début, le mettre au rang des plus grands guerriers dont l'histoire ait conservé les noms. En sept semaines, il avait conquis le Piémont, forcé la cour de Turin à une paix humiliante, dispersé l'armée autrichienne; il était entré dans Milan, dans Vérone, et il investissait Mantoue. La cour de Vienne était stupéfaite; elle n'avait, depuis quatre ans, donné qu'une attention secondaire à l'Italie, où la guerre, reléguée sur le sommet des Apennins, se traînait péniblement, et pour la plupart du temps, avec désavantage pour les armes françaises. Elle se voyait surprise au cœur de ses États, et elle n'avait pas pensé à organiser des réserves pour un événement auquel personne n'avait songé jusqu'alors. Cependant il fallait, à tout prix, sauver Mantoue. On prit vingt-

cinq mille hommes commandés par Wurmser, et on les dirigea en toute hâte sur l'Italie; ce corps d'armée quitta le Rhin, le 18 juin.

Passage du Rhin par l'armée de Rhin et-Moselle.

L'armée de Rhin-et-Moselle ne perdit pas de temps pour profiter des deux circonstances qui favorisaient ses opérations. Pendant que, par deux fortes attaques sur les lignes des Autrichiens, en avant de Spire et de la tête de pont de Mannheim, il attirait l'attention des ennemis sur cette direction, le général Moreau leur dérobait le mouvement de son aile droite, qui était portée avec la plus grande rapidité sur Strasbourg, sous le prétexte qu'elle était destinée à passer en Italie. Le 24 juin, un pont de bateaux, préparé dans le plus grand secret à Strasbourg, était jeté au-dessus de cette ville, et le passage du Rhin s'effectuait de la manière la plus heureuse. Quoique après le passage, le général Moreau eût mis quelque hésitation et quelque lenteur dans ses mouvements, il eut cependant contre l'aile gauche de l'armée autrichienne, commandée par le général Latour, après le départ de Wurmser, deux belles affaires, l'une, le 28 juin, sur la Kinzig, la seconde et la plus importante, le 8 juillet, en avant de Rastadt. En même temps, il avait étendu sa droite dans la chaîne de la forêt Noire, et s'en était emparé, menaçant ainsi la vallée du haut Necker. Aussi, après l'affaire du 10 juillet, l'archiduc, craignant

pour ses communications, se décida à quitter la vallée du Rhin et se replia en bon ordre, par Pforsheim, sur le haut Necker, qu'il passa le 19 juillet, lentement suivi par le général Moreau. Depuis le 17, le général Saint-Cyr était entré à Stuttgardt, mais il n'était pas soutenu. Le 21, ce général attaqua cependant la gauche de l'armée autrichienne à Esslingen, et le succès qu'il y remporta détermina l'archiduc, qui avait compté s'arrêter sur la rive droite du Necker, à continuer son mouvement de retraite sur le Danube. Le général Moreau l'y suivit avec la même lenteur, et les deux armées arrivèrent ainsi dans les premiers jours d'août dans le bassin du Danube, à la hauteur d'Ulm.

A la première nouvelle du passage du Rhin par le général Moreau, l'archiduc, qui était alors sur la Sieg, s'était hâté d'accourir au secours de son aile gauche et d'y ramener les troupes qu'il en avait fait venir quelques jours auparavant. Il laissa le commandement de son aile droite, opposée à l'armée de Sambre-et-Meuse et forte d'environ cinquante mille hommes, au général Wartensleben. De notre côté, nous nous remîmes aussitôt en opérations, comme la première fois : l'aile gauche, sous les ordres du général Kléber, s'avança, de Düsseldorf, sur la Sieg, le centre passa à Neuwied, et la division Lefebvre fut portée à l'ex-

trême gauche, sur la Sieg. En y arrivant, le 4 juillet, le général Lefebvre apprit qu'un corps autrichien, commandé par le général Kray était placé à Wildendorf, dans une forte position, et il résolut de l'attaquer sur trois colonnes. Celle de droite était commandée par l'adjudant général Gardanne, le général Lefebvre s'était réservé celle du centre, et je fus chargé de celle de gauche. Il m'était recommandé *d'attaquer avec audace*, partout où je rencontrerais l'ennemi. Cet ordre fut ponctuellement exécuté; l'ennemi fut partout culbuté et nous laissa plusieurs centaines de prisonniers. Cette affaire détermina la retraite du général Wartensleben, qui avait pris une bonne position à Neukirchen, dans le dessein de s'y arrêter; il fut passer la Lahn à Wetzlar. Nous la passâmes nous-mêmes à Giessen, et nous nous portâmes dans la direction de la Nidda, à Dorheim, pour déborder une nouvelle position que le général Kray avait prise à Friedberg. Ce général comptait se maintenir dans cette position, qui est célèbre, et il avait reçu des renforts. Mais l'attaque des trois divisions du général Kléber fut telle que rien ne put leur résister. La colonne du centre entra dans Friedberg même, de vive force. Après cette action très-meurtrière, les Autrichiens n'eurent plus qu'à se retirer sur la rive gauche du Mein. Le général Kléber investit alors Francfort, et y fit jeter, pen-

dant deux jours, des obus, ce qui détermina la ville à se rendre; on y entra le 16 juillet. L'armée autrichienne, continuant sa retraite, nous permit d'entrer successivement dans Aschaffenburg, Würzburg, où nous trouvâmes un arsenal et de très-grands approvisionnements, dans Schweinfurt, Bamberg, Erlangen et Amberg. Le 20 août, nous prenions position sur la rive droite de la Naab. Notre marche se faisait lentement, parce que nous attendions des nouvelles de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui ne nous parvenaient pas. De son côté, l'armée ennemie nous parut plusieurs fois vouloir prendre position; mais, lorsque nous faisions nos dispositions d'attaque, elle se retirait. Il n'y eut que des engagements partiels, dont quelques-uns furent assez vifs, comme à Bamberg, où les divisions Grenier et Championnet entrèrent, de vive force, à Burg-Eberach, où la division Bernadotte rencontra l'arrière-garde autrichienne à Sulzbach, forte position que les divisions Collaud, Grenier et Lefebvre emportèrent sur le corps commandé par le général Kray.

Durant toute cette marche, la division Lefebvre continua à tenir la gauche de l'armée, et ma brigade à tenir l'extrême gauche, étant le plus souvent détachée pour éclairer tous les mouvements de l'armée. Elle fit capituler la petite place de

Königshofen, où nous trouvâmes cinquante bouches à feu et de bons magasins.

Belle manœu de l'archid Charles.

Nous arrivâmes sur la Naab le 20 août, après une affaire vive que la division Collaud, qui n'était pas soutenue, avait eue contre le corps du général Kray. A cette époque, l'armée de Rhin-et-Moselle, qui n'avait fait aucune tentative pour se mettre en communication avec l'armée de Sambre-et-Meuse, s'éloignait de celle-ci, de plus en plus. Elle avait livré, le 11 août, à Neresheim, une bataille décousue, et qui ne resta indécise que par la fermeté avec laquelle le centre de l'armée, livré à lui-même, résista aux attaques réitérées des Autrichiens. A la suite de cette affaire, l'archiduc avait pris un parti très-hardi. Il avait passé le Danube à Donauwerth, prévoyant bien que le général Moreau l'y suivrait, et cela arriva en effet. Aussitôt l'archiduc repassa le Danube, le 20 août, à Ingolstadt, ne laissant que son aile gauche sous les ordres du général Latour, devant l'armée de Rhin-et-Moselle, ce qui laissait à cette dernière la facilité de s'avancer à la fois sur le Lech et sur Augsburg. L'archiduc lui-même, avec une forte partie de son armée, se porta sur l'armée de Sambre-et-Meuse. Il y a à remarquer que le général Moreau fut instruit de ce mouvement, car il en donna avis au général Jourdan; mais cet avis parvint trop tard. Il ne prit lui-même aucune me-

sure pour contrarier cette manœuvre ou pour suivre l'archiduc. quoiqu'il lui fût facile de se rendre compte que ce prince, joint au général Wartensleben, allait avoir une supériorité marquée sur l'armée de Sambre-et-Meuse, et lui faire éprouver des revers qui compromettraient, à son tour, l'armée de Rhin-et-Moselle. Le général Moreau n'en continua pas moins à s'étendre sur la rive droite du Danube, où chaque pas qu'il faisait en avant mettait de plus en plus son armée en danger.

Ainsi, le 24 août, il passait le Lech, près de Friedberg, opération brillamment exécutée; le 1er septembre, le général Desaix livrait un combat avantageux, près de Reichertshofen; le 3, le passage de l'Isar était forcé, à Freisingen; tous ces avantages furent obtenus en pure perte. En grand homme de guerre, l'archiduc avait profité de nos fautes, et il commençait à recueillir le fruit de ses excellentes dispositions. Il avait, par une manœuvre habile, ressaisi l'occasion de joindre ensemble les deux armées autrichiennes, tandis que les armées françaises semblaient, au contraire, éviter une jonction qui leur était cependant bien nécessaire et manifestement indiquée. Profitant du défaut de concert entre nos généraux en chef, l'archiduc put se placer entre les deux armées françaises, tenir ses troupes réunies, et faire

de ces opérations décisives par lesquelles on a bientôt repris le terrain qu'on avait commencé par céder, tout en le disputant. Des deux armées françaises, celle de Sambre-et-Meuse était la plus avancée, la plus exposée, et peut-être la plus irrésolue dans ses projets. Ce fut sur elle que l'archiduc se porta.

L'archiduc attaque l'armée de Sambre-et-Meuse.

La position sur la Naab, isolée et beaucoup trop étendue, avait l'inconvénient de n'offrir de bonne issue qu'en changeant de direction, puisqu'on n'avait devant soi que les âpres montagnes de la Bohême, où il était impossible de s'engager. Il eût mieux valu s'arrêter sur la Wils, la gauche à Wilseck, où elle eût été couverte par des marais fort étendus, et se rattacher par la droite au Danube, pour lier la communication avec l'armée de Rhin-et-Moselle, et concerter ensemble les opérations sur l'une ou l'autre rive. On eût ainsi été à portée de s'appuyer réciproquement, au lieu d'embrasser un aussi grand espace, et de laisser une trouée où l'ennemi avait toute facilité de venir se placer. La division Bernadotte avait été laissée seule dans cette trouée, à Neumarkt; ce fut sur elle que l'archiduc se porta d'abord. Malgré une énorme disproportion de forces, cette division soutint, pendant deux jours, les 22 et 23 août, sa retraite avec la plus grande fermeté, et se replia sur Lauf sans avoir été entamée; mais,

le lendemain, elle continua sa marche sur Forchheim, ce qui découvrait la droite de l'armée. Elle aurait plutôt dû rejoindre directement l'armée, qui, de son côté, se serait portée à sa rencontre; de cette manière, elle pouvait reprendre des mouvements offensifs, tandis que la fausse direction qu'elle prit et qui l'isolait, compromit le reste de l'armée, qui commençait à peine son mouvement, et entraîna la retraite de toute l'armée jusque sur le Mein. Les quatre divisions qui étaient sur la Naab, n'avaient pas de temps à perdre pour quitter cette ligne; elles se mirent en marche, dans la nuit du 23 au 24, pour se replier sur la Wils[1]. Il y eut de la confusion dans ce mouvement nécessairement précipité. La division Collaud eut une fâcheuse affaire d'arrière-garde, à Amberg, et y perdit deux bataillons; le grand parc de l'armée fut très-exposé, pendant toute une journée, entre Sulzbach et Welden. Heureusement, les Autrichiens mirent peu de vigueur dans leur poursuite, au moment où l'armée française faisait, devant eux, un mouvement de flanc, et ils perdirent du temps dont nous profitâmes. Enfin, le 28, l'armée, y compris la division Bernadotte, était réunie sur la Wiesent, la droite à Forchheim,

1. Voir, à la fin du chapitre, l'ordre général pour la retraite, N° 8.

sur la Rednitz, et la gauche à Ebermanstadt. Elle passa, dans cette position, la journée du 29, qui fut employée à faire inutilement reconnaître, par la division Bernadotte, le passage de Burg-Eberach, sur la rive gauche de la Rednitz, et sur la route de Bamberg à Würzburg. Le corps autrichien de Hotze, composé de trois divisions, avait passé la Rednitz, au-dessus de Forchheim, en même temps que nous arrivions sur la Wiesent; une de ses divisions s'était avancée jusqu'à Burg-Éberach, et un parti d'avant-garde était même entré à Bamberg, mais en avait été chassé aussitôt[1]. La division Bernadotte fit, en conséquence, une tentative sur Burg-Éberach; mais ce mouvement, dépourvu d'ensemble, où l'on perdit du temps, et qui n'était pas soutenu, échoua; le général Jourdan attendit, pour le reprendre, le lendemain matin; mais il lui parut alors que l'armée

1. Je ne puis résister au plaisir de citer un trait de probité et de présence d'esprit. Le capitaine Richard, quartier-maître à la 43e demi-brigade d'infanterie, avait été laissé à Bamberg pour recevoir le montant de la contribution de guerre imposée à la principauté; les fonds étaient en partie rentrés, lorsqu'un parti ennemi pénétra dans cette ville, où nous n'avions pas laissé de garnison. Instruit par les habitants qu'il y avait de l'argent chez le quartier-maître, il eut bientôt investi la maison. Richard va à sa rencontre avec un panier plein d'écus. « Geld, Geld! lui crient les hussards. Ia, Ia! viel Geld! » répond Richard, et il fait tomber dans leurs chakos

impériale se trouvait trop en forces sur ce point, et qu'il serait trop difficile d'y forcer le passage. Il se décida à marcher directement sur Schweinfurt, par Bamberg. Toute cette série de mouvements était décousue. Déjà, deux jours auparavant, les divisions de gauche, sous les ordres du général Kléber, n'étaient arrivées que fort tard sur la Wiesent, parce qu'elles avaient fait un énorme détour par Pegnitz. Cette fois, la précipitation avec laquelle fut donné l'ordre de retraite fut telle, que je fus bien près d'en être victime.

J'avais été détaché avec ma brigade, un régiment de cavalerie et une batterie d'artillerie à cheval, pour observer les mouvements d'une colonne autrichienne, qui s'élevait sur notre gauche et paraissait vouloir la tourner. J'étais même engagé avec elle, en avant de Mockendorff, quand les corps à ma droite se retirèrent. Les ordonnan-

des écus, à pleines mains. Éblouis par cette libéralité, ils prennent sans compter, ne demandent point s'il en reste, et partent très-satisfaits. Il en coûta à Richard un millier d'écus pour contenter une vingtaine de hussards, mais il se préserva ainsi de mauvais traitements et surtout il sauva sa caisse. Peu après, nous rentrâmes à Bamberg; Richard n'eut rien de plus pressé que de raconter son histoire et de verser à la caisse de l'armée plus de quatre cent mille francs qu'il avait ainsi sauvés. J'ignore si ce brave homme reçut d'autre récompense que l'estime de toute l'armée.

ces qu'on m'envoya pour m'en prévenir avaient été prises en chemin, et je ne pus juger de la retraite de l'armée qu'à la direction du feu qu'elle soutenait sur Bamberg. Je me préparai aussitôt à la suivre ; mais de toutes parts il y avait du danger : devant moi, des ennemis que j'avais peine à contenir, et par derrière, des troupes beaucoup plus fortes que les miennes, qui me fermaient absolument le passage. Il fallait pourtant prendre un parti, l'hésitation eût augmenté le péril et répandu le découragement dans ma colonne, si je lui avais laissé le temps d'apprécier la gravité de sa position. Je parus d'abord vouloir forcer l'obstacle sur mes derrières, afin de fixer l'attention des ennemis sur le point où je dirigeais mes premiers mouvements. J'espérais que, si je parvenais à leur faire craindre les efforts d'une attaque désespérée, les fausses mesures qu'ils prendraient me fourniraient une occasion de me dégager. En effet, trompés par mes dispositions, ils crurent que j'avais le projet de suivre la route de Bamberg, sur laquelle appuyait ma droite, et quand ils virent que j'y concentrais toutes mes troupes, ils se hâtèrent de se réunir du même côté, comptant me resserrer de plus en plus et m'enfermer entre deux feux. C'était justement la manœuvre que je désirais leur voir faire; sitôt que je la vis prononcée, je me déployai par un changement

de front, l'aile gauche en avant, débordant la droite des ennemis, et couvrant la nouvelle direction que je me proposais de prendre. Leur surprise fut très-grande; ils avaient cru me tenir; je venais de leur échapper par une seule évolution, au milieu de l'engagement, et j'étais maître de m'élever vers le haut Mein, pour aller le passer vis-à-vis Staffelstein ou à Lichtenfels. Cette dernière direction était plus difficile à parcourir que la première. Je m'y engageai cependant, parce qu'en m'éloignant de l'armée, elle m'éloignait aussi des troupes ennemies qui la suivaient, ensuite parce qu'elle me favorisait; c'est ce qui arriva. Un bois extrêmement fourré, que je trouvai sur ma route, me servit à arrêter la poursuite des ennemis; plus loin, je trouvai heureusement un marais qu'ils avaient négligé, le jugeant impraticable. Me dérobant ainsi à leur poursuite, je vins aboutir à un chemin qui conduisait à Baunach, où, vers le déclin du jour, je reconnus, avec autant de joie que de confiance, des troupes en position, occupant les deux rives du Mein. Ne doutant pas qu'elles n'appartinssent à l'armée, j'envoyai un détachement pour communiquer avec elles, lorsqu'à mon grand étonnement, je vis qu'on le recevait à coups de fusil. J'avoue que je fus, un instant, très-inquiet sur les suites que pouvait avoir la nouvelle affaire qui paraissait

s'engager. Cependant, je me persuadai qu'elle devait être l'effet d'une méprise que l'obscurité de la nuit allait encore augmenter, si elle n'était promptement dissipée. Dans cette pensée, je donnai ordre à mon frère d'aller lui-même s'en assurer, et de se faire prendre, s'il ne pouvait m'éclairer autrement; son retour m'apprendrait que j'avais des Français devant moi, ou je saurais, s'il était pris, que j'avais affaire à des ennemis; dans l'un ou l'autre cas, je serais fixé sur le parti qu'il y avait à prendre. Mon frère joignait à une grande valeur un rare dévouement; à peine il attend mes ordres pour partir; il brave, sans être atteint, le feu qu'on fait sur lui, arrive heureusement et se fait reconnaître. Bientôt un hourra de joie m'avertit que j'avais atteint mon but; mon retour fut célébré avec d'autant plus de joie que, peu auparavant, et pour empêcher qu'on ne vînt à mon secours, les ennemis avaient faussement annoncé qu'ils venaient de m'enlever. La cessation de mon feu et la direction que j'avais prise avaient contribué à accréditer cette erreur, qui faillit m'être plus fatale que le danger auquel nous venions d'échapper si heureusement.

Je n'éprouvai aucune perte dans cette opération, que j'ai tenu à raconter avec quelques détails, parce qu'elle fournit une occasion de plus de rappeler, qu'à la guerre, il n'est presque

pas de situation, quelque désespérée qu'elle paraisse d'abord, d'où l'on ne puisse se tirer avec succès, si, avec le sentiment de ses devoirs, on conserve le sang-froid qui inspire la confiance à ceux qui vous entourent.

En arrivant à Schweinfurt, le général Jourdan apprit que le corps de Hotze, qui continuait à marcher à la hauteur de notre droite, venait d'entrer à Würzburg, et que le bataillon qui en formait la garnison s'était réfugié dans la citadelle. Quoique quelques heures auparavant, devant Burg-Eberach, il ait cru voir le gros de l'armée impériale, il espéra cependant qu'il pourrait bien n'y avoir qu'une avant-garde à Würzburg, et que s'il gagnait de vitesse, de son côté, il parviendrait encore à temps pour sauver cette place, par un retour offensif, et pour conserver la rive gauche du Mein. Il s'y porta dans la nuit du 1er au 2 septembre, avec trois divisions et la réserve de cavalerie, mais en laissant la division Lefebvre à Schweinfurt, afin de garder la gauche de l'armée ainsi que ses communications sur la Saal, pour le cas où elle serait obligée de prendre cette ligne de retraite. On comprend la pensée qui a dicté cette précaution; mais l'armée était beaucoup trop faible pour faire et pour tenir éloigné d'elle un aussi gros détachement que la division Lefebvre, qui était de treize mille hommes, tandis qu'elle ne se portait

elle-même sur Würzburg qu'avec vingt-sept mille hommes.

Bataille de Würzburg.

En arrivant devant Würzburg, vers la fin de la journée du 2 septembre, elle trouva d'abord, au lieu d'une simple avant-garde, le corps entier de Hotze, qui fit une vigoureuse résistance, et qui ne fut, du reste, attaqué que par les divisions Bernadotte et Championnet, faisant tête de colonne. L'affaire fut remise au lendemain; mais l'archiduc arriva pendant la nuit avec de puissants renforts; vingt-sept mille Français eurent alors à lutter contre quarante-cinq mille Autrichiens; ils combattirent héroïquement, mais la partie était trop inégale, et l'armée fut heureuse de parvenir à se retirer, la nuit suivante, sur Arnstein, et de là sur la Saal, sans avoir fait de trop grandes pertes. A cette bataille, l'armée eut bien à regretter l'absence de la division Lefebvre, laissée inutilement à Schweinfurt; il est probable que si cette division y eût été, ou du moins la plus forte partie, le résultat eût été tout différent, surtout la veille, à l'attaque du corps de Hotze; tout au moins se serait-on donné de bien meilleures chances. A Schweinfurt, le général Jourdan avait à choisir entre deux directions, celle de la Saal ou celle de Würzburg; mais il ne pouvait en suivre qu'une seule, avec toute son armée tenue ensemble, surtout s'il choisissait la seconde, qui était la plus hasardeuse. Il ne pou-

vait pas suivre, à la fois, deux directions. Il faut ajouter que si le général Jourdan eût réussi à forcer le passage de Würzburg, l'armée autrichienne se serait nécessairement placée entre lui et la division Lefebvre, et celle-ci aurait été alors plus que compromise.

Pendant cette opération, je fus détaché moi-même, avec ma brigade, en camp volant, sur Lauringen et sur Königshofen, pour jeter un demi-bataillon et vingt-cinq chevaux dans cette petite place, et pour faire l'extrême gauche de l'armée, comme si une armée en retraite devant un ennemi supérieur pouvait jamais étendre son front sur un développement tel que la distance entre Königshofen et Würzburg. Heureusement je fus rappelé, le lendemain, par le général Lefebvre, et dirigé sur Kissingen, où toute la division se replia par suite du mouvement général[1].

Nous nous y retrouvâmes en ligne avec l'armée qui passait la Saal à Hamelburg; mais nous ne pouvions pas nous y arrêter, et il était pressant d'arriver à la ligne de la Lahn. La marche fut longue; nous allâmes par Brückenau, Schlüchtern, Birstein, Bergstadt et Rutzbach, pour gagner Wetzlar. Ma brigade était détachée avec la division de cavalerie, pour faire l'arrière-garde. Enfin

1. Voir, à la fin du chapitre, N° 9.

le 10 septembre, toute l'armée passait à Wetzlar. Les trois divisions de gauche s'établirent sur les hauteurs de la rive droite de la Lahn, en face des débouchés de Wetzlar et de Giessen ; ma brigade resta en avant sur la rive gauche ; les autres divisions descendirent sur les débouchés inférieurs. Le général Marceau, qui avait été laissé, pendant toute la campagne, pour commander le blocus de Mayence, sur les deux rives du Rhin, et pour garder le cours inférieur du Mein, s'était retiré en même temps que nous, et il s'établit à Limbourg, observant la Basse-Lahn avec deux divisions.

L'armée autrichienne ne tarda pas à nous suivre. Le 12, elle se présenta sur notre ligne, et je fus rappelé sur la rive droite de la Lahn. Nous étions bien préparés à recevoir l'ennemi[1], qui, cependant, ne nous attaqua d'une manière sérieuse, que le 16. Ce jour-là, après avoir traversé la ville de Giessen, il attaqua vivement la division Grenier, qui était à notre gauche ; mais il n'en fut que plus vigoureusement repoussé par cette division, à laquelle se joignirent une brigade de la division Lefebvre et la division de cavalerie. L'ennemi fut rejeté, dans le plus grand désordre et avec une grande perte, sur Giessen. Quelque sérieuse que fut cette attaque, elle n'était, toutefois, des-

1. Voir à la fin du chapitre, N° 10.

tinée qu'à nous faire dégarnir les autres points de notre ligne. L'archiduc tenait surtout à forcer le passage de Limburg, qui menaçait plus directement nos communications; les attaques qu'il y dirigeait lui-même furent renouvelées avec acharnement; elles échouèrent cependant toutes devant l'héroïque valeur du général Marceau. Mais nous fûmes moins heureux au débouché secondaire de Dietz; il fut forcé sur la division Castelverd, récemment arrivée à l'armée. L'étendue du front que l'armée tenait, depuis Giessen jusqu'au Rhin, faisait tomber la totalité de la ligne, dès qu'un seul point était forcé; il n'y avait de ressource qu'en une retraite sur la Sieg; elle fut ordonnée dans la nuit, mais elle était difficile pour les divisions de gauche, qui avaient une grande distance à parcourir. Le général Marceau le savait, et afin de donner le temps aux autres corps de l'armée, il défendit avec acharnement, pendant trois jours, la route d'Altenkirchen, qui était sur le point de concentration de l'armée, et dont nos divisions de gauche étaient beaucoup plus éloignées que l'ennemi.

Mort du général Marceau.

Le 19 septembre, nous terminions enfin notre mouvement; il ne fallait plus que quelques instants, pour que toutes les divisions eussent pris leurs positions, et le général Marceau achevait de contenir l'ennemi au défilé qui est en avant. Son courage ne connaissait pas le danger; il s'avançait

presque seul au milieu des tirailleurs ennemis, lorsqu'il fut mortellement blessé par l'un d'eux. Il donnait l'espoir de devenir un grand capitaine, lorsque l'expérience aurait mûri sa valeur; sa mort fut un deuil pour toute l'armée, qui admirait ses belles qualités et qui l'aimait beaucoup; pour moi, je perdais en lui un ami, car j'étais intimement lié avec lui, depuis la bataille de Fleurus. Les Autrichiens, parmi lesquels il mourut, lui rendirent tous les honneurs militaires, pour témoigner de l'estime qu'il leur avait inspirée, et ils nous remirent son corps, qui fut enterré avec pompe dans le camp retranché de Coblentz. Plus tard, un monument lui a été élevé.

Retraite sur la Sieg

L'armée passa la Sieg, le lendemain, et elle prit position, la droite à Pforz, s'appuyant au Rhin, un peu au-dessus de Cologne, et la gauche au château de Bensberg, observant les débouchés de le Sieg et de l'Acher; mais la campagne était terminée pour elle. L'archiduc partit pour aller se mesurer de nouveau avec le général Moreau, et il ramena sur le Danube les troupes qu'il en avait retirées, un mois auparavant. De notre côté, le général Jourdan fut remplacé par le général Beurnonville; il avait demandé lui-même à quitter son commandement, et le Directoire s'empressa de saisir ce prétexte pour le remplacer. Toutes les opérations actives cessèrent dès lors, et, de part

et d'autre, le repos fut donné aux troupes, qui en avaient un égal besoin.

On a voulu rendre le général Jourdan responsable des revers qui ont marqué la fin de cette campagne, et même de ceux que l'armée de Rhin-et-Moselle a essuyés. Le général Jourdan a sans doute commis des fautes, mais le gouvernement du Directoire en a commis de plus grandes encore, et il a cherché à les rejeter sur le général en chef. Je ne rentrerai pas dans le détail des opérations de la campagne. J'ai signalé, pour quelques-unes, les erreurs que le général Jourdan me parait avoir commises. Celle qui se renouvelait le plus souvent était la trop grande dissémination des troupes, trop d'étendue donnée au front de l'armée, et la mauvaise habitude de tenir les corps qui la composaient trop éloignés les uns des autres, pour pouvoir se soutenir au besoin. Il est vrai que la cause en était souvent à la difficulté de se procurer des subsistances. Nous n'avions aucune espèce de moyens pécuniaires, et notre situation était même pire qu'à l'époque où il n'y avait en circulation que des assignats; car alors ils avaient encore conservé un reste de valeur, tandis que lorsque le gouvernement eut reconnu lui-même leur détérioration, ils n'eurent plus aucune valeur, et on ne remplaçait pas cette perte par de l'argent. Nous avions également tiré de la France quelques

ressources, tant que nous avions été près de ses frontières, mais nous les perdîmes, lorsque le théâtre de la guerre fut transporté en Allemagne. Nous n'avions aucun service administratif pour régler les réquisitions ; il fallait vivre comme nous pouvions, et avec les ressources du lieu même où nous nous trouvions, ressources qui étaient bientôt épuisées, surtout lorsque les armées passaient et repassaient plusieurs fois dans le même pays. On comprend tout le désordre qui devait s'ensuivre, car les chefs de corps avaient autre chose à faire que de s'occuper d'administration ; d'ailleurs ils en étaient incapables. On comprend, en même temps, la détresse dans laquelle devait se trouver l'armée ; elle ne pouvait plus vivre que de maraude [1]. La conséquence fut de soulever

1. Ce fut pendant la retraite, de la Naab au Rhin, que l'armée souffrit le plus. Le pain manqua souvent, parce qu'on n'avait pas le temps, dans la rapidité des marches, d'attendre celui qui était commandé, et que plusieurs convois furent pillés en route par les paysans de la Franconie. Pour le soldat français, la plus grande privation, c'est de manquer de pain, lors même qu'il a d'autres denrées en abondance. J'ai toujours regretté qu'en faisant son éducation militaire, on ne l'habituât pas à s'en passer, au moins deux jours par semaine, en lui donnant de la farine pour le remplacer. Les Allemands et les Italiens, qui sont accoutumés, dès leur enfance, à manger des pâtes cuites à l'eau, sont très-contents quand ils peuvent trouver de la farine, et ne souffrent point, si le pain leur manque ; tandis que parmi nos

toutes les populations contre nous, car nous eûmes souvent affaire à des rassemblements de paysans armés, qui enlevaient les hommes ou les petits détachements isolés, interceptaient les communications et les nouvelles, gênaient nos mouvements et nous entraînaient à de fausses opérations. Une autre conséquence fut de détruire dans les rangs de l'armée tous les liens de la discipline.

Avant de passer le Rhin, notre armée était, comme je l'ai fait remarquer, admirable pour sa discipline; quelques semaines suffirent pour la changer d'une manière bien déplorable, et le mal ne s'arrêta pas aux rangs inférieurs de l'armée. La contagion du mauvais exemple gagna jusqu'aux

troupes, le manque de pain abat le moral du soldat et sert de prétexte à l'indiscipline, à la maraude, au pillage et à l'oubli des devoirs. Un général doit donc être très-attentif au service des subsistances; s'il le néglige, il s'expose à voir son armée perdre bientôt la plus grande partie de sa force; s'il a la supériorité du nombre, cette supériorité ne tardera pas à s'effacer par les maladies et les désertions... Je ne m'étendrai pas davantage, pour le moment, sur un sujet trop vaste pour être traité dans une note : je me propose d'y revenir lorsque je serai à cette partie de ma carrière, où j'ai eu à m'occuper beaucoup d'administration.

Je terminerai cette digression par le souvenir d'un propos de soldat qui fit fortune dans l'armée de Sambre-et-Meuse. — Pendant la retraite, aucune distribution ne se faisait, et l'armée n'avait d'autre ressource pour vivre, que les pommes de terre que l'on trouvait dans les champs. A chaque halte, à peine les faisceaux étaient-ils formés, que les soldats se dis-

grades les plus élevés qui auraient dû donner le bon exemple. On rejetait les uns sur les autres la responsabilité des malheurs de la retraite, et la mésintelligence éclata entre le général en chef et plusieurs de ses généraux de division. Le premier de tous, celui qui, plus que tout autre, aurait dû se faire un devoir d'aider son général en chef de tous ses moyens, le général Kléber, encourut surtout ce reproche par l'affectation qu'il mettait à s'affranchir de la subordination et à la tourner en dérision, ne voulant ni obéir, ni souvent même commander, et rendant fort difficile à son chef de savoir comment il devait s'y prendre avec lui. Doué de beaucoup d'esprit, possédant pour la

persaient dans les environs, pour aller déterrer les pommes de terre. Un champ était bientôt récolté, et le repas était bientôt préparé au feu du bivouac. Le silence durait tant que durait cette importante occupation; mais elle ne durait pas longtemps et les provisions étaient épuisées avant que la faim fût apaisée. L'inépuisable gaieté du soldat français revenait alors. Ne doutant de rien, parlant de tout, lançant des saillies originales et souvent même instructives, tel est le soldat français. Un soir, on parlait politique et des nouvelles de Paris; le propos était tombé sur les grands hommes qu'on avait fait entrer au Panthéon ou qu'on en avait successivement fait sortir, suivant l'esprit du jour et l'influence du parti régnant. « Qui va-t-on y mettre aujourd'hui, demanda quelqu'un ? -- Parbleu, répondit son voisin, une pomme de terre, » et tout le monde d'applaudir à cette saillie, qui avait plus de portée que l'intention de son auteur n'avait probablement voulu lui donner.

guerre de très-grands talents, aimé des troupes, heureux dans les combats, le général Kléber ne profitait de tous ces avantages qu'avec humeur, et il avait peine à surmonter la paresse qui lui était naturelle. Toujours mécontent, impérieux, ne respectant aucune convenance, il supportait impatiemment toute autorité supérieure à la sienne, et il cherchait toujours à s'en affranchir. Le général Jourdan eut certainement tort de laisser fléchir devant le général Kléber, et même devant d'autres, l'autorité de général en chef dont il était investi et qu'il devait conserver intacte. Cette faiblesse contribua, sans nul doute, aux revers que le général Jourdan éprouva, et à diminuer une réputation qu'il avait si justement acquise.

Retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle.

Cette fin de campagne, malheureuse pour le général Jourdan, allait au contraire commencer la réputation militaire de Moreau. J'ai cependant signalé plus haut la faute qu'il avait commise, lorsque son armée se trouvait assez rapprochée de celle de Sambre-et-Meuse, pour qu'une jonction des deux armées fût facile, et lorsqu'au lieu de se prêter à cette opération, qui était si désirable, il s'en était au contraire éloigné, en se laissant attirer, par la manœuvre habile de l'archiduc Charles, sur la rive droite du Danube. Il avait remporté des succès partiels sur le général Latour, que l'archiduc avait laissé devant l'armée de Rhin-et-

Moselle, mais avec des forces réduites par le détachement qui avait été fait, pour se porter sur l'armée de Sambre-et-Meuse. L'armée de Rhin-et-Moselle était fort supérieure en nombre, et cependant elle ne fit aucune opération importante, ni pour se porter vigoureusement sur l'Inn et menacer directement les États autrichiens, ce qui aurait pu créer une diversion efficace en faveur de l'armée de Sambre-et-Meuse, ni, et cela valait mieux, commencer son mouvement rétrograde plus tôt, lorsque la retraite de cette armée fut connue. Il aurait surtout fallu qu'elle prît une ligne de retraite qui la rapprochât de l'armée de Sambre-et-Meuse; et le Directoire en avait donné l'ordre au général Moreau. Mais au lieu de le suivre, ce général perdit son temps sur les bords de l'Iser, passa et repassa le Danube sans nécessité, et il ne prit enfin un parti, que le 20 septembre, lorsque l'armée de Sambre-et-Meuse repassait le Rhin. Il se décida alors à opérer sa retraite par la rive droite du Danube. Cette retraite est devenue célèbre; cependant il faut convenir qu'elle était loin d'offrir les mêmes difficultés que la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse. L'armée de Rhin-et-Moselle n'avait pas, comme cette dernière, un ennemi supérieur en nombre devant elle; l'avantage du nombre était au contraire en sa faveur. Il est vrai que l'insurrection des populations, et particulière-

ment de celle de la forêt Noire, compensait, en grande partie cette différence. Le général Moreau eut le soin de tenir son armée bien ensemble, tandis que les Autrichiens commirent la faute de se partager en trois corps à peu près indépendants les uns des autres et qui ne se soutenaient point; aussi en profita-t-il habilement, et, par un retour offensif, il livra, le 2 octobre, à Biberach, une belle bataille au corps de Latour, qu'il défit entièrement. Cette action de vigueur rendit l'ennemi beaucoup plus circonspect, et l'armée française continua sa retraite, dans le plus grand ordre. Le passage du val d'Enfer, dans les gorges les plus âpres de la forêt Noire, fut forcé, malgré la vive résistance d'un corps autrichien qui s'y était posté, et l'armée débouchait, le 14 octobre, à Fribourg, dans la vallée du Rhin.

taille iberach.

Le général Moreau était alors maître de choisir entre deux partis. Il pouvait considérer la campagne comme terminée, et repasser le Rhin à Brissach; il pouvait encore se porter rapidement sur l'archiduc, qui revenait, dans ce même moment, des bords de la Sieg avec une forte division, mais dont l'armée se trouvait encore disséminée sur les deux versants de la forêt Noire. Il perdit encore du temps avant de se décider, et il resta en position sur l'Elz, pendant que l'archiduc en profitait pour concentrer son armée. Le 19 octobre, les Autri-

chiens attaquèrent l'armée française ; l'affaire fut vive et resta indécise. Le général Moreau fit alors passer le Rhin à son aile gauche, par le pont de bateaux de Brissach, manœuvre que l'on ne comprend pas bien, et il se replia lui-même avec le restant de son armée, en traversant Fribourg, sur la forte position de Schlingen. Un combat, où les attaques des Autrichiens furent repoussées, y fut livré encore; enfin l'armée passa le Rhin, le 25 octobre, sur le pont de Huningue.

L'armée de Rh et-Moselle repasse le Rh

Telle fut la fin de la campagne en Allemagne ; car les siéges de Kehl et de la tête de pont de Huningue immortalisèrent ces deux défenses; mais ce furent des actions locales, qui ne donnèrent lieu à aucun mouvement des armées. Les Autrichiens ne voulurent en effet laisser aucun point aux Français sur la rive droite du haut Rhin; ils voulurent surtout rester à portée de l'Alsace, pour profiter des intrigues que Pichegru continuait à ourdir, leur en promettant le succès, et pour lesquelles il était même revenu en personne à Strasbourg; ils commencèrent ainsi par le siége de Kehl. Quelques travaux y avaient été faits pendant la campagne, et un camp retranché avait été établi en avant; mais tous ces ouvrages étaient simplement en terre, et paraissaient peu susceptibles de tenir longtemps contre une attaque régulière. Néanmoins la défense fut telle, qu'elle ré-

Les Autrichi assiégent Kel la tête de p de Huningu

sista à quarante-sept jours de tranchée ouverte, pour ne laisser à l'ennemi que des monceaux de terre bouleversée. Il en fut de même à la tête de pont de Huningue, dont les ouvrages étaient plus petits encore, et qui, attaquée depuis les premiers jours de novembre, ne fut évacuée que le 2 février suivant. Ces deux défenses mémorables ont été décrites dans des ouvrages spéciaux.

Le général Wurmser capitulait dans Mantoue le même jour que nous nous retirions de la mauvaise tête de pont de Huningue, le 2 février 1797.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE IX.

N° 8.

Ordre du jour du général Jourdan, commandant en chef l'armée de Sambre-et-Meuse.

Quartier général à Pittersberg, le 6 fructidor an IV.

La division du général Lefebvre se mettra en marche ce soir, à dix heures, et viendra prendre position en arrière de Kirschau, de manière à couvrir Sulzbach et Ambach; il fera couvrir sa marche par des troupes légères qui n'abandonneront Naabburg, Pfreimt et Wernberg qu'à la pointe du jour, et qui se retireront ensuite sur la division, après avoir reconnu les mouvements de l'ennemi. Le général Lefebvre fera couvrir le front de sa division par une avant-garde, et la placera de manière à être prévenu de tout ce qui pourra déboucher de Naabburg, Pfreimt et Wernberg, pour marcher sur lui, et à

pouvoir se lier avec l'avant-garde du général Collaud, qui restera sur les hauteurs en avant d'Amberg, pour couvrir cette ville.

La division du général Collaud partira ce soir, à dix heures; elle suivra la grande route d'Amberg et viendra passer la Wils, dans cette ville, pour aller camper sur les hauteurs en arrière d'Amberg. L'arrière-garde commandée par le général Ney partira à minuit et couvrira la marche des divisions Collaud et Grenier; le général Ney s'arrêtera à la tête du bois qui se trouve en arrière de Freyholz, pour donner le temps aux deux divisions de filer; il se mettra ensuite en marche et viendra prendre position sur les hauteurs en avant d'Amberg; il se liera par des postes et par des patrouilles avec le général Lefebvre. Le général Collaud laissera un bataillon dans Amberg, pour défendre cette ville.

La division du général Grenier se mettra en marche, immédiatement après celle du général Collaud, et suivra la même direction que cette division. Le général Grenier laissera un régiment de dragons en arrière, pour cacher son départ à l'ennemi; ce régiment se retirera lorsque l'arrière-garde commandée par le général Ney se mettra en marche, et sera sous les ordres de ce général. Lorsque la division du général Grenier aura débouché du bois, ce général laissera à la sortie de ce bois, en avant d'Amberg, son second régiment de dragons, pour soutenir la retraite de l'arrière-garde du général Ney; ce régiment se retirera avec cette arrière-garde, et pour

lors les deux régiments de dragons du général Grenier rentreront à leur division, à moins d'ordres contraires.

La division du général Championnet partira ce soir, à dix heures; les troupes de cette division qui sont détachées du côté de Striessendorf se retireront par Enstorf, et de là, suivant le chemin qui conduit d'Enstorf à Amberg, le long de la Wils, elles viendront passer cette rivière à Hasmuhl. Le corps de la division qui est campé en avant de Schwendorf se retirera par la grande route d'Amberg, sur Hasmuhl, où toute la division passera la Wils, pour venir prendre position sur la rive droite de cette rivière. Comme la grande route de Schwendorf à Amberg se réunit dans le bois à celle qui conduit d'Amberg à Schwarzenfeld, le général Championnet fera reconnaître s'il ne serait pas possible de se diriger directement sur Hasmuhl, sans venir joindre la grande route de Schwarzenfeld à Amberg, afin d'éviter l'inconvénient de se trouver sur cette route avec les divisions Collaud et Grenier. S'il n'est pas possible d'éviter cet inconvénient, lorsque le général Championnet rencontrera ces deux divisions, il les laissera filer, et marchera après elles, pour venir toujours passer la Wils, à Hasmuhl. Le général Championnet fera couvrir sa marche par des troupes légères qui ne partiront qu'à minuit. Aussitôt que le mouvement de la division sera achevé, le général Championnet portera son arrière-garde sur la rive droite de la Wils et sur la route de Castel.

La division de cavalerie et celle de Bernadotte recevront des ordres particuliers.

Les positions que devront occuper les généraux Collaud, Grenier et Championnet, leur seront indiquées d'une manière plus précise, lorsqu'ils arriveront sur le terrain, par les adjudants généraux qui ont été les reconnaître. Le général en chef se trouvera aux environs d'Amberg, jusqu'à ce que toute l'armée ait pris position, et il établira son quartier général à Amberg. Les généraux lui adresseront le rapport de leur marche.

Les généraux feront marcher les troupes dans le plus grand ordre et le plus grand silence, et ils veilleront à ce qu'il ne reste point de traînards. On aura soin d'allumer les feux comme à l'ordinaire.

Le général en chef prévient les généraux que ce mouvement rétrograde occasionné par l'arrivée d'une partie de l'armée du prince Charles ne peut avoir des suites fâcheuses, car il y a tout lieu d'espérer que le général en chef Moreau profitera de cette circonstance favorable, pour attaquer l'ennemi avec avantage, ce qui rappellera bientôt sans doute sur le Danube la partie d'armée qui nous force à reculer un instant. C'est dans les moments difficiles que les chefs doivent redoubler de zèle, d'activité et de fermeté, afin de prouver à l'ennemi que l'armée n'est pas battue, quoiqu'elle fasse un mouvement rétrograde.

JOURDAN.

N° 9.

Le général Lefebvre au général Soult.

Quartier-général de Würthausen, le 15 fructidor, l'an IV de la république.

Comme je viens de recevoir l'ordre d'établir un camp volant aux environs de Lauringen composé de trois bataillons de ligne, d'un bataillon d'infanterie légère et d'un régiment de dragons, ce camp sera composé de la 43e demi-brigade, du 3e bataillon de la 25e *idem* et du 11e régiment de dragons.

Tu prendras le commandement de ce camp, et votre objet sera de choisir la position la plus militaire et la plus resserrée qui se trouve dans les environs de Lauringen et d'envoyer de suite quatre compagnies d'infanterie et un escadron de dragons pour aller tenir garnison à Königshofen, dont l'objet principal sera d'éclairer le plus loin possible toutes les routes qui aboutissent à cet endroit et de communiquer avec ton camp volant. Pour éviter toute surprise, tu ordonneras que les portes de Königshofen seront continuellement fermées. Le second objet de ton camp sera d'envoyer des partis de tous côtés, pour tâcher de découvrir les mouvements, la force et la position de l'ennemi. Tu me donneras en outre de tes nouvelles, le plus souvent possible, et tu te tiendras toujours prêt à marcher.

LEFEBVRE.

Le général Lefebvre au général Soult.

Au quartier général de Schweinfurt, le 16 fructidor, l'an IV de la république.

Malgré que tu sois exposé, mon ami, il faut cependant que tu mettes à la disposition du colonel Merlin le reste de ses hussards avec l'escadron du 16ᵉ régiment de dragons pour qu'il parte, demain, 17 courant, à la pointe du jour, avec ce corps pour flanquer notre gauche et pour prendre poste à Kissingen, afin que nous soyons avertis, si au cas l'ennemi voulait nous entamer de ce côté.

D'après cela, je compte trop sur tes talents militaires pour douter un instant qu'avec les troupes qui te restent, tu ne remplisses le but que le général Kléber s'est proposé en te donnant ce commandement. Au reste si tu étais forcé, tu te retirerais, sans beaucoup de défense, à la droite et à la gauche de Schweinfurt. Tu feras connaître l'endroit que je t'indique, demain dans la journée, pour que personne n'ignore le point où l'on doit se retirer.

J'ai aussi ordonné à l'officier du génie d'aller te trouver, pour rendre impraticables les points par où l'ennemi pourrait déboucher sur toi.

Bon soir.

LEFEBVRE.

De plus, je pense que tu ferais mieux de prendre position, où les deux routes se rejoignent et à côté

d'un village qui est à droite, dans un fond dont je ne sais pas le nom.

Lefebvre, général de division, au général Soult.

Schweinfurt, le 17 fructidor, à huit heures du soir.

L'armée allant faire un mouvement rétrograde, tu te retireras sur-le-champ avec toutes tes troupes sur Kissingen, où tu rejoindras la division.

Salut et amitié.

LEFEBVRE.

P. S. — Préviens tous les détachements que tu pourrais avoir sur la Saal de se rendre à Kissingen; tu feras passer un parti par Neustadt.

N'oublie pas Merlin.

N° 10.

Le général de division Lefebvre au général Soult.

Wetzlar, le 26 fructidor.

Comme il paraît certain, mon cher Soult, que l'attaque de demain, si elle a lieu, se fera surtout sur la gauche, je vous préviens que, chargé de ce commandement, je m'y porterai de ma personne dans le cas où l'ennemi n'entreprendrait rien de sérieux devant moi; s'il tentait quelque chose, je

dois absolument me reposer sur vos talents et votre fermeté à tenir aux points qui vous sont confiés. Cependant, malgré toute défense, et dans le cas surtout où l'ennemi forcerait la gauche, j'ai donné l'ordre au général Grenier de se retirer sur Herborn, au général Championnet par la route d'Achenbourg sur Waldernbach, et moi j'effectuerais ma retraite au centre de ces deux divisions et me porterais sur Greifenstein. Ce mouvement ne doit s'opérer qu'après que l'ennemi m'aurait forcé, soit par ses mouvements, soit par la perte de la bataille, à faire ma retraite.

J'espère que chacun de son côté concourra au succès de la chose, et que nous déploierons ce caractère et cette énergie qui ont été le prélude de nos victoires.

Salut et amitié.

LEFEBVRE.

CHAPITRE X

SOMMAIRE DU CHAPITRE X.

Campagne de 1797. — Succès remportés par l'armée d'Italie. — Préliminaires de Léoben. — Les armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle passent le Rhin; mais elles sont arrêtées par la nouvelle des préliminaires. — 18 fructidor. — Mort du général Hoche. — Traité de Campo Formio. — Année 1798. — Expédition d'Égypte. — Entreprise des Anglais sur Ostende. — Blocus et prise d'Ehrenbreitstein. — Conduite du Directoire. — Conquête du royaume de Naples. — Invasion de la Suisse et du Piémont. — Insulte faite à l'ambassadeur de France à Vienne. — La guerre est de nouveau déclarée. — Situation des armées.

CHAPITRE X.

Succès rempo par l'armée d'Ita

La campagne de 1796 s'était terminée par des revers pour les armes françaises, en Allemagne. L'Autriche avait préservé ses États héréditaires, et elle avait ramené nos armées sur le Rhin, au point de départ. Ce résultat était la conséquence, non-seulement des quelques fautes de nos généraux, mais bien plus encore du plan vicieux de campagne tracé par le Directoire. Toutefois plusieurs avantages importants résultèrent de cette campagne : pour la première fois nous pénétrions au cœur de l'Allemagne, qui vit alors de près nos forces et put les mesurer. Deux des cercles de l'empire, celui de Souabe et celui de Franconie, se détachant de la coalition, faisaient leur paix séparée avec nous, et l'armée impériale perdait ainsi quarante mille hommes. Un grand effet moral était surtout produit, un exemple était donné, et l'Autriche restait seule sur le continent, à être en

guerre avec nous. Mais le plus grand avantage de cette campagne fut d'avoir fait la diversion la plus efficace en faveur de l'armée d'Italie, qui, de son côté, marchait de victoire en victoire, à Roveredo, Bassano, Saint-Georges, Arcole, Rivoli, et finissait par faire tomber la célèbre Mantoue. Cinq fois les armées autrichiennes furent renouvelées sur ce théâtre de la guerre, et elles furent dévorées autant de fois. A la fin, l'Autriche n'avait plus à y envoyer que des troupes de nouvelle levée, tandis que les meilleures étaient loin de là, sur le Rhin, et l'on peut ajouter que la retraite des deux armées françaises jusqu'au Rhin eut pour conséquence, en y attirant les Autrichiens, d'obliger ceux-ci à s'étendre, à diviser leurs forces et à ne plus se trouver à portée d'appuyer leur armée d'Italie. L'archiduc Charles se rendait bien compte de cette position; aussi, quand l'armée de Rhin-et-Moselle eut repassé le Rhin, voulut-il détacher une partie de sa propre armée, par le Tyrol, pour aller secourir l'Italie, où elle serait arrivée à temps et avant la bataille de Rivoli; mais le gouvernement autrichien en jugea autrement, et il s'obstina aux siéges de Kehl et de la tête de pont de Huningue. La résistance héroïque qu'il y rencontra vint donc puissamment en aide à l'armée française d'Italie, car les Autrichiens ne se décidèrent à retirer des troupes des bords du Rhin, qu'après la prise de la

tête de pont de Huningue. Nous avions déjà pris les devants; la division Bernadotte, de l'armée de Sambre-et-Meuse, et la division Delmas, de l'armée de Rhin-et-Moselle, étaient passées en Italie avant les Autrichiens, et elles avaient apporté au général Bonaparte un renfort de trente mille hommes d'excellentes troupes.

L'archiduc Charles fut alors prendre le commandement de l'armée autrichienne en Italie, mais il ne trouva plus cette armée que sur les bords du Tagliamento, où elle ne devait pas tarder à être également forcée. Ainsi, des trois armées que la république lança contre la monarchie autrichienne, les deux premières jouèrent le rôle modeste, mais utile cependant, de faciliter les succès de la troisième, qui, plus heureuse, et dirigée par le plus grand génie militaire des temps modernes, eut la gloire de dicter la loi à l'Autriche, aux portes de sa capitale.

Quoiqu'elles se fussent retirées sur la rive gauche du Rhin, les deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle n'avaient pas été entamées, et elles auraient bientôt été en état de reprendre l'offensive, surtout la première, qui, depuis la fin de septembre, n'avait plus fait d'opération. Mais le général Beurnonville, qui n'avait pas l'habitude du commandement et qui se méfiait de ses propres forces, ne répondait que d'une

manière dilatoire à toutes les propositions qui lui étaient faites; il préféra distribuer son armée dans les cantonnements de l'année précédente, que même il étendit encore; enfin, pour plus de sécurité, il conclut un armistice pour son armée.

La division Ligneville formait un corps d'observation sur la rive gauche du Rhin, en face de Mayence. La division Lefebvre, bientôt suivie de la division Grenier, fut envoyée, vers la mi-novembre, pour la renforcer; ma brigade, qui faisait l'extrême droite, fut d'abord établie à Gölheim pour couvrir la route de Kayserslautern et pour se lier avec l'armée de Rhin-et-Moselle, dont la gauche, consistant en une faible brigade, était sur la ligne de la Speyerbach. Un mois après, je fus rappelé dans les environs de Coblentz, où je passai l'hiver. J'obtins ensuite d'aller prendre quelques semaines de repos à Solingen, en passant dans la division Championnet, avec mission d'observer le débouché de la Wupper.

Dans le courant de février, le général Hoche vint remplacer le général Beurnonville dans le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse; il revenait de l'expédition contre l'Irlande, qui avait échoué par des accidents de mer. L'armée fut heureuse d'avoir à sa tête un chef en qui elle avait la plus grande confiance; elle espérait qu'avec lui enfin elle se relèverait des revers qui

avaient marqué la fin de la dernière campagne, et qu'elle comparait avec amertume aux succès continuels remportés par l'armée d'Italie. Elle attendait le signal avec la plus vive impatience; toutefois les trois premiers mois de l'année se passèrent encore dans une inaction qu'on a peine à s'expliquer.

En Italie, le général Bonaparte avait livré la célèbre bataille de Rivoli, ou plutôt une bataille de trois jours, commençant à Rivoli pour finir à Mantoue, et dans laquelle fut déployé tout ce que la science des mouvements, l'emploi des troupes, l'audace, le calcul des chances, le génie militaire enfin, peuvent offrir de plus surprenant. Ces trois jours des 14, 15 et 16 janvier 1797 suffirent pour détruire la dernière armée que l'Autriche venait d'envoyer au secours de Mantoue, et pour la rejeter, avec perte de dix-huit mille prisonniers et de tout son matériel, dans les montagnes du Tyrol. Le 2 février, Mantoue, la clef de l'Italie, réduite aux abois et n'ayant plus l'espoir d'être secourue, se rendit avec treize mille hommes et un immense matériel. Le vainqueur ne perdit pas de temps pour préparer la nouvelle campagne qu'il allait ouvrir au cœur de la monarchie autrichienne et pour assurer ses derrières : quelques marches le conduisirent au milieu des États romains, et, dix-sept jours après la chute de Mantoue, le 19 février, il dictait, à Tolentino, la paix

au saint-siége. Le 15 mars, il était au pied des Alpes, se portant sur le Tagliamento et sur la route de Vienne, pendant que le général Joubert pénétrait dans le Tyrol. Une suite des plus habiles manœuvres et des combats les plus audacieux amenait, un mois après, au delà de la double chaîne des Alpes et dans les plaines du Danube, le général Bonaparte, qui déjà avait détruit la moitié de l'armée de l'archiduc Charles.

Arrivée à ce point extrême, l'armée d'Italie se trouvait cependant dans une position fort dangereuse. Sur ses derrières était un pays mal soumis, car une insurrection terrible éclatait dans les États vénitiens, le jour même de la cessation des hostilités. Sur sa gauche était le Tyrol, le plus ferme boulevard de la monarchie autrichienne, dont la belliqueuse population s'était levée en masse, et que le général Joubert avait évacué pour rejoindre l'armée. On dut bien regretter alors l'inaction des armées du Rhin; leurs opérations eussent dû concorder avec celles de l'armée d'Italie, pour essayer de se mettre en rapport avec elle, en se portant, par la Souabe, sur le Tyrol allemand; tout au moins eussent-elles dû menacer l'Autriche, de plus d'un côté. L'armée d'Italie était seule et sans soutien à Léoben. Il pouvait arriver que la cour de Vienne ne se décourageât pas encore, et qu'elle tentât un dernier effort, en avant de Vienne, avec

les troupes qu'elle était à même de recueillir de divers côtés et avec les levées qui arrivaient des provinces dévouées à la monarchie. L'armée française pouvait, dans ce cas, se trouver très-compromise. L'archiduc Charles voulait agir ainsi; mais l'heureuse étoile du général Bonaparte le servit mieux que jamais; l'empereur craignit les malheurs de la guerre pour sa capitale, et les préliminaires de paix furent signés à Léoben, le 17 avril 1797.

Préliminaires de Léoben

Pendant tout ce temps, les armées étaient restées immobiles sur le Rhin. Il est possible que les besoins qu'elles éprouvaient aient contribué à cet inconcevable retard, car elles avaient été négligées, comme l'année précédente; elles n'avaient reçu aucun secours, et la détresse financière était toujours la même. L'armée de Rhin-et-Moselle était surtout fatiguée par les deux siéges qu'elle avait soutenus, au cœur de l'hiver; le courage des troupes devait suppléer à tout. Cependant, le 17 avril, elles n'étaient pas beaucoup mieux pourvues qu'un mois auparavant.

Le plan de campagne était conçu, comme celui de l'année précédente. L'armée de Sambre-et-Meuse devait passer le Rhin la première; l'aile gauche, sous les ordres du général Championnet, partait des environs de Düsseldorf et se portait sur la Sieg, pour favoriser le passage du centre et de

l'aile droite, qui devait se faire à Neuwied, où nous avions conservé la tête de pont.

L'armée Sambre-et-Meuse passe le Rhin.

Le 17 avril, ma brigade, qui faisait l'avant-garde de la division Championnet, passa la Sieg à Siegberg et poussa ses avant-postes jusqu'à Uckerath, sans rencontrer l'ennemi. Le général autrichien Werneck, qui commandait dans cette partie, craignant de nous voir déboucher à la fois par la Sieg et par Neuwied, avait pris une position intermédiaire à Dierdorf, et il n'était ainsi en force d'aucun côté; il avait cependant laissé devant Neuwied une division établie dans de bons retranchements, mais elle ne pouvait pas empêcher le général Hoche de déboucher : elle était trop faible pour lui tenir tête. Le centre et la droite de l'armée passèrent en effet le Rhin à Neuwied, le 18 avril au matin. La position autrichienne fut abordée à la fois par ses deux ailes : à sa droite par le général Grenier, et à sa gauche, qui s'appuyait au Rhin, par le général Lefebvre. Les redoutes, quoique bien armées, furent bientôt enlevées; le centre essaya de résister, mais il ne tarda pas non plus à être enfoncé, et le tout s'enfuit dans la direction de Dierdorf, en nous abandonnant cinq mille prisonniers et un nombreux matériel. Le même jour, j'eus une affaire assez vive, en avant d'Uckerath, avec une forte arrière-garde ennemie composée principalement de cavalerie; elle fut également

culbutée. Nous nous attendions à trouver l'ennemi en position d'abord à Altenkirchen, puis à Neukirch; mais il précipita sa retraite sur Wetzlar. Je continuais à faire tête de colonne de gauche, et je cherchais, en forçant de marche, à déborder la droite de l'ennemi, par Dillenburg et Birken. Cependant la position de Wetzlar n'était pas plus tenable que les autres, et le général Werneck continua, en toute hâte, sa retraite sur le Mein, sans même s'arrêter dans la position de Friedberg. De mon côté, j'accélérais le plus possible mon mouvement par Giessen, et le 24 j'atteignais Hunger, touchant à la Nidda. Ce même jour, le général Lefebvre se présentait devant Francfort, où il prévenait le général Werneck; il avait été dirigé par le général Hoche, aussitôt apres l'affaire devant Neuwied, avec l'aile droite de l'armée, pour passer la Lahn à Limburg, faire rentrer dans Mayence les troupes appartenant à la garnison de cette place, et gagner Francfort par Königstein. Il entrait déjà dans la ville, malgré le général Werneck, qui s'était empressé d'accourir, lorsque les hostilités furent subitement arrêtées : un courrier venait d'apporter les préliminaires de paix signés à Léoben. Cette nouvelle tira l'armée du général Werneck d'un très-grand embarras. Notre aile gauche, qui était déjà sur la Nidda, et l'aile droite, qui s'emparait de Francfort, ne laissaient aux Au-

trichiens, pressés en même temps par le centre de l'armée qui entrait à Friedberg, qu'une ligne de retraite par Hanau; ils n'avaient pas un instant à perdre pour en profiter, et encore était-il difficile qu'ils y parvinssent, sans être fortement entamés. Un armistice fut conclu, et la Nidda fut prise pour ligne de démarcation des deux armées.

'armée ête sur la , à la nou- ies prélimi- s de paix.

A l'armée de Rhin-et-Moselle, la campagne fut encore plus courte, car elle ne consista qu'en une opération, le passage du Rhin à Diersheim, les 20 et 21 septembre. Ce passage devait être surpris pendant la nuit; mais différents accidents l'ayant retardé jusqu'au jour, il fallut le faire de vive force et avec des dispositions incomplètes, puisqu'elles avaient été faites dans une autre intention. Le premier jour, les Autrichiens n'avaient heureusement pas beaucoup de forces sur ce point; mais de notre côté, les troupes ne pouvaient passer que très-lentement sur des bateaux et sans la protection de l'artillerie. Aussi le terrain fut-il très-vivement disputé, et il fallut toute la valeur de nos soldats, à qui les chefs donnaient l'exemple, pour résister, pendant la durée de ce premier jour, aux attaques qui se succédaient sans interruption. Ce fut seulement dans la seconde journée qu'on parvint à établir un pont et que l'armée put déboucher, en repoussant l'ennemi. Le troisième jour, elle se préparait à poursuivre ce succès, quand sa mar-

'armée iin-et-Mo- passe le Rhin.

che fut aussi arrêtée par la nouvelle des préliminaires de paix. Comme elle n'avait pas encore fait de progrès sur la rive droite du Rhin, la ligne de démarcation fut très-peu étendue, et la plus grande partie de l'armée fut obligée de retourner dans les anciens cantonnements de la rive gauche, depuis longtemps épuisés.

La nouvell des prélimina arrête les ho lités.

Les négociations pour la paix définitive s'ouvrirent entre le général Bonaparte et les plénipotentiaires autrichiens. Elles durèrent six mois, et plus d'une fois on put croire qu'elles allaient être rompues. Alors encore on dut regretter que les deux armées françaises, qui venaient à peine de passer le Rhin, eussent été arrêtées sitôt; si elles eussent été sur l'Inn ou au moins sur le Danube, elles eussent pesé tout autrement dans la balance des négociations, tandis qu'il y avait beaucoup à craindre pour l'armée d'Italie, qui restait isolée et fort exposée, si la guerre eût recommencé. Les Autrichiens traînaient les négociations en longueur et mettaient ce temps à profit pour reconstituer leurs armées; ils faisaient pour cela les plus grands efforts, et ils trouvaient de grandes ressources dans le dévouement des populations, attachées depuis des siècles à la dynastie impériale. Ils espéraient aussi que la lutte engagée au sein du gouvernement français entre la majorité du Directoire et la majorité des conseils leur viendrait en aide :

Pichegru y jouait le premier rôle, et il était permis de se flatter que le parti dont il était le chef l'emporterait. La journée du 18 fructidor, dans laquelle la majorité du Directoire s'appuya sur l'armée et sur les deux généraux le plus en évidence, Bonaparte et Hoche, déjoua ces calculs. De son côté, le général Bonaparte prévoyait bien que le renouvellement de la guerre remettrait en question beaucoup d'avantages obtenus. On fut ainsi, de part et d'autre, plus disposé à conclure, et le traité de paix fut enfin signé à Campo-Formio, le 17 octobre 1797. La Belgique était cédée à la France; l'Autriche acquérait en compensation les États de Venise; une république cisalpine, composée du Milanais, du Mantouan, du Modenais et des trois légations de la Romagne, était reconnue. Ce traité ne comprenait pas encore l'empire germanique. Un congrès devait s'ouvrir incessamment à Rastadt, pour négocier la paix entre la république française et l'empire, et l'Autriche promettait ses bons offices, pour faire reconnaître la cession à la France de tous les pays situés sur la rive gauche du Rhin. En attendant, les garnisons autrichiennes devaient évacuer toutes les forteresses du Rhin et les remettre à des garnisons électorales. Cela fut d'abord exécuté pour Mayence; la garnison autrichienne quitta cette forteresse, le 28 décembre, et une garnison française y entra peu après.

Traité Campo-Formio.

Congrès de Rastadt.

Nous passâmes toute l'année dans nos cantonnements sans faire aucun mouvement ; mais nous étions sur le qui-vive, observant de près les Autrichiens, et nous nous attendions souvent à la reprise des hostilités. Je restai à Lauterbach et à Laubach, sur la rive droite de la Nidda. Nous étions complétement étrangers à ce qui se passait à Paris, et nous ne nous occupions, en aucune façon, de politique. Cependant, l'esprit républicain était encore très-vif dans les rangs de l'armée ; aussi, quand la lutte fut engagée entre la majorité des conseils et celle du Directoire, celle-ci appela l'armée à son secours. On donna le mauvais exemple de faire faire des adresses par des corps de troupes. Le général Hoche fut à Paris, et l'on fit avancer deux divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse dans les environs de la capitale, sous le prétexte de les envoyer sur les côtes de l'Océan. Ce mouvement eut lieu à l'insu du directeur Carnot et du ministre de la guerre lui-même ; du moins ce dernier en fit la déclaration. Le général Bonaparte fut plus circonspect que le général Hoche : il se borna à envoyer à Paris le général Augereau, qui fit le coup de main du 18 fructidor. Quant au général Hoche, il s'aperçut probablement, au dernier moment, qu'il ne jouerait pas dans le coup d'État projeté le rôle qu'il croyait devoir lui revenir, et qu'il y serait associé à des hommes

avec essence il ne pouvait lui causer d'être [illegible]. Il se tata donc de reprendre son armée; mais à peine était-il arrivé à son quartier général de Wetzlar, qu'une courte maladie, dont la nature parut assez extraordinaire, l'emporta, le 19 septembre dernier, pour accompagner. Des bruits d'empoisonnement circulèrent alors; les soupçons se fixèrent sur ce que le général Hoche était vraisemblablement dépositaire de secrets importants, et qu'il devait y avoir des personnes intéressées à ce qu'il cessât de leur porter ombrage par sa supériorité et l'ascendant qu'il exerçait sur son armée, voisine de la France. On ne peut pas admettre légèrement des soupçons d'une nature aussi grave, et il est plus que probable qu'ils n'avaient rien de fondé; cependant ils n'ont jamais été éclaircis. Quoi qu'il en soit, les plus sincères regrets l'accompagnèrent au tombeau, et, pour en perpétuer le souvenir, l'armée fit élever un monument dans la plaine entre Coblentz et Andernach, où son corps fut déposé.

Le général Hoche possédait les qualités qui constituent le grand capitaine, et il les faisait ressortir par les dons extérieurs les plus séduisants. Son port noble et majestueux, sa physionomie ouverte et prévenante, attiraient la confiance à la première vue, comme sur les champs de bataille, toute son attitude commandait l'admiration. Un coup d'œil

prompt et sûr, un caractère entreprenant qu'aucune difficulté n'était capable d'arrêter, des sentiments très-élevés, et en même temps, une grande bonté, une sollicitude constante pour le soldat : il n'en fallait pas tant pour que l'armée aimât en lui un chef qui avait toujours été heureux, et qui avait la gloire d'avoir pacifié la Vendée. On lui a reproché l'ambition. Il n'avait que trente ans, lorsque la mort l'enleva à la France ; à cet âge, à la tête d'une armée, avec la réputation dont il jouissait et le sentiment qu'il avait de sa propre valeur, il était bien difficile de se préserver de l'ambition, surtout lorsqu'il voyait s'élever à ses côtés des réputations qu'il se croyait capable d'égaler. Aussi, je crois que si Hoche eût vécu, il eût prévenu le 18 brumaire, ou du moins qu'il eût pris le rôle de Pompée, lorsque le nouveau César vint s'emparer du pouvoir suprême.

La paix de Campo-Formio avait rendu le repos au continent, et la France n'avait plus devant elle que son éternelle ennemie, l'Angleterre. L'expédition aventureuse d'Égypte fut alors décidée, expédition qui jeta une grande gloire sur les armes françaises, mais qui coûta bien cher à la France ; elle partit le 19 mai 1798. On avait fait, en même temps, des préparatifs sur les côtes de l'Océan, contre l'Angleterre elle-même. Ces préparatifs ont passé pour n'avoir été que de fausses démonstra-

avec lesquels il ne pouvait lui convenir d'être confondu. Il se hâta donc de rejoindre son armée; mais à peine était-il arrivé à son quartier général de Wetzlar, qu'une courte maladie, dont la nature parut assez extraordinaire, l'emporta, le 19 septembre (troisième jour complémentaire). Des bruits d'empoisonnement circulèrent alors; les soupçons se fondaient sur ce que le général Hoche était vraisemblablement dépositaire de secrets importants, et qu'il devait y avoir des personnes intéressées à ce qu'il cessât de leur porter ombrage par sa supériorité et l'ascendant qu'il exerçait sur son armée, voisine de la France. On ne peut pas admettre légèrement des soupçons d'une nature aussi grave, et il est plus que probable qu'ils n'avaient rien de fondé; cependant ils n'ont jamais été éclaircis. Quoi qu'il en soit, les plus sincères regrets l'accompagnèrent au tombeau, et, pour en perpétuer le souvenir, l'armée fit élever un monument dans la plaine entre Coblentz et Andernach, où son corps fut déposé.

du général Hoche.

Le général Hoche possédait les qualités qui constituent le grand capitaine, et il les faisait ressortir par les dons extérieurs les plus séduisants. Son port noble et majestueux, sa physionomie ouverte et prévenante, attiraient la confiance à la première vue, comme sur les champs de bataille, toute son attitude commandait l'admiration. Un coup d'œil

caractère.

prompt et sûr, un caractère entreprenant qu'aucune difficulté n'était capable d'arrêter, des sentiments très-élevés, et en même temps, une grande bonté, une sollicitude constante pour le soldat : il n'en fallait pas tant pour que l'armée aimât en lui un chef qui avait toujours été heureux, et qui avait la gloire d'avoir pacifié la Vendée. On lui a reproché l'ambition. Il n'avait que trente ans, lorsque la mort l'enleva à la France ; à cet âge, à la tête d'une armée, avec la réputation dont il jouissait et le sentiment qu'il avait de sa propre valeur, il était bien difficile de se préserver de l'ambition, surtout lorsqu'il voyait s'élever à ses côtés des réputations qu'il se croyait capable d'égaler. Aussi, je crois que si Hoche eût vécu, il eût prévenu le 18 brumaire, ou du moins qu'il eût pris le rôle de Pompée, lorsque le nouveau César vint s'emparer du pouvoir suprême.

La paix de Campo-Formio avait rendu le repos au continent, et la France n'avait plus devant elle que son éternelle ennemie, l'Angleterre. L'expédition aventureuse d'Égypte fut alors décidée, expédition qui jeta une grande gloire sur les armes françaises, mais qui coûta bien cher à la France ; elle partit le 19 mai 1798. On avait fait, en même temps, des préparatifs sur les côtes de l'Océan, contre l'Angleterre elle-même. Ces préparatifs ont passé pour n'avoir été que de fausses démonstra-

tions, dans le but de donner le change aux Anglais et de détourner leur attention de la Méditerranée ; je crois cependant qu'il y a eu, au moins, un moment où le Directoire a pu avoir une intention plus sérieuse ; les noms des généraux auxquels les divisions furent confiées, tels que Joubert, Lefebvre, Championnet, Grenier, sembleraient indiquer qu'on avait d'abord pensé à quelque chose de plus qu'à une promenade de troupes. Quelques années plus tard, l'empereur Napoléon est revenu à cette même idée ; mais, quand l'expédition d'Égypte eût été définitivement arrêtée, comme on ne pouvait pas faire deux expéditions pareilles, à la fois, la réunion de troupes à laquelle on donna le titre pompeux d'armée d'Angleterre, ne trompa plus personne. J'y fus envoyé pour sa première organisation, au commencement de mars 1798, et je fis toujours partie de la division Championnet. Ma brigade était cantonnée dans les environs de Bruges et d'Ostende, lorsque, le 19 mai, une escadre anglaise vint faire une tentative très-sérieuse sur cette dernière ville, et plus sérieuse encore sur toute une province, qu'elle eût détruite de fond en comble, si elle avait réussi.

Armée d'Angleterre.

Deux mille cinq cents hommes d'infanterie et huit cents marins furent débarqués, pendant la nuit, et les bâtiments légers de l'escadre s'appro-

Entreprise des Anglais sur Ostende.

chèrent assez de la ville pour la couvrir d'une grêle de bombes et d'obus. Cette attaque était combinée avec les intelligences que les Anglais entretenaient dans la ville. A ce signal, leurs agents excitèrent un mouvement; des postes furent surpris, des batteries enclouées, et des tentatives faites pour ouvrir les portes à l'ennemi. Le bataillon qui y tenait garnison ne répondit à la sommation qui lui fut adressée, que par la plus vigoureuse résistance. Cependant, les cantonnements voisins prirent les armes, au premier coup de fusil; ils se formèrent dans l'obscurité, et attaquèrent à la baïonnette le corps anglais, qui s'était porté sur l'écluse de Slyckens pour la détruire. Cette écluse fait communiquer le canal de Bruges avec la mer, contre laquelle elle protége toute la West-Flandre. Si on fût parvenu à la détruire, la province entière eût été submergée, des villes eussent été englouties, les plus riches campagnes perdues, des milliers d'habitants eussent péri ou eussent été ruinés. C'est ce qui jette tant d'odieux sur une expédition qui n'était pas une opération de guerre, qui ne s'attaquait pas à un ennemi armé, mais qui n'avait d'autre but que la dévastation, la ruine de populations inoffensives et protégées par toutes les lois de la guerre, entre peuples civilisés, qui enfin voulait faire le mal pour le mal. Heureusement, l'écluse était si solidement con-

struite, qu'elle résista aux tentatives de destruction ; une fougasse pratiquée contre les maçonneries fit un assez grand dégât, mais facile à réparer cependant ; des pétards attachés aux portes manquèrent aussi leur effet. Nous ramassâmes sur les lieux de curieux mouvements d'horlogerie qui étaient destinés à mettre le feu, et qui avaient été abandonnés par les Anglais dans leur fuite, ou arrachés par l'explosion de la fougasse, avant d'avoir produit leur effet. Nos braves troupes eurent aussi le temps d'accourir et de sauver l'écluse. Elles ne comptaient que six cents hommes, mais elles se précipitèrent avec tant de furie sur un ennemi six fois plus nombreux qu'elles, que celui-ci fut obligé d'abandonner à la hâte son œuvre de destruction et de se réfugier sur les dunes voisines. Une moitié seulement parvint à regagner l'escadre ; mais dix-huit cents hommes, moins heureux, furent poursuivis dans leur position, et forcés de mettre bas les armes. C'étaient cependant des troupes d'élite ; il s'y trouvait le régiment du prince de Galles avec quatre compagnies des gardes. L'escadre, également maltraitée par le feu de la ville dirigé sur elle, fut en Angleterre rapporter la nouvelle de cette triste expédition, qui ne nous coûta qu'une vingtaine d'hommes ; parmi les blessés se trouvait le capitaine Heudelet, de la 46e demi-brigade,

qui se distingua particulièrement. Au nombre des prisonniers, nous trouvâmes deux généraux et cent huit officiers, entre autres le général John Moore, le même que je retrouvai commandant l'armée anglaise en Espagne aux mois de décembre 1808 et de janvier 1809. Singulier rapprochement! A notre première rencontre, il lui en coûta la liberté; à la seconde, douze ans plus tard, il lui en coûta la vie: car il périt devant la Corogne, de la mort des braves.

Les Anglais faisaient souvent de petits débarquements partiels qui n'avaient aucune importance militaire, mais qui inquiétaient la population des côtes. Le Directoire ordonna de ne faire aucun quartier à ceux qui seraient pris, et de les traiter comme des incendiaires[1]. C'était bien là, de part et d'autre, l'acharnement de deux peuples entre lesquels il y avait des siècles de guerre et de haine. Quelques mois auparavant, et lorsque j'étais encore en Allemagne, on avait ouvert dans toute la France et dans les armées mêmes, des listes de souscription, pour recueillir des fonds destinés à l'expédition d'Angleterre. Dans ma brigade, la souscription s'éleva à plus de six mille francs, somme énorme, si on la compare à la pauvreté dans laquelle nous nous trouvions.

1. Voir, à la fin du chapitre, N° 11.

L'armée d'Angleterre, comme on l'appelait, ne pouvait cependant pas continuer à jouer un rôle aussi inutile, si ce n'est même ridicule; elle fut dissoute, l'automne suivant. Je fus renvoyé à l'armée qui portait le nom d'armée de Mayence, et qui était formée des deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle; le général Joubert la commandait alors en chef, mais au mois d'octobre, le commandement fut rendu au général Jourdan. Je fus à Wolkum, en Westphalie, prendre le commandement provisoire de la 3e division; mais cette division fut dissoute peu après, et je fus chargé, dans le courant de décembre, de commander le blocus d'Ehrenbreitstein, place qui ne nous avait pas été remise, comme Mayence, par les troupes électorales, parce qu'au moment d'effectuer cette remise, des difficultés s'étaient élevées, au congrès de Rastadt, et s'étaient, depuis lors, compliquées de plus en plus. Ce blocus était tenu avec la sévérité la plus rigoureuse, pour qu'aucun approvisionnement et même aucune nouvelle n'eût accès dans la place. Enfin, le 27 janvier 1799, la garnison, commandée par le colonel Faber, et composée de quatre bataillons, des électorats ecclésiastiques de Trèves et de Cologne, ayant épuisé ses magasins, capitula; il était temps, car déjà la guerre s'annonçait de nouveau.

s et prise
hrenbreitstein.

La paix de Campo-Formio avait succédé à cinq années d'une guerre acharnée, et cependant cette paix ne pouvait être encore qu'une trêve, tant qu'il y avait en présence, d'une part : des gouvernements humiliés de leurs récentes défaites, et en conservant un vif ressentiment, qui les poussait même à des actes d'imprudence; de l'autre, un gouvernement à la fois profondément immoral et brouillon, qui dévorait, à l'intérieur, les ressources de la France, et qui, pour couvrir ses dilapidations et se maintenir au pouvoir, ne trouvait pas de meilleur moyen, que de lancer de nouveau son pays dans les chances de la guerre, et de jouer à l'aventure le prix, si laborieusement acquis, de tant de sacrifices. Quelques gouvernements étrangers, tels que les cours de Rome et de Naples, donnèrent à la France de justes sujets de plainte. Le Directoire les exagéra et en tira un parti qui ne ressemblait en rien aux réparations qu'on était en droit d'exiger. Cela ne lui parut pas encore suffisant : il fit, de propos délibéré, des actes d'agression, de la nature la moins justifiable, sur un peuple qui ne lui fournissait pas l'ombre d'un prétexte pour agir ainsi, et que le plus évident intérêt de la France, auquel se joignaient ici les souvenirs de la liberté, aurait dû faire respecter : sur le peuple suisse. Nous le verrons bientôt.

Conduite du Directoi

Le premier exemple de provocation avait été

coup d'État Hollande.

donné en Hollande. Après l'entrée des troupes françaises à Amsterdam, au mois de janvier 1795, une république batave y avait été établie ; mais, suivant les traditions du pays, quelques restes de système fédératif avaient été conservés dans la constitution. Ils déplaisaient au Directoire, qui ne trouvait pas non plus la république batave assez docile. Le 22 janvier 1798, une répétition du 18 fructidor fut faite, à Amsterdam, avec le concours des troupes françaises ; une nouvelle constitution, en tous points semblable à la constitution française, fut promulguée, et les membres du gouvernement, ainsi que ceux de l'assemblée, qui ne participaient pas à ce mouvement, furent arrêtés.

e de Rome.

Le même système ne tarda pas à être transporté en Italie, à la faveur des premiers prétextes. Le 27 décembre 1797, la populace fanatique de Rome avait commis un odieux attentat. Elle s'était portée à l'ambassade de France, l'avait envahie et avait massacré le général Duphot ; l'ambassadeur lui-même, Joseph Bonaparte, aurait eu le même sort, s'il ne s'y était soustrait par la fuite. Le gouvernement papal n'avait rien fait pour réprimer d'aussi horribles excès, et il ne se prêta pas davantage à en donner satisfaction. Une armée française, sous les ordres du général Berthier, fut alors dirigée sur Rome, où elle entra sans coup férir ; mais là ne se borna

pas la réparation. Le 15 février 1798, un mouvement insurrectionnel fut suscité dans la basse classe ; une république romaine, calquée sur le modèle de la république française, fut proclamée, et le pape Pie VI, fait prisonnier, fut relégué en Toscane. Le gouvernement papal s'était déclaré trop tôt ; il avait compté sur l'assistance de la cour de Naples, mais celle-ci n'était pas encore prête ; elle attendait le départ de l'expédition française, qui était destinée à passer en Égypte, et qui pouvait menacer la Sicile ; elle voulait ensuite voir l'issue du combat que les escadres anglaises et françaises allaient se livrer dans la Méditerranée.

Le gouvernement napolitain déclare la guerre.

Cependant la cour de Naples, après la bataille d'Aboukir, où la marine française fut détruite, cessa de dissimuler, et elle reçut en triomphe, dans ses ports, l'amiral Nelson, avec les vaisseaux qu'il venait de nous prendre. Tous les Français qui étaient dans le royaume, et jusqu'aux habitants accusés d'avoir des relations avec eux, furent accablés des plus mauvais traitements, et livrés à toutes les insultes d'une populace imprudemment déchaînée par le gouvernement lui-même. Nelson exerçait toute influence sur le ministre Acton, sur la reine, et par elle, sur le roi ; le gouvernement napolitain, d'un autre côté, avait demandé à l'Autriche un général pour commander son armée. Le général Mack lui fut envoyé ; il avait alors une réputation

qu'il a très-peu justifiée; il était plein d'une présomptueuse confiance, qui lui faisait dédaigner de se renfermer dans la défensive; il se regardait comme destiné à être le sauveur de l'Italie, et il entraîna le roi à se mettre lui-même à la tête de son armée, pour marcher à la conquête de Rome. Le général Championnet commandait la petite armée française, qui ne comptait que dix-huit mille hommes. Il prit le sage parti de se replier devant un ennemi trop supérieur en nombre, d'évacuer Rome et de prendre une position d'attente, en concentrant son armée. Le roi de Naples fit son entrée triomphale à Rome, le 27 novembre 1798; mais son triomphe fut de courte durée. Les Napolitains, voulant attaquer l'armée française, firent toutes les fautes que le général Championnet avait prévues; quinze jours ne s'étaient pas écoulés, depuis leur entrée à Rome, qu'ils étaient complétement battus, qu'ils regagnaient précipitamment leurs frontières, après avoir essuyé les plus grandes pertes et dans le plus grand désordre, et que le roi quittait Rome clandestinement. Il ne se crut même pas en sûreté à Naples, et, le 21 décembre, il s'embarqua pour la Sicile, sur un bâtiment anglais, emportant avec lui tous les fonds du trésor, et tous les objets précieux qu'on put réunir.

Le général Championnet crut alors que, malgré

la faiblesse de son armée, il pouvait profiter du désordre qui régnait dans le royaume de Naples, pour en faire la conquête, et il s'avança sur deux colonnes principales et par les deux routes qui conduisent de Rome à Naples, celle de Terracine et celle des Abruzzes. Il arriva avec la première colonne devant Capoue, sur le Volturne, mais il s'y trouva dans un grand embarras; le général Mack avait encore rassemblé des troupes sous la protection de Capoue; le Volturne, grossi par les pluies, était difficile à passer; en outre, une insurrection générale éclata et entoura la petite armée française. Cette même insurrection avait retardé la marche de la seconde colonne, commandée par le général Dubesme. Cependant les deux colonnes finirent par opérer leur jonction devant Capoue; mais la situation de l'armée française n'en restait pas moins assez critique. Le général Championnet fit, dans cette circonstance, preuve d'une très-grande fermeté, et il fut heureusement servi par les Napolitains eux-mêmes. La grande ville de Naples était alors livrée à toute espèce de désordres; la populace s'agitait, et devenait très-menaçante; l'insubordination avait aussi gagné l'armée. La régence laissée par le roi se voyait impuissante à contenir l'explosion, et tous ceux qui avaient quelque chose à perdre à Naples, comprirent qu'ils n'avaient de salut que dans l'arrivée des Français.

Conquête de Naples par général Championnet.

naires excitées par l'influence française, envahir ses États. Pour en finir avec lui, on le somma de fournir un corps auxiliaire pour l'expédition de Rome; et comme il alléguait diverses excuses, le général Joubert y répondit en s'emparant, par surprise, des principales places du Piémont, et en entrant dans Turin. Une république y remplaça aussi la monarchie piémontaise.

Il ne fut pas enfin, jusqu'à la république cisalpine, création si récente de la France, qui ne fût traitée avec la même rigueur. Le Directoire lui imposait toutes ses volontés et ordonnait l'arrestation, dans Milan même, de ceux qui se hasardaient à faire quelques représentations. La nouvelle république, érigée en État indépendant par le traité de Campo-Formio, n'en était pas moins et ostensiblement traitée en province conquise.

Invasion de la Suisse.

Mais ce fut avec la Suisse que le Directoire se dispensa le plus de ménagements. De tout temps, la neutralité de la Suisse avait été reconnue par l'Europe, et elle avait été observée pendant la dernière guerre; c'était principalement la France qui en avait profité; la partie la plus vulnérable peut-être de ses frontières avait été couverte par cette neutralité. Cet avantage était infiniment plus important que celui d'avoir quelques débouchés de plus sur l'Allemagne et sur l'Italie; car ces mêmes débouchés se retournaient aussi, par la même

raison, contre la France, dans un cas donné, et la suite ne l'a que trop prouvé.

La Suisse n'avait fourni aucun sujet de plainte au gouvernement français; il est vrai qu'elle avait un attrait pour le Directoire : la ville de Berne passait pour posséder un trésor qui renfermait trente à quarante millions de francs, et il n'en fallait pas tant pour exciter la cupidité.

Les tentatives contre la Suisse furent préparées de longue main, et l'on fut en chercher les prétextes dans sa constitution même. Cette constitution, œuvre des siècles, offrait des bizarreries; c'était le système cantonal et fédératif; mais tous les cantons n'étaient pas égaux en droits : quelques-uns même étaient sujets des autres. Il y avait aussi des inégalités de droits entre citoyens de même canton; mais ces questions d'ordre intérieur n'étaient en rien de la compétence des gouvernements étrangers. Dans les derniers jours de 1797, des Vaudois, dont le canton était sujet de celui de Berne, s'adressèrent au Directoire, et probablement à son instigation, pour qu'il intervînt en faveur de l'égalité de droits qu'ils réclamaient. Le Directoire ne manqua pas à cet appel; déjà il venait de prononcer l'annexion à la France d'une partie de l'ancien évêché de Bâle. En réclamant pour les Vaudois, il tint au canton de

Berne le langage le plus hautain et le fit appuyer par une division de l'armée d'Italie, qui entra dans le canton, pour soutenir les insurrections qu'on y avait fomentées et qui ne tardèrent pas à se propager dans divers autres cantons. Peu après, le Directoire signifia toute sa volonté : il exigeait que l'ancien pacte fédéral de la Suisse fût changé et qu'une république pareille à la république française lui fût substituée. Les Bernois avaient épuisé tous les moyens de conciliation ; ils armèrent enfin un corps de vingt-cinq mille hommes qui prit une position purement défensive. Cependant deux nouvelles divisions étaient entrées en Suisse ; le général Brune, qui les commandait, attaqua, le 2 mars 1798, l'armée bernoise, et, quoiqu'elle se défendit avec valeur, elle ne put résister à la supériorité des armes françaises ; elle fut entièrement défaite, et les vainqueurs entrèrent dans Berne où se passèrent de regrettables scènes de violence. Le général d'Erbach, commandant de l'armée suisse, fut massacré par les paysans qui l'accusaient de trahison. Après cet événement, les autres villes de la Suisse ne pouvaient essayer aucune résistance : elles se soumirent ; mais elles furent frappées d'énormes contributions de guerre qui, avec le trésor de Berne, défrayèrent en partie l'expédition d'Égypte. Le Directoire disposait dès lors librement de la Suisse ; il lui envoya un

délégué chargé de lui donner une constitution, et celle-ci fut proclamée à Arau, le 12 avril. Elle déclarait une république helvétique, une et indivisible, comme la république française. Restait à faire accepter cette constitution par des populations qui n'avaient jamais rien connu de pareil et qui étaient attachées à leurs antiques traditions. La partie inférieure et riche de la Suisse, occupée par les troupes françaises, se soumit cependant et accepta la constitution ; mais il y avait dans les montages des petits cantons, berceau de la liberté suisse, et dans celles du haut Valais une race d'hommes simples, énergiques, dévoués à leur honneur national et à leur religion. Leur constitution cantonale était démocratique depuis des siècles, mais ils ne voulaient pas de l'espèce de démocratie qui leur était imposée par les étrangers: ils refusèrent la nouvelle constitution et s'armèrent sous la conduite de deux anciens officiers, Paraviccini et Aloys Reding ; la famille de celui-ci était la première du canton d'Uri, et y exerçait une influence patriarcale. Ils conçurent même le projet de se porter sur Arau, pour en chasser le nouveau gouvernement, et de commencer par Lucerne et par Zurich. Ils entrèrent à Lucerne et y commirent des excès, mais ils l'évacuèrent bientôt; Zurich fut seulement menacée. A cette nouvelle, le général Schauemburg était accouru au

Insurrections Suisse étouffé

secours de Zurich ; deux combats sanglants furent livrés sur les deux rives du lac, à Rapperschwyl et à Richtenschwyl ; les insurgés se battaient avec désespoir, et beaucoup se firent tuer. Cependant ils furent forcés, et les petits cantons furent contraints de capituler ; la lutte était par trop inégale. Des colonnes mobiles parcoururent les petits cantons, pour assurer la soumission. Dans le même temps, une insurrection semblable avait éclaté dans le haut Valais, et elle eut le même sort ; malgré leur résistance animée par le fanatisme, les Valaisans furent forcés, et la ville de Sion prise d'assaut par le général Lorge.

A la même époque enfin, la république de Genève fut purement et simplement réunie à la France, sans effusion de sang.

ctions Suisse.

Toute la Suisse était soumise, à l'exception des Grisons protégés par des troupes autrichiennes ; elle fut mise au pillage. Sous les ordres de l'agent du Directoire, Rapinat, dont le nom prêta souvent à de tristes rapprochements, la Suisse vit fondre sur elle tout ce qu'on peut inventer en contributions de guerre, emprunts forcés, réquisitions ; en même temps on déclarait propriétés françaises les caisses des villes, les caisses de dépôt, les magasins publics, et, par surcroît encore, une nuée d'agents subalternes se livraient impunément à toute sorte d'exactions pour leur propre

compte. On cite à ce sujet une belle réponse faite par une députation suisse.

L'entrée des troupes françaises à Zurich avait été précédée d'une proclamation qui promettait que rien ne serait demandé pour l'entretien des troupes, dont la solde et les subsistances étaient, disait-elle, assurées par les envois de France. Une fois en ville, il fallut cependant faire des demandes de vivres; elles furent justifiées par l'excuse que les convois étaient malheureusement en retard; on fit la promesse de les rendre en nature, à l'arrivée des convois, ou de les rembourser avec les premiers fonds que le Directoire enverrait. L'agent du Directoire sanctionnait par sa présence cet engagement. Quelques jours après, un arrêté impose à la ville de Zurich une contribution extraordinaire de guerre payable dans un très-court délai; l'abus de la force était la seule raison à donner d'un pareil manque de foi. Une députation de notables se rend auprès du général commandant, pour lui faire des représentations. Le général était d'autant plus embarrassé de répondre qu'il n'était lui-même pas coupable; il n'avait agi que d'après des ordres. Il cherchait, comme la première fois, à trouver des excuses dans le retard des convois attendus de France, dans les besoins pressants de l'armée, lorsque l'orateur de la députation le tira d'embarras : « Général, lui dit-il,

nous ne sommes pas venus pour vous reprocher d'avoir oublié vos engagements que sans doute on vous a obligé à violer, ni pour nous plaindre que la contribution soit trop forte, mais pour vous dire, au contraire, que nous pouvons payer davantage et pour vous prier de nous le demander.» Puis, lui saisissant vivement la main : « Quand vous nous aurez pris, ajouta-t-il, des richesses qui ont énervé notre courage et dont nos ancêtres savaient se passer, nous reviendrons dignes d'eux, nous reviendrons Suisses. »

Cependant la Suisse ne bougea pas; elle était comprimée par l'armée d'occupation. Il n'y eut qu'un soulèvement dans le canton d'Untervalden, produit par un nouveau serment de fidélité à la constitution, que l'on exigea des habitants; ce canton se refusa unanimement à le prêter. Deux colonnes furent envoyées, au mois d'août, pour le réduire à l'obéissance, l'une par le lac de Lucerne, l'autre par le passage du Brunig; les paysans se défendirent avec le plus grand acharnement; mais ils étaient les plus faibles, et leur défense fut cause que la petite ville de Stanz prit feu et fut consumée; beaucoup de monde de tout âge et de tout sexe y perdit la vie. Cette exécution frappa de terreur ceux qui pouvaient être dans les mêmes dispositions.

L'Autriche avait assisté à tous ces événements,

dont quelques-uns, surtout ceux de la Suisse, la touchaient de près, sans y prendre part; elle continuait à temporiser, afin de reconstituer ses armées, de laisser partir l'expédition d'Égypte, qui nous enlevait trente-six mille hommes d'élite, avec nos meilleurs généraux, et de négocier avec la Russie, pour avoir son concours dans la guerre qui allait commencer. Le nouveau roi de Prusse, Frédéric Guillaume III, était déterminé à persévérer dans le système de neutralité que son prédécesseur avait fini par adopter, et il résista à toutes les sollicitations qui lui furent adressées pour l'en faire sortir. Mais l'empereur Paul Ier, qui venait de monter sur le trône de Russie, ne voulut pas que son gouvernement restât plus longtemps en dehors des grands mouvements de l'Europe. Il avait recueilli les émigrés français après la paix de Campo-Formio; le corps germanique, dont les négociations continuaient, à Rastadt, avec le gouvernement français, réclamait son appui et sa garantie; enfin, après la prise de Malte par l'expédition qui se rendait en Égypte, le grand-maître Hompesch avait résigné sa dignité, et ce qui restait encore de l'ordre de Malte avait décerné la grande maîtrise à l'empereur. Par son caractère, ce prince n'avait pas besoin de tant de motifs pour se décider; il rassembla une armée sur les frontières de la Pologne, et sous les ordres du célèbre Souwa-

L'Autriche et la Russie préparent la guerre.

row, pour la joindre à l'armée autrichienne, quand il en serait temps.

Cependant, depuis le traité de Campo-Formio, les négociations n'avaient pas, en apparence du moins, discontinué entre l'Autriche et la France. Le congrès de Rastadt traitait les affaires du corps germanique; sa mission était de trouver des compensations ou des indemnités sur la rive droite du Rhin, pour les princes *possessionnés* sur la rive gauche, et dont le territoire allait être réuni à la France. Mais ce travail, hérissé de difficultés, n'avançait pas. A côté du congrès, des conférences particulières entre la France et l'Autriche avaient été ouvertes à Seltz en Alsace; elles avaient pour prétexte une insulte que le général Bernadotte, ambassadeur de France près la cour d'Autriche, avait reçue à Vienne, le 13 avril 1798.

assadeur
s est in-
à Vienne.

La populace de cette ville avait arraché le drapeau tricolore que le général Bernadotte avait fait mettre sur la porte de son hôtel; elle avait même pénétré dans l'intérieur, et y avait commis des outrages. Le gouvernement autrichien n'avait cependant pas refusé des satisfactions; il avait cherché à retenir l'ambassadeur français, mais celui-ci n'avait pas voulu entrer en explications et avait quitté Vienne[1]. Le fait était grave, et la France

[1] On a découvert depuis que le Directoire, dans la vue de

avait droit à une réparation; c'est ce qui devait être examiné dans les conférences de Seltz. Mais ces conférences devaient, au fond, porter beaucoup plus sur les changements que le Directoire avait apportés à l'état de l'Europe depuis le traité de Campo-Formio, et sur ses empiétements en Italie et en Suisse. Il était difficile qu'on parvînt à s'entendre, et l'on n'y apportait probablement pas un désir plus sincère d'un côté que de l'autre. Le Directoire ne devait pas être disposé à se désister de sa politique, et la cour de Vienne prenait déjà ses dispositions pour le cas d'une rupture où toutes les chances paraissaient être en sa faveur; elle ne voulait que gagner encore quelque temps, pour être tout à fait prête, et pour conclure un traité de subsides avec l'Angleterre. Aussi les conférences de Seltz n'eurent-elles pas plus de résultat que le congrès de Rastadt. Enfin, comme l'armée russe continuait à se rapprocher

Rupture des conférences de Seltz.

se ménager un grief dont il pût un jour et dans un cas donné faire usage vis-à-vis de l'Autriche, avait donné au général Bernadotte des instructions très-secrètes, pour qu'il saisît une occasion de créer ce grief, et c'est en conformité de cet ordre que le général Bernadotte imagina de faire arborer le drapeau français sur la porte de son hôtel, ce qui est contraire aux usages. Il choisit même un jour de fête populaire pour cela. Des gens de la basse classe, dont les têtes étaient montées, crurent y voir une provocation et se portèrent alors à ces coupables excès.

de l'Autriche, le Directoire déclara à la cour de Vienne que, si cette armée venait à franchir les limites de l'empire, ce cas serait considéré par lui comme une rupture de la paix. L'armée russe ne devait pas s'arrêter sur cette déclaration, et le cabinet autrichien ne répondit pas à la note du Directoire; son parti était pris. Il avait demandé le secours des Russes, il subordonnait ses généraux à un général russe, sans prévoir qu'il ouvrait ainsi à la Russie le chemin qui l'amenait dans l'occident de l'Europe, et qu'une fois dans cette direction, cette puissance devait prendre dans les affaires européennes l'influence prépondérante et la première place. Depuis lors, en effet, cette supériorité des successeurs de l'empereur Paul Ier a été en s'agrandissant sans cesse, et force sera un jour de s'y soumettre, à moins d'une entente, à peu près impossible à réaliser, entre tous les gouvernements de l'occident.

Déclaration de guerre.

Le silence gardé par le cabinet de Vienne, sur l'ultimatum du Directoire, était la déclaration de la guerre. Ce dernier ne voulut pas se laisser prévenir par les mouvements des armées étrangères, et il résolut de prendre l'initiative des opérations. L'ordre fut donné de passer le Rhin, le 1er mars 1799.

Situation des armées.

Le théâtre de la guerre allait être fort différent de ce qu'il avait été dans les campagnes précé-

dentes. En Italie, nous nous étendions jusqu'à Naples; au nord des Alpes, nous occupions la Suisse. L'armée de Naples, forte de trente mille hommes, était perdue pour les opérations, car ce n'était pas à Naples, mais sur les rives du Pô qu'allaient se décider les destinées de l'Italie. Cette armée n'était plus sous les ordres du général Championnet; ce général avait essayé de s'opposer aux exactions et aux injustices du Directoire; il avait été destitué, arrêté; il aurait même été mis en jugement, si le Directoire n'avait fini par reculer devant l'indignation de l'armée. Il avait été remplacé par le général Macdonald. Le général Schérer avait également remplacé le général Joubert dans le commandement de l'armée d'Italie. Cette armée, affaiblie par des détachements qui gardaient la Toscane et les Légations, ne réunissait pas cinquante mille hommes sur la ligne du Mincio.

Dans les campagnes précédentes, la neutralité de la Suisse avait été interposée entre la guerre en Italie et la guerre sur le Rhin. Maintenant que nous occupions la Suisse, elle devenait le pivot obligé des opérations, pour relier, dans le système de l'offensive, les armées qui manœuvraient de chaque côté des Alpes, et pour boucher, dans le système de la défensive, la trouée par laquelle l'ennemi aurait, non-seulement pu les prendre toutes deux à re-

vers, mais prendre aussi à revers la ligne elle-même du Rhin. Cette importante position était occupée par l'armée dite d'Helvétie, sous les ordres du général Masséna ; forte de trente mille hommes, elle s'était avancée dans les petits cantons, et elle devait occuper le Rhinthal, depuis le lac de Constance jusqu'au-dessus du Coire, pour, de là, gagner les sources de l'Inn et de l'Adige.

L'armée principale, qui prenait le nom d'armée du Danube, était réunie sur le Rhin, de Strasbourg à Huningue, sous les ordres directs du général Jourdan. Elle devait se porter, par la Souabe, sur la rive droite du Danube, et se lier à l'armée d'Helvétie. Elle devait enfin être appuyée par une armée d'observation, aux ordres du général Bernadotte, chargé de garder le Palatinat et les débouchés du Necker et du Mein. Mais les forces de ces deux armées étaient tout à fait insuffisantes : la première ne s'élevait pas à quarante mille hommes, et la seconde n'en réunit pas plus de huit à dix mille. L'armée d'observation et celle d'Helvétie étaient sous le commandement supérieur du général Jourdan. Ainsi, les trois armées comprises sous ce commandement, n'atteignaient pas ensemble le chiffre de quatre-vingt mille hommes, et elles allaient avoir à lutter contre l'armée autrichienne, forte de cent soixante

mille hommes, sous l'archiduc Charles. Le gros de cette dernière armée était cantonné en Bavière, avec ses réserves dans le Tyrol ; le général Hotze, avec trente mille hommes, occupait le Voralberg et les frontières des Grisons. Enfin, en Italie, une armée autrichienne de quatre-vingt mille hommes, attendait, sur l'Adige, l'armée russe, forte de soixante mille hommes, qui s'avançait à grandes marches.

Telle était, sur tous les points, la disproportion de forces, entre les armées françaises et les armées ennemies, et la même disproportion existait, dans la composition du matériel des armées. Du côté des Autrichiens, la cavalerie et l'artillerie étaient en excellent état, tandis que du nôtre, il était loin d'en être de même, et sous ce rapport nous n'étions pas mieux qu'à la fin de la guerre précédente; cette branche si essentielle du service avait été négligée comme toutes les autres, comme l'effectif même de l'armée. On avait attendu les derniers mois de 1798, pour décréter une levée de deux cent mille hommes. S'ils eussent alors rejoint les drapeaux, on eût d'abord été fort embarrassé pour les armer et les équiper, et l'on n'eût encore eu que des conscrits; mais il n'y en eut qu'une très-petite partie qui rejoignit, et les vides qui s'étaient faits dans les rangs de l'armée, pendant ces dix-huit mois de paix, furent très-loin

d'être comblés. On avait fait toute sorte de réductions dans l'armée, et on l'avait systématiquement laissée s'amoindrir, à cause du désordre des finances. Il fut encore heureux qu'une partie de l'armée vécût en pays étranger, où elle trouvait des ressources, car si elle eût été toute en France, elle eût achevé de se fondre. Le Directoire dévorait tout : la fortune publique était au pillage, l'intrigue, la corruption, les dilapidations, s'étendaient partout, et la défense du pays était sacrifiée. C'est à cette époque cependant, que le Directoire poursuivait sa politique ambitieuse et envahissante, qu'il remuait l'Italie et la Suisse, et qu'il provoquait de nouveau l'Europe à la guerre. Il faisait tout ce qu'il fallait pour amener la guerre, il paraissait même la faire entrer dans ses calculs et la vouloir, et en même temps il ne songeait à aucun des moyens nécessaires pour la faire. On a peine à comprendre un pareil aveuglement. Aussi allons-nous voir combien peu de temps il fallut, non-seulement pour faire perdre à la France les belles conquêtes qu'elle avait faites, mais pour que son indépendance fût de nouveau menacée, car elle courut alors au moins autant de dangers qu'au commencement de la guerre, et elle ne dut d'en être préservée qu'à un concours de circonstances heureuses, et on peut dire fortuites, qu'il n'était pas permis d'espérer.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE X.

N° 11.

ARMÉE D'ANGLETERRE.

Le général de division Championnet au général de brigade Soult.

Au quartier général à Bruges, le 12 messidor an VI.

D'après le rapport que j'ai fait au gouvernement sur ce que les Anglais paraissent toujours sur nos côtes, et que très-souvent ils jettent à terre plusieurs hommes, dans l'intention d'incendier ou de détruire les chaumières des habitants, sur le rapport du ministre de la guerre, le Directoire a décidé que tous ceux qui seront pris en tentant de pareils débarquements seront regardés comme des chauffeurs ou des brigands à qui l'on ne fera point de quartier, et

dont on se défera sur le champ de bataille, en repoussant leur agression. Vous vous conformerez aux dispositions de la présente et vous m'en accuserez réception.

CHAMPIONNET.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME,

CHAPITRE PREMIER.

Mon début dans la carrière militaire. — Commencement de la guerre de la Révolution. — Campagne de 1792. Page 1

CHAPITRE II.

Campagne de 1793. — Revers éprouvés par les armées du Nord et du Rhin..... Page 15

CHAPITRE III.

Suite de la campagne de 1793. — Succès obtenus par l'armée du Nord à Hondschoote, à Menin et à Vattignies. — Opérations malheureuses des armées du Rhin et de la Moselle. — Perte des lignes de Wissembourg. — Siége de Landau..... Page 37

CHAPITRE IV.

Fin de la campagne de 1793. — Succès obtenus par les armées de la Moselle et du Rhin. — Déblocus de Landau. Page 75

CHAPITRE V.

Campagne de 1794. — Succès remportés par l'armée du Nord en Flandre. — Bataille de Tourcoing. — Opérations décousues et revers sur la Sambre..... Page 107

CHAPITRE VI.

Suite de la campagne de 1794. — Mouvement de l'armée de la Moselle. — Combats sur la Sambre. — Bataille de Fleurus. — Conquête de la Belgique. — Désunion des armées coalisées..... Page 141

CHAPITRE VII.

Fin de la campagne de 1794. — Réorganisation des armées. — Bataille de la Roer. — Les Autrichiens se retirent derrière le Rhin. — Conquête de la Hollande par l'armée du Nord. — Succès remporté, dans les Vosges, par les armées de la Moselle et du Rhin réunies. — Après leur séparation, l'armée du Rhin éprouve des revers. — La Prusse se retire de la coalition. — Traité de Bale. — Reddition de Luxembourg. — Investissement de Mayence..... Page 195

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1795. — Premier passage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse. — Elle arrive sur le Mein. — Elle est forcée de repasser le Rhin. — Trahison de Pichegru. — Les lignes de Mayence sont forcées. — L'armée de Rhin-et-Moselle est battue. — L'armée de Sambre-et-Meuse s'avance pour la secourir. — Armistice. — Quartiers d'hiver. — Mon mariage à Solingen..... Page 241

CHAPITRE IX

Campagne de 1796. — Situation déplorable de l'armée de Rhin-et-Moselle. — L'armée de Sambre-et-Meuse passe le Rhin, pour la seconde fois, et se porte sur la Lahn. — Elle est obligée de se retirer. — L'armée de Rhin-et-Moselle passe le Rhin à Strasbourg. — L'armée autrichienne se retire sur le Danube, et est suivie par les deux armées françaises. — Manœuvre habile de l'archiduc Charles. — Il force l'armée de Sambre-et-Meuse à se retirer. — Combat de Mockendorf. — Bataille de Würzburg. — L'armée se retire de nouveau sur la Lahn et la Sieg. — Mort du général Marceau. — Retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle. — Batailles de Biberach et de Schlingen. — Siéges de Kehl et de la tête de pont de Huningue par les Autrichiens. — Première campagne de l'armée d'Italie. P. 285

CHAPITRE X.

Campagne de 1797. — Succès remportés par l'armée d'Italie. — Préliminaires de Léoben. — Les armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle passent le Rhin; mais elles sont arrêtées par la nouvelle des préliminaires. — 18 fructidor. — Mort du général Hoche. — Traité de Campo-Formio. — Année 1798. — Expédition d'Égypte. — Entreprise des Anglais sur Ostende. — Blocus et prise d'Ehrenbreitstein. — Conduite du Directoire. — Conquête du royaume de Naples. — Invasion de la Suisse et du Piémont. — Insulte faite à l'ambassadeur de France à Vienne. — La guerre est de nouveau déclarée. — Situation des armées..... Page 339

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT

DUC DE DALMATIE

PUBLIÉS PAR SON FILS

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT

DUC DE DALMATIE

PUBLIÉS PAR SON FILS

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT

DUC DE DALMATIE

PUBLIÉS PAR SON FILS

PREMIÈRE PARTIE

Histoire des Guerres de la Révolution

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

8, rue de la Paix

MDCCCLIV

CHAPITRE XI

SOMMAIRE DU CHAPITRE XI.

Campagne de 1799 sur le Danube. — Combat d'Ostrach. — Bataille de Liebtingen. — Retraite de l'armée sur le Rhin.

CHAPITRE XI.

Plan de campagn

J'ai dit plus haut quel était le plan de campagne du Directoire. Il voulait profiter de l'occupation de la Suisse, qui donnait aux armées françaises un avantage de position, pour s'emparer des passages des montagnes jusqu'aux vallées de l'Inn et de l'Adige, faire de ce centre le pivot des opérations, et prendre des revers, à droite contre les armées ennemies qui allaient opérer en Italie, à gauche contre celle de l'archiduc Charles, si elle restait sur le Lech ou se portait en avant.

L'armée du Danube, réunie à Strasbourg, devait gagner la rive droite du Danube, s'élever à la hauteur de l'armée d'Helvétie et se lier avec elle. Enfin un corps d'observation, formé dans le Palatinat, devait soutenir la gauche de l'armée du Danube, et se tenir à portée de la rejoindre au besoin, en se portant sur Ulm. Pour assurer de l'ensemble aux opérations, le genéral Jourdan,

qui dirigeait l'armée du Danube, avait le commandement supérieur sur l'armée d'Helvétie, commandée par le général Masséna, ainsi que sur le corps d'observation, aux ordres du général Bernadotte.

La combinaison de ce plan eût été bonne si ces trois armées n'eussent pas trouvé, dans leur trop grand éloignement les unes des autres, un obstacle au concert de leurs opérations, et surtout si l'on n'eût pas réduit les armées qui étaient chargées de l'exécuter, à des proportions tout à fait insuffisantes. Moins de quatre-vingt mille hommes, répartis depuis la sommité des Alpes, aux sources de l'Adige, jusqu'au Mein, allaient se livrer à des opérations décousues et des plus hasardeuses, en présence des cent soixante mille hommes que l'archiduc Charles tenait dans sa main, et qui étaient concentrés entre les Alpes et le Danube. Aussi devait-on aisément prévoir ce qui, en effet, arriva, qu'une ligne aussi étendue serait percée par son centre, que l'armée du Danube serait écrasée, et que celle d'Helvétie serait alors d'autant plus compromise, qu'elle aurait poussé plus loin ses opérations, à l'ouverture de la campagne. Mais on paraissait entraîné alors par un esprit de vertige. J'ai vu des lettres écrites, par ordre du Directoire, au général Jourdan, plusieurs jours après que l'armée avait déjà passé

le Rhin, dans lesquelles on lui prescrivait d'attendre, pour commencer les hostilités, que la cour de Vienne se fût catégoriquement expliquée. On lui disait que les troupes autrichiennes ne voulaient point la guerre, et qu'elles ne se battraient point. A notre arrivée à Pfullendorf, le 17 mars, trois jours avant que nous fussions attaqués, j'ai aussi entendu le ministre de France à Ratisbonne, qui, en ce moment, revenait de son poste, soutenir qu'en traversant l'armée autrichienne, il avait fait la même remarque. La crédulité de cet agent doit avoir été bien grande, s'il s'est ainsi laissé tromper par les précautions, quelque habiles qu'elles fussent, que prenaient les Autrichiens. Mais il était de toute impossibilité que le gouvernement français ne sût pas à quoi s'en tenir, et s'il essaya de faire partager au général Jourdan une aussi dangereuse illusion, ce n'était que pour éluder les représentations pressantes que ce général ne cessait de lui adresser sur la faiblesse de l'armée, afin d'obtenir qu'elle fût au moins portée à l'effectif qui avait été promis et annoncé par le ministre de la guerre. Ce mensonge du Directoire était abominable; il devait nous perdre, si le général Jourdan n'eût heureusement été mieux instruit de la vérité. Cependant, ce général n'en fut pas moins obligé, par les ordres qu'il recevait, ainsi que par la nécessité de soutenir l'armée

d'Helvétie, qui, depuis plusieurs jours, avait déjà commencé ses opérations, et gagné du terrain, de s'engager enfin lui-même, dans un mouvement plus que téméraire, et qui se termina par une défaite. Si l'on avait encore des illusions, elles furent bientôt et cruellement dissipées.

Passage du Rhin.

Le 1er mars 1799, l'armée du Danube passa le Rhin à Strasbourg et à Bâle. J'avais rejoint cette armée après la reddition d'Ehrenbreitstein, et j'étais encore à la tête des troupes légères de l'avant-garde, que les généraux Vandamme et Klein commandaient provisoirement, en attendant l'arrivée du général Lefebvre.

L'armée, formée sur trois colonnes, se dirigea sur la rive droite du Danube, entre ce fleuve et le lac de Constance. La colonne de gauche, commandée par le général Gouvion Saint-Cyr, prit par Freudenstadt, où elle éleva des retranchements, Rothweil, Sigmaringen et Mengen. Celle de droite, aux ordres du général Ferino, suivit par Waldshutt la route des villes forestières, et gagna Uberlingen sur le lac. La colonne du centre, formée par l'avant-garde, la grosse cavalerie et une division de réserve, se dirigea par le Hornberg, Tüttlingen, Mœskirch et Pfullendorf, sur l'Ostrach, où elle prit position, et se mit en ligne avec le restant de l'armée. Cette marche fut très-longue, et ne dura pas moins de dix-sept jours,

parce que le général en chef sentait qu'il s'engageait imprudemment, et parce qu'il s'arrêtait souvent pour attendre les renforts qui lui étaient promis. Nous avions aussi l'ordre de ne pas être les premiers à attaquer. On essayait de se couvrir encore du prétexte que la marche de l'armée n'était qu'un mouvement de précaution, pour s'assurer des positions importantes[1]. Ce prétexte ne pouvait tromper personne, car la marche offensive de l'armée suffisait pour constituer l'état de guerre; et d'ailleurs l'armée d'Helvétie avait commencé les hostilités depuis le 5 mars, en attaquant les positions autrichiennes sur la rive droite du Rhin. De notre côté cependant, les patrouilles ennemies qui appartenaient au corps du général Nauendorf, fort de dix-huit mille hommes, avaient aussi reçu l'ordre de ne pas engager les hostilités, et elles se repliaient à notre approche. C'était une manœuvre habile de l'archiduc pour nous entretenir dans une fausse sécurité, et nous attirer sur le point où nous devions nous heurter contre l'armée impériale concentrée.

L'armée du Danube aurait dû être soutenue par le corps d'observation aux ordres du général Bernadotte; mais ce corps, qui avait passé le Rhin vis-à-vis Mannheim, s'était borné, après avoir pris

1. Voir à la fin du chapitre, nº 12.

possession de cette ville, à investir Philisbourg, et à s'avancer sur le Necker jusqu'à Heilbronn, où il s'arrêta, malgré toutes les sollicitations du général Jourdan, qui pressait vivement le général Bernadotte de se rapprocher de l'armée du Danube. Le général Bernadotte répondait que son corps était trop faible pour s'aventurer en pays ennemi, et c'était vrai. Cependant le général Bernadotte n'avait devant lui qu'un corps autrichien encore plus faible, et qu'il devait mépriser. S'il ne pouvait pas l'éviter ni lui dérober quelques marches, le pis-aller eût été de repasser le Rhin et de le remonter par la rive gauche, jusqu'à ce qu'il fût à une hauteur suffisante pour faire sa jonction avec l'armée du Danube. Pendant cette opération, le Rhin eût suffi pour arrêter les faibles corps autrichiens qui étaient dans cette partie. L'importance de renforcer l'armée du Danube, devant laquelle la campagne allait se décider, était telle, que toute autre considération devait lui être subordonnée. Il est probable que cette absence de concours du général Bernadotte a dû être déterminée par les ordres directs qu'il recevait du ministre de la guerre. Quoi qu'il en soit, le corps qu'il commandait n'a joué aucun rôle, et est resté complétement inutile, lorsque l'armée du Danube avait un si urgent besoin du soutien qu'il devait lui apporter.

Passage du Danube.

L'armée était restée en cantonnements au pied de la forêt Noire, jusqu'au 11 mars. Elle ne passa le Danube que le 12, à Tüttlingen et au-dessus, pour se porter sur la ligne de l'Ostrach. Ce mouvement fut décidé par la nouvelle que, depuis le 5, l'armée d'Helvétie était entrée en opérations, et qu'elle avait déjà eu plusieurs belles affaires dans les Grisons. Le passage du Rhin avait été forcé à la fois par le général Demont, à Reichenau, au-dessus de Coire, et par le général Masséna, en avant de Sargans, et au pied des retranchements de Luciensteig, qui, malgré leur force et la vigoureuse résistance que les Autrichiens opposèrent, finirent par être emportés. La division du général Auffemberg, morcelée et coupée de ses communications par des attaques aussi brusques, fut presque en entier détruite autour de Coire, et lui-même fut obligé de se rendre. Mais l'opération la plus importante, l'attaque contre les retranchements de Feldkirch échoua, malgré toute la valeur et l'opiniâtreté qu'à plusieurs reprises le général Oudinot y déploya. Cette position célèbre occupe la communication entre les vallées du Rhin et de l'Inn, et elle est la clef de cette partie du Voralberg et du Tyrol. Deux tentatives infructueuses, faites, les 6 et 14 mars, par le général Oudinot, furent renouvelées, le 22, avec des forces plus considérables, mais sans plus de succès, par le général

Premières opérations de l'armée d'Helvétie.

Attaques infructueuses devant Feldkirch.

Masséna lui-même. Tout échoua devant la force inexpugnable de la position, et devant la résistance qu'opposèrent les généraux Hotze et Jellachich.

Les généraux Lecourbe et Dessoles pénètrent dans le Tyrol.

Dans le même temps, l'aile droite de l'armée d'Helvétie, commandée par le général Lecourbe, était partie de Bellinzona; forçant le passage du Splugen, elle avait suivi la vallée du Rhin jusqu'à Tusis; de là, se jetant à droite, elle avait remonté la vallée de l'Albula, et elle était descendue dans la vallée de l'Inn, en la prenant à revers. Parallèlement à ce mouvement, le général Dessoles, détaché de l'armée d'Italie, avait remonté la vallée de l'Adda; il avait ensuite traversé les glaciers du Wormserjoch, un des points les plus élevés des Alpes Juliennes, pour passer dans la vallée de Munster, et, par une manœuvre des plus habiles, il avait emporté la forte position de Taufers, en culbutant le corps du général Laudon qui la défendait. Ce dernier se retirait dans le plus grand désordre, par Glurns et la vallée de la Taufers, sur Nauders, où il espérait rejoindre la vallée de l'Inn, lorsqu'il apprit que le général Lecourbe, qui avait concerté ses mouvements avec ceux du général Dessoles et qui avait remporté des avantages pareils dans la vallée de l'Inn, à Martinsbruck, à Fintermunz et sur plusieurs autres points, était déjà maître de Nauders. Il ne restait

plus d'autre ressource au général Laudon, pour s'échapper, que de se jeter, à travers les glaciers, dans les vallées latérales, où il arriva avec quelques hommes seulement; la plus grande partie de sa division avait été détruite.

Une suite d'actions brillantes avait ainsi amené l'aile droite de l'armée d'Helvétie à Nauders et à Glurns, où elle occupait les têtes des deux grandes vallées du Tyrol, la vallée de l'Inn et celle de Taufers, un des deux bras de l'Adige. Si l'armée entière eût pu s'y porter, elle eût eu la facilité de faire des diversions en faveur de l'armée d'Italie ou de celle du Danube; mais les échecs réitérés que son aile gauche avait éprouvés devant Feldkirch et la défaite du général Jourdan l'obligèrent bientôt, pour sa propre sûreté, à abandonner les brillants avantages que son aile droite avait remportés, et qui furent ainsi obtenus en pure perte. C'est un effet très-remarquable de la résistance d'un poste, dont la conservation fut pour les Autrichiens une des principales causes des succès qu'ils obtinrent, tandis que les opération des armées françaises restèrent isolées et ne purent se lier entre elles.

On peut faire ici la remarque que si le général Masséna, au lieu d'engager deux de ses divisions dans les vallées de l'Inn et de la Taufers, mouvement qu'il pouvait différer sans inconvénient, les

eût portées dans le Voralberg, à la gauche du Lech, vers les sources de l'Iller, le corps autrichien qui occupait Feldkirch eût été trop exposé pour se maintenir dans cette position, et eût été obligé de l'évacuer. Dès lors les armées françaises eussent pu lier leurs opérations, et le vaste plan dont l'armée d'Helvétie devait être le pivot eût eu quelques chances de réussite.

Les instructions que le général Masséna avait reçues lui imposaient, il est vrai, une double tâche sur les deux revers des Alpes, pour soutenir à la fois les deux armées d'Italie et du Danube. Mais le meilleur moyen de la remplir n'était pas de se tenir entre les deux armées, et à une trop grande distance de l'une comme de l'autre, pour pouvoir les appuyer efficacement. Il eût mieux valu que le général Masséna commençât par se porter avec toutes ses forces sur la gauche de l'archiduc, qu'il eût pris à revers, pendant que le général Jourdan l'eût attaqué de front; cette opération combinée eût eu des chances de succès, pour rejeter l'archiduc au delà de l'Iller, du Lech, et même de l'Inn. Après ce résultat obtenu, l'armée d'Helvétie eût pu répéter la même manœuvre du côté de l'Italie, par les vallées de la Taufers et de l'Adige, en menaçant même la vallée de la Brenta. Cette combinaison était la moins compliquée et la moins hasardeuse, parce qu'elle ne

disséminait pas les forces, et qu'elle apportait successivement un secours efficace à l'une et à l'autre des deux armées. Il est probable que le général Masséna eût préféré cette disposition, si les ordres qu'il recevait lui en eussent laissé la liberté. On eût mieux fait de s'en rapporter à son coup d'œil et à son expérience.

Quoi qu'il en soit, l'archiduc Charles profita habilement des fausses dispositions qui isolaient les unes des autres l'armée d'observation, l'armée du Danube et l'armée d'Helvétie. Placé au centre avec des forces supérieures, il ne laissa devant le général Masséna que ce qui était indispensable pour défendre les inexpugnables retranchements de Feldkirch, et pour éclairer les principaux débouchés du Tyrol. Formant ensuite son armée sur trois colonnes, il s'avança sur l'Ostrach, pour nous attaquer. Le 18 mars, nous étions en présence, près d'en venir aux mains, lorsque le général Jourdan fit demander au prince s'il n'avait pas reçu de son gouvernement des dépêches pour le Directoire, et des ordres pour ne point engager les hostilités. Le général-major, prince de Schwartzemberg, qui m'était opposé, se rendit à mes avant-postes, où nous eûmes une entrevue, et il me transmit verbalement la réponse négative de l'archiduc. J'en donnai aussitôt connaissance à mon général en chef; elle le décida à marcher,

dès le lendemain, sur l'ennemi. Cette démarche auprès de l'archiduc était au moins superflue. Lui demander s'il n'avait pas reçu l'ordre de ne point engager les hostilités était dérisoire, lorsque depuis quinze jours on se battait avec acharnement devant Feldkirch, que l'armée d'Helvétie, après avoir pénétré dans les Grisons, allait envahir le Tyrol, et que déjà la division autrichienne du général Auffenberg avait été forcée à capituler. J'avoue que, dans mon entretien avec le prince de Schwartzemberg, je fus fort embarrassé pour pouvoir concilier ces agressions de notre part avec le langage pacifique qu'on m'avait ordonné de tenir; j'étais confus du rôle de duplicité qu'on me faisait jouer, et que je ne pouvais soutenir par aucune bonne raison.

Le 19, je reçus l'ordre de me porter en avant avec une partie de l'avant-garde, pour reconnaître la position que l'armée autrichienne occupait sur notre front. Ayant formé mes troupes sur deux colonnes, je les dirigeai sur Hoskirch et Saulgen. Un long combat s'engagea sur ces deux points, et il me mit à même d'apprécier la supériorité numérique des ennemis; je jugeai, à leurs mouvements, qu'ils se disposaient à marcher sur nous. L'objet de ma mission rempli, je me retirai avec cent cinquante prisonniers, qui confirmèrent tous les observations que j'avais faites Je m'empressai

d'en rendre compte, et j'établis mes troupes en avant du bois de Bolstein, couvrant Friedberg et le village de Königswald.

Pendant que je faisais cette reconnaissance, le général Ferino, qui commandait la première division et qui était à notre droite sur le ruisseau d'Asch, en dirigeait une autre en avant de Buchhorn et ramenait aussi des prisonniers. Le général Gouvion Saint-Cyr, qui commandait la 3e division campée à Mengen sur notre gauche, délogeait les Autrichiens de quelques villages, sur la rive droite de l'Ostrach où ils s'étaient établis. En même temps, sur le faux bruit que les ennemis faisaient un grand mouvement sur la rive gauche du Danube, il renforçait le corps de flanqueurs, commandé par le général Vandamme, qui, sous ses ordres, était chargé d'éclairer cette partie. Les réserves de l'armée étaient concentrées aux environs de Pfullendorf, où était le grand quartier général.

La position de l'armée sur l'Asch et sur l'Ostrach était beaucoup trop étendue pour les forces que nous pouvions opposer à celles de l'ennemi, et on venait encore de les affaiblir en envoyant un détachement, qui équivalait à une division, sur la rive gauche du Danube. Le général Jourdan se flattait de l'espoir qu'il aurait le temps de faire fortifier les obstacles naturels que présentent les

deux petites rivières de l'Asch et de l'Ostrach. Prenant leur source à peu de distance l'une de l'autre, près de Riedhausen, pour aller se jeter, l'Asch dans le lac de Constance, et l'Ostrach dans le Danube, elles sont bordées l'une et l'autre de marais dans tout leur cours, et elles n'offrent de passages praticables que par les routes qui les traversent. De bons retranchements eussent, en effet, pu couvrir le petit nombre de ces débouchés, faciles à garder si l'ennemi nous en eût laissé le temps; mais dès le lendemain, il dirigea une attaque générale contre notre avant-garde.

L'extrait suivant du rapport que j'adressai au général en chef, comme commandant supérieur de l'avant-garde, en remplacement du général Lefebvre, blessé pendant l'action, contient les principaux détails de cette affaire.

Combat d'Ostrach.

« Les troupes étaient à peine établies, que l'ennemi commença différentes attaques sur toute la ligne, mais plus particulièrement à notre gauche. Le 1^er^ germinal (20 mars) à une heure du matin, les postes placés en avant de Friedberg furent assaillis par une nuée de manteaux rouges[1] et forcés de se replier à la tête du bois de Davids-

1. Les manteaux rouges étaient des corps francs d'infanterie levés en Croatie, et que nos soldats, au commencement de la guerre, redoutaient beaucoup, à cause de leur cruauté. Ils étaient entreprenants, et ils ne faisaient point de prison-

wiler. Six bataillons de corps francs attaquèrent au même instant les bivouacs postés en arrière de Bolstern. La 15e demi-brigade, qui défendait tous ces débouchés, se retira successivement sur Davidswiler, et ensuite: partie sur Ostrach, partie sur Ickofen, et partie sur Einhart, pour défendre ces trois points importants.

« Cette demi-brigade se distingua d'une manière éclatante dans sa retraite, qui commença à deux heures du matin, et ne fut terminée qu'à sept. Le 1er régiment de chasseurs à cheval et le 4e de hussards, faisant partie de la colonne de la 25e demi-brigade, exécutèrent leurs mouvements dans le plus grand ordre, en soutenant l'infanterie légère. Par ce mouvement, la majeure partie de la 25e demi-brigade se trouva au bas de la position et sur le front de la division d'avant-garde. Quatre compagnies, sous les ordres du chef de bataillon Drouin, furent placées au pont d'Ostrach, et à la tête de ce village. Dix autres compagnies, longeant la rive gauche de l'Ostrach, s'étendirent sur la gauche, pour défendre les approches aux ennemis, et couvrirent les débouchés qui de Wangen et d'Einhart conduisent à Meyenbruck.

« Un bataillon de la 67e demi-brigade fut formé

niers. On leur rendit la pareille, et on finit par les détruire. Le gouvernement autrichien ne les fit pas remplacer, ou du moins on n'en revit plus aux armées.

en colonne serrée et placé en arrière d'Ostrach, pour soutenir les quatre compagnies d'infanterie légère. Un autre bataillon de cette demi-brigade fut placé en bataille, à la pointe du bois qui est vis-à-vis Ickofen, pour défendre ce village; et un bataillon de la 53e fut mis en réserve près le bois qui longeait la position.

« Le 4e régiment de hussards, le 1er de chasseurs à cheval et deux escadrons du 17e de dragons furent placés en arrière d'Ostrach, à la droite de la position, s'étendant jusqu'à la grande route qui conduit à Burgweiler. Le général Klein commandait cette cavalerie.

« L'artillerie légère et l'artillerie de position furent placées sur divers plateaux pour défendre le village d'Ostrach et prendre en flanc les troupes qui s'en approchaient. Le général Lefebvre comptait encore pour la défense de sa position sur un bataillon de la 53e demi-brigade, quatre compagnies de la 25e d'infanterie légère, trois escadrons du 5e de hussards, un escadron du 1er de chasseurs et deux escadrons du 17e de dragons.

« L'adjudant général Fontaine, qui commandait ces troupes, avait été dirigé la veille sur Hoskirch; il reçut l'ordre de se retirer sur Ostrach; mais ayant été prévenu par l'ennemi à l'entrée de ce village, il se trouva entre notre feu et celui des Autrichiens. Ne pouvant tenter le passage sans

s'exposer à être entièrement défait, il profita du brouillard qui cachait sa colonne à l'ennemi, et remontant l'Ostrach, il opéra sa retraite sur Riedhausen où, pour assurer sa marche, il dut s'engager contre une colonne ennemie qu'il y rencontra. Il passa le défilé et il se dirigea sur Neubrunn, d'où, après la retraite du restant de l'avant-garde, il vint joindre la division au camp de Pfullendorf.

« Telles étaient les sages dispositions du général Lefebvre à sept heures du matin, lorsque les troupes légères ayant découvert par leur mouvement le front de la position, mirent toute la division dans le cas de prendre part à une des plus brillantes affaires qu'elle ait eues depuis le commencement de la guerre. L'ennemi engagea une canonnade des plus vives et fit attaquer par quatre bataillons le village d'Ostrach, que quatre compagnies de la 25e d'infanterie légère défendaient; elles repoussèrent l'attaque des ennemis à plusieurs reprises et gardèrent ce poste jusqu'à la dernière extrémité. Le chef de bataillon Drouin s'y couvrit de gloire.

« En même temps, l'ennemi faisait filer sur sa droite plusieurs bataillons et de l'artillerie. Il attaqua avec vigueur le village d'Ickofen, cherchant à pénétrer sur Meyenbruck par différents gués que le ruisseau d'Ostrach présente dans cette

partie. Le général Lefebvre, qui aperçut ce mouvement, porta de suite en arrière de Wangen le bataillon de la 53e demi-brigade, qui était resté en réserve, et fit passer sa cavalerie de la droite de la position à la gauche, où, en soutenant l'infanterie qui défendait le passage du ruisseau, cette cavalerie eut occasion d'exécuter trois brillantes charges et de repousser, à chacune d'elles, les ennemis, qui, à la faveur du brouillard, cherchaient à faire des progrès sur notre côté gauche.

« Le feu le plus vif continuait toujours. L'ennemi mettait la plus grande importance à s'emparer d'Ostrach; il envoya des troupes fraiches pour renforcer les premières et parvint enfin à forcer les quatre compagnies de la 25e. Ces compagnies durent abandonner le pont et se replier dans le village. Le chef de bataillon Bontemps, qui était en arrière avec le bataillon de la 67e demi-brigade, reçut l'ordre, à l'instant même, de reprendre ce poste et de le conserver. Il fit battre la charge et exécuta l'ordre qu'il avait reçu avec une bravoure et une fermeté au-dessus de tout éloge.

« Mon second rapport instruisit le général Lefebvre que l'ennemi faisait les plus grands efforts pour s'emparer aussi des débouchés de Meyenbruck. Il s'y porta lui-même et déjà il ordonnait plusieurs mouvements, lorsqu'il reçut une blessure qu'il s'efforça de cacher pendant longtemps; mais

il fut obligé, par la quantité de sang qu'il perdait, de se retirer pour la faire panser. Vous m'ordonnâtes, mon général, de le remplacer dans le commandement de la division.

« Il fallait un point d'appui aux troupes qui faisaient une si belle résistance dans le village d'Ostrach ; les dernières qui venaient d'y entrer commençaient à s'engager en leur entier. Vous saisîtes ce moment, mon général, pour ordonner qu'un bataillon de la 7e demi-brigade de ligne, qui venait d'arriver, fût mis à ma disposition et placé en arrière du village, ce qui s'exécuta et eut pour effet d'empêcher une seconde fois l'ennemi de déboucher par la grande route et de se porter sur notre droite [1].

1. Le bataillon de la 7e demi-brigade, placé en arrière d'Ostrach, exécuta plusieurs charges à la baïonnette, pour repousser les ennemis qui pénétraient dans le village. A la seconde, il fut mis en déroute, aucune autre troupe n'étant disponible pour le soutenir. Tout était perdu, si on ne parvenait promptement à le rétablir. Je me précipitai au milieu des fuyards, sous le feu d'une artillerie formidable qui ne cessait de vomir la mitraille, et ayant saisi le drapeau du bataillon, je parvins à former un groupe autour duquel je ralliai plus de deux mille hommes de tous les corps. Alors me mettant à leur tête et faisant battre la charge, nous marchâmes de nouveau aux ennemis, qui, cette fois encore, furent vivement ramenés avec une grande perte ; et nous rentrâmes dans Ostrach. Cette action est une des plus vigoureuses de ma carrière militaire.

« Mais l'ennemi faisait toujours filer des troupes sur sa droite, et il paraissait menacer le débouché de Meyenbruck. Le renfort du second bataillon de la 7e, que vous aviez dirigé sur ce poste, n'ayant pas eu le temps d'y arriver, les troupes qui le défendaient, livrées à elles-mêmes et accablées par le nombre, durent céder pour se replier sur le reste de la division. Celle-ci, qui jusque-là avait conservé sa position, usait alors sa dernière mitraille et se battait à demi-portée. Dans ce moment, l'ennemi profita de l'avantage qu'il avait obtenu sur notre gauche, pour exécuter une charge de cavalerie sur nos batteries. Le général Klein, à la tête de la nôtre, la repoussa vivement.

« Alors le brouillard, venant à se dissiper, nous laissa découvrir une ligne immense de cavalerie et d'infanterie. On peut assurer, sans exagération, que les troupes qui ont combattu contre la division de l'avant-garde s'élevaient à vingt-cinq mille hommes. Il était impossible de résister plus longtemps à des forces aussi supérieures, sans nous exposer à être anéantis. Vous me donnâtes l'ordre de reployer la division sur la position qui est en avant de Pfullendorf.

« La retraite se fit dans le plus grand ordre et fut particulièrement soutenue par la 7e compagnie du 3e bataillon de sapeurs, qui, après avoir coupé, feu de l'ennemi, les ponts sur l'Ostrach,

combattit comme des grenadiers. Le lieutenant Bréte commandait cette compagnie.

« Toute l'armée autrichienne était en mouvement pour soutenir l'attaque sur l'Ostrach, où l'archiduc Charles commandait en personne. La perte qu'elle a éprouvée est très-considérable; on estime qu'elle a laissé plus de deux mille morts en avant et dans le village d'Ostrach, où elle a eu aussi une immense quantité de blessés. Notre artillerie lui a fait surtout un mal prodigieux; les prisonniers sont en petit nombre.

« Nous avons aussi perdu du monde; le total, qui dépasse douze cents hommes tout compris, est conforme au tableau ci-joint; tous les blessés ont été transportés à Pfullendorf; parmi eux il y a plusieurs officiers de distinction, etc., etc... » La suite du rapport appartient à la bataille de Liebtingen, donnée quatre jours après.

Le général en chef Jourdan eut un cheval tué sous lui et plusieurs autres blessés, en s'exposant au danger plus qu'il ne devait. Il ne quitta pas le champ de bataille, et il ne cessa d'encourager l'ardeur des troupes par sa présence et son admirable sang-froid.

Les forces considérables que l'ennemi déploya devant la division d'avant-garde, et l'acharnement qu'il mit à la forcer dans sa position, indiquaient qu'il avait dirigé contre elle ses plus grands efforts.

Cependant la troisième division, qui occupait quelques villages sur la rive droite de l'Ostrach, y fut aussi attaquée et forcée de les évacuer. Mais le général Gouvion Saint-Cyr la maintint dans sa position principale, en avant de Mengen, et il repoussa une colonne autrichienne, qui s'était détachée de devant Ostrach, pour tourner sa droite. En même temps il rappela le corps de flanqueurs qui était sur la rive gauche du Danube, et il l'employa à contenir les ennemis du côté de Riedlingen, en leur faisant craindre d'être eux-mêmes pris en flanc. Il se disposait en effet à marcher sur Friedberg, pour opérer une diversion en faveur de l'avant-garde, lorsqu'il fut instruit qu'elle avait été forcée à faire sa retraite, et qu'il reçut ordre de reployer sa division, pour éviter qu'elle ne fût enveloppée. Elle exécuta ce mouvement avec la plus grande précision, sans que les ennemis pussent rien entreprendre sur elle.

La première division, commandée par le général Férino, était campée sur l'Asch jusqu'au lac de Constance; elle ne fut point attaquée. Les ennemis se bornèrent à occuper son attention, en tenant devant elle un corps d'observation, qui ne fit dans la journée que des mouvements insignifiants et lui laissa même opérer sa retraite sur Salmansweiler, sans l'inquiéter. Des troupes de la réserve, il n'y eut que la septième demi-brigade, envoyée

au secours de l'avant-garde, qui fut engagée. Le restant de la deuxième division, à laquelle appartenait cette demi-brigade, et la division de grosse cavalerie, commandée par le général d'Hautpoul, ne furent point en situation de prendre part à la bataille; ces deux divisions rejoignirent ensuite l'avant-garde au camp de Pfullendorf.

On était trop près du champ de bataille d'Ostrach pour pouvoir s'arrêter à la position qui est en avant de Pfullendorf, et où il n'y avait de réuni que la division d'avant-garde et les deux divisions de réserve. D'ailleurs cette position était bien moins avantageuse pour la défense que celle de Stockach, qui est plus resserrée. Le général en chef, en conséquence, porta l'armée à la hauteur de Stockach, le centre en arrière de cette ville, la droite appuyée au lac de Constance, près de Bodenau, et la gauche au Danube, dans la direction de Friedingent. Mais cette position était encore trop étendue, et elle était traversée par de nombreux débouchés qui offraient à l'ennemi trop de facilité pour venir nous attaquer. Nous la quittâmes, le 22 mars; nous prîmes celle qui est au-dessus d'Engen : le centre, formé par l'avant-garde et les deux divisions de réserve, y fut établi; la première division fut camper à Hohentweil, et la troisième division s'établit en tête du bois qui est en avant de Tüttlingen, ayant sur son front les

villages de Neuhausen et de Liebtingen, qu'elle fit occuper, et à sa hauteur, sur la rive gauche du Danube, devant Friedingen, le corps de flanqueurs, commandé par le général Vandamme.

Ce mouvement de retraite ne fut pas inquiété par l'ennemi; mais, le 23, nous voyant arrêtés, il porta des reconnaissances sur toute la ligne, pour juger de notre position. Celle qu'il dirigea sur la première division soutint avec elle un engagement qui dura toute la journée, sans produire d'autre résultat que de faire perdre aux Autrichiens quatre à cinq cents hommes dont deux cents prisonniers. Une demi-brigade de la deuxième division, que le général Souham avait placée en tête du bois qui est en avant d'Engen, pour couvrir cette ville, y fut aussi attaquée; elle repoussa l'ennemi jusqu'au village d'Asch et lui fit également des prisonniers. Mais le combat fut plus vif à la troisième division, contre laquelle les Autrichiens dirigèrent des forces considérables, pour l'obliger à repasser le Danube; ils ne purent pourtant y parvenir. Les sages dispositions du général Saint-Cyr maintinrent sa division dans sa position, adossée au bois de Tutlingen; elle gardait ainsi les débouchés, dont l'ennemi voulait se servir le lendemain pour son attaque générale. Cette tentative des Autrichiens sur le général Saint-Cyr leur coûta plus de douze cents

hommes et fit beaucoup d'honneur à la troisième division.

Dans la journée, je portai les troupes légères de mon avant-garde sur Emmingen et à la gauche de ce village, vers Liebtingen, pour opérer une diversion en faveur de la troisième division. Ce mouvement, ordonné par le général en chef, produisit son effet ; il attira de mon côté une partie des forces ennemies, et il favorisa le général Saint-Cyr.

Pendant ces engagements, le général en chef se tint, à l'avant-garde, sur les hauteurs à gauche d'Engen, où il jugea que l'attaque n'était qu'une reconnaissance forcée qui couvrait le mouvement général de l'armée autrichienne. S'attendant ainsi à être attaqué le lendemain par toutes les forces ennemies, il résolut de les prévenir, en allant à leur rencontre. Il espérait de cette manière faciliter sa jonction avec l'armée d'Helvétie, qui, le même jour, devait de son côté renouveler ses attaques sur Feldkirch. Il y avait une grande hardiesse dans cette résolution, car nous manœuvrions devant un ennemi dont les forces étaient le double des nôtres, et ayant la confiance du succès qu'il venait de remporter sur nous à Ostrach. L'ensemble le plus parfait dans tous nos mouvements pouvait seul compenser notre infériorité. Cependant nous aurions pu réussir dans notre entre-

zingen; ce dernier dépassait déjà le point où la deuxième division aurait dû joindre la première. Mais en approchant de Stockach, le général Férino reconnut que les ennemis occupaient, en forces supérieures, la position qui est en avant et à droite de cette ville, et qui est couverte par la rivière du même nom. Il n'était pas de force à attaquer seul cette position, ses munitions étaient consommées en grande partie et la deuxième division se trouvait encore fort loin en arrière de lui. Il fut ainsi dans la nécessité de se retirer et de faire évacuer avec perte le village de Wahlwies, en attendant la jonction de la deuxième division.

Cependant le général Souham avait aussi mis en marche la deuxième division, et fait attaquer un autre corps ennemi qui était en position sur les hauteurs en avant d'Asch. Cette position, vivement disputée, fut prise et reprise à deux fois; enfin la deuxième division réussit à l'emporter et à y faire neuf cents prisonniers. Elle poursuivit l'ennemi jusqu'au village d'Eigetlingen, où le général Souham la fit arrêter, pendant que le général Férino l'attendait vainement au delà de Neuzingen.

Ce défaut d'ensemble empêcha ainsi ces deux divisions d'exécuter l'opération à laquelle elles étaient destinées, et leur diversion ne fut même d'aucune utilité à l'attaque principale que fit

l'avant-garde du côté de Liebtingen. Elles eussent au contraire puissamment secondé cette attaque, et il est même probable qu'elles eussent également remporté, de leur côté, des succès décisifs, si, comme je l'ai déjà fait remarquer, le général en chef n'avait point fait dépendre leur réunion du résultat de deux attaques isolées et trop éloignées l'une de l'autre pour agir de concert. Le moindre incident survenu à l'une ou à l'autre devait les faire échouer toutes les deux. Encore, cette erreur de calcul du général Jourdan n'eût-elle peut-être pas été aperçue, sans la faute plus grave qu'il commit au centre, avant de connaître le résultat de l'attaque de droite et avant d'en avoir reçu le rapport, faute qui lui enleva la victoire, au moment où il la croyait assurée. Le récit des événements qui se sont passés au centre de l'armée, et pour lesquels je reprends la citation de mon rapport, en fournit la preuve.

« Le 5 germinal (24 mars), à trois heures du matin, l'avant-garde quitta sa position des hauteurs à gauche d'Engen. Elle passa à gauche du village de Manhen, de là à Attingen où la division se réunit, et elle se porta sur Emmingen qui était occupé par l'ennemi. J'avais fait à l'avance mes dispositions pour l'attaquer; la 25ᵉ demi-brigade d'infanterie légère marcha sur lui, tandis que le chef de brigade Sahuc, à la tête de

trois escadrons et débouchant par la droite du village, chargea avec impétuosité quatre cents hulans qui étaient en bataille sur le plateau, d'où ils protégeaient leur infanterie. Il les mit en déroute avec perte de quelques hommes tués, de beaucoup de blessés et de trente prisonniers avec leurs chevaux. Dans cette action, le chef de brigade Sahuc reçut dans la figure un coup de lance; entouré d'une vingtaine d'ennemis, il les dispersa par son courage, mais il fut obligé de se retirer avec l'adjudant Graché, qui reçut également une forte blessure à la tête.

« Dès que le village fut emporté, je fis déboucher le restant de la division. La cavalerie se mit en bataille à droite d'Emmingen. Le général Leval forma la 25e demi-brigade en avant, pour protéger l'attaque du bois que le général Mortier allait commencer avec la 25e d'infanterie légère. L'artillerie, soutenue par la 67e demi-brigade, fut placée, pour le même objet, partie sur le plateau et partie en arrière d'Emmingen, pour répondre au feu des ennemis qui avaient leurs pièces au revers de la position de Liebtingen.

« L'ennemi avait, à la défense du bois de Liebtingen, trois mille hommes d'infanterie légère disposés en tirailleurs; il avait aussi, entre ce bois et le débouché d'Oettlingen, deux lignes d'infanterie de trois bataillons chacune, douze cents chevaux

et douze pièces de canon. Vue de front, cette position paraissait avantageuse à défendre; mais je jugeai qu'en l'attaquant par la gauche, où il me parut qu'elle était faiblement soutenue, je la ferais tomber. C'est ce qui arriva.

« En attendant, nos tirailleurs faisaient des progrès. Le général Mortier se porta, à la tête de la 25ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, à la droite du bois, pour tourner la gauche de l'ennemi; il attaqua avec tant d'impétuosité qu'il eut bientôt pénétré sur Liebtingen. Les 53ᵉ et 67ᵉ demi-brigades, conduites par le général Leval, débouchèrent alors à droite et à gauche du village. Arrivée là, l'infanterie fut obligée de s'arrêter, pour attendre la cavalerie et l'artillerie qui n'avaient pu déboucher du bois qu'après elle. Ce mouvement fut exécuté avec la plus grande rapidité; je fis aussitôt diriger le feu de nos batteries sur les lignes ennemies, tandis que notre cavalerie s'en approchait pour les charger. Elles commencèrent à s'ébranler; plus vivement serrées, elles se rompirent; tout fut enfoncé et mis en déroute; ce qui ne fut pas tué ou pris chercha son salut dans la fuite, en s'enfonçant dans les bois qui sont entre Liebtingen et Stockach.

« Après ce succès, l'infanterie, toujours formée sur quatre colonnes, deux de chaque côté de la grande route, celle des ailes longeant le bois,

s'avança dans la plaine et s'arrêta sur le plateau qui est en face du débouché du bois, et du côté de la chaussée qui conduit à Stockach. On ramassa les prisonniers, dont le nombre s'éleva à deux mille, et on ramena deux obusiers avec leurs caissons; la terre était d'ailleurs couverte de débris d'armes de toute espèce. La 25e demi-brigade d'infanterie légère et le 1er régiment de chasseurs à cheval, commandés par le chef d'escadron Dubois-Crancé, eurent ordre de poursuivre, dans le bois, les fuyards ennemis. »

Le général en chef arriva à l'avant-garde, au moment où l'action venait de finir. Satisfait de cet heureux début, il crut que l'armée ennemie allait précipiter sa retraite, et la voyant déjà en pleine déroute, il voulut entreprendre d'en enlever une partie. Rien ne justifiait cet excès de confiance. Le général Jourdan devait se rendre compte que nous venions d'avoir affaire seulement à l'avant-garde autrichienne, et déjà, l'avant-veille à Ostrach, il avait reconnu que l'archiduc dirigeait ses principales forces contre notre centre. Il connaissait l'énorme supériorité qu'avait sur la nôtre l'armée autrichienne. Avant de s'engager inconsidérément contre la masse de cette armée, il devait attendre les rapports de ses divisions de droite, pour savoir où elles étaient; il devait au moins donner au commandant des

troupes légères que je venais d'envoyer à la poursuite des ennemis, le temps de reconnaître leurs nouvelles dispositions et d'en rendre compte. Il aurait pu régler, en conséquence, les changements qu'il se proposait déjà de faire à son plan. Mais il n'eut pas cette patience ; il s'abandonna à une illusion, et il courut à sa perte, en se dégarnissant sur le point où les coups décisifs allaient être portés, et en ordonnant au général Saint-Cyr de se diriger sur Mœskirch, avec la 3e division et le corps de flanqueurs de gauche, afin de tourner l'armée ennemie et de la prendre en flanc, quand elle se retirerait sur Pfullendorf. Une pareille entreprise n'avait aucune chance de succès. Comment espérer qu'une seule division de sept à huit mille hommes, triompherait de plus de soixante mille Autrichiens, conduits par l'archiduc, et manœuvrant sur une seule direction ? Comment croire qu'elle les mettrait en déroute, et que la 3e division n'aurait plus qu'à recueillir les fruits de la victoire? C'est cependant ce que le général Jourdan lui-même annonçait. Heureusement, l'exécution de ce téméraire projet fut confiée à celui de nos généraux dont la prudence pouvait le mieux en corriger les dangers. Le général Saint-Cyr rendit cet éminent service à l'armée.

La première disposition lui prescrivait de faire

déboucher le corps de flanqueurs de gauche, aux ordres du général Vandamme, par Mühlen et Friedingen, tandis que la 3e division devait se porter directement sur Liebtingen, par la route qui conduit de Tüttlingen à Stockach. La colonne du général Walther, du corps de flanqueurs, éprouva devant Mühlen une si grande résistance, que, dans un instant, son artillerie fut démontée par celle des ennemis. Mais le général Vandamme, ayant débouché par Friedingen, tourna la droite de cette position et la fit tomber. Une charge de sa cavalerie mit ensuite l'ennemi en déroute, et les fuyards furent poursuivis jusqu'au bois qui est au delà de Liebtingen. A cet endroit, les deux colonnes se réunirent et furent jointes par la 3e division. Le mouvement de cette dernière s'était fait facilement; le corps autrichien qui lui était opposé, s'était retiré devant le succès remporté par la division d'avant-garde.

Ce fut alors que le général Saint-Cyr reçut l'ordre de diriger sa division et le corps de flanqueurs, sur Mœskirch, pour marcher ensuite sur les derrières des ennemis, et pour intercepter leur retraite. Le général Saint-Cyr dut obéir, et malheureusement le général en chef persista dans cette funeste disposition, quoique l'exécution en fût à peine commencée, lorsque mon avant-garde se trouva entièrement engagée. Toutes les forces

du général Saint-Cyr eussent été nécessaires pour soutenir l'avant-garde ; cependant le général en chef, au lieu de rappeler la totalité de la 3e division, se borna à en détacher une faible demi-brigade, pour m'aider dans l'impuissante résistance que je fus, quelques instants après, obligé d'opposer à l'ennemi. La réserve de cavalerie était cependant restée dans les plaines de Liebtingen, quand je reçus l'ordre de poursuivre les ennemis dans la direction de Stockach.

« Je les joignis d'autant plus tôt, que l'archiduc Charles, à la tête d'une colonne de huit bataillons de grenadiers hongrois, d'une seconde colonne d'égale force, de six mille chevaux et d'un train nombreux d'artillerie, s'avançait lui-même par la route de Stockach, et se dirigeait sur Liebtingen. Il était déjà en avant de Molspern, quand il reçut la nouvelle de la déroute de son avant-garde. Sans s'arrêter, il ordonna de rallier les fuyards, sur ses derrières, et, avec les troupes qu'il commandait, il entra dans la forêt, pour nous attaquer. La 25e demi-brigade d'infanterie légère, que j'avais détachée, avec le premier régiment de chasseurs à cheval, à la poursuite des ennemis, ignorait ce mouvement de l'archiduc ; elle poussait vivement les troupes qui se retiraient, croyant n'avoir affaire qu'à celles qui avaient déjà combattu. Mais arrivée à la ferme de Schu-

frantz, elle fut arrêtée par douze ou quinze mille hommes d'infanterie, placés sur plusieurs lignes, et qui l'obligèrent à rétrograder.

« D'après vos ordres, j'avais mis en marche le restant de l'avant-garde; bientôt nous joignîmes la 25e demi-brigade, et nous regagnâmes avec elle la ferme de Schufrantz, où je formai l'infanterie de la division, en colonne par bataillon, à droite et à gauche de la grande route, dans des broussailles qui étaient au milieu du bois. Pour le moment, la cavalerie, qui ne pouvait nous être d'aucun secours, resta au revers de la petite hauteur où je plaçai mon artillerie, et je détachai quatre escadrons pour surveiller le débouché d'une gorge, par où l'ennemi aurait pu attaquer ma droite et marcher sur mes derrières, s'il n'avait trouvé un obstacle qui l'arrêtât.

« Depuis la rencontre des troupes, que l'archiduc Charles amenait, la fusillade n'avait point discontinué, et elle s'animait de plus en plus. Bientôt l'affaire devint générale, et je dus envoyer, au secours de la 25e d'infanterie légère, un bataillon de la 53e demi-brigade, et un de la 67e. Peu d'instants après, les deux autres bataillons de ces deux demi-brigades, jaloux de partager la gloire et les dangers de leurs camarades, demandèrent à aller les joindre, pour terminer, à l'arme blanche, ce long et meurtrier engagement. Ces

trois demi-brigades, conduites par les généraux Leval et Mortier, s'avancèrent au pas de charge, avec une intrépidité héroïque, et enfoncèrent la première ligne ennemie; mais la seconde ligne, composée de plusieurs bataillons frais, les arrêta, et les obligea à venir se rallier à quelques compagnies, que j'avais laissées en réserve auprès de l'artillerie.

« L'ennemi, profitant de ce premier avantage, fit filer de l'infanterie dans le bois qui est à la gauche de la ferme de Schufrantz; mais quelques compagnies, que j'y envoyai aussitôt, repoussèrent cette infanterie. Alors l'ennemi, cherchant toujours à déborder nos ailes, recommença son mouvement, et il fit un plus grand circuit, pour nous le dérober. Pendant ce temps, je fis moi-même des dispositions pour renouveler l'attaque. La charge fut battue sur toute la ligne; le général Leval, à la tête des 53e et 67e demi-brigades, le général Mortier, commandant la 25e d'infanterie légère, firent, dans cette occasion, tout ce qu'on pouvait attendre de leur valeur, sans pouvoir obtenir le moindre avantage. L'ennemi avait concentré, sur ce point, ses principales forces, et à tout instant, il lui arrivait, de Stockach, de nouveaux renforts.

« Malgré la supériorité du nombre, que les Autrichiens nous opposaient, et le non-succès de nos

attaques réitérées, les troupes conservaient leur ardeur; elles avaient la volonté de vaincre, et elles s'encourageaient pour une nouvelle tentative. Je me rendis à leurs désirs, et, pour la troisième fois, je fis battre la charge sur toute la ligne. Elle fut exécutée avec la même intrépidité que les précédentes, mais avec aussi peu de succès, et ne produisit d'autre résultat, que de nous faire apercevoir, qu'en laissant fléchir son centre, pour nous engager, l'ennemi faisait avancer ses ailes, dans l'intention de nous envelopper et de couper notre retraite, au débouché du bois de Liebtingen. Nous ne pouvions pas empêcher ce mouvement; toutes les troupes se trouvaient engagées; elles étaient harassées de fatigue et épuisées, et elles ne pouvaient remplacer les munitions, qui commençaient à leur manquer, qu'en se rapprochant du parc. Ainsi, la retraite fut ordonnée: elle s'exécuta, dans l'ordre le plus parfait, au milieu de l'engagement, et en opposant, de toutes parts, la plus vive résistance.

« L'artillerie reprit, sur le plateau, sa première position, pour battre le débouché de la grande route; la cavalerie forma plusieurs lignes en arrière, la 25e demi-brigade d'infanterie légère resta dans le bois, sur les deux côtés de la route, et les 53e et 67e demi-brigades furent placées à droite et à gauche de l'artillerie, pour la soutenir, en

même temps qu'elles couvraient le débouché de la gorge qui conduit à Neuhausen.

« Cette position, que j'avais prise pour rallier les troupes, ne put être conservée ; l'ennemi nous força à l'abandonner, en nous débordant par ses deux ailes ; alors j'occupai, dans le même ordre, la position qui est en avant de Liebtingen, d'où je détachai le 1^er^ régiment de chasseurs à cheval, pour aller garder les débouchés de diverses gorges qui y aboutissent, et contenir aussi les corps ennemis qui auraient entrepris de se porter sur le Danube, vers Möringen et Emendingen. »

Pendant l'action disproportionnée que l'avant-garde soutenait avec tant d'opiniâtreté, le général en chef envoya plusieurs officiers au général Saint-Cyr, pour lui prescrire de presser sa marche sur Mœskirch et de pousser un corps de troupes, par les bois, sur les derrières de l'ennemi. Cependant il n'y avait alors personne, excepté le général en chef, qui crût à la possibilité de ce mouvement. Un de ses officiers fut aussi chargé d'amener, sur Neuhausen, la demi-brigade que le général Saint-Cyr devait envoyer à l'avant-garde.

« Depuis une heure, l'action avait repris sur cette dernière position, et de part et d'autre on se battait avec acharnement, lorsque vous me fîtes dire de disposer de la 8^e^ demi-brigade de ligne,

envoyée par le général Saint-Cyr, qui venait d'arriver, et que vous me donnâtes l'ordre de renouveler l'attaque, pour seconder une charge générale de cavalerie, que votre intention était de faire exécuter, pour repousser les ennemis, qui, malgré la vivacité de notre feu, sortaient incessamment du défilé, et s'établissaient sur le rideau en avant du bois.

« La 8e demi-brigade fut destinée à pénétrer dans le ravin qui tourne la droite de ce rideau, pour prendre à revers l'artillerie et la cavalerie que l'ennemi venait d'y placer, et pour diriger ses feux sur l'infanterie, que l'attaque du centre devait ramener sur elle. L'adjudant général Guichard reçut ordre de conduire cette demi-brigade; il lui fut recommandé de ne se démasquer, qu'après que la charge de cavalerie aurait eu lieu.

« Le général Leval, à la tête de la 67e demi-brigade, devait aussi, après la charge de cavalerie, partir du bois situé à gauche de la plaine, et charger l'infanterie qui avait débouché, pour la jeter sur la 8e demi-brigade, tandis que le général Mortier, conduisant la 25e d'infanterie légère et la 53e demi-brigade de ligne, aurait également chargé et refoulé, dans le bois, l'infanterie ennemie qui débouchait sur notre droite, devant ces deux demi-brigades.

« Ces dispositions préparatoires étant faites,

vous donnâtes ordre vous-même à la cavalerie de réserve, à laquelle était réunie toute celle de l'avant-garde, de charger les ennemis. Mais ces ordres furent mal exécutés, et ils ne produisirent pas l'effet que vous deviez raisonnablement en attendre. Leur résultat fut, au contraire, funeste, et faillit priver l'armée de son général [1]. Je m'abstiens de parler de cette affaire malheureuse, pour vous entretenir de la défense que fit un bataillon de la 67e demi-brigade, commandé par le chef de brigade Bontemps, dont la grande fermeté, aussi bien que la bonne direction qu'il donna à son feu, arrêta court toute la cavalerie autrichienne, qui venait de renverser la nôtre. On força l'ennemi à se retirer, après lui avoir tué et blessé beaucoup de monde. Cette diversion fut d'autant plus utile, que notre cavalerie en profita pour se rallier, et

1. Le général qui commandait la cavalerie mit de l'hésitation et perdit du temps pour exécuter la charge générale que le général en chef lui ordonna, à plusieurs reprises, et lorsqu'il l'engagea, il ne le fit que partiellement, sans faire soutenir les premiers escadrons qu'il portait en avant, de sorte qu'ils furent successivement ramenés et mis en déroute. Si cette charge avait réussi, comme il y avait lieu de l'espérer, toutes les troupes autrichiennes qui étaient sorties du bois auraient été prises, et le combat pouvait se rétablir. Mais la défaite de notre cavalerie fit évanouir tout espoir. Le général en chef manqua lui-même d'être pris, en faisant de vains efforts pour rallier la cavalerie.

qu'elle s'appuya sur ce bataillon, pour se représenter au combat.

« La 8e demi-brigade commençait néanmoins à tourner la position de l'ennemi, lorsque celui-ci, profitant de l'avantage qu'il venait d'obtenir sur notre cavalerie, porta quatre à cinq mille hommes d'infanterie sur cette demi-brigade, qui n'était composée que de douze cents combattants. Le chef de bataillon Marcot, qui la commandait, donna l'exemple du courage aux braves qui étaient sous ses ordres; mais il reçut un coup de feu, et il tomba au pouvoir de l'ennemi. Dès ce moment, la 8e demi-brigade, qui jusque-là avait soutenu cet engagement disproportionné, céda à la supériorité des ennemis et commença sa retraite sur Neuhausen, d'où elle fut rejoindre la division, et prendre position en avant du débouché de Tüttlingen.

« De part et d'autre, nous continuâmes à nous canonner avec la dernière vigueur, sans changer de position; la nuit mit fin à ce combat opiniâtre, et j'établis mes troupes ainsi qu'il suit: la 25e d'infanterie légère, soutenue par les 4e et 5e régiments de hussards, sous les ordres du général Mortier, en avant du village de Liebtingen, pour garder la plaine; la 67e demi-brigade, à la tête du bois, au débouché de la grande route de Tüttlingen à Liebtingen; la 53e, au débouché de Tüttlingen à Neuhausen, où

elle joignit la 8e demi-brigade ; deux forts détachements, tirés des 53e et 67e, se rendirent, par le bois, au débouché d'Emmingen, pour appuyer le 1er régiment de chasseurs à cheval, que j'y avais déjà placé. L'artillerie, réunie en une seule batterie, ayant, en arrière d'elle, le 17e régiment de dragons pour la soutenir, fut placée sur le rideau en arrière de Liebtingen, devant la 67e demi-brigade, pour battre la plaine et les débouchés du village.

« La nuit fut très-tranquille ; de part et d'autre, on s'occupa à emporter les blessés. Un peu avant le jour, je donnai ordre au général Mortier de replier en arrière de Liebtingen les troupes légères qui étaient en avant du village, et de placer la 25e demi-brigade dans des broussailles qui sont sur la gauche.

« Le 6 germinal (25 mars) toutes les troupes de l'avant-garde conservèrent leurs positions, sauf quelques légers changements. L'ennemi porta de l'infanterie et du canon dans Liebtingen, et il fit des dispositions qui parurent annoncer l'intention d'engager une nouvelle affaire. Mais ayant fait démasquer mon artillerie que j'avais tenue couverte et réunie en une seule batterie, elle le reçut de manière à l'étonner, l'obligea à s'arrêter, et le fit rentrer dans son camp, où il se tint tranquille. Nous y remarquâmes cependant du mouvement. L'ennemi envoya douze cents dragons de la Tour,

de l'infanterie et du canon, pour occuper le village de Neuhausen.

« De mon côté, j'envoyai aussi le 4e régiment de hussards et deux pièces de quatre, pour joindre la 53e demi-brigade, à la tête du débouché de Tüttlingen sur Neuhausen, et le 1er régiment de chasseurs à cheval, avec les détachements d'infanterie qui l'avaient joint à Giessingen, pour défendre ce débouché et garder celui d'Emendingen.

« La bataille de Liebtingen a causé de grandes pertes aux ennemis, quoique l'avantage leur en soit resté. Nous leur avons fait trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvent cinquante officiers; nous leur avons pris aussi deux obusiers; en outre, ils ont eu plus de six mille hommes tués et blessés. Le lieutenant général prince de Fürstemberg est du nombre des premiers, ainsi que plusieurs autres officiers supérieurs. Le prince se portait, avec sa colonne, au secours d'une ligne d'infanterie que nous venions de renverser, dans une charge, lorsqu'une balle l'atteignit à la tête et le laissa mort dans le bois. Les ennemis ont également perdu considérablement de chevaux.

« Il paraît constant, d'après les rapports des déserteurs, que, pendant la bataille, l'archiduc Charles s'est beaucoup exposé; il est presque toujours resté à la tête d'un corps de trois mille hussards, se portant partout où sa présence pou-

vait être nécessaire; mais ce corps fut tellement dispersé, que l'archiduc ne put en rassembler, le lendemain de l'affaire, qu'une très-faible partie. Les déserteurs disent aussi qu'on a retiré du champ de bataille plus de mille voitures de blessés autrichiens, qui ont été dirigés sur Stockach et Pfullendorf.

« Nous avons aussi à regretter des officiers recommandables et beaucoup de soldats, etc...[1] La conduite des corps et des militaires de tous grades, qui se sont trouvés à cette bataille, est au-dessus de tout éloge.

« Le 7 germinal (26 mars), l'avant-garde quitta la position qui est en arrière de Liebtingen et se replia sur Tüttlingen, où elle repassa le Danube et détruisit le pont; ensuite elle se dirigea sur Rothweil. L'ennemi ne fit poursuivre la division que par quelques escadrons des dragons de la Tour, qui cherchèrent à inquiéter la colonne dans sa marche. Le général Mortier, commandant l'arrière-garde, les ayant attendus au village de Weiler, sortit tout à coup de son embuscade, les chargea vivement avec le 5e régiment de hussards, il leur tua et blessa beaucoup de monde et leur fit trente prisonniers montés. Cette leçon rendit les autres plus circonspects, et nous continuâmes le mouvement, sans être de nouveau inquiétés. »

1. L'état de nos pertes était joint au rapport.

On voit par ce rapport que dans les deux batailles d'Ostrach et de Liebtingen, le plus grand effort de l'ennemi fut dirigé sur notre centre, qui ne consistait que dans la division d'avant-garde et dans la réserve de cavalerie; cette dernière même fut peu engagée. L'avant-garde ne reçut aucun secours des autres divisions, et leurs diversions ne furent même pour elle d'aucune utilité. Il était impossible, avec une pareille disproportion de forces, d'obtenir un meilleur résultat, quelle que fût la valeur déployée par nos soldats.

Au lieu d'éparpiller l'armée sur une étendue de douze milles d'Allemagne, on aurait dû la tenir concentrée, afin que les divisions pussent se soutenir mutuellement, et pour se procurer, sur un point donné, une supériorité relative sur l'ennemi. Un premier avantage obtenu en assurait d'autres : une fois la ligne ennemie rompue, on l'empêchait, par des mouvements rapides, de se reformer, et l'on en écrasait successivement les diverses parties qui étaient désunies. Il fallait, en un mot, imiter l'exemple que le général Bonaparte avait donné en Italie, deux ans auparavant, lorsqu'avec une armée constamment inférieure à celle des ennemis, mais qu'il avait soin de tenir toujours réunie, on le vit prendre et conserver toujours l'initiative des opérations, et parvenir à détruire cinq armées autrichiennes. C'est un très-grand défaut, à la

guerre, de vouloir trop embrasser; on énerve ses forces, on se prive de la faculté de parer aux incidents imprévus qui peuvent surgir, on complique les opérations, et on fournit aux généraux subordonnés et qui sont livrés à eux-mêmes, l'occasion de s'abandonner à leur penchant pour l'indépendance.

Nos revers furent dus à l'oubli de ces règles, et leurs causes furent celles que j'ai déjà signalées : d'avoir embrassé beaucoup trop de terrain, d'avoir suivi le pernicieux système de marcher aux ennemis, sur autant de colonnes que l'armée comptait de divisions, de n'avoir pas réuni sous le même commandement les première et deuxième divisions avant leur attaque sur Stockach, d'avoir détaché le corps du général Saint-Cyr, pour aller au delà de Mœskirch tourner la droite des ennemis; enfin d'avoir fait continuer ce dangereux mouvement, lorsque l'avant-garde était déjà arrêtée dans les bois en avant de Liebtingen par l'excessive supériorité de nombre des Autrichiens, et lorsqu'il était démontré qu'elle ne pourrait pas se maintenir. Une seule de ces causes aurait suffi pour renverser le meilleur plan et pour faire perdre aux troupes le prix de leur courage.

Nous avons vu la première division, au moment d'arriver devant Stockach, se trouver dans l'impossibilité de renouveler son attaque et être forcée

même à se retirer, parce que la deuxième division, qui devait la joindre pour cette attaque, était restée en arrière. Ces deux divisions apprirent, pendant la nuit, le fâcheux résultat de notre engagement, et elles reçurent l'ordre d'opérer immédiatement leur retraite : la première sur Neustadt, pour défendre la vallée de ce nom, qui aboutit au Brisgau ; la seconde sur les hauteurs de Brentz-Ebenen, d'où elle devait garder le débouché de Triberg et lier sa gauche à la division d'avant-garde. Celle-ci eut l'ordre de passer le Danube à Tüttlingen, de se diriger sur Rothweil, Kronschiltach et les hauteurs en arrière de Schramberg, pour défendre également les débouchés de la forêt Noire.

Le général Saint-Cyr s'était porté, ainsi que j'ai dit, du bois de Liebtingen sur Mœskirch. Arrivé à ce point, il fit prendre position à la 3e division, et il détacha le corps de flanqueurs du général Vandamme sur les derrières de l'armée autrichienne, dans la direction de la route de Pfullendorf. Ce général repoussa d'abord quelques détachements ennemis ; mais bientôt vivement ramené par des forces supérieures sur Mœskirch, il put être soutenu par le général Saint-Cyr. Ce dernier lui-même allait, à son tour, être enveloppé à la fois par les corps qui poursuivaient le général Vandamme, et par une forte colonne que l'ar-

chiduc Charles venait de détacher de son corps de bataille, en débouchant du bois de Stockach. Heureusement, à l'entrée de la nuit, plusieurs officiers, envoyés par le général en chef, purent parvenir jusqu'au général Saint-Cyr, pour l'instruire de ce qui s'était passé en avant de Liebtingen et lui remettre l'ordre d'opérer immédiatement sa retraite, d'aller passer le Danube à Sigmaringen et de se diriger sur Freudenstadt et le Knubis.

Retraite de l'armée.

Les ordres de mouvement adressés aux diverses divisions m'avaient été communiqués par le général en chef. J'insistai auprès de lui pour rester en position, avec ma division, pendant toute la journée qui suivit la bataille de Liebtingen, afin de protéger ces mouvements et de contenir l'ennemi qui aurait voulu les inquiéter. Cette attitude, en effet, imposa à l'ennemi; elle atteignit son but et elle contenta en même temps l'amour-propre des troupes, qui eurent ainsi l'honneur de séjourner sur un champ de bataille illustré par leur valeur. La retraite commença, le 27 mars (7 germinal); elle se continua avec beaucoup d'ordre et très-lentement, sans que les Autrichiens pussent trouver l'occasion de la troubler. Cependant, le 3 avril (14 germinal), la deuxième division ayant été tournée par sa droite, au débouché de Triberg, obligea, par sa retraite, l'armée à suivre son mou-

vement et à repasser la chaine de la forêt Noire, pour venir prendre, sur la rive droite du Rhin, une position plus concentrée et à portée des ponts de Kehl et de Neubrisach.

J'exécutai ce mouvement par la vallée de Kinzig, avec la division d'avant-garde et la deuxième division, mise temporairement sous mes ordres, pendant une absence que le général Souham avait été obligé de faire par des motifs de santé; j'établis ces deux divisions, la droite à Offenburg, sur la Kinzig, et la gauche dans la direction de Legelhurtz, pour couvrir le camp retranché de Kehl. Je n'eus, pendant cette retraite, que des engagements assez légers contre de fortes reconnaissances que l'ennemi dirigeait sur notre ligne, et contre un rassemblement de paysans qui, sous la direction de quelques officiers, essaya de nous disputer le défilé de Gengenbach, mais qui paya cher sa témérité. La troisième division était à notre gauche, défendant l'important débouché d'Oberkirch; la première division était chargée de protéger les ouvrages de la tête de pont de Neubrisach; enfin, le corps de flanqueurs du général Vandamme était à Lohr, sur la Schutter, pour éclairer le débouché de Fribourg.

Ces mouvements furent ordonnés par le général Ernouf, chef de l'état-major général, à qui le général en chef venait de remettre le commande-

ment. Le général Jourdan avait espéré pouvoir défendre encore les débouchés de la forêt Noire, en attirant à lui le corps d'observation du général Bernadotte; mais il n'avait pas pu obtenir ce mouvement. Le général Bernadotte avait de nouveau donné pour raison l'insuffisance de son corps, qui n'avait pas reçu les renforts promis par le gouvernement. Ainsi réduits à nos propres moyens, attaqués par un ennemi très-supérieur en force, et ne trouvant pas de ressources pour subsister, sur les âpres montagnes de la forêt Noire, nous jugeâmes que la retraite jusque dans la vallée du Rhin était pour nous une nécessité, et le général Ernouf ne fit que s'y conformer.

La santé du général Jourdan avait été fortement ébranlée par les fatigues de la campagne, et peut-être aussi par le chagrin que nos revers lui faisaient éprouver. Il fut à Strasbourg pour se rétablir, et il offrit sa démission au Directoire. Celui-ci avait les plus grands reproches à se faire. C'était lui qui avait entretenu le général en chef de fausses espérances, en lui promettant des renforts qui ne furent pas même mis en marche, et en le déterminant ainsi à entrer en campagne malgré toutes les représentations que le général n'avait cessé de faire. Mais c'était une raison de plus pour que le Directoire essayât de se décharger des torts et des fautes dont il était coupable, et de les

mettre à la charge du général Jourdan. Il s'empressa, par conséquent, d'accepter la démission qui lui était offerte, et il investit le général Masséna du commandement en chef des armées sur le Rhin et en Helvétie, sous le nom d'armée du Danube, qui lui fut conservé. Les positions que nous avions prises autour de Kehl et de Neubrisach cessèrent d'être inquiétées par l'ennemi, qui dirigea la principale partie de ses forces sur la Suisse, et nous n'y laissâmes qu'un corps commandé par le général Souham.

Je reçus moi-même, quelques jours après, le 11 avril, l'ordre de me rendre à Bâle, pour y prendre le commandement d'une division. La Suisse allait devenir le principal théâtre de la guerre.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE XI.

N° 12.

L'adjudant général Drouet au général Soult.

Au quartier général à Willingen, le 16 ventôse.

Vous trouverez ci-joint, mon cher général, copie d'une lettre du général en chef au général Lefebvre. Il me charge de vous prier de reconnaître, sans perdre de temps, le terrain que vous occupez.

Les officiers que vous emploierez pour cet objet feront connaître aux patrouilles autrichiennes qu'ils rencontreront les dispositions pacifiques de notre gouvernement.

Salut et amitié,

DROUET.

ARMÉE DU DANUBE.

AVANT-GARDE.

Au général de division Lefebvre.

Au quartier général à Willingen; le 16 ventôse.

Le général en chef me charge, citoyen général, de vous faire connaître que l'intention du Directoire exécutif est que les armées de la République ne commettent les hostilités, qu'autant qu'elles y seraient forcées par les attaques de celles de l'ennemi. Le mouvement en avant que l'armée vient de faire ne doit être regardé que comme un mouvement de précaution, pour s'assurer des positions importantes. En conséquence, vous voudrez bien, général, établir votre ligne d'avant-postes de la manière la plus avantageuse, et ordonner expressément de ne point attaquer les patrouilles ennemies, mais de se tenir seulement sur la défensive, et de ne point faire usage de leurs armes, que dans le cas où elles seraient elles-mêmes attaquées, ou que le général en chef en ordonnerait autrement.

Le général Jourdan vous invite, général, à profiter de ce moment de repos, pour faire reconnaître avec soin le terrain que vous occupez, et pousser les reconnaissances le plus avant possible, sans se compromettre. Il faut également répandre avec profusion les proclamations qui vous ont été adressées, et employer tous les moyens pour en faire parvenir aux armées autrichiennes.

Salut et fraternité, S. DAUTLANNE.

CHAPITRE XII

SOMMAIRE DU CHAPITRE XII.

Situation des armées en Suisse. — Insurrection des petits cantons. — Combats d'Altorff et du Saint-Gothard. — Opérations au centre. — Combats sur la Thur et la Toss. — Bataille du Zurichberg. — Retraite de l'armée sur l'Albis.

CHAPITRE XII.

Les événements qui venaient de remplir la première partie de la campagne rendaient l'occupation de la Suisse de plus en plus importante. Les armées ennemies ne pouvaient rien entreprendre sur la France, avant de nous en avoir éloignés, et en les attirant sur nous, nous préservions nos frontières. Mais nous ne pûmes nous y maintenir que par une suite de combats à outrance, en luttant contre la nature autant que contre l'ennemi, souvent mourant de froid sur le sommet des glaciers, et souvent menacés d'être engloutis par les neiges. Ce n'était pas le moment, et il ne nous appartenait pas, d'examiner si le gouvernement n'aurait pas mieux fait de respecter l'indépendance de la Suisse et de conserver sa neutralité, pour couvrir cette partie de nos frontières. Nous étions là, pour faire notre devoir ; il nous traçait la conduite que nous avions à tenir pour faire triompher les armes

françaises, venger des revers que la valeur de nos soldats n'avait pu empêcher, et atténuer l'effet des désastres qui se succédaient en Italie.

Cette tâche n'était pas au-dessus des forces du général Masséna ; il l'embrassa avec confiance, et il la remplit avec gloire, en assurant le succès de ses audacieuses entreprises par la sagesse de ses calculs, et en surmontant les obstacles par sa persévérance. Aussi la France reconnaissante lui attribua avec raison de l'avoir sauvée dans cette campagne mémorable.

Un nouvel assaut, livré par le général Masséna aux retranchements de Feldkirch, le même jour où nous faisions d'inutiles efforts à Liebtingen, n'avait pas eu meilleur succès que les précédents, malgré tous les prodiges de valeur du général Oudinot. Il fallait attendre, pour prendre de nouvelles dispositions, que le général Jourdan se fût élevé à la hauteur de l'armée d'Helvétie. Mais lorsque le général Masséna apprit que l'armée du Danube avait au contraire été obligée de se replier sur les débouchés de la forêt Noire, il se hâta de se renforcer dans la défense des têtes de pont qu'il avait fait élever à Stein, à Schaffhouse et à Eglisau, sur la rive droite du Rhin, au-dessous du lac; il augmenta la garnison de Constance et fit perfectionner les ouvrages du camp retranché du Petit-Bâle. Il voulait entretenir ses communications avec

l'armée du Danube, ainsi que lui offrir un appui, si, après s'être fait joindre par une partie de l'armée d'observation, le général Jourdan parvenait à se reporter en avant, comme il en avait annoncé le projet.

Cette disposition du général Masséna était excellente sous tous les rapports, et si elle ne put pas servir à l'armée du Danube pour un retour d'opérations offensives, elle lui fut très-utile pour sa retraite, en contenant les ennemis qui furent mis dans l'impossibilité de nous poursuivre. En effet, ils se seraient exposés à être pris en flanc et à revers par ces débouchés que le général Masséna s'était réservés sur le Rhin. Aussi l'archiduc jugea-t-il avec raison que la première opération qu'il eût à entreprendre était de s'emparer de ces débouchés, avant de commencer les opérations contre l'aile droite du général Masséna, dans les Grisons. Ces dernières opérations devaient être favorisées par les progrès que les armées russe et autrichienne allaient faire en Italie. Mais l'archiduc perdit beaucoup de temps aux attaques des têtes de pont de Stein, de Schaffhouse et d'Eglisau, ainsi qu'à l'attaque de Constance, où il employa une flottille de chaloupes canonnières, équipée par l'Anglais Williams. S'il avait enlevé ces postes rapidement, aussitôt après la retraite du général Jourdan et avant que les moyens de défense en eussent été

augmentés, ce mouvement nous eût fait perdre une grande partie de la Suisse et eût exposé à un grand danger l'armée du général Masséna, dont la droite, encore engagée vers les sources de l'Im et de l'Adige, eût peut-être été forcée de chercher un refuge en Italie. Dans ce même moment, les habitants des petits cantons, réunis à ceux des Grisons qui s'étaient insurgés de nouveau, venaient de pénétrer en force jusqu'à Reichenau, au-dessus de Coire. Si les Autrichiens les eussent soutenus, le passage par ces montagnes pouvait être interdit à nos troupes; tandis que le général Masséna eut le loisir de soumettre cette insurrection et de protéger le retour du corps commandé par le général Lecourbe. En même temps, il usa du commandement supérieur dont il venait d'être investi, pour faire entrer en Suisse des renforts qui lui donnèrent le moyen de se mettre en défense sur les points principaux.

Situation armées en Suisse.

Ainsi il ne laissa sur le bas Rhin que les troupes indispensables pour entretenir la petite guerre contre divers corps d'observation que l'archiduc y avait détachés, et contre les rassemblements de paysans. L'armée d'observation, qui était toujours en avant de Mannheim et dont le général avait été renouvelé, fut chargée de pourvoir à ce service, ainsi que de veiller à la conservation des camps retranchés de Kehl et de Dusseldorf, et à

celle des places de Mannheim, de Mayence et d'Ehrenbreitstein. Tout le restant de l'armée fut dirigé sur la Suisse, et j'y retrouvai la plupart des troupes que je venais de commander. Je venais aussi de recevoir ma nomination au grade de général de division (avril 1799), dont j'exerçais les fonctions depuis la bataille de Liebtingen[1].

Je réunis ma nouvelle division dans le Frickthal, et je fus chargé de la rive gauche du Rhin, depuis le confluent de l'Aar jusqu'à Bâle. Les ennemis faisaient alors supposer, par leurs mouvements, qu'ils avaient le projet de passer le fleuve à Waldshuth ou à Seckingen, et de forcer notre gauche. Mais ces démonstrations n'avaient pour objet que de masquer l'attaque des postes que nous avions encore sur la rive droite. Le 13 avril, le général autrichien Nauendorff se présenta devant Schaffhouse et entra de vive force dans la ville, malgré l'opiniâtre résistance que lui opposa le détachement qui la défendait. L'ennemi ne put cependant empêcher cette petite troupe de repasser le Rhin et de se mettre à l'abri d'une nouvelle attaque, en brûlant le pont.

La perte de Schaffhouse et la retraite de la garnison de Constance, qui fut, pendant plusieurs

1. Voir, à la fin du chapitre, la composition de l'armée en Suisse, n° 13.

jours, vivement canonnée par la flottille de l'Anglais Williams, déterminèrent le général en chef à faire évacuer les postes de Stein et d'Eglisau.

En se bornant à ces avantages, les ennemis firent voir que, pour le moment, ils n'avaient pas le projet de pousser plus loin leurs conquêtes de ce côté. On en tira la conséquence qu'ils allaient diriger leurs efforts vers le haut Engadin et le pays des Grisons, pour forcer le corps du général Lecourbe, qui continuait à occuper ces deux pays, à se retirer, tandis qu'en même temps l'archiduc couvrirait les levées extraordinaires qui se faisaient dans le Tyrol, qu'il favoriserait les opérations des armées alliées en Italie, et qu'il donnerait l'appui de ses forces aux habitants des petits cantons dont l'insurrection faisait, de jour en jour, des progrès alarmants pour nous.

La guerre que les ennemis allaient ainsi porter au milieu des Alpes, était une guerre de postes, où la nature, l'art et la valeur des troupes nous permettaient de balancer la supériorité des Autrichiens et de gagner du temps. Le général Masséna était trop habile pour ne pas profiter de l'avantage momentané que lui donnaient ces nouvelles dispositions de l'ennemi. Jugeant, d'après elles, qu'il ne serait point inquiété sur sa gauche, il donna à sa droite tous ses soins, disposa des corps intermédiaires pour la soutenir, éleva des retranche-

ments sur tous les débouchés, pressa la formation de plusieurs demi-brigades helvétiques qui, par la suite, lui furent d'un utile secours, et se hâta de pacifier les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald, dont les habitants ayant pris les armes, avaient leurs avant-postes à Einsiedlen et menaçaient de marcher sur Zurich.

Insurrectio des petits canto

Je fus chargé de l'opération délicate d'aller les réduire, de les désarmer et de rétablir la paix dans leurs montagnes. Leur insurrection avait été accompagnée de grands excès. Au moment où elle avait éclaté, un grand nombre de Français épars dans ces cantons avaient été arrêtés, dépouillés et assassinés; de petits détachements avaient été surpris; les uns avaient vendu chèrement leur vie, d'autres avaient pu capituler, mais ils avaient été jetés dans les prisons. L'exaltation des esprits était à son comble et l'insurrection s'étendait rapidement; une foule d'agents autrichiens jetaient des promesses parmi ces populations simples, et leur annonçaient de prompts secours. Un gouvernement insurrectionnel, qu'un des chefs venait d'installer à Altorff, à l'imitation des fondateurs de la liberté helvétique, dirigeait tout ce mouvement.

Dans cette situation des esprits, l'indulgence ou la sévérité pouvaient également faire échouer mon entreprise. L'indulgence pouvait être considérée

comme une marque de faiblesse, et l'impunité déterminer de nouveaux soulèvements. Il m'était aussi ordonné d'obtenir une prompte réparation des traitements inhumains qui avaient été exercés sur nos soldats, et de prendre des mesures efficaces, pour assurer, dans l'avenir, la sécurité de l'armée. Mais la sévérité avait également ses inconvénients: elle pouvait exciter les insurgés à la résistance, les déterminer à faire dépendre leur salut de leur courage, leur rappeler l'exemple de leurs pères qui s'étaient affranchis de la servitude autrichienne, nous engager enfin dans une nouvelle guerre qui emploierait une partie de nos forces et ferait une diversion favorable à l'ennemi.

Cette dernière considération me parut décisive. Elle venait se joindre à la répugnance que j'éprouvais pour des mesures rigoureuses, qui auraient confondu les innocents avec les coupables, et qui auraient pesé sur des populations dont le plus grand tort était de s'être laissé entraîner, tandis que les instigateurs et les chefs seraient, pour la plupart, parvenus à s'y soustraire. J'estimais le caractère suisse qui avait conservé des vertus antiques; j'étais frappé de ses nobles qualités et j'avais le ferme espoir qu'il saurait comprendre ma modération. Je fus ainsi affermi dans le parti de la clémence, et je voulus n'avoir recours aux moyens de rigueur qu'à la dernière extrémité. Je

pris sous ma responsabilité le pardon général que je désirais commencer par offrir aux insurgés.

Le 2 mai (12 floréal), je me présentai devant leur premier rassemblement qui était campé à Rothenthurm, près d'Einsiedlen. Ceux qui le composaient me donnèrent d'abord beaucoup de peine, pour éviter l'engagement qu'ils provoquaient par leurs bravades, et pour leur faire entendre des paroles de paix. Je parvins pourtant à faire répandre dans leurs rangs des exemplaires de ma proclamation, et j'en appuyai l'effet par l'appareil de mes forces qui étaient prêtes à les attaquer. Ils furent ébranlés et m'envoyèrent des députés pour me proposer leur soumission, à la condition de ne pas être recherchés sur le passé. Je le promis, et à l'instant le rassemblement fut dispersé, les armes furent déposées, la confiance se rétablit, et cette heureuse nouvelle se répandit dans les environs.

Entrée à Schwitz

Je m'arrêtai quelques heures à Rothenthurm, pour donner le temps aux autres rassemblements, qui occupaient divers postes dans le canton, d'être instruits de ce qui venait de se passer, et pour les engager à suivre cet exemple; puis je partis pour Schwitz avec ma division. Pendant la marche, j'éprouvai la satisfaction de voir les paysans venir en foule déposer leurs armes sur la route, offrir à ma troupe des rafraîchissements et nous témoigner leur reconnaissance. A une lieue de Schwitz, je

et poursuivre ceux qui, sur la foi de mes promesses, venaient de se soumettre. Tout était perdu, si j'avais laissé continuer cet odieux système de réaction et si je n'étais parvenu à faire éloigner les soldats suisses : le peuple aurait repris les armes pour sa défense et recommencé une guerre civile qui eût augmenté nos embarras.

Je me hâtai d'écrire au général en chef :

« Schwitz, le 13 floréal an VII.

« J'apprends à l'instant, mon général, que les troupes helvétiques avancent sur nos derrières et qu'elles ont pris position à Schindellegi. Une de mes ordonnances les y a rencontrées, et à son retour, on l'y a retenue, pour lui persuader que de nouveaux attroupements étaient formés à Rothenthurm. Ce matin, l'ordonnance est passée à Rothenthurm; elle n'y a vu aucun rassemblement et y a reçu le meilleur accueil de la part des habitants; tout était parfaitement tranquille. En semant de pareils bruits et en manifestant des dispositions aussi violentes, il est certain qu'au lieu d'apaiser la révolte, on ne fera que l'exciter. Les esprits sont encore aigris; il faut beaucoup de douceur pour les ramener entièrement. Je crois que par ce moyen on y parviendra plus sûrement que par une rigueur outrée, qui nous engagerait dans une longue et désastreuse guerre. Vous connais-

sez la haine qui existe entre les habitants de divers cantons; si on les met en contact, elle se propagera et elle produira de funestes effets. Je vous prie de réfléchir à ces considérations, elles sont de nature à fixer votre attention. »

Je disais dans une autre lettre : « On a envoyé de Lucerne un commissaire du gouvernement helvétique, pour suivre mes opérations. Cet agent est accompagné par l'ancien préfet de Schwitz, qui s'était sauvé, au premier avis qu'il eut que les habitants voulaient se soulever. Ce dernier est, je crois, un homme bien dangereux : il ne parle que de vengeance, et il paraît regretter que les insurgés aient été dissous pacifiquement. Je ne serais même point étonné qu'il entreprît de dénaturer mes dispositions, au résultat desquelles il devrait être le premier à applaudir. »

Ces représentations que j'adressais au général en chef, furent heureusement écoutées par lui. Les premières instructions qu'il m'avait données étaient très-sévères, à l'instigation sans doute des autorités helvétiques; elles portaient que les rebelles devaient être traités sans miséricorde. Mais son bon esprit le fit revenir facilement sur ces dispositions; d'après ce que je lui représentai, il rappela immédiatement les demi-brigades helvétiques et il fit donner l'ordre aux commissaires du gou-

vernement de se retirer. Je crus alors pouvoir me confier à la loyauté des habitants de Schwitz, malgré toute l'insistance que le directoire helvétique mettait à m'entraîner dans une voie différente[1], et je me disposai à continuer mon expédition sur les cantons d'Uri et d'Unterwald, que la nouvelle constitution avait réunis sous le nom de canton de Waldstetten. Je n'allais pas y trouver la même soumission qu'à Schwitz, et je m'attendais à faire usage de la force. Je me fis cependant précéder par une proclamation pareille à celle que j'avais adressée au canton de Schwitz, et j'y ajoutai l'heureux résultat qui venait d'être obtenu; mais elle avait besoin d'un appui plus efficace.

Le principal rassemblement des insurgés était posté à Altorff, et il avait à sa tête un ancien officier, nommé Schmitt, retiré du service de France, qui avait un caractère énergique, de l'audace, la connaissance de l'état militaire, et le titre de président du gouvernement insurrectionnel, qu'il avait lui-même établi. La position qu'il avait prise était on ne peut mieux choisie. Couverte, sur ses flancs, par des montagnes que les neiges rendaient encore inaccessibles, elle avait sur son front (à la rive orientale du lac des Quatre-Cantons) une ligne continue de bons retranchements garnis d'artille-

1. Voir, à la fin du chapitre, n° 14.

rie, dont la droite allait s'appuyer aux rochers escarpés de Fluelen, et la gauche à la Reuss, près de son embouchure dans le lac. Les parapets avaient été renforcés par une grande quantité de ballots de marchandises pris à la douane d'Altorff, et tout annonçait la détermination de faire la plus opiniâtre résistance.

J'avais fait tout ce qui était possible pour éviter l'effusion du sang, mais je ne pouvais différer plus longtemps d'accomplir ma mission. Elle devenait, de jour en jour, plus urgente. Il fallait, à tout prix, rouvrir l'importante communication sur Bellinzona, où le corps du général Lecourbe devait se diriger en évacuant l'Engadin. Je ne pouvais mettre à mon opération d'autre délai que celui qui était indispensable pour faire mes préparatifs et pour rendre décisifs les premiers coups que je porterais.

En été, j'aurais pu faire partir une colonne du Muttenthal et la diriger, à travers la chaîne du Bruhnwald, sur Spiringen, dans le Schachenthal, d'où elle se serait portée sur Burglen et Altorff, pour prendre à dos la ligne ennemie. J'avais même engagé la 53e demi-brigade dans cette direction, sur l'assurance qu'on m'avait donnée que les âpres sentiers qu'elle devait suivre étaient déjà praticables aux gens du pays. Mais pendant la nuit, il tomba une si grande quantité de neige, que la

demi-brigade fut forcée de rétrograder et ne put participer à l'action. Je la fis suppléer par deux autres colonnes, que je destinai à faire diversion sur les deux rives du lac des Quatre-Cantons, en passant par les dangereux sentiers qui sont à peine tracés à travers ces précipices. La première colonne, composée d'un bataillon, s'était avancée de Stantz sur Siblisberg et Bauen ; elle dut gagner Seedorff et Attinghausen, vis-à-vis Altorff, pour s'emparer du pont de la Reuss, qui est entre ces deux endroits, et pour m'ouvrir au besoin un débouché. La seconde, forte de trois compagnies détachées à Sissiden, eut ordre d'aller, par la chapelle de Guillaume Tell et par les rochers qui sont au-dessus de Fluelen, inquiéter la droite des ennemis, pendant que moi-même, à la tête de la colonne principale, je me proposais de les attaquer de front.

ombat Altorff.

Je ne pouvais amener cette colonne que par le lac, pour débarquer en face des retranchements ennemis. Je fus retardé d'abord par la difficulté de réunir les transports nécessaires, et ensuite par les vents contraires, qui nous retinrent, pendant trois jours, au port de Brunnen, près de Schwitz. Enfin, le 9 mai, le temps devint favorable, et je me hâtai d'en profiter. Mon rapport au général en chef contient tous les détails de mon opération.

« Steig, le 19 floréal an VII.

« Je m'empresse, mon cher général, de vous rendre compte du succès de mon expédition. Ce matin, à 3 heures, je me suis embarqué à Brunnen avec trois pièces d'artillerie légère, la 1re demi-brigade de ligne, trente chasseurs à cheval du 1er régiment, et une compagnie de sapeurs, me dirigeant sur Fluelen et Seedorff. A 7 heures, étant à hauteur des postes avancés des insurgés, j'ai ordonné le débarquement. Le 1er bataillon de la 1re demi-brigade l'a opéré au pied des rochers à droite et à hauteur de Seedorff, d'où il a gagné ce village, ensuite celui d'Attinghausen, et s'est porté sur Steig, en suivant les deux rives de la Reuss. Le 2e bataillon de la même demi-brigade a débarqué au fond de la baie qui est à gauche de Fluelen; il a gravi les montagnes, tourné le village, et il s'est porté, par Altorff, en avant de Burglen, dans le Schachenthal. L'artillerie, les chasseurs à cheval et les sapeurs ont suivi ce mouvement, qui a été protégé par la colonne que j'avais fait passer au bord du lac, et qui s'était portée au-dessus de Fluelen, tandis que l'attaque de droite a été secondée par le bataillon de la 103e demi-brigade, venu de Bauen.

« Les rebelles avaient deux mille hommes et

quatre pièces de canon, pour s'opposer au débarquement; ils étaient parfaitement retranchés dans la plaine et tenaient toutes les hauteurs. Nous avons trouvé partout la plus vive résistance; mais aussitôt que nous avons eu gagné terre, les ennemis ont été abordés, au pas de charge, et mis en déroute, du premier choc. Les retranchements enlevés, l'artillerie prise, des armes abandonnées, une grande quantité de marchandises éparses sur le champ de bataille, et beaucoup d'hommes tués, sont les résultats de cette action, qui compte au nombre de ses victimes le fameux Schmitt, auteur de l'insurrection.

« Les insurgés qui sont parvenus à s'échapper se sont retirés partie dans le Schachenthal, d'où ils ont gagné les montagnes, et partie par Steig sur Wasen. Ceux-ci ont répandu le bruit que, si nous les forcions à ce dernier endroit, ils passeraient le Saint-Gothard, pour aller en Italie.

La 53e demi-brigade devait, comme je vous l'ai annoncé par ma dernière, partir du Muttenthal et se diriger sur Spiringen, dans le Schachenthal, d'où elle se serait portée sur Burglen et Altorff, pour couper la retraite aux insurgés. Ce mouvement était même commencé, mais la nuit dernière, il est tombé une si grande quantité de neige sur les montagnes, que la 53e, ne pouvant avancer, a été forcée de retourner sur ses pas. J'espère

qu'elle me rejoindra aujourd'hui. Pendant la nuit, je réunirai les deux demi-brigades entre Steig et Silenen, pour marcher de bonne heure à la poursuite des insurgés et les chasser au delà des monts. Le 3e bataillon de la 103e restera en avant d'Altorff, pour contenir le pays et faire rentrer les habitants, dont la plupart sont épars dans les montagnes.

« Les insurgés devaient incessamment recevoir des renforts du Valais, du pays des Grisons et de la Levantine; déjà deux cents hommes de cette dernière contrée étaient arrivés. La défaite qu'ils ont éprouvée, en avant d'Altorff, a fait retirer ces auxiliaires et a empêché les autres d'arriver.

« Je reçois à l'instant une de vos lettres, pour la faire passer au général Lecourbe; j'en aurai peut-être des nouvelles quand je serai à Urseren. D'après le compte que je viens de vous rendre, vous devez juger qu'il n'est pas aisé de communiquer avec lui. »

Cette première défaite éprouvée par les insurgés, les pertes qu'ils avaient faites, et surtout celle de leur général, devaient commencer à les ébranler; mais, pour atteindre les derniers rassemblements qui continuaient à résister, il fallait leur ôter la possibilité d'arrêter notre marche dans

le long défilé que nous devions suivre pour gagner Bellinzona, par le mont Saint-Gothard. Dans ce défilé, le moindre obstacle, soutenu par cent hommes déterminés, pouvait rendre tous nos efforts inutiles et nous forcer à revenir sur nos pas. Rien n'était plus facile que d'obstruer ou de couper le chemin qui est presque partout suspendu sur les abîmes, de détruire quelques ponts, surtout le pont de la Reuss, appelé le pont du Diable, qui réunit les bords d'un précipice, et de boucher le trou d'Uri, étroite galerie percée à travers une montagne, et qu'il est impossible d'éviter.

La crainte que j'avais de rencontrer ces obstacles n'était pas sans fondement. Des prisonniers m'avaient même prévenu que je trouverais, à Wasen, un corps d'insurgés disposé à défendre la difficile entrée de ce village, et que les hommes qui n'avaient pas d'armes avaient été envoyés sur les montagnes taillées à pic, au delà de Wasen, et au pied desquelles serpente la route, pour faire rouler des rochers sur nos têtes, si, après avoir forcé le passage à Wasen, nous nous engagions dans le défilé. Ils ajoutaient qu'on avait le projet de détruire le pont du Diable, et que sur le sommet du mont Saint-Gothard, on avait tracé dans les neiges un camp retranché où, comme à Altorff, les balles de marchandises, trouvées en dépôt à l'hospice, servaient de revêtement.

Il fallait la plus grande célérité, pour prévenir, s'il était possible, ces préparatifs de défense. Le 11 mai, avant le jour, je fis attaquer et enlever de vive force le poste fortifié de Wasen, où les insurgés éprouvèrent d'assez grandes pertes. Nous entrâmes aussitôt dans le défilé et nous forçâmes notre marche, pour prévenir, à Urseren, de nouveaux rassemblements. J'avoue que l'horrible fracas des masses de rochers, qu'un ennemi invisible précipitait incessamment sur nous, me causa un instant d'inquiétude, et que ma troupe étonnée hésita, un moment, à s'engager plus avant. Déjà une douzaine de soldats étaient écrasés; l'effroi gagnait les autres, la route s'embarrassait, et le désordre qui se prolongeait dans la colonne rendait notre position de plus en plus critique. Heureusement, un détachement de flanqueurs que j'avais, en sortant de Wasen, fait diriger sur les crêtes des montagnes, parvint, à travers mille périls, à les escalader et à éloigner ceux qui nous accablaient. Nous pûmes continuer notre marche rapide, et, le même jour, nous parvînmes encore à sauver le pont du Diable, qu'on commençait à détruire, ainsi qu'à débarrasser le passage du trou d'Uri, qui était obstrué. Nous arrivâmes ainsi à Urseren.

Après ces affreux précipices, et au sortir du trou d'Uri, où l'on est plongé dans l'obscurité,

on se trouve tout à coup dans le joli bassin d'Urseren, qui fait le contraste le plus frappant avec le chaos qui l'environne et qui semble être produit par les convulsions de la nature. A l'autre extrémité de ce bassin, et au pied du mont Saint-Gothard, est le village de l'Hôpital. J'y arrêtai mes troupes, pour leur donner un jour de repos et pour prendre des renseignements sur les nouvelles dispositions de défense des insurgés. J'expédiai le rapport suivant au général en chef :

« Urseren, 24 floréal (14 mai) an VII.

Combat du Saint-Gothard.

« Je vous rends compte, mon général, d'une nouvelle affaire que j'ai eue avec les insurgés. Après que je les eus défaits à Wasen et empêchés, par la rapidité de ma poursuite, de se rallier à Urseren et à Hôpital, ceux du Valais se retirèrent dans leur pays, par Réalp; les autres, la plupart émigrés du canton de Waldstetten, auxquels s'étaient joints quelques renforts venus de la Levantine, s'étant arrêtés sur le mont Saint-Gothard, se retranchèrent dans les neiges, au moyen de balles de coton et de soie qu'ils avaient trouvées au dépôt de l'hospice ou fait venir d'Airolo. Aucun émissaire n'était revenu, et les reconnaissances que j'avais avancées vers le mont ne m'ayant pas donné de renseignements satisfaisants,

je partis moi-même, hier au matin, avec la première demi-brigade d'infanterie de ligne, commandée par le général Bontemps, pour aller m'assurer de ce qui se passait au mont Saint-Gothard. A moitié chemin du village de l'Hôpital à l'hospice, nous rencontrâmes les insurgés qui avaient pris une position resserrée entre deux rochers, que la route traversait. Il fallait défiler, un à un, pour y parvenir, et suivre une pente extrêmement rapide, où l'on enfonçait dans la neige jusqu'au milieu du corps. Cinq compagnies de la première demi-brigade reçurent l'ordre de gravir la montagne, dite Matten-Alpenly, de la tourner, et de venir ensuite attaquer les insurgés sur leurs derrières.

« Nos soldats déployèrent la plus grande audace, quoiqu'ils fussent exposés, non-seulement au feu de l'ennemi qui, de son côté, avait également envoyé des troupes pour s'emparer du sommet de la montagne, mais encore à la chute des avalanches que le mouvement rendait plus fréquente, et au danger imminent d'être entraînés dans les abîmes, à la descente des rochers, qu'ils ne pouvaient effectuer qu'en se laissant glisser sur la neige. Toutes ces difficultés, à force d'audace, furent heureusement surmontées. Les insurgés, n'ayant pu se maintenir sur la montagne, et voyant qu'ils allaient être enveloppés entre les

deux rochers, se retirèrent dans leurs retranchements sur le mont même du Saint-Gothard, où je les fis suivre. Ici je rencontrai les mêmes difficultés et je répétai la même manœuvre, en dirigeant trois compagnies de la première demi-brigade sur la droite des insurgés, par la montagne dite Bley-Berg. J'obtins le même résultat ; les ennemis forcés sur tous les points, débordés à droite et ne pouvant plus se défendre dans leurs retranchements, se sauvèrent en déroute sur Airolo.

« Il tomba dans ce moment une si grande quantité de neige, que le ralliement de la première demi-brigade en fut retardé ; la trace des chemins fut perdue, le temps obscurci. On ne pouvait avancer qu'avec une extrême précaution, pour éviter de s'égarer dans les précipices, et nos soldats manquaient de crampons pour se soutenir. Cependant je donnai ordre au général Bontemps de poursuivre les insurgés au delà d'Airolo, où je me rendis moi-même. A cinq heures du soir, nous étions maîtres de ce dernier endroit ; j'en suis revenu à minuit, laissant le général Bontemps avec la 1re demi-brigade, pour continuer la poursuite, et après lui avoir recommandé de porter, ce matin, une reconnaissance vers Faido. A mon départ, l'avant-garde était déjà à Mandérana.

« Les rebelles ont eu beaucoup d'hommes tués

et considérablement de blessés; la neige était couverte de traces sanglantes qu'ils avaient laissées, en cherchant à gagner les montagnes, où un grand nombre se sont dispersés. J'ai aussi éprouvé quelques pertes; je n'en connais pas au juste le détail, mais j'ai connaissance d'une douzaine de soldats qui ont été engloutis dans les neiges ou par des avalanches. En suivant la route, on avait ordinairement de la neige jusqu'aux genoux, et jusqu'à la ceinture, si on allait sur les côtés.

« Le résultat de cette opération va nous assurer la communication jusqu'à Bellinzona; car d'après les renseignements que j'ai recueillis, les insurgés avaient déclaré que, s'ils étaient battus, ils se retireraient en Italie. Cela leur sera difficile, si, comme on l'annonce, Bellinzona est déjà occupée par nos troupes.

« Je dois des éloges à la première demi-brigade et particulièrement au chef de bataillon des Graviers-Berthelot, qui la commande, etc....»

Par un second rapport du même jour, je mandais au général en chef :

« Mon aide de camp, que j'avais laissé à Airolo, arrive à l'instant; il me rend compte que les insurgés ont été poursuivis jusqu'à Ambri, où hier, à onze heures du soir, on se battait encore. Un carnage horrible a été fait, sans qu'on pût porter ces malheureux à la soumission. La route

était jonchée de cadavres et les montagnes remplies de fuyards ; il en reste par conséquent très-peu qui soient réunis.

« Le sous-préfet d'Ambri a demandé par écrit à capituler, au nom des habitants de la Levantine, surtout pour le peuple qui, dit-il, n'a été qu'égaré. Je lui fais répondre de remettre sur-le-champ les armes et les munitions et de livrer les auteurs de la révolte ; sans cela, point de rémission pour le passé.

« Les renseignements que je reçois annoncent que le général Loison est arrivé à Bellinzona, et que, dans cette partie, il a aussi battu les insurgés. Je fais occuper Réalp, qui ferme l'entrée du Valais ; j'ai aussi des troupes en avant du second débouché sur la même vallée ; j'enverrai des reconnaissances vers le mont Furca. Le désarmement continue, et les paysans rentrent chez eux.... »

Deux jours après, le 26 floréal (16 mai), je rendis compte au général en chef de la fin de cette expédition.

« Tout est enfin terminé, mon cher général ; le restant des rebelles qui était encore dans la Levantine s'est dispersé, partie dans les montagnes, et partie dans la vallée de Maggia. Hier, mes troupes ont fait leur jonction avec celles du général Lecourbe, en avant de Faido ; ainsi la commu-

nication avec Bellinzona est rétablie, et vos dépêches ont passé.

« Les prisonniers de la 103e demi-brigade, que les insurgés avaient emmenés, m'ont été rendus, hier, à Giornico.

« Aujourd'hui, toutes les troupes sont en mouvement, pour se rendre à la nouvelle destination que vous m'avez donnée (dans le Frickthal); j'en aurai, ce soir, à Schwitz. La 1re demi-brigade repasse le Saint-Gothard à midi; j'espère être, dans deux jours près de vous, à Zurich. »

Chapelle de Guillaume Tell.

Je partis, en effet, pour me rendre à Zurich, près du général en chef. Mais je devais m'embarquer à Fluelen, pour traverser une partie du lac des Quatre Cantons. Lorsque j'y arrivai, les chaloupes de ma flottille n'étaient pas encore revenues de Lucerne, où elles avaient dû faire un transport. J'étais pressé; j'acceptai la proposition que me firent les bateliers de Fluelen, de me conduire sur une de leurs embarcations. Ces hommes avaient fait partie des derniers rassemblements et ils s'étaient trouvés tous au combat d'Altorff, où ils avaient certainement perdu quelque parent ou quelque ami. Cependant, j'avais une telle confiance en leur bonne foi, que je n'hésitai pas à me mettre entre leurs mains, sans escorte, et n'ayant avec moi que mes aides de camp.

Nous partîmes. La rame en main, nos douze

était jonchée de cadavres et les montagnes remplies de fuyards ; il en reste par conséquent très-peu qui soient réunis.

« Le sous-préfet d'Ambri a demandé par écrit à capituler, au nom des habitants de la Levantine, surtout pour le peuple qui, dit-il, n'a été qu'égaré. Je lui fais répondre de remettre sur-le-champ les armes et les munitions et de livrer les auteurs de la révolte ; sans cela, point de rémission pour le passé.

« Les renseignements que je reçois annoncent que le général Loison est arrivé à Bellinzona, et que, dans cette partie, il a aussi battu les insurgés. Je fais occuper Réalp, qui ferme l'entrée du Valais ; j'ai aussi des troupes en avant du second débouché sur la même vallée ; j'enverrai des reconnaissances vers le mont Furca. Le désarmement continue, et les paysans rentrent chez eux.... »

Deux jours après, le 26 floréal (16 mai), je rendis compte au général en chef de la fin de cette expédition.

« Tout est enfin terminé, mon cher général ; le restant des rebelles qui était encore dans la Levantine s'est dispersé, partie dans les montagnes, et partie dans la vallée de Maggia. Hier, mes troupes ont fait leur jonction avec celles du général Lecourbe, en avant de Faido ; ainsi la commu-

nication avec Bellinzona est rétablie, et vos dépêches ont passé.

« Les prisonniers de la 103e demi-brigade, que les insurgés avaient emmenés, m'ont été rendus, hier, à Giornico.

« Aujourd'hui, toutes les troupes sont en mouvement, pour se rendre à la nouvelle destination que vous m'avez donnée (dans le Frickthal); j'en aurai, ce soir, à Schwitz. La 1re demi-brigade repasse le Saint-Gothard à midi; j'espère être, dans deux jours près de vous, à Zurich. »

Chapelle de Guillaume Tell.

Je partis, en effet, pour me rendre à Zurich, près du général en chef. Mais je devais m'embarquer à Fluelen, pour traverser une partie du lac des Quatre Cantons. Lorsque j'y arrivai, les chaloupes de ma flottille n'étaient pas encore revenues de Lucerne, où elles avaient dû faire un transport. J'étais pressé; j'acceptai la proposition que me firent les bateliers de Fluelen, de me conduire sur une de leurs embarcations. Ces hommes avaient fait partie des derniers rassemblements et ils s'étaient trouvés tous au combat d'Altorff, où ils avaient certainement perdu quelque parent ou quelque ami. Cependant, j'avais une telle confiance en leur bonne foi, que je n'hésitai pas à me mettre entre leurs mains, sans escorte, et n'ayant avec moi que mes aides de camp.

Nous partîmes. La rame en main, nos douze

était jonchée de cadavres et les montagnes remplies de fuyards ; il en reste par conséquent très-peu qui soient réunis.

« Le sous-préfet d'Ambri a demandé par écrit à capituler, au nom des habitants de la Levantine, surtout pour le peuple qui, dit-il, n'a été qu'égaré. Je lui fais répondre de remettre sur-le-champ les armes et les munitions et de livrer les auteurs de la révolte ; sans cela, point de rémission pour le passé.

« Les renseignements que je reçois annoncent que le général Loison est arrivé à Bellinzona, et que, dans cette partie, il a aussi battu les insurgés. Je fais occuper Réalp, qui ferme l'entrée du Valais ; j'ai aussi des troupes en avant du second débouché sur la même vallée ; j'enverrai des reconnaissances vers le mont Furca. Le désarmement continue, et les paysans rentrent chez eux.... »

Deux jours après, le 26 floréal (16 mai), je rendis compte au général en chef de la fin de cette expédition.

« Tout est enfin terminé, mon cher général ; le restant des rebelles qui était encore dans la Levantine s'est dispersé, partie dans les montagnes, et partie dans la vallée de Maggia. Hier, mes troupes ont fait leur jonction avec celles du général Lecourbe, en avant de Faido ; ainsi la commu-

nication avec Bellinzona est rétablie, et vos dépêches ont passé.

« Les prisonniers de la 103e demi-brigade, que les insurgés avaient emmenés, m'ont été rendus, hier, à Giornico.

« Aujourd'hui, toutes les troupes sont en mouvement, pour se rendre à la nouvelle destination que vous m'avez donnée (dans le Frickthal); j'en aurai, ce soir, à Schwitz. La 1re demi-brigade repasse le Saint-Gothard à midi; j'espère être, dans deux jours près de vous, à Zurich. »

Chapelle de Guillaume Tell.

Je partis, en effet, pour me rendre à Zurich, près du général en chef. Mais je devais m'embarquer à Fluelen, pour traverser une partie du lac des Quatre Cantons. Lorsque j'y arrivai, les chaloupes de ma flottille n'étaient pas encore revenues de Lucerne, où elles avaient dû faire un transport. J'étais pressé; j'acceptai la proposition que me firent les bateliers de Fluelen, de me conduire sur une de leurs embarcations. Ces hommes avaient fait partie des derniers rassemblements et ils s'étaient trouvés tous au combat d'Altorff, où ils avaient certainement perdu quelque parent ou quelque ami. Cependant, j'avais une telle confiance en leur bonne foi, que je n'hésitai pas à me mettre entre leurs mains, sans escorte, et n'ayant avec moi que mes aides de camp.

Nous partîmes. La rame en main, nos douze

était jonchée de cadavres et les montagnes remplies de fuyards ; il en reste par conséquent très-peu qui soient réunis.

« Le sous-préfet d'Ambri a demandé par écrit à capituler, au nom des habitants de la Levantine, surtout pour le peuple qui, dit-il, n'a été qu'égaré. Je lui fais répondre de remettre sur-le-champ les armes et les munitions et de livrer les auteurs de la révolte ; sans cela, point de rémission pour le passé.

« Les renseignements que je reçois annoncent que le général Loison est arrivé à Bellinzona, et que, dans cette partie, il a aussi battu les insurgés. Je fais occuper Réalp, qui ferme l'entrée du Valais ; j'ai aussi des troupes en avant du second débouché sur la même vallée ; j'enverrai des reconnaissances vers le mont Furca. Le désarmement continue, et les paysans rentrent chez eux.... »

Deux jours après, le 26 floréal (16 mai), je rendis compte au général en chef de la fin de cette expédition.

« Tout est enfin terminé, mon cher général ; le restant des rebelles qui était encore dans la Levantine s'est dispersé, partie dans les montagnes, et partie dans la vallée de Maggia. Hier, mes troupes ont fait leur jonction avec celles du général Lecourbe, en avant de Faido ; ainsi la commu-

nication avec Bellinzona est rétablie, et vos dépêches ont passé.

« Les prisonniers de la 103e demi-brigade, que les insurgés avaient emmenés, m'ont été rendus, hier, à Giornico.

« Aujourd'hui, toutes les troupes sont en mouvement, pour se rendre à la nouvelle destination que vous m'avez donnée (dans le Frickthal); j'en aurai, ce soir, à Schwitz. La 1re demi-brigade repasse le Saint-Gothard à midi; j'espère être, dans deux jours près de vous, à Zurich. »

Chapelle de Guillaun Tell.

Je partis, en effet, pour me rendre à Zurich, près du général en chef. Mais je devais m'embarquer à Fluelen, pour traverser une partie du lac des Quatre Cantons. Lorsque j'y arrivai, les chaloupes de ma flottille n'étaient pas encore revenues de Lucerne, où elles avaient dû faire un transport. J'étais pressé; j'acceptai la proposition que me firent les bateliers de Fluelen, de me conduire sur une de leurs embarcations. Ces hommes avaient fait partie des derniers rassemblements et ils s'étaient trouvés tous au combat d'Altorff, où ils avaient certainement perdu quelque parent ou quelque ami. Cependant, j'avais une telle confiance en leur bonne foi, que je n'hésitai pas à me mettre entre leurs mains, sans escorte, et n'ayant avec moi que mes aides de camp.

Nous partîmes. La rame en main, nos douze

conducteurs commencèrent aussitôt à discourir sur les événements qui venaient de se passer, et naturellement ils remontèrent jusqu'à l'histoire des fondateurs de leur liberté, histoire dont la tradition est fidèlement conservée parmi eux. L'entretien était d'autant plus intéressant, qu'à mesure qu'on découvrait les points où les actions s'étaient passées, ils avaient soin de nous les faire remarquer, et, chaque fois, avec un redoublement d'enthousiasme. Ce fut avec orgueil qu'ils nous montrèrent la chapelle de Guillaume Tell, située sur un rocher au bord du lac et au lieu même où ce héros échappa au tyran Gessler. Nous en étions si près, qu'ils me proposèrent de m'y conduire, pour me faire admirer, disaient-ils, la hardiesse de l'entreprise, et pour me faire contempler les traits de leur illustre libérateur. Ils avaient excité ma curiosité, et ils s'étaient exprimés de manière à me faire accepter leur proposition; ma complaisance à céder à leur désir leur fit plaisir. J'éprouvai moi-même de l'émotion en entrant dans ce sanctuaire, où les principales actions de la vie de Guillaume Tell sont peintes à fresque sur les murs. Mes conducteurs voulurent me les raconter : « Le voyez-vous, me dirent-ils, s'associant à Stauffacher de Schwitz, et à Arnold d'Unterwald; ici, il abat la pomme placée sur la tête de son fils, et il montre au tyran la seconde flèche qu'il

lui destinait, si la première avait manqué son coup; là, il s'élance de la barque, sur ce même rocher où nous sommes; plus loin, l'arc en main, il attend que Gessler se présente pour l'immoler à sa vengeance; le voici qui délivre la terre de ce monstre; enfin, dans ce tableau, il raconte à ses confédérés les détails de sa victoire, et il leur fait jurer de s'affranchir avec lui de la servitude.» Mes compagnons de voyage s'animaient de plus en plus, lorsqu'un d'eux s'écria, en me regardant fixement : « Les Suisses de ce temps-là valaient mieux que les Suisses d'aujourd'hui, si nous leur avions ressemblé, jamais vous n'auriez pénétré dans nos montagnes! — Je n'en sais rien, lui répondis-je; autres temps, autres événements, et vous avez bien aussi vos qualités; mais il se fait tard, reprenons notre navigation. » L'espèce d'amende honorable qu'ils avaient voulu faire, les avait calmés; ils partirent sans répliquer, et deux heures après, ils me débarquèrent à Brunnen, près de Schwitz, où nous nous quittâmes fort bons amis.

Je passai quelques jours auprès du général en chef, qui me témoigna toute sa satisfaction sur l'heureux résultat de mon expédition; il accorda toutes les récompenses que je lui demandai, et il approuva les dispositions que j'avais prises dans les petits cantons, pour assurer le maintien du

bon ordre. Nous nous entretînmes de la suite de la campagne ; puis je retournai dans le Frickthal, avec ma division.

Nous touchions au moment où l'archiduc Charles allait déployer toutes ses forces, pour attaquer le centre de notre ligne, qui était la partie de l'armée la plus exposée. Il avait voulu commencer par dégager l'Engadin et le pays des Grisons. Cependant, les attaques des Autrichiens, dans cette partie, furent devancées par l'insurrection des petits cantons. Ce fut une faute, en cette circonstance, de n'avoir pas mis le temps à profit; et quel qu'ait été le motif de la temporisation de l'archiduc, soit qu'il trouvât la saison encore trop peu avancée pour engager ses troupes dans les hautes montagnes, soit qu'il voulût attendre les progrès de l'armée d'Italie, il ne nous en laissa pas moins le loisir de réduire l'insurrection avant l'arrivée des secours qui auraient dû la soutenir. Le 1^er^ mai, cependant, les généraux Hotze et Bellegarde, qui commandaient dans le Voralberg et le bas Engadin, combinèrent leurs dispositions pour attaquer simultanément le corps du général Lecourbe et la division Ménard, qui défendait l'entrée des Grisons, en avant de Lucis-Steig.

Ce poste, extrêmement fortifié avant qu'il fût en notre pouvoir, venait d'être perfectionné par beaucoup d'ouvrages et bien garni d'artillerie. Il

était la clef du pays des Grisons, et il interceptait les communications des divers corps autrichiens entre eux. Ce fut par là qu'ils commencèrent, par conséquent, leurs opérations, mais aux deux premières attaques, le général Hotze fut repoussé avec des pertes considérables. Averti par ce revers des dispositions qui devaient assurer le succès de son entreprise, ce général renouvela, le 14 mai, son attaque, avec de plus grandes forces et de nouvelles dispositions; il parvint, à l'aide des habitants du pays, à faire passer une colonne sur la sommité des rochers qui servaient d'appui à notre ligne, et à la prendre à revers. Deux bataillons de la 14e demi-brigade d'infanterie légère qui, jusque-là, avaient fait la plus belle résistance, durent céder ainsi à la supériorité du nombre, et, malgré leurs efforts pour se rallier et pour s'ouvrir un passage, ils furent en partie détruits.

Retraite du général Lecourbe d l'Engadin

A la même époque, le général Lecourbe était également obligé d'évacuer l'Engadin. Déjà, dans le courant d'avril, le général Desolles, menacé par la vallée de l'Adige, avait dû passer dans celle de l'Inn, pour se réunir au général Lecourbe; mais bientôt après, il avait été rejoindre l'armée d'Italie. Le général Lecourbe était réduit à sa seule division, lorsque, le 1er mai, il fut vivement attaqué à Ramis et à Zernetz, par le général Belle-

garde. L'affaire fut très-glorieuse pour le général Lecourbe, qui repoussa l'ennemi avec de grandes pertes; mais il sentit qu'il ne pouvait pas tenir plus longtemps dans cette position aventurée, et il opéra sa retraite sur Lenz, pour rentrer dans la vallée du Rhin. La brigade Loison avait été laissée dans la Valteline; elle passa par Chiavenna, le val San-Giacomo et le Splugen, où elle rejoignit le général Lecourbe. Ce dernier avait eu la pensée de rester sur le Rhin, en se portant à Tusis; mais le général en chef sentait qu'il était désormais impossible de tenir la vallée du Rhin supérieur; il fallait concentrer l'armée, et je devais être rappelé au centre, où le danger devenait, de jour en jour, plus pressant. Le général Lecourbe fut destiné à garder l'important débouché de la Reuss, et il eut en conséquence l'ordre de descendre à Bellinzona, pour remonter au Saint-Gothard, mouvement qu'il opéra sans pouvoir toutefois emmener son artillerie, qui ne put suivre à travers de pareilles montagnes[1]. C'était pour favoriser ce mouvement et pour rouvrir la communication avec les généraux Lecourbe et Loison, qu'en arrivant sur le Saint-Gothard, j'avais précipité mes opérations sur Airolo et la haute Levantine. La marche du général Lecourbe fut aussi

1. Voir, à la fin du chapitre, n° 15.

secondée par les défaites que les insurgés des vallées du Rhin et des Grisons venaient de subir. Ces insurrections, excitées par les agents autrichiens, avaient éclaté lors de la première attaque du général Hotze sur Lucis-Steig, et elles avaient formé des rassemblements considérables à Reichenau, près de Coire; mais, dans l'intervalle des deux attaques, le général Ménard avait eu le temps de se porter sur ces rassemblements, de les refouler jusqu'à Dissentis, et de les disperser après une action meurtrière.

Quoique l'évacuation de l'Engadin, par le général Lecourbe, eût ouvert, depuis plusieurs jours, le pays des Grisons aux Autrichiens, le général Bellegarde, retardé par les difficultés du passage de l'Albula-Berg, n'y pénétra que le lendemain de la prise de Lucis-Steig. A son arrivée à Coire, le 16 mai, il dirigea des colonnes, pour s'emparer des divers passages sur le Rhin, et pour poursuivre l'arrière-garde du général Lecourbe, qui se retirait, par Dissentis, sur le Saint-Gothard. Il essaya même de ranimer l'insurrection; mais les populations des vallées du Rhin et des petits cantons se souvenaient trop bien de la leçon qu'elles venaient de recevoir, pour s'y exposer de nouveau; et de son côté, le général Lecourbe, en se rapprochant du Saint-Gothard, avait pourvu à la défense des sentiers qui y aboutissaient.

Le général Lecourbe fit ainsi facilement sa retraite sur le Saint-Gothard; mais il n'y resta que le temps nécessaire pour rallier ses troupes. Quelques jours après, il descendit à Wasen, où il prit une forte position; elle servait de base à une défensive active, qui couvrait tous les débouchés sur le lac de Lucerne. Les généraux Bellegarde et Jellachich y dirigèrent plusieurs attaques, qui furent repoussées. Renonçant alors à forcer le général Lecourbe, ils se portèrent dans le canton de Glaris, sur le lac de Wallenstadt.

De son côté, le général Hotze, après la prise de Lucis-Steig, fit passer le Rhin à son corps d'armée, vis-à-vis Balzers et Mayenfeld, repoussa sans peine nos postes jusqu'au delà du lac de Wallenstadt, entra par Verdenberg dans la vallée de la Thur, pour pénétrer dans le Toggembourg, fit occuper le Rhinthal, Appenzell, le canton de Saint-Gall, et se prépara à joindre, dans la Turgovie, la principale armée de l'archiduc Charles, lorsque celle-ci, après avoir passé le Rhin, à Stein et à Schaffouse, vint s'étendre sur la Thur.

Le plan de campagne de l'archiduc avait alors reçu un si grand développement, qu'il devenait, de jour en jour, plus difficile d'en borner les progrès. Les Autrichiens étaient maîtres des deux rives du Rhin, depuis sa source jusqu'au confluent de la Thur, des versants de la Reuss jusque près

du lac de Lucerne, du cours de la Linth jusqu'à toucher le territoire de Zurich, de l'entrée du Valais, des passages du Saint-Gothard, du Simplon, du Saint-Bernard, et de toutes les principales chaînes des Alpes, dont ils tenaient les sommités. Débordant notre droite, pouvant librement communiquer avec l'armée d'Italie, ils avaient en outre une immense supériorité de forces sur nous, tandis que nous n'avions, pour les arrêter, que la faible barrière de la Thur. Il paraissait ne plus y avoir d'obstacle pour retarder notre défaite, même avant l'arrivée de l'armée russe du général Korsakow, qui accélérait sa marche pour prendre part à la victoire, et nous nous trouvions menacés, non-seulement de perdre, en Suisse, nos derniers appuis au dehors, mais de ne pouvoir empêcher l'exécution du grand plan d'invasion de la France. L'armée autrichienne devait franchir le Jura, ce qui la portait sur la partie la plus faible de nos frontières, puis ouvrir aux armées alliées d'Italie, qui déjà s'avançaient en Piémont, les débouchés de la Savoie, et porter ainsi le théâtre de la guerre dans l'intérieur même de la république.

Il semblait que la France ne pouvait échapper au danger qui la menaçait; elle y parvint cependant. Parmi les causes qui contribuèrent à la sauver, on doit remarquer d'abord les fautes commises par les alliés, qui disséminèrent leurs forces

en Italie, au point que, malgré leur grande supériorité numérique, la plus forte partie de l'aile gauche de l'armée de l'archiduc dut quitter la Suisse, pour aller les renforcer. Il faut aussi citer la rivalité de commandement entre les généraux russes et autrichiens, surtout entre le prince Charles et le maréchal Souwarow, généralissimes tous deux, et qui recherchaient également la gloire sans partage, comme j'aurai bientôt l'occasion de le faire remarquer. Enfin l'antipathie nationale entre les deux armées peut aussi y avoir joué un rôle. De notre côté, au contraire, il y avait unité; nous avions un général en chef doué de rares qualités; sa persévérance à lutter contre la fortune, sa perspicacité à démêler les projets des ennemis, son habileté à profiter de leurs fautes, nous inspiraient une entière confiance en lui. Il y avait aussi la connaissance familière que nos généraux avaient acquise de l'art de la guerre dans les montagnes, l'intelligence de nos officiers, et celle même de nos soldats, qui, dans une guerre de postes et de détachements, savaient se frayer des passages, se ménager des issues, et se procurer des ressources que d'autres troupes n'auraient pu trouver. Ces avantages étaient loin de compenser notre infériorité de nombre et de position, mais ils en atténuaient l'effet, et ils nous aidaient à prolonger notre résistance, en attendant que nous

pussions rencontrer une occasion favorable, une faute que les ennemis pourraient commettre, et en profiter.

Néanmoins, cette résistance devenait chaque jour plus difficile; et le cercle se rétrécissait autour de nous; les faibles succès que nous remportions ne parvenaient même pas à suspendre le cours des opérations ennemies. Ainsi, dans les premiers jours de mai, le général Masséna avait essayé de faire une diversion sur la droite de l'archiduc, en faisant partir un fort détachement du camp retranché, en avant du petit Bâle, et en l'envoyant faire une incursion dans le Brisgau; il avait espéré attirer de ce côté l'attention de l'archiduc, et le distraire de l'attaque qu'il dirigeait sur les Grisons. Mais l'archiduc avait deviné le général français; il n'avait tenu aucun compte de cette tentative isolée, et promptement contenue par le corps d'observation que les Autrichiens avaient de ce côté, et il avait immuablement poursuivi l'exécution de son plan.

Le général Masséna ne pouvait cependant pas tarder plus longtemps à concentrer son armée, soit pour marcher aux ennemis, les rejeter au delà du Rhin, et gagner de nouveau l'appui du lac de Constance, soit pour prendre une position centrale, sous la protection de laquelle il pût attendre les renforts qui lui étaient annoncés, et

l'effet de la diversion qu'on avait l'espoir d'obtenir de l'armée d'observation, si cette armée pouvait déboucher de Mannheim, pour menacer la Souabe. Le général Masséna se prépara à ce dernier parti, en faisant construire un camp retranché sur le Zurich-Berg, pour couvrir Zurich et la rive droite de la Limmath. Ce n'était pourtant qu'un pis-aller, et, avant de le prendre, le général Masséna voulut essayer une opération offensive, en se plaçant avec son centre entre la principale armée de l'archiduc Charles, qui, de Stein et de Schaffouse, où elle avait passé le Rhin, s'était portée à Andelfingen, sur la Thur, et le corps du général Hotze, qui était en marche pour la joindre par la vallée de la Thur, Appenzell et Saint-Gall.

Opérations sur la Thur et la Toss.

Trois divisions d'infanterie, ayant chacune une brigade de cavalerie et un bon train d'artillerie, formant ensemble près de vingt mille hommes, furent destinées à s'opposer à la réunion de ces deux corps, et à les attaquer séparément. Ma division en faisait partie et formait la réserve des deux autres divisions. Le 25 mai, le général en chef se mit à notre tête, et nous fit marcher, sur trois colonnes, de Winterthur à la rencontre des ennemis.

La colonne de droite, commandée par le général Oudinot, suivit la route qui conduit à Frauenfeld, et donna sur l'avant-garde du général Hotze;

cette dernière, fatiguée d'une marche de nuit et attaquée à l'improviste sur un terrain désavantageux, fut presque détruite. Mais, après avoir dépassé Frauenfeld, nous trouvâmes, entre cette ville et la Thur, la réserve du général Hotze en position; elle soutint l'engagement et obligea même le général en chef à disposer de la colonne de la réserve, que ses premières instructions avaient dirigée sur Altikon. On se battit avec acharnement jusqu'à la nuit, et les pertes furent très-considérables de part et d'autre. Les demi-brigades suisses attachées à ma division montrèrent autant de courage que nos troupes; mais le général Weber, leur commandant, officier d'un rare mérite, ayant été tué vers la fin de l'action, au moment où les ennemis tentaient un dernier effort pour nous repousser, ses troupes, privées de leur chef, fléchirent et découvrirent le rideau qu'elles devaient défendre. Le lendemain matin, notre aile droite se replia sur la montagne appelée Steig-Pass, entre Frauenfeld et Winterthur.

A son début, notre colonne de gauche eut aussi des succès. Partie de Pfungen sur la Toss, elle se dirigea sur Andelfingen; en approchant de cette ville, elle enleva tous les postes autrichiens qui étaient sur la rive gauche de la Thur. Les régiments de Barco et de Mezaros-hussards, chargés de les soutenir, furent culbutés et jetés dans la

Thur, malgré les efforts des généraux Kienmayer et Piaczeck, qui furent l'un et l'autre blessés. Nos troupes s'emparèrent même du pont d'Andelfingen; mais le feu dominant de la rive opposée les empêcha de s'y maintenir; l'engagement se soutint avec vivacité, d'un bord à l'autre, jusqu'à la fin de la journée. Pendant la nuit, nos troupes se replièrent, et le lendemain elles rejoignirent la colonne de droite sur le Steig-Pass.

Les efforts que nous fîmes sur la rive gauche de la Thur, pour empêcher la réunion des deux corps autrichiens et les rejeter au delà du Rhin, furent donc sans succès. Si les Autrichiens essuyèrent des pertes considérables, nous en éprouvâmes aussi, et les ennemis remplirent leur but, car la jonction de l'archiduc et du général Hotze s'opéra. Il en fut de même à la position du Steig-Pass. Dès le matin du 26, le général Hotze s'y présenta avec son corps d'armée, et il recommença l'engagement. Le général Masséna avait garni de tirailleurs les deux bois qui sont sur les flancs de cette montagne, et il avait fait soutenir ces tirailleurs par nos lignes d'infanterie et de fortes batteries plongeant leurs feux dans les replis du terrain. Plusieurs fois les colonnes ennemies se présentèrent courageusement, et tant que nous n'eûmes affaire qu'aux troupes du général Hotze, elles furent constamment repoussées en désordre; mais dans l'après-

midi, l'archiduc Charles les fit renforcer par des troupes de son armée, et l'attaque reprit avec une nouvelle fureur. Malgré notre vive résistance, nous fûmes forcés d'abandonner la position, pour aller, le même jour, nous remettre en bataille sur la gauche de la Toss.

Le combat recommença encore, le lendemain matin; mais le général en chef reçut bientôt l'avis qu'une colonne autrichienne venait de passer le Rhin à Églisau, et qu'elle manœuvrait pour tourner notre gauche. Nous nous mîmes aussitôt en marche pour nous rapprocher de Zurich; c'est ce qui rendit ce troisième engagement beaucoup moins sérieux que les deux premiers. Quoique très-inférieur en forces, le général Masséna ne cédait le terrain que pied à pied, et après avoir défendu opiniâtrément toutes les positions qui offraient le moindre moyen de résistance. Il voulait retarder, autant que possible, le moment où il serait obligé de se concentrer derrière la Limmath et le lac de Zurich; il jugeait avec raison, qu'en disputant ainsi aux Autrichiens les avantages qu'ils remportaient, au prix de si grands sacrifices, il les forcerait, à la longue, à devenir moins entreprenants et à nous laisser quelque repos.

D'après ce plan, nous ne pouvions nous dispenser de nous arrêter sur la Glatt. Cette rivière sort du lac de Greifensee, coule dans des terrains

marécageux au pied de la montagne de Zurich-Berg, à une lieue et demie de Zurich, et va se jeter dans le Rhin, au-dessous d'Églisau. Le général Masséna considérait la Glatt, où, en temps ordinaire, on ne trouve pas de gué, comme le poste avancé du Zurich-Berg. Par conséquent, il l'avait fait retrancher avec soin, couvrir d'abatis, et munir d'une bonne artillerie pour défendre les approches de Zurich. En quittant les bords de la Toss, la Glatt nous fut donc indiquée pour nouvelle position. Ma division ayant moins souffert que les deux autres dans les combats précédents, fut destinée à défendre la droite du camp retranché, où l'on croyait que les ennemis dirigeraient leurs principaux efforts. Je pris ma ligne depuis Herliberg, sur le lac de Zurich, jusqu'au ruisseau de Seebach, lequel se réunit à la Glatt, au-dessous de Schwamendingen, et j'occupai, en avant de mon centre, les villages d'Ebmatingen et de Fellanden, sur le Greifensee. La division Oudinot prit position, à ma gauche, sur la Glatt, pour y défendre une ligne de redoutes, se reliant au système du camp retranché. Le général en chef porta l'autre division sur la rive gauche du lac de Zurich, pour l'opposer aux ennemis, qui, de ce côté, faisaient déjà des progrès alarmants.

C'était une grande opération que d'entreprendre de nous forcer au Zurich-Berg, où tous les moyens

de défense avaient été réunis; et les ennemis parurent avoir cette opinion, à en juger par le temps qu'ils mirent à faire leurs préparatifs, et par le soin qu'ils portèrent à reconnaître les endroits accessibles de notre position. En attendant, ils nous resserraient de plus en plus, et ils refoulaient nos postes avancés. Nos reconnaissances qui éclairaient les mouvements des colonnes autrichiennes, et les prisonniers qu'elles nous ramenaient, nous apprirent que l'archiduc, dont le quartier général était établi à Kloten, ne différait son attaque, que pour la rendre générale et y employer la plus grande partie de son armée, mais que ses dispositions annonçaient plus particulièrement le projet de porter sa principale attaque sur notre droite. La bataille qui se donna prit, en effet, cette direction; elle commença le 2 juin, de grand matin, et elle ne finit que le 4, fort avant dans la nuit.

Voici mon rapport au général en chef.

« Birmensdorff, le 19 prairial an VII (7 juin 1799).

Bataille du Zurich-Berg

« Les différents mouvements que la division a faits m'ont empêché, mon cher général, de vous adresser mon rapport sur les combats qu'elle a eu à soutenir pendant les journées des 14, 15 et 16 de ce mois. Je profite du premier moment de tranquillité pour remplir ce devoir.

« Le 14, l'ennemi attaqua en force la brigade de droite aux ordres du général Humbert. L'étendue que cette brigade occupait, ne lui ayant pas permis de faire une longue résistance dans ses postes avancés, je lui donnai ordre de se replier, et d'appuyer sa droite au lac de Zurich, en arrière de Zollikon, sa gauche, au bois qui est en arrière de Witikon, et de se lier, par Geeren, à la brigade du centre, que je fis en même temps retirer de Fallanden, pour prendre la position en arrière de Dubendorff. Sur cette nouvelle ligne, l'engagement se soutint avec un égal succès; à dix heures du soir, on se battait encore; l'obscurité de la nuit fit cesser le combat.

« Les dispositions de l'ennemi, que j'avais observées, faisaient croire que, le lendemain, l'attaque serait plus générale, et je m'étais préparé à la soutenir. Elle commença à trois heures du matin, mais elle ne se porta encore que sur la brigade de droite. L'ennemi engagea l'affaire avec six bataillons d'infanterie, le régiment de Waldeck-dragons et neuf pièces d'artillerie. On se battit toute la journée, par une pluie continuelle, sans avantage décidé, de part ni d'autre; le mauvais temps fut sans doute cause que l'engagement ne fut pas plus général. Pourtant nous fîmes éprouver aux Autrichiens une perte considérable en hommes tués ou blessés; nous leur fîmes aussi cinq cents

prisonniers, parmi lesquels se trouvent plusieurs officiers. Le soir, nous reprîmes nos positions. Pendant la nuit, l'ennemi ayant fait avancer de nouvelles troupes, renforça tous ses points d'attaque, pour se préparer à la bataille du lendemain.

« Le 16, à six heures du matin, l'attaque fut générale, sur tout notre front. L'ennemi la commença avec vingt pièces de canon, et fit passer la Glatt à ses troupes légères, tandis que, portant ses principales forces sur le centre de la division, en avant de Wilbach, il l'attaqua vigoureusement, et fit filer des colonnes d'infanterie, pour s'emparer de la montagne qui est à droite. Le centre se maintint dans sa position; mais, vers les deux heures de l'après-midi, l'ennemi, débouchant avec des forces infiniment supérieures, s'approcha du chemin de communication de la montagne, et ayant débordé les troupes qui le défendaient, il les obligea, pour éviter d'être entièrement enveloppées, à se retirer sur le Zurich-Berg.

« La brigade de gauche, commandée par l'adjudant général Werlé, et attaquée en même temps que celle du centre, fit durer sa résistance, une heure de plus, en tête du village de Schwamendingen et sur la hauteur en arrière; ensuite elle entra dans le camp retranché, pour assurer la défense des abatis.

« Pendant ce temps, les troupes aux ordres du

chef de brigade Brunet, qui fait les fonctions de général de brigade, continuaient à se battre dans le bois de Witikon. Différentes charges furent exécutées, et l'ennemi, qui avait cherché à s'établir dans cette partie, fut forcé à la retraite, après avoir perdu beaucoup de monde.

« Le général Humbert se défendait avec un égal succès, sur la droite, jusqu'au lac de Zurich. La brigade qu'il commande arrêta l'ennemi, qui voulait déboucher, entre le Zurich-Berg et la ville, et le força à reprendre ses positions du matin. De part et d'autre, on se maintint jusqu'au soir, malgré les tentatives que l'ennemi fit, à plusieurs reprises, pour se porter en avant.

« Partout on se battit avec acharnement; mais au centre, cet acharnement fut au delà de toute expression. Nos troupes avaient été repoussées jusqu'au dedans des abatis. Diverses charges, exécutées avec vigueur par l'infanterie, ne purent éloigner du bois les ennemis, qui, profitant de cet avantage et de leur supériorité, rassemblèrent, au pied du Zurich-Berg, une nouvelle colonne de troupes fraîches, composée de six bataillons de grenadiers hongrois, du régiment de Bender-infanterie, et de la garde d'honneur de l'archiduc, pour forcer les abatis et attaquer nos retranchements. A hauteur de cette masse, les troupes qui avaient combattu dans la journée se formèrent

aussi, sur plusieurs colonnes, et attendirent que le signal fût donné, pour s'avancer au même moment. Je me trouvais justement au Zurich-Berg, lorsque, sur les huit heures du soir, un feu roulant de mousqueterie, soutenu par des décharges à mitraille de toute notre artillerie, m'avertit que les ennemis approchaient. L'embrasement était général; alors le Zurich-Berg ressemblait à un énorme volcan couvert de flammes. La résistance fut des plus opiniâtres; on se battit corps à corps et à coups de crosses, avec les grenadiers hongrois. Néanmoins, les abatis furent forcés, et les ennemis se répandirent au milieu de nos retranchements.

« Il n'y avait de ressource que dans un coup d'audace. Je pensai qu'en prenant en flanc les troupes qui avaient forcé notre ligne, et à la faveur de leur désordre, je les mettrais en déroute; qu'avec elles j'entraînerais aussi celles qui n'avaient pas encore débouché, et que j'assurerais ainsi le succès de la journée. J'avais près de moi, en réserve, quelques compagnies de la 1re demi-brigade d'infanterie de ligne et de la 14e d'infanterie légère. Tous les officiers de mon état-major, prévenus de ma détermination de payer de nos personnes, se réunirent à l'instant près de moi, et nous-mêmes, l'épée à la main, nous fonçâmes sur les ennemis. Le choc fut si rude, qu'ils ne

purent le soutenir. Culbutés, taillés et mis en pièces, ils se précipitèrent vers le pied de la montagne, où ils entraînèrent la garde du prince et tous ceux qui la suivaient. Les grenadiers hongrois, qui avaient pénétré dans l'intérieur des retranchements, se trouvant alors coupés, se dispersèrent, au nombre de plus de mille, dans les bois en arrière, d'où nos patrouilles, pendant la nuit et la journée du lendemain, les retirèrent et les amenèrent prisonniers à mon quartier général.

« Après cette défaite, l'ennemi ne disputa plus la victoire et nous laissa le champ de bataille. Il comptait si bien sur le succès de sa dernière attaque, qu'il ne fit avancer la garde du prince que pour en partager l'honneur avec les grenadiers hongrois; ceux-ci mis en déroute, les gardes furent entraînés et partagèrent leur sort.

« Ainsi, les Autrichiens ne pénétrèrent dans nos lignes que pour y trouver leur perte. D'après leur aveu, ils étaient vingt-cinq mille hommes pour l'attaque du Zurich-Berg. L'archiduc Charles les commandait en personne, et il avait près de lui un de ses frères. Ils laissèrent plus de deux mille morts sur le dernier champ de bataille, d'où ils retirèrent plus de trois mille blessés, et, comme je l'ai dit, nous leur fîmes en outre plus de mille prisonniers. Le général Hotze et quatre autres généraux furent blessés.

« Je n'avais, tout au plus, que sept mille hommes à opposer aux ennemis; aussi je ne puis trop louer la valeur de ces braves, que je regrette de ne pouvoir tous citer, car pour cela il faudrait nommer tous les militaires de ma division. Mais parmi ceux qui se sont le plus distingués, je mettrai ces intrépides soldats qui se sont battus à coups de crosses et corps à corps, dans les abatis, avec les grenadiers hongrois; je mettrai aussi les canonniers de la 2e et ceux de la 7e compagnie du 7e régiment d'artillerie légère, dont le feu à mitraille n'a pas été un instant interrompu; ils s'étaient mis en chemise, pour avoir plus d'agilité, etc., etc. »

Ce rapport se terminait par l'état de nos pertes, dont le total était de douze cent cinquante hommes; il ne rendait compte que de ce qui s'était passé sur le front de ma division, où, comme je l'ai dit, les ennemis avaient dirigé leurs plus grands efforts. Cependant, à ma gauche, la division Oudinot fut attaquée, en même temps, et avec une égale fureur, et elle repoussa de même les Autrichiens, avec une grande perte. Mais le général Oudinot y fut blessé, en communiquant à ses troupes sa valeur et son sang-froid.

Si la victoire est à celui qui reste maître du champ de bataille, l'honneur de la bataille du Zurich-Berg appartient incontestablement à l'ar-

mée française, puisqu'elle repoussa les ennemis, se maintint dans ses positions, et y séjourna même le lendemain. Cet honneur lui est également dû, si l'on considère la disproportion des combattants, les efforts de courage qui furent faits, et le nombre de morts, de blessés et de prisonniers qu'il y eut, de part et d'autre. Si, au contraire, on attribue la victoire à celui qui recueille les avantages, les Autrichiens, sous ce rapport, furent les vainqueurs.

Nous avions passé la journée du 6, entourés de tout ce qui attestait notre victoire de la veille; nous nous préparions à soutenir un nouvel assaut, si les ennemis revenaient nous attaquer, comme on s'y attendait. L'ordre était donné de continuer la défense au Zurich-Berg, et j'avais pris mes dispositions en conséquence. Mais le général en chef fut instruit que l'avant-garde de l'aile gauche de l'archiduc s'était portée de Glaris sur Einsiedlen, d'où elle s'avançait sur la rive gauche du lac de Zurich, et menaçait de faire de nouveaux progrès vers la ville, qui renfermait le quartier général de l'armée.

Le général Masséna n'avait aucune troupe à opposer à ce nouveau corps ennemi; ses deux ailes étaient trop loin, et d'ailleurs trop occupées elles-mêmes; l'aile droite était engagée aussi avec l'ennemi, et l'aile gauche était nécessaire sur l'Aar

et la basse Limmath, pour en défendre les passages. On pouvait encore moins prendre au centre, sans rendre la défense du Zurich-Berg impossible. Le moment était venu d'exécuter le mouvement rétrograde et celui de la nouvelle concentration de l'armée, que le général en chef prévoyait déjà depuis plusieurs jours, et pour lesquels il avait déjà donné ses instructions éventuelles[1]. Ces considérations devaient l'emporter sur le maintien du camp retranché, quoique la première pensée eût été d'y continuer la défense. Ainsi, le camp retranché fut évacué dans la nuit du 6 au 7 juin ; tout ce qui appartenait à l'armée sortit de Zurich, et les divisions du centre furent s'établir sur la célèbre position de l'Albis. Le général en chef établit son quartier général à Bremgarten, sur la Reuss.

Retraite sur l'Albis.

La retraite de l'armée sur l'Albis forme une phase remarquable dans la campagne de Suisse. L'armée prit une position qui ne changea plus, de tout le courant de l'été, et où elle attendit l'occasion de reprendre une offensive heureuse. Voici quelle était cette position au mois de juin 1799.

Un corps détaché, commandé par le général Xaintrailles, d'abord destiné à aller renforcer l'armée d'Italie, occupait le Valais, où il s'était

1. Voir, à la fin du chapitre, n° 16.

celle de notre armée en Suisse. C'était surtout l'armée d'Italie, dont l'action sur nous était immédiate, qui nous faisait sentir cette influence. Nous avions, à l'ouverture de la campagne, concerté avec elle nos dispositions, et nos opérations étaient liées avec les siennes. Nous en étions désormais séparés; et découverts, de ce côté où nous devions trouver un appui, nous restions exposés à un danger auquel nous n'échappâmes, presque que par miracle. L'armée d'Italie avait été accablée par des revers qui lui avaient fait perdre toutes nos conquêtes jusqu'au pied des Alpes françaises.

confluent avec le Rhin. Ces divisions avaient devant elles les principales forces de l'archiduc, qui occupaient la rive droite de la Limmath, et qui avaient en avant de Zurich une forte avant-garde. Ma division était précisément opposée à cette avant-garde.

Les bords du Rhin, depuis l'Aar jusqu'à Rhinfelden, étaient défendus par un corps d'observation.

L'aile gauche enfin gardait le camp retranché du petit Basle et la position de l'Arrach, sur la rive droite du Rhin, plutôt pour couvrir Basle et donner à notre gauche un excellent appui, que pour inspirer des craintes sérieuses au corps détaché de l'armée autrichienne qui lui était opposé.

Par rapport à l'étendue que nous devions embrasser avec notre armée, de beaucoup inférieure à celle des ennemis, il était impossible d'occuper une ligne plus resserrée et par conséquent d'une défense plus avantageuse. Sa bonté ne fut pourtant appréciée qu'après en avoir fait l'épreuve, en déjouant l'essai que les Autrichiens, pour nous en éloigner, firent, le 8 juin, presque aussitôt que nous y fûmes établis.

Mais, avant d'entrer dans le détail de ces nouvelles opérations, j'ai besoin d'exposer quelle était alors la situation générale des armées françaises, situation qui exerçait une puissante influence sur

2e division, commandée par le général de division Oudinot.

3e division, commandée par le général de division Tharreau.

4e division, commandée par le général de division Soult.

AILE GAUCHE.

Composée de deux divisions.

1re division, commandée par le général de division Souham.

2e division, commandée par le général de division Legrand.

DIVISION DU BAS-RHIN.

Comprend seulement les troupes stationnées en avant de Mannheim et dans cette place. Elle est commandée par le général de division Collaud.

LES QUATRE DÉPARTEMENTS RÉUNIS.

Sont commandés par le général de division Dufour, ayant sous ses ordres les généraux de division Freyta et Turreau.

CINQUIÈME DIVISION MILITAIRE.

Commandée provisoirement par le général de brigade Laroche.

DIVISION DE L'INTÉRIEUR DE L'HELVÉTIE.

Commandée par le général de brigade Nouvion.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION KLEIN.

Commande en chef la cavalerie de l'armée, et particulièrement la réserve de grosse cavalerie.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION NEY.

Commande la cavalerie légère de l'aile droite et du corps du centre.

N° 14.

Le Directoire helvétique au général Soult.

Lucerne, 18 floréal an VII (7 mai 1799).

Citoyen général,

Le Directoire exécutif est informé que, sous divers prétextes, plusieurs citoyens de Schwitz ont trouvé moyen de se dispenser de rendre leurs armes, soit qu'ils aient obtenu une exception favorable, soit qu'ils aient su se soustraire aux recherches que vous avez ordonnées. Il sait en particulier, à n'en pouvoir douter, que dans plusieurs lieux, les officiers municipaux ont conservé leurs armes; et cependant ces fonctionnaires élus au moment de l'insurrection, par cela même qu'ils ont joui, dans ce temps, de la confiance du peuple, doivent avoir perdu celle du gouvernement helvétique et des républicains français.

En général, le Directoire, instruit par l'expérience funeste du passé, croit devoir vous inviter à ne pas permettre qu'il soit commis la moindre négligence ou fait la moindre exception, dans le désarmement du canton de Schwitz. Les suites funestes que peut avoir cette excessive douceur, pour le temps où votre présence ne contiendra plus les mal-

veillants, sont terribles, et tous nos efforts doivent tendre à les prévenir.

Salut républicain.

Le président du Directoire exécutif,

Pierre Ochs.

Le Directoire helvétique au général Soult.

Lucerne, ce 19 floréal an VII (8 mai 1799).

Citoyen général,

Les dépositions volontaires d'un membre du conseil de guerre insurrectionnel, dépositions qui se trouvent actuellement dans les archives du Directoire, prouvent avec la dernière évidence qu'il entrait dans les projets des rebelles de laisser pénétrer sans obstacle les Français dans le pays, puis de se lever en masse dans les districts d'Ensiedlen et d'Arth, pour les prendre à dos et les massacrer plus sûrement.

Voilà, citoyen général, un avis dont le Directoire exécutif vous invite à faire usage, afin que vous puissiez apprécier la mesure des procédés dont les rebelles doivent être l'objet, et prévenir par là les maux qui pourraient résulter d'une douceur excessive.

Le président du Directoire exécutif,

Pierre Ochs.

N° 15.

Masséna, général en chef, au général de division Soult.

Au quartier-général de Zurich, 19 floréal an VII (8 mai 1799).

Je reçois, mon cher général, une lettre du général Lecourbe, qui m'annonce qu'ayant appris que vous marchiez sur Bellinzona, il a changé de route, c'est-à-dire qu'il s'est dirigé sur Tusis, et le général Loison sur Chiavenna. Je pars à l'instant pour me rendre dans les Grisons, afin de changer, s'il en est temps encore, la route du général Lecourbe. En attendant, vous vous emparerez de la tête du haut Valais et du passage du Gothard. Ce sera à mon retour que je vous donnerai des instructions.

Salut et amitié.

MASSÉNA.

N° 16.

Masséna, général en chef, au général de division Soult.

Au quartier général, Zurich, 15 prairial an VII (3 juin 1799).

Instruction générale pour un changement de position en arrière, dans le cas où l'armée serait obligée de quitter celle qu'elle occupe.

La division Lecourbe évacuerait la vallée d'Altorff, pour occuper le canton d'Unterwald.

Elle évacuerait 1° le double passage du Grimsel, dont l'un, par Oberwald, communique avec le haut Valais, et dont l'autre, par la Fourche, va dans la vallée d'Urseren; 2° le passage, par le Meyen Thal, derrière le Tittlis, qui descend à Wasen; 3° celui, par le Surenen Alp, qui va d'Engelberg à Altorff; 4° enfin celui qui, par le Seblisberg, conduit de même à Altorff.

La brigade de cette division, qui est à Schwitz, évacuerait ce point, et prendrait position en avant d'Arth, en tenant le Riggi; elle occuperait Steinen, Sattel, Morgarten, Rothenthurm, et la chaîne des hauteurs jusqu'à Schendellegi, gardant le passage qui conduit à Ensiedlen.

La division commandée par le général Chabran évacuerait la rive gauche du lac et prendrait position derrière la Syhl, la droite à Schendellegi et la gauche à la hauteur d'Adlischwill, où est le pont sur la Syhl. Elle couvrirait principalement la route de Horgen à Zug et le passage du grand Albis.

La division Soult évacuerait Zurich, appuierait sa droite à la hauteur d'Adlischwill, et sa gauche à Dietikon; elle couvrirait la route de Bremgarten.

La division Oudinot passerait la Limmath à Zurich et à Baden, viendrait appuyer sa droite à Dietikon, et sa gauche au confluent de la Limmath.

Elle couvrirait le débouché de Dietikon, et garderait les bords de la Limmath.

La division Tharreau passerait l'Aar sur les ponts et bacs établis, et prendrait position au confluent de la Limmath, et la gauche au Rhin.

La présente instruction sera suivie, et on n'aura pas égard à celles précédemment données.

MASSÉNA.

CHAPITRE XIII

SOMMAIRE DU CHAPITRE XIII.

Malheureuse campagne en Italie. — Défaites du général Scherer sur l'Adige. — Arrivée de l'armée russe. — Bataille de Cassano. — Perte du Milanais et du Piémont. — Retraite du général Moreau sur Gênes. — Marche de l'armée de Naples. — Bataille de la Trebbia. — Retraite de l'armée de Naples. — Bataille de Novi. — L'armée russe quitte l'Italie. — Armée des Alpes. — Opérations sur le Rhin. — L'archiduc Charles arrive sur le Bas-Rhin. — Expédition anglo-russe contre la Hollande. — Bonnes dispositions du général Brune. — Batailles de Bergen et de Beverwick. — Capitulation d'Alkmaer.

CHAPITRE XIII.

Armée d'Italie.

Pour défendre les conquêtes que le traité de Campo-Formio avait consacrées, et pour soutenir la gloire de nos armes en Italie, il était fort difficile de nommer le général qui devait succéder au général Bonaparte, dans le commandement des troupes. L'opinion publique désignait le général Moreau, dont les talents inspiraient une juste confiance; mais alors le Directoire lui faisait expier ses tardives révélations au sujet de Pichegru, et il venait même de lui infliger une humiliation, en lui donnant l'emploi subordonné d'inspecteur d'infanterie, qu'il garda jusqu'au moment où le général Scherer, qui lui avait été préféré, fut contraint, par la nécessité, de l'employer plus activement.

Le général Scherer sortait du ministère de la guerre, et le scandale des dilapidations, dont les membres du gouvernement étaient coupables, rejaillissait malheureusement sur lui. La honteuse

tyrannie du Directoire avait sacrifié l'armée aux fournisseurs, et le général Scherer avait été trop faible pour pouvoir lui résister ; mais le soldat, qui souffrait, allait plus loin dans son jugement, et c'était à son chef, le ministre de la guerre, qu'il s'en prenait. Aussi, le général Scherer, sans mériter peut-être cet excès de sévérité, en éprouva-t-il tous les effets, et son arrivée à l'armée fut mal accueillie. Les mauvaises dispositions qu'il prit au début de la campagne, et qui furent cause de nos désastres, ne purent qu'aigrir de plus en plus les esprits contre lui, et effacer la réputation d'habileté qu'il s'était faite, trois ans auparavant, à la bataille de Loano.

L'armée de Naples, sous les ordres du général Macdonald, ainsi que les troupes et les garnisons disséminées dans les États romains, en Toscane, dans le Milanais et en Piémont, étaient perdues pour l'armée active. La première et la plus considérable faute, soit qu'elle tînt aux ordres du Directoire, soit qu'elle fût à imputer au général Scherer, qui exerçait sur ces troupes le commandement supérieur, était de ne pas les avoir réunies à l'armée. Toutefois, le général Scherer entra encore en campagne avec six bonnes divisions d'infanterie, une belle cavalerie et un train nombreux d'artillerie. Le général Moreau commandait trois de ces divisions.

A ce moment, l'armée française était au moins égale en force à l'armée autrichienne, commandée par le général Kray, et qui n'avait point encore reçu ses renforts. Elle allait se battre sur un théâtre qui lui rappelait les plus glorieux souvenirs. Mais on avait accumulé faute sur faute, et, après celle que le Directoire avait commise, de provoquer une nouvelle guerre, la plus grave avait été le choix du général, qui devait en avoir la principale direction; surtout de n'avoir pas exigé de ce même général, qu'il prît sur les ennemis une supériorité plus marquée, pour frapper à son début un coup décisif.

Défaite du général Scherer sur l'Adige.

Le général Scherer partait des places de Mantoue et de Peschiera, sur la ligne du Mincio; il commença ses opérations, le 26 mars, pour forcer la ligne de l'Adige. Il opérait sur trois colonnes; celle de gauche, commandée par le général Moreau, réussit. Elle passa l'Adige au-dessus de Vérone, coupa la droite de l'armée autrichienne, et elle était à même de poursuivre ses succès vers Vicence, si elle avait été soutenue; mais les autres divisions du centre et de la droite, que le général Scherer commandait en personne, se firent battre par l'ennemi. Cependant, le succès que venait de remporter le général Moreau suffisait pour que le restant de l'armée pût s'appuyer sur lui, le rejoindre, marcher sur Vicence, rejeter les Autri-

chiens sur la Brenta, et les séparer des places de Vérone et de Legnago. Le général Moreau donnait ce conseil au général Scherer; mais au lieu de le suivre, celui-ci eut la singulière idée de rappeler le général Moreau, sur la rive droite de l'Adige, pour recommencer par sa droite la même opération, quatre jours après. Cette fois, la leçon fut plus sévère; on y perdit une partie de la division Serrurier, qu'une suite de faux mouvements compromit sur la rive gauche de l'Adige, et qui, entourée par des forces supérieures, finit par être accablée.

Enfin, une troisième tentative, faite le 5 avril, fut encore moins heureuse. Malgré des succès, d'abord remportés au centre par le général Moreau, la droite de l'armée fut tournée, à la fin de la journée, par une manœuvre habile du général Kray. Il y avait tant d'incohérence dans tous les mouvements, que cet échec ne put être réparé; le désordre vint s'y joindre, et l'armée entière précipita sa retraite, non pas seulement derrière le Mincio, où le général Scherer aurait pu tenir, à l'appui des places de Peschiera et de Mantoue, mais derrière l'Adda.

La journée de Magnano décida du sort de l'Italie. Dix jours avaient suffi pour réduire l'armée à moins de trente mille combattants, pendant que, d'un autre côté, toutes les troupes éparpillées, depuis le Pô jusqu'à Naples, étaient

non-seulement trop éloignées pour lui amener des renforts en temps utile, mais se trouvaient elles-mêmes, de jour en jour, plus compromises. En même temps, l'armée ennemie avait remplacé toutes ses pertes, et elle acquérait une supériorité de plus en plus grande, par les renforts qu'elle recevait à tout instant; elle était, en outre, à la veille d'être rejointe par l'armée russe, qui, en effet, arriva sur l'Adige, le 15 avril.

L'exaspération de l'armée, dont le courage avait été si mal employé, était au comble, et elle eût produit des actes d'indiscipline et de désobéissance, si le général Scherer fût resté. Il le comprit, il partit pour Milan, sous prétexte de diriger les levées extraordinaires qu'on y faisait, et ne revint plus. Il avait remis, avant son départ, le commandement au général Moreau.

Arirvée de l'armée russe.

Lorsque le général Moreau prit le commandement que la confiance et le vœu des troupes lui avaient déféré, l'armée était sur la rive droite de l'Adda, dont elle voulait défendre le passage, pour couvrir Milan et avoir le temps de recevoir les renforts qu'on faisait enfin venir des diverses parties de l'Italie, de la France et de l'armée de Suisse. Mais déjà la plupart des places, où l'on avait laissé inutilement des garnisons, étaient tombées au pouvoir de l'ennemi, ainsi qu'un immense matériel d'artillerie et les équipages de

pont. Les Russes entraient en ligne avec le maréchal Souwarow, qui prenait alors le commandement supérieur des armées impériales alliées. La faible armée française devait être écrasée par des forces aussi disproportionnées, et que secondaient encore les dispositions des peuples d'Italie, toujours favorables au parti victorieux, pour changer de domination.

Le maréchal Souwarow.

Les exploits de Souwarow, contre les Turcs et en Pologne, avaient retenti dans tous les coins de l'Italie. Quand il y fut, tout en lui parut admirable aux Italiens : son maintien, ses regards, qui parfois étaient terribles, l'air inspiré d'un enthousiaste, la rudesse demi-sauvage de ses manières, que son génie, fécond en ressources, savait varier suivant les effets qu'il voulait produire, son austérité, l'originalité et l'âpreté de son éloquence, qui captivaient la multitude. Son approche faisait éclater un tel enthousiasme, qu'il dut souvent en laisser réprimer les transports, ou d'autres fois s'arrêter pour satisfaire l'avide curiosité de la foule. Souvent burlesque et puéril, extravagant dans ses caprices, bravant toutes les convenances, heurtant la raison, il paraissait avoir pris à tâche de cacher, sous des formes aussi bizarres, et où le merveilleux couvrait le ridicule, les talents d'un militaire consommé, à vues justes et grandes. D'un coup d'œil sûr, hardi

dans ses projets, impétueux dans leur exécution, vaillant et intrépide au delà de toute expression, accoutumé à voir couronner par le succès toutes ses entreprises, à faire plier tous les obstacles devant ses volontés, il possédait, par-dessus tout, le merveilleux talent d'exercer sur son armée un empire sans limites. Adoré de ses soldats, qu'il connaissait à fond, il leur avait inspiré une soumission et une confiance quasi-superstitieuses, une sorte de fanatisme; il les avait rendus insensibles aux rigueurs de la discipline la plus outrée, aux jeûnes[1], aux privations, aux fatigues et à tous les dangers; et en même temps, il était prêt à les sacrifier, jusqu'au dernier, pour soutenir sa renommée. Il amenait en Italie, pour les faire passer ensuite en Suisse, quarante mille de ces soldats, qui semblaient devoir renverser nos derniers efforts de résistance.

L'armée alliée, en Italie, était ainsi portée à cent dix mille combattants, et le général Moreau n'en avait que vingt-sept à vingt-huit mille, sur l'Adda. On ne peut pas imputer au général Moreau le choix de cette ligne de l'Adda, puisque le général Scherer avait déjà pris toutes les dispositions, lorsqu'il remit le commandement à son succes-

1. Souvent, quand il manquait de vivres, il ordonnait un jeûne, en expiation de telle ou telle faute qu'il reprochait à ses soldats, et il n'y en avait pas un seul qui pensât à murmurer.

seur, qui, attaqué au même moment, n'eut pas le temps de les changer. Cette ligne était mal choisie. Quelque intérêt qu'il pût y avoir à couvrir Milan, il eût mieux valu prendre immédiatement le parti de repasser le Pô et d'aller au-devant de la division qui venait de Toscane, pour prendre avec elle une bonne position, sur la rive droite du fleuve, et attendre l'armée du général Macdonald, qui commençait l'évacuation de Naples. Il fallait surtout éviter de s'engager contre des forces supérieures, avant d'être joint par cette dernière armée. Dans ce cas, la division du général Dessolles, qu'envoyait le général Masséna, et les détachements qui seraient venus de France, auraient été destinés à défendre les débouchés des Alpes, vers la Suisse et la Savoie, où les défilés et les obstacles de localité donnent l'avantage au premier occupant, et suppléent à son infériorité.

La jonction des deux armées eût réuni soixante mille hommes, auxquels le maréchal Souwarow eût eu de la peine à opposer un nombre supérieur, parce que la moitié de son armée eût été nécessairement employée aux siéges et aux blocus de toutes les places situées sur la rive gauche du Pô, depuis Mantoue jusqu'à la citadelle de Turin, ainsi qu'à l'observation des divers débouchés des Alpes, que nous occupions. Le général Lecourbe occupait alors les bailliages italiens.

La position prise sur l'Adda ne pouvait s'expliquer que par l'espoir de s'y défendre avec avantage, d'y attirer l'attention et les principales forces des ennemis, de dégager la droite de l'armée, et si ensuite on était forcé à la retraite, de l'opérer plus facilement, en refusant tout à coup l'aile gauche, pour se diriger sur Alexandrie. Mais ce mouvement, qui peut-être eût été bon avant la bataille et avant que l'armée fût entamée, avait un tout autre caractère, en l'exécutant après une affaire malheureuse et avec une armée battue; car, affaiblie encore par de nouvelles pertes, l'armée devait éprouver alors de plus grandes difficultés pour se relever, et peut-être même, si l'ennemi la poursuivait avec vigueur, ne plus être en état d'opérer sa jonction avec l'armée de Naples.

Bataille de Cassano.

Le maréchal Souwarow disposait d'une telle supériorité de forces, qu'il put laisser le général Kray aux siéges de Mantoue et de Peschiera et détacher le comte de Hohenzollern sur la rive droite du Pô, pour menacer Tortone. Avec le gros de son armée, formée sur trois fortes colonnes, il se présenta lui-même, le 25 avril, sur l'Adda. L'attaque générale eut lieu le 27. Le général Rosenberg se porta avec la colonne de droite vers le point oriental du lac de Come, surprit le passage de l'Adda, à Brivio, et isola du restant de l'armée française la division du général Serrurier, qui

devait défendre la gauche. La colonne du centre, dirigée par le général Chasteler, quartier-maître général des alliés, obtint le même avantage à Trezzo, où elle établit un pont, avant que son mouvement fût soupçonné; tandis que le général Mélas put aussi, avec la colonne de gauche, emporter la tête de pont et le pont même de Cassano. Moreau, voyant sa gauche en péril, détacha la division Grenier pour la secourir. Un combat terrible s'engagea alors autour de Cassano, qui a donné son nom à cette désastreuse journée. Mais la division Grenier, avec une brigade de la division Victor, malgré des prodiges de valeur, ne put lutter contre les corps réunis de Chasteler et de Mélas. Ainsi tout espoir fut perdu de dégager le général Serrurier, qui, de son côté, faisait une défense désespérée; mais il fut enfin réduit à capituler avec les débris de sa division.

Perte du Milanais et du Piémont.

La retraite des autres divisions se fit cependant avec assez d'ordre. Le général Moreau fit passer l'aile droite à Lodi et à Plaisance, le centre à Pavie et à Vogherra, et l'aile gauche à Vigevano et à Novare, pour réunir l'armée entre Tortone et Alexandrie. Milan fut évacué, le 27 avril, Turin et toute la partie du Piémont située à la gauche du Pô, le 7 mai. De fortes garnisons, qui bientôt devaient succomber, restèrent néanmoins dans le château de Milan et dans la citadelle de Turin.

Les Français avaient perdu sur l'Adda le tiers de leur armée, plusieurs généraux et cent pièces de canon; ils étaient réduits à moins de vingt mille hommes, quand ils prirent, entre Tortone et Alexandrie, leur nouvelle position. En s'y arrêtant, le général Moreau se proposait de retenir Souwarow sur la gauche du Pô, pour favoriser la retraite du général Macdonald et couvrir Gênes; mais ses moyens ne lui permettaient plus de défendre cette ligne, quoiqu'elle fût assez resserrée et qu'elle eût deux places, Tortone et Alexandrie, pour ses appuis. Le comte de Hohenzollern venait de passer la Scrivia; il s'emparait de Novi, de Gavi, tenait bloquée la garnison du château de Tortone, et découvrait entièrement la droite des Français, tandis que leur gauche était menacée par une avant-garde russe, qui allait passer le Pô au-dessus de Valence, et que sur leurs derrières, tous les habitants, depuis Cherasco sur le Tanaro jusqu'à Oneille, étaient en pleine insurrection, enlevaient des détachements, interceptaient les communications et les secours que l'armée attendait de la Provence.

Alors le général Moreau concentra son armée entre le Pô et le Tanaro, appuyée d'un côté à Alexandrie, et de l'autre à Valence; il fit encore occuper par des détachements les villes de Casal et de Verue sur le Pô, et il parut résolu à se dé-

fendre jusqu'à la dernière extrémité, afin de favoriser les dispositions que le général Perignon faisait à Gênes, pour mettre cette place à l'abri d'un coup de main. Il obtint même deux avantages qui, dans toute autre situation auraient pu relever les espérances, mais qui, dans celle-ci, n'eurent d'autre résultat que de faire sentir l'impuissance d'en profiter.

Une division russe de sept mille hommes passa le Pô, le 12 mai, au-dessus de Valence. Prise en flanc par les divisions Grenier et Victor, elle fut enfoncée, faite prisonnière en partie ou culbutée dans le Pô. Sur la droite, un corps autrichien avait passé la Scrivia et s'était établie à Torre-di-Garofolo; le général Moreau voulut le surprendre, et il l'attaqua, le 16 avril, avec sept mille hommes. Il remporta un premier succès, mais une division russe vint rétablir le combat, et la retraite se fit sur Alexandrie dans le meilleur ordre. Ces affaires isolées ne pouvaient pas avoir d'influence sur la marche des événements; elles ne firent qu'accélérer les mouvements des alliés, pour livrer bataille à l'armée française ou l'obliger à s'éloigner.

Retraite habile du général Moreau sur Gênes.

Ce dernier parti était le seul que le général Moreau pût prendre. Étroitement resserré entre Alexandrie et Valence, il voyait sa gauche menacée par l'armée russe qui envahissait le Piémont, sa droite débordée, et ses communications,

de jour en jour, plus compromises par les insurrections qui éclataient sur la ligne des Apennins. Une seconde bataille, qu'il n'avait pas l'espoir de gagner, eût exposé les débris de son armée à être enveloppés, avant d'atteindre les frontières de France. Pour prévenir cette dangereuse extrémité, Moreau laissa une forte garnison dans la citadelle d'Alexandrie, et il se mit en marche, le 19 mai, dans la direction de Coni. Mais arrivé à Fossano sur la Stura, il changea brusquement de direction, se rejeta dans l'Apennin, fit enlever, en passant, Mondovi et masquer la petite place de Ceva, dont les habitants s'étaient soulevés, et il parvint enfin, par une marche à la fois des plus pénibles et des plus habiles, à traverser la montagne et à arriver, le 6 juin, à Loano dans la rivière de Savone, d'où il gagna Gênes.

A cette époque, tous les passages de l'Italie et du Piémont vers la Suisse, la Savoie et le Dauphiné étaient ouverts aux armées alliées. Les armées françaises de Suisse et d'Italie n'avaient plus entre elles aucune communication. Les ennemis poussaient vivement les siéges des citadelles de Turin, d'Alexandrie et de Tortone, dont les garnisons allaient bientôt être réduites à capituler, comme l'avaient déjà fait celles de Peschiera, de Pizzighitone, du château de Milan et de Ferrare. Une escadre russe et turque, commandée par

l'amiral Putowskin, bombardait la forteresse d'Ancône. Les légations, ainsi que les duchés de Modène et de Parme, étaient envahies, et déjà de l'autre côté des Apennins, des partis ennemis faisaient des incursions jusqu'à Massa Carrara et au golfe de la Spezzia, sur la Méditerranée. A la gauche du Pô, la seule Mantoue tenait encore; les ennemis, qui d'abord en avaient pressé les attaques, se bornaient alors à la bloquer, et ils se hâtaient de réunir leurs forces sur la droite du Pô, pour les opposer à l'armée de Naples, prête à déboucher
le Naples. des Apennins.

Le général Macdonald avait eu de nombreux combats à soutenir contre des soulèvements de la population, qui était vivement excitée, contre des insurrections dans plusieurs provinces, et en dernier lieu contre une entreprise que le cardinal Ruffo, avec les insurgés calabrais, avait dirigée sur Naples, à l'aide d'un corps de troupes anglaises débarquées à Salerne. Lorsqu'il fut rappelé dans la haute Italie au secours de l'armée battue, il dut abandonner le pays et hâter son retour, qui avait été trop différé. Il laissa pourtant une forte garnison au fort Saint-Elme, qui domine Naples, afin d'entretenir la confiance des partisans que les Français avaient dans cette capitale, et de leur donner un gage de la promesse qu'il leur fit de revenir parmi eux, quand les affaires du nord de

l'Italie seraient rétablies. Mais le gage fut perdu, faute d'avoir pu tenir la promesse, et il en fut de même à Capoue, à Gaëte, à Rome, à Civita-Vecchia, à Ancône et dans plusieurs autres places. Plutôt que d'y laisser des garnisons qui affaiblirent l'armée et qui furent sacrifiées, on eût mieux fait d'évacuer ces places; si les alliés les eussent occupées : c'eût été aux dépens de leur propre armée.

Cette faute, dont les conséquences furent graves, était due aux instructions du Directoire, qui partout poursuivait le même système. Il est regrettable toutefois que le général Macdonald, qui était sur les lieux et qui pouvait mieux en juger, n'ait pas cru devoir prendre sur lui de contrevenir à de pareilles instructions. Je fais cette observation avec d'autant plus de liberté, qu'à côté d'elle on doit placer le talent et l'énergie que le général Macdonald déploya dans une retraite hérissée de difficultés, et qu'il fut trompé dans l'assurance que lui avait donnée le général Moreau de seconder le mouvement de l'armée de Naples, en manœuvrant avec l'armée d'Italie dans sa direction.

Marche habile du général Macdonald.

On ne peut qu'admirer le mouvement que fit le général Macdonald pour évacuer le royaume de Naples, traverser les États de l'Église, et se présenter par la Toscane aux débouchés des Apennins. Il faut donner les mêmes éloges à la célérité,

à la parfaite combinaison de ses marches, au bon ordre que ses troupes observèrent et à la confiance qu'il sut leur inspirer, même en les faisant renoncer à leurs bagages, auxquels l'habitude et l'intérêt les attachaient. Les ennemis en furent vivement alarmés, et leurs craintes se seraient probablement réalisées, si les généraux Macdonald et Moreau avaient mieux concerté leurs dispositions, ou si, pour être plus exact, ce dernier avait montré plus d'empressement à favoriser de tous ses moyens les opérations de son collègue, au lieu de rester, de son côté, à peu près inactif.

Les garnisons qui furent laissées dans le royaume de Naples et dans les États romains avaient réduit l'armée du général Macdonald à moins de vingt mille hommes ; elle fut renforcée en Toscane par la division du général Gauthier, qui gardait les passages des Apennins, et par celle du général Montrichard, placée en observation pour défendre Bologne ; elle reçut ensuite de l'armée du général Moreau la faible division du général Victor. Tout cela réuni donnait au général Macdonald trente mille combattants et une belle artillerie. Arrivé à Florence, le 24 mai, son premier soin fut de rétablir les communications avec Gênes; il assura la défense de Livourne, porta des avant-gardes dans la direction de Modène et de Reggio, fit reprendre Pontremoli, établit le gros de ses troupes dans

un camp retranché près de Pistoie, et fut avec la réserve attendre, à Lucques, que le général Moreau se rapprochât, pour concerter de nouvelles opérations.

Par ces dispositions, le général Macdonald s'était préparé à agir offensivement. Il proposa au général Moreau de réunir les deux armées au débouché de Bobbio, d'attaquer conjointement les corps séparés des ennemis sur la droite du Pô, et si, comme il l'espérait, la fortune favorisait leur entreprise, de passer le fleuve, pour aller débloquer Mantoue, couper la ligne d'opérations de l'armée de Souwarow, et lui enlever une partie de ses détachements, avant qu'il eût le temps de les rallier sur le haut Mincio ou sur l'Adige.

Inaction du général Moreau.

Le succès de ce plan dépendait de l'accord des deux généraux, et surtout de la célérité de leurs mouvements. Le général Macdonald consentit à des modifications, pour obtenir la détermination du général Moreau; mais il ne parvint pourtant pas à vaincre son hésitation, et quoique Moreau eût fini par promettre son concours au plan convenu, il ne le donna cependant pas au dernier moment, et il se borna à détacher à l'armée de Naples la faible division du général Victor. Après le départ de cette division, il se trouvait encore à la tête de vingt-cinq mille hommes, grâce aux renforts qu'il avait reçus de France, et aux déta-

chements de son armée qu'il avait réunis, et il pouvait, sans aucun danger, les joindre aux trente mille hommes du général Macdonald, soit au débouché de Bobbio, soit dans la vallée du Taro, par Pontremoli. Mais la crainte d'être seul responsable d'une manœuvre aussi hardie, et un excès de prudence hors de saison, tinrent le général Moreau longtemps indécis, et finirent par lui faire manquer l'occasion d'assurer le succès d'une combinaison qu'il avait lui-même encouragée. Il se renferma dans une timide défensive entre Gênes et les sources de la Scrivia, tandis que, persistant dans ses premiers desseins, le général Macdonald s'élançait avec audace au milieu des ennemis.

Le général Macdonald dut avoir conservé jusqu'au dernier moment l'espoir d'être soutenu par l'armée d'Italie, ou du moins de lui voir faire une puissante diversion, pour retenir devant elle, sur la Scrivia, le gros de l'armée ennemie. On ne pourrait pas s'expliquer autrement la témérité avec laquelle il se serait engagé, au milieu de l'armée ennemie, avec des forces tellement inférieures, et aurait été la chercher, pour lui livrer bataille; car il n'avait certainement pas l'espoir de passer au travers d'elle, pour aller se présenter devant l'armée du général Moreau, au pied des Apennins, et la tirer de son inaction. Il était beaucoup plus simple de faire sa jonction avec cette armée, sans

avoir besoin de combattre, par la route de Sarzane et de la Spezzia; d'ailleurs le général Macdonald devait être instruit que Souwarow se hâtait de réparer la faute qu'il avait commise, après la bataille de Cassano, de disséminer ses troupes.

En effet, le maréchal Souwarow avait alors répandu son armée sur toute la surface de l'Italie, pour attaquer à la fois les diverses places où étaient restées nos garnisons, envahir tout le pays, depuis l'Adriatique jusqu'aux Alpes françaises, et pousser même des avant-gardes jusque dans les passages qui conduisent en France. C'était le moment qu'il fallait choisir pour réunir les cinquante-cinq mille hommes des deux armées françaises sur la rive droite du Pô, où elles n'eussent trouvé que des divisions éparses et hors d'état de leur résister. Ce moment, mis à profit, pouvait réparer les malheurs de la campagne, nous faire reprendre l'avantage sur les ennemis et changer le sort de l'Italie : c'est ce que fit le général Masséna, en Suisse, au mois de septembre suivant. Mais un jour de retard, le moindre désaccord dans les opérations combinées des deux armées françaises, laissait échapper cette unique occasion, et devait nous attirer de nouveaux désastres, en donnant le temps à Souwarow de réparer, par une prodigieuse activité, l'imprudence qu'il avait commise. Tous les corps de l'armée alliée étaient alors en mouvement,

et allaient à marches forcées, pour se présenter sur la Trebbia avec une supériorité imposante.

A la vue de ces préparatifs, le général Macdonald fit accélérer son mouvement; déjà sa droite était dégagée, et la division détachée à Bologne avait livré deux combats avantageux au corps autrichien du général Klénau, qui fut forcé d'abandonner le blocus d'Urbin et de se replier sur Ferrare. Le 8 juin, le restant de l'armée passa, sur trois colonnes, les Apennins. Une division, partie de Florence, se réunit à celle qui était à Bologne, pour former l'aile droite. Le centre, également composé de deux divisions, se dirigea sur Modène, et l'aile gauche marcha, de Fivizzano, sur Reggio. Le 11, les Français engagèrent une affaire de cavalerie, qui fut suivie, le lendemain, d'une action très-vive contre le corps du comte de Hohenzollern, chargé de défendre Modène. Il y eut plusieurs mêlées, dans l'une desquelles le général Macdonald fut blessé. La ville fut pourtant prise, et les ennemis, qui avaient beaucoup souffert, furent forcés de s'éloigner. Macdonald envoya une division à leur poursuite, et il la chargea de répandre le bruit qu'il allait passer le Pô, pour débloquer Mantoue; tandis que, rassemblant le gros de ses troupes près de Reggio, il traversa cette ville, se porta sur Parme, et entra, le 5, à Plaisance, où il fit aussitôt commencer l'attaque de la citadelle.

Jusque-là, tout avait réussi : le débouché de Bobbio se trouvait dégagé, et le général Macdonald devait croire que le général Moreau ne tarderait pas à le joindre, comme il l'avait promis. Mais le général Moreau ne bougea pas, et ce ne fut que deux jours après, quand tout était fini sur la Trebbia, qu'il fit avec deux divisions un tardif mouvement dans la plaine, entre Alexandrie et Tortone. Le général Grouchy y remporta un brillant avantage sur le général autrichien Bellegarde; mais cet avantage partiel ne servit à rien. Le général Macdonald comptait sur une autre coopération de la part de l'armée d'Italie ; il s'attendait à la voir à tout instant déboucher de Bobbio, et ce fut dans cette confiance qu'il s'engagea sur la basse Trebbia.

Toutefois, je ne puis me dispenser de placer encore ici la remarque, qu'il y avait là trop d'imprudence. La première condition du plan d'attaque était la réunion des deux armées ; tant qu'elle n'était pas effectivement remplie, le général Macdonald ne devait pas prendre sur lui d'engager l'affaire, à lui seul, et, puisqu'il ne voyait pas arriver l'armée d'Italie, il eût mieux fait d'aller se présenter lui-même au débouché de Bobbio ; il n'est pas douteux qu'il n'eût ainsi forcé le général Moreau à sortir de son inaction. Mais le général Macdonald fut emporté par trop d'ardeur ; il calculait combien

le temps était précieux, et que le succès de l'attaque dépendait de sa célérité; il croyait peut-être trouver l'armée alliée non encore concentrée. Toutes ces raisons étaient entraînantes sans doute, mais elles n'auraient pas dû l'emporter sur la considération fondamentale : que la réunion des deux armées était la première condition à remplir.

Bataille la Trebbia

Quoi qu'il en soit, le général Macdonald, dont le parti était pris, rassembla son armée, le 17 juin, en avant de Plaisance, et fit passer la Trebbia à la division du général Salm, pour aller reconnaître les ennemis. Ce général rencontra le corps autrichien du général Ott, qui était de sept à huit mille hommes, et le poursuivit jusque près de Castel San-Giovani, où ce corps se rallia à l'avant-garde du général Mélas, qui arrivait à son secours et qui était suivi de l'armée entière de Souwarow. Le combat s'engagea de nouveau; bientôt le général Salm fut grièvement blessé. Sa division, accablée par le nombre et menacée d'être enveloppée, dut se retirer, et elle eût infailliblement péri, en son entier, si le général Macdonald ne s'était préparé à la protéger, et ne l'eût fait écouler par les intervalles de sa ligne. Mais déjà Souwarow était devant lui avec ses Russes, et il les précipitait en foule dans la Trebbia, pour en forcer le passage. Les Français tinrent ferme à leur position, sur la rive opposée, et ils reçurent les ennemis, presque à bout

portant, avec un feu terrible. Repoussés dans leurs attaques réitérées et ayant perdu beaucoup de monde, les Russes s'éloignèrent enfin.

De part et d'autre, on se prépara à livrer bataille, le lendemain. Elle commença par des attaques simultanées des deux côtés, et elle dura, avec une fureur sans égale, toute la journée et même une partie de la nuit. Enfin la gauche de l'armée française, sur laquelle Souwarow avait porté son principal effort, se trouva débordée, et toute l'armée se retira de nouveau sur la rive droite de la Trebbia.

Ces deux essais auraient dû faire sentir au général Macdonald, que désormais ses efforts seraient inutiles, et qu'il ne parviendrait pas à s'ouvrir un passage à travers l'armée ennemie. La force de cette armée était le double de ce qui restait à l'armée française, et elle augmentait encore incessamment par les renforts qu'elle recevait. Néanmoins, le général Macdonald ne voulait pas encore croire que le général Moreau l'eût entièrement abandonné; il s'attendait à le voir, attiré par le furieux combat qui se livrait depuis deux jours, déboucher, le lendemain, par Bobbio, et descendre la vallée de la Trebbia, ou bien à apprendre qu'il avait marché par la Bocchetta, sur Tortone et sur Voghera, sur les derrières de l'armée alliée, et qu'il y était aux prises avec l'ennemi. D'après ce raisonne-

ment, il croyait devoir persister dans son attaque, pour dégager le général Moreau. Mais ce raisonnement n'était malheureusement fondé; que sur des espérances beaucoup trop éloignées de leur réalisation, et si le général Macdonald eût pesé toutes les chances d'incertitude, il aurait attendu, sur la défensive, qu'une des deux circonstances qu'il espérait, se présentât réellement, pour en profiter alors. On n'en doit pas moins admirer sa générosité, à se précipiter de nouveau dans un terrible danger, pour porter au général Moreau un secours qu'il supposait lui être nécessaire.

Ainsi, le lendemain 19 juin, il passa de nouveau la Trebbia, et il attaqua l'ennemi avec une vigueur telle, qu'il commença par rompre la première ligne des Autrichiens, au centre. Mais Souwarow y ayant dirigé ses réserves, écrasa les deux divisions françaises, dont l'une se mit en déroute, et il profita aussitôt de la trouée qu'elle laissait, pour y lancer ses masses, et pour couper la ligne française. Cependant, le général Macdonald parvint à rallier son centre dans les positions du matin, sur la rive droite de la Trebbia, tandis que les divisions de gauche et de droite, qui, de leur côté, avaient remporté des avantages, furent obligées de suivre le mouvement général. Ce n'était pas encore assez pour l'infatigable Souwarow; il voulait encore emporter, le même jour, les der-

nières positions des Français, et il les fit attaquer; mais il finit cependant par être repoussé.

A l'acharnement qu'on mit à s'entre-détruire, dans cette terrible bataille de trois jours, on eût dit que chaque armée faisait dépendre le salut de sa patrie, du succès de la journée. Vingt mille hommes étaient restés sur le champ de bataille, ou en avaient été emportés blessés. Cette énorme perte se partageait à peu près également, entre les deux armées; mais elle était infiniment plus sensible pour les Français, eu égard à leur petit nombre. Ils étaient réduits à quatorze mille combattants, leurs munitions étaient presque épuisées, et il ne leur restait que peu de généraux et d'officiers supérieurs en état de commander.

La retraite était devenue d'une absolue nécessité; et le général Macdonald, quoique très-souffrant lui-même de ses blessures, la dirigea successivement sur la Nura, le Taro et sur Reggio, où il réorganisa son armée, avant de rentrer en Toscane. Cette retraite n'offrit d'ailleurs rien de remarquable, le maréchal Souwarow ne l'ayant pas suivie au delà du Taro, parce qu'il apprit alors le mouvement tardif du général Moreau, et l'échec éprouvé par le général Bellegarde. Il fit aussitôt contre-marche, et il se porta sur le général Moreau, qui, trop faible pour l'attendre, et apprenant, en même temps, la reddition de la ci-

tadelle de Turin, n'eut plus qu'à repasser le col de la Bocchetta et à rentrer dans les environs de Gênes. Les corps russes qui revenaient de Turin, et les divers détachements qui rejoignaient, portaient de nouveau l'armée du maréchal Souwarow à soixante mille hommes, qui ne voyaient plus dans la haute Italie d'ennemi devant eux.

Tel fut le résultat, à la fois, de l'indolence du général Moreau et de la trop grande précipitation du général Macdonald. Je dis l'indolence du général Moreau, car on ne peut pas le justifier du séjour prolongé qu'il fit à Gênes, pendant que le général Macdonald soutenait, sur la Trebbia, une lutte trop inégale. On ne peut pas le justifier de n'avoir envoyé qu'un simple détachement à Bobbio, pour y être tranquille spectateur des sanglants combats qui se livraient près de là, au lieu d'y marcher lui-même, avec toute son armée, comme il l'avait promis. On ne peut pas non plus le justifier de n'avoir entrepris la diversion qu'il substitua, de son chef, au premier plan, qu'au moment où le général Macdonald fut hors d'état d'en profiter, et lorsque Souwarow victorieux, fut à même de revenir sur lui, avec toutes ses forces; car sa tardive opération n'eut d'autre effet, que de détourner les Russes de poursuivre trop vivement le général Macdonald. Souwarow manœuvra avec une grande habileté et une grande décision, lors-

qu'il se plaça entre les deux armées françaises. Il fit ce que les généraux français auraient dû faire, lorsqu'ils pouvaient réunir leurs cinquante-cinq mille hommes au pied de l'Apennin, et dans un moment où l'armée ennemie était divisée. Cinquante-cinq mille de ces soldats, qui firent de si grandes et de si inutiles merveilles de bravoure, dans ces malheureuses batailles, réunis sous des chefs expérimentés, eussent infailliblement remporté la victoire, et eussent fait perdre à Souwarow le fruit de ses premiers succès.

Retraite de l'armée de Naples.

Après la bataille de la Trebbia, le général Macdonald se dirigea sur la Toscane, pour en retirer les garnisons, les dépôts et les bagages de l'armée, qu'il y avait laissés. Ses moyens étaient bien faibles pour une opération qui présentait de grandes difficultés; mais il y mit si bon ordre, et ses mesures furent si bien prises, qu'il triompha de tous les obstacles. Je ne sais si la retraite de la Trebbia à Gênes, par la Toscane, ne fait pas plus d'honneur au général Macdonald, que sa marche de Naples à la Trebbia. Pour moi, je donne encore plus de prix à la seconde partie de ce beau mouvement qu'à la première, quoique cette première partie ait déjà été digne de tous les éloges.

Trois corps autrichiens avaient été chargés, par le maréchal Souwarow, de poursuivre l'armée de Naples, et de faire tous leurs efforts pour l'enta-

mer dans sa retraite; mais toutes les affaires d'arrière-garde, dont plusieurs furent sérieuses, furent à l'avantage des Français, et ils entrèrent dans Modène, en chassant un corps ennemi qui s'y était établi. Le général Macdonald détacha alors une division sur Bologne, pour y attirer l'attention de l'ennemi. En effet, le général autrichien Kray, trompé par cette démonstration, prit des dispositions défensives sur le Pô inférieur. Cependant l'armée, qui s'était auparavant assurée des passages des montagnes, passa sans être inquiétée, de Modène à Pistoie, et la division détachée sur Bologne la rejoignit bientôt, par la route de Florence. Le général Macdonald rassembla tout ce qui pouvait rejoindre l'armée, et il ne laissa rien en arrière, malgré des insurrections qui avaient éclaté et qui avaient formé un corps de vingt-cinq mille hommes à Arezzo. Il évacua le camp retranché de Pistoie, et, après avoir tout réglé et tout prévu, il prit, avec son armée réunie, la route de Gênes, par Lucques et Sarzane; le gros matériel fut transporté par mer, sur des bâtiments envoyés de Gênes.

Ce mouvement, si bien conduit, ne fut terminé qu'à la fin de juillet, et il ne resta alors aux Français, des conquêtes du général Bonaparte en Italie, que le territoire de Gênes; car la citadelle d'Alexandrie avait capitulé, le 22, et Mantoue elle-

même, le 28 du même mois. Le peu de garnisons qui pouvaient encore faire résistance, dans le royaume de Naples, ne tenaient que pour sauver leur honneur et obtenir de meilleures conditions, puisque aucune n'avait l'espoir d'être secourue. La citadelle de Tortone se conserva plus longtemps ; un mois après, elle donna lieu à la bataille de Novi, que je vais rapporter immédiatement, pour en finir avec cette malheureuse campagne d'Italie.

Quand la réunion fut opérée, l'armée d'Italie se trouva forte de quarante mille hommes, qui restaient de cent vingt-cinq mille hommes, y compris les renforts reçus depuis l'ouverture de la campagne ; le surplus était mort, blessé ou prisonnier. Cette prodigieuse consommation de vaillants soldats fut d'autant plus affligeante, que ce sacrifice fut en pure perte, et qu'on est en droit de l'attribuer, du moins pour ce qui dépasse les proportions ordinaires, à la désunion des chefs et à leurs fausses combinaisons. Des deux généraux qui, en dernier lieu, avaient commandé en Italie, l'un, Macdonald, rentra en France, pour y guérir ses blessures, l'autre, Moreau, attendit, à Gênes, l'arrivée du général Joubert, que le Directoire avait nommé pour le remplacer.

Joubert possédait toutes les connaissances militaires. Jeune encore, il s'était placé au rang de nos

premiers capitaines, par des succès marquants et des faits d'armes glorieux, dont ses qualités relevaient encore l'éclat. Maître de lui, quand il n'était pas sur le champ de bataille, son ardeur s'enflammait à la vue de l'ennemi; alors il mesurait tout à son courage; il donnait aux timides de la valeur, et il était lui-même à la tête des plus braves. Cette excessive ardeur, que l'expérience et l'âge auraient sans doute modérée, était le seul défaut qu'on connût au général Joubert, comme homme de guerre; c'était une vertu, tant qu'il fut en sous-ordre; elle changea de caractère, quand il changea de situation. Devenu chef d'armée, il ne pouvait, sans péril pour ses troupes, s'exposer, comme il le faisait auparavant.

La première disposition que le général Joubert manifesta, à son arrivée, fut son extrême impatience de combattre et d'aller à l'ennemi, au lieu de l'attendre; il avait la confiance que son armée partageait cette impatience. Il était, en outre, sollicité par deux puissants motifs : d'une part, prévenir la réunion du corps du général Kray, qui, après avoir pris Mantoue, venait joindre l'armée du maréchal Souwarow; de l'autre, secourir la citadelle de Tortone, qui était à la veille de succomber. Le général Moreau contribua aussi à l'affermir dans cette résolution, en lui proposant de rester, pour l'aider jusqu'après la bataille qui de-

vait se livrer, et d'en concerter avec lui les dispositions

L'armée se mit en marche, le 14 août, et elle fut occuper Novi et les hauteurs en arrière. Souwarow ne fit aucun mouvement. Cette assurance fit penser, et on en eut bientôt la confirmation, qu'il avait été rejoint par le corps du général Kray, revenu du siége de Mantoue. Dès lors, la partie était par trop inégale; mais le général Joubert n'était pas homme à reculer, quoiqu'il connût le danger de sa position. Le maréchal Souwarow, de son côté, n'hésita pas, et, le lendemain matin, la bataille s'engagea avec fureur. Joubert, conduisant sa principale colonne, se met à la tête d'une charge d'infanterie; il crie à ses soldats : En avant! en avant! Mais une balle l'atteint au cœur, et il n'a que la force de s'écrier encore : Marchez toujours! marchez toujours!... Ainsi mourut un héros qui aurait été accompli, s'il avait pu modérer son courage. Des cris de désespoir annoncèrent à l'armée la perte qu'elle venait de faire. Moreau était près de là; pour la seconde fois la voix unanime de l'armée lui déféra le commandement; il était dans le secret des dispositions qu'il avait lui-même concertées avec Joubert; mais ce n'était plus la même impulsion. Bataille de N

Pendant toute la journée, et surtout du côté de Novi, l'acharnement tint de la fureur. Deux

fois, le général Kray présenta ses colonnes pour enfoncer notre centre, et fut rudement repoussé. Trois fois, le maréchal Souwarow ramena au combat les divisions russes, sans pouvoir vaincre une résistance des plus opiniâtres ; mais supérieur en nombre, et non moins obstiné, il remplaça ses premières divisions qui étaient presque détruites, et revint à la charge. Les Français n'avaient pas ce moyen, ils s'épuisaient par leurs pertes, tout était engagé ; enfin leur ligne fut rompue, et le général Mélas déborda leur aile droite. Moreau démonté, ses habits percés de balles, ne pouvait plus défendre Novi ; il ordonna la retraite, mais il y avait presque autant de danger à s'éloigner qu'à rester. L'arrière-garde se trouva arrêtée, près de Pasturana, par l'artillerie qui était encombrée dans le défilé, et par l'innombrable colonne de blessés qui n'avait pu s'écouler. Tout fut enveloppé. Les généraux Pérignon, Grouchy, Colli, Partouneaux, firent d'inutiles efforts pour rétablir l'ordre ; ils tombèrent eux-mêmes, criblés de blessures, au pouvoir des ennemis, sans avoir pu se faire jour. Grouchy avait livré deux charges ; dans la première, un étendard qu'il tenait à la main lui fut arraché ; dans la seconde, ayant mis son chapeau au bout de son sabre, en signe de ralliement, il fut, au milieu de la mêlée, renversé de cheval. La nuit fit cesser cette terrible affaire,

et donna au général Moreau la possibilité de rallier son armée dans les montagnes qui couvrent Gênes, où il la disposa pour en défendre les passages.

Dans cette bataille, considérée comme une des plus sanglantes qu'on eût encore livrées, les ennemis avouèrent qu'ils avaient eu quinze mille hommes hors de combat. La perte des Français s'éleva aussi haut; mais, en raison de leur petit nombre et par les généraux qu'ils perdirent, elle leur fut infiniment plus sensible; ils y laissèrent aussi la plus grande partie de leur artillerie. Il est vraisemblable que si le maréchal Souwarow avait cherché à profiter de la victoire, il aurait mis le général Moreau dans la nécessité d'aller, de nouveau, prendre l'appui du col de Tende, et se couvrir de la forteresse de Coni, la seule place qui ne fût point encore au pouvoir de l'ennemi; car il n'y aurait pas eu moyen de conserver Gênes, dans l'état où cette ville se trouvait alors. Encombrée de bouches inutiles, manquant d'approvisionnement, mal armée, n'ayant que des débris de corps pour défenseurs, une escadre anglaise devant son port, et, en perspective, l'incurie du gouvernement ou son impuissance pour envoyer des secours, telle était Gênes. Réduite à cette extrémité, avant d'être attaquée, li semble qu'il ne fallait plus qu'un faible effort, de la part des alliés, pour que

l'armée française fût chassée de Gênes, et pour que sa destruction fût complète.

Mais déjà le maréchal Souwarow pensait à s'éloigner de ce théâtre de ses victoires. Peu après la bataille de Novi, il fit partir l'armée russe, pour l'envoyer en Suisse, par Bellinzona et le Saint-Gothard, et il ne différa lui-même de s'y rendre, que jusqu'à la reddition de la citadelle de Tortone. En effet, quand il eut recueilli ce dernier laurier, il alla rejoindre ses troupes, laissant au général Mélas le commandement de celles qui restaient en Italie, avec la recommandation de contenir les Français, du côté des Alpes maritimes, pour préparer le siége de Coni, et pour décider l'évacuation par nos troupes du pays de Gênes.

Nous retrouverons bientôt, sur un autre théâtre, le maréchal Souwarow. En attendant, il m'a paru nécessaire d'entrer dans ces détails sur ses opérations et ses succès en Italie, pour faire ressortir les opérations du maréchal Masséna en Suisse, et donner les motifs de ses mouvements. Ainsi, en rapprochant les événements, on comprend les rapports qui les lient, l'esprit juge de leurs effets et de leur influence réciproque, et l'on obtient un ensemble propre à nous donner d'utiles leçons. Je n'ai pas cru, non plus, pouvoir me dispenser de signaler les causes des revers que nos armées éprouvèrent dans cette campagne, car il y a de

grands enseignements à en retirer, et notre instruction doit en profiter. Ces diverses considérations m'ont entraîné à m'étendre, peut-être un peu plus que je n'aurais dû le faire, sur les événements qui se passèrent en Italie ; je reprendrai ce qui m'est personnel, par le récit des opérations militaires en Suisse. Mais, auparavant, il me reste encore à terminer le tableau de la situation générale, à cette époque si critique.

Le maréchal Souwarow quitte l'Italie.

Depuis le commencement de la Révolution, la France n'avait pas été dans un plus grand danger. L'Italie était perdue ; l'armée, qui devait défendre cette importante conquête, était presque anéantie ; les ennemis étaient victorieux, sur la partie de nos frontières la moins en état de leur résister. Menacée, au nord, par un puissant armement de l'Angleterre, inférieure en forces, sur tous les points, épuisée de moyens, manquant d'argent, la France, à l'intérieur, gémissait sous le poids des charges et les excès de l'anarchie. Le zèle patriotique était refroidi par tant de maux, par les désastres qui s'étaient si rapidement succédé, et par le honteux exemple que donnait le gouvernement. Le Directoire, divisé de vues ou d'intérêts, laissait flotter entre ses mains les rênes de l'administration, et l'on voyait les chefs de l'État plus occupés de se ravir, tour à tour, un faible reste d'autorité, que de remédier aux maux

dont leur impéritie était la seule cause. Cependant, effrayé des revers qu'il n'avait pas su prévoir, et près de tomber dans l'abîme, le gouvernement fit un appel à l'honneur national, en ordonnant la levée d'une conscription extraordinaire, destinée à remplacer les pertes des combats et à former de nouvelles armées. Dans la circonstance où l'on se trouvait, on ne pouvait faire plus; la valeur des troupes et les talents des généraux devaient faire le reste.

Dangers de la France.

Quand, accablée de revers, l'armée d'Italie centralisa ses forces sur le territoire de Gênes, soixante lieues de frontières, qu'elle laissa à découvert, offrirent aux ennemis des passages multipliés, par où ils pouvaient pénétrer dans l'intérieur de la France, sans trouver d'obstacles capables de les arrêter. Le premier plan des alliés était, en effet, de donner à la guerre cette direction; après avoir séparé entièrement les armées françaises de Suisse et d'Italie, et assuré la conquête du Milanais et du Piémont, les deux grandes armées impériales devaient lier leurs opérations par les Alpes, pour se porter simultanément aux débouchés du Jura, où leur réunion se serait opérée. Nous avons vu le prince Charles suivre ce plan, en cherchant avec persévérance à déborder la gauche du général Masséna, jusqu'au moment où les ordres réitérés du cabinet autrichien l'obli-

gerent à détacher une partie de son aile gauche pour aller renforcer, en Italie, le maréchal Souwarow. Il n'en fut heureusement pas de même de ce dernier. Il était habitué à tout rapporter à lui, et à n'avoir en vue que ses propres triomphes; voulant tout embrasser, il oublia facilement le plan convenu; il tint à ce qu'il ne restât plus rien à faire en Italie, quand il l'aurait quittée, et aussi à terminer tout, par lui-même, en Suisse. Toutefois, et malgré le temps qu'il faisait ainsi perdre aux alliés, la France n'en restait pas moins exposée à un danger imminent. Le Directoire ordonna la formation d'une nouvelle armée des Alpes, qu'il chargea de défendre la Savoie et le Dauphiné. Cette armée devait, en même temps, et suivant les circonstances, seconder le général Masséna, du côté de la Suisse, ou se porter au secours de l'armée d'Italie.

Armée des Alpes.

Le commandement de cette nouvelle armée fut confié au général Championnet, qui venait de venger, devant un conseil de guerre, son honneur indignement attaqué par les misérables, dont il avait courageusement réprimé les excès et les abus de pouvoir, à Naples. Ce procès, scandaleux pour l'autorité, dont les agents y jouaient un rôle honteux, venait de se juger à Grenoble, où le général Championnet se trouvait encore, quand il reçut les ordres du Directoire, qui le faisaient passer,

du banc des accusés, à la tête des troupes. Son premier soin fut d'assurer la défense des places, des retranchements et des passages, qui sont à l'entrée de la Savoie et du Dauphiné. Il chercha ensuite, par des diversions utiles, à favoriser les mouvements de l'armée d'Italie, dans le temps où Joubert allait livrer la funeste bataille de Novi.

Le général Championnet devait avoir cinquante mille hommes. Dès qu'il en eut vingt-cinq mille, il descendit dans les vallées du Piémont, depuis la Novalèse, au débouché du Mont-Cénis, jusqu'au col de Tende, et il fit enlever à la baïonnette les postes importants de la Tuile, sur le Saint-Bernard, de la Ferrière, d'Oulx, d'Exilles, du Mont-Genèvre, et plusieurs autres, jusqu'aux Barricades. Après la mort de Joubert, le Directoire nomma le général Championnet pour le remplacer, et il lui laissa les troupes de l'armée des Alpes, pour les joindre à celles de l'armée d'Italie, qui, seule, conserva sa dénomination. Moreau lui remit, à Gênes, le commandement. Pouvant alors disposer de plus de cinquante mille hommes, Championnet crut pouvoir, après le départ des Russes, reprendre l'offensive sur les Autrichiens. Je reviendrai plus loin sur l'opération qu'il essaya alors.

Opérations sur le Rhin.

J'ai à dire quelques mots des opérations sur le Rhin, quoiqu'elles aient été bien insignifiantes

pendant cette campagne, et sans influence sur le sort de la guerre. Les moyens étaient faibles de part et d'autre, les entreprises sans importance, et l'armée que nous avions de ce côté ne sortait pas du rôle secondaire qui lui était dévolu. Elle n'en joua un que pour servir de prétexte au mouvement prématuré que fit l'armée de l'archiduc Charles, lorsqu'elle quitta la Suisse, un peu avant l'arrivée du maréchal Souwarow, mouvement qui portait l'armée autrichienne sur le bas Rhin, où nous n'avions cependant, de notre côté, rien qui pût lui inspirer quelque inquiétude.

Pendant la courte expédition du général Jourdan sur le haut Danube, l'armée d'observation, sous les ordres du général Bernadotte, n'avait rien fait, car on ne peut attacher aucune importance à quelques combats partiels du côté d'Offembourg, vers Philisbourg, et sur le Necker. Le général Bernadotte, ayant été appelé au ministère, fut remplacé provisoirement, dans le courant de juillet, par le général Muller, en attendant l'arrivée du général Moreau, qui était nommé au commandement de cette armée. Elle devait être de soixante mille hommes, mais en y comprenant les garnisons des places, depuis Strasbourg jusqu'à Dusseldorff, de sorte qu'il ne restait qu'environ trente mille hommes pour l'armée active. On en avait formé trois divisions, qui étaient en avant

de sa situation, il partit de Donau-Eschingen et marcha à son secours. Le 13, le siége fut levé, et le général Muller fit sa retraite sur Mannheim, où il s'arrêta, pour faire repasser le Rhin à son armée. Malheureusement, il y laissa une arrière-garde de cinq mille hommes, sous les ordres du général Laroche, dans l'espoir qu'elle pourrait défendre les retranchements imparfaits, élevés en avant de la ville. L'archiduc avait quitté la Suisse, depuis plus de quinze jours ; il fit forcer de marche à ses divisions, et le 17 septembre, il attaqua Mannheim avec vingt-cinq mille hommes. Le général Laroche leur opposa une vive résistance jusqu'au moment où les portes furent enfoncées à coups de canon. Il avait trop tardé à se retirer ; il ne put éviter le désordre, et il ne sauva que des débris de son corps : la plus grande partie tomba au pouvoir de l'ennemi.

L'archiduc Charles arrive sur le Rhin.

Ce fut le seul trophée que l'archiduc retira de son mouvement, puisque Philisbourg était déjà débloqué. Il pouvait se dispenser de marcher lui-même pour obtenir un si minime résultat, et il ne manquait pas de lieutenants qu'il pût en charger. Nous verrons bientôt, en reprenant le récit de la campagne de Suisse, les conséquences qu'a eues ce faux mouvement de l'archiduc. Il a été le fait capital de la campagne et la principale cause des succès que nous avons eu le bonheur de remporter.

On craignit que l'archiduc, après s'être rendu maître de Mannheim, ne fît passer le Rhin à son armée. Déjà, par ses ordres, la landsturm du baron d'Albini s'était approchée de Mayence; on rassemblait des bateaux pour jeter des ponts; les troupes autrichiennes, réunies au bord du fleuve, semblaient, par leurs démonstrations, être prêtes à le franchir; et, de leur côté, les Français n'étaient pas en état de les en empêcher. Le général Muller, affaibli par la perte d'une partie de la division Laroche, et obligé, pour la sûreté des places, d'y renvoyer les détachements qu'il en avait tirés pour faire son expédition, ne conservait près de lui, à Urckheim, qu'un faible corps d'observation. Mais tout se passa beaucoup mieux qu'on ne l'avait cru. Le prince renonça de lui-même à ses projets, lorsque les événements qui survinrent en Suisse l'obligèrent à se porter de nouveau de ce côté, et il ne fut plus question du passage du Rhin, dont le cabinet de Vienne avait conçu le projet. L'armée autrichienne revint sur ses pas, et elle laissa au général Muller la liberté de recommencer ses promenades sur la rive droite du Rhin.

Expédition anglo-russe contre la Hollande.

Je terminerai ce chapitre par le récit succinct de ce qui se passa, à la même époque, en Hollande, où une expédition formidable, combinée entre l'Angleterre et la Russie, et qui nous avait inspiré de vives inquiétudes, échoua cependant par les

excellentes dispositions du général qui y commandait. Nous y étions faibles, comme sur tous les autres points. D'après les traités avec la république batave, nous devions y tenir une armée de vingt-quatre mille hommes de troupes françaises, mais soldées et entretenues par ce gouvernement. Cependant, on en avait retiré la plus grande partie, pour envoyer des renforts aux autres armées, tout en continuant à exiger leur solde, et on n'avait laissé qu'environ dix mille hommes en Hollande. Après s'être plaint inutilement, le gouvernement batave vit qu'il devait prendre lui-même les mesures nécessaires pour se garantir de l'invasion, dont les préparatifs se faisaient avec grande ostentation dans les ports d'Angleterre. Il compléta son armée, qui fut mise sous les ordres du général Brune, commandant en chef des troupes françaises, et il fit, sur terre et sur mer, tout ce qu'il fallait pour la défense.

Cependant les alliés disposaient de tant de forces, qui devaient être aidées par la défection déjà préparée de la flotte hollandaise, qu'ils ne doutaient pas du succès. Vingt-sept mille Anglais, commandés par le général Abercrombie, officier de mérite, se tenaient prêts à être embarqués, et ils devaient être rejoints par vingt mille Russes, aux ordres des généraux Hermann et Essen, que des bâtiments anglais allaient chercher dans la

Baltique. Le duc d'York eut, comme généralissime, le commandement de toutes ces troupes.

Il est probable qu'une pareille armée, composée de corps choisis, et pourvue avec profusion de tout ce dont elle pouvait avoir besoin, aurait fait la conquête de la Hollande, si les divers corps de l'expédition avaient été plus prompts à se réunir, et surtout si l'on s'était gardé d'indiquer le point menacé, jusqu'au moment où toutes les troupes, rendues à la fois au lieu de débarquement, auraient pu commencer ensemble les opérations. Le général Brune, incertain sur le point d'attaque, eût tenu ses troupes dispersées, et n'eût pas pu les réunir à temps, pour s'opposer aux premiers progrès des ennemis. Mais on doutait à Londres si peu du succès, qu'on ne prit pas les plus simples précautions.

Les troupes anglaises furent envoyées les premières, et en deux convois. Le premier, composé de treize à quatorze mille hommes, débarqua au Helder, le 27 août; le général Abercrombie marcha aussitôt sur les Dunes, où il rencontra la division hollandaise du général Daendels. Après une affaire très-vive, et une belle résistance, celle-ci, obligée de céder à la supériorité du nombre, dut évacuer la presqu'île du Helder, pour prendre une position plus resserrée. La passe du Texel se

trouva ouverte, et l'escadre de l'amiral Duncan y pénétra.

L'escadre des Hollandais, consistant en neuf vaisseaux de ligne et plusieurs frégates, était mouillée dans le chenal intérieur du Texel. L'amiral Story, qui la commandait, voulut la rapprocher de l'entrée du Nord, pour aller chasser les transports ennemis qui étaient à l'ancre dans la rade; il avait déjà rejeté la sommation de l'amiral Duncan, et, comptant sur la fidélité de ses équipages, il se préparait au combat. Mais au signal d'appareiller, la révolte éclata, les matelots menacèrent leurs officiers, jetèrent à la mer les munitions, et refusèrent d'obéir. Il ne restait à l'amiral Story qu'à se rendre prisonnier avec tous ses officiers; et les Anglais emmenèrent dans leurs ports les derniers restes de la marine hollandaise, sans donner même au stathouder, pour qui ils disaient avoir fait cet armement, la satisfaction de voir flotter ses couleurs.

Désormais fixé sur le point d'attaque, le général Brune y dirigea, de tous côtés, les troupes qui étaient à sa disposition; en même temps il pourvut à la défense d'Amsterdam, fit prendre les armes dans toutes les villes aux compagnies bourgeoises, et rassembler des secours en Belgique. Le 3 septembre, il établit son quartier général à Alkmaer; il avait en ligne vingt-cinq mille

hommes français ou hollandais; sa gauche, placée en avant de Bergen, s'appuyait à la mer. Le général Abercrombie s'était retranché dans un terrain entrecoupé, appelé le Zip, où il attendait le restant de l'expédition; cinq mille hommes de la seconde division anglaise venaient de le joindre, et ils élevaient ses forces à dix-sept mille hommes. Le général Brune jugea qu'il convenait de les attaquer, avant qu'ils se fussent plus solidement établis et qu'ils eussent reçu de nouveaux renforts. Le 9, il les attaqua sur trois colonnes; mais il ne fut pas possible de les déloger des redoutes qu'ils avaient construites sur la digue du Zip, et où ils étaient protégés par le feu des frégates embossées près du rivage. La division hollandaise, celle qui venait de se distinguer à la défense du Helder, se mit même dans une déroute complète, et se sauva. Le général Brune dut faire des exemples, qui produisirent un excellent effet; la discipline fut raffermie, et pendant le reste de la campagne, les troupes hollandaises se conduisirent parfaitement; la défection des marins hollandais ne trouva point d'imitateurs dans l'armée de terre.

Les Anglais ne profitèrent pourtant point de l'avantage qu'ils avaient remporté le 9. Seulement une de leurs flottilles entra dans le Zuyderzée, s'empara de Medenblick et menaça Amsterdam, où, nuit et jour, on augmentait les moyens de dé-

fense. Le général Abercrombie, renfermé dans ses lignes du Zip, n'était pas en état de se livrer à d'autres entreprises, avant que le duc d'York l'eût rejoint avec le restant des Anglais et avec les Russes. Ils arrivèrent successivement, dans le courant de septembre; alors les alliés se trouvèrent avoir trente-cinq mille hommes réunis. Mais, pendant ce temps, le général Brune s'était affermi dans sa position par de bons retranchements; il avait aussi reçu des renforts, et il en attendait encore d'autres de la Belgique. Le duc d'York, voulant prévenir leur arrivée, se décida à une attaque générale, pour le 19. Il disposa son armée sur trois colonnes : celle de droite était destinée à enlever les positions des Français, en avant de Bergen, et à couper ensuite leur retraite, par la route qui longe les bords de la mer.

Bataille de Bergen.

La gauche des Français fut, en effet, forcée dans le village de Bergen, et elle dut se concentrer dans un bois en arrière, pour y attendre des secours; mais elle découvrait la gauche du centre, qui était déjà pressé par le duc d'York. Cependant le général Brune fit soutenir le général Vandamme par ses réserves, et rappela, en même temps de sa droite le général Daendels, pour soutenir le centre. Cette belle manœuvre, faite au milieu du combat au moment où les ennemis paraissaient assurés de la victoire, eut un succès

complet. Le général Vandamme, ayant reçu des renforts, reprit vivement l'offensive; il passa au travers de la colonne du général Hermann, la sépara des Anglais et l'enferma dans Bergen. Les Russes se défendirent dans les maisons et dans l'église, en désespérés; mais tout fut emporté à la baïonnette, tué ou pris; de neuf mille hommes et d'une artillerie considérable, il n'échappa presque rien. Le général Hermann se trouva parmi les prisonniers, et le général Essen, qui commandait sous lui, fut grièvement blessé. Cette action vigoureuse fit un grand honneur aux généraux Vandamme et Gouvion.

Le centre, composé des troupes hollandaises, se maintint bien, malgré de vives attaques dirigées par le duc d'York. La droite perdit un peu de terrain; mais le général Abercrombie, qui espérait pouvoir s'avancer dans la direction d'Amsterdam, fut arrêté par l'échec que la droite des alliés avait éprouvé. Pendant la nuit, l'armée alliée rentra dans ses lignes du Zip, et le général Brune reprit aussi ses positions.

Douze jours s'écoulèrent sans aucune opération de part ni d'autre, chaque armée s'occupant à s'affermir dans ses positions. Les alliés reçurent la division russe qui était restée en arrière. Le général Brune reçut aussi quelques renforts, qui cependant le laissaient toujours fort inférieur en

force aux ennemis; il y suppléa par des ouvrages de toute nature et des inondations. Mais le duc d'York ne pouvait plus différer de prendre un parti; il n'avait fait encore aucun progrès, ses troupes commençaient à souffrir, le temps allait devenir mauvais, et les communications étaient déjà fort difficiles. Il avait aussi à cœur de venger l'affront reçu à Bergen, affront qui avait à la fois renversé les espérances du stathouder, et augmenté l'énergie de la résistance que les Hollandais opposaient. Il voulait enfin prévenir l'arrivée d'une nouvelle division française, que le général Kellermann amenait de la Belgique.

Il se décida ainsi à une seconde attaque générale, pour le 2 octobre, en portant, cette fois, son principal effort sur la gauche des Français, et en inquiétant seulement leur droite et leur centre. Cette disposition était bien entendue; aussi le général Vandamme, accablé par le nombre et pris en flanc par le feu de chaloupes canonnières qui longeaient la côte, fut-il, après une résistance héroïque qu'il prolongea toute la journée, contraint à se retirer, et le restant de l'armée dut suivre ce mouvement. La retraite se fit dans le meilleur ordre, sans que l'ennemi pût parvenir à l'entamer, et l'armée put prendre, en arrière, au Beverwick, une position plus forte et plus concentrée que la première. Les ennemis ne retirèrent

d'autre avantage de cette affaire sanglante, que d'occuper quelques lieues de pays inondé.

Bataille de Beverwic

C'était pourtant un succès, qui relevait les espérances des alliés. Le duc d'York voulut le poursuivre, et le 6 au matin, il fit attaquer la position de Beverwick; au début de l'affaire, il eut un léger avantage. Mais le général Brune, qui avait reçu, la veille, un renfort de troupes françaises, prit à son tour l'offensive; puis, saisissant avec habileté un moment d'hésitation qu'il remarqua dans les colonnes ennemies, il se mit à la tête d'une charge générale qui rompit la ligne des alliés, et il les repoussa jusque près d'Alkmaer, en leur faisant éprouver des pertes très-considérables. Assuré de la victoire, à la nuit, il fit rentrer l'armée dans la position de Beverwick.

Dans l'état où se trouvaient les ennemis, cette défaite devenait décisive; vaincus à Beverwick, comme ils l'avaient été à Bergen, ils étaient déçus de l'espoir d'être plus heureux dans de nouvelles attaques. Ils étaient enfermés dans un pays presque couvert d'eau, où ils ne trouvaient aucune ressource, et où ils ne pouvaient même pas s'étendre; les chemins étaient devenus impraticables par les pluies et les inondations; l'arrivage des subsistances était soumis aux contrariétés de la mer; il n'y avait aucun établissement pour les blessés et les malades, dont l'armée était encom-

brée; le plan d'opération ne pouvait plus être changé, dans cette saison déjà trop avancée; la navigation allait aussi devenir de plus en plus difficile; il s'agissait enfin, non pas seulement de renoncer à une entreprise dont l'impossibilité était désormais démontrée, mais de sauver les restes d'une armée naguère si florissante. Sous l'empire de ces réflexions, un conseil de guerre, convoqué par le duc d'York, décida à l'unanimité qu'on devait se retirer, et reprendre les lignes du Zip, pour se rapprocher des vaisseaux et y attendre de nouveaux ordres du gouvernement.

Retraite du duc d'York.

Autorisé par cette décision, le duc d'York mit son armée en mouvement, et la fit rentrer dans le Zip. Ses troupes marchèrent en bon ordre, malgré les difficultés qu'elles rencontraient à tout instant; mais ce ne fut pas sans laisser d'horribles traces de leur passage. Les chantiers, les établissements de marine, les propriétés publiques, les digues, les écluses, les vaisseaux et les bâtiments qu'on ne pouvait emmener, tout fut détruit et dévasté par les Anglais; et cependant ils abandonnaient, sur les routes, leurs blessés, en les confiant à la générosité française!

Convention d'Alkmaer.

Ce mouvement de retraite fut suivi par l'armée française, et, bientôt après, le général Brune reçut un parlementaire qui apportait, au nom du duc d'York, la proposition d'un armistice, suivi de

l'entière retraite et du rembarquement de l'armée anglo-russe. Ces bases furent acceptées, et le 18 octobre, une convention, signée à Alkmaer, stipula que les hostilités seraient suspendues, et que, de part et d'autre, tous les travaux d'attaque ou de défense cesseraient; que le rembarquement successif des Russes et des Anglais serait terminé le 1er décembre; qu'ils laisseraient en bon état les ouvrages de fortification, ainsi que les batteries de côte; que huit mille Français et Hollandais, faits prisonniers de guerre dans la campagne, ainsi que l'amiral Dewinter, seraient immédiatement rendus; que l'escadre anglaise évacuerait, en même temps, le Zuyderzée, le Texel, les îles, ports et havres qui en dépendent, etc.... On parla de la flotte hollandaise, dont les Anglais s'étaient emparés par trahison; mais la convention ne contint rien à ce sujet. Peut-être si le général Brune avait insisté sur ce point, aurait-il obtenu la restitution de cette flotte, car les ennemis étaient dans une position si fâcheuse, que, pour sauver leur armée, ils ne pouvaient éviter de se soumettre à cette condition de justice rigoureuse. Cependant, l'état de l'armée française, qui avait aussi beaucoup souffert, et la difficulté de lui faire tenir la campagne plus longtemps, peuvent n'avoir pas permis au général Brune de se montrer aussi exigeant. Il était encore possible que les ennemis

nistère anglais fit le contraire. Il annonça hautement le but de ses préparatifs; il se persuadait que leur immensité inspirerait la confiance aux uns et la terreur aux autres, et rendrait l'opération plus facile. Il fut égaré par sa présomption.

Cette faute est tout entière à reprocher au gouvernement. Quant au généralissime, il eut tort sans doute de s'y prêter; et, tout en obéissant, il devait au moins, par sa prudence et ses bonnes dispositions, corriger ce qu'il y avait de vicieux dans le plan. Cependant il commit, de son côté, les mêmes fautes. A l'affaire de Bergen, il commença par mal engager les troupes russes, en les mettant en ligne, dès le lendemain de leur débarquement, sans leur donner le temps d'étudier le terrain entrecoupé où elles allaient combattre, circonstance qui contribua à les désunir. En même temps, il se priva du corps commandé par le général Abercrombie, en le détachant à une trop grande distance, sur sa gauche, pour aller recueillir les fruits d'une victoire qu'il n'était pas encore assuré de remporter.

Tout dépendait du succès de cette première bataille; le duc d'York ne devait donc rien négliger pour la rendre décisive, en y faisant participer tout ce qu'il avait de moyens, et en se ménageant des réserves. S'il l'avait gagnée, il aurait pu alors envoyer au loin des détachements, et

faire des progrès d'autant plus rapides, que les Hollandais consternés eussent été portés à se soumettre, pour éviter de plus grands malheurs. Il la perdit, et tout fut perdu sans espoir de retour, car il fut ensuite obligé de rester douze jours dans une inaction complète, et occupé à réparer le désastre de la journée du 19 septembre. L'effort, que le duc d'York fit le 2 octobre, lui fut commandé par la nécessité de faire sortir, au plus tôt, son armée de la fâcheuse position où elle se trouvait, et le léger succès qu'il y remporta ne lui procura aucun avantage, puisqu'il se trouva aussitôt arrêté devant une nouvelle position, où, quatre jours après, l'événement le plus ordinaire, une charge, le mit, avec toutes ses troupes, à la merci des vainqueurs. C'était la conséquence de l'épuisement de ses moyens, puisque une si faible cause le fit succomber avec la même facilité qu'un grain, jeté dans le bassin d'une balance, en rompt l'équilibre.

Je ne pousserai pas plus loin cette analyse de la campagne de 1799, en Italie, sur le Rhin et en Hollande. Elle suffit pour nous retracer l'ensemble de la situatiou à cette époque, et la liaison des événements qui, pour la plupart, exercèrent une influence directe sur la situation particulière de l'armée du Danube, celle qui m'intéresse spécialement. Ainsi je ne dirai rien de l'expédition

d'Égypte, qui est tout à fait en dehors de mon cadre. Cette analyse me paraît également suffire pour signaler les principales causes des revers que nous éprouvâmes alors, ainsi que les fautes les plus saillantes qui furent commises de part et d'autre; il était nécessaire de les rappeler pour l'intelligence de l'histoire. Ce motif seul a pu surmonter ma répugnance à dire mon opinion, quand elle était sévère, sur le compte de certains hommes, et à censurer quelques-uns de leurs actes. Je n'avais pas à faire d'apologies, comme ont pu en faire des écrivains qui avaient des ménagements à garder; mais mon respect pour les réputations bien acquises, et la crainte d'être injuste, m'ont longtemps fait hésiter. J'ai cependant réfléchi que je pouvais encore, sans offenser personne ni nuire à aucune renommée, dire avec liberté mon sentiment. Quel qu'il soit, il pourra toujours servir à provoquer des rapprochements avec d'autres opinions accréditées, et à éclairer des études, comme celles que j'ai faites moi-même, pour en tirer des leçons.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE XIII.

N° 17.

NOTE.

L'organisation que reçut à cette époque la levée en masse des habi ants de la rive droite du Rhin, était parfaitement entendue. Le peuple, soulevé par des proclamations qui lui représentaient les Français comme se livrant à tous les excès, enlevant les ressources du pays et exigeant des contributions, courut aux armes avec enthousiasme. Le nombre fut si grand, que le baron d'Albini dut en renvoyer une partie, mais il garda vingt mille hommes des plus dispos, auxquels il donna une formation régulière, et il choisit parmi eux des corps d'élite, grenadiers, chasseurs, hussards, même des artilleurs. Tous ces corps reçurent des anciens officiers et des soldats qui avaient servi dans la ligne, à raison d'un homme sur dix, pour les instruire et pour former leurs cadres.

Les paysans renvoyés furent divisés en deux classes; tous les huit jours ils devaient se rassembler dans leurs communes, et se tenir prêts à partir, soit pour aller tour à tour remplacer la première classe, soit pour marcher à son secours s'il le fallait; en temps ordinaire, ils veillaient à la sûreté de la commune. Rien de plus simple que cette organisation, qui réunissait les avantages de la régularité, de la promptitude et de l'économie, qui entretenait la sécurité et utilisait l'ardeur belliqueuse d'une nombreuse population, sans avoir aucun des inconvénients qu'on rencontre dans l'emploi des masses irrégulières et levées à la hâte. Les vingt mille hommes de la première classe, qui étaient en ligne, étaient seuls payés; les deux autres classes, ou bans de réserve, ne recevaient pas de solde, tant qu'elles n'étaient pas appelées à l'activité.

Cet exemple, dont l'application pourrait convenir à tous les pays populeux qui ont à craindre une invasion ennemie, surtout s'il existait dans ce pays des éléments de formation de garde nationale et d'anciens militaires retirés du service, m'a paru assez remarquable pour être signalé. C'est une même landsturm, ou levée en masse, qui fut si incommode à l'armée du général Jourdan, lorsque, en 1796, elle se retira sur le Rhin, après la perte de la bataille de Wurtzbourg.

CHAPITRE XIV

SOMMAIRE DU CHAPITRE XIV.

Seconde partie de la campagne de Suisse. — Situation des armées. — Combat d'Albis-Rieden. — Divers engagements devant Zurich et sur le lac des Quatre-Cantons. — Succès du général Lecourbe contre l'aile gauche des Autrichiens. — Reprise du Saint-Gothard. — Batailles de la Limmath et de la Linth.

CHAPITRE XIV.

Situation des armées en Suisse.

Le plan général de la guerre qui se poursuivait avec un égal acharnement, depuis Naples jusqu'au Texel, avait fait de la Suisse le pivot des grandes opérations d'attaque et de défense générales, que les parties belligérantes suivaient depuis l'ouverture de la campagne. Les armées en Suisse éprouvaient l'influence immédiate des succès ou des revers des autres armées, et elles étaient souvent obligées de changer leurs dispositions, pour suivre l'impulsion des armées voisines. C'est ainsi que le général Masséna fut obligé d'abandonner les avantages qu'il avait obtenus dans les Grisons et dans l'Engadin, lorsque sa gauche fut découverte par les défaites du général Jourdan à Ostrach et à Liebtingen, et sa droite, par celles du général Schérer, qu'il fut même forcé de secourir, en lui envoyant une de ses divisions. C'est encore ainsi, qu'après les batailles qui se

livrèrent en avant de Zurich, l'archiduc Charles dut suspendre sa marche pour renforcer, de toute son aile gauche, le maréchal Souwarow, et que, près de remporter le prix de ses combinaisons, il vit son armée tout à coup privée de sa supériorité, et mise en équilibre avec celle du général Masséna. Il devait en résulter, sinon l'interruption des hostilités, du moins leur ralentissement, et une sorte de balancement qui en modérait l'activité.

Les deux armées comptaient chacune environ soixante mille hommes, et elles s'occupaient, l'une et l'autre, à s'affermir dans les excellentes positions où elles s'étaient arrêtées après la bataille du Zurich-Berg. Aucune ne pouvait prendre une supériorité marquée sur l'armée opposée, ni se permettre de grands mouvements, sans se découvrir elle-même et s'exposer. Le danger, égal de part et d'autre, contribua assez longtemps à maintenir l'équilibre et à empêcher des entreprises d'un effet décisif. Il y eut bien, pendant cette période, de fréquents engagements, tantôt au centre, entre les avant-gardes, tantôt sur les ailes, pour se déborder réciproquement ou s'enlever des appuis; mais toutes ces affaires, de postes ou de divisions, étaient plutôt des essais, pour provoquer des fautes chez son adversaire et les mettre à profit, que le développement d'un plan général, pour changer de situation. On s'ob-

serva des deux côtés en temporisant; on éleva des retranchements, on reçut des renforts, et, en attendant que quelque occasion se présentât d'ébranler les masses, on fit des préparatifs.

Nous avons laissé, le 7 juin, l'aile droite de l'armée française, formée de deux divisions, aux ordres du général Lecourbe, et s'étendant, depuis le lac des Quatre-Cantons, en arrière de celui de Lauer et en avant de celui de Zug, jusqu'à la rive gauche de la Sihl, vers Menzigen. Elle avait, devant elle, le corps du général Hotze, commandé provisoirement par le général Jellachich. Le centre, composé de quatre divisions, dont celle que je commandais formait l'avant-garde, s'étendait depuis le pont de Sihlbruch, par la chaîne de l'Albis et Albis-Rieden, jusqu'à la Limmath, et suivait cette rivière jusqu'à l'Aar. En face étaient les principales forces de l'archiduc, avec une forte avant-garde en avant de Zurich, et occupant aussi Alstetten. Des corps d'observation gardaient l'Aar et le Rhin, jusqu'à Rheinfelden, et se liaient à l'aile gauche qui occupait le camp retranché du petit Basle, et en avant, la position de Larrach. Enfin, un corps détaché, sous les ordres du général Turreau, gardait le Valais.

Aussi resserrée que les localités pouvaient le permettre, la position de l'armée française réunissait les avantages de traverser tous les versants,

depuis le Rhin jusqu'au Rhône, où l'on trouvait de bons appuis, et de couvrir les débouchés des vallées qui aboutissent à la plus faible partie de nos frontières; en même temps, elle offrait sur ses derrières de belles communications pour le transport des subsistances et des munitions, qu'on faisait en entier venir de France. Elle fut bientôt mise à l'épreuve.

Combat d'Albis Rieden.

Le 8 juin, le lendemain de notre arrivée sur l'Albis, nous étions occupés à nous fortifier, lorsqu'une forte colonne autrichienne engagea le combat contre ma division. J'éprouvai d'abord du désavantage; je fus repoussé d'Albis-Rieden, du bois qui est en arrière et des abatis que nous y avions faits. Je n'avais, pour reprendre ma position, que huit cents conscrits, formant le 3e bataillon de la 106e, arrivés de la veille; ils paraissaient au feu, pour la première fois. Je craignais de m'en servir, et je les avais tenus en réserve; mais ils montraient une grande ardeur, ils avaient de bons officiers, et j'espérai qu'ils suppléeraient par leur courage à l'instruction qui leur manquait. Je leur ordonnai de charger à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil. Ils s'ébranlèrent en silence, marchèrent avec calme, se pressèrent entre eux, pour ne point se désunir, joignirent les ennemis et les enfoncèrent; tout plia devant eux, les canonniers furent enlevés sur

leurs pièces. Ce succès détermina un retour offensif du restant de la division; à 10 heures du soir, on se battait encore, et tous nos postes étaient repris. Nous gagnâmes à cette action beaucoup de prisonniers et le temps de rendre désormais notre ligne inexpugnable.

Le général en chef fut pourtant d'avis que, pour mieux assurer ce dernier avantage, ainsi que pour cacher nos desseins ultérieurs, il était bon d'imposer respect aux ennemis en prenant sur eux l'offensive, et de les tenir en échec, par des attaques souvent répétées sur divers points de la ligne, qui leur fissent craindre de plus grandes entreprises. C'était, à la fois, le moyen d'aguerrir les jeunes soldats, d'augmenter la confiance de l'armée et de fatiguer les Autrichiens, en leur faisant partager leurs forces et leur attention entre toutes ces petites affaires. Un résultat plus utile encore était d'y habituer l'ennemi, de lui inspirer une fausse sécurité, et de le rendre négligent, pour le jour où nous voudrions faire de plus grands mouvements.

Suivant ce plan, j'eus à attaquer le corps autrichien campé en avant de Zurich, qui nous gênait. Le 15 juin, à 2 heures du matin, je le fis assaillir par quatre colonnes. Dans un instant, tout fut enlevé, avec les villages d'Alstetten et de Windikon, qui appuyaient la ligne ennemie, et

nous rejetâmes les Autrichiens dans Zurich. Mais il n'était pas en notre pouvoir de les y tenir enfermés; les renforts qu'ils reçurent, le canon de la place et le feu des batteries établies sur la rive droite de la Limmath, les favorisèrent pour s'avançer de nouveau. L'engagement était déjà pour nous sans utilité, et il avait produit tout ce que nous pouvions en attendre. A 9 heures, je fis cesser le combat et rentrer les troupes dans leurs positions; les Autrichiens reprirent aussi leurs postes, excepté le village d'Alstetten, que nous gardâmes. Cette petite affaire occasionna aux ennemis une perte de huit à neuf cents hommes, dont trois cent cinquante prisonniers; celle que j'éprouvai ne s'éleva pas au quart.

L'occupation d'Alstetten nous fut très-utile, surtout celle du plateau qui est en arrière, par la facilité que j'y trouvai, pour le fortifier et pour en faire le principal appui de ma ligne. Le général en chef venait d'étendre cette ligne, en ajoutant au commandement de la 3e division, que j'avais déjà, celui de la 4e division établie à ma gauche. Cette disposition me mit à même de donner à la défensive plus de solidité et de prendre une attitude offensive, pour inspirer des craintes aux ennemis. Bientôt, à leurs précautions, nous jugeâmes qu'ils commençaient à en éprouver; leurs fréquents mouvements nous les confirmè-

rent, et les rapports que nous reçûmes d'un très-grand nombre de déserteurs, ne nous laissèrent plus de doute sur l'effet que nous avions produit.

Il était de la plus grande importance pour nous, que le centre de l'armée fût ainsi à l'abri des entreprises de l'ennemi, et que, sur ce point, on eût réduit ce dernier à la défensive. Le général Masséna y gagnait la liberté de faire agir sa droite, qu'il avait disposée pour se porter en avant, et le temps de mûrir ses projets, pour frapper des coups décisifs au moment favorable. Les quinze derniers jours du mois de juin furent cependant tranquilles. Les subsistances, dont l'armée supportait la cruelle privation, donnèrent seules des soucis. Le pays, généralement peu productif, était épuisé, les habitants étaient dans la misère, et les troupes, souvent sans pain, attendaient que des convois, venant irrégulièrement de France, apportassent des demi-distributions. Les guerres de la révolution ont offert plusieurs exemples de cette pénurie de vivres, qui entraînait souvent des revers. A l'époque et dans le pays où nous étions, il était presque impossible d'éviter un semblable embarras, quelle que fût la sollicitude du général en chef et la prévoyance de l'administration militaire. La Suisse n'a de ressources qu'en bestiaux; la plus grande partie des grains qu'elle consomme lui vient de l'étranger. Nos réquisitions avaient

vidé les magasins, nos mouvements foulaient les récoltes. Les emprunts, les contributions que la nécessité faisait renouveler, cédaient aux cris de l'impuissance et ajoutaient au mécontentement des habitants, sans diminuer notre détresse, que le Directoire français était lui-même hors d'état de faire cesser. Si néanmoins l'armée resta impassible devant ces souffrances, si elle conserva son énergie, pour devenir, de jour en jour, plus redoutable aux ennemis, on doit admirer cette vertu du soldat français, qui lui faisait tout surmonter, pour remplir ses devoirs.

Dans les premiers jours de juillet, le général Lecourbe attaqua les Autrichiens sur tout le front de leur aile gauche, entre la Sihl et le lac des Quatre-Cantons. Il avait formé sur ce lac une flottille de plusieurs bateaux canonniers, dont on fit usage, pour la seconde fois[1]; et il l'employa à protéger le débarquement d'une colonne de grenadiers, dirigée sur le port de Brunnen. Il s'agissait d'y enlever une batterie de six pièces de canon, qui interceptait les communications avec le lac. La batterie fut emportée; mais les ennemis revinrent bientôt en force supérieure, pour la reprendre, et ils obligèrent le général Lecourbe à rentrer

1. A l'expédition contre les insurgés des petits cantons, j'avais employé, pour la première fois, des bateaux canonniers, armés de deux pièces.

dans ses positions. Il en fut de même au poste du Jort-Berg, situé au delà du lac d'Égeri, poste qu'on avait pris et qu'on ne put conserver.

Le général en chef fit faire aussi des démonstrations à son aile gauche. Le 11 juillet, partant de l'Arrach, elle remonta la rive droite du Rhin jusqu'à la hauteur de Seckingen ; elle ne rencontra que de faibles détachements, et revint sans avoir eu occasion de s'engager.

Le général Hotze, blessé à la bataille de Zurich-Berg, venait de reprendre le commandement de la gauche de l'armée autrichienne. Il lui parut qu'on avait trop négligé notre droite, et laissé s'écouler trop de temps, pour éloigner de la rive gauche du lac des Quatre-Cantons, les postes du général Lecourbe, qui couvraient la vallée d'Issithal, située un peu au-dessous de l'embouchure de la Reuss. Le 29 juillet, il les fit attaquer et les poussa vivement jusqu'à Bauen, le long du lac; mais là, une demi-brigade, la 109e, arriva à leur secours, et ramena les ennemis qui, pris en flanc, par le feu des bateaux canonniers, embossés près du rivage, se retirèrent en désordre, perdirent beaucoup de monde, et laissèrent au pouvoir des Français six cents prisonniers, avec le comte de Bey, leur général.

Cette entreprise du général Hotze était combinée avec l'attaque que le général Haddick dirigea dans

le Valais, contre la division du général Turreau; mais cette opération eut pour les ennemis des résultats encore plus fâcheux que la première. Battus partout, quoique la plupart des habitants fussent armés et les secondassent, ils y perdirent leurs canons, dix-huit cents prisonniers, beaucoup de tués et de blessés, et leurs dernières positions dans la partie supérieure de la vallée. Le général Turreau rétablit ainsi ses communications, avec l'aile droite de l'armée, et favorisa le beau mouvement que le général Lecourbe exécutait en ce moment.

Opérations de l'aile droite.

Le général Masséna était instruit que le corps russe du général Korsakow, fort de vingt-six mille hommes et destiné pour la Suisse, devait passer à Schaffouse, vers le 18 août. Il avait résisté jusqu'alors aux plus pressantes sollicitations, pour reprendre l'offensive, et il avait même encouru la disgrâce du Directoire, en différant de se conformer à ses ordres; il persistait à attendre qu'une occasion favorable se présentât. Dans ce moment, une partie de l'armée autrichienne se préparait à recevoir les Russes, et elle commençait à se déplacer; le général Masséna choisit ce même moment, pour faire un grand mouvement, qui devait élever notre aile droite, déposter des petits cantons l'aile gauche des ennemis, et prendre sur elle des revers, après avoir gagné, au Saint-Gothard, la cime des Alpes.

L'exécution en fut fixée au 14 août, peu de jours avant l'arrivée des Russes sur la ligne. L'aile gauche et le centre, d'où plusieurs corps avaient été retirés pour renforcer la droite, durent occuper l'ennemi par des mouvements et des attaques, afin de détourner son attention et de l'empêcher de secourir son aile gauche, vers laquelle tous les efforts se dirigeaient. Je ne m'arrêterai pas au détail du combat de trois jours que je livrai avec ma division, au corps autrichien qui était en avant de Zurich. Comme ce long engagement n'avait pour but que de faire diversion, il suffit d'indiquer que l'objet fut rempli, et qu'à chaque reprise, nous forçâmes les ennemis à aller au-devant de leurs réserves, pour nous ramener dans nos positions. Nous retînmes ainsi, devant nous, les principales forces des Autrichiens, tandis que nous étendîmes notre ligne jusqu'au village de Kilchberg, situé entre la Sihl et le lac de Zurich, afin de priver les ennemis de toute communication par la rive gauche du lac. La division du général Gazan, qui était à ma gauche, me seconda parfaitement dans cette opération.

Marche du général L courbe sur Saint-Gotha

Pendant que notre centre contenait ainsi les ennemis, que par ses mouvements en avant du camp retranché du petit Basle, l'aile gauche cherchait aussi à attirer leur attention, et qu'on faisait même, du côté de Baden, la démonstration de

forcer le passage de la Limmath, le général Lecourbe déterminait, par de savantes dispositions, le succès de l'aile droite ; il se rendait maître des passages du Saint-Gothard, du Furca et du Grimsel, des vallées de la Reuss, d'Urseren et des passages qui mènent par Dissentis, dans celle du Rhin supérieur, ainsi que des principales communications sur l'Italie. Cette manœuvre fut brillamment secondée par le général Turreau dans le haut Valais, et par la division du général Chabran, qui était campée entre la Sihl et le lac de Zug.

Celle-ci passa la Haute-Sihl, s'empara d'Einsiedlen, de Schindellegi et de Richtenschweil, sur le lac de Zurich, battit et dispersa le corps du général Jellachich, qui était chargé de lier la communication du centre de l'armée autrichienne avec son aile gauche. Après l'avoir rejeté sur la rive droite du lac, le général Chabran s'établit, avec sa division, en face de Pfeffikon. Sous la protection de ce mouvement, une brigade, laissée par le général Lecourbe sur la rive droite du lac des Quatre Cantons, devait marcher sur Schwitz et le Muttenthal. Cette brigade attaqua, au mont Mutten et devant Schwitz, les Autrichiens, auxquels s'étaient réunis huit cents Suisses insurgés, elle les battit, leur fit perdre beaucoup de monde, et les força à se retirer par le Brackel, sur Glaris.

Du surplus de ses troupes, déjà rendues à la

gauche du lac des Quatre-Cantons, le général Lecourbe forma cinq colonnes. « Celle de droite, aux ordres du général Gudin, fut chargée de remonter la vallée de l'Aar, de franchir les sommités du Grimsel et le mont Furca, et de redescendre dans la vallée d'Urseren, pour gagner les défilés du trou d'Uri et du pont du Diable, et marcher ensuite, en descendant la vallée de la Reuss, à la rencontre des corps qui étaient destinés à la remonter.

« Une autre colonne, commandée par le général Loison, fut dirigée par le Godmenthal et le Meyenthal, de manière à déboucher dans la vallée de la Reuss, sur la rive gauche de cette rivière, à Wasen, au confluent du torrent de Meyen.

« Une troisième colonne, aux ordres du chef de brigade Daumas, était destinée à partir d'Engelberg, à franchir le mont Surenen, et à déboucher dans la vallée de la Reuss, sur Attinghausen. Par cette manœuvre, elle devait tourner Altorff et Seedorff, poursuivre ensuite l'ennemi dans le Schachenthal, et faire en même temps sa jonction avec la colonne du général Loison, venue par Wasen.

« Deux bataillons, ayant à leur tête l'adjudant général Porson, devaient se porter dans la vallée d'Altorff, par Bauen, Sissithal et Seedorff. Un détachement de ce corps avait ordre de chasser

les postes autrichiens qui occupaient les montagnes de Rothstock, avant de redescendre sur Seedorff.

« Le général Lecourbe, de sa personne, s'était réservé l'attaque de front, qui devait s'effectuer par le lac de Lucerne; et, à cet effet, il devait s'y embarquer avec les grenadiers composant sa réserve. Son projet était de s'emparer, en passant, de Brunnen et du débouché du Muttenthal, et de venir ensuite, sous la protection de ses chaloupes canonnières, débarquer son monde à l'embouchure de la Reuss, et en remonter le cours, pour faire successivement sa jonction avec les différentes colonnes qu'il avait dirigées en avant de lui, et qui devaient arriver par les vallées transversales, aboutissant à la rive gauche de cette rivière. Un petit détachement partant de Gersau, par terre, devait longer le lac, pour venir seconder l'attaque de Brunnen et du pont de la Mutten, et pour couper la retraite de l'ennemi dans le Muttenthal. »

Ces diverses colonnes se mirent en marche, le 14 août, et l'attaque fut simultanée sur tout le front de la ligne ennemie. Le général Lecourbe, embarqué lui-même avec la réserve de ses grenadiers sur sa flottille, se réunit, à Brunnen, à la brigade du général Boivin, qui avait emporté Schwitz et le pont de Mutten, après un vif enga-

gement. Les Autrichiens, mis en déroute, abandonnèrent, avec leur artillerie, bon nombre de prisonniers, et se retirèrent sur Glaris. Le général Lecourbe reprit ensuite sa navigation, pour se porter sur Fluelen, où, sous la protection de ses bateaux canonniers, il opéra le débarquement, et il marcha sur Altorff. Les colonnes de l'adjudant général Person et du chef de brigade Daumas se présentèrent au même instant, la première à Seedorf, la seconde à Attinghausen, sur la Reuss. La division autrichienne du général Simbschen, battue sur tous ces points, se retira en désordre, après avoir éprouvé de fortes pertes dans le Schachenthal. Le général Lecourbe, ayant rallié ses trois colonnes, fit poursuivre l'ennemi, rétablir les ponts détruits sur la Reuss, et il poussa, le soir même, jusqu'à Erstfeld.

Le général Loison avait suivi les âpres sentiers qui traversent les glaciers de la grande chaîne de l'Engelberg, pour gagner le Meyenthal. Le soir de la même journée, il arriva à l'entrée de la vallée, devant le fort de Meyen, hexagone revêtu, qui s'appuyait d'un côté à des précipices, de l'autre à des rochers coupés à pic, et qui fermait entièrement le passage. Les troupes demandaient l'assaut; leurs fatigues et l'approche de la nuit le firent remettre au lendemain matin. Le fort fut emporté; on y prit quatre cents hommes qui le

défendaient et deux pièces de canon ; ensuite le général Loison pénétra sans obstacle dans la vallée de la Reuss, sur Wasen, d'où il envoya un bataillon à la rencontre du général Lecourbe. Ce dernier, parti de grand matin d'Erstfeld, remontait, de son côté, la vallée; les Autrichiens qu'il trouva en position, au-dessus d'Amsteig, furent attaqués et poursuivis dans le Maderanerthal. De là, continuant sa marche sur Wasen, il se réunit au général Loison.

Il ne restait à rallier que la colonne de droite, commandée par le général Gudin, qui franchissait alors le Grimsel et le mont Furcâ. Pressé de joindre cette colonne, de laquelle il n'avait pas de nouvelles, le général Lecourbe ne s'arrêta à Wasen que le temps de faire reprendre haleine à ses troupes, et, malgré leurs fatigues, il les remit en marche pour forcer, s'il était possible avant la fin du jour, le passage du pont du Diable et le trou d'Uri. Les ennemis l'attendaient à la tête du défilé, en arrière de Geschenen ; ils furent vivement attaqués et poursuivis. On eut l'espoir de passer le pont, pêle-mêle avec eux, mais ils s'étaient préparés à le détruire; des retranchements couverts par une ligne de chevaux de frise masquaient une mine pratiquée au milieu du pont, et qui sauta, à l'instant où passait le dernier soldat autrichien. Les nôtres n'arrivèrent, que

pour voir l'abîme s'ouvrir tout à coup et séparer les combattants. Arrêtés par le précipice, et accueillis par un feu meurtrier de mousqueterie, qui partait du bord opposé, ils durent se mettre à l'abri.

Dans la nuit, la brèche du pont fut recouverte de troncs d'arbres, et le général Lecourbe se disposait à faire passer ses troupes, lorsque la tête de la colonne du général Gudin parut, sur la rive droite de la Reuss, au débouché du trou d'Uri. Ce général, après avoir chassé deux mille Autrichiens du Grimsel et du mont Furcâ, où il leur avait fait six cents prisonniers, était descendu dans la vallée d'Urseren, pour prendre entre deux feux le corps ennemi qui arrêtait le général Lecourbe. Mais les Autrichiens ne l'attendirent pas, et ils se retirèrent précipitamment, par l'Oberalp et les sentiers qui mènent à Dissentis.

Ce dernier mouvement rétablit les communications avec le général Turreau, qui venait d'arriver dans le haut Valais; il rendit aussi le général Lecourbe maître du Saint-Gothard. Mais il restait encore un corps ennemi dans les montagnes du Crispolt, pour défendre l'entrée des vallées du Rhin et continuer à menacer celle de la Reuss. Il eût été imprudent de le laisser à cette proximité. Le général Lecourbe y marcha sur deux colonnes : celle de droite destinée à faire diver-

sion, tourna le Saint-Gothard, par Airolo, pour se porter, par Ems et Sainte-Marie, dans le Mitler-Rhin, tandis que la colonne principale passa l'Oberalp et attaqua de front. Les Autrichiens firent une résistance opiniâtre que favorisaient toutes les difficultés dont cette position était hérissée; mais ils n'en essuyèrent pas moins une entière défaite; et les faibles débris qui parvinrent à s'échapper furent poursuivis jusqu'à Tareuch, près de Dissentis.

Ainsi fut terminé ce beau mouvement, conçu par le général Masséna, et dont l'exécution fit le plus grand honneur au général Lecourbe. Il faut y remarquer la parfaite combinaison des marches tracées aux cinq colonnes d'opération, et la précision avec laquelle ces colonnes se trouvèrent successivement aux divers rendez-vous, sans que la résistance de l'ennemi et les obstacles naturels les retardassent d'un instant. On doit aussi les plus grands éloges à tous ceux qui, généraux, officiers et soldats, concoururent à cette expédition; ils déployèrent tous autant d'intelligence que de valeur. Il est vrai que l'expérience acquise par nos troupes dans ce genre de guerre, depuis l'ouverture de la campagne, leur donnait une grande supériorité sur l'ennemi.

Quant aux avantages que l'armée française retira de cette brillante opération, indépendamment

de six à sept mille hommes qu'elle fit perdre aux Autrichiens, elle leur enleva les grandes communications de la Suisse avec l'Italie, communications que le maréchal Souwarow devait suivre, un mois après, et où il devait rencontrer une résistance inattendue; elle nous ouvrit des débouchés sur la vallée de la Linth et sur les Grisons; enfin elle priva d'appui et elle obligea à la soumission les habitants des petits cantons, qui servaient d'auxiliaires aux Autrichiens.

Cependant l'armée russe du général Korsakow se portait en ligne, à marches forcées. L'archiduc voulut utiliser ce puissant renfort qui était près de le joindre, pour faire diversion aux revers que sa gauche venait d'éprouver, et pour nous menacer de couper nos communications avec Basle et le Bas-Rhin. Il établit fortement sa gauche sur la rive droite de la Linth, entre les lacs de Wallenstadt et de Zurich; les divisions des généraux Jellachich et Simbschen, qui venaient d'être si maltraitées, vinrent s'y rallier, et une division russe fut destinée à soutenir cette aile. Le restant de l'armée russe se mettait en ligne sur la Limmath, et l'archiduc était alors en mesure de passer l'Aar. S'il y parvenait, les succès que le général Lecourbe venait d'obtenir ne nous étaient plus d'aucun avantage, et le général Masséna ne pouvait plus éviter d'évacuer entièrement la Suisse; il ne serait

peut-être parvenu, même au prix de très-grands sacrifices, qu'à rallier son armée au pied du Jura. C'était cette considération qui, jusqu'alors, avait rendu le général Masséna si circonspect à faire des mouvements qui risquassent de découvrir le point le plus faible de sa ligne; et le danger eût été d'autant plus grand dans la circonstance actuelle, que le général Lecourbe se serait trouvé séparé du restant de l'armée. Ce général allait être attaqué par le maréchal Souwarow; celui-ci alors, au lieu de diriger son armée par le Saint-Gothard, eût probablement préféré les passages plus directs du Simplon ou du Saint-Bernard, pour aller se réunir, au pied du Jura, avec l'archiduc. Le général Lecourbe, ainsi pris à revers, eût couru les plus grands dangers.

Heureusement rien de tout cela n'arriva, et le projet du passage de l'Aar, si dangereux pour nous, s'il avait été aussi vigoureusement exécuté que judicieusement conçu, échoua, malgré les moyens dont les Autrichiens disposaient. Le point qu'ils avaient choisi, au-dessous du confluent de la Limmath avec l'Aar, était Dettingen; un coude rentrant que fait l'Aar, en cet endroit, et le commandement de la rive droite sur la rive gauche, rendaient cette position très-favorable à l'établissement d'un pont.

Le 17 août, au matin, quarante pièces de ca-

non, de fort calibre, ouvrirent tout à coup leur feu; derrière elles, trente-cinq mille hommes attendaient que le passage fût ouvert. Cette canonnade fit accourir les généraux Ney et Heudelet, qui se hâtèrent de rassembler tout ce qu'il y avait de troupes dans les environs; vers midi, ils avaient réuni dix à douze mille hommes sur le plateau de Borstein, en tête du bois qui domine la plaine de Dettingen. Ils devaient craindre d'être arrivés trop tard et que le passage ne fût effectué; heureusement, l'imprévoyance et les mauvaises dispositions des Autrichiens y avaient pourvu. Des deux ponts qu'on voulait jeter, l'un était à peine commencé, et les pontonniers autrichiens ne savaient comment continuer l'autre, qui était arrivé à moitié; les ancres des pontons chassaient sur le fond du lit de la rivière, qui était composé de roches. Découragés de leurs tentatives infructueuses, les Autrichiens finirent par abandonner leur projet, au milieu de l'exécution; ils demandèrent même au général Ney la permission de retirer de l'eau leurs pontons, en promettant, de leur côté, de cesser le feu de leur artillerie. Le général Ney se hâta d'accepter cette proposition, et ainsi se termina une entreprise si dangereuse pour nous, et pour laquelle l'archiduc avait fait de si grands préparatifs.

Tentative des Autrichiens sur l'Aar.

Ce fut la dernière opération que le prince fit en Suisse; car, aussitôt que les Russes eurent

Départ de l'archiduc.

remplacé, au centre de la ligne, les Autrichiens, il mit ces derniers en mouvement, pour leur faire repasser le Rhin à Eglisau et à Schaffouse, d'où il les dirigea, partie sur le Brisgau, et partie sur le Palatinat. Ces changements furent terminés à la fin d'août; alors l'archiduc laissa le commandement de l'armée alliée, qui restait en Suisse, au général Hotze, pour le remettre au maréchal Souwarow, quand celui-ci serait arrivé. Il se rendit en personne à Donau-Eschingen, et se porta ensuite sur Philisbourg et Mannheim, comme nous l'avons déjà vu.

Arrivée orps russe du éral Korsakow. Position s armées.

Lorsque l'archiduc Charles eut retiré de la Suisse la plus forte partie des troupes autrichiennes, et qu'il se fut éloigné lui-même, le corps d'armée du général Korsakow, fort de vingt-six mille hommes, s'établit sur les hauteurs de Zurich, avec son avant-garde dans le camp retranché de la Sihl, en avant de la ville; sa droite suivait la rive droite de la Limmath, jusqu'à son confluent avec l'Aar, où elle se liait à la réserve du général autrichien Nauendorff, que l'archiduc avait laissée pour observer notre gauche. Une division russe de cinq mille hommes fut détachée entre Rapperschweil et Uznach, à la droite de la partie supérieure du lac de Zurich, pour servir d'appui au corps d'armée autrichien commandé par le général Hotze.

Celui-ci, composé de vingt-neuf bataillons, de quatre régiments de cavalerie, et d'une nombreuse artillerie, s'élevait à plus de vingt mille hommes; il était campé sur la rive droite de la Linth, entre le lac de Zurich et celui de Wallenstadt. La division du général Jellachich, qui en faisait partie, occupa d'abord le canton de Glaris, ensuite elle se plaça entre Mollis et Wesen.

Le général Auffenberg avait remplacé le général Simbschen, dans le commandement de la division autrichienne, forte de huit mille hommes, qui gardait l'entrée des Grisons, et était opposée au général Lecourbe. Un détachement de cette division, sous les ordres du général Lirken, était placé sur la Haute-Linth, pour lier la communication avec le général Jellachich. Les généraux Strauch et Laudon reparaissaient dans le haut Valais, et déjà ils inquiétaient le général Turreau. De concert avec le général Auffenberg, ils se préparaient à attaquer le général Lecourbe, lorsque le maréchal Souwarow se présenterait pour passer le Saint-Gothard.

Ces divers corps russes et autrichiens, avec quelques bataillons suisses, à la solde de l'Angleterre, réunis aux Russes devant Zurich, présentaient un ensemble de plus de soixante mille hommes, sans y comprendre la réserve du général Nauendorff. En outre, l'armée alliée attendait, de

jour en jour, les divisions russes réduites à vingt-cinq mille hommes, que le maréchal Souwarow amenait d'Italie; un corps d'émigrés français, fort de six mille hommes, commandé par le prince de Condé, et qui était déjà sur le lac de Constance, pour former la réserve des Russes; enfin, une forte division de troupes bavaroises. La réunion de toutes ces troupes, si les dernières eussent eu le temps d'arriver, eût porté l'armée alliée, en Suisse, à plus de quatre-vingt-dix mille hommes, pendant que l'archiduc en aurait eu soixante-dix mille sur le Bas-Rhin. Nous ne pouvions dès lors éviter d'être accablés par ces deux masses, d'autant plus, qu'à la même époque, le gouvernement venait encore d'affaiblir la faible armée du Rhin, pour renforcer, en Hollande, le général Brune.

du général Masséna.

Le général Masséna avait donc un grand intérêt à prévenir, par une attaque générale, l'arrivée de ces renforts. Il s'y prépara vers la fin d'août, aussitôt qu'il fut instruit que l'archiduc retirait de la Suisse une partie des troupes autrichiennes, pour les diriger sur le Bas-Rhin. Mais c'était encore une entreprise au moins audacieuse, car il ne pouvait y employer que les divisions du centre de son armée, qui formaient entre elles trente-six à trente-huit mille hommes, il ne pouvait pas disposer de son aile gauche, qui était contenue par la réserve du général Nauendorff, ni de son aile droite

où il avait plus de vingt mille hommes, parce que cette aile allait bientôt être attaquée par les Russes du maréchal Souwarow, ainsi que par les généraux autrichiens Auffenberg, Strauch et Laudon. La force des choses ne laissait par conséquent pas de choix au général Masséna sur les points de la la ligne ennemie qu'il pouvait attaquer, et ces points étaient précisément ceux où il devait s'attendre à rencontrer la plus grande résistance, par le nombre de défenseurs qui y étaient concentrés, et par les obstacles de position que la nature et l'art y avaient multipliés. Ces grandes difficultés ne changèrent pourtant pas la résolution du général Masséna, et il s'arrêta au plan de forcer le passage de la Limmath, près de Dietikon, pour attaquer le corps d'armée russe du général Korsakow, et de forcer en même temps le passage de la Linth, entre les lacs de Zurich et Wallenstadt, pour attaquer le corps d'armée autrichien du général Hotze. Il pensait que si, par cette double opération, il parvenait à rompre la ligne de l'armée alliée, il deviendrait l'arbitre des mouvements que cette armée pourrait faire, et que, de son côté, tenant la corde de l'arc qu'il la forcerait à décrire, il trouverait vraisemblablement l'occasion de détruire quelqu'une des colonnes ennemies qui auraient été désunies. L'événement justifia tous ces calculs.

Le général Masséna se réserva le commandement direct de l'attaque de gauche et du passage de la Limmath, avec les divisions d'infanterie Lorge, Mesnard et Mortier, qui, ensemble, avaient en ligne vingt-six mille combattants; il avait en outre la réserve, composée de cavalerie et d'un corps de grenadiers, qu'il donna au général Klein. L'artillerie, les équipages de pont, et tous les moyens dont le général en chef disposait, y furent ajoutés. Le général Masséna me confia l'attaque de droite; pour cela, il me fit passer au commandement de la 3e division d'infanterie, dont la force s'élevait à près de dix mille hommes, et que le général Chabran me remit. La 4e division, que je laissai sur l'Albis, fut donnée au général Mortier.

Je me rendis à ma nouvelle destination, le 27 août. La 3e division occupait la gauche de la partie supérieure du lac de Zurich, jusqu'à hauteur de l'embouchure de la Linth. Je devais remonter cette rivière, pour en reconnaître le cours, et chercher sur la rive gauche un établissement où je pusse me préparer à la franchir, lorsque l'ordre m'en serait donné. Je dus aussi favoriser le mouvement du général Molitor qui, partant de Schwitz, avec une brigade retirée au général Lecourbe, devait se diriger, par le Brackel et le Klanthal, sur Glaris, pour appuyer ma droite.

Le général Masséna avait d'abord eu la pensée

d'effectuer le passage de la Limmath, à son confluent avec l'Aar; cette opération devait se faire, le 29 août, et j'eus ordre de faire en même temps mon attaque sur la Linth, d'en forcer le passage, et, après avoir rétabli le pont de Grinau, qui avait été détruit, d'attaquer Uznach; enfin, si je réussissais, je devais me porter ensuite sur Rapperschwyl. Mais ces deux opérations étaient prématurées; des incidents firent manquer celle du général Masséna, qui me donna contre-ordre, pendant que j'étais moi-même en opération, et il se décida alors à donner la préférence au point de Dietikon, qui était mieux choisi. De mon côté, je n'avais pas non plus réussi; je n'avais pas eu le temps de faire des préparatifs suffisants, et je trouvai l'ennemi en force trop supérieure. Le seul avantage que j'obtins, et il était important, fut, de concert avec le général Molitor, de nettoyer d'ennemis toute la rive gauche de la Linth.

Je n'avais pas de bateaux pour passer la rivière; je fis lancer des radeaux, mais ils furent entraînés par la force du courant. En même temps, nous fûmes accueillis par le feu d'une artillerie très-supérieure à la nôtre, et qui démontait nos pièces. Enfin nous voyions l'ennemi se concentrer en force à Uznach et recevoir même des renforts de Zurich, par le lac, où il avait une flottille bien armée; il réunit bientôt quinze mille hommes et

cinquante pièces de canon derrière les marais impénétrables qui bordent la Linth. J'essayais cependant de trouver un passage au-dessus, lorsque je reçus le contre-ordre du général en chef.

Combats a Linth et à Glaris.

A ma droite, je fus plus heureux ; j'avais dirigé la 36e demi-brigade sur Glaris, pour faciliter le mouvement du général Molitor, m'emparer des ponts sur la partie supérieure de la rivière, et m'en servir pour redescendre sur Uznach. Le chef de brigade Lapisse rencontra les Autrichiens près de Bilten et les attaqua vivement. Une forte batterie, qu'ils avaient placée sur la rive droite de la Linth, défendait l'entrée et le passage de ce long défilé qui aboutit à Nœfels. Malgré cet appui, que nous ne pouvions atteindre, les ennemis furent culbutés et poussés jusqu'au pont de Mollis, qu'ils se hâtèrent de détruire, avant même que leurs troupes l'eussent entièrement passé. Ils y perdirent beaucoup de monde, et ils se séparèrent d'une avant-garde composée de quinze cents Suisses, à la solde de l'Angleterre, qu'ils laissèrent entre Glaris et le Klanthal.

Dans ce combat, la 36e demi-brigade se conduisit admirablement. Dans mon rapport du lendemain, je disais au général en chef : « J'admirerai toute ma vie le courage d'un bataillon de grenadiers que j'avais formé pour cette attaque ; il est passé sous le feu de vingt pièces de canon qui

tiraient à mitraille, et, sans lui répondre un seul coup de fusil, il a chargé à la baïonnette, pendant une lieue. L'ennemi a été mis dans une déroute complète, et a laissé le champ de bataille couvert de morts et de blessés. » Mais, à la nuit, recevant l'ordre du général en chef de rentrer dans mes anciennes positions, et n'ayant pas de nouvelles du général Molitor, je laissai seulement la 36e demi-brigade sur les hauteurs de Reichenbourg, avec des postes au delà de Bilten, pour être préparée à se porter sur Nœfels, quand le général Molitor paraîtrait.

Ce général avait reçu fort tard l'ordre de mouvement, et il fut retardé dans sa marche par les difficultés des âpres sentiers de Brackel et du Klanthal, de sorte qu'il ne put descendre dans la vallée de Glaris que deux jours après l'engagement de Nœfels. Il y rencontra les quinze cents Suisses qui étaient restés en avant de Glaris, soutenus par trois autres bataillons autrichiens qui arrivèrent successivement. Le général Molitor leur livra plusieurs combats dans l'un desquels, manquant de cartouches, parce que les mulets pouvaient à peine franchir le Brackel, il fut réduit à faire rouler des pierres sur les ennemis; il les repoussa cependant avec de grandes pertes, jusqu'à l'autre extrémité du lac de Wallenstadt; il occupa Glaris, Netsthal, Mollis, le Sernsthal et

Krenzen, sur le lac ; il communiqua enfin à Nœfels avec les postes que j'y avais laissés pour l'appuyer.

L'occupation de la rive gauche de la Linth et du canton de Glaris jusqu'au lac de Wallenstadt, nous fut sans doute d'une grande utilité, en nous rapprochant de la ligne de défense des ennemis, et en nous donnant la facilité d'en chercher les défauts, pour nous préparer à la forcer. Mais le général Hotze en retira, de son côté, l'avantage de se concentrer sur un espace plus resserré, où les obstacles de localité, augmentés par l'art et soutenus par les forces dont il disposait, pouvaient lui paraître insurmontables et lui permettre d'attendre, en toute sécurité, l'arrivée du maréchal Souwarow. Il pouvait presque être indifférent à la perte momentanée du canton de Glaris, et peut-être même s'applaudir de nous avoir entraînés à diviser nos forces. C'était cependant une sécurité trompeuse, et c'était trop se fier à la fortune.

Description de la vallée de la Linth et de la Limmath.

La Linth descend des montagnes, au sud de Glaris, qui prolongent la chaîne du Scherhorn jusqu'au Kunkels. La vallée qu'elle forme prend le nom de Linthal. Elle reçoit la Serns, au-dessus de Glaris, et le Klanthal, un peu au-dessous de cette ville ; plus bas, la rivière qui sort du lac de Wallenstadt vient s'y réunir, vis-à-vis Nieder-

Urnen. La Linth a ensuite un cours de près de cinq lieues, pour aller se décharger dans le lac de Zurich, au-dessous de Grinau. Cette dernière partie est navigable et extraordinairement marécageuse, surtout à la rive gauche, depuis le lac de Wallenstadt jusqu'à la hauteur de Bilten, et à la rive droite, depuis Benken jusqu'au lac de Zurich. Deux ponts servent, en temps ordinaire, à lier les communications des deux rives. Le premier, nommé Zollbruck, est situé entre Nieder-Urnen et Wesen, et le second, entre Grinau et Uznach. C'est là qu'aboutissent les routes qui se dirigent sur Zurich, ainsi que celles qui s'élèvent vers les vallées de la Toss et de la Thur, vers Lichtensteig et Saint-Gall. Sur la rive droite de la Linth, entre Uznach et Schennis, la vallée est belle, bien cultivée et plus élargie qu'à la rive gauche; mais depuis la chapelle, qui est au-dessus de Schennis, elle est bordée par les rochers à pic du Rothenberg, au pied desquels passe la route qui vient à Wesen, en suivant la rivière.

On peut déjà juger que les points accessibles de la Linth, entre les lacs de Zurich et de Wallenstadt, étaient réduits à un bien petit nombre, puisque, depuis Wesen jusqu'à la chapelle de Schennis, d'un côté les marais, et de l'autre les escarpements des rochers du Rothenberg, ne permettaient à des troupes ni de se former, ni de se développer,

et qu'il suffisait d'une bonne batterie pour défendre l'étroit passage du pont de Zollbruck. La batterie s'y trouvait en effet; elle était couverte par un retranchement, et le pont était détruit. La majeure partie du corps du général Jellachich était placée, à Wesen, pour défendre ce passage; le surplus était devant les postes du général Molitor, dans les montagnes du lac de Wallenstadt.

Depuis la chapelle de Schennis jusqu'au-dessus de Benken, les bords de la Linth, quoique encore marécageux, étaient, de place en place, plus accessibles. C'est aussi dans cette partie que les ennemis avaient multiplié leurs moyens de résistance, en élevant une ligne continue de redoutes garnies de canons, et en faisant camper leurs principales forces, entre Schennis et Kaltebrunn, où le général Hotze établit son quartier général. Une chaîne de postes garnissait les bords de la rivière, et rien ne pouvait échapper à sa vigilance.

Les grands marais, entrecoupés de canaux qui sont vis-à-vis Benken, rendaient cette partie inaccessible jusqu'au pont de Grinau. J'ai déjà dit que ce pont était également détruit, et qu'une forte batterie, placée en face sur la route, en empêchait le rétablissement. Au-dessous du pont, à mesure que la Linth s'approche du lac de Zurich, elle s'élargit, et son courant devient plus rapide; les deux rives sont couvertes de grands bois qui n'of-

fraient alors aucune issue praticable; et, d'ailleurs, s'il eût été possible d'en ouvrir sur la rive droite, on eût été forcément ramené au point central d'Uznach, où était campée la réserve du général Hotze, soutenue en arrière par une division russe. Le lac de Zurich a onze lieues de long; les ennemis occupaient en forces sa rive droite, et une flottille de trente bateaux bien armés, que l'officier anglais Williams avait organisée, les rendait maîtres de la navigation.

En sortant du lac, à Zurich, la Linth prend le nom de Limmath; elle reçoit, au-dessous de la ville, les eaux de la Sihl; elle passe à Baden et va se jeter dans l'Aar, près du village de Vogelsang. Les deux rives sont très-boisées, la rive droite commande généralement la rive gauche; sur chacune d'elles il y a une bonne route parallèle à la Limmath, facilitant ainsi, de part et d'autre, les mouvements de troupes. Des deux côtés, on avait élevé des retranchements que sans cesse on perfectionnait; des camps, des postes multipliés étaient distribués sur tous les points, pour prévenir les surprises; et des réserves, placées en arrière, se tenaient toujours prêtes à se porter sur les points qui seraient attaqués. Celles des Russes garnissaient les hauteurs qui dominent Zurich, et s'appuyaient à la ville.

Telles étaient les célèbres positions, au pied des-

quelles les ennemis ne doutaient pas de voir échouer nos efforts, si nous avions la témérité de les y diriger. Séparées par toute la longueur du lac de Zurich, elles ne pouvaient avoir entre elles que des rapports fort éloignés, qui les laissaient complétement indépendantes; elles ne pouvaient, ni pour l'attaque, ni pour la défense, se prêter aucun secours, aucun appui, aucune influence; elles n'avaient, en un mot, rien de commun entre elles, si ce n'était d'appartenir au même plan d'ensemble, de telle sorte que les succès obtenus ou les revers essuyés sur l'une comme sur l'autre, devaient produire un effet égal sur l'ensemble du résultat. Aussi les ennemis avaient-ils affecté des corps d'armée tout à fait distincts à ces deux positions : les Russes à la position de la Limmath et de Zurich, les Autrichiens à celle de la Linth.

Je sentais la marque de confiance que me donnait le général en chef, en me chargeant, seul, de l'attaque de cette seconde position; mais j'avoue qu'après l'avoir examinée, je fus effrayé des difficultés de l'entreprise, surtout de la faiblesse des moyens qui m'étaient accordés pour la faire réussir. Je me voyais combattant, sur un terrain presque inabordable, un général distingué, dont les troupes, du double plus nombreuses que ma division, étaient soutenues par une artillerie formidable, et avaient en outre une division russe en

réserve. Jaloux, cependant, de justifier le choix du général Masséna, et d'ajouter, si je le pouvais, quelque chose à l'honneur des armes françaises, j'acceptai avec empressement le devoir qui m'était tracé, et avec la résolution de tenter, pour le remplir, tout ce qui était humainement possible.

On peut trouver que j'entre ici dans beaucoup de détails; cependant il ne me paraît pas que je m'arrête avec trop de complaisance sur cette action, et il est certes bien loin de ma pensée de chercher à relever le mérite du succès que j'eus le bonheur d'obtenir. J'écris pour employer mes heures de loisir et pour l'utilité de ceux qui voudront y chercher des sujets d'instruction. J'ajoute que je considère le combat de la Linth comme un de mes meilleurs faits d'armes, et il est tout simple que j'aime à y reporter mes souvenirs.

Préparatifs de passage.

A la guerre, les moyens inattendus sont ordinairement ceux qui font réussir les opérations, même les plus difficiles, à la fois par la surprise qu'ils occasionnent, et par les soins qu'on a pris pour en disposer l'exécution; l'essentiel est de les tenir secrets, jusqu'au moment d'en faire usage, et de ne point laisser pénétrer sa pensée sans nécessité. Il faut bien connaître le lieu où l'on est, les obstacles et les facilités qu'il présente, le parti que l'adversaire doit en tirer, ses dispositions, les points qu'il néglige, ceux où il porte le plus d'at-

tention ; il faut contribuer soi-même à fixer cette attention par de fausses démonstrations, ou d'autres fois, par une indifférence affectée, suivant les divers cas. Un chef militaire doit observer toutes ces choses.

Mon premier soin fut d'étudier et de reconnaître, pas à pas, le cours de la Linth, depuis son embouchure dans le lac de Zurich jusqu'au pont de Zollbruck. Mais les ennemis, dont les postes garnissaient les bords de la rivière, étaient si méfiants, qu'ils ne laissaient approcher personne de notre côté, sans le couvrir de coups de fusil et de mitraille. C'était peu favorable aux observations. Cependant, par une convention tacite, les simples sentinelles étaient respectées de part et d'autre. Je tirai parti de cette circonstance pour faire mes observations, car j'ai pour principe qu'un chef doit voir par lui-même, quelque confiance qu'il puisse, d'ailleurs, accorder aux rapports qui lui sont faits. Pendant dix à douze jours, je me rendis successivement à tous mes postes avancés ; là, avec la capote et le fusil du soldat, je me faisais conduire en faction, et relever au bout d'une heure; rentré au poste, je crayonnais ce que j'avais vu, compté, mesuré, et j'emportais mes notes. Le fruit de cette étude, qui devenait de plus en plus attachante, fut, que les difficultés cessèrent de me paraître insurmontables; de loin

elles m'avaient étonné ; de près, elles grandirent mes idées et me suggérèrent des expédients qui me donnèrent des espérances de succès.

Je gardai, sans aucun changement, la position que j'avais prise en arrivant sur la Linth, ma gauche à Pfeffikon, sur le lac de Zurich, et ma droite à Reichenbourg, d'où elle étendait ses postes jusqu'au delà d'Ober-Bilten, pour éclairer Zollbruch et lier communication avec le général Molitor. Mon quartier général fut établi à Lacken. Mon principal campement était sur les hauteurs de Grinau, où je fis élever des batteries, pour protéger le rétablissement du pont, lors du passage, et pour fixer de ce côté l'attention que l'ennemi y avait déjà portée, lors de mes premières tentatives. Je choisis ce point pour ma fausse attaque, et j'arrêtai que l'attaque de droite aurait lieu, un peu plus bas que le coude formé par la Linth, au-dessus d'Ober-Bilten, vis-à-vis l'espace qui est entre Schennis et la chapelle de ce nom. Un détachement, jeté dans les marais de Benken, devait en outre faire diversion, en menaçant ce village.

Quoique secondaire, l'attaque sur la Basse-Linth était néanmoins très-importante, puisqu'elle avait pour objet d'occuper les réserves des ennemis, et de m'ouvrir le passage sur Uznach, par le rétablissement du pont de Grinau. De front et de vive force, je me serais exposé à échouer, comme

au premier essai. J'avais par conséquent à diviser, encore ici, l'attention de l'ennemi, et à me créer des moyens tout nouveaux ; les importunes bravades de l'Anglais Williams m'y eussent peut-être fait songer, lors même que je n'eusse pas trouvé convenable de les comprendre dans mon projet. J'eus donc aussi une flottille composée de douze grandes barques, que nous eûmes le bonheur de trouver sur le lac de Zurich, de plusieurs nacelles et de trois fortes chaloupes, chacune armée de deux pièces de canon, que je fis équiper à Lacken.

De tout cela je formai deux expéditions, qui emportèrent douze cents hommes de débarquement. La plus faible eut ordre de remonter la Linth, jusque près de l'emplacement du pont de Grinau, de faire son débarquement à l'entrée des bois, et sous la protection de ce premier détachement, de faire ensuite passer rapidement les troupes qui étaient réunies sur la rive gauche; on travaillerait en même temps au rétablissement du pont, pour lequel les matériaux étaient préparés. L'autre expédition fut destinée à opérer un débarquement à la rive droite du lac de Zurich, entre Bolingen et Schmerikon, pour s'emparer de ce dernier village, intercepter la route de Zurich, marcher sur Uznach et protéger le ralliement des troupes qui auraient passé la Linth.

Je comptais sur cette manœuvre, exécutée de nuit, pour porter la confusion parmi les ennemis. Enfin je prévis que la flottille de l'Anglais Williams, dont la relâche était au port de Rapperschwyl, pourrait venir troubler mon opération. Indépendamment des canonnières qui eurent ordre de l'observer, une forte batterie fut établie à la pointe de la presqu'île de Hutten, qui s'avance au milieu du lac et réduit sa largeur à celle d'une bonne portée de canon, vis-à-vis Rapperschwyl; son feu pouvait contenir la flottille ennemie ou y jeter le désordre, si elle sortait.

Les plus grandes difficultés étaient à ma droite; il fallait les aborder de front et s'y présenter à découvert. Elles étaient surtout augmentées par l'impossibilité de prendre sur les lieux la moindre disposition, qui pût être vue et donner de l'ombrage à l'ennemi. Or, dans une vallée étroite, où il suffit de faire quelques pas sur la montagne, pour découvrir tout ce qui se passe à l'autre bord, il est impossible de cacher quoi que ce soit. Je ne laissai donc, devant le point que j'avais choisi pour mon passage, qu'un simple poste, comme il s'y trouvait déjà. Le choix de ce point avait été déterminé par la configuration de la rive droite; mais il correspondait, de notre côté, à un marais qu'il fallait traverser, avant d'arriver à la rivière. Il était nécessaire par conséquent de commen-

cer par y ouvrir une route, pour y faire passer les bateaux indispensables à l'établissement du pont.

Dans la nuit qui précéda le passage, deux mille hommes arrivèrent, portant une grande quantité de fascines, qui étaient aussitôt recouvertes de forts madriers; ils étaient disposés en chaîne, et ils travaillèrent avec tant d'ardeur, tant d'intelligence, tant d'ordre et de silence, qu'en quatre heures de temps, le nouveau chemin se trouva terminé, sur une longueur d'à peu près 150 toises, et assez solide pour supporter les plus fortes charges. Alors les mêmes soldats reprirent leurs armes et marchèrent au combat.

Je n'avais pas d'équipage de pont et je n'avais trouvé sur la Linth aucune barque qui pût y être employée. Je fis venir du lac de Zug les bateaux nécessaires; les voitures avaient été commandées, sous prétexte de transport de subsistances; il fallut des peines infinies pour les faire passer à travers les montagnes d'Einsiedlen, quoique les chemins eussent été réparés et élargis à l'avance. Le temps du trajet avait été calculé, de façon que les bateaux ne partissent du lac de Zug et n'arrivassent sur la Linth qu'au dernier moment. Des précautions analogues étaient prises pour les batteries qui devaient protéger le passage; on ne les établissaient que dans la nuit, pour qu'au jour, les

canonniers se trouvassent à couvert. Tout fut ponctuellement exécuté.

Ces dispositions me semblaient les meilleures; elles ne suffisaient cependant point encore. L'ennemi occupait une position telle, qu'il pouvait toujours, sans bouger de place, déjouer mes efforts. Il me fallait un moyen pour l'étonner, peut-être l'intimider et jeter de la confusion dans ses rangs. J'eus l'idée d'en employer un, peu usité, et qui, par cela même, réussit au delà de mes espérances. Cent soixante bons nageurs, commandés par un intrépide officier, l'adjudant-major Delare, furent réunis à Lacken, et exercés, pendant quinze jours, à des évolutions, où on les accoutumait à observer le bon ordre, à se maintenir en troupe, à garder le silence, et à porter sur la tête, ou à une main, leur armement, composé de longues piques, de sabres ou de pistolets; j'y mis aussi une vingtaine de tambours avec leurs caisses[1]. Je donnai à ce corps, comme à chacun de ceux qui avaient à jouer un rôle dans l'opération, des instructions spéciales que je rapporte plus loin[2].

Toutes ces dispositions exigèrent beaucoup de temps, et plus que n'en comportaient les dangers

1. Voir à la fin du chapitre, note n° 18.
2. Voir à la fin du chapitre, pièces n° 19.

aurait été occupée par les troupes du général Molitor.

« MASSÉNA. »

Le général en chef me laissait libre de mes dispositions, en y comprenant la brigade Molitor, qui était à ma droite, dans la vallée de Glaris. Cette brigade fut laissée en observation devant Wesen, pour contenir le corps du général Jellachich et intercepter, par une batterie construite également pendant la nuit de l'attaque, la route de la rive droite; elle avait aussi des détachements dans le haut du Linthal et du Sernsthal, pour observer ces passages et pour communiquer avec le général Lecourbe.

Je transcris ici mon rapport au général en chef, sur le passage de la Linth :

« Saint-Gall, 18 vendémiaire an VII.

Bataille de la Linth.

« Le 3 vendémiaire (25 septembre), les troupes de la 3e division reçurent ordre de passer la Linth, entre les lacs de Wallenstadt et de Zurich. Cette rivière rapide, non guéable et très-marécageuse sur ses bords, était défendue par plus de quarante redoutes et par de nombreux postes que fournissaient les trois camps autrichiens de Wesen, de Schennis et d'Uznach; l'ennemi avait en outre une réserve à Kaltebrunn. Il était donc impossible

de le surprendre ; il fallait tout tenter de vive force et rendre, sinon nul, au moins peu meurtrier, le feu de ses batteries. Pour y parvenir, je pris les dispositions suivantes :

« A trois heures du matin, pendant que le chef de brigade Lochet, à la tête de huit cents hommes partis de Lacken, opérait un débarquement à Schmerikon, sous la protection de trois chaloupes canonnières, commandées par le lieutenant Gauthier; qu'il suivait le chemin de ce village au bourg d'Uznach, qu'il s'emparait des redoutes de l'ennemi, qu'il attaquait son camp, qu'il faisait rétablir le pont de Grinau et facilitait le passage des troupes du général Laval, cent soixante nageurs, armés de lances, de piques, de pistolets et de sabres, réunis vis-à-vis Schennis, sous la conduite de l'adjudant-major Delare, traversaient la Linth, enlevaient les postes ennemis, placés au point déterminé pour le passage, s'emparaient des redoutes, battaient la charge, portaient la terreur dans le camp autrichien, et facilitaient, par ce mouvement aussi hardi qu'extraordinaire, le moyen de lancer à l'eau les barques destinées à l'établissement d'un pont, ainsi qu'à porter sur la rive droite le bataillon de grenadiers. Cela s'exécutait, tandis que le chef de brigade Lapisse, chargé de la fausse attaque du centre, contenait,

d'une rive à l'autre, les troupes de renfort qui arrivaient aux ennemis.

« Il était cinq heures, le jour commençait à paraître ; l'ennemi, revenu de sa surprise, forma des colonnes d'attaque et marcha sur nous. Six compagnies seulement étaient passées ; trois fois, nous nous emparâmes de la tête du village de Schennis, et trois fois nous en fûmes repoussés. Le passage se continuait, nous nous maintinmes ; la résistance fut extrême, l'acharnement si grand, et chacun y prit tellement part, que le lieutenant feld-maréchal Hotze, commandant en chef l'armée ennemie [1], y perdit la vie ; quelques heures après, son corps fut trouvé sur le champ de bataille parmi ceux de plusieurs autres officiers su-

1. Le lieutenant feld-maréchal Hotze était un des plus distingués des généraux de l'armée autrichienne, et d'un âge qui lui promettait un brillant avenir. Né à Richtenschwyl, sur le bord du lac de Zurich, ce fut presque à la vue de ses foyers qu'il trouva la fin de sa carrière. Les Suisses, ses compatriotes, et les Autrichiens, le regrettèrent beaucoup. Il était aussi utile aux alliés, par ses talents, que par la connaissance particulière qu'il avait du théâtre de la guerre, et par l'estime générale dont il jouissait. Nous avons vu, qu'en quittant la Suisse, l'archiduc Charles lui avait laissé le commandement de l'armée alliée, pour le remettre au maréchal Souwarow Sa mort fut, sans aucun doute, une circonstance très-favorable pour nous, surtout parce qu'elle survint au commencement de la bataille.

Le lieutenant général Petrasch remplaça le général Hotze dans le commandement de l'armée autrichienne.

périeurs; je le fis enlever et rendre avec honneur aux ennemis.

« Déjà le 2e bataillon de la 25e demi-brigade d'infanterie légère avait suivi les grenadiers, je m'en servis pour attaquer de nouveau Schennis; l'ennemi y fut forcé et mis en désordre; il se retira sur Kaltebrunn.

« Le passage étant effectué, et les troupes de l'attaque du centre n'y étant plus nécessaires, je fis poster, vers Uznach, deux bataillons de la 36e demi-brigade, commandés par le chef de brigade Lapisse. Pour s'y rendre, ils devaient passer sur le pont de Grinau, qui était rétabli; mais à peine la troupe y était-elle engagée, que le pont se rompit. La réserve des Russes, venue de Raperschwyl au secours des Autrichiens, s'avançant alors en colonne d'attaque, se présenta avec une audace rare, pour charger ce qui était déjà passé sur la rive droite. Il ne restait à cette troupe d'autre chance que la victoire ou la mort; le chef de brigade Lochet le lui fit sentir. Elle reçut la charge des Russes avec sang-froid, et après un feu terrible, qui mit le désordre dans les rangs ennemis, elle-même fit une charge, si à propos, que presque tout fut pris ou tué; un colonel, trois cents hommes et un drapeau restèrent en notre pouvoir. La terre était couverte de morts.

« A Kaltebrunn, l'ennemi tenait encore, mais peu

après, je fis emporter ce village à la baïonnette; nous y fîmes quatre cents prisonniers. La nuit mit fin au combat. »

Journée du 4 vendémiaire (26 septembre) :

« Quoique l'attaque faite la veille sur Kaltebrunn eût parfaitement réussi, l'ennemi voulut reprendre ce poste, et, pendant la nuit, il porta d'Uznach, sur Benken, un corps de douze cents hommes d'infanterie et un escadron de Granitz-hussards. Instruit de son mouvement, je le fis entourer, de grand matin, par la 36e demi-brigade. Tout ce corps mit bas les armes, et avec lui nous prîmes cinq pièces de canon.

« Vers Wesen, l'ennemi faisait beaucoup de résistance; neuf cents hommes et huit pièces de canon couvraient cette ville et la défendaient avec opiniâtreté. Le chef de brigade Godinot, qui, depuis la veille, tenait cette troupe en échec, en même temps qu'il garantissait mes derrières pendant les attaques de Schennis et de Kaltebrunn, fut chargé de prendre Wesen. Cet officier s'en acquitta avec autant d'intelligence que de bravoure; un bataillon tourna Wesen par les montagnes d'Amon; un autre attaqua la ville de front, et, après trois heures de combat, huit cents hommes, huit pièces de canon et vingt caissons furent en notre pouvoir.

« Pendant le jour, quelques hommes à cheval avaient pu passer par le pont de Grinau et sur le pont volant, vis-à-vis Schennis; je les donnai au chef de brigade Lochet, pour poursuivre l'ennemi qui, de tous côtés, se retirait précipitamment. Son arrière-garde fut jointe à Lichtensteig, dans la vallée de la Toss; on lui prit encore une pièce de canon et cent hommes.

« Les chaloupes canonnières, qui avaient si bien manœuvré sur le lac de Zurich, et protégé par leur feu le débarquement de Schmerikon, se portèrent ensuite sur Raperschwyl, où elles prirent toute la flottille de l'Anglais Williams, tandis qu'un fort détachement que j'avais fait partir d'Uznach, y arriva par la grande route, et s'empara de plusieurs pièces de canon, de beaucoup d'affûts et de grands magasins de vivres.

« Le résultat de ces deux journées de victoire, où tous les officiers se sont conduits de manière à mériter les plus grands éloges, nous a donné trois mille cinq cents prisonniers, vingt-cinq pièces de canon, trente-trois caissons, quatre drapeaux et une flottille; la perte de l'ennemi, en hommes tués et blessés, est en outre fort considérable; on en compte plus de deux mille.

« Je parlerai avec plaisir du chef de brigade Lochet, commandant la 94e de ligne, qui n'a rien trouvé de difficile pour son courage, dans la mis-

sion importante que je lui avais confiée ; de son adjudant-major Valot, qui, le premier, mit pied à terre à Schmerikon ; de l'adjudant-major Delare, de la 36e, commandant les nageurs, ainsi que des dix officiers qui, avec ces hommes intrépides, contribuèrent d'une manière si distinguée au succès de la droite ; du capitaine Muller, commandant le bataillon de grenadiers, à la tête duquel étaient les carabiniers de la 25e demi-brigade d'infanterie légère. On n'est pas plus brave que ce bataillon, on n'est pas plus audacieux que son chef : il fut blessé dans une charge à l'attaque de Schennis, après avoir résisté plusieurs heures aux efforts de deux bataillons autrichiens, qui étaient en avant de ce village.

« L'artillerie, commandée par le chef de bataillon Guardia, a été d'une adresse admirable, et le détachement de pontonniers, aux ordres du capitaine Chapelle, d'une activité exemplaire.

« Le général Mainoni commandait la brigade de droite, et le général Laval celle de gauche ; ils se sont l'un et l'autre acquis beaucoup de gloire. L'adjudant général Saligny ne s'est pas moins distingué ; cet officier réunit des connaissances rares à une bravoure remarquable.

« Je ne puis m'empêcher de citer le capitaine Franceschi, mon aide de camp, qui, dans ces deux journées, a donné, comme dans les autres occa-

sions, des preuves multipliées de valeur et d'une grande intelligence. »

Suivaient d'autres citations et des demandes de récompenses, qui furent presque toutes accordées.

Sur ma droite et en même temps, le général Molitor était attaqué par les avant-gardes des généraux Jellachich et Linken, qui précédaient le mouvement du maréchal Souwarow. D'une part, huit bataillons autrichiens, partis de Wallenstadt, attaquèrent vivement, dans la journée du 25 septembre, les ponts de Glaris et de Netsthal; mais ils furent constamment repoussés par les trois bataillons qui gardaient ces postes. De l'autre, la division autrichienne du général Linken descendait le Sernsthal, et dépassait déjà le village d'Engi. Trop faible pour l'arrêter, le général Molitor ne pouvait que ralentir sa marche. Un bataillon, placé à Mitlody, pour couvrir Glaris, lutta pendant toute la journée contre des forces supérieures; mais il ne put, à la fin, empêcher l'ennemi d'entrer dans cette ville. Cependant, le lendemain, comme le chef de brigade Godinot venait d'enlever Wesen, le général Molitor, à qui je fis passer des renforts, put déboucher sur le corps qui avait attaqué Netsthal, le repousser au delà de Kremsen, en lui faisant six cents prisonniers, et prendre, en

même temps, une bonne position en avant de Nœfels, pour empêcher le général Linken de déboucher de Glaris.

L'armée russe du maréchal Souwarow allait arriver. Mais je dois suspendre le récit des opérations sur ce point, pour rapporter la victoire remportée, par le général en chef Masséna, sur la Limmath et à Zurich.

Bataille de Zurich. Trois attaques furent formées : celle de droite, commandée par le général Mortier, eut pour mission de repousser dans Zurich le corps russe qui était campé en avant de la ville, sur les deux rives de la Sihl. A la gauche, le général Ménard reçut ordre d'attirer l'attention des ennemis vers la basse Limmath et de jeter quelques troupes sur la rive droite, au moyen des bateaux qu'à cet effet on fit descendre de la Reuss et de l'Aar. Enfin, la principale attaque que dirigeait en personne le général en chef, devait forcer le passage de la Limmath, à Dietikon, et combattre les principales forces ennemies.

Ces dispositions eurent partout un plein succès. Non-seulement le géneral Mortier réussit à faire rentrer dans Zurich le corps russe qui était sur la Sihl, mais il le maltraita de telle sorte, que le général Korsakow détacha six bataillons de sa réserve, pour secourir ce corps. Ainsi, au début de l'attaque, le géneral ennemi commit la faute de dé-

garnir son centre, pour défendre Zurich, tandis qu'il pouvait se contenter de détruire les ponts et de laisser la ville se défendre elle-même, ou du moins de n'y laisser que peu de troupes, qui y auraient suffi.

Un feu très-vif, et les démonstrations apparentes que fit le général Ménard pour passer l'Aar, immédiatement au-dessous du confluent de la Limmath, trompèrent encore les ennemis; ils crurent que le véritable passage devait s'effectuer sur ce point, et ils y laissèrent, pendant toute la journée du 25 septembre, une partie de leurs forces.

Ces deux méprises favorisèrent singulièrement l'attaque principale, pour le succès de laquelle le général Masséna avait d'ailleurs fait les meilleures dispositions. Dans la nuit qui précéda le passage, l'artillerie destinée à le protéger fut placée en position, les troupes se rendirent au bord de la rivière, où l'on fit aussi arriver, par terre, de Bremgarten sur la Reuss, un bel équipage de pont. A la pointe du jour, on lança les bateaux, et six cents hommes d'élite furent aussitôt transportés sur la rive droite. Un feu très-vif de mousqueterie et de mitraille partit alors des postes ennemis: bientôt nos batteries l'eurent éteint; les Russes, poursuivis au pas de charge, se rallièrent au bois de sapins qui borde le plateau de Fahr, et y soutinrent une heure d'engagement. Cependant, des

renforts arrivaient incessamment à notre avant-garde, et le pont s'établissait sans obstacle ; il était fini à sept heures et demie, et les troupes de toutes les armes le passèrent. A dix heures, le général Masséna était maître des camps de Weiningen et de Hong ; il occupa les hauteurs qui séparent la vallée de la Limmath de celle de la Glatt, y prit position, et poussa ses postes jusqu'à la route de Winterthur, par Schwamendingen, au revers du Zurich-Berg. Tels étaient les succès de la première journée ; la seconde fut pour les résultats.

Revenu de sa méprise, le général Korsakow rassembla, pendant la nuit, son armée en arrière de Zurich, et il fit venir, par des détours, le corps qui était sur la basse Limmath et sur l'Aar. Au jour, on vit l'armée russe en bataille, formée sur plusieurs lignes parallèles à la route de Winterthur, la droite appuyée à la Glatt, le centre couronnant les hauteurs du Zurich-Berg, et la gauche dirigée vers Zurich. La ville était encore occupée par des troupes, qui en préparaient l'évacuation.

De son côté, le général Masséna s'était aussi renforcé de toutes les troupes qu'il avait pu tirer de la rive gauche de la Limmath, et il se disposait à renouveler ses attaques, pour forcer les ennemis dans leurs positions, et pour entrer de vive force, par les deux rives, dans Zurich ; mais il fut prévenu. Le 26 au matin, le général Korsakow en-

gagea le combat sur la route de Wintherthur, qui devait servir à la retraite de son armée. Il lui importait essentiellement de s'en rendre maître. Cette route, nécessaire aux deux armées, était comme le gage de la bataille; aussi fit-on, de part et d'autre, les plus grands efforts pour s'en emparer ou pour s'y maintenir. Elle fut prise et reprise plusieurs fois, et on s'y battit avec acharnement. A la fin cependant, une dernière charge, exécutée avec impétuosité par les généraux Lorge et Gazan, nous en acquit la possession. Les Russes furent culbutés et obligés de se sauver, dans le plus affreux désordre, n'emmenant qu'une seule pièce de canon, et laissant au pouvoir des vainqueurs le restant de leur artillerie, la totalité de leurs bagages, une multitude innombrable de voitures de toute espèce, et plusieurs milliers de prisonniers.

Le sort de Zurich était décidé; mais les Russes y avaient encore une arrière-garde, qui en défendait l'entrée, pour laisser écouler leurs équipages. Le général Oudinot, chef de l'état-major de l'armée, se mit à la tête d'une colonne, pénétra dans le faubourg, marcha vers la porte de Baden, qu'il força à coups de canon, et poursuivit les ennemis à travers les rues; en même temps, le général Klein entrait dans la partie de la ville située sur la rive gauche de la Limmath. Le plus grand désastre que puisse éprouver une ville, est d'être prise d'as-

saut. La voix des officiers est alors impuissante, pour contenir les soldats exaspérés par la résistance qu'ils ont rencontrée, et souvent engagés dans une multitude de combats particuliers. La ville de Zurich éprouva ce malheur; beaucoup d'excès y furent commis, et beaucoup de sang fut répandu. Le célèbre Lavater y perdit la vie; il fut frappé par une balle tirée au hasard, car les recherches les plus minutieuses, faites pour découvrir l'auteur de sa mort, furent infructueuses. Lavater était entouré de la vénération publique, et sa mort causa l'impression la plus douloureuse.

Quelques colonnes russes parvinrent seulement à s'échapper et à gagner Schaffhouse, où le général Korsakow les rallia avec le corps de Condé, fort de six mille hommes, et avec une division de dix mille Bavarois, qui y arrivaient en même temps. S'il nous avait été possible, au général Masséna et à moi, de poursuivre vigoureusement, chacun de notre côté, les corps russes et autrichiens qui venaient d'être défaits, nous aurions, sans aucun doute, achevé la destruction de ce qui en restait encore; mais l'armée du maréchal Souwarow, qui débouchait sur nos derrières, ne nous le permit pas. Le général Masséna arrivait sur la Thur, et j'arrivais moi-même à Lichtensteig, avec la brigade du général Laval, après avoir envoyé

le général Mainoni au soutien du général Molitor; je suivais, mais sans dépasser toutefois Lichtensteig, le corps du général Petrasch, qui se retirait précipitamment par Saint-Gall, sur Rheineck, où il se hâta de repasser le Rhin; lorsque nous apprimes que le maréchal Souwarow venait de forcer le passage du Saint-Gothard et accourait au secours de ses lieutenants.

Lorsqu'il avait appris la défaite des Russes devant Zurich, il avait écrit à ses généraux : « Vous répondez, sur votre tête, d'un pas de plus que vous feriez en arrière. Je viens réparer vos fautes. » Il n'arriva, cependant, que pour en augmenter encore les conséquences.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE XIV.

N° 18.

NOTE.

L'heureux essai que je fis d'un corps de nageurs au passage de la Linth, fut ensuite imité avec succès, dans la campagne suivante, par le général Lecourbe, pour passer le Danube. Ces deux exemples, qu'il suffit de citer, quoique sans doute il en existe encore d'autres, devraient engager à faire admettre, comme partie élémentaire de l'instruction des troupes, les exercices de natation. Combien d'occasions sont manquées, parce que, dans les attaques ou dans les poursuites, on est arrêté par des courants d'eau non guéables, qui font perdre beaucoup de temps! Combien de militaires, restés en arrière, sont perdus dans les retraites, parce qu'ils ne savent pas nager!

Ce que je viens de dire s'applique à toutes les

armes, même à la cavalerie, quoiqu'elle en ait moins besoin que l'infanterie. On peut cependant rappeler, pour la cavalerie, le célèbre passage du Rhin par Louis XIV, et d'autres exemples encore.

En général, j'ai toujours pensé que les soldats français n'étaient pas suffisamment exercés à la gymnastique, dont la natation fait partie, et dont les exercices sont si utiles au développement du corps et même à celui de l'intelligence. Les anciens y attachaient une grande importance. Je voudrais donc, qu'à leur exemple, ces exercices entrassent dans l'éducation des troupes, et que les chefs eussent le bon esprit d'en faire un sujet de récréation et d'amusement, comme je l'ai souvent fait pratiquer. Je voudrais aussi qu'on accoutumât l'infanterie à faire de longues marches, en l'habituant par degrés à porter de fortes charges, enfin que tous les travaux auxquels elle peut être employée à la guerre, lui devinssent familiers, tels que ceux de l'artillerie et du génie. Déjà, dans une foule d'occasions, l'infanterie fournit des auxiliaires à ces corps spéciaux, car on la met partout. Pourquoi les canonniers et les sapeurs ont-ils généralement la supériorité sur les fantassins? C'est qu'ils sont sans cesse occupés, et qu'aucun genre d'instruction militaire ne leur est étranger. On ne dira pas que les détails du service de l'infanterie l'absorbent entièrement, et qu'en exiger davantage serait abuser de ses forces. Je connais, aussi bien que personne, jusqu'à quel point la force corporelle peut aller, et je sais, par expé-

rience, qu'on l'augmente en l'exerçant; je sais aussi qu'à toute chose il faut du temps, et qu'il faut en accorder à l'infanterie, pour remplir l'objet de son institution; mais je sais qu'un fantassin n'est pas encore soldat, tel que je le conçois et tel que j'en ai vu, parce qu'il a appris à manier son fusil et à marcher en cadence. Pour le devenir, son corps doit être endurci aux fatigues et accoutumé au travail; car c'est une erreur de croire que le soldat d'infanterie soit fait en trois mois, c'est-à-dire quand il sait l'exercice et qu'il a suivi les degrés des mouvements jusqu'à l'école de bataillon. Je suis convaincu qu'il faut plus de temps pour faire un bon soldat d'infanterie que pour faire un cavalier, et on sera de mon avis, si on considère que la sphère de celui-ci est circonscrite, tandis que le premier, par tout ce que l'on exige de lui, voit la sienne s'agrandir, à mesure qu'il avance dans la carrière. Les exemples, que j'aurai occasion de citer ailleurs, appuieront ces observations.

N° 19.

Au général Mainoni.

Lacken, 2 vendémiaire an VIII.

Je vous adresse, citoyen général, une instruction relative à l'attaque de demain. Je vous prie de tout préparer, afin d'être prêt à l'heure prescrite, pour

vous conformer aux dispositions qu'elle renferme. A dix heures de nuit, vous recevrez les deux bataillons de la 44e, qui vous manquent, ainsi que le bataillon de grenadiers. Quoique la nuit dernière on n'ait pas pu reconnaître le gué, qu'on assure exister au-dessous de la chapelle de Schennis, il ne faut pas renoncer à la tentative de passer sur ce point. Veuillez le faire sonder de nouveau, la nuit prochaine; peut-être que, les eaux ayant baissé, on pourra le découvrir.

Je vous prie de bien recommander à l'officier du génie de rendre praticable le chemin qui conduit de Bilten sur la Linth, à l'endroit où je désire que les bateaux soient lancés, afin que les haquets et deux pièces de canon puissent le suivre. Il faut que ce travail soit terminé avant minuit. Je vous prie de faire observer le plus grand silence, et d'éviter la confusion. Je serai de bonne heure près de vous.

SOULT.

Instruction.

Demain 3 vendémiaire, à trois heures du matin, la 3e division passera la Linth, pour attaquer l'ennemi dans sa position. Ce mouvement se fera d'après les dispositions suivantes :

Le général Mainoni, ayant à ses ordres les 1er et 2e bataillons de la 25e demi-brigade d'infanterie légère, deux bataillons de la 44e d'infanterie de ligne, le bataillon de grenadiers, auquel seront jointes les

trois compagnies de carabiniers de la 25e, trois escadrons du 10e de chasseurs à cheval, la deuxième compagnie du 6e d'artillerie légère et deux obusiers de position, effectuera son passage, avec une partie de son infanterie, par le gué situé au-dessous de la chapelle de Schennis, tandis que les bateaux seront lancés à l'eau, un peu au-dessous de l'angle rentrant que forme la Linth, à droite de Bilten, et où passeront l'artillerie et la cavalerie avec le restant de l'infanterie. Dans le cas où le passage du gué ne serait pas praticable, alors toute la troupe passera sur les bateaux et ponts qui seront jetés sur la Linth, à l'endroit indiqué ci-dessus.

Aussitôt qu'il y aura assez d'infanterie sur la rive droite, pour pouvoir marcher à l'ennemi, le général Mainoni la dirigera vers la chapelle, pour s'emparer de la grande route de Wesen et attaquer l'ennemi par le flanc gauche de son camp ; il aura soin d'appuyer sa droite au revers de la montagne, afin que l'ennemi ne puisse y faire passer de troupes.

Le général Mainoni est prévenu qu'un détachement de nageurs effectuera son passage, un peu au-dessus de l'endroit où l'on présume que le gué existe, pour enlever les postes ennemis qui peuvent se trouver vis-à-vis l'endroit où les bateaux doivent être lancés, et ensuite aller attaquer les redoutes, à l'arme blanche.

Le général Mainoni, étant maître de Schennis, et ayant forcé l'ennemi à évacuer les redoutes qu'il a dans cette partie, détachera de suite un bataillon

de la 25e, auquel il joindra une compagnie de chasseurs et deux pièces d'artillerie, le tout sous les ordres du chef de brigade Godinot, et les portera sur Wesen, pour s'emparer de cette ville et des troupes ennemies qui pourraient s'y trouver, ainsi que pour faciliter au général Molitor, qui aura attaqué Wesen, son passage. Le chef de brigade Godinot sera prévenu que, sitôt que les troupes du général Molitor auront occupé Wesen et y auront pris position, il devra rentrer de suite avec son détachement, à la brigade de droite, dont il fait partie.

Avec le restant de ses troupes, et quand l'artillerie et la cavalerie seront passées, le général Mainoni prendra la grande route de Uznach, marchera de suite sur Kaltebrunn, par Dorfli, culbutera tout ce que l'ennemi voudrait opposer à son passage, et s'éclairera, sur sa droite, pour s'assurer que l'ennemi n'a pas de troupes sur le revers de la montagne, et sur sa gauche, pour se lier autant que possible avec les troupes du chef de brigade Lapisse, qui commandera l'attaque du centre, et avec lequel il opérera sa jonction à Kaltebrunn.

Le chef de brigade Lapisse, commandant la réserve, composée de la 36e et des deux pièces de 4, fera tous ses efforts pour effectuer son passage par le gué situé entre Schennis et Reichenbourg, de manière à pouvoir s'emparer de suite de la montagne de Benken, marcher sur Kaltebrunn et y attaquer la réserve de l'ennemi. Le chef de brigade Lapisse aura soin, aussitôt qu'il sera maître, de la

montagne, de détacher un bataillon sur Benken, pour s'en emparer et enlever, s'il est possible, les troupes et canons que l'ennemi retirera de la redoute de Reichenbourg. Il aura soin aussi de chercher à communiquer avec les troupes du général Mainoni, mais de garder toujours en force la montagne. Quand il sera arrivé à la hauteur de Kaltebrunn, il recevra de nouveaux ordres.

Le général Laval, ayant à ses ordres le 3e bataillon de la 25e légère, la 94e de ligne, un bataillon de la 44e, un escadron du 10e de chasseurs et un du 7e de hussards, avec une compagnie d'artillerie légère, effectuera son passage dans les environs du pont de Grinau, et depuis ce point jusqu'à l'embouchure de la Linth, dans le lac. Il marchera sur Uznach, dont il s'emparera, et détachera de suite un parti sur la grande route de Lichtensteig, pour y poursuivre l'ennemi, et un second parti sur la grande route de Rapperschwyl, pour s'assurer de ce qui s'y passe et nettoyer d'ennemis cette partie. Avec le gros de ses troupes, le général Laval prendra position en avant d'Uznach, cherchera à communiquer avec celles qui sont à Kaltebrunn, et attendra de nouveaux ordres.

Le général Laval est prévenu que les chaloupes canonnières, protégeant un convoi de plusieurs barques qui porteront des troupes de débarquement, doivent opérer une descente vers Schmerikon, pour s'emparer des embarcations de l'ennemi, et attirer son attention dans cette partie. En même temps, une

partie de ces barques, portant aussi des troupes de débarquement, entreront dans la Linth, qu'elles remonteront jusqu'à hauteur du chemin pratiqué à gauche des ouvrages de Grinau, jetteront sur la rive droite les troupes qu'elles auront à bord, et resteront dans cette partie, pour passer les autres troupes, que le général Laval aura jugé devoir faire passer sur ce point. Cette opération sera soutenue par le feu des chaloupes canonnières et par celui de la redoute de Grinau.

Le général Laval fera tous ses efforts pour faire rétablir avec célérité le pont de Grinau; il poussera son attaque avec vigueur, afin d'enlever les redoutes de l'ennemi, et de s'emparer d'Uznach, avant que l'ennemi ait pu y porter des secours, et il me rendra compte de son opération à l'attaque de droite, où je me tiendrai.

Dans le cas où le chef de brigade Lapisse n'aurait pu effectuer son passage, il m'en rendra compte de suite, et tiendra ses troupes prêtes à être portées sur Schennis ou Uznach, à celui des deux passages qui aurait été le premier opéré.

Pour qu'il n'y ait pas de confusion dans cette opération, les troupes devront être réunies aux différents points d'attaque, à une heure du matin; elles y resteront, sans feu et en silence, jusqu'au moment du passage. Les redoutes seront armées en même temps. A chaque attaque, il y aura des subdivisions d'ambulance.

Les généraux veilleront à ce qu'un grand nombre

de soldats, sous prétexte d'aller conduire les blessés, ne quittent pas leurs rangs. Ce soir, l'eau-de-vie sera distribuée à toute la division.

SOULT.

(Ordre semblable donné au général Laval).

Au citoyen Gauthier, lieutenant de pontonniers, commandant les chaloupes canonnières.

Lacken, 2 vendémiaire an VIII.

Pour assurer le succès de l'attaque que la division doit faire demain sur Uznach, il entre dans mes dispositions, citoyen, que les chaloupes canonnières que vous commandez, protégent ce mouvement et celui des troupes qui seront embarquées à Lacken, sur les barques et nacelles qui s'y trouvent, et qui formeront une expédition particulière, mais cependant liée à l'expédition générale. En conséquence, je vous préviens que sur les six barques, du port de cinquante hommes chacune, qui se trouvent à Lacken, il y aura d'embarqué trois cents hommes d'infanterie commandés par le citoyen Vatot, adjudant-major à la 94e demi-brigade, que vous conduirez à gauche de Schmerikon, pour y opérer une descente et fixer l'attention de l'ennemi sur cette partie. Ce détachement devra attaquer, avec la plus grande vigueur, tout ce qu'il trouvera d'ennemis, s'emparer du village de Schmerikon, et vous donner la facilité de prendre les embarcations ennemies qui s'y trouvent,

et que vous rejetteriez de suite sur la rive gauche du lac et sur l'embouchure de la Linth.

Comme il peut arriver que l'ennemi cherche à repousser ce détachement après qu'il aura opéré sa descente, vous aurez soin de le protéger par le feu de vos chaloupes, et même de tenir les barques qui l'auront porté, prêtes à le recevoir, s'il était obligé de se rembarquer. Je vous préviens cependant que ce détachement doit chercher à pénétrer au-dessus de Schmerikon, pour venir se joindre aux troupes qui auront passé la Linth, au-dessus de son embouchure dans le lac.

Les six autres barques qui se trouvent à Lacken, dont quatre du port de cent cinquante hommes chacune, et deux de quarante, sont destinées à recevoir un détachement de sept cents hommes commandé par le chef de brigade Lochet, qui doit le mener jusqu'à l'embouchure de la Linth, et ensuite remonter cette rivière, pour pouvoir effectuer son passage sur la rive droite, à un point qui lui est déterminé. Le mouvement de ces dernières barques se fera en même temps que le vôtre, et vous devez protéger leur marche.

Il sera essentiel qu'une de vos chaloupes soit détachée, pour se porter vers Bolingen, et y enlever, s'il est possible, les embarcations ennemies qui s'y trouvent. Dans tous les cas, vous en laisserez une en croisière à hauteur de ce point, pour vous mettre à couvert des manœuvres que l'ennemi pourrait faire sur vos derrières.

J'attache une grande importance à votre expédition, de laquelle peut-être dépend le succès de nos opérations sur Uznach. Ayez soin, aussitôt que l'attaque sera commencée, de protéger le mouvement des troupes par le feu que vous ferez de vos chaloupes, et en même temps, d'intercepter la communication d'Uznach à Rapperschwyl, également par votre feu.

L'attaque que doit faire la division doit commencer à trois heures. Ainsi, pour que les troupes que vous embarquerez soient arrivées à temps, il est nécessaire que vous partiez à minuit de Lacken. Donnez vos ordres en conséquence. Je vous préviens que deux pièces de 4, avec deux compagnies d'infanterie, resteront à Lacken et à la pointe de Nuelen, pour vous protéger en cas d'événement.

S'il vous survenait quelque chose d'extraordinaire, vous en préviendriez le général Laval, qui commandera l'attaque d'Uznach.

SOULT.

Au citoyen Delare, adjudant-major.

Lacken, 2 vendémiaire an VIII.

Le détachement que vous commandez, citoyen, est destiné à passer la Linth, à la nage, au-dessous de la chapelle de Schennis. Aussitôt que vous aurez rallié votre monde sur la rive droite, vous vous porterez en masse sur les redoutes de l'en-

nemi, vous enclouerez ses pièces, vous disperserez les canonniers et porterez le désordre dans ses rangs.

Recommandez à votre troupe le plus complet silence, le succès de l'expédition en dépend; qu'elle ne se serve que de l'arme blanche, il est impossible que l'ennemi résiste à son impétuosité. Quand vous serez maîtres des redoutes et que les pièces seront enclouées, si l'ennemi marche sur vous pour vous combattre, vous payerez d'audace, vous ferez battre la charge par tous vos tambours, et vous irez à l'ennemi, sans brûler une amorce, en criant : *Bender, sauve qui peut!* Cette manœuvre doit nécessairement l'intimider. Dans tous les cas, si vous êtes forcé à la retraite, elle vous est toujours assurée sur la Linth.

Vous préparerez votre troupe de manière à ce qu'elle passe la Linth, à deux heures et demie précises du matin. La division commencera son mouvement, quand votre opération sera finie.

SOULT.

N° 20.

Le général en chef Masséna au général de division Soult.

Lendzbourg, 6e jour complémentaire an VII.

Je m'empresse, mon cher général, de vous expédier une seconde ordonnance, pour vous accuser ré-

ception de votre lettre et pour vous demander très-positivement si le délai d'un jour, que je vous demande, pourrait nuire à la réussite de votre passage. Dans ce dernier cas, l'attaque n'aurait lieu que le 4 au matin. Si au contraire vous pouvez l'exécuter, le 3 au matin, vous pouvez tout préparer pour son exécution. Je fais appeler, à l'instant même, Rheinwald, pour qu'il donne l'ordre aux Suisses d'arriver à marches forcées. Il me fait observer qu'ils ne peuvent arriver plus vite; ce qui me décide, à moins que vous ne puissiez vous en passer, à renvoyer l'affaire au 4. Votre réponse me servira de règle.

Je vous embrasse,

MASSÉNA.

Au général en chef Masséna.

Lacken, 6e jour complémentaire an VII.

Si les Suisses, que m'a annoncés le général Rheinwald, arrivent exactement les 1er et 2 vendémiaire, je puis, mon cher général, agir le 3; mes préparatifs seront terminés le 2. Je compte sur des succès, et je regarde l'attaque comme nécessaire, sans quoi nous serions prévenus par l'ennemi : ses dispositions l'annoncent. Le corps de Condé ne tardera pas à arriver.

D'après toutes ces considérations, je pense que

vous pouvez fixer l'attaque au 3 au matin; mais ayez la complaisance de faire expédier un ordre aux Suisses, pour qu'ils pressent leur marche. Trois heures de retard sont à considérer, et pourraient nuire en pareille circonstance.

SOULT.

CHAPITRE XV

SOMMAIRE DU CHAPITRE XV.

Fin de la campagne de Suisse — Le maréchal Souwarow entre en Suisse. — Il est défait et se retire de la Suisse avec les débris de son armée. — L'armée du Danube s'établit sur la ligne du Rhin. — Opérations de l'armée d'observation du Rhin. — 18 Brumaire. — Le général Moreau. — Interruption des hostilités. — Observations sur la campagne de Suisse.

CHAPITRE XV.

Arrivée du maréchal Souwarow au Saint-Gothard.

L'instruction envoyée d'Italie par le maréchal Souwarow aux généraux de l'armée alliée, en Suisse [1], et qui fut trouvée dans les papiers que nous prîmes, est un document d'autant plus précieux qu'il éclaire parfaitement sur le plan d'attaque du généralissime russe, sur la réunion, la marche et la direction de ses troupes. On y remarque sa prévoyance à faire appuyer leurs mouvements, ses vues sur l'usage de l'arme blanche et sur l'emploi des colonnes dans les attaques, enfin les divers degrés de confiance qu'il accordait aux généraux autrichiens Hotze et Linken, en leur demandant des renseignements sur les localités, et leur avis sur la manière de faire la guerre en Suisse. Il indiquait, à jour fixe, son arrivée au pied du Saint-Gothard, et l'instant où il commen-

1 Voir à la fin du chapitre, n° 21.

cerait ses opérations. Mais il éprouva des retards que nous mîmes à profit.

Au lieu d'être à Airolo le 17, comme il l'avait annoncé, il n'y arriva que le 23, et il en repoussa sans peine le poste français qui s'y trouvait. Le lendemain, il marcha à l'attaque du Saint-Gothard. La colonne du général russe Rosenberg, destinée à tourner le passage, se dirigea, par les sources du Rhin et l'Ober-Alp, sur Urseren, pour gagner l'entrée de la Reuss, en s'assurant du passage du trou d'Uri et du pont du Diable. Celle du général autrichien Auffenberg se porta de Dissentis, par le Crispalt et le Maderanerthal, sur Amsteig, afin d'intercepter la retraite de nos troupes qui défendaient le Saint-Gothard. Le général Linken opéra son mouvement sur Glaris, comme je l'ai rapporté déjà, et le corps du colonel Strauch fut chargé d'inquiéter, dans le haut Valais, la division du général Turreau; tandis que le maréchal Souwarow, gardant avec lui ses principales forces, se chargea lui-même d'emporter de front la position.

Résistance opiniâtre des généraux Gudin et Lecourbe.

Il disposait d'une supériorité de forces telle, que le résultat de son attaque ne pouvait être douteux. Néanmoins, le général Gudin, qui était chargé de défendre avec sa brigade le Saint-Gothard, lui opposa, pendant toute la journée du 24 septembre, une si grande résistance, que les Russes per-

dirent plus de douze cents hommes, et reculèrent. Pour la première fois, les exhortations et les menaces de leur général restèrent impuissantes. On raconte qu'il fit alors creuser une fosse, et qu'il y descendit, en disant qu'il ne voulait pas survivre à la honte de ses enfants, et qu'il serait enterré là où il les voyait reculer. A cette vue, les Russes font un dernier effort pour forcer le passage, en même temps que des détachements cherchent à tourner, dans les rochers, les flancs du général Gudin. Mais celui-ci effectue sa retraite en bon ordre sur Urseren, où il est renforcé par deux bataillons du général Loison, et il se hâte d'aller prendre position sur le mont Furca et le Grimsel, pour défendre la tête des vallées du Rhône et de l'Aar. Cette position le plaçait aussi à portée de reprendre le Saint-Gothard, si l'ennemi s'en éloignait, et de conserver à la droite de l'armée l'appui de la cime des Alpes.

Cependant le général Lecourbe, instruit de l'attaque du maréchal Souwarow, accourait au secours du général Gudin, avec le restant de la brigade du général Loison; il espérait le joindre à Urseren, le 25 septembre; mais l'ennemi y était déjà, et le général autrichien Auffenberg débouchait, par le Maderanerthal, sur Amsteig. Obligé de se replier, le général Lecourbe fit cependant défendre par son arrière-garde le pont du Diable,

d'où il s'avança jusqu'à Brunnen et Schwitz. C'est là que sa marche devait s'arrêter.

Dispositions du général Masséna.

Le rapport des progrès des Russes dans la vallée de la Reuss n'avait pu parvenir au général Masséna qu'après son entrée à Zurich, le lendemain du second jour de la bataille, au moment où les troupes qu'il avait mises à la poursuite du corps d'armée de Korsakow arrivaient sur la Thur. Aussitôt il donna ordre aux divisions des généraux Lorge et Ménard d'y prendre position, pour contenir les ennemis, s'ils revenaient sur leurs pas. Il fit diriger la quatrième division, commandée par le général Mortier, ainsi que la réserve de grenadiers, sur Schwitz, où lui-même se rendit, et il m'ordonna de venir immédiatement l'y joindre, pour prendre le commandement des troupes qu'il destinait à agir contre les troupes de Souwarow.

J'étais alors à Lichtensteig. J'avais envoyé une partie de ma division à Nœfels, au secours du général Molitor; une autre partie s'établissait à Wesen, et le restant suivait, jusqu'au delà de Saint-Gall, les divisions battues du général Hotze, qui se retiraient dans le Rhinthal. Ces dispositions étaient la conséquence de celles du général en chef.

Je laissai ma division au général Gazan, et j'arrivai près du général Masséna, à Schwitz, le 7 vendé-

miaire (29 septembre). Le même jour, le général Mortier avait eu un premier engagement avec l'avant-garde russe, qu'il chassa de Schwitz et qu'il repoussa dans le Muttenthal. Le combat fut très-vif; notre colonne, s'étant portée, avec précipitation, devant Mutten, donna sur un gros d'ennemis, qui lui fit éprouver des pertes, et la ramena; mais les renforts que le général Mortier reçut à propos lui firent reprendre l'avantage. Il pénétra de nouveau dans la vallée, et s'y établit; le lendemain, il y fit encore des progrès qui l'y affermirent. L'issue de la vallée fut ainsi entièrement fermée de ce côté, tandis que le général Loison établit sa brigade aux débouchés de Schachenthal, par lesquels les Russes étaient venus.

La marche des Russes avait été très-lente; leur armée formait une longue colonne décousue. Il ne leur restait plus que le passage du Brackel, pour sortir du Muttenthal, et se rendre, par le Klanthal, à Glaris, où le maréchal Souwarow devait croire que, suivant ses premières instructions, les généraux Linken et Jellachich s'étaient réunis et maintenus. Ne pouvant différer de les joindre, il engagea son avant-garde dans cette direction; mais il apprit qu'un corps français, placé dans le Klanthal, interceptait les communications, et l'empêchait de recevoir des nouvelles. Il crut pouvoir l'intimider, et il le fit som-

mer de se rendre. C'était un bataillon de la 84e demi-brigade, que le général Molitor avait laissé pour garder le débouché du Klanthal, pendant qu'il avait lui-même des affaires très-vives contre les Autrichiens, et qu'il les repoussait de Glaris. La réponse à la sommation fut : que ce serait lui-même qui ne tarderait pas à se rendre, que son rendez-vous avec les généraux Linken et Jellachich était manqué, que ces généraux venaient d'être battus et rejetés dans les Grisons. Souwarow alors n'eut d'autre parti à prendre que de suivre, avec le restant de son armée, le mouvement de son avant-garde, et de s'ouvrir le passage du Klanthal.

général Soult est chargé s opérations tre le maré- l Souwarow.

Dès mon arrivée à Schwitz, le général en chef m'avait remis le commandement des corps destinés à agir contre le maréchal Souwarow, et il était retourné, de sa personne, auprès des divisions qu'il avait laissées sur la Thur. Il y renvoya même la réserve de grenadiers tirée de ces divisions, pour agir contre le corps d'armée de Korsakow, et le rejeter définitivement au delà du Rhin. Les troupes dont il me donna la direction formaient trois autres divisions : celle que j'avais au passage de la Linth ; celle du général Mortier, auparavant commandée par moi, et celle du général Lecourbe. Ce général avait quitté, la veille, sa division pour se rendre à l'armée d'observation du

Rhin, au commandement de laquelle il venait d'être nommé [1].

Je m'empressai de prendre des dispositions, pour

1. Quelques écrivains ont fait honneur au général Lecourbe, de la défaite du maréchal Souwarow, et des pertes considérables que les Russes subirent, dans leur retraite. Leur légèreté à adopter des récits inexacts, et quelquefois intéressés, sans prendre la peine de les vérifier, peut-être même d'autres motifs que je ne veux pas apprécier, sont cause de cette erreur, que j'ai pu contribuer à accréditer, par mon silence. Mais je n'ai jamais aimé à entretenir le public de mes services, et j'ai même, plusieurs fois, refusé les demandes de renseignements personnels, qui m'ont été faites, par des compilateurs de biographies. Je pensais que la publication des documents officiels, qui seuls doivent servir de matériaux à l'histoire, rétablirait, tôt ou tard, la vérité, ou tout au moins, que je serais à temps, lorsque je m'occuperais de la rédaction de mes mémoires.

Ce moment est venu. J'ai toute ma correspondance avec le général en chef, et avec les officiers sous mes ordres, celle que j'ai reçue, comme celle que j'ai écrite, pour rétablir les faits, dans toute leur précision. J'ajoute, pour la mémoire du général Lecourbe, que sa carrière, si brillante et si prématurément terminée, n'a pas besoin qu'on lui attribue ce qui ne lui appartient pas.

Le général Lecourbe, si bien secondé par les généraux sous ses ordres, et notamment par les généraux Gudin et Loison, rendit, à l'armée française, l'éminent service de retarder la marche de l'armée russe dans la vallée de la Reuss, depuis le Saint-Gothard, jusqu'au lac des Quatre-Cantons, en lui disputant le terrain pas à pas, et en ne cédant qu'à des forces qui devaient l'écraser. Il déploya autant d'habileté que de courage et de ténacité. Ce fut à la fin de

resserrer l'armée de Souwarow dans le Muttenthal. Mais, prévoyant que la pénurie des vivres et la nécessité de continuer ses opérations l'obligeraient bientôt d'en sortir, je me préparai aussi à

cette retraite, devant Altorf, qu'il reçut sa nomination au commandement de l'armée d'observation du Rhin, et il partit immédiatement, pour se rendre à son nouveau poste. Ainsi, il n'a pu prendre aucune part aux opérations suivantes, lorsque nous avons repris l'offensive contre le maréchal Souwarow.

La part exclusive qu'on a essayé de faire au général Molitor, d'avoir fait échouer le second projet du général Souwarow, n'est pas plus exacte. Ce général s'est brillamment conduit, il a pris une belle part à nos succès, et je lui rends toute justice ; mais il était sous mes ordres, et il n'était guidé que par mes instructions. Il était même placé sous les ordres du général Gazan, et il passa ensuite sous ceux du général Mortier. Un ordre de l'état major général avait fixé la composition du corps d'armée, mis à mes ordres, et avec lequel je fus seul chargé, de renverser les dernières espérances du maréchal Souwarow, et de l'obliger à quitter la Suisse pour ne recueillir, qu'au delà du Rhin, les tristes débris de son armée. J'agissais, sans nul doute, d'après les instructions générales du général en chef Masséna, sur qui je reporte tout le mérite des belles conceptions, qui lui acquirent tant de gloire dans cette mémorable campagne. Mais, dans les opérations contre le maréchal Souwarow, comme au passage de la Linth, je n'en étais pas moins, complétement séparé de lui, et j'agissais avec une entière indépendance. Je me plais à citer, en même temps, l'active coopération que me donnèrent les généraux Mortier, Gazan, Molitor et Loison. Aux uns et aux autres, nos actions nous appartiennent.

Voir à la fin du chapitre, pièces n° 22.

agir contre elle, soit qu'elle tentât de nouveau de s'ouvrir un passage sur Schwitz, soit qu'elle entreprît de descendre sur la Linth, par le Brackel. Le général Mortier était au débouché du Muttenthal. Je dirigeai sur la Linth, et au soutien du général Molitor, le général Gazan, avec ce qui restait de ma division, dont une partie avait déjà été envoyée au général Molitor. En même temps, une forte réserve, placée à Einsiedlen, était prête à marcher au secours de celui de ces deux points, qui serait menacé.

Comme je l'avais prévu, le maréchal Souwarow, ne pouvant se maintenir dans le Muttenthal, évacua cette vallée et passa dans celle de la Linth. Je rendis compte de ce mouvement au général en chef.

« Einsiedlen, le 11 vendémiaire an VIII (3 octobre 1799.)

« Le général Mortier me rend compte, mon cher général, que les Russes ont évacué le Muttenthal; les derniers Cosaques en sont sortis, à deux heures après midi. Ils ont laissé six cents blessés dans le couvent de Mutten, où se trouvent aussi plusieurs de nos blessés, desquels ils ont pris grand soin. Il y a parmi les leurs des officiers de marque, entre autres le prince russe Metschersky. Le général Mortier a ordonné qu'ils soient

évacués sur Zug et Lucerne, et il a envoyé des officiers de santé ainsi que des vivres ; ils manquaient de tout. Mutten est occupé par nos troupes.

« On n'a pu encore apprendre quelle direction l'ennemi a prise ; mais il est à présumer qu'il s'est porté sur Glaris, pour attaquer les troupes que nous avons sur la Linth. J'en préviens le général Gazan et je fais tenir la réserve, que j'ai à Einsiedlen, prête à marcher à son secours. En même temps, je donne ordre au général Loison de surveiller les mouvements des Russes, et dans le cas, comme je le suppose, où ils ne seraient pas retournés sur Altorff, de porter un corps sur le Linthal, en remontant le Schachenthal, tandis qu'il dirigera un détachement sur Steig, si déjà il ne l'a fait.

« Le général Mortier marchera sur Glaris, par le Klanthal, laissant une réserve à Mutten, pour couvrir le Bisithal et en chasser les corps ennemis qui y seraient restés, ainsi que pour recevoir ce qui pourrait revenir du Linthal. Dans le cas où l'ennemi n'attaquerait pas demain le général Gazan, alors on pourra croire qu'il se dispose à marcher vers les Grisons et Sargans, pour joindre l'armée battue, et, par la réunion de ces forces, reprendre l'offensive et chercher à vous faire repasser la Limmath. Si cela arrivait, je ne manque-

rais pas, après avoir fait nettoyer le Linthal, de porter des troupes sur Flims, par le Pantenbruck, et sur Wallenstadt, par Kremsen, en même temps que, rassemblant sur la Linth quinze bataillons avec toute ma cavalerie, je porterais cette masse en avant de Lichtensteig, pour suivre les mouvements des ennemis et tomber sur leur flanc gauche, s'ils venaient vous attaquer.

« Cette manœuvre est naturellement subordonnée aux mouvements de l'ennemi, que je viens de supposer, et dans ce cas, je ne doute pas que vous ne l'approuviez. Veuillez me donner de vos nouvelles; demain je serai sur la Linth. »

Le maréchal Souwarow débouche sur Glaris.

Le bataillon de la 84e demi-brigade, placé au débouché du Klanthal, n'avait pu soutenir le poids de l'armée de Souwarow. Cependant la résistance fut assez longue pour donner le temps au général Molitor d'arriver à son secours, avec ce qui lui restait de troupes, et de les échelonner sur les deux rives de la Linth, partie devant Mollis, et partie en tête du défilé, en arrière de Netsthal. Dans la journée du 3 octobre, les ennemis dirigèrent leurs efforts sur ce dernier point; mais, soutenu par les renforts successifs que le général Gazan amena, le général Molitor défendit opiniâtrement sa position; il reprit trois fois le village de Noefels, repoussa les attaques réitérées des

Russes, et à la huitième, exécutée à l'entrée de la nuit, il les conduisit jusqu'à Netsthal, après leur avoir fait éprouver une perte de plus de deux mille hommes.

L'acharnement que les Russes avaient mis à ces attaques, nous fit penser que le maréchal Souwarow persistait dans le dessein de marcher sur Zurich, pour y rallier l'armée du général Korsakow qui, de son côté, se disposait à attaquer les divisions de notre gauche laissées sur la Thur. Il eût sans doute pris cette direction, s'il n'eût éprouvé une résistance invincible à Noefels. Reconnaissant alors l'inutilité de ses efforts, voyant ses troupes dépérir à tout instant, manquant entièrement de subsistances, et craignant avec raison d'être enfermé à Glaris, s'il y prolongeait son séjour, il se prépara, dans la journée du 4 octobre, à évacuer la vallée de la Linth, pour se diriger par le Sernsthal ou Kleinthal, et le Quinser, vers les Grisons. Déjà nos colonnes s'avançaient; elles commençaient à le déborder, et elles se portaient sur ses derrières pour l'envelopper.

Après que le général Gudin eut repris le Saint-Gothard, où il fit quelques centaines de prisonniers, je lui avais donné ordre de descendre dans la vallée du Rhin, et de se porter, par Dissentis, sur Ilanz. J'avais aussi ordonné au général Loison de s'emparer de la haute Linth, du Pantenbruck

et du Linthal, d'où il devait descendre la vallée et marcher sur Glaris, à la rencontre de la colonne du général Mortier, en même temps qu'il dirigerait un fort détachement sur Flims, pour intercepter ce passage. Enfin le général Mortier remontait le Muttenthal, gravissait le Brackel, et descendait sur Glaris, poursuivant les Russes avec sa vigueur accoutumée, leur enlevant beaucoup de prisonniers et de matériel, et leur interdisant toute tentative pour revenir sur leurs pas. Il devait déboucher sur Glaris, de concert avec les colonnes des généraux Gazan et Molitor, que je dirigeais en personne, et qui devaient déboucher du Netsthal. Ces divers mouvements ne pouvaient être terminés que le 5 octobre, et j'avais fixé, pour ce jour même, l'attaque générale. Toutes les troupes se mirent en marche, de grand matin; elles avaient l'ordre, en joignant l'ennemi, de l'aborder vigoureusement pour compléter sa destruction. Mais les Russes l'évitèrent, en commençant leur retraite, dès le 4 au soir, et en la continuant toute la nuit. En approchant de Glaris, nous aperçûmes leur arrière-garde qui venait d'en sortir. J'ordonnai au général Molitor de la poursuivre et de la pousser, aussi vivement que possible, afin d'obliger le maréchal Souwarow à s'arrêter pour la secourir. Au lieu de venir la défendre, le maréchal nous l'abandonna, et avec elle ses blessés, la plupart

Défaite des Russes. Ils se retirent, en désordre, par le Pantenbruck.

de ses chevaux, une caisse militaire, et ce qui lui restait de canons et de bagages; il avait hâte de sauver les derniers débris de son armée. Voici mon rapport au général en chef sur cet important résultat :

« Lichtensteig, le 14 vendémiaire (6 octobre 1799).

« Je vous rends compte, mon cher général, du résultat des mouvements que j'ai fait opérer aux 2e, 3e et 4e divisions.

« Le 11 au soir, l'ennemi ayant évacué le Muttenthal, le général Loison reçut ordre de porter des troupes dans le Linthal, par le Schachenthal, et d'en pousser vers Pantenbruck. Ces deux mouvements s'exécutèrent, le 12 au matin, et le général Gudin s'empara, en même temps, de la vallée d'Urseren.

« Le général Mortier partit, le 12, du Muttenthal, avec un bataillon de la 38e demi-brigade et la 108e; il attaqua l'ennemi sur le mont Brackel, le força à se retirer dans le Klanthal, où il le poursuivit, après lui avoir fait trois cents prisonniers, pris un grand nombre de chevaux et de mulets, dix-huit cents fusils, beaucoup de munitions avec la voiture de Souwarow, et avoir vu jeter dans les précipices huit pièces de canon.

« En évacuant le Muttenthal, Souwarow parut vouloir opérer sa retraite sur Altorff, mais le

mouvement du général Loison dans le Schachenthal l'obligea à ramener précipitamment ses troupes sur Glaris, d'où, le 12, il entreprit vainement de nous repousser du défilé de Noefels.

« Le 13, à 4 heures du matin, les Russes évacuèrent Glaris et firent leur retraite par Schwanden et le Sernsthal, se dirigeant sur Coire. Les généraux Gazan, Molitor et Mortier devaient les attaquer, à la pointe du jour. J'ordonnai au général Gazan de détacher à leur poursuite le général Molitor. Celui-ci les joignit au delà de Schwanden; il leur enleva huit cents prisonniers, une pièce de canon et quantité de chevaux et mulets. A la nuit, il se battait encore, en avant d'Engi, et il m'annonçait de nouveaux prisonniers.

« L'ennemi a laissé dans Glaris six cents de ses blessés, dont plusieurs officiers, beaucoup d'équipages; et nos soldats ont pris, dans la poursuite, une caisse militaire contenant trente mille francs, qu'ils se sont partagés.

« La perte des Russes, depuis le 8 de ce mois jusqu'au 13, où ils ont opéré leur retraite, est très-considérable; on leur a fait plus de trois mille prisonniers, en y comprenant les blessés qu'ils nous ont abandonnés. Le nombre d'ennemis tués dépasse quinze cents hommes; parmi ces derniers se trouve le général des Cosaques, militaire très-estimé et regretté de sa troupe. La route est en

outre couverte de mourants et de blessés; nous avons pris plus de huit cents chevaux ou mulets et une énorme quantité d'équipages.

« Il est impossible de se faire une idée de l'état affreux dans lequel se trouve l'armée de Souwarow; ses soldats tombent de faim et de misère; depuis qu'ils sont en Suisse, ils n'ont pas reçu de pain. Le pays qu'ils ont parcouru offrait encore quelques ressources; ils ont tout dévoré, et ils s'en vont avec la malédiction des habitants de ces malheureuses contrées, et en voyant, à chaque pas, leurs forces s'affaiblir par les pertes continuelles que la rigueur du climat et la poursuite de nos troupes leur font éprouver.

« Je suis parti hier au soir de Glaris, après avoir vu déboucher du Klanthal la colonne du général Mortier, et avoir fait opérer sa jonction avec celle du général Loison, venue par le Linthal. Le général Molitor continuait à poursuivre les Russes; je n'ai pas encore le rapport de sa marche, ni celui des derniers avantages qu'il doit avoir obtenus.

« Aujourd'hui le général Loison doit porter des troupes du Pantenbruck jusqu'à Flims, s'il y a possibilité, et faire avancer une partie de la brigade du général Gudin vers Dissentis, pour menacer Ilanz; il gardera en même temps le Saint-Gothard, et tiendra une réserve à Urseren.

« Le général Mortier, avec la 3e division, mar-

che sur Sargans et Wallenstadt, pour prendre position, la droite à Mels, et la gauche à Sargans, couvrant le Weissanerthal. Il jettera des partis sur le pont du Rhin, dit Zolbruck, il s'en emparera même, s'il est possible; il gardera la vallée du Rhin jusqu'à Axmoos, et éclairera celle de la Thur.

« Le général Gazan, avec la 2e colonne des troupes que j'ai rassemblées à Lichtensteig, prendra position aujourd'hui, en avant de Weil. Demain, il marchera sur Constance pour s'en emparer, et il enverra des reconnaissances, pour communiquer avec le corps que vous devez porter sur Stein.

« La première colonne des mêmes troupes, commandée par le général Brunet, a porté son infanterie légère à Schwelbrug; demain elle éclairera Appenzell, et prendra position en avant de Saint-Gall, d'où elle enverra de fortes reconnaissances sur Arbon, Roschach et Rheineck.

« Mon quartier général sera demain à Saint-Gall.

« SOULT. »

Souwarow n'était plus en état de nous donner des inquiétudes; des vingt-cinq mille Russes qu'il avait amenés d'Italie, à peine lui en restait-il dix mille, tous exténués de faim et de fatigue, et la plupart pieds-nus. Il avait perdu ses canons, ses

bagages, la presque totalité de ses chevaux ; il manquait de vivres, dans un pays dénué de ressources, et il ne pouvait s'en procurer qu'en gagnant, au plus tôt, la Souabe. N'attendant plus de lui aucune résistance, je me bornai à détacher à sa poursuite la 2e division, commandée par le général Loison, et une partie de la 3e, aux ordres du général Mortier; du surplus de mes troupes, qui comprenait la 4e division et une brigade de la 3e, je formai deux colonnes : la première, qui était la plus faible, fut dirigée sur Arbon, Rheineck et le Rhinthal, comme mon rapport l'indique [1].

pérations
a Thur et le
n. Prise de
onstance.

Le général Gazan commandait la seconde et principale colonne; je lui donnai ordre de marcher sur Constance et de s'en emparer, en même temps qu'il enverrait un détachement sur Stein, pour seconder l'attaque que le général en chef devait diriger, en personne, contre le corps d'armée de Korsakow, renforcé de dix mille Bavarois. Le 7 octobre, à deux heures après-midi, le général Gazan était devant Constance; il y trouva le corps d'émigrés français, commandé par le prince de Condé, auquel s'était réuni un détachement de Russes, aux ordres du général Bauer. Il attaqua vivement les ennemis, entra pêle-mêle avec eux dans la ville, et les poussa jusqu'au pont de Pe-

1. Voir à la fin du chapitre, pièces n° 23.

tershausen, d'où il fut, à son tour, ramené. On se battit de rue en rue, Français contre Français, les uns, en servant leur patrie, les autres dans les rangs étrangers. La valeur était égale; la victoire finit cependant par se ranger du côté des premiers; à dix heures du soir, le feu cessa, et nous restâmes maîtres de Constance, gardant avec nous quatre cents prisonniers, et le drapeau du régiment de Bourbon. Les ennemis se mirent à l'abri d'une nouvelle poursuite, en coupant le pont de Petershausen.

Combat d'Andelfing

Plus à gauche, entre le Rhin et la Thur, le général en chef avait, le même jour, rencontré le général Korsakow, qui marchait sur les divisions des généraux Lorge et Ménard, pour faire diversion en faveur du maréchal Souwarow, et conformément à ses ordres, favoriser la réunion des deux armées russes. Cet ordre, donné huit jours auparavant, lorsque le maréchal Souwarow avait encore l'espoir de reprendre la ligne de Zurich et de la Limmath, n'était plus opportun, depuis que le généralissime avait lui-même abandonné la partie et s'était retiré dans les Grisons, avec le reste de son armée. Cependant le général Korsakow ne crut pas pouvoir se dispenser de le suivre, soit qu'il ignorât le véritable état des affaires, soit qu'il n'eût pas reçu de son chef de nouvelles instructions. Une colonne de douze mille Russes et

Bavarois, qu'il avait formée, donna avec impétuosité près d'Andelfingen, sur la division du général Ménard, et commença par lui faire éprouver des pertes; mais la réserve de grenadiers étant arrivée au secours de cette division, elle chargea les ennemis, les culbuta, et les força à se rejeter, en désordre, dans les ouvrages de la tête de pont de Bussingen. En même temps, la division du général Lorge repoussait aussi, sur Diesenhofen, une autre colonne ennemie, et l'obligeait à repasser le Rhin.

La tête de pont de Bussingen, placée entre Diesenhofen et le couvent de Paradis, pouvait nous opposer une longue résistance. Elle était couverte sur tout son développement, qui était considérable, par de larges fossés, fraisés et palissadés, et ces ouvrages, en forme de couronne, étaient bien garnis d'artillerie. Le général en chef se disposait à l'attaquer, le 8 octobre; mais, pendant la nuit, les ennemis l'évacuèrent. Ils replièrent aussi le pont qui y communiquait, brûlèrent celui de Diesenhofen, et laissèrent à notre disposition toute la rive gauche du Rhin, au-dessous de Constance. Tout fut ainsi fini de ce côté.

s Autrichiens les Russes se irent derrière le Rhin.

Au-dessus du lac, nous continuâmes nos opérations. La colonne, aux ordres du général Brunet, que j'avais dirigée sur le Rhinthal, y arriva sans difficulté, et s'étendit sur le bord du Rhin, depuis

son embouchure dans le lac jusqu'à Gams, où passe le chemin qui conduit du Rhinthal dans la vallée de la Thur. Le général Mortier s'était porté à Sargans, à Axmoos, et devant Ragats, où une partie du corps autrichien du général Jellachich avait pris position pour protéger la retraite des Russes, et couvrir la route de Coire par le pont de Zollbruck. Le général Loison était à Dissentis, et poussait ses postes près d'Ilanz, défendu, ainsi que le mont Kunkels et le pont de Reichenau, par la division autrichienne du général Linken. Le général Gudin gardait enfin les passages du Saint-Gothard; il établissait ses communications avec la division du général Turreau, dans le haut Valais, et il éclairait les revers de l'Italie, jusqu'à Bellinzona.

Il ne restait donc qu'à chasser les ennemis de Ragats, de la tête de pont de Zollbruck, de Veltis, du mont Kunkels, de Reichenau et d'Ilanz, pour que nous fussions entièrement maîtres de tout le cours du Rhin, jusqu'à ses sources. J'étais revenu de Saint-Gall, par le Rhinthal, à Mels, où était le quartier général de la 3e division. D'après les instructions du général en chef, je chargeai le général Mortier de déloger les Autrichiens de Ragats, et de se porter devant Zollbruck. Ce mouvement se fit, le 17 octobre, les ennemis furent repoussés de tous ces points; quelques jours après, je les fis aussi attaquer à Veltis, au mont Kunkels, et à

Reichenau. Ils perdirent tous ces postes et beaucoup de monde; ils laissèrent en notre pouvoir plusieurs centaines de prisonniers, avec du canon, et repassèrent le Rhin, en détruisant les ponts qui menaient à la rive droite. Les rapports que j'adressai au général en chef, pour lui rendre compte de ces derniers résultats, l'instruisaient également de la situation des ennemis, des projets qu'on leur supposait, des mouvements de l'armée de Souwarow, de l'état de nos troupes, et des inconvénients qu'il y aurait eu à les engager plus avant dans cette direction [1]. Je lui faisais aussi mes observations sur le dessein qu'il m'avait communiqué, de me faire passer le Rhin, pour aller dans les Grisons, continuer la campagne. J'extrais, de ces divers rapports, les détails les plus importants.

« Mels, 5 brumaire an VIII (27 octobre).

« J'ai pris ces dispositions, afin d'obliger l'ennemi à évacuer entièrement la rive gauche du Rhin, lui faire abandonner ou détruire le pont de Feldberg, qu'il conserve encore, et en menaçant de tourner sa gauche, le forcer à faire un mouvement pour la renforcer, ce qui, dans tous les cas, doit produire un effet avantageux. Mais la diver-

1. Voir à la fin du chapitre, pièces n° 24.

sion serait plus sensible, si les ennemis pouvaient se persuader que nous voulons réellement les tourner, car alors ils concentreraient plus de troupes dans les montagnes, où, dans les circonstances actuelles, et surtout à cause de la saison qui commence, nous n'avons pas grand'chose à craindre.

« Le mouvement que je fais sera terminé, le 9 ou 10 brumaire; ce ne sera que d'après son résultat, et suivant les renseignements que j'aurai obtenus pendant l'opération, que je jugerai, si le passage du Rhin doit être entrepris. Cette expédition est, du reste, délicate. Peut-être serait-il mieux de se borner à menacer les ennemis dans cette partie, sans nous engager sur la rive droite du Rhin; car les Autrichiens penseront que nous ne pouvons pas entreprendre de grands mouvements, dans la saison où les montagnes sont déjà couvertes de deux à trois pieds de neige. Au surplus, je profiterai de la liberté que vous m'avez donnée, en vous soumettant à ce sujet, dans ma première, mes réflexions.

« Dans une lettre que je reçois du général Loison, il me marque que ses soldats sont entièrement pieds-nus; il a éprouvé de grandes difficultés, pour leur faire passer l'Ober-Alp; l'espoir d'être bientôt relevés, et d'obtenir un long repos, les a pourtant décidés. »

« Mels, le 7 brumaire (29 octobre).

« Il résulte de tous les renseignements que nous pouvons nous procurer, que l'armée du Danube a devant elle soixante et dix mille Autrichiens ou Russes, indépendamment du corps d'émigrés français, commandé par le prince de Condé, et des Bavarois. Une pareille réunion est fort respectable. Que peut entreprendre l'ennemi ?

« L'archiduc Charles peut passer le Rhin, au-dessous de Schaffouse, même dans le Frickthal, tandis que le prince de Condé et les Bavarois pourraient pénétrer par Constance.

« Souwarow, qui a eu le temps de se réorganiser, peut, en même temps, passer le Rhin au-dessous de Feldkirch, marcher sur Saint-Gall, par Alstetten, et se faire joindre, à Saint-Gall, par le corps du général Petrasch, qui aurait passé à Rheineck, ou qui, à la faveur des embarcations que les ennemis ont sur le lac de Constance, aurait mis ses troupes à terre, vers Arbon ou Roschach.

« Pendant que ce mouvement s'opérerait, le général Linken inquiéterait notre droite ; mais c'est le moins à craindre. Que pouvez-vous faire pour vous opposer à cette manœuvre, qu'il faut supposer que l'ennemi fera ? Laisser votre droite

sur la défensive, et sans permettre qu'elle passe le Rhin, lui prescrire de continuer à en faire la démonstration, pour faire agir votre centre et la gauche.

« Deux demi-brigades suffisent à la 2e division, pour garder le Saint-Gothard et la vallée de Dissentis; les troupes qui seraient sur ce dernier point éclaireraient jusqu'à Reichenau, et menaceraient toujours Coire.

« Avec quatre demi-brigades, un régiment de chasseurs à cheval, huit pièces de 4 et deux obusiers, qui forment la troisième division, elle peut garder, depuis Zollbruck et Veltis, jusqu'à Alstetten, en continuant ses démonstrations de passage.

« Une demi-brigade, deux escadrons de hussards, et quatre pièces de canon, garderaient le débouché de Rheineck, depuis Alstetten jusqu'à Roschach.

« Par cette répartition, vous pourriez retirer, des 2e et 3e divisions, trois demi-brigades et une compagnie d'artillerie légère, qui seraient portées à votre centre.

« Le passage du Rhin dans cette partie, et un mouvement dans les Grisons, me paraîtraient, en ce moment, un mouvement dangereux. D'abord il ne mènerait à rien, car l'ennemi ne prendrait pas le change; la saison étant tellement avancée, qu'il ne supposera jamais que nous ayons le

projet de forcer les passages du Tyrol. Ainsi, il méprisera, avec raison, ce mouvement, et n'en agira pas avec moins de sécurité sur votre centre et sur votre gauche. D'ailleurs, vous perdriez du temps, en vous livrant à cette opération qui, serait-elle couronnée de succès, ne vous mènerait qu'à établir, sans but déterminé, des têtes de pont sur la rive droite du Rhin, et vous seriez dans l'impossibilité d'en retirer les trois demi-brigades, avec l'artillerie, que vous pouvez dès ce moment envoyer à votre gauche.

« Les moyens que je laisse à droite me paraissent suffisants, dans l'hypothèse d'une défensive absolue dans cette partie, car l'ennemi ne peut pas non plus entreprendre grand'chose. Bientôt les passages seront fermés par les neiges, et il n'est pas vraisemblable que, dans cette saison, il s'engage dans des montagnes d'un accès si difficile.

« Si vous admettez, mon cher général, les propositions que je viens de vous soumettre, vous augmenterez considérablement les moyens que vous devez réunir pour entrer en Souabe; mais cette opération, que je regarde comme nécessaire, sous plusieurs rapports, et très-possible, ne peut trop être accélérée. Prévenez l'ennemi, si vous ne voulez pas être prévenu par lui. Je crois fermement qu'il reprendra l'offensive, aussitôt qu'il sera en mesure. En passant le Rhin, vous dérangerez

ses projets, et une affaire un peu vigoureuse peut assurer à l'armée des quartiers d'hiver tranquilles, sans quoi n'y comptez pas.

« Votre gauche doit commencer le mouvement; mais elle doit être renforcée et mise à même de pouvoir se passer de secours, car l'ennemi ne manquera pas d'y porter des forces imposantes. Profitant de cette manœuvre, vous pourrez faire passer le centre dans les environs de Schaffouse, où les succès qu'il obtiendra seront peut-être décisifs. Ne craignez pas que, pendant ce temps, l'ennemi entreprenne un passage vers Rheineck, puisque vous l'aurez prévenu; mais si cela arrivait, comme la gauche sera seulement engagée, le centre serait toujours à même de le repousser.

« J'espère que, le 10 ou le 11, j'aurai fait repasser le Rhin à toutes les troupes ennemies, qui sont encore à la rive gauche et sur le Kunkels, où elles ont été renforcées. Cela fait, je mettrai en marche sur Zurich trois demi-brigades et l'artillerie légère. Je remettrai le commandement de la 3e division au général Mortier, en lui laissant une instruction, et je viendrai de suite prendre vos ordres, pour me porter à la gauche, où je crois pouvoir vous être utile.

« Je n'ai pas l'amour-propre de croire à l'excellence des propositions que je viens vous soumettre; mais je vous les présente, pénétré de votre indul-

gence et persuadé que vous y reconnaîtrez le zèle qui m'anime pour le service et l'attachement que je vous ai voué. Donnez-moi vos ordres, et comptez sur mon exactitude à les remplir.

« SOULT. »

Mes vues se rencontrèrent avec celles du général Masséna, car il me répondit aussitôt :

« Zurich, le 8 brumaire (30 octobre).

« J'ai reçu, mon cher Soult, votre lettre avec vos réflexions sur les mouvements ultérieurs de la campagne. Recevez-en mes remercîments, et vous verrez par la suite le cas que j'en fais.

« Faites faire votre mouvement, pour chasser tout ce qui peut se trouver encore sur la rive gauche du Rhin; mais je vous fais observer qu'il est de toute impossibilité que le général Loison puisse tenir à Dissentis. Les neiges lui fermeraient tout passage, pour retourner sur ses pas, et, ce qui est encore pis, c'est qu'il y mourrait de faim. Vous devez donc penser à le faire retourner, au plus tôt, à Altorff, crainte d'accidents; c'est ce à quoi je vous invite fortement.

« Lorsque votre mouvement sera achevé, vous pourrez commencer à diriger sur Weil la 25e et la 36e demi-brigade, avec deux escadrons du

10e de chasseurs. Ayez soin de faire changer la demi-brigade de Loison, qui, comme vous le savez, ne peut rester plus longtemps à Altorff. La compagnie d'artillerie légère se rendra également à Weil.

« MASSÉNA. »

Deux jours après, les opérations qui restaient à faire sur la rive gauche du Rhin, étaient terminées, et l'ennemi était chassé de ses dernières positions. Je commençai aussitôt mon mouvement, pour me rapprocher du centre.

J'en rendis compte au général en chef :

« Mels, le 10 brumaire (1er novembre).

« Je m'empresse, mon cher général, de vous rendre compte du succès qu'a obtenu le mouvement que j'ai fait faire sur Reichenau.

« Le général Loison partit de Dissentis avec la 38e demi-brigade, et fut joint à Flims par le bataillon de la 44e, venu d'Engi, que le capitaine Compère, adjoint aux adjudants généraux, était chargé de diriger. Après cette réunion, le général Loison se porta sur Trins; il attaqua l'ennemi et le força à se replier sur Tamins.

« Pendant ce temps, le général Mortier, avec deux bataillons de la 25e d'infanterie légère et

un détachement du 10e régiment de chasseurs à cheval, attaquait les troupes ennemies qui se trouvaient en arrière de Veltis et au mont Kunkels. La résistance fut opiniâtre; mais, pressés par la 25e, les Autrichiens furent forcés à abandonner leur position qui était avantageuse, et à se retirer. Le général Mortier fit alors exécuter une charge à ses chasseurs et enleva à l'ennemi deux cents prisonniers.

« Pour défendre Tamins, et nous empêcher de pénétrer dans la vallée, l'ennemi s'était rallié au débouché du chemin de Kunkels, où il avait quatre forts bataillons. L'attaque fut renouvelée, et la 25e d'infanterie légère emporta encore, au pas de charge, cette position; elle fit cent autres prisonniers et prit une pièce de canon.

« Les Autrichiens se sauvèrent en désordre sur la rive droite du Rhin, partie par le pont de Reichenau, qu'ils brûlèrent, et partie par celui de Feldberg. La nuit survint et nous empêcha de pousser, le même soir, jusque-là. Ce matin, on s'est assuré que ce dernier pont est aussi détruit.

« La jonction des troupes de la 2e division, avec celles de la 3e division, s'est opérée hier soir à 5 heures, à Tamins, avec la plus grande précision.

« Ce mouvement donne pour résultat : l'expulsion totale des ennemis de la rive gauche du Rhin dans les Grisons; la destruction des ponts de Rei-

chenau et de Feldberg ; la prise d'un canon et de trois cents prisonniers, parmi lesquels on compte six officiers. En outre, il a fait éprouver aux Autrichiens une perte considérable en hommes tués ou blessés.

« J'ai reçu votre lettre du 8 de ce mois, hier à 10 heures du soir, sur le Kunkels, en revenant de Reichenau. Je me conformerai aux dispositions que vous me prescrivez. Demain, je mettrai en marche sur Weil l'artillerie légère. La 36e demi-brigade partira, le 12, pour la même destination, et la 25e, le 13 ou 14 ; la 38e sera relevée par la 44e et suivra le mouvement.

« Le général Loison a envoyé des troupes à Sainte-Marie dans le Medelsthal et sur Bellinzona ; il a aussi laissé mille hommes pour défendre le Saint-Gothard. »

Fin de la campagne.

Ici se termina cette brillante période de succès, commencée un mois auparavant, et qui, sur une ligne de quarante lieues de développement, avait eu pour théâtre la partie la plus difficile des Alpes. Nous avions devant nous des obstacles naturels, qui paraissaient suffisants, à eux seuls, pour nous arrêter ; une armée ennemie, belle, aguerrie, abondamment pourvue de toutes ressources, pleine de confiance et animée par le souvenir de ses récentes victoires ; un général ennemi, qui

avait jusqu'alors passé pour invincible. Tout fut surmonté par l'héroïque valeur de nos soldats, qui se surpassèrent eux-mêmes et qui secondèrent si admirablement les magnifiques combinaisons du général Masséna. Les ennemis étaient rejetés en désordre de l'autre côté du Rhin, depuis ses sources; ils avaient perdu plus de dix mille hommes, tués ou blessés, vingt-cinq mille prisonniers, quinze drapeaux, cent pièces de canon, la presque totalité de leurs équipages et un nombre immense de chevaux. Nous avions eu de notre côté moins de six mille hommes hors de combat, dont les deux tiers, quoique blessés, reprirent leur service au bout de deux mois. Cette série d'opérations délivra la France d'un danger tel, qu'elle n'en avait couru de plus grand dans aucune des guerres antérieures. Jusqu'au 25 septembre, on pouvait presque calculer le jour où cent soixante-dix mille ennemis arriveraient au rendez-vous qu'ils s'étaient donné sur le Jura et sur le haut Rhin, pour entrer en France, où il n'y aurait eu rien qui pût leur tenir tête. Dix jours, du 25 septembre au 5 octobre, suffirent à l'armée française, en Suisse, pour renverser des projets si menaçants pour la France, pour rendre à nos armes leur supériorité et pour rompre la coalition de l'Autriche et de la Russie; car, à partir de leur désastreuse retraite de Glaris, les

armées russes ne reparurent plus sur le théâtre de la guerre. Tel fut le service que l'armée du Danube et son chef eurent le bonheur de rendre à leur pays.

Cependant les troupes avaient absolument besoin de repos. Elles étaient épuisées par les efforts inouïs qu'elles venaient de faire, et parce qu'elles manquaient de tout. Le général Masséna avait bien levé, sur quelques villes de la Suisse, des contributions, sous le nom d'emprunts forcés, actes plus qu'irréguliers et blâmables, s'ils n'eussent eu pour excuse la nécessité; mais elles étaient bien loin de suffire pour parer au besoin, et l'armée n'avait pas même la ressource de vivre aux dépens de la Suisse, puisque la Suisse elle-même ne pouvait suffire à sa propre subsistance. Les convois qui devaient venir de France manquaient le plus souvent, par l'incurie et le désordre financier du gouvernement du Directoire; enfin, l'armée était dans l'alternative de mourir de faim ou de porter la guerre dans d'autres pays, où elle trouvât de quoi vivre.

Le Directoire avait bien proposé au général Masséna de descendre en Italie, par le Saint-Gothard et le Simplon, afin de dégager l'armée refoulée dans les montagnes de la Ligurie et de l'aider à reconquérir le Milanais. Le général Masséna eût embrassé ce projet avec empressement,

s'il n'avait été arrêté par des obstacles insurmontables. D'une part, il manquait totalement d'approvisionnements et de moyens de transports pour nourrir l'armée, seulement pendant deux jours, à travers le pays misérable qu'elle aurait dû parcourir, car il venait d'être ravagé par une guerre de plusieurs mois, en dernier lieu par le passage de l'armée russe, et les habitants affamés s'en éloignaient en masse; enfin, les neiges commençaient déjà à intercepter les passages des Alpes. De l'autre, l'archiduc Charles, qui était revenu de Mannheim, concentrait trente-cinq mille hommes sur les frontières de la Suisse, entre le lac de Constance et les débouchés de la Forêt-Noire. Nous avions tout lieu de croire que son dessein était de reprendre sur nous l'offensive, de concert avec les Russes; car nous ignorions encore que ces derniers avaient renoncé à la guerre et qu'ils allaient quitter les Autrichiens.

Projet
e passage du
Rhin.

La présence de l'armée de l'archiduc rendait, à la vérité, difficile à exécuter notre projet de prendre nos quartiers d'hiver sur la rive droite du Rhin. Mais le général Masséna ne regardait pas ces difficultés comme insurmontables; il était encouragé par les succès qu'il venait d'obtenir, et il espérait que l'armée d'observation du Rhin, qui se disposait, en même temps, à pénétrer de

nouveau en Souabe, l'aiderait à y faire également son établissement.

Le général en chef m'avait communiqué ce plan, ainsi que les motifs qui le portaient à l'exécuter; il m'avait invité à lui faire mes observations. Je m'en étais acquitté par ma lettre du 7 brumaire (29 octobre), que j'ai rapportée plus haut; j'avais exposé les inconvénients d'un mouvement dans les Grisons et indiqué la manœuvre qui me paraissait offrir le plus de chance de succès. Le général en chef approuva mes propositions. Il mit sa droite sur la défensive, après en avoir retiré une partie des troupes qui la composaient; et, ayant renforcé son aile gauche qu'il destinait à l'attaque, il me donna l'ordre d'en aller prendre le commandement [1].

Je me rendis donc à l'aile gauche, qui était composée des divisions Chabran et Goullus, et, le 19 brumaire (10 novembre), j'établis mon quartier général à Rheinfelden, près de Bâle.

A cette époque, le général Lecourbe avait voulu profiter de l'éloignement des troupes autrichiennes, ramenées un mois auparavant par l'archiduc Charles vers le lac de Constance; il avait porté dix-huit mille hommes sur la rive droite du Rhin, livré plusieurs combats entre ce fleuve et le Nec-

1. Voir à la fin du chapitre, n° 25.

ker, poussé ses postes au delà d'Heilbronn, de Lauffen, de Pforzheim; et, pour la troisième fois de la campagne, il avait investi Philisbourg. L'archiduc Charles avait, de son côté, dû s'affaiblir, pour renvoyer sur le Necker des renforts qui missent les généraux autrichiens, restés dans cette partie, à même de repousser le général Lecourbe. Le départ des Russes l'obligeait encore à dégarnir son centre et à faire passer des troupes à sa gauche, chargée de défendre Bregentz, Feldkirch et les Grisons.

Les circonstances semblaient ainsi concourir à favoriser nos opérations sur la rive droite du Rhin, et elles rendaient le succès vraisemblable. Les préparatifs du général Masséna étaient près d'être terminés; il avait fait venir du Valais la division du général Turreau, qu'il se proposait d'employer à cette expédition; la réserve de grenadiers se tenait rassemblée en avant de Zurich et du camp retranché du Petit-Bâle; l'aile que je commandais était renforcée et reconnaissait déjà les directions des villes forestières et de Saint-Blaise, qu'elle devait suivre dans son mouvement, lorsque nous reçumes la nouvelle de la révolution du 18 brumaire, qui avait placé le général Bonaparte à la tête du gouvernement.

brumaire. Assez d'historiens ont raconté de quels maux la France était accablée, sous l'odieuse administra-

tion du Directoire, et de quelles acclamations elle salua le retour du général Bonaparte, pour que je me dispense d'en rappeler le souvenir. La France avait besoin d'une main ferme et intelligente, pour arrêter l'anarchie intérieure; elle avait desoin de l'épée qui avait conquis l'Italie, pour l'opposer à l'Europe coalisée. Aussi, se jeta-t-elle avec transport dans les bras de celui qui, seul, avait l'audace de se charger d'une pareille tâche, et qui seul se sentait appelé à sauver l'État des abîmes où il allait s'engloutir.

Un mois de séjour que le général Bonaparte avait fait à Paris, après son retour d'Orient, lui avait suffi pour sonder toutes les plaies, pour concevoir et mûrir tous les changements qu'il méditait; et, dès les premiers jours de sa dictature, on le voit imprimer à toutes les branches du gouvernement un caractère de vigueur, qui fixe toutes les incertitudes et rallie autour de lui les esprits les plus opposés. Tout concourt à le servir : l'éclat de sa gloire, la confiance qu'il inspire, les formes qu'il déploie, ses promesses et l'espérance d'un meilleur avenir. Il relève la dignité du gouvernement et le sentiment du respect qui doit être sa première force; il se fait obéir; il offre à l'intérieur une autorité protectrice qui assure la sécurité, qui comprime les mauvaises passions et qui bannit les restes impurs des formes révolution-

naires; il donne à nos armées un commandement qui a déjà fait ses preuves et en qui elles ont une confiance sans bornes; il présente à l'étranger un gouvernement sérieux, capable de se faire respecter, et assez fort pour soutenir la guerre, si la France doit encore en courir les chances pour arriver à la paix.

Les armées surtout avaient adhéré avec enthousiasme à l'élévation du général Bonaparte. Le chef de l'État sortait de leurs rangs; elles espéraient que sa prévoyance ferait cesser leur misère, et sa justice l'oubli des récompenses; que le sort des braves serait amélioré; qu'on ne verrait plus ceux dont le sang avait coulé en servant leur patrie, réduits à couvrir leurs cicatrices des haillons de la mendicité, pour s'adresser à la pitié publique. Si on demande pourquoi l'affection de l'armée fut ensuite toujours en augmentant? c'est que le général Bonaparte justifia les espérances de l'armée, et qu'en étendant sa gloire, il songea aussi à assurer son bien-être.

L'heureux effet de ce changement et la sollicitude du premier Consul ne pouvaient tarder à se faire sentir. Bientôt les approvisionnements arrivèrent aux armées, le payement de la solde, interrompu depuis longtemps, fut repris, et une levée extraordinaire vint compléter les cadres.

Cependant, un des premiers actes du premier

Consul avait été de faire, à l'Angleterre et à l'Autriche, des propositions de paix. Il s'attendait sans doute à ce qu'elles ne seraient pas accueillies; mais il voulait se donner le mérite aux yeux de l'Europe, surtout aux yeux de la France, d'avoir désiré la paix; et rejeter sur d'autres l'odieux de la guerre. Le ministère anglais se chargea de cette responsabilité et l'aggrava même, par le ton de la réponse qu'il fit au gouvernement français. Quant à l'Autriche, elle ne pouvait guère être portée à une paix qui lui eût nécessairement fait rendre une partie de ses récentes conquêtes; et d'ailleurs, en lui offrant plus libéralement que jamais des subsides, l'Angleterre pesait d'un trop grand poids sur ses conseils. Le refus de ces deux puissances allait rouvrir à nos armées le chemin de la gloire. L'empereur de Russie, Paul I^er^, dégoûté de l'alliance autrichienne, se retira seul de la coalition.

La guerre devait donc être continuée. Le premier Consul voulut lui imprimer une nouvelle impulsion et donner une nouvelle organisation aux armées, qui avaient, en même temps, un si grand besoin de repos. Il ordonna de suspendre les opérations. Nos préparatifs pour le passage du Rhin cessèrent à la réception de cet ordre, et le général Masséna plaça ses troupes en cantonnements sur le Rhin, ayant sur la rive droite des postes détachés du camp retranché du Petit-Bâle,

qui éclairaient jusqu'aux débouchés de la forêt Noire.

De son côté, le général Lecourbe, qu'un premier mouvement des Autrichiens avait éloigné de Philisbourg, s'était reporté autour de cette place, et il en couvrait le blocus en occupant, par ses divisions, les bords du Necker, une partie de l'Odenwald, Heilbronn, Lauffen, Knittlingen et Durlach. Divers combats s'y étaient livrés; dans l'un le général Lecourbe avait pris un bataillon avec cinq pièces de canon. A la faveur de ces petits avantages, il espérait se maintenir, réduire Philisbourg, et prendre des quartiers d'hiver entre le Rhin et le Necker. Mais l'inaction de notre armée de Suisse permit à l'archiduc Charles d'envoyer de nouveaux renforts au lieutenant général Sztarray. Celui-ci marcha contre le général Lecourbe, le repoussa de toutes ses positions et le ramena sur Mannheim, après avoir dégagé Philisbourg. Les deux généraux conclurent alors un armistice, qui laissait les Français en possession de Mannheim et de la tête de pont de Neckerau. Mais l'archiduc refusa de ratifier cette convention, et le général Lecourbe fit repasser toutes ses troupes sur la rive gauche du Rhin.

Ces opérations furent les dernières de la campagne de 1799; les troupes entrèrent en cantonnements, et depuis les sources du Rhin, jusqu'à

son embouchure dans la mer, comme aussi en Italie, on ne s'occupa plus, de part et d'autre, que des préparatifs pour reprendre les hostilités. Les pertes furent remplacées, la force des corps fut augmentée, et la destination de plusieurs d'entre eux fut changée, suivant la nouvelle répartition des armées et les projets qu'on formait de chaque côté.

L'Autriche se préparait à défendre l'Allemagne et à faire un dernier effort pour s'assurer l'entière possession de l'Italie, où il ne lui restait que l'État de Gênes à conquérir. Quant au premier Consul, ses dispositions étaient agressives; l'intérêt de sa gloire le portait à reprendre l'Italie et à venger nos derniers revers, sur le théâtre de ses premiers exploits. Il lui fallait, en même temps, menacer l'Autriche dans ses possessions d'Allemagne. Dans cette vue, il donna une nouvelle organisation aux armées. Il envoya le général Masséna à l'armée d'Italie, en attendant qu'il pût se mettre lui-même à sa tête. Il donna au général Moreau le commandement de l'armée du Rhin. La première de ces armées était presque anéantie, et le peu qui en restait était dans une situation déplorable; on envoya, de Suisse, plusieurs corps d'infanterie pour la renforcer, et elle reçut des conscrits. La seconde fut complétée à cent vingt mille hommes; elle se composa de l'armée de Suisse, qui s'appelait en-

core armée du Danube, mais dont la dénomination fut supprimée, de l'armée du général Lecourbe et de conscrits.

Une troisième armée, dite de réserve, et destinée en apparence à alimenter les deux premières, se rassembla à Dijon. Sa force était indéterminée, elle reçut les troupes disponibles de l'intérieur et de la Hollande.

En quittant la Suisse, le général Masséna m'avait annoncé qu'il chercherait à me rapprocher de lui, et il me l'avait confirmé, dès son arrivée à Paris, par une lettre dont le souvenir est encore plus précieux pour moi, que celui des félicitations officielles qu'il m'avait adressées [1]. Je fus désigné pour commander l'aile droite de l'armée d'Italie, avec le titre de lieutenant général, que le premier Consul venait de créer [2]. Dans le courant de décembre, je partis de Rheinfelden, pour me rendre à mon nouveau poste, où le général en chef Masséna s'était déjà rendu et pressait mon arrivée.

Le général Moreau.

Le général Moreau avait aussi pris le commandement de l'armée du Rhin, et il était passé par Rheinfelden, quelques jours avant mon départ. Il vint me voir. Nous passâmes la journée à nous entretenir des opérations de la campagne en Ita-

1. Voir à la fin du chapitre, n° 26.
2. Voir à la fin du chapitre, n° 27.

lie et en Suisse, et nous fûmes naturellement amenés à la révolution du 18 brumaire. Le général Moreau me fit connaître des détails que j'ignorais, et il me raconta des circonstances qui lui étaient particulières. Une surtout m'a frappé, et j'en ai conservé un souvenir complet. La politique était alors toute nouvelle pour moi; ma curiosité augmentait, avec la complaisance que le général Moreau mettait à la satisfaire, et il devenait lui-même de plus en plus expansif. Enfin, il ne contint plus sa jalousie contre le premier Consul, tout en convenant de ses grandes qualités, mais en blâmant son ambition. « Je n'ai pas voulu, ajouta-t-il, qu'il ignorât ma façon de penser sur son compte. Avant de le quitter, je m'en suis ouvert avec lui. C'était à l'occasion de l'arrêté du 26 brumaire, qui condamne cinquante-neuf personnes à la déportation. Je fus le trouver, pour lui faire des représentations et l'engager à rapporter cet acte arbitraire. Il n'y eut aucun égard. Piqué de son indifférence, je lui dis : « Le bruit se répand que vous « aspirez au pouvoir suprême; je vous préviens « que, si jamais vous éleviez vos prétentions jus- « que-là, vous me trouveriez sur votre chemin, à « la tête de cent mille hommes. » — Eh bien! que répondit-il, demandai-je au général Moreau? — Rien, ou peu de chose, comme : « N'y croyez pas. » — Une réponse aussi légère à une provocation sé-

rieuse a dû vous confirmer dans vos soupçons? — Je ne puis le dire; il ne les a pas détruits, et ils ne sont pas augmentés : le temps nous apprendra ce qu'il veut faire. — En attendant, vous allez servir son ambition, que vous semblez redouter? — Que voulez-vous, je ne pouvais me dispenser d'accepter le commandement qu'il m'a offert, de la plus belle armée que la France ait mise sur pied; d'ailleurs, je serai en meilleure situation pour observer sa conduite. » Nous continuâmes encore l'entretien, et tout en conservant quelques doutes, que le général Moreau se fût bien réellement servi avec le premier Consul des expressions qu'il me citait, je vis clairement qu'il était aussi ambitieux que le général Bonaparte, et moins audacieux; qu'il lui était opposé par rivalité, et qu'il manquait de sagesse pour étouffer sa jalousie; qu'il servait le premier Consul par crainte, et qu'il cherchait, en même temps, à se faire des appuis; mais que, tôt ou tard, il serait victime de son ressentiment et de son imprudence, si quelque forte impulsion venait ébranler son esprit, et pousser son caractère irrésolu..... C'est la dernière fois que j'ai vu le général Moreau. Malheureusement pour lui, ce que j'avais pressenti est arrivé, et pour plus grand malheur encore, sa passion lui a fait ensuite sacrifier sa gloire au désir de se venger, en armant son bras contre la France, et en le précipitant

dans les rangs ennemis, où il a tristement terminé sa carrière.

Observation sur la campa de Suisse.

Avant de quitter la Suisse, je désire faire une dernière récapitulation des principales fautes que les généraux alliés commirent dans cette campapagne. Cette étude sera instructive.

L'archiduc Charles commit la première faute, lorsque, après la bataille du Zurich-Berg, il nous eut forcés à évacuer Zurich et à replier notre aile droite jusqu'en arrière de Schwitz. L'archiduc aurait dû alors pousser ses avantages plus loin, et nous amener sur la basse Reuss, pour prendre la ligne de cette rivière, au delà du lac de Brientz. Il lui fallait, pour cela, peu d'efforts, puisque ses troupes pénétraient déjà dans le haut Valais et dans la vallée de l'Aar, par le Grimsel. Il eût ainsi pris, à revers, tout ce que nous avions encore dans le Valais, et une route plus directe sur l'Italie s'ouvrait alors aux renforts qu'il devait envoyer au maréchal Souwarow. Il eût pu même employer ces troupes à cette dernière opération, sans les détourner de leur route, et les faire servir, en même temps, à montrer à l'armée russe la direction qu'elle devait suivre pour venir en Suisse; car je suis d'avis qu'elle devait y entrer par le Valais, au lieu du Saint-Gothard. Mais l'archiduc parut se contenter d'occuper Zurich, et, le 8 juin, il se borna à faire une tentative insuffisante sur

notre position de l'Albis, tentative que ma seule division suffit pour repousser, et qui ne fut pas renouvelée. Il continua à laisser les divisions de sa gauche isolées, et à occuper un espace qu'il pouvait diminuer de moitié. Il se priva des secours considérables qu'il aurait tirés des Valaisans et des Suisses des petits cantons, prêts à rejoindre ses troupes, si elles avaient couvert leur territoire. Enfin, par son inaction, il donna le temps au général Masséna de se rendre inexpugnable dans ses positions, et de préparer ses opérations ultérieures.

Cette faute, quoique ayant eu de graves conséquences, pouvait encore se réparer, lorsque le corps d'armée russe, commandé par le prince Korsakow, se mit en ligne, et il paraît que l'archiduc en eut la pensée, par la tentative qu'il fit, le 17 août, pour passer l'Aar vis-à-vis Dettingen. Il y avait réuni trente-cinq mille hommes, une artillerie formidable, et deux équipages de pont; mais l'entreprise manqua par des détails d'exécution. Si elle eût réussi (il ne fallait pour cela qu'un peu de prévoyance, prendre la peine de reconnaître le lit de la rivière), l'armée autrichienne, couverte par l'Aar, arrivait au pied du Jura, coupait notre communication avec l'Alsace, et s'emparait infailliblement de Bâle, qui, attaquée par la rive gauche du Rhin, ne pouvait opposer qu'une

faible résistance. Le général Masséna était ainsi contraint d'abandonner toute la Suisse, pour sauver son armée et pour accourir à la défense du territoire français. Il est extraordinaire que l'archiduc n'ait pas renouvelé sa tentative, en prenant de meilleures dispositions; car nous n'étions pas, de notre côté, en mesure d'empêcher le passage de l'Aar, si l'archiduc l'eût voulu sérieusement.

Toutefois, ces deux fautes ne faisaient tort qu'à l'archiduc, en le privant des nouveaux succès qu'il pouvait remporter. Mais la dernière qu'il commit, en quittant la Suisse, avant l'arrivée du maréchal Souwarow, et que j'ai déjà signalée, eut une tout autre importance, puisqu'elle amena la destruction de trois corps d'armée, la perte de la Suisse pour les alliés, et qu'elle arrêta l'archiduc lui-même dans ses projets sur le bas Rhin.

L'archiduc avait reçu de Vienne l'ordre de se porter sur le bas Rhin. On pensait que l'armée russe, avec un corps autrichien et le corps du prince de Condé, serait suffisante en Suisse. L'archiduc était dirigé sur la ligne du Rhin, et devait nous menacer de porter le théâtre de la guerre sur la rive gauche.

Sans examiner ici le mérite de ce plan, il suffit de faire remarquer que l'archiduc, tout en obéissant aux ordres qu'il recevait, avait nécessairement le pouvoir et la latitude de choisir le moment con-

venable pour leur exécution. Un chef d'armée ne peut pas s'asservir à l'exécution littérale des ordres qu'il peut avoir reçus, surtout lorsqu'ils sont donnés loin du théâtre des événements; car mille circonstances obligent à les modifier, et souvent même à les changer entièrement. C'est son devoir, de savoir corriger à propos ce qu'il y a de défectueux dans un plan. L'obéissance de l'archiduc aux ordres de Vienne ne dégageait donc pas sa responsabilité : il était général en chef, il était sur les lieux, il devait connaître et juger les préparatifs et les dispositions de son adversaire; il lui appartenait d'apprécier l'opportunité du moment, pour exécuter les ordres généraux qu'il avait reçus.

L'archiduc ne devait pas quitter la Suisse avec une partie de son armée, tant qu'il n'avait pas remis, en personne, le commandement au maréchal Souwarow. Cet intervalle, entre le départ du prince et l'arrivée du maréchal, était à la fois une suspension de commandement, et un affaiblissement de l'armée alliée, pour un temps plus ou moins long, tant que les troupes qui partaient n'étaient pas remplacées, sur leur ligne, par celles qui arrivaient. C'était un jeu trop dangereux, en présence d'un adversaire aussi actif et aussi habile que le général Masséna. A la guerre, il ne faut ni mépriser son ennemi, ni trop se fier à sa propre fortune.

Je ne crois pas que ces réflexions si simples aient pu échapper à la sagacité du prince, qui avait déjà donné assez de preuves de ses éminents talents militaires, notamment dans la campagne de 1796, lorsqu'il avait manœuvré, avec autant d'habileté que de résolution, entre les deux armées des généraux Jourdan et Moreau. Aussi a-t-on cherché à expliquer la faute qu'il commit en Suisse, par des raisons personnelles, par un désaccord avec le maréchal Souwarow, par la dignité du prince, qui aurait été blessé de l'espèce de subordination dans laquelle on le plaçait; cette situation particulière a ainsi pu atténuer, aux yeux du prince, les chances dangereuses de son départ précipité.

Il est possible que l'archiduc ait cru à l'arrivée du maréchal Souwarow, beaucoup plus tôt qu'elle n'a réellement eu lieu, et comme le maréchal lui-même l'avait annoncée. Mais encore ce n'en était pas moins une grave imprudence et une faute, de ne pas l'attendre. Quoi qu'il en soit, j'ai dû m'arrêter sur cet épisode si important et si décisif de la campagne, parce que je considère qu'il en a été comme le nœud. J'ai encore voulu faire ressortir, par un grand exemple, qu'à la guerre, comme en beaucoup d'autres circonstances, l'à-propos décide le plus souvent du succès, et qu'un chef compromet les intérêts qui lui sont confiés, lorsqu'il

cesse d'y veiller directement et par lui-même, pour s'en remettre à la fortune.

Les généraux russes ne commirent pas moins de fautes. Le général Korsakow en commit plusieurs dans la journée du 25 septembre : celle de dégarnir son centre, pour renforcer sans nécessité la division qu'il avait en avant de Zurich ; celle de se méprendre sur la véritable attaque, et celle de laisser une autre division à son extrême droite, où elle ne lui fut d'aucune utilité. Toutes ces erreurs facilitèrent les progrès du général Masséna sur la rive droite de la Limmath, et assurèrent son établissement. Mais la faute du général Korsakow serait plus grande encore, s'il était vrai, comme on l'a dit alors, qu'il eût pu, avant le 25 septembre, mettre en ligne le corps du prince de Condé ainsi que la division bavaroise qui comptait dix mille hommes, et que ces deux corps fussent rendus depuis plusieurs jours sur le Rhin, entre Schaffouse et Constance. Enfin le général russe manqua de la plus simple prévoyance, lorsqu'il souffrit que Zurich fût encombré d'une aussi grande quantité d'équipages ; l'embarras qu'ils causèrent fut pour beaucoup dans le désastre de l'armée russe, le second jour. Il est aussi essentiel pour un général de tenir éloigné de son armée tout ce qui peut gêner ses mouvements, que d'avoir sous la main tous les moyens dont il peut avoir besoin.

Je viens réparer vos fautes, avait écrit le maréchal Souwarow à ses lieutenants, en apprenant leur défaite. Il le voulait sans doute, et pour tenir son engagement il se fiait à la fortune qui, jusque-là, lui avait été si favorable; mais elle lui fit défaut cette fois, et elle ne se chargea pas de réparer ses fautes. D'abord si, au lieu de choisir le passage du Saint-Gothard, le maréchal Souwarow, qui venait du Piémont, eût pris ceux du Saint-Bernard ou du Simplon, il descendait directement dans le Valais avec son armée qu'il pouvait porter à quarante mille hommes, indépendamment du corps du général Kray, qui était au pied des Alpes pour le soutenir. Il abrégeait les deux tiers du chemin; il était placé sur nos derrières et maître de se porter sur Berne, bien avant que le général Masséna fût en mesure de passer la Limmath. Pour se porter à sa rencontre, le général Masséna eût été obligé de se dégarnir devant les généraux Korsakow et Hotze, ou plutôt, se voyant environné d'ennemis et menacé de plusieurs attaques simultanées, il n'eût eu d'autre parti à prendre, que de se retirer derrière l'Aar ou sur le Jura, sans pouvoir empêcher que son aile droite, qui était engagée dans les passages du Saint-Gothard, ne fût très-compromise.

Il est possible que des motifs qui nous sont restés inconnus aient obligé le maréchal Souwa-

row à changer sa ligne d'opération, bien qu'il nous semble que cette ligne eût pu longtemps encore avoir son pivot en Piémont, et qu'ils aient déterminé le passage du maréchal par le Saint-Gothard. Dans ce cas, il fallait au moins racheter par la célérité le temps perdu, et forcer le passage, le jour indiqué par l'instruction d'Asti, le 19 septembre, afin de prévenir les conséquences que le maréchal devait craindre, surtout celles que sa trop longue absence pouvait occasionner. S'il n'a pas dépendu de lui d'être aussi exact (et l'expérience m'a appris que des incidents imprévus apportent souvent du mécompte aux calculs les plus parfaits), il devait au moins, une fois maître de la vallée de la Reuss, se hâter d'aller joindre, à Glaris, le corps autrichien du général Linken, qu'il y avait dirigé, et y rallier le restant des corps des généraux Jellachich et Petrasch. Il se trouvait ainsi à la tête d'une nouvelle armée; il pouvait facilement se rapprocher du général Korsakow et favoriser ses opérations contre les deux divisions françaises restées sur la Thur. Manœuvrant alors avec deux masses principales, dont chacune était au moins égale en force à l'armée française, le maréchal Souwarow commençait par s'assurer du cours de la Linth. Son premier mouvement complétait la réunion de son armée et nous forçait à évacuer Zurich, ainsi qu'à nous retirer derrière la basse

Reuss. J'ai peine à comprendre qu'une combinaison aussi simple ne soit pas venue à l'esprit du maréchal Souwarow et qu'il ait préféré s'engager vers Schwitz, par le Muttenthal, où il exposait ses troupes aux plus cruelles privations, perdait du temps, augmentait les difficultés, s'éloignait du général Linken, sur lequel il devait s'appuyer, mettait ses diverses colonnes en danger d'être battues séparément, et rendait enfin leur jonction plus que jamais incertaine, sinon impossible. C'est, en effet, ce qui arriva.

Les revers éprouvés, en Suisse, par les armées russes et autrichiennes, dans la campagne de 1799, furent ainsi la conséquence inévitable des fautes de leurs généraux. Toutefois, cette observation ne diminue en rien la gloire du général Masséna, car le mérite d'un chef d'armée consiste précisément à juger ses adversaires et à saisir l'à-propos, pour profiter de leurs fautes. Avec des forces très-inférieures, le général Masséna s'était mis, par ses bonnes dispositions, en mesure d'attendre le moment favorable où il trouverait l'ennemi en défaut; son coup d'œil saisit ce moment, comme aussi son habileté et sa vigueur surent en tirer un parti inespéré. Cette campagne mémorable, dont les détails sont éminemment instructifs, a placé le général Masséna au rang des grands capitaines; en même temps, elle fournit pour l'étude de la

stratégie un des meilleurs sujets que nos annales puissent offrir.

Nous y trouvons aussi des exemples frappants des disparates qu'offrent les actions des hommes les plus éminents. Un grand homme de guerre, tel que l'archiduc Charles, qui s'était élevé si haut dans la campagne de 1796 et au commencement de celle de 1799, s'est égaré, à la fin de cette dernière campagne, dans de faux calculs, et s'est montré si différent de lui-même, qu'on a été jusqu'à le soupçonner à tort, sans aucun doute, de s'être abandonné au sentiment d'une rivalité qui n'était pas digne de lui. Un général, tel que le maréchal Souwarow, qui venait, en Italie, de faire preuve de sagacité, de prévoyance, et d'une habileté remarquable, finit par oublier qu'un chef ne doit pas toujours prendre conseil de son seul courage, ni vouloir tout obtenir par la force, mais qu'il doit savoir aussi se conduire avec prudence, pour ne pas perdre en un jour le fruit de ses victoires.

Après de tels exemples, quel sera le général qui aura la vanité de se croire exempt de fautes? S'il en est un, il ne mérite pas de commander; car sa présomption le rendra incapable de s'apercevoir de ses fautes, et il ne fera que les multiplier. Le propre d'un esprit supérieur est de reconnaître ses défauts et de s'en corriger.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE XV.

N° 21.

INSTRUCTION DU MARÉCHAL SOUWAROW A SES GÉNÉRAUX.

A MM. les feld-maréchaux-lieutenants, baron de Linken, baron de Hotze et Korsakow.

Asti, le 5 septembre 1799.

Les troupes impériales de Russie qui, jusqu'à présent, étaient à l'armée d'Italie, partiront, le 8 septembre, du Piémont, pour se rendre en Suisse, et je compte arriver avec elles, le 17, à Airolo, au pied de ce côté du mont Saint-Gothard, que je me propose d'attaquer, le 19.

Comme les troupes du colonel royal impérial de Strauch, celles du prince Victor de Rohan et de M. le feld-maréchal-lieutenant comte de Hadick, doivent coopérer à l'attaque, il sera très-nécessaire

que les armées des deux cours impériales, réunies en Suisse, fassent avec fermeté et constance une attaque générale simultanée et combinée sur toutes les positions de l'ennemi ; mais surtout l'aile gauche, sous les ordres de M. le baron de Linken, réunira tous ses moyens, fera tous ses efforts, peut-être même avec des renforts préalables, pour faciliter et soutenir le passage du corps d'armée russe par le mont Saint-Gothard, la haute vallée de la Reuss et celle de la Linth. De même qu'il sera possible d'attaquer l'ennemi à revers, on pourra, par la jonction rapide de l'aile gauche de l'armée impériale en Suisse, et en avançant de concert, empêcher l'ennemi de culbuter le corps russe d'Italie et de le détruire en détail.

Comme je n'ai pas eu connaissance exacte des positions des deux armées impériales réunies en Suisse, et que, seulement par des rapports pris en passant, je dois présumer que les corps des troupes russes, sous les ordres de Korsakow, sont postés entre Zurich et l'Aar, le long de la rive droite de la Limmath, celui des troupes impériales de M. le baron Hotze entre le lac de Zurich et celui de Wallenstadt par Mayenfeld, dans le Rheinthal, jusqu'à Dissentis, je dois avant tout attendre la jonction des troupes de ce dernier. Je désire apprendre de lui-même, comme connaissant mieux les localités, où et comment l'opérer. De même, de mon côté, dès que la jonction aura réussi, je pense que les troupes russes d'Italie, ne pouvant plus être arrêtées, pénétreront

sur les deux rives du lac de Lucerne ; celles de MM. Linken et Hotze entre les lacs de Zurich et de Zug, et enfin la réunion totale des troupes russes du général Korsakow, près de la rive droite de la basse Reuss et de l'Aar. Ce sera la seule manœuvre qui puisse promettre un résultat décisif pour les opérations ultérieures.

Comme je me hâterai de vous faire connaître, de Bellinzona, l'arrivée des troupes russes d'Italie, c'est aussi à Bellinzona, au plus tard, à moins que vous ne le puissiez plus tôt, par la route de Novare et de Varese, que vous me ferez connaître, par courrier, la position et la force de toutes les troupes, tant russes que royales impériales, qui se trouvent réunies en Suisse, ainsi que les positions de l'ennemi, ses forces et leur distribution. Je désire aussi que ces MM. les généraux Hotze et Linken me communiquent leurs avis et connaissances locales sur la manière de faire la guerre dans ce pays, indiquant comment la coopération précitée de toutes les troupes qui sont déjà en Suisse, et de celles qui y marchent d'ici, peut être le plus efficacement et le plus utilement exécutée. Je serai par là en état de préparer mon attaque et d'en déterminer le jour et l'heure positifs.

P. S. Je dois, pour l'attaque générale, recommander d'avoir la précaution, qui devient chaque fois plus nécessaire, de tenir les forces autant que possible réunies, pour ne pas rendre l'attaque insuffisante par des parcellements non nécessaires et par

des affaiblissements gratuits. En outre, chaque section doit connaître au vrai et très-exactement la position et la force des corps ennemis qui sont en face, et doit aussi chaque fois s'empresser de l'annoncer préalablement, puisque nous devons journellement nous adresser réciproquement, par courrier, des rapports très-détaillés de nos premiers pas.

Je souhaite aussi que toutes les troupes réunies s'exercent, dans l'intervalle des jours libres, jusqu'à celui de l'attaque générale, à exécuter sur trois colonnes cette attaque *avec la baïonnette et le sabre.* C'est à cette manière d'attaquer que nous devons ici exclusivement nos succès multipliés et très-peu sanglants, et, d'après mon avis, M. le général lieutenant Korsakow pourra répartir, pour cet exercice, les officiers russes qui le connaissent au corps royal impérial qui est en Suisse.

Le susdit général Korsakow y est autorisé par les ordres ci-joints.

SOUWAROW.

N° 22.

Le sous-chef de l'état-major général au général de division Soult.

Zurich, 6 vendémiaire an VIII.

Veuillez bien, citoyen général, conformément aux intentions du général en chef, partir pour Lucerne avec vos aides de camp et vos équipages, aus-

sitôt que vous aurez remis le commandement de votre division au général Gazan, qui doit vous remplacer. A votre arrivée à Lucerne, vous recevrez des ordres du général en chef pour votre nouvelle destination.

RHEINVALD.

Zurich, 11 vendémiaire an VIII.

D'après de nouvelles dispositions du général en chef, votre division, citoyen général, sera composée comme suit : 67e demi-brigade, 53e, 102e, 17e régiments de dragons, 1re compagnie d'artillerie légère, et chaque demi-brigade ses grenadiers.

Vous aurez sous vos ordres les généraux de brigade Drouet et Brunet, et l'adjudant général Saligny.

Vous aurez également sous vos ordres le général Gazan, dont le quartier général est à Schennis. Il commande les corps ci-après : les 84e, 36e, 25e légères, 94e, 44e, deux compagnies d'artillerie légère, 10e régiment de chasseurs, deux escadrons du 7e de hussards.

Les généraux de brigade de cette division sont : Laval, Molitor, Lapisse, chef de brigade de la 36e, faisant fonctions.

Le général Mortier, dont le quartier général est à Schwitz, sera encore sous vos ordres. Il commande les corps ci-après : la 108e, un bataillon de la 38e, la 50e, deux escadrons du 1er régiment de dragons.

RHEINVALD.

Le général de division Soult au général Mortier.

Rothenthurm, 10 vendémiaire an VIII.

Veuillez, mon cher général, ordonner aux neuf compagnies de grenadiers que vous avez à Schwitz, d'en partir sur-le-champ pour se rendre sur les hauteurs en arrière d'Einsiedlen et en avant d'Allmart, où elles recevront de nouveaux ordres. Vous joindrez à ces troupes un détachement de vingt-cinq dragons commandé par un officier, pour me servir d'ordonnances.

Je vous prie de donner en même temps ordre au général Drouet de se rendre de suite à Einsiedlen, où sera mon quartier général, et où je lui donnerai de nouvelles instructions.

Des deux ambulances que vous avez avec vous, faites-en partir de suite une pour se rendre à Schindellegi, où elle s'établira, jusqu'à ce qu'elle reçoive de nouveaux ordres.

Le restant de vos troupes devra se tenir prêt à marcher et préparé à se battre demain. Pour cet effet, je vous invite à vous retrancher autant que possible cette nuit.

Je dois établir mon quartier général à Einsiedlen, où je vous prie de me donner très-souvent de vos nouvelles et de correspondre directement avec moi. Envoyez-moi six ou sept caissons de cartouches d'infanterie.

SOULT.

P. S. Si vous étiez forcé dans votre position de Schwitz, votre retraite serait sur Rothenthurm, à la hauteur d'Einsiedlen, où vous me joindriez.

Le général de division Soult au général Gazan.

Rothenthurm, 10 vendémiaire an VIII.

Le général en chef vient de me charger, mon cher camarade, de correspondre directement avec vous, ainsi qu'avec le général Molitor.

D'après le rapport que vous aviez fait au général Oudinot, et que ce général vient de me communiquer, il paraît que nous serons attaqués incessamment. Si cela arrive, il faut qu'une résistance terrible déjoue toutes les entreprises de l'ennemi; et si, malgré tous nos efforts, nous étions forcés à la retraite, les troupes que vous commandez devraient l'opérer, savoir : tout ce qui se trouve sur la rive gauche de la Linth et qui se joindrait aux troupes du général Molitor, sur Bilten, où la position étant resserrée offre des moyens de défense; ensuite derrière l'Ar, s'appuyant fortement sur le débouché du Weggithal, et enfin sur le camp de Wolrau et de Schindellegi, où ces troupes prendront la gauche de celles que j'ai rassemblées sur les hauteurs d'Einsiedlen.

Les troupes que vous avez sur la rive droite devraient, en cas de retraite, l'opérer sur Uznach, pour le défendre ainsi que la tête du pont de Grinau, et ensuite une partie se retirer sur Raperschwyl

et vers Zurich; la seconde partie joindra les troupes qui sont sur la rive gauche.

Je pense que pour la défense de la rive droite il serait suffisant d'y laisser cinq bataillons, une compagnie d'artillerie légère et deux ou trois escadrons, et, en cas de retraite, ne faire filer que trois bataillons, une demi-batterie et deux escadrons, sur Raperschwyl; le restant vous sera plus nécessaire sur la rive gauche. En cas de retraite, recommandez que les ponts de Wesen et de Möllis soient détruits, et que vos troupes, en se retirant, fassent descendre dans le lac tous les bateaux qu'il y a sur la Linth.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que les ouvrages qui sont en arrière du pont de Grinau soient armés avec les pièces autrichiennes, comme je l'avais d'abord ordonné; il est plus prudent, je pense, de les évacuer. Veuillez, je vous prie, donner des ordres en conséquence.

Je vous prie de me donner souvent de vos nouvelles, et de m'instruire de tous les mouvements de l'ennemi. Mon quartier général sera établi à Einsiedlen.

Je vous préviens que je donne ordre à l'adjudant général Saligny de me joindre de suite, et de vous laisser un adjoint, pour remplir près de vous les fonctions d'adjudant général, en attendant qu'il soit remplacé par un autre chef d'état-major.

SOULT.

Le général de brigade Gazan au général de division Soult.

Schennis, 11 vendémiaire an VIII.

Vous devez sans doute être prévenu, mon cher général, que d'après les ordres que j'ai reçus du chef de l'état-major général, le général Molitor est passé, avec la demi-brigade à ses ordres, dans la division que je commande. J'ai, par suite de cette nouvelle disposition, réparti les troupes à mes ordres de la manière suivante :

Le général Molitor, avec six bataillons, est chargé de la défense du village de Möllis et du point de Wesen.

Le chef de brigade Lapisse garde, avec quatre bataillons, le village de Nœfels, et éclaire les petits débouchés du Weggithal sur Nieder-Urnen et Bilten.

Le général Laval garde, avec trois bataillons, les débouchés de la vallée de la Thur, et j'ai en réserve, à Schennis, trois bataillons, à l'effet de secourir le point qui serait menacé. La cavalerie et l'artillerie sont réparties dans les trois brigades, et en nombre suffisant.

La défense, et en cas d'événement, la retraite, s'effectuera de la manière que vous m'avez indiquée par votre lettre d'aujourd'hui.

GAZAN.

Le général de division Soult au général Loison.

Einsiedlen, 11 vendémiaire an VIII.

Le général Mortier vient de m'instruire à l'instant, citoyen général, que l'ennemi avait évacué précipitamment le Muttenthal, en y abandonnant six cents de ses blessés. Ce mouvement annoncerait qu'il se porte vers Glaris, où, selon les apparences, il attaquera demain. En conséquence, et pour opérer diversion, veuillez porter une partie de vos troupes sur Linthal, par le Schachenthal, et passer jusqu'au premier de ces endroits, à moins que vous ne trouviez une trop grande résistance.

Il sera nécessaire qu'en même temps vous fassiez occuper Steig avec force, à moins que vous n'y soyez déjà, et si cela était, pousser sur Wesen, ou enfin jusqu'à ce que vous trouviez l'ennemi, et en force.

Ignorant encore la quantité de troupes que vous aurez sous vos ordres, et leur position, je ne puis vous préciser davantage le mouvement que je désire que vous fassiez. Ainsi, après vous l'avoir indiqué, je vous prie de vous rapprocher, autant que possible, de ces deux dispositions, et de régler le mouvement de votre droite là-dessus.

Je vous préviens que le général Mortier, partant demain du Muttenthal, doit se porter sur Glaris, d'où il marchera sur la vallée d'Engi, et fera joindre vos troupes dans le Linthal.

Je vous prie de me donner de vos nouvelles et de m'instruire des mouvements de l'ennemi, surtout avec la plus grande célérité, dans le cas où, par suite de son mouvement d'aujourd'hui, il se serait rejeté sur Altorf, ce qui nécessairement changerait ses dispositions.

SOULT.

Le général de division Soult au général Mortier.

Einsiedlen, 11 vendémiaire an VIII.

Vous avez bien fait, mon cher camarade, de faire occuper Mutten, mais je regrette que vous n'ayez pu m'apprendre quelle direction l'ennemi a prise en se retirant. Je présume qu'il s'est porté sur Glaris, et que demain nous serons attaqués dans cette partie. J'ai recommandé que l'on se tînt prêt à le bien recevoir; mais afin d'obtenir une diversion puissante, je désire que vous suiviez sa marche, en vous portant par le Klanthal sur Glaris; vous laisseriez cependant à Mutten une forte réserve, qui serait chargée de couvrir le Bisithal et chercherait à porter quelques troupes par cette vallée sur Linthal, pour se joindre avec celles que le général Loison doit y diriger.

Sitôt que vous seriez maître de Glaris, vous seriez joint par des troupes de la troisième division, et vous vous porteriez de suite sur Mitlödi, où vous laisseriez une forte réserve, et ensuite chercheriez à vous lier avec les troupes du général Loison, qui

sera en avant de Linthal. Avec le restant de vos troupes vous marcheriez sur Engi, pour vous emparer et y prendre poste, s'il est possible.

Vous saisirez que ce mouvement n'a pour but que d'opérer une diversion, comme je vous l'ai déjà dit, et d'attaquer les derrières de l'ennemi, en supposant qu'il ait marché vers sa droite; mais si au contraire il s'était rejeté sur Altorf, les dispositions devraient être changées. Cependant vous devez faire suivre sa marche pour l'éclairer, en vous rapprochant autant que possible de ces dispositions, et évitant toujours de compromettre vos troupes en trop les engageant.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles, et instruisez-moi de tout ce que vous apprendrez de l'ennemi.

SOULT.

L'adjudant général Saligny au général Gazan.

Einsiedlen, 11 vendémiaire an VIII.

Je vous préviens, citoyen général, que l'ennemi a évacué, dans l'après-midi, le Muttenthal. Cela fait présumer qu'il pourrait bien s'être porté vers Glaris, et vous attaquer vigoureusement demain. En conséquence, le général Soult vous invite à prévenir les troupes, afin qu'elles soient prêtes en cas de mouvement; il me charge en même temps de vous donner avis qu'il tient ici une réserve prête à marcher à votre secours, en cas d'événement.

Le général Mortier a ordre de se porter demain,

par le Klanthal, sur Glaris, et le général Loison sur Linthal. Si l'ennemi vous attaque, certainement ces mouvements l'inquiéteront beaucoup et l'empêcheront de se trop livrer sur vous. Si l'ennemi ne vous attaque pas, il sera nécessaire de pousser de fortes reconnaissances, tant dans la vallée de Glaris que sur les montagnes de Kerenzen, afin d'apprendre le mouvement que l'ennemi ferait sur les hauteurs, et vous réemparer des postes qui ont été perdus dans la vallée. Cela aurait aussi pour objet de faire la jonction avec les troupes qui s'avanceront par le Muttenthal; mais il ne faut pas engager d'affaire générale.

En cas d'attaque, prévenez rapidement le général Soult, qui sera prêt à se porter sur la Linth au premier avis.

SALLIGNY.

Le général de division Soult au général Gazan.

Nieder-Urnen, 12 vendémiaire an VIII.

En arrivant à Nieder-Urnen, je vois avec étonnement, mon cher camarade, que les troupes que vous avez dans cette partie n'ont fait aucun mouvement. Cependant, la nuit passée, je vous ai écrit (l'adjudant général Saligny en mon nom), pour vous prévenir de la marche du général Mortier sur Glaris, et je vous invitais à faire aussi un mouvement sur cette ville, afin d'opérer jonction avec

ses troupes. Veuillez me dire pourquoi ces dispositions n'ont pas été remplies.

Je vous attends à Nieder-Urnen et je vous prie de vouloir vous y rendre, si vos occupations vous le permettent.

SOULT.

Le général de division Soult au général Mortier.

Schennis, 12 vendémiaire an VIII.

Je n'ai encore aucune nouvelle, mon cher général, du mouvement que vous avez opéré aujourd'hui; j'ignore votre position et celle de l'ennemi dans cette partie; je vous prie de m'en instruire.

Je vous préviens que la troisième division doit, demain, attaquer l'ennemi du côté de Glaris et pénétrer dans le Linthal. De votre côté, vous devrez faire tous vos efforts pour passer le mont Brackel, vous porter avec une partie de vos troupes sur Glaris par le Klanthal, et faire remonter à l'autre partie le Bisithal, pour déboucher dans le Linthal, vers Ruti, où vous joindrez les troupes que doit y porter le général Loison.

Pour que vos troupes ne puissent pas être compromises, vous pouvez laisser une réserve en avant de Mutten; elle serait destinée à protéger celle des deux attaques qui en aurait le plus besoin.

Comme je me flatte que tous ces mouvements réussiront, je vous prie d'ordonner aux deux escadrons du 1^er^ de dragons, que vous avez à Schwitz,

d'en partir demain pour se rendre à Glaris, en passant par Einsiedlen et Lacken; ils prendront vos ordres en arrivant à leur destination. Le commandant rappellera à lui tous les détachements de correspondance, appartenant au régiment, qu'il trouvera sur sa route.

Je me tiendrai à l'attaque de Glaris, où je vous prie de me donner souvent de vos nouvelles.

SOULT.

N° 23.

Le général de division Soult au général Mortier.

Schennis, 13 vendémiaire an VIII.

Je vous préviens, mon cher camarade, que, d'après de nouvelles dispositions, la division que vous commandez sera composée des 45e, 50e, 84e et 108e, deux escadrons du 1er régiment de dragons et de six pièces de quatre.

Vous aurez sous vos ordres les généraux de brigade Laval et Molitor, et, pour l'état-major, les deux adjoints de l'adjudant général Lacour. Le général Gazan, que vous relevez dans cette position, vous indiquera celle des troupes et vous fera connaître les mouvements qu'elles ont opérés aujourd'hui.

Demain 14, vous mettrez votre division en marche et vous la dirigerez sur Wallenstadt et Sargans, faisant tout votre possible pour vous emparer de cette

dernière ville, et vous prendrez position, la droite à Mels, couvrant avec force le Weistannerthal, et la gauche à Sargans, occupant cette ville. Vous jetterez des partis nombreux sur Ragatz et sur Axmoos, éclairant parfaitement la vallée du Rhin, et poussant quelques troupes jusqu'au pont de Zollbruck, dont vous vous emparerez, s'il est possible, mais cependant sans compromettre vos troupes.

Comme l'artillerie ne peut pas suivre votre marche, il faudra, en arrivant à Wallenstadt, vous emparer de tous les bateaux qu'il peut y avoir sur le lac, les envoyer de suite à Wesen chercher les canons et caissons que vous y aurez dirigés, et les embarquer pour vous être amenés.

Votre correspondance ne pouvant se faire que par Wesen et Lichtensteig, il faudra laisser à ce premier endroit un poste de correspondance, pour porter vos dépêches; il faudra aussi en mettre dans le Linthal, pour faciliter mes correspondances avec le général Loison, avec lequel je vous prie de correspondre, et demain pousser des troupes sur Pantenbruck et vers Flims.

Je vous préviens que demain, partant de Lichtensteig, je me porterai vers Saint-Gall ou Bischoftzen; je vous prie de me donner souvent de vos nouvelles.

Il sera nécessaire que vous fassiez éclairer la vallée de la Thur, par laquelle on pourrait faire venir votre artillerie, dans le cas où elle ne pourrait être embarquée sur le lac de Wallenstadt.

SOULT.

Le général de division Soult au général Gazan.

Schennis, 13 vendémiaire an VIII.

Je vous préviens, mon cher camarade, que je donne ordre à la 36e demi-brigade, au bataillon des grenadiers, à deux bataillons de la 25e, à une compagnie d'artillerie légère et à deux escadrons du 10e régiment de chasseurs à cheval, de partir de suite, pour se rendre à Lichstensteig. Je vous prie de donner ordre à l'autre bataillon de la 25e, qui doit être avec vous, de partir également de suite, pour la même destination, et de le faire suivre par la 2e compagnie d'artillerie légère que vous avez, et par le restant du 10e régiment de chasseurs à cheval; n'en garder qu'un escadron jusqu'à l'arrivée du 1er régiment de dragons; alors cet escadron rejoindra le régiment. Sitôt que la 108e demi-brigade sera arrivée, elle relèvera la 94e, et vous ordonnerez à cette dernière de partir sur-le-champ, à marche forcée, pour se rendre à Lichtensteig. Vous voudrez bien vous y rendre, de votre personne, sitôt que vous aurez été relevé par le général Mortier, qui gardera sous ses ordres les généraux Laval et Molitor, et les 44e, 50e, 84e et 108e demi-brigades, et six pièces de 4. Je vous prie de prévenir de ces dispositions les généraux et commandants des troupes que je viens de vous désigner.

Je vous attends à Glaris, où je vous prie de vous rendre, aussitôt que vous aurez expédié ces différents

possible la réunion. J'espère que, vers le 26, je serai en mesure.

L'ennemi occupe toujours le camp de Ragatz, où il a deux régiments d'infanterie, quatre escadrons et dix-huit pièces de canon. La rive droite du Rhin est garnie de batteries; les ennemis sont préparés à détruire le pont de Zollbruck, s'ils sont forcés à Ragatz.

Avant-hier, le maréchal Souwarow a couché à Meyenfeld; je crois même qu'il y était encore hier. La tête de sa colonne se trouvait à Lucis-Steig et paraissait se diriger sur Feldkirch. Aurait-il envie de prendre la vallée de Bludentz, pour se rendre en Tyrol, ou voudrait-il joindre les Autrichiens à Bregentz? Nous ne tarderons pas à le savoir. A tout événement, le général Gazan portera la plus grande attention au débouché de Rheineck, car je ne puis d'ailleurs couvrir ce point que par des postes.

Les Autrichiens avaient ordre, il y a deux jours, de nous attaquer. A cet effet, des renforts étaient partis de Coire; mais ils reçurent contre-ordre en passant à Zollbruch. Je viens d'écrire au général Loison de s'assurer de leur position; lorsque je ferai mon mouvement, il devra s'emparer de Reichenau et porter des troupes sur Coire.

Je chercherai à effectuer le passage à hauteur de Meyenfeld; le point n'est pas encore déterminé. Le général Mortier avait laissé un bataillon de la 44e demi-brigade en avant d'Engi, pour couvrir Glaris; tous les jours il ramasse des détachements russes qui

sont égarés dans les montagnes. Quand je ferai mon mouvement, je renforcerai le général Loison d'un bataillon. J'attends quelques bateaux que je fais venir du lac de Zurich, et tout se prépare avec activité. Je vous instruirai du moment où je serai en mesure.

Saint-Gall, 24 vendémiaire.

Je vous envoie l'adjudant général Saligny pour vous dire en mon nom, mon cher général, de quels moyens je puis disposer, pour entreprendre le passage du Rhin. Je dois retarder cette opération, faute de munitions. Je n'ai en ce moment que dix-neuf chevaux, pour atteler le parc d'artillerie et faire avancer les réserves. Par la même raison, je ne puis faire venir du lac de Zurich mon équipage de pont.

La plus grande partie des troupes qui étaient dans la tête de pont de Zollbruck en a été retirée, pour camper en arrière, où les ennemis ont un camp de quatre mille hommes; un autre de pareille force est à Meyenfeld, une réserve est à Coire, et un corps russe est à Reichenau. Toutes ces troupes sont commandées par le général Jellachich. Le maréchal Souwarow rassemble les siennes à Feldkirch. On assure que les ennemis se préparent à faire une résistance opiniâtre sur la rive droite du Rhin.

Saint-Gall, 26 vendémiaire.

Hier, j'ai fait attaquer Ragatz. L'ennemi n'a opposé qu'une faible résistance, et il s'est retiré sur la rive droite du Rhin, laissant encore quelques troupes à la tête de pont de Zollbruck. Aujourd'hui, un détachement de la 25e demi-brigade d'infanterie légère a été dirigé du couvent de Pfeffers, par les montagnes, sur Zollbruck, et a forcé les ennemis à évacuer les ouvrages, à couper le pont, et à se retirer entièrement sur la rive droite du Rhin.

Le général Jellachich est à Coire, le général Auffenberg à Meyenfeld, le maréchal Souwarow à Feldkirch avec huit mille hommes; il avait marché vers Bregentz, mais il a ramené ses troupes.

La plus complète désunion existe entre les Russes et les Autrichiens; un officier que j'avais envoyé en parlementaire a été à même de s'en assurer. Des officiers autrichiens lui ont dit qu'ils avaient souri de bon cœur à la défaite des Russes. « Ceux-ci se flattaient, ajoutaient ces officiers, de subjuguer la France en une année. Nous sommes charmés que vous les ayez forcés à devenir plus modestes. » Des officiers allemands ont dit aux Russes avec aigreur : « Vous prétendiez, messieurs, que nous nous étions amusés à jouer la comédie avec les Français; mais vous autres qui n'aimez pas à plaisanter, vous avez représenté une tragédie en trois actes. »

SOULT.

N° 25.

Le chef d'état major général Rheinvald au général Soult.

Zurich, 16 brumaire an VIII.

Conformément aux intentions du général en chef, vous remettrez, citoyen général, au reçu de la présente, au général Mortier, le commandement de la troisième division, et vous partirez pour prendre celui des troupes qui sont cantonnées depuis le confluent de l'Aar avec le Rhin jusqu'à Huningue inclusivement.

Les généraux Chabran et Goullus seront immédiatement sous vos ordres et commanderont : le premier depuis Huningue inclusivement jusqu'à Rheinfelden exclusivement, et le deuxième depuis Rheinfelden jusqu'au confluent de l'Aar. Ils correspondront directement avec vous pour tout ce qui concerne le bien du service.

Vous établirez votre quartier général à Rheinfelden. Le général Chabran est chargé de vous adresser le tableau et l'emplacement des troupes qui sont sous vos ordres, et qui font maintenant partie de la septième division. L'adjudant général Saligny restera avec le général Mortier, le général en chef se réservant de vous nommer un chef d'état-major.

Je vous invite, citoyen général, à m'accuser réception de la présente. RHEINVALD.

N° 26.

Le général en chef Masséna au général Soult.

Zurich, 9 brumaire an VIII.

Le Directoire exécutif a présenté à l'armée du Danube, par sa lettre du 22 vendémiaire dernier, le tribut de la reconnaissance publique et de sa satisfaction particulière pour ses glorieux travaux. L'attention du Directoire a voulu s'étendre aussi sur tous ceux qui y ont le plus vaillamment contribué. Déjà je me suis empressé, citoyen général, de faire connaître la part active que vous avez eue dans ces mémorables événements. Je vous ai présenté exécutant, avec une précision admirable, un passage de rivière hasardeux et difficile, tombant sur l'ennemi avec impétuosité, le culbutant sur tous les points, et remportant sur votre ligne une victoire complète et décisive. J'ajoute aujourd'hui que le gouvernement a apprécié vos services ; je me félicite de devoir être son interprète auprès de vous.

MASSÉNA.

Zurich, 8 frimaire an VIII.

En quittant le commandement de l'armée du Danube pour prendre celui de l'armée d'Italie, auquel m'appelle un arrêté du gouvernement, je me sépare avec regret des braves avec qui j'ai fait une campagne

si heureuse pour notre pays, et des généraux dont l'intrépidité et les talents m'ont si bien secondé. Vous devez croire, mon cher général, que vous êtes un de ceux qui me font éprouver le plus vivement ce regret. Si quelque chose peut l'adoucir, c'est l'espérance de vous rapprocher de moi, et j'y vais travailler avec empressement. Entre militaires, les points de rapprochement doivent être la franchise et l'attachement, et vous me connaissez assez, mon cher général, pour compter sur l'une et l'autre, de ma part. J'y compte aussi de la vôtre.

MASSÉNA.

Paris, 19 frimaire an VIII.

En quittant le commandement de l'armée du Danube, mon cher général, je me suis bien promis de rapprocher de moi les généraux dont l'affection pour moi ne s'est pas démentie, et à qui je devais la confiance de l'estime et de l'attachement. Ce vœu se réalise; vous recevrez incessamment votre ordre pour vous rendre à l'armée d'Italie; c'est une affaire terminée avec le ministre.

Je vous engage, mon cher Soult, à faire vos dispositions de départ; moi-même je me rendrai bientôt à mon nouveau poste.

Il me tarde de vous assurer de nouveau de toute mon amitié et de vous embrasser.

MASSÉNA.

N° 27.

NOTE.

Au commencement de la révolution, lorsqu'on introduisit l'excellent système divisionnaire, les lieutenants généraux et les maréchaux de camp qui existaient dans les armées furent remplacés par les généraux de division et les généraux de brigade. Au retour des Bourbons, en 1814, les anciens titres furent rétablis. L'institution des lieutenants généraux par le premier Consul n'était ainsi une création nouvelle, ni pour le titre, ni pour le grade; mais elle le fut par les attributions qui leur furent données, puisque les commissions qu'ils reçurent les nommaient lieutenants du général en chef, qu'ils devaient remplacer en cas d'absence, suivant leur rang d'ancienneté. Ils commandaient, sous les ordres du général en chef, le centre ou l'une des ailes de l'armée, corps qui se composaient ordinairement de deux ou de trois divisions, et ils avaient un état-major particulier.

CHAPITRE XVI

SOMMAIRE DU CHAPITRE XVI.

Mouvements du général en chef Championnet du côté des Alpes. — Combats de Fossano et de Savigliano. — Situation respective des armées. — Conseil de guerre tenu à Gênes. — Divers succès du général Gouvion Saint-Cyr. — Bataille de Fossano perdue par les Français. — Prise de Coni par les Autrichiens. — Avantages remportés par le général Saint-Cyr. — Fin de la campagne de 1799, en Italie. — Considérations générales.

CHAPITRE XVI.

Avant de passer à la campagne de Gênes, j'ai besoin de dire succinctement ce qui s'était passé à l'armée d'Italie, depuis que le général Championnet en avait pris le commandement. Les armées françaises, en Suisse et en Hollande, avaient terminé, par d'éclatants succès, la campagne de 1799, qui avait commencé par des revers. L'armée d'observation du Rhin avait elle-même, quoique réduite à un rôle très-secondaire, passé cette campagne en affaires partielles; elle avait menacé, à plusieurs reprises, une forteresse importante, et elle était enfin parvenue à se maintenir sans être entamée, ainsi qu'à couvrir notre frontière. Armée d'Italie.

Il s'en fallait bien que la malheureuse armée d'Italie fût dans une pareille situation. Toute l'Italie était perdue, depuis Naples et la mer Adriatique jusqu'aux Alpes, à la seule exception des montagnes de la Ligurie. Cent mille Français

avaient péri ou étaient prisonniers; plus de chevaux, presque plus d'artillerie. Le peu de braves qui restaient d'une magnifique armée se débattaient, contre la famine et la contagion, sur le sommet des Apennins, où la tolérance de l'ennemi les laissait encore. C'étaient cependant ces tristes débris, qui devaient rassembler leurs forces exténuées et ajouter une nouvelle page à la gloire des armes françaises, en se dévouant pour défendre Gênes.

Avant de réunir sous son commandement les armées des Alpes et d'Italie, le général Championnet commandait la première, qui consistait en un cordon de troupes destiné à couvrir notre frontière. Il avait fait, depuis le Val d'Aoste jusqu'au Col de Tende, une guerre de postes, et il y avait remporté quelques avantages. Il dut naturellement chercher à opérer la réunion des deux armées en avant de Coni, dernière place qui nous restât en Piémont.

Premiers mouvements du général Championnet. Combats de Fossano et de Savigliano.

Dans ce dessein, sa colonne de gauche, commandée par le général Duhesme, marcha, le 13 septembre, d'Aoste sur Ivrée, où était établie la division autrichienne du général Hadick, et menaça Turin, tandis que deux autres colonnes partaient de Suze et de Pignerol. Ces diverses colonnes devaient se réunir sur Fossano et Savigliano, avec la division du général Grenier qui partait de la vallée de la Stura; mais, isolées les

unes des autres, elles furent battues séparément. Le général Dubesme, attaqué par la garnison de Turin, qui était venue apporter du renfort aux troupes engagées, dut se retirer à Pignerol, et quelques jours après, à Fenestrelles. Le général Grenier, attaqué à son tour par le général Mélas avec des forces doubles, fut également repoussé et éprouva des pertes. Il se retira en partie sur Coni et en partie sur Saluces.

La réunion des colonnes du général Championnet avait manqué, parce que celles-ci ne se soutenaient pas, et par la trop grande étendue de terrain qu'elles embrassaient avec d'aussi faibles moyens. Le succès eût été plus probable, si les vingt ou vingt-cinq mille hommes de l'armée des Alpes, dont le général Championnet disposait, eussent été ralliés dans le marquisat de Saluces, et portés en un seul corps sur Savigliano, où ils auraient eu la forteresse de Coni pour appui, surtout si le général Championnet eût entrepris cette opération six jours auparavant. Alors, le général Moreau, qui commandait intérimairement l'armée d'Italie, entre la mort du général Joubert et l'arrivée de Championnet, avait essayé de faire une diversion en faveur de la citadelle de Tortone, près de succomber; il avait tenté de se porter encore sur Novi, mais il avait été repoussé. Si ce mouvement eût coïncidé avec celui de l'armée

des Alpes, l'armée ennemie eût été obligée de se diviser, et elle eût pu, d'un côté ou de l'autre, ne pas se trouver en force suffisante pour empêcher la réunion des deux armées françaises. Celles-ci, une fois réunies, auraient même pu remporter des succès. Mais il est rare de voir un pareil accord entre deux généraux qui doivent concerter leurs projets et les diriger vers un but commun. Chacun y apporte ses prétentions particulières, ou tout au moins consacre trop exclusivement son attention et ses soins à ses propres opérations, et c'est ainsi qu'on perd de vue l'ensemble.

Position e l'armée.

Après cette opération manquée, le général Championnet rapprocha de Saluces la division du général Duhesme; il laissa à ce général le commandement provisoire des troupes de l'armée des Alpes, et il se rendit à Gênes, pour recevoir du général Moreau le commandement de l'armée d'Italie. Cette armée était ainsi répartie :

Une division de trois mille hommes, commandée par le général Miollis, était placée dans la rivière du Levant, à Nervi, où elle observait le corps autrichien du général Klenau, établi à Rapallo. Quatre mille hommes d'infanterie et deux cents de cavalerie, aux ordres du général Laboissière, étaient campés sur le revers des montagnes, entre Novi et Voltaggio. Cette division avait devant elle le général autrichien Karaczay, avec dix

mille hommes, qui occupaient la position de Pezzolo.

Le général Watrin était, avec cinq cents hommes, au col de la Bocchetta, où passait la route de Gênes à Alexandrie; il était destiné à soutenir le général Laboissière.

Le fort de Gavi avait une garnison de trois cents hommes. Aux portes de Gênes, deux mille Polonais, commandés par le général Dombrowsky, occupaient Voltri et Campo-Freddo. La ville de Gênes avait une garnison de trois mille hommes.

Le surplus de l'armée d'Italie était concentré sur les hauteurs en avant de Savone et San-Giacomo, d'où l'on poussait des postes jusqu'à Capriata. C'était la troupe la plus rapprochée de la droite de l'armée des Alpes, mais encore trop éloignée pour avoir avec elle ses communications libres et pour qu'il fût possible de se secourir réciproquement.

Depuis ses succès à Fossano et Savigliano, le général Mélas s'était rapproché de Coni, et il disposait ses principales forces à former l'investissement de cette place. Des détachements français, qui se tenaient encore dans la vallée d'Aoste, en étaient repoussés et rejetés au delà des monts. En même temps, les généraux Ott et Frölich faisaient les siéges d'Ancône, du château Saint-Ange à Rome, de Civita-Vecchia et de quelques autres

places dont les garnisons françaises ne pouvaient tarder à se rendre.

L'armée du général Mélas était, sur la fin de septembre, évaluée à soixante mille hommes. Le général Championnet en avait à peu près cinquante-trois mille à lui opposer, par la réunion de l'armée des Alpes et de l'armée d'Italie; mais il avait à garder un grand nombre de débouchés, qui aboutissent à la frontière de France, à travers la chaîne des Alpes; ceux des Apennins, pour couvrir les communications de Gênes avec la France, ainsi qu'à pourvoir à la défense de cette ville, dont la population avait besoin d'être contenue. Ainsi, quoique les forces respectives des deux armées, prises dans leur ensemble, ne fussent pas trop disproportionnées, le général Championnet ne pouvait mettre en ligne, sur un champ de bataille, qu'un nombre de combattants très-inférieur à celui des ennemis. Pour comble d'embarras, les instructions qu'il avait reçues du gouvernement ne lui permettaient pas de prendre une ligne plus resserrée, où il eût pu se rapprocher des subsistances, concentrer, reposer, rétablir ses troupes délabrées, et les préparer à reprendre l'offensive dans la campagne suivante.

Conseil guerre tenu à Gênes.

Le général Gouvion Saint-Cyr commandait l'aile droite de l'armée. Appelé à un conseil de guerre, que le général Championnet convoqua, pour aviser

aux dispositions qu'il convenait de prendre, il démontra que si, contre tous les principes de stratégie et les règles de prudence, on se déterminait à défendre l'État de Gênes, où tout était épuisé, la ruine entière de l'armée en serait l'inévitable conséquence, et qu'après avoir vu ce qui restait de troupes mourir de faim, il faudrait bien se résoudre à quitter le pays, si même auparavant on n'était réduit à quelque situation désespérée, soit par la misère qu'on éprouvait, soit par le fait de l'ennemi qui, au moindre effort, pouvait intercepter les communications avec la France. Le général Saint-Cyr proposait, en conséquence, de replier l'armée sur la ligne de la Roya, en avant de Nice, où elle pourrait recevoir des vivres, se rétablir, et, tout en se reposant, garder les principaux débouchés du Piémont, que bientôt les neiges allaient réduire à un petit nombre. Ainsi préparée à reprendre les hostilités, l'armée pouvait rentrer en Italie avant que les Autrichiens, qui allaient étendre leurs quartiers d'hiver dans le Milanais, se fussent rassemblés, et elle avait alors la chance de remporter des avantages.

Ce conseil était dicté par la sagesse, et la voix du général Saint-Cyr méritait d'être écoutée. On ne pouvait lui opposer aucune bonne raison. Mais il en coûtait trop d'avouer que, dans une campagne, on avait perdu toute l'Italie, et qu'on

était dans l'impuissance de garder le peu qui en restait ; on voulait conserver des espérances, ou plutôt des illusions. De loin, le Directoire pouvait faire ces calculs ; de près, on eût fait insulte à la raison, si on eût méconnu l'évidence du péril. Déjà l'armée manifestait un mécontentement, qu'elle porta plus tard jusqu'à la sédition ; elle était fatiguée de combats sans cesse malheureux ; elle manquait de tout ; ses forces étaient épuisées, son moral abattu, et devant elle se présentait un avenir plus effrayant encore. Chacun se rendait compte de cette affreuse situation ; on ne pouvait espérer aucune amélioration ; les délais augmentaient l'anxiété ; et l'opinion des troupes, dont le général Saint-Cyr avait été l'interprète, semblait devoir entraîner la décision du conseil de guerre. Mais le général en chef Championnet annonça qu'il avait reçu des ordres du gouvernement, qui lui prescrivaient impérieusement de défendre l'État de Gênes et de sauver Coni. Il ne restait plus qu'à obéir.

On a dit que « la situation désespérée, dans laquelle se trouvaient les directeurs de la république, et la crainte de la révolution qui les menaçait, leur avaient inspiré l'étrange résolution de garder Gênes et de maintenir l'armée dans ce pays, afin d'atténuer, aux yeux de la France, les malheurs dont leur incurie était cause. » Il est

vraisemblable que quelque motif de cette nature a dû les déterminer, quoiqu'il se trouvât parmi eux un homme d'un talent supérieur (Carnot) qui, en d'autres temps, avait su donner à la guerre une meilleure direction; mais dans cette circonstance, sa voix a dû être étouffée. Quoi qu'il en soit, on ne peut dissimuler que les événements de la campagne suivante n'aient presque justifié une disposition, qui exerça ensuite sur eux la plus grande influence. Mais au mois de septembre 1799, personne ne pensait à de pareils événements, ni ne pouvait prévoir la bataille de Marengo. On ne saurait, par conséquent, faire honneur au Directoire de cette prévoyance, et, dans ce cas même, on peut encore se demander s'il fallait acheter l'avantage de la conservation de Gênes, au prix des immenses sacrifices que cette conservation nous a coûtés.

La première opération du général Championnet devait être d'essayer de sauver Coni. Il renforça son centre, qui était aux environs de cette place, et il laissa à Gênes le général Saint-Cyr avec l'aile droite. Ce général devait non-seulement couvrir Gênes, mais seconder, par des diversions et des démonstrations sur sa ligne, le mouvement général de l'armée.

Le général Saint-Cyr avait désapprouvé le plan qu'on suivait. Lorsqu'il fut chargé de concourir à

exécuter ce même plan, il s'en acquitta avec le même dévouement et la même intelligence que s'il en eût été l'auteur, et il sut tirer parti des faibles moyens qui lui avaient été laissés, par de si bonnes dispositions, qu'on regretta de ne pas voir entre ses mains le commandement de l'armée. Il nous eût épargné beaucoup de pertes. C'est ainsi que le vrai mérite sait faire céder sa volonté devant le devoir.

Succès du général ouvion-Saint-Cyr.

Il était instruit que les ennemis se proposaient de l'attaquer avec des forces supérieures et d'entreprendre de le rejeter dans Gênes, où, de concert avec la croisière anglaise qui empêchait les secours d'y entrer, ils l'auraient tenu enfermé. Pour prévenir d'aussi fâcheuses conséquences, il se décida à prendre l'offensive; il marcha successivement sur les corps séparés des ennemis, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à sa visite, les combattit, les repoussa de leurs positions, leur enleva des prisonniers, et, les ayant mis pour quelques jours dans l'impuissance de lui nuire, il revint attendre à Gênes qu'ils lui fournissent une nouvelle occasion de punir leur témérité.

La première opération fut dirigée contre le général Klenau, dont la division était à Rapallo. Espérant qu'à la faveur d'une surprise il pourrait l'envelopper, le général Saint-Cyr ordonna, le 14 octobre, au général Watrin de gagner avec

une brigade les derrières de cette position en tournant la montagne et en se dirigeant de la Bocchetta sur Braco, au delà de la Sturla. Les deux mille Polonais du général Dombrowsky devaient s'embarquer, à Gênes, avec une partie de la réserve, suivre la côte du Levant, et aller débarquer au port de Moneglia, près de Braco, où la réunion des deux colonnes devait s'opérer. En même temps le général Miollis devait attaquer de front. Ces bonnes dispositions devaient réussir, et la division du général Klenau eût été tout enlevée, sans des retards que le général Watrin éprouva dans sa marche; cette division se hâta de décamper; mais son arrière-garde, composée de douze cents hommes, fut prise. Les colonnes françaises et la flottille rentrèrent dans leurs positions sans aucune perte.

Dès le lendemain, le général Saint-Cyr se dirigea sur la division autrichienne du général Karaczay, qui était à Pozzolo. Il la fit d'abord attaquer par le général Laboissière, qui fut repoussé et ramené jusqu'au pied des montagnes. Cependant le général Saint-Cyr, rassemblant, à Novi, les Polonais et la petite division Watrin, marcha sur les derrières de l'ennemi. Il n'avait pas de cavalerie, et le général Karaczay en avait une nombreuse; mais ce mouvement audacieux ne s'en fit pas moins avec la plus grande précision.

L'infanterie française, disposée obliquement, repoussa toutes les charges de la cavalerie autrichienne et chargea à son tour l'infanterie ennemie. Le général Karaczay, mis en déroute, se retira derrière la Bormida, abandonnant au général Saint-Cyr quinze cents prisonniers avec sept pièces de canon, et lui laissant la liberté d'occuper la plaine pendant trois semaines et d'y nourrir ses soldats.

Le général Mélas avait rassemblé son armée entre la Stura et le Tanaro, pour ouvrir le siége de Coni, mais les opérations du général Saint-Cyr l'obligèrent à détacher le général Kray au soutien du général Karaczay, et le général Bellegarde au secours du général Klenau. Cette diversion devait favoriser le général Championnet, qui avait réuni son centre, composé de vingt-huit mille hommes, entre Mondovi et Coni, et qui manœuvrait encore pour se réunir, sur la Stura, avec le général Duhesme, venant de Fenestrelle. Cependant les mouvements du général Championnet avaient donné l'éveil au général Mélas. Devinant le projet des Français, et jugeant avec raison que sa droite était menacée, il prit le sage parti de concentrer son armée; il se hâta de renforcer sa droite, et fit évacuer Mondovi. Il refusa sa gauche et se concentra sur une position oblique entre la Grana et la Stura, la droite appuyée

à Marenne un peu au-dessous de Savigliano, et la gauche, à Fossano, laissant à son adversaire la liberté de s'étendre, et l'attirant à lui par cette retraite simulée.

En effet, le général Championnet, après avoir fait occuper Mondovi, avait poussé un corps de sa droite jusqu'à Bene, presque sur les derrières des ennemis; au centre, le général Victor se portait devant Fossano; et, à la gauche, le général Grenier était entré à Savigliano pour se réunir au général Duhesme, qui était déjà entré à Saluces. Telle était, le soir du 3 novembre, la position des deux armées. Le lendemain, les Français voulaient attaquer, à la fois, Fossano au centre, et Marenne à la gauche, par Savigliano. Il se rencontra que, de son côté, le général Mélas avait fait les mêmes dispositions, pour attaquer les Français et profiter de la dispersion de leurs colonnes.

Bataille de Fossano ou Génola.

Les deux armées se heurtèrent ainsi, le 4 novembre au matin, à peu près à moitié chemin de leurs premières positions, mais les dispositions des Autrichiens leur donnaient l'avantage. Le général Grenier, accablé par deux fortes divisions ennemies, sans que la division Duhesme parût encore, fut repoussé d'abord sur Savigliano, puis sur la route de Coni. Les Autrichiens s'étaient fait un bon appui de la petite place de Fossano; l'action y fut très-vive, et les succès étaient ba-

lancés sur ce point entre eux et le général Victor; mais la déroute de la division Grenier laissa à découvert la gauche du général Victor, qui n'eut alors d'autre parti à prendre que de se retirer sur Murazzo; il effectua sa retraite en bon ordre et sans être entamé. Ces actions meutrières avaient déjà eu lieu, lorsque le général Duhesme parut à Savigliano; mais, malgré toute la diligence qu'il avait faite, il arrivait trop tard. Le général Mélas le contint aisément avec des troupes de sa réserve, et le général Duhesme fut heureux de pouvoir faire sa retraite sur Saluces et ensuite sur Briançon.

Retraite de l'armée française.

Le lendemain, le général Mélas poursuivit ses avantages sur les divisions Victor et Grenier; une arrière-garde, que la première avait laissée à Morozzo, ne suivit pas à temps le mouvement de l'armée; elle fut enlevée ou jetée dans la Stura. La division Grenier se retira d'abord sur le camp de San-Dalmazzo, en arrière de Coni; mais elle ne put s'y maintenir, malgré la résistance opiniâtre que fit le général Richepanse, et elle fut obligée de se retirer jusqu'à la position de Limone, au-dessous du col de Tende. La division Victor s'était repliée sur la division Lemoine, qui était à sa droite, et elles s'établirent toutes deux sur les hauteurs en arrière de Mondovi; mais elles ne purent pas y tenir longtemps; après la retraite de

la division Grenier sur Limone, le général Mélas fit tourner leur gauche, et elles durent se retirer encore par la haute vallée du Tanaro.

Rien n'empêchait plus dès lors le général Mélas de se livrer en toute sécurité au siége de Coni, pour lequel ses préparatifs étaient déjà faits; auparavant il voulut encore éloigner les corps français qui se tenaient à l'entrée des vallées. Un fort détachement remonta la Stura jusqu'au col de l'Argentière, et s'établit au célèbre passage des Barricades. Le général Grenier fut aussi délogé du camp de Limone; il se retira au col de Tende, et bientôt après à Sospello, près de Nice. Les vallées supérieures du Tanaro et de la Bormida jusqu'à Cairo furent également occupées, et deux corps d'observation placés, l'un du côté de Mondovi et l'autre devant le col de Tende, se tinrent en mesure de contenir les nouvelles attaques, peu probables d'ailleurs, que l'armée française pourrait essayer. Enfin des renforts furent envoyés au général Kray, sur la Bormida, pour le mettre à même de repousser le général Saint-Cyr, au revers des Apennins. Toutes les issues étant ainsi fermées, le siége de Coni commença.

Siége et prise de Coni par les Autrichiens.

Le résultat final de ce siége ne pouvait être douteux. La garnison se défendit vaillamment; mais, écrasée par deux cents bouches à feu et par une pluie de bombes qui fit sauter les magasins à

poudre et alluma des incendies dans toute la ville, sans aucun espoir d'être secourue, elle capitula au bout d'un mois, avec les nombreux blessés qui y avaient été transportés après la bataille de Fossano. La perte de Coni nous enleva le dernier point qui fût encore en notre possession sur le revers des Alpes et des Apennins; c'était la dernière conséquence de cette funeste campagne, qui se terminait comme elle avait commencé.

Les dernières opérations du général Championnet nous avaient coûté douze mille hommes, perte dans laquelle la bataille de Fossano, qu'on appelle aussi bataille de Génola, entrait pour moitié; c'était plus du tiers de l'armée. Le général Championnet avait eu, il est vrai, devant lui un ennemi supérieur en forces; cependant le funeste résultat de son expédition est surtout à attribuer aux fautes qu'il commit. Il avait eu le dessein de manœuvrer contre l'aile droite de l'armée ennemie; ce projet pouvait être couronné de succès, si les ennemis n'eussent point fait de changement notable dans leur ligne; mais lorsqu'ils eurent deviné ce qui les menaçait, et lorsqu'ils se furent concentrés, ce changement imposait au général Championnet le devoir de modifier son plan; car il ne trouvait plus l'armée ennemie dans sa première position; elle n'embrassait plus une grande étendue, à travers laquelle nos colonnes pussent passer. La con-

duite du général Mélas fut, au contraire, très-judicieuse; il resserra sa position, et se concentra, pour se porter ensuite en masse à la rencontre du général Championnet, aussitôt qu'il le verrait venir à lui, avec ses divisions désunies; il se mettait ainsi à l'abri de tout revers, et il se ménageait toutes les chances, pour profiter des fautes qu'allait commettre son adversaire.

Le général Championnet fut la dupe de cette apparente timidité; persuadé que les Autrichiens étaient en pleine retraite, il continua à s'engager inconsidérément, sans lier ses colonnes entre elles, car il est à remarquer que les divisions Grenier et Victor furent seules à soutenir le choc de l'armée autrichienne, qui dépassait trente mille hommes. Elles ne pouvaient éviter d'être accablées, pendant que les divisions Lemoine et Muller étaient à droite de Fossano, du côté du Tanaro, sans prendre part à la journée du 4 novembre. La marche de la division Duhesme, sur laquelle on comptait pour renforcer l'aile gauche, n'avait pas été non plus exactement calculée; elle ne put arriver sur le champ de bataille, que lorsque tout était fini et perdu. Cette division venait de loin, et d'une direction opposée à celle de l'armée; on s'exposait donc à de faux calculs, lorsqu'on combinait son mouvement avec celui du restant de l'armée. Ce n'é-

tait pas sur le champ de bataille mêmequ'on pouvait lui donner rendez-vous. Ce fut ainsi que les fautes du général Championnet et l'habileté du général Mélas, devaient avoir pour conséquence inévitable la défaite du peu qui restait encore de l'armée d'Italie.

ouveaux
itages rem-
s par le gé-
l Saint-Cyr.

Les opérations du général Saint Cyr étaient heureusement fort différentes de celles dù général Championnet. Elles étaient si parfaitement calculées, que tout ce qu'il avait prévu se réalisait. Si les ennemis venaient pour l'accabler de leur supériorité, ils le trouvaient suppléant au nombre, par sa vigilance, mêlant l'agression à la défense ; jamais surpris, toujours en mesure, hardi avec calme, entreprenant sans témérité, et par de savantes combinaisons déjouant les projets des ennemis, ou leur enlevant même des succès, alors que ses dangers augmentaient.

bat de Novi.

Le même jour que se livrait la bataille de Fossano, le général Kray, ayant reçu un renfort considérable, avait passé la Bormida, et s'était dirigé, par Marengo, sur Pozzolo, pour attaquer le général Saint-Cyr, autour de Novi. Le général Saint-Cyr s'établit sur deux lignes, la première à Novi, la seconde sur les hauteurs en arrière, où le terrain, d'un accès difficile, obligeait les Autrichiens à se diviser pour aller à lui ; il y mit toute son artillerie, qui ne consistait qu'en quatre pièces

de canon. L'ennemi était du double plus fort en infanterie que le général Saint-Cyr ; il avait en outre deux mille hommes de cavalerie et seize bouches à feu. Une si grande supériorité lui donnait la facilité d'attaquer de front la première ligne des Français et de la déborder. Mais cette ligne n'était placée que pour attirer les Autrichiens sur la seconde, et aux premières menaces de l'ennemi, elle fit sa retraite en bon ordre. Tout à coup les Autrichiens, qui la poursuivaient sans précaution, se trouvent en présence du général Saint-Cyr et de la réserve du général Dombrowsky. La petite batterie française est démasquée ; l'ennemi, étonné de cette résistance inattendue, hésite, chancelle ; il est à son tour chargé par l'infanterie française, la 106e en tête, et poursuivi jusqu'au delà de Novi, laissant le champ de bataille couvert de morts, et dix-huit cents prisonniers, avec quatre pièces de canon, entre les mains du général Saint-Cyr. Cette action remarquable eut pour théâtre le lieu même où le général Joubert avait été tué, moins de trois mois auparavant ; ainsi, sa mort fut vengée.

Cet échec ramena les Autrichiens sous les murs d'Alexandrie, où le général Kray fut attendre que le général Mélas, après avoir pris Coni, lui eût envoyé de nouveaux renforts, pour pouvoir reprendre l'offensive. Le général Saint-Cyr replaça ses

divisions dans leurs premières positions, sur l'Apennin, et il rentra à Gênes, où l'anarchie des autorités, la consternation et l'insubordination du peuple et la misère des troupes, menaçaient de faire éclater des soulèvements.

Séditions ans l'armée. rmeté du gé- al Saint-Cyr.

Il fallut toute la fermeté du général Saint-Cyr pour remédier à ce désordre. D'abord il changea les autorités de la ville, tranquillisa les habitants, et prit des mesures pour prévenir leurs séditions; il calma la première effervescence de ses troupes, et il les tint plus concentrées. Mais l'esprit d'insubordination n'en faisait pas moins des progrès alarmants parmi ses soldats. Instruit que ceux qui gardaient les retranchements de la Bocchetta les abandonnent, arrachent les drapeaux des mains de leurs officiers, et emmènent avec eux leur artillerie, le général Saint-Cyr accourt au milieu d'eux. « Où courez-vous, soldats, leur dit-il?— En France! en France! répondent-ils. — Eh bien! si la voix de l'honneur n'est plus entendue, malheureux! écoutez au moins celle de la raison et de votre intérêt! Votre perte est certaine : voyez le chemin qu'il vous faut prendre, l'espace que vous allez parcourir, les périls qui vous attendent! Doutez-vous que l'ennemi, qui vous suit, ne vous atteigne dans le désordre de votre marche? Avez-vous oublié que vous avez fait un désert entre la France et vous, que vous avez tout dévoré, qu'il

n'y reste rien? Voyez! vous n'avez de salut que dans vos baïonnettes. Repoussez l'ennemi, et le premier vent favorable nous amène nos convois, nos vivres, nos munitions, que votre lâcheté va livrer à l'ennemi! Retournez à vos postes que vos officiers ont gardés; mais je ne vous rendrai vos drapeaux que lorsque vous aurez réparé votre faute, et que vous l'aurez fait retomber sur l'ennemi. »

Ces accents éloquents du général Saint-Cyr entraînèrent les soldats; ils rentrèrent dans le devoir, et ne demandèrent plus qu'à se battre. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Quelques jours après, le général Kray renouvela ses tentatives, et fit attaquer la Bocchetta, par les généraux Hohenzollern et Eidel. Ce poste important était défendu par les mêmes soldats qui venaient de s'insurger; leur repentir doubla leur courage, et ils repoussèrent vertement l'ennemi; leurs drapeaux leur furent rendus.

Combat de Scoffera.

Dans la rivière du levant, le général autrichien Klenau, à la tête de dix mille hommes, avait fait replier la brigade du général Darnaud, de Nervi, jusqu'à Saint-Martin d'Albaro, à la vue de Gênes; il avait laissé une de ses colonnes devant cette brigade, et établi l'autre au mont Fascio. Désormais tranquille du côté de la Bocchetta, le général Saint-Cyr fit occuper par des détachements

les postes de Torriglia, Scoffera et Montaggio, sur les derrières des ennemis; il confia aux colonels Mouton et Roussel une réserve destinée à soutenir le général Darnaud, et il ordonna à celui-ci de se reporter en avant. Les Autrichiens, chassés de leurs positions, se retiraient en désordre, par les gorges de Scoffera, lorsque, assaillis par les détachements que la prévoyance du général Saint-Cyr y avait envoyés, ils furent complétement mis en déroute, et ils laissèrent au pouvoir des Français un très-grand nombre de prisonniers. Après cette défaite, le général Klenau fut rallier ses troupes sur la Magra.

On était au milieu de décembre. La pénurie était à son comble : tout était épuisé, et les habitants n'avaient aucune ressource. Du côté de la terre, les passages étaient fermés; l'escadre anglaise gardait la mer, et empêchait que rien ne parût à l'horizon. On se croyait abandonné, quand, trois jours après le dernier combat, une tempête survint heureusement; elle éloigna la croisière ennemie, et, avant son retour, le convoi attendu avec l'anxiété du désespoir, était dans le port. La plus vive joie signala cette abondance momentanée, comme si elle eût dû continuer. De leur côté, les Autrichiens éprouvaient aussi le besoin du repos; l'invincible résistance qu'ils avaient rencontrée, en s'approchant de Gênes, leur avait

fait sentir que, pour la vaincre, il leur faudrait plus de temps et plus de moyens qu'ils n'en avaient employé; ainsi, ajournant leurs projets, ils suspendirent leurs opérations, ils dispersèrent leurs troupes, et les mirent dans les excellents quartiers d'hiver du Piémont, de la Lombardie et de la Toscane. Quant aux Français, ce repos ne pouvait pas les rétablir; ils étaient toujours obligés de garder, par une suite de postes, le long développement des Apennins; ils étaient toujours en proie à la famine et à la maladie. Le général Championnet lui-même en fut la victime; atteint par l'épidémie qui régnait et abreuvé de chagrins, il termina tristement une carrière qui avait été brillante. Vers la fin, il avait éprouvé des malheurs; peut-être n'était-il pas à la hauteur du commandement en chef d'une armée, dans des circonstances exceptionnelles, comme celles où il se trouva subitement placé; mais il n'en avait pas moins un vrai mérite, et il possédait surtout les plus honorables qualités.

Ce fut dans cette situation que se passa l'hiver de 1799 à 1800. Le cabinet de Vienne avait voulu continuer la guerre. La dignité impériale n'a jamais renoncé à la possession de l'Italie. Des traités, que des guerres malheureuses lui ont fait subir, ont pu lui enlever momentanément cette possession; mais elle ne les a jamais considérés

que comme des trèves, qu'elle se disposait à rompre à la première occasion ; et, après la campagne qui venait, grâce aux concours des Russes, d'annuller le traité de Campo-Formio, nulle occasion ne semblait pouvoir être plus favorable. Il s'y joignait encore l'appât des subsides de l'Angleterre, et enfin l'opinion, qu'à l'étranger, on avait de la France. On la voyait épuisée d'hommes, d'argent et de ressources ; ses armées, surtout celle d'Italie, en si mauvais état, qu'on ne croyait pas à la possibilité qu'elles fussent rétablies, dans le peu de temps qui s'écoulerait jusqu'à la reprise des hostilités. On pensait bien que le nouveau gouvernement ferait tous ses efforts pour y parvenir ; mais il aurait recours à des violences, il ne serait point obéi, et les sacrifices qu'il exigerait provoqueraient des résistances ; il serait alors obligé, pour se maintenir, de se désister de ses prétentions et de composer avec ses ennemis. Ce calcul était bien faux ; il méconnaissait étrangement le génie de l'homme qui présidait alors aux destinées de la France ; il méconnaissait la forte impulsion que les Français avait reçue, et le nouvel élan avec lequel la France se levait pour la seconde fois. Mais lorsque les passions sont en jeu, il reste peu de place pour les conseils de la prudence. Ici, les subsides de l'Angleterre aidant, le cabinet de Vienne était trop ébloui de ses récentes victoires, pour mettre en doute

qu'il lui fallût plus qu'un dernier effort pour atteindre le but complet de son ambition.

La Russie venait cependant de se retirer. L'empereur Paul n'avait pris part à cette guerre que dans l'intention de détruire, en France, le gouvernement républicain, et d'y rétablir la monarchie; d'ailleurs, il ne prétendait à aucun dédommagement. Un tel exemple de désintéressement trouvait peu d'imitateurs, et l'empereur s'en aperçut. Démêlant les vues plus intéressées de ses alliés, mécontent de la manière dont les opérations militaires avaient été conduites, en Suisse et en Hollande, où il avait perdu ses troupes, indisposé contre les généraux autrichiens et contre le conseil aulique de Vienne, dont il désapprouvait les dispositions, admirant surtout le général Bonaparte comme guerrier et comme homme d'État, il se retira brusquement de la coalition, déclara sa neutralité, et rappela son armée. Vainement, pour le fléchir, lui offrit-on de mettre sous les ordres directs du généralissime Souwarow, l'armée autrichienne du Rhin, et de la faire commander par le général Kray, en remplacement de l'archiduc Charles, qu'on était résolu de sacrifier. L'empereur Paul fut inébranlable.

L'Autriche sentit vivement cet abandon, mais elle n'en fit que plus d'efforts pour soutenir la guerre à elle seule. Elle n'avait cependant avec

elle, sur le continent, que la Bavière et quelques princes de l'empire; car la Prusse et les autres États de l'Allemagne, ainsi que ceux du Nord, persévérèrent dans leur système de neutralité, et reconnurent les changements survenus en France. De nouvelles levées, faites dans tous les États autrichiens, des approvisionnements et des préparatifs de tout genre, achevèrent de mettre les armées impériales sur le pied le plus formidable, et on résolut d'ouvrir la campagne, de bonne heure, pour prévenir les Français.

Le commandement en chef de l'armée d'Italie fut conservé au général Mélas. Il avait sous ses ordres plus de cent mille hommes en parfait état, dont quatre-vingt-cinq mille d'infanterie et quinze mille de cavalerie. Il avait à compléter la conquête de l'Italie, par la prise de Gênes, à entrer ensuite dans les provinces méridionales de France, et à faciliter les opérations de la grande armée du Rhin, en envoyant deux corps, l'un en Suisse, l'autre en Savoie, pour opérer la réunion des deux armées et frapper ensemble quelque coup décisif. Le général Mélas était secondé, dans ses opérations contre la ville de Gênes, et sur toute la côte de la Méditerranée, par l'escadre anglaise aux ordres de l'amiral Keith, et il n'avait devant lui que vingt-cinq mille Français exténués.

La grande armée du Rhin, forte de cent qua-

rante mille hommes, dont vingt-cinq mille de cavalerie, avec plus de cinquante pièces de canon, fut commandée par le général Kray, nommé feld-maréchal. L'archiduc Charles emportait, dans le gouvernement de la Bohême, où il venait d'être envoyé, les regrets unanimes des troupes, les témoignages d'affection des populations de l'empire et la disgrâce de son gouvernement, qui, sous prétexte de la mésintelligence des Russes, le punissait d'avoir trop librement conseillé la paix avec la France. Le prétexte n'existait plus, puisque la proposition d'éloigner l'archiduc n'avait pu déterminer l'empereur Paul à laisser ses troupes dans la coalition, et le fond était également faux, puisque l'opinion de l'archiduc sur la convenance de la paix, opinion d'homme d'État, et que l'événement a bien justifiée, n'avait rien de commun avec les services qu'il aurait rendus à la monarchie en restant à la tête de l'armée. Dans un moment surtout où les plus grands intérêts allaient être réglés par la guerre, on aurait beaucoup mieux fait de s'en rapporter à son génie pour diriger les opérations militaires. Ce n'est pas que le général Kray ne fût un officier général de mérite; il passait, après l'archiduc, pour le plus distingué des généraux autrichiens. La bataille de Vérone, qu'il avait gagnée au commencement de la campagne sur le général Schérer, lui avait fait

honneur; sa longue carrière lui avait acquis une grande expérience : il était considéré, aimé des troupes; cependant, leurs vœux accompagnaient le prince qu'il remplaçait.

La ligne du maréchal Kray s'étendait depuis le Voralberg et les débouchés du Tyrol, jusque sur le Bas-Rhin; elle observait les camps retranchés que nous avions à Kehl, au Vieux-Brissach, et devant Bâle. Divisée en quatre corps, sous les ordres des généraux Kollowrath, Sztaray, Giulay et Klenau, cette armée ne devait commencer ses opérations qu'après celles du général Mélas, lorsque ce dernier aurait pris Gênes, détruit les faibles restes de l'armée française d'Italie, qu'on ne supposait pas en état d'opposer une longue résistance, et envoyé deux détachements sur la Suisse et la Savoie; jusque-là, le maréchal Kray n'avait qu'à contenir l'armée du général Moreau et à la tenir dans l'inaction, afin de favoriser les opérations en Italie.

Tel était le plan d'opérations des ennemis. Nous verrons comment il fut déjoué par les événements de la mémorable campagne de 1800. Mais auparavant, j'ai à raconter la dernière partie des sacrifices et des souffrances, au prix desquels nos armées ressaisirent la victoire.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES CHAPITRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE XI.

Campagne de 1799 sur le Danube. — Combat d'Ostrach. — Bataille de Liebtingen. — Retraite de l'armée sur le Rhin..... Page 1

CHAPITRE XII.

Situation des armées en Suisse. — Insurrection des petits cantons. — Combats d'Altorff et du Saint-Gothard. — Opérations au centre. — Combats sur la Thur et la Toss. — Bataille du Zurichberg. — Retraite de l'armée sur l'Albis..... Page 57

CHAPITRE XIII.

Malheureuse campagne en Italie. — Défaites du général Schérer sur l'Adige. — Arrivée de l'armée russe. — Bataille de Cassano. — Perte du Milanais et du Piémont. — Retraite du général Moreau sur Gênes. — Marche de l'armée de Naples. — Bataille de la Trebbia. — Retraite de l'armée de Naples. — Bataille de Novi. — L'armée russe quitte l'Italie. — Armée des Alpes. — Opérations sur le

Rhin. — L'archiduc Charles arrive sur le bas Rhin. — Expédition anglo-russe contre la Hollande. — Bonnes dispositions du général Brune. — Batailles de Bergen et de Beverwick. — Capitulation d'Alkmaer..... Page 121

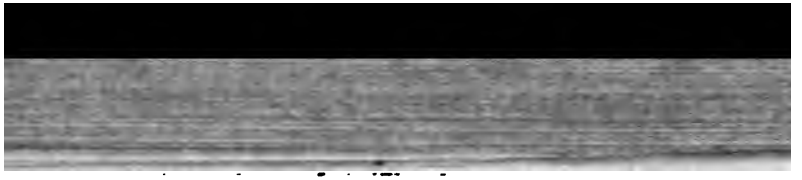
CHAPITRE XIV.

Seconde partie de la campagne de Suisse. — Situation des armées. — Combat d'Albis-Rieden. — Divers engagements devant Zurich et sur le lac des Quatre-Cantons. — Succès du général Lecourbe contre l'aile gauche des Autrichiens. — Reprise du Saint-Gothard. — Batailles de la Limmath et de la Linth..... Page 183

CHAPITRE XV.

Fin de la campagne de Suisse. — Le maréchal Souwarow entre en Suisse. — Il est défait et se retire de la Suisse avec les débris de son armée. — L'armée du Danube s'établit sur la ligne du Rhin. — Opérations de l'armée d'observation du Rhin. — 18 Brumaire. — Le général Moreau. — Interruption des hostilités. — Observations sur la campagne de Suisse..... Page 257

CHAPITRE XVI.

Mouvements du général en chef Championnet du côté des Alpes. — Combats de Fossano et de Savigliano. — Situation respective des armées. — Conseil de guerre tenu à Gênes. — Divers succès du général Gouvion Saint-Cyr. — Bataille de Fossano perdue par les Français. — Prise de Coni par les Autrichiens. — Avantages remportés par le général Saint-Cyr. — Fin de la campagne de 1799, en Italie. — Considérations générales..... Page 341

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.